

John R. Lee

L'ORIENT.

L'ORIENT,

OU

VOYAGE

EN EGYPTE, EN ARABIE, EN TERRE-SAINTE,
EN TURQUIE ET EN GRÈCE.

PAR M. LEON GINGRAS,
PRÊTRE, MEMBRE DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC.

Sta, viator ; heroem calcas.
Arrête, voyageur ; tu foules aux pieds un héros

TOME PREMIER.

QUEBEC :
FRÉCHETTE ET FRÈRE,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES, N° 13, RUE LA MONTAGNE.

1847.

AVANT-PROPOS.

Les voyages, au jugement de tout le monde, forment une des parties les plus importantes de l'éducation ; c'est l'école de l'expérience, où, tout en s'amusant, on va s'enrichir de mille connaissances utiles. Les leçons qu'on y reçoit étendent l'esprit, développent les talents, et ce qui n'est pas peu, guérissent des préjugés nationaux. C'est une étude à laquelle on ne supplée pas par les livres ; il faut soi-même voir les lieux, pour les apprécier, les hommes, pour les juger.

Les avantages de ce genre d'étude me frappèrent de bonne heure ; je commençais à peine mon éducation que déjà mes pensées et mes vœux se portaient vers les diverses contrées où se sont passés les beaux faits de l'histoire ancienne et de l'histoire moderne. Rome, à dater de ce moment, fut pour moi un nom magique ; gloire brillant de mille autres gloires qui sont venues s'y fondre, cette ville fixa depuis imperturbablement mes regards. Chaque nou-

veau pas dans la vie voyait accroître en moi le désir d'y atteindre un jour ; c'était un ressort que l'action du temps ne faisait que rendre de plus en plus élastique.

Ce désir n'était pourtant pas le seul qui me préoccupât; j'étais sous l'influence d'un autre plus vif encore. Jérusalem avait brillé à mes yeux. Prendre tôt ou tard mon essor vers l'Orient, pour y visiter le sol qui a vu naître, grandir et mourir l'auteur de la vie, fut une nouvelle pensée, qui, depuis s'attacha à mon existence. J'avais le pressentiment qu'elle aurait un jour pour moi sa réalisation ; mais ce jour m'était inconnu ; je pris le parti de laisser agir le temps.

Une maladie vint, en 1844, me fournir l'occasion que j'attendais depuis si long-temps.

Les préparatifs du voyage achevés, je quittai Québec, le 18 mai, accompagné d'un jeune ami, Mr. Bélanger, que la bienveillance d'un père tendre et ami de la science m'avait associé. Je ne dirai pas les périls auxquels nous fûmes en butte sur l'océan. La mer avait, ce semble, conjuré notre perte. Cent fois elle ouvrit ses abîmes sans fonds pour nous y engloutir ; mais le Seigneur veillait sur nous : sa main puissante nous fit échapper aux dangers dont nous fûmes, à chaque instant, menacés.

L'océan était enfin franchi. Nous descendîmes, après trente-quatre jours de la plus pénible navigation, à Belfast, en Irlande. Nous foulions la verte Erin ; jamais nom ne reçut une plus complète vérification ; la luxuriance de la verdure de ce pays est incomparable. En en parcourant l'intérieur depuis cette dernière ville jusqu'à Dublin nous fûmes à même de constater l'état de la culture dans cette partie de l'île ; on aurait peine à rien trouver de plus magnifique. A quelques exceptions près, la nature s'y montre partout pleine de bienfaisance ; c'est une mère qui s'épuise pour nourrir de nombreux enfants que le malheur poursuit. Dublin, capitale de toute l'île, se distingue par l'étendue de son commerce et la richesse de ses monuments ; c'est la seconde ville du Royaume-Uni. Le grand O'Connell était alors en réclusion forcée dans la maison de Richmond-Bridewell. Nous en demandâmes l'entrée, qui nous fut sur-le-champ accordée. Nous y saluâmes celui que l'Irlande proclame son libérateur.

La métropole du commerce du monde entier, au bout de quelques jours, nous avait reçu dans son sein. C'est un océan immense où l'on se perd, un dédale inextricable où l'on s'égare. Tout y est grand ; ses édifices, ses

palais, ses rues et ses places publiques. Paris, où nous passâmes ensuite, nous éblouit par ses mille et une beautés en tout genre ; la science et les arts y ont établi leurs quartiers. Capitale du pays qui a vu naître nos ancêtres, nous y entrâmes avec le sentiment de la joie et celui de l'amour. Ses sanctuaires s'ouvrirent devant nous ; nous y pénétrâmes. L'immortel auteur *des Martyrs* daigna nous honorer de son accueil ; à notre aspect, un sourire de bienveillance dérida ce front majestueux que ceignirent si souvent les lauriers de la gloire littéraire. Lyon, Marseille et Toulon fixèrent un instant notre attention. La grande Trappe et les rochers escarpés de la Chartreuse nous virent confondus avec les êtres surhumains qu'ils recèlent.

L'hospice du Simplon nous avait rompu le pain de l'hospitalité ; nous le quittâmes bientôt, pour glisser sur le versant de cette partie des Alpes qui regarde l'Italie. Milan nous arrêta au passage, pour nous montrer ses richesses, et Vérone son superbe amphithéâtre. Venise nous charma par son originalité ; l'élégante gondole nous en fit parcourir les rues. Un peu plus tard nous visitâmes Lorette et Assise. On devine sans peine ce que nous dûmes éprouver de joie spirituelle dans la *Casa*

Santa, demeure de la famille sainte, et de respect, en face de la tombe glorieuse du Séraphique St. François, le soutien de la religion dans des temps malheureux.

Le dôme de la première basilique du monde chrétien s'était enfin dessiné dans le lointain. Rome avait commencé à poindre à nos regards; au bout de quelques heures, nous y entrions. Je ne dirai rien de cette ville des Césars; ce qu'on y éprouve ne se rend pas. Ses basiliques, ses musées, ses villas, et ses antiquités surtout, échappent à tout terme de comparaison; elles défient toute expression. Son prince nous vit tomber à ses pieds; père commun des fidèles, il fit descendre sur nous sa bénédiction paternelle; distributeur charitable des trésors de l'Eglise, il nous en enrichit abondamment. Nous parûmes devant Grégoire XVI, en même temps que Mr. Brady, chapelain de nos frères exilés à Van Diemen, dont nous avions déjà fait la connaissance; cette circonstance est de nature à intéresser nos compatriotes. Ce que ce vénérable ecclésiastique, aujourd'hui évêque, a pu nous dire sur la conduite de ces infortunés, que le malheur avait placés sous sa direction, est trop consolant, pour que nous l'oublions jamais.

Naples aussi nous ménageait des émotions; ses monuments, ses beautés d'art et ses beautés

de nature, nous en firent goûter de bien douces ; c'est en face de tant de merveilles que nous comprîmes ce que ce mot *Voir Naples et mourir*, a de vrai. Le Vésuve et son brûlant cratère, Pompéï et ses cendres éteintes, les Champs-Elisées, le Tartare, l'Achéron, la Solfatare, l'antre de la Sybille, Cûmes, le Cap Misène, les bains de Néron, reçurent notre visite. Quel plus magnifique tableau ! Le poëte de Mantoue pouvait-il mieux choisir les théâtres de son épopée ?

Nous laissâmes Naples, pour nous diriger sur la Sicile. Carybde et Scylla passèrent devant nous, ou plutôt nous passâmes devant eux. Ni l'un ni l'autre de ces abîmes ne pensèrent à nous effrayer ; ce sont deux monstres dont le temps a amorti la fureur. Descendus sur le sol sicilien, nous y cherchâmes la patrie d'Archimède ; mais cette patrie n'est plus ; Syracuse a disparu ; elle est tombée sous le coup des révolutions humaines. Quelques ruines informes, à peine saisissables, peuvent seules aujourd'hui témoigner de son existence première.

Des volumes suffiraient à peine à enrégistrer tout ce que les régions et les villes dont je viens de tracer les noms, offrent d'attrayant ; le tableau en serait une œuvre longue, pénible ;

trop lâche pour l'aborder, j'ai dû en abandonner le soin à de plus habiles que moi. D'ailleurs l'Europe n'est point un trésor caché ; ce n'est pas une plage inconnue. Sillonnée en tous sens par des voyageurs sans nombre, elle leur a ouvert à tous ses sanctuaires, et dévoilé ses merveilles ; il n'est pas un de ses monuments qui ait échappé à leur œil scrutateur. Le public jouit depuis long-temps du fruit de leurs recherches.

L'Orient a seul arrêté ma pensée ; seul il l'a exclusivement fixée. L'entreprise était difficile ; déterrer des théâtres de gloire, chargés de la poussière des siècles, constater des faits d'héroïsme, enfouis dans les ténèbres des temps, était la tâche qu'elle m'imposait ; incapable d'y suffire par moi-même, j'ai dû appeler à mon secours des auxiliaires ; aussitôt le concours le plus généreux comme le plus honorable est venu s'associer à mon œuvre : l'histoire, la statistique, la géographie et la biographie m'ont ouvert leurs pages. Elles recélaient de précieux documents : je les ai compulsés, et en ai recueilli ce qui pouvait enrichir mon travail.

Les mœurs forment une des parties principales des voyages ; aussi n'ont-elles pas été ici négligées. Le Maltais, l'Egyptien, l'Arabe, le Cophte, le Grec et le Turc ont été présentés

sous leur véritable jour; leur caractère a été dessiné avec soin, et tracé avec franchise.

Le Bédouin surtout méritait une attention particulière ; elle lui a été largement accordée : ses passions, ses sentiments, son genre de vie, en un mot, tout ce qu'il est au point de vue humanitaire, a été de ma part l'objet d'un effort long et consciencieux.

Mes fréquents démêlés avec l'enfant du désert m'auraient contraint à cette étude, quand même elle n'eût point fait partie de mon plan.

Il est un homme que la presse européenne ne cesse, depuis long-temps, de signaler comme un diplomate habile, comme le créateur de la civilisation en Orient ; cet homme règne aujourd'hui sur toute l'Egypte : c'est Méhémet Ali. Monstre aussi cruel que politique rusé, il a su, par sa cauteleuse vigilance, jeter sur la tête de l'Europe entière un voile épais, qui lui a constamment dérobé son astuce et ses cruautés. Ce voile a été déchiré, et le tigre qui s'y tenait caché a été mis en évidence. Ses ruses sont découvertes, et ses barbaries signalées. Les lettres suivantes seront une révélation vraie et impartiale de son caractère et de ses sentiments.

Ce qui précède est de nature, ce semble, à faire pressentir à mes compatriotes ce que le

journal que je leur présente, et dont je leur fais humblement hommage, devra leur offrir d'intéressant. Ce qu'il pourra perdre du côté du style, il le regagnera, je l'espère, par la vérité de la narration et des descriptions. Le parcours de l'Egypte, du grand Désert, de la Palestine, de la Syrie, de la Turquie d'Asie, de la Turquie d'Europe et de la Grèce, a grossi mes tablettes d'incidents sans nombre et plus ou moins pittoresques, mais tous également vrais.

Une pensée, je dois le dire, m'a, plus d'une fois dans le cours de mon travail, causé quelques hésitations : c'était la crainte qu'en décrivant mes aventures de voyage, je ne descendisse à des détails trop minutieux, et par fois trop familiers. Cependant, écrivant à un ami, je devais chercher tout à la fois à l'instruire et à l'amuser. L'unir à ma bonne comme à ma mauvaise fortune était mon dessein ; je devais donc tout lui communiquer.

D'ailleurs, n'est-ce pas là l'idée qu'on se fait généralement d'un récit de voyage ? A part les descriptions des monuments et des lieux dont le besoin se fait assez sentir, ne désire-t-on pas encore y voir le voyageur dessiné tel que le représentent les circonstances ? On veut tout savoir ; on aime à partager ses joies

et ses tristesses, ses gloires et ses humiliations. On épouse ses intérêts, et, sans s'en douter, on s'identifie avec lui. C'est à ce point de vue que je me suis placé pour apprécier ma tâche. Heureux ! si, en m'en acquittant, j'ai pu mériter l'éloge qu'accorde Horace à qui sait joindre, dans ses travaux littéraires, l'agréable à l'utile.

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.

Mon journal est devant le public ; c'est la première ébauche d'un apprenti, dont la main n'est pas encore formée. L'indulgence m'est nécessaire ; j'en sens tout le besoin. Ne la méritant pas comme littérateur, je la réclame comme compatriote ; et j'espère qu'à ce titre, je serai écouté.

De nouveaux soins feraient probablement disparaître quelques-uns, au moins, des défauts qui déparent la présente publication ; mais les circonstances m'en ôtent la possibilité. Je dois en faire le sacrifice, pour ne pas lasser davantage la patience de mes amis.

Si le lecteur, en parcourant ces lettres, m'accompagne avec intérêt ; si la description des lieux, si les détails de géographie et d'histoire, que j'y ai répandus, fixent son regard ; et si les faits mémorables que j'y ai insérés lui pa-

raissent occuper le cadre qui leur convient, j'aurai atteint mon but ; ma tâche sera remplie. Je ne regretterai alors ni les fatigues, ni les dangers qu'une course de plus d'une année dans quatre parties du monde m'a fait essuyer. J'aurai été utile à ma patrie, en lui léguant le fruit de mes travaux ; je trouverai dans cette pensée le baume qui rendra plus doux les jours que la Providence me réserve.



LETTRE I.

La Valette, île de Malte, 17 janvier 1845.

Cher Alfred,

C'est dans la nuit du onze au douze, que notre vapeur, parti le huit de Naples, est venu jeter l'ancre devant La Valette. Le lendemain, dès cinq heures du matin, j'étais sur le pont, à parcourir des yeux ces murs et ces bastions qui virent, plus d'une fois, échouer à leur pied la fureur de l'Islamisme, irrité de rencontrer dans ce rocher un obstacle incessant à ses conquêtes. Autour de nous, c'est-à-dire au fond d'un magnifique bassin, où notre vaisseau était entré, gisaient tranquilles sur leurs ancres bon nombre de navires de toutes grandeurs. La reine des mers avait étendu jusque là son trident ; on voyait son drapeau flotter sur plusieurs vaisseaux de guerre, dont le nombre et la force

signalaient sans peine la maîtrise qu'elle exerce dans ces parages. La marine française et l'autrichienne avaient là aussi leurs représentants. La Valette, capitale de toute l'île, se dessinait à quelque distance de nous. L'élévation des murailles, l'étendue des fortifications, et la multitude des canons destinés à la protéger, tout dans l'enceinte de cette ville vint confirmer l'idée favorable que je m'en étais faite au point de vue militaire. Mais pendant que je m'occupais ainsi à admirer le beau tableau déroulé devant mes yeux, des centaines de petites barques étaient venues entourer notre vapeur ; leurs nochers se prirent à se disputer, en notre présence, l'honneur de nous être utiles ; c'est à qui, pour ainsi dire, se saisirait de nous pour nous conduire au rivage. Ces offres de services n'étaient rien moins qu'agréables ; pour nous y soustraire, nous nous jetâmes sans façon, M. Bélanger et moi, dans la première embarcation qui nous tombât sous la main. Au bout de quelques secondes, nous étions sur le rivage. De la basse-ville, où nous avions mis pied à terre, nous montâmes à la haute, où nous voulions prendre gîte.

C'était le dimanche. Disposé à dire la messe, je me dirigeai, à cette intention, vers l'église la plus proche de mon hôtel ; c'était la cathé-

drale, où j'entrai au moment qu'on commençait la messe solennelle du jour. Le secrétaire de l'archevêque se trouvait au chœur ; je le mandai, et lui exhibai mes lettres. Il n'eut pas de peine à m'accorder, au nom de l'archevêque, la faveur que je sollicitais. Retiré dans une des chapelles latérales de l'église, j'eus tout le temps d'y satisfaire ma dévotion.

Nous venions de contracter, mon compagnon et moi, une dette de reconnaissance envers l'Ordinaire du lieu ; nous nous hâtâmes d'aller, dès le lendemain, l'acquitter ; nous voulûmes profiter de la circonstance pour lui rendre en même temps nos hommages. La porte du palais archiépiscopal, à laquelle nous allâmes frapper, nous fut aisément ouverte. Un vénérable vieillard vint nous recevoir à l'entrée du salon ; c'était l'archevêque lui-même. Il nous introduisit à plusieurs membres de son clergé, qui se trouvaient en ce moment chez lui. Cette réunion nous rappela le vieux Jacob environné de ses enfants. Ce prélat est octogénaire : l'abord de sa personne est aussi facile que son air est affable. Notre qualité d'ecclésiastiques, et notamment d'ecclésiastiques canadiens, piqua d'autant plus sa curiosité, que nous étions les premiers membres du clergé de ce pays lointain qui fussent jamais descendus à

Malte. L'Amérique, le Canada, Québec, l'intéressaient vivement ; ce fut pour lui le topique d'une série de questions, auxquelles je me fis un honneur de répondre. Mes réponses parurent lui sourire agréablement ; rien, cependant, ne lui causa plus de plaisir que d'apprendre l'état de la religion parmi nous ; ses progrès et ses triomphes dilatèrent son cœur d'une joie indicible. Cet exposé, joint à ce que je pus lui dire du bonheur matériel dont jouissent généralement mes compatriotes, dérida un front sillonné par tant d'années de travaux : il finit par convenir que le Canada est une des contrées les mieux partagées du monde.

Cette visite durait depuis trois quarts d'heure : il était donc temps, pour ne pas manquer aux règles de la convenance, de nous retirer. Nous allions effectivement quitter la porte du salon, lorsque les paroles suivantes arrivèrent jusqu'à moi. " Veuillez, monsieur l'abbé, recevoir toute juridiction dans mon diocèse, avec " la liberté d'en user aussi long-temps qu'il " vous plaira de séjourner parmi nous. " Ce dernier acte de bienveillance mit le comble à ma reconnaissance. Il faut être étranger et placé à des milliers de lieues de son pays pour concevoir tout ce qu'offrent de consolant des rencontres de cette nature.

Je passe maintenant, cher ami, à la description de La Valette et de ses monuments ; je crois cependant à propos de commencer par te tracer l'histoire de cette ville et de l'île dont elle est la capitale : la voici en peu de mots. Malte est située sous le 39e degré de longitude et le 34e de latitude. Elle a, à l'orient, la mer Méditerranée ; au nord, la Sicile, qui n'en est distante que de quinze lieues environ ; au sud, Tripoli de Barbarie ; et à l'occident, les îles Linosa et Lampedousa. L'espace qui la sépare de la Sicile est connu plus généralement sous le nom de *canal* de Malte. L'histoire nous montre cette île comme jouissant, dans les temps anciens, de quelque célébrité ; c'est, disent certains auteurs, l'Atlantide de Platon ; c'est, suivant d'autres, l'Ogyie de Calypso. St. Paul y fit naufrage, et y séjourna trois mois chez Publius, gouverneur du pays.

Malte, selon Homère, fut d'abord habitée par des colons venus de Phénicie, 1519 ans avant l'ère chrétienne. Ils en furent expulsés, quelques siècles après, par les Grecs, qui s'y établirent et s'y maintinrent jusqu'à l'an 528 avant Jésus-Christ. A cette époque, elle passa aux Carthaginois, qui, à leur tour, en furent chassés par les Romains, au commencement de la seconde guerre punique. Cette île était con-

damnée à servir de jouet à la folle ambition des peuples que tentait son heureuse position. Elle devint, plus tard, la proie des Vandales, qui s'en emparèrent l'an 454 de l'ère chrétienne ; mais leur empire n'y fut presque qu'éphémère ; car, après une occupation assez courte, ils furent forcés de la céder à d'autres Barbares, les Goths, qui eux-mêmes, peu de temps après, l'évacuèrent, pour en laisser la maîtrise à Bélisaire, général des armées de l'empereur Justinien. En 870, les Arabes en firent la conquête, et y implantèrent leur langage, qui s'y est conservé jusqu'à nos jours. Elle tomba, en 1120, entre les mains des Normands, puis en celles des Allemands. Elle appartenait aux Espagnols, lorsque Charles-Quint, en 1530, en laissa à perpétuité la maîtrise aux Chevaliers de St. Jean de Jérusalem, que le sultan Soliman avait chassés de la ville de Rhodes, dont il venait de s'emparer, après un siége aussi meurtrier pour les vainqueurs que glorieux pour les vaincus. Les Chevaliers en eurent la pleine jouissance jusqu'en 1798, que Bonaparte, en voie d'expédition pour l'Egypte, s'en saisit, contre le droit des gens.

“ Le nom du vaisseau amiral que montait Napoléon, dit Norvins, contenait tout le secret de l'expédition ; il se nommait l'*Orient ;* et le

18 mai, le soleil qu'on appela si souvent le soleil de Bonaparte, éclaira le majestueux départ de la flotte française. On mit à la voile au bruit du canon et aux acclamations de toute l'armée. La traversée ne fut pas exempte de périls ; on s'attendait à tout moment à l'apparition des Anglais, qui sillonnaient la mer en tout sens pour nous rencontrer.

" Après avoir rallié les trois convois de Gênes, d'Ajaccio et de Civita-Vecchia, le projet de Bonaparte était de se diriger sur Malte, et d'y tenter, en passant, une entreprise audacieuse, dont il avait préparé le succès, de longue main, par des intelligences secrètes. Il voulait s'emparer de cette île, qui, commandant la navigation de la Méditerranée, devenait importante pour l'Egypte, et qui ne pouvait manquer d'échoir aux Anglais, si on ne les prévenait. Le 9 juin, cinq cents voiles françaises se déployèrent à la vue de l'île. Cette vue répandit le trouble dans la ville. Pour avoir un prétexte de s'arrêter et de faire naître un sujet de contestation, Bonaparte demanda au grand-maître la faculté de faire de l'eau ; on lui répondit que les statuts de l'ordre ne permettaient pas à plus de deux vaisseaux étrangers de pénétrer à la fois dans les mouillages de l'île. Bonaparte écrivit qu'une semblable réponse

équivalait à une déclaration de guerre ; que les Français n'ignoraient pas la conduite partiale de l'ordre en faveur des Anglais ; que l'escadre était résolue de recourir à la force ; et, sans perdre de temps, il ordonna à l'amiral Brueys de se préparer à l'attaque des forts qui défendent le port La Valette.

" Les premières menaces de Bonaparte, le développement rapide de ses démonstrations hostiles, répandirent la confusion dans la ville de La Valette, où nous secondait d'ailleurs un parti qui levait la tête à mesure que le gouvernement laissait éclater sa faiblesse. Le désordre monta à son comble, et deux jours avant la reddition de Malte, quelques Chevaliers de la langue de France furent amenés à Bonaparte. —*Puisque vous avez pu prendre les armes contre votre patrie, leur dit-il, il fallait savoir mourir ; je ne veux pas de vous pour prisonniers ; vous pouvez retourner à Malte.* Une courte négociation suivit l'échange de quelques coups de canons. Le grand maître Hompesch, gentilhomme allemand, reçut six cent mille francs de Bonaparte, l'assurance d'une pension de trois cent mille francs, et se retira en Allemagne. Telles furent les conditions au moyen desquelles la France entra en possession du premier port de la Méditerranée, et l'un des

plus forts du monde. Il fallait l'ascendant de Bonaparte pour l'obtenir sans combattre; il fallait son audace pour oser y perdre quelques jours, ayant les Anglais à sa poursuite. Cafarelli-Dufalga, aussi spirituel que brave, en parcourant la place dont il admirait les fortifications, s'écria : *Nous sommes bien heureux qu'il y ait eu quelqu'un ici pour nous ouvrir les portes.*—Les Français, cependant, ne jouirent pas long-temps de leur proie ; car à peine la flotte française eut-elle perdu de vue les côtes de l'île, que les Anglais, avertis de ce qui venait de se passer, vinrent aussitôt se présenter devant La Vallette. Ils l'assiégèrent ; ils ne purent toutefois s'en rendre maîtres qu'après un blocus de deux ans."

La Valette est ainsi nommée du grand-maître La Valette, qui en jeta les fondations le 28 mars 1566, bien qu'elle n'ait été achevée que par son successeur en 1571. Elle est bâtie sur une espèce de presqu'île, connue des anciens sous le nom de *Sciberras*, sur la partie la plus avancée de laquelle s'élève le château St. Elme. Ce château est fameux par l'attaque qu'une poignée de Chevaliers y soutinrent, en 1565, contre le terrible Dragut. Des rochers, que la main de la nature a merveilleusement distribués, forment autour de La Valette cinq hâvres

sûrs, commodes, qu'environnent de toutes parts des travaux d'art, dont la position lui offre la garantie la moins équivoque de sécurité. Ces divers ouvrages, tant par la hardiesse de l'entreprise que par le succès de l'exécution, sont autant de chefs-d'œuvre, en face desquels l'âme n'éprouve qu'un sentiment, celui de l'admiration. Vauban en eût fait son orgueil. Ce n'est pas seulement la ville qui se trouve protégée par les mille et un bastions et autres travaux de ce genre, qui lui servent comme de couronne ; les côtes de l'île, du moins celles qui sont accessibles du côté du nord-ouest, en sont également couvertes. Quant à la partie qui regarde l'Afrique, l'approche en est totalement impraticable ; dans l'espace de plusieurs milles, ce n'est qu'un rocher tombant perpendiculairement dans la mer.

La Valette est bien bâtie ; aucune ville sur le continent ne m'a paru plus propre, ni plus élégante. Elle charme par la régularité de ses rues et par l'élégance de ses édifices. Les balcons qu'ils portent généralement leur impriment un cachet tout particulier d'intérêt.

La principale rue de cette capitale est la *strada reale* (la rue royale), où l'on voit l'ancien palais du grand-maître de l'ordre ; c'est la résidence du gouverneur actuel. L'accès en

est laissé libre aux étrangers. Ce bâtiment, qui, sous le point de vue artistique, n'offre rien de bien remarquable, renferme une collection assez belle de peintures et de tapisseries, dont les scènes se passent en Afrique et dans les Indes. Rien toutefois n'y intéresse autant que les armes et les armoiries des anciens Chevaliers, qui occupent une vaste salle, s'étendant d'un bout à l'autre du palais. La trempe de ces armes est frappante ; on assure que des balles tirées à la distance de soixante verges peuvent à peine, comme l'a prouvé d'ailleurs l'expérience, en effleurer la surface. Parmi ces armures, il en est une de prodigieuses dimensions : elle n'a pu servir qu'à un géant de la force de Goliath ; le casque seul pèse 37 livres ; le reste est en proportion. Près de là est déposée une boîte contenant diverses dépouilles, telles que pistolets, épées et dagues ; ce sont des prises faites sur les ennemis de la croix.

Parmi les objets précieux que contient cette salle, on remarque un canon, dont on fait remonter la confection au 15e siècle ; c'est un spécimen de l'état, où à cette époque, en était chez les Turcs l'art de l'artillerie. Il est fait tout simplement d'une pièce très-mince de cuivre, de forme cylindrique, que ceint étroitement une corde impreignée de goudron. Le

tout est recouvert à l'extérieur d'une couche de ciment noir. Ce canon a environ cinq pieds de longueur ; c'est une capture faite sur les Turcs pendant le siége de Rhodes.

Au fond de la même salle se conserve avec respect l'armure complète du grand-maître Alofio Wignacourt, le même qui, en 1571, mit la dernière main à La Valette, dont les fondations, comme il a été dit plus haut, avaient été jetées cinq ans auparavant par le grand-maître La Valette. Cette armure est brillante d'or ; cet éclat cependant s'efface devant la pensée du grand homme, dont le génie et le courage relevèrent si heureusement par tout l'Orient la gloire de la religion.

L'ancienne église des Chevaliers n'est qu'à deux pas du palais ; c'est celle de St. Jean, patron de l'ordre. Ici, cher ami, silence et vénération ; car en ce lieu reposent des héros. Moissonnés pour la plupart, au jour de la victoire, sur le champ de bataille, ils dorment du sommeil de la paix près de leurs pères dans la vie militaire, et de leurs maîtres dans le métier de la guerre : leurs vertus et leur bravoure leur servirent constamment d'étendard. C'est là, sur les tombes de ces nouveaux Mathathias, qu'au moment de partir pour le combat, ils allaient, ces dignes enfants de la foi, se pros-

terner tous ensemble, pour se retremper de zèle et s'inspirer, en même temps, de ce courage mâle dont ils donnaient ensuite de si beaux exemples. A leur attitude et à leur silence, on eût dit qu'une voix, pénétrant la pierre qu'ils foulaient, venait leur répéter, avec tout l'accent de conviction que donne la mort, les paroles que le vieux Mathathias, sur le point de clore sa glorieuse carrière, fit entendre à ses fils réunis autour de son lit : " Soyez, mes enfants, de vrais zélateurs de la loi, et donnez " vos vies pour l'alliance de vos pères. Souvenez-vous des œuvres qu'ont faites vos ancêtres, chacun dans son temps ; et vous " recevrez une grande gloire et un nom éternel. Vous donc, mes enfants, armez-vous " de courage, et agissez vaillamment pour la " défense de la loi ; parce que c'est elle qui " vous comblera de gloire." Au sortir de là ils couraient à l'osmanlis : l'attaquer et le vaincre étaient pour eux l'affaire d'un moment. L'ennemi du nom chrétien terrassé, ils revenaient déposer les trophées qu'ils avaient recueillis sur lui au lieu même où ils avaient puisé leur force ; leur gloire était d'en faire hommage au Seigneur des armées.

Rien de plus riche, cher ami, que le pavé de cette église ; le marbre, le porphyre, le

lapis-lazuli et autres pierres de prix y sont littéralement prodigués : c'est une suite non interrompue de pierres tumulaires, disposées avec symétrie, et où sont retracées les vertus des grands hommes qui y occupent la demeure de leur éternité ; la voute rappelle leurs plus beaux faits d'armes. Le caveau de l'église, où nous descendîmes ensuite, recèle plusieurs tombeaux. Nous y remarquâmes, entre autres, celui du grand-maître Villiers, de l'île d'Adam, dont le nom brille avec éclat dans les fastes de l'histoire de l'ordre (1). La gloire de ce héros surnagera à toutes les éventualités ; la religion publiera à jamais son courage et sa piété : *In memoriâ æternâ erit justus—La mémoire du juste ne périra jamais.*—(*Ps.* 111.)

La Valette n'est pas fort étendue ; ce qui nous donne moyen d'en faire tous les jours plus d'une fois le tour. Comme place de guerre, cette ville l'emporte sur tout ce que la France et l'Angleterre peuvent offrir en ce genre. La nature et l'art semblent s'être concertés pour lui imprimer un caractère de grandeur qui commande l'admiration. Cette merveille est cependant sortie, telle qu'on la voit encore aujourd'hui, à peu de chose près, des mains des

---

(1) M. Aubert De Gaspé, de Québec, appartient à la famille de ce grand-maître.

Chevaliers, ses premiers maîtres ; preuve que si ces religieux entendaient l'art de défendre une place, ils ne connaissaient pas moins celui de la fortifier.

Québec, pendant ces promenades autour de la ville, ne manque jamais de s'offrir à notre esprit ; la hauteur du rocher qui lui sert de base, l'élévation des murailles qui le ceignent de toutes parts, enfin la multitude des batteries et des bastions qui en protégent l'approche, tout cela est incessamment présent à notre pensée. Québec et La Valette prennent alors à nos yeux l'attitude de l'antagonisme ; leur position ainsi que leur force respective devient pour nous matière à parallèle. Toutes choses bien pesées, Québec me semble en droit, par la force et la hauteur de ses murailles, de rivaliser avec La Valette, comme aussi de lui disputer l'avantage de la position. Sis sur un rocher abrupt, Québec n'a rien à redouter de trois côtés, dont l'escarpement le met, en quelque sorte, à l'abri de toute attaque de la part de l'ennemi. La situation de La Valette est loin d'être aussi avantageuse, du moins au même degré ; placée sur un promontoire assez peu élevé et de facile abord, elle offre à la fois prise de toutes parts ; elle peut être par conséquent battue simultanément en brèche et par terre et par

mer. Ce parallèle n'est pas sans quelque intérêt ; il pourrait être poussé plus loin, mais je m'en abstiens, pour en laisser le soin à d'autres plus habiles et, en même temps, plus désintéressés que moi. J'ajouterai seulement, et en cela je ne crains pas d'être trouvé en défaut, qu'au point de vue de l'art militaire, La Valette et Québec, avec Gibraltar, occupent sans contredit le premier rang parmi les places fortes. Ce sont trois étendards, sous lesquels les forces anglaises viennent, soit en temps de paix, soit en temps de guerre, s'abriter ou se rallier : ce sont les trois anneaux de l'immense chaîne, au moyen de laquelle l'Angleterre tient, en quelque sorte, l'univers courbé sous sa main. Québec est, jusqu'à un certain point, pour l'Amérique, ce que Gibraltar et Malte sont pour l'Europe, l'Afrique et l'Asie ; ce sont des boulevards redoutables, des retraites assurées d'où la puissante reine des mers peut, en un clin-d'œil, lancer des troupes sur mille points à la fois.

Adieu.



LETTRE II.

La Valette, 18 janvier 1845.

(*Suite de la précédente.*)

CHER ALFRED,

De toutes les fortifications de La Valette, celle qui intéresse davantage, c'est incontestablement le fort Saint-Elme ; c'est une place formidable. Les Turcs savent encore ce que leurs ancêtres y ont souffert de la part des quelques Chevaliers qui s'y étaient enfermés en 1565, pour se défendre contre leurs attaques. L'histoire offre peu de traits semblables ; voici le fait tel que donné par M. Michaud dans sa Biographie Universelle, à l'article *La Valette.*

" Soliman, irrité de ce que l'ordre avait fourni main-forte à don Garcie de Tolède, général

des armées de Philippe II, roi d'Espagne, pour l'aider à prendre Gomère de Velez, ville située sur la côte d'Afrique, forma le projet de renverser ce boulevard de la chrétienté. Dans ce dessein, il travailla secrètement à un armement considérable. Ce fut alors que les Chevaliers s'emparèrent, à la hauteur de Zante, d'un puissant galion, chargé de marchandises précieuses pour le compte du chef des eunuques du sérail, et de plusieurs de ses odalisques. Deux cents janissaires qui montaient ce riche bâtiment, furent taillés en pièces. Ce nouvel affront engagea le sultan à précipiter son attaque contre l'ordre, qu'il jura par sa tête d'exterminer tout entier. Tous ses officiers, et jusqu'aux moindres de ses sujets partageaient son ressentiment. Des cris de vengeance contre les chrétiens se fesaient entendre dans les mosquées. Depuis cinq ans, les Chevaliers s'étaient rendus maîtres de plus de cinquante gros vaisseaux turcs, sans compter une infinité de bâtiments inférieurs. A la nouvelle des préparatifs de Soliman, qui menaçait Malte du sort qu'il avait fait éprouver, quarante-quatre années auparavant, à l'île de Rhodes, le grand-maître, loin de s'épouvanter, fit les préparatifs les plus énergiques.

" A sa voix plus de six cents Chevaliers arrivèrent à Malte, la plupart suivis de domes-

tiques courageux, qui devinrent de bons soldats.

“ A l'approche des Turcs il les assembla, et dans une courte allocution, il ne leur dissimula ni la grandeur du péril, ni l'incertitude du secours que l'Espagne lui promettait. Il engagea ses frères d'armes à réunir avec lui leurs vœux aux pieds des autels, et à puiser à la sainte table un généreux mépris pour la mort. Après avoir pris le pain des forts, les Chevaliers abjurèrent toute faiblesse, toute division, toute haine particulière. Le grand-maître les voyant dans ces heureuses dispositions, s'empressa d'assigner à chaque langue les postes qu'elle devait défendre. Il y avait alors dans l'île sept cents Chevaliers, sans compter les frères servants et huit mille cinq cents hommes, tant soldats de profession, qu'habitants enrégimentés. L'historien (Vertot), après avoir détaillé toutes les dispositions de défense prises contre l'agression imminente des Turcs, ajoute que la principale ressource consistait dans la présence du grand-maître, dont la contenance ferme inspirait une confiance sans borne aux Chevaliers et aux soldats. Il parcourait continuellement les postes; fesait fortifier les endroits faibles, marquait à chaque commandant les mouvements qu'il devait faire.

“ La flotte des Turcs parut enfin à la hauteur de Malte le 18 mai 1565. Elle était composée de cent cinquante-neuf vaisseaux de guerre, chargés de mille janissaires et spahis, et suivie d'un grand nombre de bâtiments qui portaient la grosse artillerie et les munitions. Le débarquement des Turcs ne se fit pas sans obstacles. Le commandant Capier de la langue d'Auvergne, chargé de tenir la campagne, leur tua plus de quinze cents hommes dans la première journée. Mustapha, leur général, sans vouloir attendre Dragut, comme le proposait l'amiral Piali, son collègue, ouvrit les opérations par le siége du fort Saint-Elme. Après avoir employé deux jours à établir leurs batteries, malgré le feu continuel de la place, les Turcs s'y virent, le 24 mai, en état de la foudroyer avec leur artillerie. Les Chevaliers renfermés dans le fort, désespérant de pouvoir tenir long-temps, envoyèrent le commandant de la Cerda au grand-maître, pour lui demander des secours.—*Quelle perte avez-vous donc faite*, dit La Valette avec indignation, *pour crier au secours ?—Seigneur*, répondit la Cerda, *le château doit être regardé comme un malade exténué, qui ne peut plus se soutenir que par des remèdes extraordinaires.—J'en serai moi-même le médecin*, répliqua le grand-maître, *et j'y con-*

duirai d'autres Chevaliers avec moi ; s'ils ne peuvent pas vous guérir de la peur, ils empêcheront bien, au moins, par leur valeur, que les Infidèles ne s'emparent du château.

“ Ce n'est pas qu'il se flattât de pouvoir longtemps conserver une place si faible contre les attaques continuelles des Turcs ; il déplorait en lui-même le sort des Chevaliers placés dans un poste si dangereux ; mais le salut de l'île entière dépendait de la durée du siége ; et comme il fallait, par une vigoureuse résistance, donner au vice-roi de Sicile le temps d'arriver, il résolut de se jeter dans la place ; mais le conseil et tout le couvent s'y opposèrent ; et il se présenta un si grand nombre de Chevaliers qui demandaient cette périlleuse mission, que le grand-maître n'eut plus que l'embarras du choix.

“ Cependant le vice-roi, trop docile à la politique trop circonspecte de son maître, ne se pressait pas d'accomplir ses promesses. Chaque jour, malgré les efforts surhumains des Chevaliers, les Turcs fesaient de nouveaux progrès. L'arrivée du renégat Uluchialy, avec six galères et neuf cents hommes, et peu de jours après celle du fameux Dragut, suivi de six cents guerriers montés sur treize galères, ajouta aux forces des Turcs, et surtout à leur confiance.

Dragut s'aperçut d'abord de la faute qu'avait commise Mustapha, en s'attachant au fort Saint-Elme, au lieu de commencer par attaquer le Goze et la *cité notable,* dont la prise eût affamé le reste de l'île, et empêché les chrétiens de recevoir aucun secours par mer. Ses habiles dispositions hâtèrent les progrès des Turcs, et son nom est même resté au promontoire sur lequel il établit une foudroyante batterie (La Pointe de Dragut).

“ Déjà la moitié du fort n'était plus qu'un amas de ruines: ses intrépides défenseurs perdirent enfin courage, et se plaignant que le conseil de l'ordre les exposât sans aucune apparence d'utilité à une mort inévitable, cinquante-trois Chevaliers écrivirent au grand-maître, que s'il ne leur envoyait pas des barques pour sortir du fort, ils allaient se précipiter à travers les lignes des Infidèles, et mourir tous l'épée à la main. La Valette leur répondit sans s'émouvoir, qu'avant le devoir de mourir avec honneur, il était pour les Chevaliers de l'ordre une obligation non moins sacrée, l'obéissance. Il envoya cependant trois Chevaliers pour lui faire un rapport exact de l'état de la place. Castriot, l'un d'eux, issu de la même famille que le fameux Scanderberg, soutint, contre l'avis de ses deux collègues, que le fort

était encore tenable, et s'offrit au grand-maître pour le défendre. La Valette agréa cette proposition courageuse ; de concert avec l'évêque de Malte, il avança, de son argent, les sommes nécessaires pour faire de nouvelles levées dans l'île. Une foule de Maltais s'enrolèrent à l'envie ; le grand-maître écrivit alors aux réfractaires que pour un Chevalier qui paraissait rebuté de soutenir plus long-temps le siége, dix braves demandaient à s'enfermer dans le fort.—*Revenez au couvent, mes frères,* ajouta-t-il avec une méprisante ironie, *vous y serez plus en sûreté ; et de notre côté nous serons plus tranquilles sur la conservation d'une place d'où dépend le salut de l'île et de tout notre ordre.*—Les Chevaliers confus s'écrièrent tous d'une voix : *Comment soutiendrons-nous la vue du grand-maître et les reproches de nos frères !*—Tous jurèrent de se faire tuer jusqu'au dernier, plutôt que de céder leur poste à une milice nouvelle ; et, dans une lettre respectueuse, ils témoignèrent à leur héroïque et vénérable chef tout leur repentir. C'était là qu'il les attendait ; il se laissa fléchir, et leur accorda comme une grâce la permission de continuer à défendre le fort, que, la veille encore, ils voulaient abandonner.

“ Cependant les Turcs gardaient leur supériorité. Chaque jour de nouveaux assauts fesaient briller le courage des Chevaliers, mais diminuaient leur nombre. Le grand-maître qui dirigeait tous leurs mouvements, qui leur fesait sans cesse passer des secours, des vivres et des munitions de guerre, inventa pour la défense du fort une pièce d'artillerie d'une nouvelle espèce ; c'était des cercles de bois très-légers, recouverts de laine et de coton ; on les imbibait d'eau-de-vie et d'huile bouillante mêlée avec du salpêtre et de la poudre à canon. Cette préparation refroidie, on mettait le feu à ces cercles, puis on les jetait au milieu des bataillons ennemis. Souvent deux ou trois soldats turcs se trouvaient embarrassés dans ces cercles enflammés, et périssaient au milieu d'affreux tourments. Le 16 juin, les Infidèles donnèrent un assaut général. Depuis le commencement du siége il ne s'était pas fait d'attaque si vive. Les Chevaliers se servirent avec succès de l'instrument meurtrier, inventé par leur souverain. Cependant, après quatre heures d'une sanglante mêlée, les Turcs ne reculaient pas, et les chrétiens n'avaient pas perdu un seul pouce de terrain. Du fort Saint-Ange et de l'île de la Sangle, le grand-maître, auquel la grandeur de son courage et son habileté ne permettaient

pas d'être spectateur inutile de tant d'efforts, fesait tirer continuellement sur les assiégeants. Malte tout entière paraissait en feu ; enfin l'artillerie et le généreux désespoir des défenseurs de Saint-Elme forcèrent les Turcs à se retirer, après une perte de deux mille hommes. A la suite du combat, Dragut fut mortellement blessé d'un éclat de pierre, comme il tenait conseil dans la tranchée avec Mustapha et les principaux officiers. Le 23 juin, après un dernier combat qui dura six heures, et dans lequel la plupart des Chevaliers et de leurs soldats se firent tuer sur la brèche, les Turcs entrèrent victorieux dans la place. Mustapha, entré dans le fort et tout étonné de sa petitesse, en comparaison du bourg qui lui restait à conquérir, s'écria : *Que ne fera pas le père, puisque le fils, qui est si petit, nous coûte nos plus braves soldats !*—En effet, les Turcs avaient perdu huit mille hommes.

" Un parlementaire, envoyé par Mustapha pour offrir une capitulation, ne reçut d'autre réponse que la menace d'ensevelir le pacha et les janissaires dans les fossés de la place. Les Infidèles investirent alors le château Saint-Ange, le bourg et la presqu'île de la Sangle, ainsi que la ville de Saint-Michel. Le vice-roi de Sicile était enfin décidé à envoyer un secours de six

cents hommes aux Chevaliers, que La Valette fit entrer par des routes détournées dans le bourg de St. Michel, et qui, selon le témoignage de tous les historiens, contribuèrent beaucoup à la conservation de l'île. Tous les forts de l'île étaient à la fois pressés par les ennemis. Mustapha et Piali, tous deux braves et habiles capitaines, rivalisaient d'efforts ; mais La Valette semblait se multiplier pour faire tête à ses deux adversaires ; son esprit fécond en ressources créait sans cesse de nouveaux moyens de défense contre de nouveaux moyens d'attaque.

“ Le 18 août, Mustapha croyant surprendre les chrétiens pendant la chaleur du jour, tenta de forcer la brèche faite aux murailles du bourg St. Michel ; et Piali, de son côté, donna l'assaut au bastion de Castille. Le premier, après six heures de combat, fut enfin repoussé. Le second avait fait sauter par la mine un pan de murailles ; déjà il commençait à se rendre maître du fort Castille ; déjà les Turcs avaient arboré leurs enseignes sur la muraille. Un chapelain de l'ordre court au grand-maître pour l'engager à se retirer dans le château St. Ange : mais l'intrépide vieillard, sans se donner le temps de mettre sa cuirasse, s'avance fièrement, la pique à la main, au-devant des

Infidèles ; suivi des Chevaliers, il les charge avec fureur. Ceux-ci voyant une foule d'habitants venus au secours du grand-maître, commencèrent à se retirer sans ralentir leur feu. Tous les Chevaliers tremblèrent des périls auxquels s'expose La Valette ; plusieurs se jettent à ses genoux, et le conjurent de ne pas compromettre davantage une vie si précieuse. Le héros, montrant les enseignes des Turcs, répond qu'il ne se retirera qu'après les avoir abattues. Le combat s'engage avec une nouvelle fureur ; les étendards sont renversés et les Turcs s'éloignent en désordre.

" Le grand-maître, convaincu que leurs chefs les ramèneront bientôt au combat, témoigne la résolution de passer la nuit au poste où il avait si vaillamment combattu. Les Chevaliers lui représentent combien cet endroit est exposé à l'artillerie des ennemis :—" Puis-je, leur répon-
" dit La Valette, à l'âge de soixante-onze ans,
" finir ma vie plus glorieusement qu'avec mes
" frères pour le service de Dieu et la défense
" de notre sainte religion ? "

" Le lendemain, dans un nouvel assaut, le grand-maître reçut une blessure à la jambe ; mais, dissimulant ses souffrances, il ne cessa de donner l'exemple aux plus braves. Le 23, les Turcs renouvelèrent leurs attaques sur tous

les points ; on combattit jusqu'à la nuit, et le grand-maître, malgré toutes ses batteries, ne put les empêcher de se loger sur la brèche. Le conseil de l'ordre était d'avis d'abandonner ce poste (le bastion de Castille), après en avoir fait sauter les fortifications ; mais La Valette rejeta cet avis avec indignation : " C'est ici, " mes frères, dit-il, qu'il faut que nous mourions " tous ensemble, ou que nous chassions nos en- " nemis : " et pour prouver aux Chevaliers combien il était éloigné de se retirer au château Saint-Ange, il passa toute la nuit avec la garnison, à construire de nouveaux retranchements. Enfin, le 7 septembre, le secours si long-temps attendu parut devant Malte, sous la conduite de don Garcie de Tolède. Après avoir procédé au débarquement, qui se fit dans un endroit opposé à celui que les Infidèles gardaient avec vigilance, le vice-roi se remit aussitôt en mer pour aller chercher quatre mille soldats ; mais ce nouveau renfort ne fut pas nécessaire : Mustapha et Piali, craignant de voir fondre sur eux les principales forces de la chrétienté, levèrent le siége, et se rembarquèrent avec précipitation. Ainsi se termina ce siége qui durait depuis quatre mois."

A part la salle d'armes, la bibliothèque publique, qui est assez volumineuse, et les forti-

fications, La Valette n'offre presque plus rien à la curiosité. L'ennui allait nous prendre : pour y mettre obstacle, nous avisâmes aux moyens de nous distraire ; le meilleur expédient qui nous vînt à l'esprit fut de nous enfoncer dans l'intérieur de l'île, jusqu'à *Citta-Vecchia*, l'ancienne capitale de tout le pays.

Nous sortîmes par la porte des Bombes, en dehors de laquelle nous découvrîmes d'abord le grand bassin avec les mille et un vaisseaux qui y stationnent, puis les beaux jardins dont le voisinage de la ville est embelli. La route était belle, et nous la parcourions assez rapidement et avec gaité. Ce sentiment toutefois n'était pas sans quelque mélange de douleurs, grâce aux secousses de notre phaéton, dont voici la description ; le corps de ce véhicule n'a rien de désagréable ; c'est quelque chose d'analogue aux fiacres parisiens. Ce qui en rend l'usage pénible, c'est la mauvaise disposition de ses roues, qui, au lieu d'occuper, comme chez nous, le milieu du timon, sont jetées presqu'à l'extrémité-arrière du brancard ; ce qui donne lieu aux incessantes commotions qu'on éprouve lorsqu'on y est assis.

Pour faire diversion à nos souffrances, nous nous prîmes à considérer le pays. Parmi les divers objets qui s'y peignirent à nos regards,

celui qui nous frappa davantage, fut le superbe aqueduc destiné à abreuver La Valette. La construction en est due au grand-maître Wignacourt, qui le fit faire en 1610 ; ce travail est beau ; il est digne des anciens Romains. L'eau qu'il transporte à la ville vient de *Diar Chandul*, lieu situé à deux milles à l'orient de Citta-Vecchia. Jusqu'à *Cas-al-Altara* elle coule inaperçue au-dessous du niveau du sol ; mais au-delà, jusqu'à sa destination, elle suit les accidents d'un terrain plus ou moins régulier. On donne à cet aqueduc neuf milles anglais de longueur. Nous laissâmes sur notre droite le palais et les bosquets dits de *San Antonio*, dont on fait un second Eden. Les circonstances ne nous permirent pas d'y descendre.

Citta-Vecchia, aujourd'hui pauvre et solitaire, a joui de quelque célébrité dans les temps anciens. Cicéron et Diodore de Sicile lui donnent bon nombre d'édifices, où l'art et les richesses brillaient tout à la fois. De nos jours, la cathédrale et le palais magistral fixent l'attention de l'artiste. La cathédrale, en particulier, révèle une grande magnificence ; le marbre le plus varié comme le plus rare y est prodigué ; l'architecture moderne n'a guère produit de monuments où au prix de la matière se joigne un

plus beau fini de travail ; Rome elle-même en ferait une de ses gloires.

A droite, en y entrant, est la chapelle de St. Publius. Ce Publius était gouverneur de l'île, lorsque St. Paul y aborda. Ce sanctuaire occupe, selon la tradition, l'emplacement même où l'apôtre le convertit à la foi.

" Il y avait, dit St. Luc, en cet endroit là, des terres qui appartenaient à un nommé Publius, le premier de cette île, qui nous reçut fort humainement, et qui exerça l'hospitalité envers nous pendant trois jours.

" Or, il se rencontra que le père de Publius, étant malade d'une fièvre et d'une dyssenterie, Paul alla le voir ; et, après avoir fait sa prière, et lui avoir imposé ses mains, il le guérit. Ensuite tous les malades de l'île venaient à Paul, et étaient guéris. " (1).

Ainsi, ce sanctuaire est comme le berceau du christianisme dans cette île ; sous ce point de vue, il dut donc nous intéresser. De là, nous passâmes à la grotte où l'apôtre demeura avec ses compagnons, St. Luc et St. Prophime, en attendant que le retour de la belle saison lui permît de continuer sa route vers la ville des Césars. Ce réduit est ténébreux et fort in-

---

(1) Act. des apôtres, XXVIII.

commode. Il est large de douze pieds environ, sur à peu près autant de long ; il ne recevait jadis la lumière que par un trou qu'on avait pratiqué dans la partie supérieure : on en distingue encore aujourd'hui les traces. Cette retraite a quelque chose d'impressif ; on s'y sent, en y mettant le pied, comme frappé d'un sentiment qui ne se définit pas ; c'est St. Paul ; ce sont ses travaux, ses fatigues, et ses larmes qui le font naître dans l'âme ; on croit le voir ; on croit le toucher. Au sortir de là nous entrâmes dans une espèce de chapelle souterraine, qui y est contiguë. On y voit plusieurs autels ; St. Paul et ses compagnons y offrirent, dit-on, pendant leur séjour en ce lieu, les redoutables mystères.

Ce local n'est pas le seul dans l'île que le grand apôtre ait honoré de sa présence ; on y montre encore le rivage où il fit naufrage.

“ Ayant rencontré, dit le texte sacré, une langue de terre qui avait la mer des deux côtés, ils purent y échouer le vaisseau ; et la proue s'y étant enfoncée, demeura immobile ; mais la poupe se rompait par la violence des vagues. Les soldats étaient d'avis de tuer les prisonniers, de peur que quelqu'un d'entre eux ne s'enfuît à la nage ;

“ Mais le centenier les en empêcha, parce qu'il voulait sauver Paul ; et il commanda que ceux qui pourraient se sauver se jetassent les premiers hors du vaisseau, et se rendissent à terre.

“ Les autres se mirent sur des planches ou sur des pièces du vaisseau, et ainsi ils gagnèrent tous la terre et se sauvèrent.

“ Nous étant ainsi sauvés, nous reconnûmes que l'île s'appelait Malte. Les Barbares nous traitèrent avec beaucoup de bonté ; car ils nous donnèrent les secours dont nous avions besoin ; et ils allumèrent un grand feu, à cause de la pluie qui allait tomber et du grand froid qu'il fesait.

“ Alors, Paul ayant ramassé quantité de sarments et les ayant jetés au feu, une vipère, que la chaleur en fit sortir, le prit à la main ; mais Paul ayant secoué la vipère dans le feu, il n'en reçut aucun mal.” (1).

Nous eussions été heureux de fouler ce théâtre où la lumière des nations faillit s'éteindre ; mais le manque de temps ne nous permit pas de nous y transporter ; c'est un sacrifice auquel nous ne nous soumîmes qu'avec regret. Nous nous contentâmes de le contempler du palais archié-

---

(1) Act. des apôtres, XXVII. 41.

piscopal, d'où nous pûmes néanmoins l'apercevoir avec assez d'avantage, la distance qui nous en séparait n'étant pas fort grande.

Une petite chapelle a été érigée par les insulaires à l'endroit où l'on dit que St. Paul fut mordu de la vipère.

Quelques mots encore, cher ami, sur Malte et ses habitants : la population entière de l'île est évaluée à 100,000 âmes, celle de La Valette à 30,000 environ. Les Maltais sont généralement robustes et durs au travail ; ils peuvent ramer de dix à douze heures par jour sans interruption, et sans avoir l'air d'être fatigués. Les travaux de l'agriculture les occupent pour la plupart. Le peuple va nu-pieds, en hiver comme en été ; cet usage cesse d'avoir rien d'étrange, quand on songe que l'hiver en ce pays est la fin du printemps en Canada. On y mange en janvier des légumes qui, chez nous, ne sont mûrs qu'en juillet. Les pauvres ne portent pas de chapeaux ; ils usent de bonnets de laine, ceints de mouchoirs ; cette espèce de turban leur protége la tête contre l'ardeur d'un soleil brûlant. Cette classe se fait remarquer par sa sobriété ; le pain, l'ail et l'oignon forment habituellement sa nourriture.

Il n'est pas facile de donner une idée positive des mœurs du peuple maltais, formé de diffé-

rentes nations, il a donc dû nécessairement perdre son caractère original, pour en adopter un nouveau, composé du mélange des caractères des divers individus qui ont successivement séjourné dans l'île. Quoiqu'il en soit, on trouverait difficilement une nation en qui l'on remarque plus de douceur et de patience. Le Maltais travaille sans relâche, vit dans le malaise, et se condamne à des privations sans nombre. Sa douceur le rend presque insensible aux mauvais traitements qu'on lui fait ; ils ne lui arrachent même pas le plus léger murmure.

Malte est une des plus utiles conquêtes qu'aient jamais faites les Anglais ; c'est un port assuré pour leur marine ; aussi, la dernière de leurs pensées sera-t-elle de s'en dessaisir jamais.

Je me hâte de terminer ici : l'heure du départ est arrivée. Ma prochaine lettre, je l'espère, t'arrivera d'Athènes.

Adieu.



LETTRE III.

Alexandrie, 27 janvier 1845.

Cher Alfred,

Si cette lettre t'arrive d'Alexandrie, c'est que, dans le voyage plus que dans aucune autre circonstance de la vie, ces paroles, *L'homme propose, et Dieu dispose,* reçoivent plus amplement leur vérification. Mon dessein, en quittant Malte, avait été de me diriger d'abord sur la Grèce, d'en visiter la capitale, et de me porter ensuite sur l'Egypte ; mais des difficultés sont venues se jeter à la traverse. Elles m'ont arrêté sur ma route, et m'ont forcé d'ajourner l'exécution de mon projet à mon retour de Syrie. Ce contre-temps est fort malencontreux ; il dérange mon itinéraire, et renverse le plan que j'avais formé de revenir en

Angleterre par le Danube. Ce qu'il y a surtout de plus affligeant, c'est qu'il va nous condamner à faire deux quarantaines au lieu d'une. Je reviendrai plus tard sur ce sujet. Je me hâte, pour le moment, de reprendre le fil de mon récit.

Le vapeur français, chargé de nous transporter à Syra, devait partir à six heures du soir ; et cependant, à huit, il était encore sur son ancre. En attendant, nous voulûmes faire la connaissance de quelques-uns des passagers, avec qui nous devions faire, de concert, le voyage. Parmi eux se trouvaient un messager de la reine Victoria, chargé de dépêches pour Constantinople, et un chirurgien irlandais, attaché au service de la marine anglaise. Enfin tout se dispose pour le départ ; l'équipage s'ébranle, et la machine est mise en jeu. Notre vapeur s'élance gaiement vers la haute mer. Comme Ulysse, nous laissions Ogygie, pour voguer vers la Grèce ; c'était pour nous une seconde patrie, dont la pensée nous impressionnait vivement. La rapidité de notre vaisseau nous eut bien vîte éloignés du port ; La Valette avec ses murs et ses bastions ne fut plus bientôt qu'un point. Au bout de quelques quarts d'heure, ce point même avait disparu ; Malte était devenue pour nous un être de sou-

venir ; nous l'avions saluée pour la dernière fois. Le ciel et l'eau allaient être désormais les seuls témoins de notre course ; et cette idée, je le confesse, ne nous était rien moins que riante ; pour ma part, je ne pouvais me défendre, en envisageant la mer, d'une certaine frayeur ; le souvenir des périls auxquels j'avais déjà été exposé, en traversant l'Océan, me fesait, comme malgré moi, craindre pour l'avenir.

Le vent soufflait avec violence, et les flots étaient agités. Cependant, chose assez étonnante, je n'en éprouvais aucun malaise ; chez moi l'équilibre des humeurs était parfait. Il n'y eut que le besoin de prendre quelque repos, qui pût m'arracher aux douces rêveries où m'avait insensiblement plongé le spectacle si beau d'une nuit sur la mer.

Le lendemain, vent aussi fort que la veille. Le vaisseau était battu de la vague ; pour se soustraire aux dures secousses qu'elle lui imprimait, et surtout pour échapper au mal qui en est la suite, mon jeune compagnon prit le parti de s'ensevelir dans son lit. Il y passa le reste du jour ; le suivant tout entier, et le troisième en grande partie, s'écoulèrent également, sans qu'il osât sortir le nez de sa forteresse improvisée. Cette première journée fut loin de nous être agréable. Pour mettre un terme à mes

souffrances, je crus devoir tenter le remède que le gentilhomme irlandais, chirurgien de profession, qui voyageait avec nous, m'avait donné, le jour du départ ; c'était de bien manger. La prescription était fort simple ; je la suivis, et bien m'en advint. A partir de ce moment jusqu'à notre descente en Egypte, qui n'eut lieu que cinq jours plus tard, je me trouvai dans une disposition on ne peut plus normale.

Le 21, nos regards, en se promenant sur la mer, saisissent un point dans le lointain ; ce point est petit, mais il va grossissant à mesure que nous nous en approchons. Il s'est enfin dessiné clairement à nos regards ; c'est la Grèce ! Tu devines sans peine, cher ami, ce que cette vue dut avoir d'intéressant pour moi : en ce moment, ses poëtes, ses orateurs, ses sages, toutes ses gloires m'apparurent. J'entendais les mélodies de ses Anacréon ; j'assistais aux plaidoyers de ses Démosthène ; je prêtais l'oreille aux leçons de ses Platon ; c'était un concert qui me remplissait de joie, qui me ravissait d'admiration.

Le vent continuait de nous être favorable ; nous pûmes ranger d'assez près la terre, où nous découvrîmes le promontoire connu sous le nom de *Matapan :* ce promontoire forme la

partie la plus avancée de la Morée, vers le midi. Les anciens l'appelaient *Tanarium*, à cause de l'antre nommé *Tanarus*, qui n'en est pas éloigné ; cet antre avait quelque chose de si affreux, que les poëtes l'avaient appelé la *porte de l'enfer ;* c'est par là, disent-ils, qu'Hercule sortit du Tartare, lorsqu'il en tira Cerbère.

Un peu au-delà de ce promontoire, nous en reconnûmes un autre, qu'on nous désigna sous le nom de *Krio ;* il nous sembla faire partie du premier. C'est sur l'extrémité de ce rocher qui, en cet endroit, tombe perpendiculairement dans les flots, que nous aperçûmes plusieurs arches contiguës les unes aux autres ; et, près de là, une cahutte, avec quelques arbres ; c'est, me dit-on, le séjour solitaire que s'est choisi un caloyer grec. On me le fit remarquer : il était assis sur le bord de l'abîme, occupé sans doute à méditer sur la rapidité des choses du monde. Comme la course précipitée de notre vapeur devait donner de l'élan à ses impressions ! Cet ermite est schismatique ; le désir d'imiter les Antoine et les Pacôme l'a fait renoncer à la société de ses semblables, pour vivre dans cette retraite, où le silence et la prière absorbent, en grande partie, sa pénible existence. Comme le père de la vie érémi-

tique, il ne reçoit pas du ciel le pain dont il se nourrit ; sa seule ressource est dans la charité des marins qui, de loin en loin, abordent ces rives sauvages, et qui, en le quittant, lui laissent quelques aliments. Si encore ce malheureux, si digne des sympathies de tout cœur sensible, possédait, dans l'espèce de prison à laquelle il s'est volontairement condamné, le trésor de la vraie foi, il y puiserait et l'onction de la grâce qui adoucit tous les maux, et le baume de la charité qui guérit toutes les plaies ; mais non : ce trésor, source du vrai bonheur, lui manque. Esclave de l'erreur, il ne recueille que les rigueurs de la pénitence, sans en goûter les douceurs. La pensée de son infortune m'affligeait ; j'aurais voulu, à tout prix, y apporter remède ; mais le moyen ! Un abîme sans fond était jeté entre lui et nous ; je me contentai de donner une larme à son sort malheureux ; au bout de quelques instants, nous l'avions perdu de vue. Nous cinglions vers une île que la vague, en s'abaissant devant nous, nous laissait apercevoir dans le lointain : c'était *Cérigo*, l'ancienne *Cythère*, nom célèbre dans la mythologie païenne. Séjour de la déesse Vénus, cette île donna naissance à l'inconstante Hélène, dont l'enlèvement par Pâris, fils de Priam, causa la ruine de Troie. Située entre le golfe Kolochina et la

mer de Candie, elle forme la partie la plus méridionale de la mer Ionienne. Milo, Siphanto, Paros, Antiparos et Naxie passèrent devant nous, ou plutôt nous passâmes devant ces îles, qui composent, du moins en partie, les Cyclades. Elles ont été si souvent chantées par les poëtes, qu'elles ne peuvent manquer d'intéresser encore aujourd'hui les voyageurs, à qui l'antiquité n'est pas entièrement fermée. Mais, avouons-le, ces chantres des muses, en touchant leur lyre, pour y faire résonner les charmes de ces demeures solitaires, ont plus écouté les instincts du beau idéal, que les lois de la vérité ; l'œil y cherche vainement les beautés dont ils les ont couronnées dans leurs œuvres fugitives. De toutes ces îles, disons mieux, de tous ces rochers arides, si on en juge par leur aspect, celui qui nous intéressa davantage, fut Antiparos ; nous aurions voulu en visiter la grotte, si vantée dans les récits des voyageurs ; mais les circonstances nous en éloignaient impérieusement. Je m'en consolai, dans la pensée que, plus tard, il me serait probablement donné d'en voir une autre plus célèbre encore, c'est celle d'Adelsberg, village situé à quelques lieues de Trieste, en Autriche.

En quittant Cérigo, nous longeâmes les côtes de Candie, l'ancienne Crête. C'est la patrie

de Minos, regardé comme l'un des plus sages législateurs de l'antiquité. Les poëtes, par égard à la sagesse de son gouvernement, et surtout à cause de son étonnante équité, ont feint que les dieux, après sa mort, lui avaient dévolu l'importante fonction de juge souverain des enfers ; il était considéré comme le président de la cour infernale. En vain cherchai-je des yeux quelques vestiges de l'ancienne splendeur de cette île ; des rochers nus, stériles, furent, avec quelques montagnes, les seuls objets qui y fixèrent mes regards. Le 22, nous étions devant Syra. Cette nouvelle nous fut apportée au salon, où nous étions tous réunis pour le goûter ; en un clin-d'œil, nous fûmes, mon compagnon et moi, sur le pont. Notre vaisseau venait d'entrer dans un vaste hâvre, et y avait déjà jeté l'ancre, non loin du *Léonidas*, autre vapeur français, qui devait, dans quelques instants, se diriger vers l'Egypte, avec plusieurs des passagers arrivés avec nous de Malte. L'occasion était favorable ; nous eûmes la pensée d'en profiter, dans le cas qu'il n'y eût pas de départ prochain pour Athènes. Nous nous hâtâmes donc d'aller à terre, pour y prendre des informations à ce sujet : une barque grecque nous y porta moyennant une quinzaine de sous. Je m'adressai au bureau des vapeurs ;

la réponse que j'y reçus, fut qu'il n'y aurait de partance pour la capitale que le lundi suivant ; et toutefois nous n'étions encore qu'au mercredi. Or, comme une station de près de six jours dans un lieu aussi maussade que Syra, nous paraissait un sacrifice par trop pénible, nous prîmes, sur-le-champ, notre parti : nous ajournâmes la visite d'Athènes à notre retour de Constantinople ; puis, sans perdre un seul moment, nous chargeâmes nos bateliers de nous conduire sans délai au *Léonidas*. Ce vapeur, en tant que provenance d'Egypte, était sous la loi de la quarantaine ; nos Grecs, en s'éloignant du quai, furent obligés de se pourvoir d'un gardien, dont le devoir serait de constater qu'en nous déposant à son bord, ils n'auraient communiqué ni avec les passagers ni avec l'équipage.

Mais l'ancre du vaisseau est levée ; mais déjà même la machine commence à fonctionner. Craignant d'être laissé en arrière, je me romps les poumons à crier au commandant de ne pas partir sans nous ; mais autant eût-il valu s'adresser aux habitants de la lune ; la distance considérable qui nous séparait encore du vapeur, et surtout la violence du vent qui soufflait sur nous, paralysaient tous mes efforts. Mes vociférations étant inutiles, j'eus recours à un autre

expédient : debout sur le siége de notre barque, je me pris à faire force gesticulations des pieds et des mains ; il n'y eut pas jusqu'à mon ombrelle que je n'agitasse violemment dans les airs. Mes signaux furent enfin compris, et on se hâta d'arrêter le jeu de la machine. Notre barque approchait rapidement du bord ; nous n'en étions même plus qu'à la distance de quelques perches, lorsque le premier batelier, appréhendant que je ne lui échappasse avant d'avoir réglé avec lui mes comptes, me cria, d'une voix de Stentor, que j'eusse vîte à le payer. La sommation n'admettait pas de réplique ; je m'empressai de lui verser deux francs dans la main. Ce salaire était généreux ; pour toute reconnaissance cependant je ne reçois de sa part qu'un regard farouche : il est fâché du peu dont il prétend que je récompense ses peines. Indigné, à mon tour, d'une fâcherie si déraisonnable, je lui fais comprendre qu'il pousse trop loin ses exigences ; qu'il a été généreusement rémunéré, et qu'ainsi il n'a plus rien à attendre de moi. De rage, il lance aussitôt à ses pieds la pièce qu'il a reçue, et me dit, d'un ton de maître, qu'il lui en faut une autre. Me refuser totalement à son avidité, c'eût été m'exposer au danger de perdre mon passage ; je me déterminai donc à céder, et lui

fis une nouvelle gratification. Il paraît pour le coup satisfait. Mais, inspection faite de la seconde pièce, il reconnaît qu'elle n'est pas de bon aloi, et qu'elle n'a pas de cours dans le pays ; plus mécontent que jamais, il revient à la charge. Je veux parler, et il n'entend rien : *Besogna altro danaro ; besogna altro danaro*— *Il me faut d'autre argent ; il me faut d'autre argent.* Effrayé de l'accent menaçant de ces paroles, j'avise aux moyens de faire entière justice à ses réclamations ; je cherche donc dans ma bourse ; mais, par malheur, je n'y trouve plus rien. Je ne sais plus que faire pour avoir la paix. Dans ce moment d'étreinte, je lève instinctivement les yeux vers le tillac du vapeur, et voilà qu'heureusement je découvre parmi la foule qu'a attirée l'étrange lutte où je suis engagé, quelques-uns des passagers avec qui j'ai fait le voyage depuis Malte. Je les conjure de me venir en aide ; et à l'instant plusieurs pièces tombent au fond de la barque. Fier d'avoir enfin remporté la victoire, mon brigand d'Hellène veut se baisser pour s'en saisir ; mais soudain un cri vient l'arrêter : *Quarantina ! quarantina !*—*Quarantaine ! quarantaine !* lui font entendre les témoins de mes combats ; puis, au même instant, un des matelots du *Léonidas* saute dans notre barque,

pour en enlever nos malles. L'apparition ne pouvait être plus malencontreuse ; mon Grec a à ses pieds l'objet de sa cupidité ; et il n'a ni le courage, ni le loisir de s'en emparer ! Ses yeux ne voient plus que celui dont le contact va le faire écrouer dix-sept jours dans le lazaret. Vaincu, il désempare ; et, comme l'éclair, il va se précipiter vers le gardien, qui est là pour lui imposer respect et obéissance aux lois. Il était hors de danger de compromettre sa liberté ; mais il n'en fut pas pour cela moins ardent à revendiquer sa proie. Tout le monde me pressait de ne pas tenir compte de ses cris ; cependant pour les faire cesser, je lui jetai la pièce qu'il avait laissée au fond de son embarcation. C'était la première fois que j'avais affaire à un Grec. N'y avait-il pas là de quoi me mettre en préjugé contre sa nation ?

Une fois à bord, les ordres du départ se donnèrent et s'exécutèrent sans délai. Le vent avait augmenté de force ; il soulevait plus que jamais la mer, et nous saccadait d'importance.

Il y avait déjà plusieurs heures que nous étions sortis du port, lorsque nous eûmes à contempler le lever de la lune : elle touchait alors à son plein. Son disque, en quittant l'horizon, ne répandit d'abord autour de nous qu'une lueur pâle et vacillante. Plus tard, elle se dégagea

de tout lien ; elle versa alors sur la nature entière une lumière argentine, dont la moëlleuse douceur fit sans peine oublier la disparition du soleil. La voûte azurée du ciel brillait en même temps de myriades d'étoiles ; leur scintillation, jointe à la clarté de l'astre de la nuit, jetait sur la scène entière, dont j'occupais le centre, comme un immense voile dont la beauté était encore relevée par la multitude des points lumineux dont il était parsemé. Dans l'attitude de l'extase, je contemplais la majesté de ce tableau ; la mer me redisait la magnificence de son auteur : *Mirabiles elationes maris ; mirabilis in altis Dominus* (1) ; et les étoiles, la puissance de la main qui les a fixées dans l'immensité de l'espace : *Cœli enarrant gloriam Dei ; et opera manuum ejus annuntiat firmamentum* (2).

J'étais devenu avide d'impressions. Non content de celles que le spectacle de la mer venait de me fournir, je voulus soulever le voile qui recouvre le passé. J'interrogeai l'antiquité, et l'antiquité, sensible à ma voix, me répondit ; elle me retraça les noms des nations diverses qui, à différentes époques, ont sillonné les eaux

(1) Les soulèvements de la mer sont admirables, et le Seigneur qui est dans les cieux est plus admirable encore.—(Ps. 92.)

(2) Les cieux publient la gloire de Dieu ; et le firmament raconte les œuvres de ses mains.—(Ps. 18.)

de la *Grande Mer*. Les Phéniciens, les Sidoniens, les Egyptiens, les Grecs et les Romains défilèrent devant moi. Activés, les uns, par la soif de l'or, et les autres par l'aiguillon de la gloire, ils y ont successivement fait flotter leurs drapeaux. Ici c'est Troie, livrée aux flammes allumées par la plus brûlante des passions, fuyant, avec ses habitants et ses dieux trop faibles pour la protéger, vers les côtes du Latium ; là c'est le Phénicien qui, pour fonder des colonies où il puisse verser les produits de son industrie, précipite ses pas vers des plages étrangères ; plus loin, c'est la trirème romaine qui, pour accroître la masse des lauriers qu'elle a déjà recueillis, court à de nouvelles victoires. Les Vénitiens, les Génois, les Osmanlis m'apparaissent aussi sur cette même mer. C'est pour y établir, ceux-ci, des comptoirs, ceux-là, pour y faire des conquêtes. L'Angleterre et la France, entraînées comme les autres peuples dans le tourbillon des intérêts matériels, y font également nager leurs vaisseaux. La première, animée du désir d'acquérir des trésors, ne songe qu'à s'attaquer à tous les points du littoral, pour y échanger richesses contre richesses ; la seconde s'y présente sous un point de vue différent ; sans négliger sa prospérité temporelle, elle y paraît vêtue du manteau de la charité ;

c'est l'égide sous laquelle elle cache les infortunés qu'elle soustrait aux coups du cimeterre musulman.

Nous voyagions avec des Mahométans qui, comme nous, portaient leurs pas vers l'Egypte ; c'étaient des habitants de la Mecque, ville par trop fameuse dans l'histoire de l'Islamisme. La vue de ces malheureux était pour moi une source de pensées affligeantes. Leur costume, leur allure, tout en eux, en un mot, révélait je ne sais quoi d'étrange et de pénible tout à la fois. Ce spectacle n'était pas d'ailleurs le seul qui me fît peine ; j'avais encore sous les yeux plusieurs jeunes Circassiens, qu'on menait sur les marchés du Caire, où ils allaient être livrés à l'esclavage. Parents infortunés ! me disais-je à moi-même, que votre langue a dû vomir de malédictions contre la main qui vous a enlevé ces chers enfants ! Et que de fois vous avez dû provoquer contre elle la vengeance du ciel ! Un mur d'éternelle séparation était à jamais jeté entre des cœurs faits pour s'aimer et se fondre. Ces innocentes victimes s'amusaient ensemble ; mais savaient-elles le coup qui devait, dans peu, les frapper ? Les infortunées ! elles semblaient sourire à la chaîne que l'Egypte était occupée à leur forger. J'eusse voulu, aux dépens de mon existence, créer à

ces intéressantes créatures un sort meilleur ; mais la réalisation de cette pensée était une impossibilité ; le ciel dut se contenter de mes gémissements et de mes vœux. Mille fois soit donc bénie la société qui a décrété la liberté universelle ! C'est là une des gloires de la civilisation par le christianisme. Il faut avoir vu de près les fers de l'esclave, et les avoir soulevés, pour apprécier au juste ce bienfait. Quel contraste ! L'évangile, en se répandant, brise les liens de l'esclave, tandis que le coran, partout où il s'étend, crée des bagnes et fait couler le sang.

Le 24, mer calme, température douce, journée charmante, soirée féerique, quoique nous ne soyons encore qu'au mois de janvier. Le monde qui me sépare de ma patrie ne m'empêche pas cependant d'y être par la pensée ; j'en vois les neiges épaisses ; j'en sens le froid piquant. En Canada, neiges et frimas ; ici, douce rosée et fraicheur éternelle ; en Canada, soirées brillantes, mais hérissées de pointes ; ici, soirées également brillantes, mais suaves comme la manne. Cet heureux climat, partage de hordes sauvages et de castes abruties, que leurs crimes en rendent indignes, mes vœux en fesaient don à ma patrie. Le ciel les a entendus ; veuille-t-il les exaucer !

Le jour suivant, le cri : *Alexandrie ! Alexandrie !* fut le signal de mon réveil. L'Egypte n'apparaissait cependant encore que comme un point sur l'horizon ; mais c'était l'Egypte ! M'en fallait-il davantage ? Mes idées bibliques, en ce moment, se ravivèrent ; ma joie était à son comble ; le Caire et ses pyramides, Memphis et ses anciennes gloires, Gessen et les enfants de Jacob, le Nil et ses mille et une sinuosités, le vieux Caire et la grotte de la Famille Sainte, la Mer Rouge et ses merveilles, tout me fesait battre le cœur. Alexandre-le-Grand, Cléopâtre, Antoine, Pompée, Origène, St. Athanase passèrent devant moi ; leur souvenir me rappella mille faits, les uns à la gloire, les autres à la honte de l'humanité.

Les ténèbres allaient se dissipant de plus en plus ; elles nous permirent bientôt d'apercevoir les rochers qui ferment l'entrée du port. Alexandrie nous apparut enfin sans plus d'obstacles. Après avoir franchi sans accidents les écueils qui bordent cette partie du littoral, nous allâmes jeter l'ancre au fond d'un vaste bassin, auprès de plusieurs vaisseaux de guerre, à la mine tout européenne ; c'est la marine militaire de Méhémet-Ali. Le pays d'Egypte est plat ; pas une montagne, pas une colline n'en brisent la monotonie. On y cherche en vain ce

beau et ce grandiose, dont la nature s'est montrée si prodigue en tant d'autres contrées de l'univers. En face d'Alexandrie prise de la mer, le dessinateur ne peut que gémir : c'est une scène qui n'offre rien de saillant à son crayon. L'historien et le poëte, au contraire, y sont sur un sol regorgeant d'abondantes richesses ; l'un y déblaie des théâtres de gloire, et l'autre y recueille les fleurs destinées à embellir son travail d'imagination.

L'ancre fut à peine jetée, que notre vaisseau se vit, comme à Malte, environné d'une masse de barques. Sans la connaissance que j'avais déjà du caractère bruyant des Arabes, j'aurais été tenté d'en prendre les nochers pour autant de brigands ; leurs cris étaient de nature à nous assourdir. Un Arabe capable de balbutier quelques mots de français, (il parlait en outre [illegible] l'italien), s'était présenté [illegible] chez [illegible] que nous voulions [illegible] de bourriques nous attendaient sur le rivage ; ces maussades créatures, aiguillonnées par ces guides plus maussades encore, vinrent se ruer sur nous ; elles réclamaient par leur atroce braiement l'honneur de nous porter à notre destination. Pour m'en débarrasser, j'eus recours à l'argument à la

mode dans le pays, la violence ; de mon ombrelle que j'agitai dans les airs, je vidai l'arène ; *bourriques* et *bourriquiers*, tout disparut. Au bout de quelques instants, nous arrivions, après avoir traversé le quartier le plus sale de la ville, celui des Arabes, au logis de MM. les Lazaristes.

Ma prochaine lettre, cher ami, t'entretiendra d'Alexandrie, de son histoire et de ses monuments.

Adieu.



LETTRE IV.

Alexandrie, 30 janvier 1845.

(Suite de la précédente.)

Cher Alfred,

La politesse du clergé français est passée en proverbe ; nous sommes, mon compagnon et moi, à portée d'en parler avec connaissance de cause ; depuis notre descente chez nos hôtes, les soins les plus affectueux, comme les attentions les plus marquées, n'ont cessé de nous être prodigués. Alexandrie est heureuse de posséder ces ecclésiastiques ; leur zèle et leur science lui promettent un bel avenir. Il y a à peine huit mois qu'ils ont quitté la maison d'*Antoura*, dans le Liban, pour venir jeter ici les

fondements d'une maison de leur institut. Ils habitent provisoirement une partie des appartements du consulat d'Espagne, en attendant que les édifices destinés à les réunir eux et leurs pieuses auxiliatrices, les Sœurs de la Charité, soient achevés. L'établissement de ces dernières touche à sa fin ; celui des Pères, au contraire, ne fait que surgir de terre ; il sera contigu à une chapelle qu'on a dessein d'ériger plus tard. Le terrain, occupé par ces diverses constructions, est un don de la munificence de Méhémet-Ali, dont les principes religieux n'abjurent pas l'idée de contribuer au maintien du christianisme dans ces états ; c'est un libéralisme dont on ne voit guère d'exemples dans l'histoire de l'Islamisme ; aussi les bons croyants en sont-ils souverainement scandalisés.

Les Franciscains sont chargés depuis longtemps de la direction des Catholiques d'Alexandrie, dont le chiffre se monte à neuf ou dix mille. Le local attribué au culte divin est petit et pauvre ; on vient d'en élever un autre plus vaste et plus décent ; mais, grâce à la mauvaise qualité des matériaux qu'on y a fait entrer, il menace déjà ruine. Le monastère des Pères est grand et assez confortable ; nous y couchons, mon compagnon et moi, à cause

de l'exiguité du logement laissé à la disposition de nos hôtes. Les bontés dont nous entourent ces vénérables enfants de St. François, sont dignes de toutes louanges ; nous avons rencontré en eux de vrais frères en Jésus-Christ.

Il y a à peine cinq ou six jours, cher ami, que j'ai mis pied dans Alexandrie, et déjà j'en connais parfaitement, pour les avoir visités à plusieurs reprises, les quelques monuments. Te les décrire, sans plus de délai, est pour moi un devoir ; et ce devoir, effectivement, je m'apprêtais à le remplir, lorsqu'il m'est venu à la pensée qu'un mot, au préalable, sur l'Egypte ancienne ne serait pas ici déplacé, attendu qu'il te préparerait à mieux comprendre ce que je te dirai plus tard sur l'état de ce pays, tel qu'il existe aujourd'hui. A ce premier travail en succèdera un autre ; c'est l'histoire d'Alexandrie, que je prendrai à son origine, pour la conduire jusqu'au temps présent. Ce n'est qu'après cela, que j'aborderai la description des monuments de cette ville, si intéressante et si malheureuse tout à la fois.

Mère antique des arts et des fables divines,
Toi, dont la gloire assise au milieu des ruines
Etonne le génie et confond notre orgueil,
Egypte vénérable, où, du fond du cercueil,
La grandeur colossale insulte à nos chimères ;

C'est ton peuple qui sut à ces barques légères,
Dont rien ne dirigeait le cours audacieux,
Chercher des guides sûrs dans la voûte des cieux.
Quand le fleuve sacré qui féconde tes rives
T'apportait en tribut ses ondes fugitives,
Et, sur l'émail des prés égarant les poissons,
Du limon de ses flots nourrissait tes moissons,
Les hameaux, dispersés sur les hauteurs fertiles,
D'un nouvel Océan semblaient former les îles ;
Les palmiers, ranimés par la fraîcheur des eaux,
Sur l'onde salutaire abaissaient leurs rameaux ;
Par les feux du Cancer Syène poursuivie
Dans ses sables brûlants sentait filtrer la vie ;
Et des murs de Peluse aux lieux où fut Memphis,
Mille canots flottaient sur la terre d'Isis.
Le faible papyrus, par des tissus fragiles,
Formait les flancs étroits de ces barques agiles,
Qui, des lieux séparés conservant les rapports,
Réunissait l'Egypte en parcourant ses bords.
Mais, lorsque dans les airs la Vierge triomphante
Ramenait vers le Nil son onde décroissante,
Quand les troupeaux bêlants et les épis dorés
S'emparaient à leur tour des champs désaltérés,
Alors d'autres vaisseaux, à l'active industrie,
Ouvraient des aquilons l'orageuse patrie.
....
....
Alors mille cités que décoraient les arts,
L'immense Pyramide, et cent palais épars,
Du Nil enorgueilli couronnaient le rivage.
Dans les sables d'Ammon le porphyre sauvage,
En colonne hardie élancé dans les airs,
De sa pompe étrangère étonnait les déserts.
....
O grandeur des mortels ! O temps impitoyable !
Les destins sont comblés : dans leur course immuable,
Les siècles ont détruit cet éclat passager
Que la superbe Egypte offrit à l'étranger. (1)

---

(1) M. Esménard.

Homère, dans son Odyssée, met ces mots dans la bouche de Ménélas abordé en Egypte : " Dans la mer orageuse qui baigne l'Egypte, il est une île appelée *Pharos*. Sa distance du rivage est celle qu'un vaisseau, poussé par un vent favorable, peut parcourir en un jour." Voilà donc qu'Homère, qui avait voyagé en Egypte, nous représente l'île de Pharos, qui forme aujourd'hui le port d'Alexandrie, comme située autrefois à vingt lieues au moins du rivage égyptien. Les alluvions du Nil peuvent seules donner la raison d'un si prodigieux changement ; c'est ainsi qu'on leur doit presque toute la Basse-Egypte, et le Delta, dont la circonférence est de quatre-vingt-dix lieues. Dans l'espace des cinq cents ans qui s'écoulèrent depuis le poëte jusqu'à la fondation d'Alexandrie, l'Egypte fut coupée de canaux ; le lac Maréotis, qui était la décharge des eaux de la Thébaïde, se retira insensiblement, et la langue de terre, où est sise Alexandrie, parut. Du temps de César, il en baignait les murs ; lors de la prise du pays par les Arabes, il en était éloigné d'une demi-lieue.

L'Egypte ancienne se divisait en trois parties principales, la Haute-Egypte, autrement la Thébaïde, l'Egypte du milieu, nommée Hepta-

nomide, aujourd'hui Vostanieh, et la Basse-Egypte ou Delta. Elle formait, aux deux côtés du Nil, une vallée longue de 150 lieues sur une largeur plus ou moins considérable ; c'était là toute l'Egypte. Sa population était autrefois très-considérable ; elle s'élevait à sept millions d'habitants, distribués dans vingt mille villes ou villages.

Manéthon et Bérose donnent à l'histoire de cette contrée une durée de 36,525 ans ; ce qui est évidemment absurde, comme l'a démontré l'immortel Champollion Figeac, dont les recherches, basées sur les dates très-authentiques des inscriptions royales trouvées en Egypte, ont constaté ce résultat capital : qu'aucun monument connu de l'Egypte ne remonte au-delà du temps d'Abraham, qui, comme le marque la chronologie sacrée, naquit l'an du monde 2008. Moïse fait descendre les Egyptiens de Mesraïm, issu de Cham, l'un des fils de Noë ; c'est pour cette raison que les Hébreux appelaient leur pays Mesraïm.

Il paraît certain que la première religion de ce peuple a été le culte du vrai Dieu : ces paroles des magiciens, à la vue des miracles de Moïse : *Le doigt de Dieu est ici ;* et ces autres des Egyptiens, près de périr dans la Mer

Rouge : *Fuyons Israël; le Seigneur combat pour lui contre nous*, ne laissent aucun doute à ce sujet. A cette époque cependant la foi primitive avait commencé à faire place parmi eux à la superstition, puisqu'on voit que dès lors leurs rois étaient tombés dans le polythéisme. Mais ce ne fut que plus tard que toute la nation, marchant sur les traces de ses maîtres, se plongea dans l'idolâtrie. Jamais peuple ne poussa plus loin le dévergondage d'idées religieuses ; il en vint jusqu'à attribuer le nom auguste de la divinité aux animaux les plus immondes. Les légumes des jardins eurent aussi leurs autels et leurs adorateurs ; c'est ce dont se rit Juvénal dans les vers suivants :

> O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis
> Numina ! (1)

De tous les animaux qu'on connaît en Egypte, le plus célèbre était *Apis ;* c'était un bœuf à qui on bâtissait des temples magnifiques. Pendant sa vie comme après sa mort, il était l'objet d'honneurs extraordinaires. On célébrait ses funérailles avec une solennité qu'on a peine à croire, tant on y déployait de grandeur et de magnificence.

(1) O peuple saint, dont les dieux naissent dans les jardins !

Les prêtres en Egypte tenaient le premier rang. Ils jouissaient de grands priviléges et d'amples revenus. Dépositaires de la science, de la religion et des livres sacrés, ils étaient souverainement respectés du peuple. Ce respect était partagé par les étrangers, qui venaient puiser auprès d'eux les secrets de la science, et s'initier à leur école aux mystères de la religion. Homère, Lycurgue, Platon, Pythagore, avec plusieurs autres sages de la Grèce, n'eurent pas honte de s'appeler leurs disciples, et de recevoir leurs leçons. Il apprirent d'eux, outre les lettres sacrées, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, l'astrologie, et les éléments de la médecine. C'est à ce commerce des intelligences qu'est due la gloire à laquelle s'éleva plus tard leur patrie.

Dans le principe, la propriété foncière de l'Egypte était plus ou moins départie entre ses habitants. Cet état de choses dura jusqu'à Joseph, qui le changea à la demande du peuple qui, après une grande famine dont il avait éprouvé les horreurs, lui proposa de lui vendre au compte du gouvernement toutes les terres, à la condition de lui fournir les semences nécessaires à la culture. Cet arrangement établit des rapports tout nouveaux entre le prince

et ses sujets. Devenu seul propriétaire de leurs biens fonciers, il les traitait comme ses fermiers. Le temps de la récolte arrivée, ces derniers lui en livraient la cinquième partie; les quatre autres leur étaient abandonnées pour leur nourriture et la semence de leurs champs. Cette organisation subsista long-temps ; elle finit cependant par disparaître entièrement. Il était réservé à notre siècle de la voir renaître : Méhémet-Ali l'a rétablie par toute l'Egypte. Comme autrefois Pharaon, il s'est déclaré seul propriétaire dans ses états ; les possesseurs actuels des terres n'en ont que l'usufruit, dont ils touchent le revenu sur le trésor public.

La royauté était autrefois héréditaire en Egypte : les rois, comme leurs sujets, ne reconnaissaient d'autre règle que la loi. Le soin de les servir n'était confié qu'aux personnes les plus distinguées par leur naissance : ni les esclaves, ni les étrangers n'étaient admis à le partager. Le luxe des meubles et des habits leur était interdit ; la simplicité devait régner partout. Leur principal devoir était de faire rendre la justice aux peuples : aussi, donnaient-ils à cette fonction si importante de leur charge, la plus scrupuleuse attention. La peine de mort était portée contre les meurtriers et les

parjures ; les calomniateurs étaient passibles du même châtiment qu'aurait subi l'accusé, si le crime s'était trouvé véritable. Les vieillards étaient fort respectés en Egypte ; les jeunes gens étaient obligés de se lever devant eux, et de leur céder partout la place d'honneur : ce qui est conforme à la nature et à ce que nous enseigne la sainte écriture, qui commande de se tenir debout devant un vieillard (1).

L'ancienne Egypte, comme il a été dit plus haut, renfermait un très-grand nombre de villes. Parmi ces villes trois ou quatre occupèrent le premier rang : ce furent, Thèbes, dans la Haute-Egypte, fameuse par ses cent portes, Memphis, la résidence des Pharaons, Héliopolis, célèbre par son temple élevé au soleil, et Alexandrie, qui devint avec le temps, la capitale de toute l'Egypte et de l'Afrique voisine. Le rôle que cette dernière ville a joué dans l'antiquité est des plus importants ; ses richesses et l'étendue de son commerce ont attaché à son nom une gloire immortelle. Je passe maintenant à son histoire.

L'Asie Mineure était vaincue, et Tyr humiliée. Altéré de nouvelles victoires, Alexandre

---

(1) Coram cano capite consurge.—(*Lev.* 19. v. 32.)

tourna ses pas vers l'Egypte, qu'il voulait assujétir à son empire. Cette contrée était impatiente du joug persan qui l'écrasait de son poids ; il n'eut qu'à paraître, pour être salué comme un libérateur. L'Egypte était conquise ; il fallut aviser aux moyens de s'en assurer la possession ; on songea, en conséquence, à élever quelque place forte qui la tînt en respect ; un terrain, resserré entre le lac Maréotis et le port formé par l'île de Pharos, vint favoriser ce dessein. Aussi habile à fonder des villes qu'à soumettre des empires, le héros macédonien traça aussitôt le plan d'une ville, dont il voulut faire la capitale de ses nouvelles possessions, et en confia la réalisation au célèbre Démocrate, le même qui venait de relever le temple d'Ephèse, brûlé par Erostrate. Alexandrie était debout ; mais elle était sans habitants. Pour la peupler, on allécha par la promesse des plus pompeux priviléges, ceux des pays voisins, qui s'empressèrent aussitôt d'y accourir et d'y fixer leur séjour. Cette ville devint bientôt comme la métropole du commerce de l'univers entier ; l'Europe, l'Asie, et le reste de l'Afrique vinrent couvrir ses marchés de leurs riches productions ; il n'y eut pas jusqu'aux pays les plus reculés des Indes qui ne

lui apportassent leurs précieuses marchandises. Cette rapidité de succès, obtenus par la jeune capitale de l'empire grec en Egypte, est une des gloires de son fondateur ; elle témoigne du rare discernement dont il avait fait preuve, en choisissant le site où il la bâtit.

Alexandrie, suivant Quinte-Curce, avait une lieue et demie de longueur sur un tiers de largeur ; ce qui donnait à son enceinte un immense circuit. Le lac Maréotis la baignait au midi, et la Méditerranée au nord. Des rues droites la coupaient parallèlement dans sa longueur ; cette direction donnait un libre cours au vent de nord, le seul qui porte en Egypte la fraîcheur et la salubrité. Une de ces rues était large de deux mille pieds ; commençant à la porte *de la marine*, elle aboutissait à celle de *Canope*. Bordée de riches maisons, de magnifiques temples et d'édifices publics, où brillait l'art le plus raffiné, elle présentait à l'œil une allée immense où l'on ne pouvait se lasser d'admirer le marbre, le porphyre, et les nombreux obélisques qu'on y avait élevés. Cette rue, la plus belle qui fût au monde, était traversée par une autre d'égale longueur ; ce qui formait, au point d'intersection, un vaste carré, du milieu duquel on voyait arriver des vaisseaux venant à pleines voiles du

nord et du midi. Un môle d'un mille de long avait été jeté du continent à l'île de Pharos ; il divisait le grand port en deux ; celui qui se trouvait au nord conserva son nom ; il était abrité contre les vents d'ouest par une digue tirée de l'île au rocher, où l'on bâtit le phare ; l'autre fut appelé *Eunoste* ou de *bon retour*. Le premier se nomme aujourd'huile *port neuf*, le second le *vieux port*. Un pont, qui joignait le môle à la ville, leur servait de communication ; il reposait sur de hautes colonnes enfoncées dans la mer, qui laissaient un libre passage aux navires. Le palais, qui commençait bien avant le promontoire *Lochias*, se prolongeait presque jusqu'à la digue ; il occupait presque un quart de la ville. Chacun des Ptolémées avait ajouté à sa magnificence ; il renfermait dans son enceinte le musée, des bosquets, des édifices dignes de la majesté royale, et un temple resplendissant de richesses, où le corps d'Alexandre avait été déposé dans un cercueil d'or. Ce monument sacré de la mort ne put toutefois échapper à la cupidité de *Seleucus Cybiosactès* ; ce téméraire osa troubler le sommeil du grand homme, en lui enlevant sa brillante demeure, pour lui en substituer une autre de verre.

Entre le palais et le canal destiné à faire communiquer ensemble le lac Maréotis et le port *Kibotos*, se voyait le temple de Sérapis ; ce temple est fameux dans l'histoire des Egyptiens.

Alexandrie s'étendait encore sur les bords du lac, du côté du midi. La partie orientale possédait le *gymnase ;* cet édifice était enrichi de portiques de plus de six cents pieds de longueur, que soutenaient plusieurs rangs de colonnes de marbre. L'hyppodrome était placé en dehors de la porte *Canope ;* c'était un cercle spacieux, destiné à la course des chars. Plus loin était le faubourg de *Nicopolis ;* ce faubourg bordait le bord de la mer, et semblait une seconde Alexandrie ; on y avait construit un superbe amphithéâtre avec un stade, pour la célébration des *Quinquennales ;* c'étaient des fêtes que l'on célébrait tous les cinq ans.

Telle est, cher ami, la description que les anciens, et notamment Strabon, nous ont laissée de l'ancienne Alexandrie. Cette ville, dont la fondation monte à l'an 333 avant Jésus-Christ, obéit successivement aux Ptolémées, aux Romains et aux empereurs grecs. Vers le milieu du sixième siècle, *Amrou Ebneldas*, général d'Omar, l'emporta d'assaut ; ce qu'il ne put néanmoins gagner qu'après un siége de qua-

torze mois, qui lui coûta vingt mille hommes. Le vainqueur, ravi de sa conquête, écrivit à son maître : “ J’ai pris la ville d’Occident ; elle est d’une immense étendue. Je ne puis vous décrire combien elle renferme de merveilles ; il s’y trouve 4000 bains, 12,000 vendeurs d’huile fraîche, 4000 Juifs, qui paient tribut, 4000 comédiens, etc., etc., etc. ” La bibliothèque, où les Ptolémées avaient assemblé plus de 400,000 manuscrits, excita l’attention du conquérant ; il crut devoir, en cette occasion, prendre les ordres d’Omar, qui lui répondit : “ Brûlez ces livres ; s’ils ne contiennent que ce qui est dans le coran, ils sont inutiles ; et dangereux, s’ils renferment autre chose. ” Arrêt barbare, qui réduisit en cendres une grande partie des travaux littéraires de l’antiquité. On ne peut dire ce que ce fatal incendie fit disparaître de connaissances et de chefs-d’œuvre dans tous les genres. C’est sans doute à ce tragique événement qu’il faut attribuer l’ignorance qui enveloppa, plus tard, d’un voile épais les contrées qui ont été le berceau des sciences et des arts.

Une fois entre les mains des Arabes, Alexandrie se mit bien vite à décheoir de son éclat ; c’est à dater de ce moment que sa population alla sans cesse en décroissant. On abattit, en

875, les anciens murs, qui firent place à ceux qui, du moins en partie, subsistent de nos jours. Cette seconde Alexandrie, malgré les maux que lui avait causés l'occupation arabe, était restée encore assez florissante. On lit en effet que, dans le treizième siècle, son commerce s'étendait depuis l'Espagne jusqu'aux Indes, et qu'à cette époque encore, le phare, bâti par *Sostrade de Cnyde,* était debout, riche de grandeur et de beauté. Cette tour merveilleuse avait plusieurs étages, qui tous étaient entourés de galeries que soutenaient des colonnes de marbre. Haute d'environ quatre cents pieds, elle avait à son sommet un miroir d'acier poli, disposé de manière qu'on y pouvait apercevoir l'image des vaisseaux, long-temps avant qu'on pût les distinguer à l'œil nu. On y tenait des feux allumés pendant la nuit ; c'était pour avertir les marins de l'approche du rivage, dont le niveau alors, comme il l'est encore aujourd'hui, était si bas, qu'ils couraient risque d'échouer, avant d'avoir pu le reconnaître.

Alexandrie tomba, dans le quinzième siècle, entre les mains des Turcs ; ce fut son coup de grâce. L'astronomie, la géométrie, la poésie et la grammaire qui avaient continué d'y être enseignées, en furent chassées par la verge de

fer des pachas. La défense de transporter à l'étranger les blés de la Haute-Egypte, tua l'industrie ; les canaux se comblèrent ; le commerce languit ; Alexandrie des Arabes se dépeupla à un tel point, que dans sa vaste enceinte, il ne se trouva bientôt plus un seul habitant. Le phare, l'une des sept merveilles du monde, disparut ; il fut remplacé par un château carré sans force comme sans goût.

La nouvelle Alexandrie renferme une population de 36,000 âmes. Pauvre et misérable, cette ville est bâtie sur le terrain qu'occupait le grand port, et que la mer, en se retirant, a laissé à découvert. Le lac Maréotis, sur les bords duquel croissaient du papyrus et des dattiers en abondance, ne subsiste plus, depuis que les Turcs ont négligé d'entretenir les canaux qui y portaient l'eau du Nil. Sa population actuelle se compose de Turcs, d'Arabes, de Nubiens, de Chrétiens et de Juifs ; les Européens y sont assez nombreux.

Les changements importants que cette ville a subis depuis une vingtaine d'années, et les améliorations qu'elle reçoit encore tous les jours, lui ont donné une physionomie toute nouvelle. Le quartier franc mérite surtout de fixer l'attention ; c'est la partie notamment occupée

par les Européens. La place que bordent les maisons qu'ils habitent, a environ six à sept cents pieds de long, sur deux à trois cents de large ; on trouverait difficilement en Europe des places publiques qui aient plus d'étendue. C'est le quartier diplomatique ; les consuls des nations étrangères y ont leur résidence. Au milieu s'élève un obélisque d'albâtre, que le pacha y a fait placer ; haut de vingt-cinq à trente pieds, ce monument n'offre rien de noble ; il choque même par sa petitesse et la grossièreté de son travail. Espérons que l'art européen qui, depuis quelques années, joue un si beau rôle dans les états de Méhémet-Ali, réussira à épurer le goût naissant des Egyptiens, et qu'il réussira à mener à la perfection ce qui n'est encore qu'ébauché.

La place franque présente un coup-d'œil assez animé ; à part les centaines de personnes qui la sillonnent dans toutes les directions, maints chameaux, de six à sept pieds de hauteur, y stationnent journellement ; ils attendent avec patience qu'on veuille les employer. Là se tient également et dans le même but, une multitude de bourriques, à forme petite, rabougrie. Le chameau sert ici de voiture de charge, la bourrique de monture de selle. Le premier

de ces animaux, grâce à sa forte ossification, peut sans peine porter sur son dos de lourds fardeaux ; c'est le véhicule de tous les matériaux qui entrent dans la construction des édifices de la ville : doux, inoffensif, il obéit sans murmurer à la main même d'un jeune enfant. Le second dément son apparente faiblesse ; il rend à son maître les services les plus signalés ; aussi l'Egyptien le regarde-t-il comme un trésor, dont l'expérience lui apprend encore à faire, tous les jours, une plus juste appréciation.

Les étrangers eux-mêmes partagent la pensée de l'Arabe ; comme lui, ils aiment l'âne ; comme lui aussi, ils l'apprécient hautement. Plus d'une fois, nous en avons, mon compagnon et moi, fait usage, dans nos courses par la ville et ses environs ; notre expérience personnelle confirme ce que la renommée proclame du prix de cet animal.

Passons maintenant, cher ami, aux quelques monuments que la main de la barbarie a ici laissés debout. Au premier rang se placent les aiguilles de Cléopâtre, dont l'élévation et le beau fini frappent d'admiration. Elles portent le nom de la femme à jamais célèbre qui gouvernait l'Egypte, lorsque le voluptueux An-

toine y aborda pour la première fois ; ses intrigues et ses rapports plus que suspects avec ce général romain ont attaché à sa réputation une flétrissure que l'action du temps n'effacera jamais. Les ruines des édifices qui ont servi de théâtre à leurs indécentes orgies, semblent encore en faire résonner les horreurs à l'oreille du voyageur qui les foule. Ces obélisques occupent la partie orientale du port neuf. L'un est debout sur sa base ; l'autre est gisant sur le sol, où il est, en partie, enseveli sous un monceau de décombres. Le pacha a fait présent du premier à la France, et du second à l'Angleterre. Hauts de soixante pieds, sans compter le socle, qui en a environ six à sept d'élévation, l'un et l'autre portent sur chaque face trois colonnes de caractères hiéroglyphiques ; c'est, en toute probabilité, l'histoire des rois de la Haute-Egypte, d'où on les croit apportés. Ils sont faits d'un granit rougeâtre, dont la dureté s'est ri du travail des siècles qu'ils comptent d'existence, et des coups des tempêtes, mille fois excitées par les passions des hommes qui se sont agités à leur pied. Leur pesanteur est égale à leur dureté ; en vain les Anglais essayèrent-ils, il y a quelques années, de relever de terre pour le transporter

dans leur patrie, celui des deux qui leur appartient ; tous leurs efforts furent inutiles ; la force de leur mécanique pâlit, et recula devant ce colosse, qu'elle ne put même pas faire bouger de sa place. Les Français n'ont pas encore fait de tentative pour emporter le leur en France ; on ne peut guère douter cependant qu'ils ne soient en cela plus heureux que leurs voisins ; on le peut augurer par la réussite dont furent couronnés les travaux qu'ils entreprirent, ces années dernières, pour faire passer de Luxor, dans la Haute-Egypte, à Paris, l'énorme obélisque qui, aujourd'hui, debout sur la place de la Concorde, forme un des plus beaux ornements de cette capitale.

Le même jour nous vit au pied de la colonne de Pompée ; M. Leroy, préfet apostolique, nous y accompagna. Cette colonne se trouve hors des murs de la ville, du côté du midi. Son fût, qui est un monolythe, a quatre-vingt-huit pieds de haut ; le monument entier en a cent quatre-vingt-quatre. Selon les uns, Pompée l'a fait ériger ; selon d'autres, c'est à Sévère qu'il en faut attribuer l'honneur ; d'autres ont ajouté qu'il servait d'ornement au fameux temple *Serapéum* ou *Sérapéon*. Après la destruction du musée des Ptolémées, ce temple

avait servi de local à la bibliothèque d'Alexandrie ; c'était le rendez-vous des gens de lettres. L'archéologie moderne est venue heureusement jeter du jour sur une question depuis si long-temps enveloppée d'épaisses ténèbres ; une inscription découverte par les Anglais en 1801, porte que Possédius, préfet d'Alexandrie, fit élever cette colonne en l'honneur du très-magnanime Dioclétien, dieu tutélaire d'Alexandrie. Ce fut de son sommet, comme d'un lieu sûr, que le féroce Caracalla prit plaisir à contempler le massacre des habitants de cette ville infortunée.

En 1813, plusieurs Anglais voulurent faire, sur le haut de cette même colonne, une *frolic* de leur façon. Nous essayâmes, mais en vain, de deviner le mode dont ils durent faire usage pour y atteindre ; nous eûmes, pour le trouver, recours à des Arabes que la curiosité avait attirés autour de nous. Un d'entre eux qui avait été témoin de l'ascension, nous révéla le mystère ; nous sûmes de lui que nos *aéronautes* avaient lancé un cerf-volant dans les airs, et qu'après l'avoir abattu sur le monument, ils réussirent à y grimper, en se servant pour cela, en guise d'échelle, de la corde qu'ils y avaient attachée.

Cette colonne occupe à peu près le centre de l'ancienne Alexandrie. Le voisinage n'offre plus que des amas de décombres, dont on bouleverse les entrailles, pour en tirer les pierres qu'on fait entrer dans la construction des murailles auxquelles le pacha fait, en ce moment, travailler. Quelques pauvres cahuttes de boue sèche apparaissent çà et là ; l'œil n'y saisit que des squelettes vivants ; ici c'est une chétive habitation, appelée dans le pays, le *lieu de la prière*, ou *mosquée*, dont la vue ne signale que trop la misère du peuple qui y prie ; là s'élèvent, ombragés de palmiers et de nopals, de modestes édifices en maçonnerie ; c'est la dernière demeure d'un père, d'une mère, d'un époux, que des parents viennent, en poussant des cris d'affliction, arroser de leurs chaudes mais inutiles larmes. La solitude la plus profonde règne aujourd'hui dans ces lieux où retentirent jadis les chants de la victoire. Ces huttes, séjour de la pauvreté, ces tombes, monuments de la mort, cette végétation expirante, qui ne fait plus tomber qu'un souffle de vie sur le sol épuisé qui la porte, tout ici étonne et frappe l'âme ; c'est un spectacle dont la vue la sillonne de poignantes impressions. Alexandrie, l'orgueil de son fondateur, la gloire de l'Orient, a dis-

paru avec ses magnifiques palais ! Il n'en est pas resté une seule pierre pour résonner son nom et son antique splendeur. Ce n'est plus qu'une masse de ruines, à formes aujourd'hui insaisissables.

Les bains connus sous le nom de *bains de Cléopâtre*, sont situés à une demi-lieue de la ville, du côté du midi. C'est, disent les voyageurs, un grand bassin creusé dans le rocher qui borde le rivage, et dans lequel on a pratiqué au ciseau deux salles avec des siéges qui les traversent. Un canal fait en zig-zag, pour empêcher que le sable ne s'arrête dans les détours, y introduit l'eau de la mer. Nous étions en route, mon compagnon et moi, pour nous y rendre, lorsque, grâce à la stupidité de notre guide, au lieu d'arriver à bon terme, nous allâmes tomber sur les aiguilles de Cléopâtre, que nous avions déjà vues, et que nous ne voulions plus revoir. La visite était manquée ; nous la renvoyâmes à une autre conjoncture plus opportune. Au jour qu'il est cependant l'occasion ne s'en est pas encore présentée ; et il est fort à craindre que nous ne quittions Alexandrie sans avoir pu la reprendre.

Ce fut le lendemain de notre descente en Egypte, que M. Leroy, à qui nous en avions

exprimé le désir, nous obtint la permission de visiter le palais du vice-roi ; il voulut lui-même nous y accompagner avec M. Barozzi et un des frères de la maison. Notre marche par la ville eut quelque chose de solennel ; en tête apparaissait un janissaire que le consul français avait mis à nos ordres, et dont la mission était d'aplanir les obstacles qui auraient pu nous arrêter sur notre passage. Il ceignait l'épée, et tenait à la main un bâton à pommeau d'or. Nous traversâmes d'abord la grande place, puis nous entrâmes dans une des rues qui y débouchent, la rue franque, qui tire vraisemblablement son nom du grand nombre de boutiques européennes qui la bordent dans une grande partie de sa longueur. Cette rue compte à peine quelques années d'existence ; elle est due à Méhémet-Ali, qui, pour en hâter le percement, eut recours à un expédient assez singulier, toutefois de nature à en obtenir sans délai la réalisation. Ce prince avait donné ordre au gouverneur de la ville, d'ouvrir cette rue ; et cet ordre, comme sont tous ceux de cet homme à volonté de fer, ne devait pas souffrir de retard. L'ouvrage cependant ne s'exécutait pas. Irrité qu'on ose ainsi lui manquer, il mande auprès de lui l'officier, et il lui reproche

durement sa négligence ; puis, après lui avoir de rechef intimé ses ordres, il déclare que si, dans trois jours, le travail n'est pas fait, il y ira de sa tête. Il n'y avait pas à regimber ; au bout de trois jours, la rue était ouverte, et le vice-roi y passait sans encombres. Une longue suite d'arbres, plantés au cordeau, en orne la partie qui avoisine le palais royal ; elle est terminée par une haute muraille percée d'une porte, sur laquelle s'élèvent deux lions en marbre, dont le fini n'est rien moins que précieux. Des sentinelles, à figures brillantes de noirceur, sont chargées d'y faire la garde ; elles nous en accordèrent facilement l'entrée. Au moment de pénétrer dans le palais, les gardiens placés à la porte, nous suscitèrent quelques difficultés ; mais notre janissaire les ayant aplanies, nous y montâmes par un escalier de marbre. Sous le point de vue de l'art, l'extérieur de l'édifice n'a rien de bien remarquable ; j'ajouterai même, qu'il est mesquin. Il est loin de rencontrer l'idée qu'on aime à se faire de la résidence d'un potentat. Ce défaut est toutefois heureusement racheté par la magnificence de l'intérieur ; ce sont des charmes ravissants ; ce sont des richesses éblouissantes, et si bien ménagées, qu'on se croit, en le parcourant, trans-

porté dans les palais enchantés des *Mille et une Nuits.* Le style grec et le style oriental s'y trouvent réunis, mais sans confusion ni profusion ; ce sont deux beautés qui s'allient l'une à l'autre, et qui, dans leur alliance, conservent chacune leurs grâces et leur génie caractéristiques. Paris et Londres ont fourni à la décoration des salons ; maints meubles du plus haut prix y brillent avec avantage, en même temps que l'artiste oriental y a habilement répandu les formes délicates et originales de son art.

De toutes les pièces du palais celle qui étonne le plus, c'est la salle du milieu, où l'on n'arrive qu'après en avoir traversé plusieurs autres, toutes également remarquables par les richesses et le bon goût qui y règnent. On n'imagine rien de plus beau ni de plus simple tout à la fois ; on admire plus particulièrement le parquet, dont le travail est d'un fini incomparable.

Pour être un dévot disciple du prophète, Méhémet n'en est pas moins, pour tout cela, plein d'égard pour les princes chrétiens. Plus d'une fois il leur a adressé des présents, qui n'ont jamais manqué d'être royalement payés de retour. On montre dans son palais ceux qu'il a reçus du roi des Français et de Grégoire XVI. Les premiers consistent en deux

vases de porcelaine, de vaste dimension, de la manufacture de Sèves ; les seconds en deux grandes urnes, du plus beau travail, faites d'une partie de l'albâtre dont le vice-roi envoya, il y a quelques années, plusieurs blocs au souverain pontife, pour servir à l'embellissement de la basilique de *St. Paul extrà muros*, à Rome. Ces blocs étaient énormes ; on a pu en tirer des colonnes monolythes d'une quarantaine de pieds de longueur. J'ai pu les voir pendant notre séjour dans la ville éternelle.

Du palais, dont les charmes nous avaient tous laissés dans l'ébahissement, nous passâmes aux chantiers de la marine royale. Des ouvriers venus d'Europe en dirigent les opérations. L'arsenal naval, les ateliers royaux et le bassin destiné au radoub des vaisseaux de guerre piquèrent vivement notre curiosité ; tout nous y parut tenu avec soin et dans le meilleur ordre.

Nous tâchons, cher ami, de profiter à usure de tous les instants laissés à notre disposition ; nous sommes sans cesse en course ; tantôt nous parcourons la ville, et tantôt nous en visitons les environs. C'est ainsi que dernièrement M. Barrozzi eut la complaisance de nous faire faire, à mon compagnon et moi, une charmante promenade en dehors des murs de la ville, à

une maison de campagne, qui appartient à un gentilhomme italien de ses connaissances. Nous étions tous trois en fiacre ; c'est la seule voiture que j'aie rencontrée dans Alexandrie. La villa où nous descendîmes, est bâtie sur le bord du canal de Mahmoudié. La scène en est assez animée : il y passe, à chaque instant, des milliers de barques, de différentes grandeurs, chargées de porter par toute l'Egypte les produits de l'industrie soit nationale soit étrangère. Le jardin en est très-beau ; il abonde surtout en orangers et en citronniers. Nouvelles Eves, nous ne pûmes résister à la tentation d'y goûter ; nous en portâmes à notre bouche, qui ne les trouva pas indifférents. Nous étions, un autre jour, à nous promener sur le bord de la mer, où la vague, en venant s'éteindre sur la plage sablonneuse, voulut, ce semble, nous donner une utile leçon : elle nous rappella la caducité des choses sublunaires, qui, comme les flots agités, passent pour ne plus revenir, et nous traça la rapidité avec laquelle l'homme atteint la fin de sa carrière, pour aller s'engouffrer dans l'abîme de l'éternité. Le sable qui nous portait voulut aussi nous instruire ; dans son langage muet mais plein d'éloquence, il put nous redire bien des noms à jamais cé-

lèbres. Des héros sans nombre l'ont illustré de leur présence ; plusieurs d'entre eux l'ont chargé de leurs lauriers ; mais ces grands hommes ne sont plus ! Leur gloire n'a donc été qu'une vanité, comme leur vie n'a été qu'un songe ; leur mort seule a été une réalité !

Le foudre de guerre des temps modernes, le fléau de l'Europe, n'échappa pas, en cette conjoncture, à ma mémoire ; lui aussi a foulé le sol africain. Non content d'avoir pressuré une partie du grand continent, ce nouveau *Totila* avait voulu encore faire peser sa verge de fer sur l'Orient ; sa flotte s'était, en conséquence, dirigé vers le pays des Pharaons. Il était sur le point de mettre à terre sa nombreuse armée, impatiente de se mesurer avec des ennemis d'une nouvelle espèce ; et déjà tout souriait à ses vœux de conquérant, lorsqu'une voile, qui parut à l'horizon, vint soudain alarmer son ambition ; il trembla, dans la crainte que ce ne fût l'amiral Nelson, en croisière sur la mer, pour empêcher sa descente sur le rivage. " Fortune, s'écria-t-il à cette vue, m'abandonneras-tu ? Je ne te demande que cinq jours. " C'était une fausse alarme ; cette voile était une frégate de l'escadre française qui rejoignait. Le débarquement ordonné, Menou qui devait

sortir le dernier de l'Egypte, voulut y précéder tous les autres. Le premier consul et Kléber, prirent, plus tard, terre ensemble ; ils firent leur jonction avec lui dans la nuit, au *Marabout ;* c'est là que flotta, pour la première fois, en Afrique, le drapeau tricolore.

Le général en chef, qui brûlait de signaler son arrivée, refusa d'attendre les autres divisions. Il voulut, sur les informations reçues de ses espions, qu'Alexandrie se préparait à lui résister, surprendre par une audace qui leur était inconnue ses nouveaux ennemis ; cette conquête utile devait lui assurer le moral de sa propre armée. A deux heures du matin, il s'avança donc avec ses trois colonnes ; puis, sans perdre de temps, il commanda l'assaut des murailles, qui, battues en brêche, cédèrent bien vite à la bravoure française. La ville n'avait pas encore eu le loisir de capituler ; malgré la défense de Napoléon, les troupes s'y précipitèrent, et s'en rendirent aisément maîtresses. Cette prise n'avait coûté qu'une poignée de soldats et d'officiers ; ils furent, par l'ordre du général, enterrés au pied de la colonne de Pompée, où, pour honorer leur mémoire, il ordonna que leurs noms fussent gravés. Toute l'armée assista aux funérailles de ces héros, les

premiers qui eussent versé leur sang sur la terre d'Egypte, pour la gloire de la patrie. Les suites de l'expédition ne répondirent cependant pas à un si beau début ; on sait l'échec que reçurent à quelques mois de là les armes françaises en présence de St. Jean d'Acre qui par sa vigoureuse résistance, les força d'évacuer la Syrie, pour repasser en Egypte, d'où de nouvelles éventualités les contraignirent de sortir bientôt après pour retourner en Europe.

La mort, cher ami, qui promène si souvent par les rues d'Alexandrie les victimes que ses coups ont atteintes, nous fournit elle aussi matière à réflexions ; et qui ignore ce que ces réflexions ont d'impressif pour l'âme ! Pas de jour qui ne fasse défiler devant nous quelque convoi funèbre, dont voici le cérémonial. En tête marchent les marabouts ; ces marabouts sont ministres du culte ; ils sont, pour la plupart, aveugles. On conçoit sans peine ce que des hommes si clairvoyants doivent posséder de connaissances religieuses : aussi le cadre dans lequel doit se renfermer leur science théologique, n'est-il pas fort étendu ; ces mots : *Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète*, forment, à peu près, tout leur symbole. C'est l'acte de foi du musulman ; c'est sa

prière continuelle, la seule en quelque sorte qu'il fasse entendre dans toutes les cérémonies de son culte.

Par derrière le convoi suivent des pleureuses, dont les cris systématiques sont plutôt propres à exciter la colère que la douleur. De petits enfants, qu'elles portent à califourchon sur leurs épaules, les aident à s'acquitter de ce triste ministère ; et il faut avouer que ces bambins s'en acquittent à merveille ; c'est une criaillerie à rompre la tête. Cette façon de porter les enfants à califourchon sur les épaules, ne se pratique pas seulement dans les funérailles ; elle est générale dans le pays. Elle a son bon comme son mauvais côté ; elle revient assez à la mère qui, par là, garde le libre usage de ses bras ; mais elle peut tourner à mal à l'enfant qu'elle porte. Livré à ses propres ressources pour se maintenir dans cette périlleuse position, il peut perdre facilement son équilibre, et aller donner de la tête contre terre.

Le costume oriental, cher ami, a trop d'intérêt, pour ne me pas croire obligé de t'en dire quelque chose. En voici, en deux mots, la description : ce costume, du moins pour les Alexandrins, se compose de plusieurs parties, qui sont : pour la tête, le turban ou le tar-

bouche ; pour la poitrine et les épaules, une veste galonnée, que recouvre un gilet court également galonné ; pour le reste du corps, une ample culotte assujétie à la ceinture par une lisière, et retombant avec dignité sur la cuisse, jusqu'à la hauteur de genou, où elle est attachée, en se repliant sur elle-même ; pour la jambe, une chausse, un peu dans le goût des *mitasses* de nos indiens ; enfin le soulier, qui est une espèce de brodequin, dont la couleur est laissée à l'arbitraire. Ce costume est celui du riche. Celui du pauvre est misérable : il se forme tout simplement d'une chemise longue, sur laquelle il jette, après s'en être drapé d'une épaule au-dessous du bras opposé, une pièce d'étoffe, de couleur blanche ou brune. L'habillement de l'enfant de la classe aisée a quelque chose de charmant, je dirai même de mignon ; il diffère cependant assez peu de celui des personnes plus avancées en âge. Le costume des femmes est, en général, terminé par un immense voile, dont elles s'enveloppent de la tête aux pieds ; ce qui fait qu'on ne peut leur voir le visage, que le *Borqaa* dérobe aux regards du public. Le *Borqaa* se compose d'une bande de soie ou de toute autre matière, de couleur noire ; sa longueur est d'un pied et plus, sur

une largeur qui, d'abord égale à celle du visage, va ensuite se prolongeant jusqu'au bas de la poitrine où elle se termine en pointe. La vanité fixe sur la partie qui recouvre le nez, des anneaux de métal, auquel on mêle des amulettes ; on prétend par là se protéger contre les événements malencontreux.

J'ai parlé plus haut du turban et du tarbouche, en voici la description. Le turban est un bonnet généralement rouge, que l'on ceint d'une longue pièce d'étoffe légèrement tortillée. Quant au taibouche, c'est une coëffure assez ressemblant à ce qu'on appelle casquette de Québec. Ce genre de coëffure n'est pas sans quelque mérite ; il a même de l'élégance. De sa partie supérieure il pend une queue de soie, dont les fils vont flotter gracieusement sur les côtés de la tête.

C'en est fait, cher ami, tout est réglé pour notre départ : notre cange est nolisée. Demain 31 janvier, nous mettons à la voile pour le Caire, de concert avec trois gentilshommes américains, en route pour la Haute-Egypte. Cette rencontre ne nous est pas peu précieuse ; car, outre le plaisir de pouvoir voyager avec des gens de bonne éducation, comme nous paraissent être ces nouveaux compagnons que la

Providence nous présente, nous aurons encore l'avantage, en nous joignant à eux, de nous épargner d'assez grandes dépenses ; car, au lieu des 750 piastres égyptiennes (175 francs ; la piastre égyptienne équivaut à cinq sous de France) qu'il nous eût fallu payer en prenant place à bord du vapeur le *Transit*, chargé de faire le service régulier entre Alexandrie et la capitale, nous n'en aurons que trente à débourser pour le nolis de notre cange. Le marché, comme on voit, n'est pas mauvais. Attendons cependant ; la suite fera voir ce que cet arrangement va nous offrir d'avantageux. Quoi qu'il en soit, nous nous occupons activement pour le moment de l'emplette de nos provisions de voyage. Une *cantine*, formée de roseaux, destinée à les recevoir, a été également achetée, ainsi qu'une batterie de cuisine et un service complet de table. Ces soins sont minutieux ; ils sont même tracassants ; ils sont cependant indispensables. Il faudrait autrement renoncer au projet de monter au Caire ; car tel est l'état actuel de l'Egypte, qu'on ne saurait trouver dans l'espace de cinquante lieues qui sépare cette dernière ville d'Alexandrie, un seul hôtel où il soit possible de recevoir l'hospitalité.

Adieu.

LETTRE V.

Grand Caire, 7 mars 1845.

Cher Alfred,

C'est hier sur les sept heures que nous sommes descendus à Boulac ; de là, après avoir, moyennant quelques piastres, satisfait aux exigences de la douane, nous nous sommes de suite rendus au Caire, où notre dessein était de descendre au couvent des Franciscains ; mais n'ayant pu, faute de place, y être reçus, nous allâmes de suite nous caser dans l'un des hôtels de la ville. Cet hôtel est loin d'être un paradis de propreté ; c'est, du moins, un abri contre les intempéries de l'air. Je reviendrai plus tard sur cette ville, que j'ai déjà visitée en partie ;

pour le moment, je continue le travail de mon journal ; je le reprends à Alexandrie, où je l'ai interrompu.

Le départ pour le Caire était fixé au 31 janvier, dans l'après-midi. Et cependant comme nous étions occupés, mon compagnon et moi, à recueillir dans la matinée nos notes et à les coucher sur nos tablettes, voilà qu'un chamelier, envoyé par nos co-voyageurs, vient avec empressement requérir, de leur part, nos bagages, pour les transporter, sur-le-champ, à la cange (1), tandis que, de son côté, Ali, leur drogman, pour nous activer, nous affirme qu'on attend après nous, pour mettre à la voile. Cette nouvelle nous prenait au dépourvu ; mais l'ordre était précis ; il fallait, de toute nécessité, avancer. Nous fesons nos malles, et les livrons à l'Arabe, qui, aidé d'une couple de faquins, les descend sur la place franque, où doit se faire le chargement. J'avais glissé à ces derniers, en quittant notre logis, quelques pièces de monnaies. Mon Arabe qui s'en aperçut, s'étant présenté pour avoir part à ma largesse, je le repoussai ; la prudence m'en fesait une nécessité. Je lui fis comprendre qu'une

(1) C'est ainsi qu'on appelle les barques qui naviguent sur le Nil.

fois arrivé à la barque, je paierais généreusement ses peines.

La déclaration d'Ali nous avait alarmés ; je craignais que nos compagnons, las de nos retards, ne se décidassent enfin à partir sans nous. Je presse donc notre chamelier, mais il est trop stupide pour concevoir notre position ; il refuse de bouger. *Danaro, danaro, io facchino, da me danaro ; de l'argent, de l'argent, moi faquin* (1), *donnez-moi de l'argent*, nous fait-il entendre ; puis, sans plus de façon, il se plante devant son chameau. Je crie, mais mes cris le trouvent impassible. Ils redoublent ; pour le coup, il se remue et fait quelques pas ; mais de nouveau travaillé de la passion du *batchis* (étrenne, récompense), il se tourne de mon côté, et se constitue borne de pierre comme auparavant. Il m'assomme, une seconde fois, de son refrain : *Danaro, danaro, io facchino, da me danaro.* Dans mon désespoir, je tourne mes regards sur les passants, et pas un n'a l'air de s'apercevoir de mon embarras. Il me vient à l'esprit la pensée de recourir à quelque argument *ad hominem ;* je cherche donc un bâton ; mais cette *ultima ratio* des voyageurs manque. La coër-

(1) *Faquin* vient du mot italien *facchino*, qui signifie *porte-faix.*

cition était devenue impossible. Forcé de me rabattre sur les promesses, plus que jamais, je les fais belles et séduisantes. L'expédient réussit ; le signal est de nouveau donné, et la caravanne chemine. Arrivés à l'embarcadère, nous y trouvâmes, à notre satisfaction, notre barque à l'ancre. Nos compagnons américains étaient, à leur tour, en défaut ; ils n'arrivèrent que long-temps après nous.

A une heure précise, la voile fut hissée ; et le vent, qui était favorable, nous poussa légèrement sur le Mahmoudié. Ce canal, comme je l'ai déjà marqué, est le véhicule des produits que le commerce fait passer de toute l'Egypte à Alexandrie. Débouchant dans la branche du Nil, qui conduit à Rosette, il passe près d'Aboukir, et borde le lac Maréotis, que les Arabes appellent *Baheïrah-Marioul*. Long de vingt lieues sur une largeur de quatre-vingt-dix pieds, il coupe dans tout son cours des terres si planes, si unies, que jusqu'à *Ramanich*, où il joint le fleuve, on ne rencontre pas une seule écluse. Pendant huit mois de l'année, il est impraticable ; il n'est navigable qu'en hiver, temps des pluies en Egypte.

Cet important travail n'est qu'un déblai ; car le Mahmoudié est l'ancien canal qui servait

autrefois à joindre Alexandrie au Nil, qu'on a rendu à son ancienne destination. M. Malte-brun le fait commencer en 1819 et terminer en 1820 ; le P. Géramb, au contraire, en fixe le commencement à l'an 1820, et l'achèvement vers l'an 1833. Le témoignage de ce Religieux est ici du plus grand poids ; car, à cette dernière époque, il se trouvait en Egypte, où il assure avoir vu de ses propres yeux des ouvriers encore occupés à travailler à ce canal. Le Mahmoudié fait honneur à Méhémet-Ali ; seulement il peine de dire qu'il ait coûté si cher aux pauvres Egyptiens, puisqu'on assure que, des ouvriers des deux sexes qui y furent indistinctement employés, vingt-huit mille y périrent de faim et de misère. Le premier liquide que le Mahmoudié ait reçu dans son sein, n'a donc été ni l'eau du Nil ni celle de la mer, mais le sang et les larmes que les fatigues et les coups de courbache (1) y ont fait couler. Ce canal n'a rien de bien intéressant ; il serait même insupportable, sans les quelques perspectives assez animées, que, de temps en temps, l'œil saisit dans le lointain ; ce sont des

(1) Le courbache est un fouet en usage par toute l'Egypte ; il est fait de peau d'hippopotame.

villages clair-semés, dont plusieurs surgissent comme des oasis au-dessus des eaux.

A quatre ou cinq lieues d'Alexandrie se trouve Aboukir ; ce village est bâti sur un promontoire. Il occupe, selon quelques auteurs, l'emplacement de l'ancienne *Canope*, et, selon d'autres, celui de *Taposiris ;* sa citadelle est canstruite sur la partie la plus avancée dans la mer. Sa rade est tristement célèbre dans les fastes de l'histoire de France ; c'est là qu'eut lieu en 1798, le terrible combat naval, dans lequel la flotte française, commandée par l'amiral Brueix, fut détruite par celle de l'amiral Nelson. Les Français lavèrent, l'année suivante, la honte de cette défaite ; ils attaquèrent, au même endroit, quinze mille Turcs qui y étaient débarqués. De ce nombre, dix mille furent repoussés dans la mer ; deux autres mille se rendirent prisonniers, avec le pacha qui les commandait.

Le lendemain, sur les onze heures du matin, nous étions à Ramanieh, où le Mahmoudié débouche dans le Nil. Ce village n'a rien de remarquable ; le peu d'importance dont il jouit, il le doit à sa position, qui en fait un lieu de passage pour les milliers de canges qui naviguent sur le canal. Les édifices en sont tristes, noi-

râtres et sans aucune apparence de régularité, à moins qu'on ne veuille prendre pour telle la forme de colombier qu'ils ont presque généralement. Ces habitations sont construites en terre sèche ; elles n'ont pour toutes fenêtres que des trous, dont les murs sont percés.

A midi, notre cange avait laissé le Mahmoudié, et était entrée dans le Nil. Mes yeux purent enfin contempler le *roi des fleuves*, qui était venu s'offrir à moi sous les traits les plus enchanteurs. La largeur de son lit, la belle nappe de ses eaux, et l'activité que j'y remarquai, tout dans le Nil me ravit d'admiration. A l'exemple des anciens, je le saluai comme le sauveur de l'Egypte, à laquelle il déverse si abondamment la fertilité et la vie.

L'antiquité a ignoré la source du Nil ; ce n'est que dans les temps modernes que le voile qui en dérobait la connaissance, a été enfin déchiré. L'origine de ce fleuve ne fait plus maintenant doute ; il est démontré qu'il sort de l'Abyssinie et de la Nigritie. De la chaîne *Djebel-el-Kamar*, d'où il se précipite, jusqu'à ses embouchures, il mesure une longueur de 950 lieues. A l'endroit appelé *Batou-el-Bakarah*, il se divise en deux branches, qui, en coulant l'une vers Rosette, l'autre vers Damiette,

forment le Delta actuel. Cette espèce d'île triangulaire avait autrefois pour bornes, à l'orient, la branche *Pélusiaque*, aujourd'hui comblée, ou convertie en canaux fangeux ; à l'ouest, la branche *canopique*, actuellement identifiée, en partie, avec le canal d'Alexandrie, et, en partie, perdue dans le lac *Elkou*. La dépression et l'égalité du niveau, ainsi que la fertilité et la verdure du sol permettent encore de reconnaître les limites de l'ancien Delta.

La profondeur et la rapidité du Nil varient selon les lieux et les saisons ; dans son état ordinaire il ne porte que des bateaux de soixante tonneaux, depuis ses embouchures jusqu'aux cataractes. Le *Bogaz*, ou embouchure de Damiette, a sept à huit pieds dans le temps des basses eaux, tandis que celui de Rosette n'en a dans le même temps que quatre à cinq ; mais dans les hautes eaux, l'un et l'autre ont quarante-et-un pieds de plus ; ce qui permet alors aux vaisseaux de vingt-quatre canons de monter jusqu'à la capitale.

Les anciens, d'après Hérodote, avaient trouvé trois manières différentes d'expliquer le débordement du Nil ; la première l'attribuait au gonflement de ses eaux par les vents étésiens (périodiques), qui les empêchaient de se décharger

dans la mer ; la seconde consistait à avancer que ce fleuve se comporte comme il fait, parce qu'il prend sa source dans l'Océan dont il émane, et que l'Océan coule autour de la terre ; la troisième enfin établissait que les eaux du Nil sont le produit de la fonte des neiges. Notre auteur, après avoir rejeté ces trois explications, dont il tâche de prouver l'absurdité, se permet de donner la sienne, qu'il expose de la façon suivante :

" Le soleil, dit-il, détourné, au retour de l'hiver, de la direction qu'il a suivie jusque là, parvient dans son cours à se trouver perpendiculaire à la Lybie. Il suffit d'énoncer en peu de mots cette proposition pour concevoir que, plus cet astre se trouve rapproché d'une contrée, et passe au-dessus d'elle directement, plus il doit produire l'évaporation des eaux, et mettre à sec le lit des fleuves et des ruisseaux soumis à son influence. Mais il faut expliquer cela plus en détail. Le soleil, lorsqu'il est perpendiculaire à la Lybie, produit dans un pays très-chaud, où l'air, d'ailleurs parfaitement serein, n'est jamais rafraîchi par les vents, l'action qu'il a coutume d'exercer partout pendant l'été, lorsqu'il atteint le milieu du ciel : il attire à lui les eaux qui sont à la surface de la terre, et les

élève. Les vents s'emparent de ces vapeurs, les dispersent et les rendent fluides ; et effectivement, on remarque que les vents qui soufflent de ces contrées sont très-pluvieux. Il me paraît cependant que le soleil ne laisse point retomber toutes les eaux qu'il a pompées du Nil, mais en retient une partie autour de lui. Quand l'hiver commence à s'adoucir, le soleil, retournant sur ses pas, revient au milieu du ciel, et attire de nouveau les eaux de nos fleuves. Ainsi, avant le retour du soleil, ces fleuves, grossis par les pluies qu'ils reçoivent directement du ciel, et par les torrents formés de celles qui sont tombées sur les terres, se mêlent à leurs cours, et coulent dans toute leur grandeur, tandis que dans l'été, privés de l'eau des pluies, desséchés par l'ardeur du soleil, ils sont épuisés et sans force. Le Nil est tout le contraire. Dans l'hiver, comme il ne reçoit point de pluie, et que ses eaux sont attirées par l'action du soleil, qui se trouve alors au-dessus de la Lybie, il doit être nécessairement plus faible que dans l'été ; car si, pendant cette saison, ses eaux, comme celles de tous les autres fleuves, sont attirées par le soleil, il est le seul sur lequel cet astre exerce la même action pendant l'hiver. Je suis donc conduit à croire

que le soleil est la véritable cause de ce phénomène."

Cette explication est aussi difficile à saisir, qu'elle est peu satisfaisante ; elle est une preuve que, du temps d'Hérodote, on n'avait aucune connaissance exacte de la figure de la terre et du mouvement des astres. Il en résulte seulement qu'il considérait l'état de débordement du Nil comme son état naturel, et que le fleuve se retirait pendant l'hiver uniquement parce que, dans cette saison, il était soumis à la forte évaporation exercée par le soleil, qui se trouvait alors perpendiculairement au-dessus des parties les plus reculées de la Lybie.

Du reste, cinq siècles après lui, Pline n'était pas beaucoup mieux informé sur les causes du débordement du Nil. Il ne fait que répéter les opinions diverses émises à ce sujet, sans se prononcer. On avait cependant déjà remarqué de son temps, comme il le dit lui-même, que les crues du Nil étaient plus fortes, quand les pluies qui tombaient dans la Mauritanie étaient plus abondantes ; c'était s'approcher de la vérité. Il était laissé à la science moderne de constater ce que l'antiquité n'avait fait qu'entrevoir à travers un voile épais ; que les grandes pluies, qui ont lieu annuellement entre les tropiques, sont

la seule cause de ses crues. Son débordement commence au solstice d'été, et se prolonge jusqu'à l'équinoxe d'automne, qu'il acquiert sa plus grande hauteur. Sa stagnation ne dure que quelques jours ; après quoi il se met à décroître ; mais ce décroissement est plus lent que son accroissement. Au solstice d'hiver, il est déjà très-bas ; à cette époque cependant, il reste encore de l'eau dans les grands canaux. C'est alors que la terre est en état de recevoir la culture. Le limon que lui lègue, en se retirant, le *Père des eaux*, varie d'épaisseur, et se dépose sur le sol par couches horizontales.

La salubrité de l'eau du Nil, tant prônée par les anciens, paraît admise, mais avec certaines restrictions, par les modernes. Elle est très-légère. Elle est parmi les eaux ce que le champagne est parmi les vins. " Si Mahomet, disent les Egyptiens, en eût bu, il eût demandé au ciel une vie immortelle pour pouvoir en jouir toujours." Cette eau est purgative ; ce qui est dû aux divers sels dont elle est chargée. Pendant les trois mois qu'elle reste à peu près stagnante, elle n'est potable qu'après avoir été clarifiée.

Les bords du Nil signalent une végétation très-forte ; à partir de Ramanieh jusqu'au

Caire, c'est un jardin presque continu. De superbes palmiers à la cime large et altière, jetés çà et là sans art et comme par hazard, n'ajoutent pas peu à la beauté du tableau, que relèvent encore les centaines de villages qu'on voit échelonnés à droite et à gauche, tout le long du fleuve. Régulier dans sa largeur qui ne varie guère, et qui, d'après mes observations, n'excède jamais sept à huit arpents, le Nil est bien loin de l'être dans son cours. Les sinuosités en sont innombrables ; de là cette variabilité de vents, qui en rend la navigation parfois si désagréable. De petites îles, semées d'espace en espace, et où brille ordinairement une riante verdure, en augmentent encore le pittoresque. L'été, il devient si bas, que les barques d'assez médiocre tonnage y échouent sans peine ; l'expérience nous l'a appris, pour notre part, plus d'une fois. Le *fellah* (le laboureur), en cette saison, le traverse à gué en plusieurs endroits. Le gibier y abonde ainsi que le poisson.

Affaire sérieuse : des voleurs essayèrent, le troisième jour de notre navigation, de s'introduire nuitamment dans notre embarcation. Heureusement que leur dessein fut découvert. A leur approche, notre équipage, fort de dix

hommes, se mit en état de les bien recevoir. L'accueil qu'on se préparait à leur faire, les arrêta ; ils prirent le parti de ne pas paraître. Cet incident ne fut pas perdu pour nous ; il servit à nous rendre plus que jamais circonspects.

Le lendemain, en longeant de près la rive droite du fleuve, nous aperçûmes trois hommes chargés de chaînes ; c'étaient d'autres voleurs qu'on avait saisis en flagrant délit, et qu'on conduisait au Caire, où la justice locale allait immanquablement leur administrer la bastonnade, pour leur apprendre à se passer du bien d'autrui.

Le jour suivant, rixe assez vive entre nos matelots et ceux d'une autre cange, que nous avions rejointe le long de la rive ; il s'agissait de décider lequel des deux équipages aurait, dans la remorque des barques, la priorité de marche. Ali était sur ces entrefaites descendu à terre pour faire emplette ; les opposants le prenant pour leur point de mire, se ruèrent sur lui. Mais Ali n'était pas homme à se laisser intimider par une semblable manifestation d'hostilité. Se mettant sur-le-champ sur la défensive, il fit si bien des pieds et des mains, qu'en quelques secondes, il eut fait justice de tous ses ennemis. Des scènes de ce

genre sont ici à l'ordre du jour ; personne n'a l'air de s'en étonner. C'est, disons-le, le résultat nécessaire de l'état d'esclavage sous lequel gémit ce malheureux pays, dont les habitants, à force d'être pressurés, ont fini par devenir étrangers au besoin de la subordination, et par tomber dans l'abrutissement. Cet ordre de choses souffre pourtant des exceptions. Parmi ces infortunées victimes de la tyrannie, il en est encore pour qui la nature n'est pas totalement muette, et dont le cœur n'a pas abjuré les droits sacrés de l'amitié. Nos yeux, plus d'une fois dans le cours de notre navigation, se sont arrêtés sur des amis, au moment qu'ils s'exprimaient leur mutuelle affection : c'était un sourire de bienveillance ; c'étaient des poignées de main, qui avaient quelque chose de tendre et d'affectueux ; le tout était accompagné d'un mouvement gracieux de la main au cœur et à la tête.

Des barques qui naviguent sur le Nil, huit cents appartiennent à Méhémet-Ali ; c'est une spéculation que ce prince ne juge pas au-dessous de lui. La barque que nous avons montée est sa propriété ; c'est celle dont il se servait lui-même avant qu'il eût un vapeur à sa disposition. Elle est on ne peût plus confor-

table ; divans, volets, jalousies, appartements divers, rien n'y manque. Si à cela on ajoute l'abondance et le bon choix des provisions de bouche, on aura une idée assez juste du bien-être dont nous jouîmes pendant les premiers jours de notre navigation. Mais cela ne devait point durer. En quittant Alexandrie nous n'avions pris du pain que pour trois ou quatre jours environ. Plus nous avait semblé superflu, persuadés que nous étions qu'avant l'expiration de ce terme, nous aurions certainement atteint le Grand Caire. Nos calculs étaient en défaut ; des retards amenés par la contrariété des vents nous avaient poussés au cinquième jour, et rien encore ne nous fesait pressentir la fin de notre navigation. Nous procurer du pain, était chose difficile, et même impossible, à moins de consentir à en acheter des Arabes. Cette ressource était extrême ; nous nous y arrêtâmes cependant. Ali partit aussitôt pour aller nous en faire emplette. Il revint, au bout de quelques intants, chargé d'énormes crêpes, dont la malpropreté était on ne peut plus révoltante. Nous essayâmes d'en manger ; mais le cœur et l'estomac s'étaient coalisés pour nous en empêcher. Incapables d'en avaler même une bouchée, nous désemparâmes, pour aban-

donner le tout à nos Arabes, que nos dégoûts, accompagnés de grimaces significatives, avaient stupéfiés ; c'était pour eux un mystère. Ils ne pouvaient comprendre qu'on repoussât comme mauvais un pain que l'habitude qu'ils avaient d'en user, leur fesait trouver délicieux.

Ce petit contre-temps nous avait été commun avec toute la troupe voyageuse ; le suivant nous fut propre à mon compagnon et à moi. Nos co-voyageurs, en mettant le pied dans la cange, avaient eu soin d'en accaparer les deux divans, pour y placer leurs lits. Or, les divans une fois occupés, il ne restait plus de disponible que le plancher ; le plancher devint donc, bon gré mal gré, notre partage. Pour peu agréable que fût ce partage, nous l'acceptâmes cependant sans murmurer, attendu surtout que la barque n'avait pas été nolisée à notre compte, et que nous n'y avions été admis que par complaisance, en qualité de simples passagers. Mais nous apprîmes bientôt à quelle espèce de compagnons nous avions affaire ; nos misères commencèrent dès le premier jour de notre navigation. Dix heures du soir arrivées, nous exprimâmes le désir de nous coucher ; mais ce désir demeura sans écho. Accoutumés à faire du jour la nuit et de la nuit le jour, ils n'eurent pas

l'air de nous comprendre. Il était fort tard, quand nous pûmes nous étendre sur notre dure couche. A ce premier tourment vint s'en joindre un autre plus pénible encore. Incapables, nous disaient-ils, de dormir dans un lieu renfermé, ils avaient décidé, sans prendre la peine de demander là-dessus notre avis, que, pour laisser introduire de l'air frais dans les divans, on en quitterait les portes entr'ouvertes toute la nuit. Il y avait là de quoi donner quelque fluxion dangereuse. Comme plus que personne nous allions, à cause de la mauvaise disposition de nos lits, y être exposés, mon compagnon et moi, nous crûmes de notre devoir de faire des représentations ; mais ces représentations furent assez mal accueillies ; on n'en tint nul compte. Trop faibles pour faire la loi, nous prîmes le parti de garder le silence ; nous nous contentâmes de gémir sur notre mauvais sort. Depuis ce moment jusqu'à la fin du voyage, nous ne cessâmes de nous repentir de nous être associés à de tels êtres. Leurs bizarreries, leur égoïsme et leur grossièreté nous étaient une bonne leçon ; nous nous promîmes bien d'en profiter à l'avenir.

Le cinq février était arrivé ; c'était le mercredi des cendres ; et rien encore n'annonçait

Boulac, le port du Caire. Dans le cours de la journée, nous passâmes *Terrané,* située sur la rive occidentale du fleuve ; cette ville est à huit lieues de l'endroit où était autrefois le monastère de St. Macaire, dont on lit l'histoire dans la vie des Pères du désert. A plusieurs milles de là se trouve, à l'ombre de beaux palmiers, le petit port d'*Ouardan ;* c'est là que le Père Sicard, dont on a les voyages en Egypte et en Arabie, fit brûler dans un colombier un tas d'anciens manuscrits, remplis de pratiques superstitieuses et de magies, qu'il avait découverts dans l'endroit.

Le vent étant tombé, il fallut recourir à la cordelle. Ce travail était assez pénible ; pour l'adoucir, nos Arabes se prirent à l'accompagner d'un chant, qui, malgré sa grèle monotonie, ne laissa pas que d'avoir pour moi des charmes ; il me rappelait notre air national, *A la claire fontaine.*

Nos regards, en parcourant une des rives du fleuve, y avaient découvert une espèce d'automate à cent ressorts ; s'agitant de haut en bas et de bas en haut ; c'était un Musulman en prière. Tantôt il se levait les bras en l'air ; et tantôt il se jetait à genoux, et baisait la terre à diverses reprises, tout en marmottant la for-

mule sacrée du coran : *Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.* La même chose avait eu lieu la veille sur notre cange ; un de nos Arabes avait prié sous les yeux de ses co-religionnaires, au nombre de dix, sans que personne eût suivi son exemple. Ce fait est important ; il mérite d'être enrégistré ; c'est la révélation de l'état de faiblesse où est tombé l'islamisme, dont la prescription la plus essentielle est ainsi négligée par la plupart de ses adhérents. Puissent les esclaves qu'il tient, depuis douze siècles, courbés sous la crainte du cimeterre, briser leurs chaînes, et passer sous le joug du Christ, pour se soumettre à sa loi d'amour !

Nos maux allaient finir ; les pyramides commençaient a se dessiner dans le lointain. Dans l'extase de l'admiration, nous contemplâmes ces masses prodigieuses. Leurs têtes altières s'élèvent avec hardiesse dans la région des nuages, et semblent défier les siècles, et se rire de leurs menaces. Elles se rient également des hommes dont les passions se sont, à tant d'époques différentes, entrechoquées à leur base, pour s'en disputer la conquête. Supérieures à tous les coups de l'ambition, elles ont surnagé au naufrage qui a englouti et les empires et les générations.

Ali m'avait signalé les pyramides ; par reconnaissance, je voulus coucher son nom sur mes tablettes, pour le faire connaître à mes compatriotes. Ali est l'Arabe le plus estimable qu'on puisse rencontrer ; et son extérieur indique assez ce qu'il est. Sa rare intelligence et son étonnante activité, jointes à la perspicacité de son esprit, le placent bien au-dessus de ceux de sa caste. Quoiqu'à peine âgé d'une vingtaine d'années, il possède déjà dans la linguistique des connaissances dont l'étendue semble tenir du prodige ; il parle l'anglais, l'italien, le turc, le nubien, le grec, sans compter l'arabe, sa langue maternelle. Il est passé, ces années dernières, en Angleterre, à la suite d'un lord anglais, à qui il avait servi de drogman dans une excursion jusqu'aux secondes cataractes du Nil et jusqu'à *Pétra*, l'ancienne capitale de l'Idumée.

Le vent, qui était tombé depuis quelques heures, venait de reprendre. Les calculs de nos matelots nous fesaient atteindre, dans une couple d'heures, le port de Boulac : mais nouveau contre-temps ; voilà que la brise qui avait répandu la joie parmi nous, se met à fléchir ; au bout de quelques instants, nous étions revenus au calme plat. Notre seule ressource

ne reposait plus que sur la bonne volonté et le courage de nos marins ; leur rame seule était capable de nous faire arriver au terme de nos vœux. Mais on eût dit qu'eux aussi s'étaient concertés contre nous : ils perdaient leur temps à ne rien faire. Il n'y eut pas jusqu'à notre capitaine qui ne fut aussi de la partie : au lieu d'activer ses gens de la parole, il se contentait, pour tout commandement, de leur jeter de la natte où il était assis, un regard indolent. En face de tous ces contre-temps, nous nous décidâmes à ne pas pousser plus loin pour le moment.

Nos provisions de bouche étaient à peu près épuisées. Cet état de choses n'avait pourtant rien de bien sérieux, puisque nous touchions au terme de notre navigation ; elle alarma toutefois nos co-voyageurs, qui, sans perdre un instant, dépêchèrent Ali à Boulac, avec ordre d'en amener, à tout prix, une barque, qui pût les y transporter ce soir-là même. En attendant qu'il fût de retour, ils firent bonne justice des quelques oranges et figues sèches qui restaient encore dans nos cantines. Eux seuls prirent part à ce repas de carême ; nous fûmes condamnés, mon compagnon et moi, à être témoins inactifs de l'avidité avec laquelle ils se

repurent d'un bien auquel la politesse, au moins, nous donnait un certain droit. Cette manière d'agir à notre égard était assez singulière ; elle ne se démentit cependant pas quand il fut question du départ pour Boulac ; pas un mot ne sortit alors de leurs bouches, pour nous inviter à les y suivre ; ils s'éloignèrent sans nous. Ils nous avaient sans doute jugés indignes de cette marque d'attention de leur part. Notre sort n'était pas des plus heureux ; nous nous y soumîmes néanmoins avec assez peu de peine.

Par le fait de leur disparition, nous restions maîtres absolus de la cange ; il n'y avait plus personne pour nous en contester la jouissance. Une chose bien essentielle néanmoins nous manquait ; nos avides gastronomes avaient si bien fait dans leur dernier repas, qu'ils avaient complètement mis fin à nos provisions. Le jeûne ou le pain arabe, pas de milieu pour nous ; on imagine facilement à quel parti nous nous arrêtâmes. L'estomac vide, nous nous étendîmes sur le divan de la grande pièce. La nuit fut assez mauvaise ; le babil et les vociférations de nos matelots vinrent plus d'une fois interrompre notre sommeil.

Le lendemain, à bonne heure, nous abordions à Boulac ; ce fut pour nous la vraie terre de

promission. La douane, dont nous appréhendions la méticuleuse vigilance, nous laissa passer presque inaperçus ; une quinzaine de sous, comme je l'ai déjà dit, suffirent pour nous obtenir grâce de sa visite.

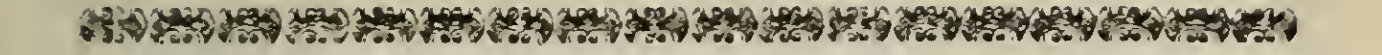
Boulac est regardé comme un des faubourgs du Caire, dont il n'est distant que de deux milles ; il en est le port principal. Il forme comme une ville séparée, dont la population, assez faible avant l'occupation du vice-roi actuel, s'est depuis élevée à vingt mille âmes ; ce chiffre s'accroît sensiblement encore tous les jours. On y remarque plusieurs beaux édifices de construction nouvelle, dont la plupart sont dans le goût européen ; ils sont dus aux soins de Méhémet, qui les a fait ériger à ses frais. Ces édifices sont la douane, une imprimerie arabe, un collége, des bains, des manufactures et une superbe fonderie de canons. Les *okels* ou magasins, destinés à recevoir les denrées provenant de l'impôt en nature prélevé dans les provinces, y sont nombreux. On y trouve une importante filature de coton, appartenant au gouvernement, avec des fabriques de soiries et d'indiennes ; ces deux derniers établissements occupent plus de huit cents ouvriers. L'imprimerie est sur un bon pied ;

chaque année en voit sortir bon nombre d'ouvrages arabes, persans et turcs. Boulac tomba, en 1799, entre les mains des Français, qui la réduisirent en cendres. Bâti près du Nil, dont il occupe le bord oriental, ce poste offre tout le tumulte et la confusion du commerce. Des milliers de barques, de toutes dimensions, y abordent incessamment ; elles y apportent les richesses de la Haute et de la Basse-Egypte.

Nous prîmes des ânes pour faire notre entrée dans le Caire. Le temps était charmant ; c'était un de nos beaux jours d'été du Canada. Le soleil brillait avec éclat ; débarrassé enfin des nuages qui, depuis l'avant-veille, nous le dérobaient, il dorait de ses rayons les murailles de la capitale et ses hauts minarets. Nous longeâmes d'abord de vastes jardins ; échelonnés sur la route, ils nous laissaient admirer des milliers de fleurs de toute espèce, dont le parfum embaumait les airs. Ces jardins une fois passés, nous entrâmes dans la ville, jusqu'aux portes de laquelle ils se prolongent, et nous nous engageâmes dans des rues étroites et très-irrégulières, qui nous conduisirent au monastère des Pères Franciscains, où nous avions dessein de descendre.

Adieu.

R



LETTRE VI.

Caire, 9 février 1845.

(*Suite de la précédente.*)

CHER ALFRED,

Il est temps que je reprenne ma correspondance. Les courses que je viens de faire dans le Caire, m'ont saisi de plus d'un renseignement utile, dont il me tarde de te faire part. Je passe, sans plus de préambule, à la description de ses monuments, que je ferai toutefois précéder de quelques mots sur sa fondation.

Le Caire n'est pas très-ancien. « L'an 358 de l'hégire (950 de l'ère chrétienne), dit Elmacin, historien arabe, Jauchar, général de Moaz, issu des princes du Kirouan, vint en Egypte à la tête d'une armée formidable, et l'enleva aux Abassides. Dès lors, la prière se fit au nom

des Fatimites (1). Le vainqueur, ayant besoin d'un lieu pour établir ses soldats, jeta les fondements d'Elkahera (aujourd'hui le Caire) ; y fit élever un palais pour y loger l'empereur, et ordonna aux seigneurs et aux troupes d'habiter la nouvelle ville. Quatre ans plus tard, Moaz quitta ses états de Barbarie, où les Califes fatimites régnaient depuis l'an 296 de l'hégire, et vint jouir de sa nouvelle conquête. On finit cette année le Grand Caire, et l'empire des Fatimites fut affermi."

La position de cette ville n'est pas heureuse ; située dans une plaine sablonneuse, elle a encore le désavantage d'être éloignée de quatre cents toises du Nil. Son sol excède de quarante pieds le niveau de la Méditerranée ; elle en est distante de cinquante lieues environ. Bâtie au pied et sur les derniers mamelons des monts *Djebel-Mokattam*, elle va en s'élevant jusqu'à la citadelle. Sa circonférence est de 12,000 toises, sans y comprendre Boulac et le Vieux Caire. On ne saurait préciser le chiffre de sa population ; les uns la font monter à 260,000 âmes, les autres à 300,000, quelques autres enfin à 450,000. Le nombre des Grecs

(1) Les Califes fatimites tirent leur origine d'Ali, qui avait épousé Fatime, fille de Mahomet.

y est aujourd'hui de 20,000, et celui des Latins de 5,000 ; ces derniers sont sous la direction des Pères Franciscains, qui, depuis plusieurs siècles, y ont fait constamment leur séjour, malgré les persécutions qu'on leur a suscitées plus d'une fois, et qui leur ont immolé dix-sept des leurs. La passion effrénée des orientaux en général pour le café, a prodigieusement multiplié les lieux où se débite ce stimulant ; on évalue à dix-huit cents le nombre des cafés de la capitale.

Le Caire doit au grand Saladin les murailles qui la ceignaient autrefois ; elles sont maintenant intérieures, et n'en occupent plus que le côté nord. Les édifices de cette ville sont mal construits ; ils n'ont de remarquable que leur hauteur, qui est généralement de deux ou trois étages, contre l'usage du reste du pays, où les maisons n'ont que le rez-de-chaussée. Ces édifices ne reçoivent, en grande partie, la lumière que par des ouvertures qui regardent des cours intérieures ; ce qui fait que l'extérieur en est extrêmement triste ; on y voit à peine quelques fenêtres étroites et grillées, qui ne servent qu'à leur donner l'air d'autant de prisons.

On trouve au Caire deux cent cinquante mosquées, dont une cinquantaine mérite de

fixer l'attention. De ce nombre, trois ou quatre se distinguent plus particulièrement par leur grandeur et leurs richesses : *El-Azhar*, que surmonte une magnifique coupole ; *El-Hakym*, l'une des plus anciennes, comme des mieux décorées de la ville ; la mosquée de *Touloun*, la plus grande de toutes, debout depuis le IXe siècle ; elle passe pour le plus beau monument arabe que possède l'Egypte, quoiqu'elle soit en partie ruinée ; enfin celle du sultan *Hassan*, située au pied de la citadelle. Cette dernière mosquée forme un carré long ; elle est couronnée, tout-à-l'entour, d'une corniche très-saillante, qu'ornent des sculptures gothiques. Un chrétien n'eût pu autrefois tenter impunément d'y avoir accès ; la mort eût été le châtiment de sa témérité. Mais les choses sont maintenant bien changées : aujourd'hui que la civilisation européenne s'est introduite dans le pays, et qu'elle en a travaillé les idées, le disciple du Christ peut y pénétrer en toute sécurité.

Nous sommes entrés, mon compagnon et moi, dans cette mosquée ; et personne n'a osé nous y molester le moins du monde ; tant s'en faut qu'au contraire, les Arabes qui nous accompagnaient ne cessèrent, pendant tout le temps que dura la visite, de nous environner

de toutes sortes d'égards, et de nous témoigner le plus grand respect. La seule exigence à laquelle on nous soumît, fut de n'y paraître que nu-pieds ; et encore eut-on la complaisance de nous fournir des brodequins, pour remplacer nos chaussures. Ces brodequins étaient de paille, et malheureusement tout troués ; ce qui ne servit guère à nous défendre contre le froid des dalles de marbre dont ce sanctuaire est pavé. Le regard d'ensemble de l'édifice n'offre rien de grandiose ; les détails en sont pitoyables. L'intérieur nous en sembla on ne peut plus mesquin et barroque ; le mauvais goût et l'inhabileté de l'artiste s'y trahissent partout. Cette mosquée est bien, à la vérité, la seule que nous ayons visitée, et c'est d'ailleurs, si je ne me trompe, la seule où les Chrétiens puissent pénétrer ; mais, par la raison d'analogie, je me crois autorisé à porter de toutes les autres le même jugement d'appréciation.

Pendant que nous étions à en parcourir les diverses parties, un Musulman y entra pour prier. Notre présence ne parut pas l'intimider ; il exécuta sous nos yeux les prostrations prescrites par le coran, avec une ferveur digne d'un meilleur culte. De là nous passâmes à la chambre sépulchrale où repose le corps du

sultan *Hassan*. Son tombeau n'a rien de remarquable. Son corps gît dans une bière, que recouvre un vaste drap mortuaire, et est déposé sur des tréteaux, autour desquels règne un enclos en grillage. On a placé près de là un énorme exemplaire du coran, et une boîte, contenant les prières que le sultan avait coutume de réciter. Le nom de *Hassan* est en grande vénération par toute l'Egypte ; la sagesse du gouvernement de ce prince, jointe à la bonté de son cœur, avait su amener à un tel point l'abondance par tout le pays, que, sous son règne, un pain de dix-huit pouces de circonférence ne se vendait qu'un *para*, c'est-à-dire la huitième partie de notre sou. *Hassan* chercha à perpétuer la mémoire de cette abondance ; à cet effet, il fit pratiquer dans la muraille du lieu où il voulait être mis après sa mort, un trou de la grandeur de ce pain ; on l'y voit encore aujourd'hui.

La chaire, d'où l'iman lit le livre de la loi, est à l'unisson avec le reste de l'édifice : l'art est aussi là en défaut. Au-dessus de cette chaire, comme tout-à-l'entour, sont suspendues de petites chaînes destinées, en toute évidence, à supporter des lampes ; mais ces lampes ne s'y trouvent plus. Un peu plus bas, c'est-à-dire,

à peu près au milieu de la mosquée, s'élève la fontaine où se font les purifications légales.

Les rues du Caire, cher ami, sont on ne peut plus singulières ; on n'imagine rien de plus étrange. A l'exception d'un très-petit nombre, ce sont autant de filières, qui pour la plupart se résolvent en impasses. Leur largeur varie de cinq à quinze pieds ; et il en est même qui en ont encore moins. Bordées de maisons, dont les balcons se touchent assez souvent les uns les autres, plusieurs de ces rues sont entièrement couvertes ; le soleil n'y pénètre jamais.

Envie nous prit, ces jours derniers, mon compagnon et moi, de nous y engager seuls et sans guides. Une rue nous conduisit dans une autre, celle-ci dans une troisième, et cette troisième dans une quatrième, etc., etc. ; de cette façon nous traversâmes le quartier des marchands, celui des forgerons, et plusieurs autres encore, habités par différents corps de métiers. Il y avait plus d'une heure que nous voguions ainsi au milieu de cette mer immense, lorsque nous songeâmes à retourner au port ; mais nous étions sans pilote comme sans boussole. Pour prendre hauteur, nous nous attaquâmes aux premiers venus que le hazard nous fit rencontrer. Nos questions sont pour eux autant de

mystères ; on n'a pas même l'air de se douter de notre embarras ; un mouvement de tête est tout ce que nous pouvons en tirer. Nous les laissons pour passer à d'autres. Même peine ; nous n'en sommes pas mieux servis ; nos paroles les trouvent, comme les premiers, sourds et muets. Perdus dans un labyrinthe inextricable, nous nous déterminons à chercher par nous-mêmes le fil qui doit nous en faire sortir ; nous poussons en avant ; mais, à notre malheur, nous ne fesons que nous enfoncer dans de nouvelles voies tortueuses, dont les détours compliqués viennent aggraver encore davantage notre position. Cependant nous continuons notre course, bien que nous ignorions où nous allons aboutir. Une haute muraille, placée sur une éminence, vient tout-à-coup se dessiner à nos regards ; nous nous dirigeons aussitôt de ce côté-là. C'était la citadelle, qu'il entrait dans nos plans de visiter ; nous nous hâtâmes d'en franchir le mur d'enceinte.

Cette citadelle, appelée *El-Kala* par les gens du pays, a acquis, il y a quelques années, cher ami, une bien triste célébrité. Théâtre du massacre des Mameloucks (1), ce lieu semble

(1) Les Mameloucks formaient une milice commandée par des beys. C'étaient, dans le principe, des esclaves guerriers que les Califes fati-

encore tout fumant du sang de ces victimes de l'ambition. On se sent le cœur tout gonflé d'indignation, quand on vient à songer à l'expédient aussi étrange que barbare auquel on a eu recours, pour se défaire de cinq cents guerriers, dont le plus grand crime était d'être puissants, et de porter ombrage par leur puissance. L'amitié servit de prétexte à leur convocation dans la citadelle, où ils ne furent pas plus tôt entrés, que les portes en furent à l'instant fermées, et le signal du massacre donné. Ils étaient sans armes ; trop faibles pour opposer, avec chance de succès, quelque résistance aux troupes du pacha, qui avaient été lancées contre eux, ils tombèrent sous leurs coups meurtriers. Le carnage fut épouvantable ; l'enfer n'avait jamais tant soufflé d'acharnement. Pas un Mamelouk n'échappa à la proscription ; tous furent passés au fil de l'épée, à l'exception de quelques-uns d'entr'eux, qui, dans l'accès du désespoir, allèrent jusqu'à se précipiter, avec leurs chevaux, du haut de la citadelle en bas. Cette mort était affreuse ;

---

mites avaient achetés pour s'en faire une garde. Ils avaient réussi avec le temps à se créer une puissance formidable dans le pays, d'où ils tiraient annuellement en revenus publics ou particuliers, environ trente à quarante millions de francs.

elle leur sembla cependant plus supportable, et moins déshonorante encore que celle que le cimeterre de la tyrannie leur préparait (1).

Qu'on exalte maintenant le génie de Méhémet-Ali; qu'on vante la transcendance de son esprit, et la profondeur de sa politique; ces qualités, dont on lui fait honneur en Europe, peuvent-elles le décharger de la tache dont l'a flétri la violation des droits les plus sacrés des gens et de l'humanité. Son crime est un fait accompli. Devint-il jamais un autre Marc-Aurèle par la douceur de son gouvernement, un second Saladin par la force de ses armes, son règne n'aura pas moins été, pour tout cela, inauguré dans le sang, et son trône dressé sur des têtes humaines. L'œil pénétrant de l'histoire a vu le forfait; de son doigt fidèle elle l'a gravé dans ses fastes; l'avenir à jamais le lira, et toujours, en le lisant, il en maudira l'auteur.

Qu'on ne croie pas, au reste, que cette boucherie, dont l'idée seule fait frémir, ait laissé le plus léger regret dans l'âme de Méhémet; cette âme est par trop saturée de crimes, pour en être susceptible; c'est un mur d'airain que le fer ne saurait traverser. Loin de là, ce fait

---

(1) Ce massacre eut lieu le 1er mars 1811.

est, à ses yeux, une des gloires de sa carrière militaire. Il y a trois ou quatre ans, lorsqu'il annonça à son peuple qu'il avait dessein d'abandonner à son fils Ibrahim, les rênes du gouvernement, pour se retirer à la Mecque, il se fit, une nuit, où une longue insomnie le tenait en éveil, la question suivante : " Que ferais-je si le massacre des Mameloucks était encore à commander ? "—" Je le commanderais encore," fut aussitôt sa réponse ; et ces paroles firent bondir de joie son cœur de tigre.

Sur ce théâtre même d'horreur se construit actuellement, aux frais du vice-roi, une magnifique mosquée, dont la grandeur et la richesse étonnent ; l'albâtre d'Egypte, si renommé par sa beauté, en est le matériel exclusif. L'intérieur qui est vaste, ressemble assez par ses dispositions à celui de nos églises ; un grand nombre de hautes colonnes également d'albâtre en décorent le pourtour. La fontaine des purifications est placée au milieu d'une grande cour, autour de laquelle règne un beau péristyle en albâtre, comme tout le reste. Il est fâcheux cependant que l'art n'ait point présidé à cette construction ; l'œil qui n'est pas étranger à l'architecture, n'aurait pas, en le parcourant, la douleur d'y découvrir des défauts sans nombre. On

serait, de prime abord, tenté de croire que l'érection de cette mosquée, est un acte expiatoire du massacre des Mameloucks, dont elle occupe le théâtre ; mais, en se rappelant les sentiments de son auteur, l'âme se refuse à cette pensée ; la vérité parle trop haut, pour qu'il soit possible de s'y méprendre.

Tandis que j'en suis au chapitre des atrocités, j'en rapporterai ici une autre, dont l'Europe entière a si long-temps retenti ; c'est le meurtre de Kléber, illustration guerrière, dont l'Orient répète encore le nom. Il fut assassiné dans l'Esbekieh, la plus vaste des places publiques du Caire. Voici le fait, tel que raconté par un témoin oculaire.

" Le grand-visir, après la défaite d'Héliopolis, le cœur gonflé de honte et de rage de retourner en Syrie, se hâta de publier des écrits dans lesquels le chef de l'armée française était représenté comme un homme sans foi, un destructeur de toute religion. Au nom de Mahomet et du coran, le ministre invitait tous les bons Musulmans au combat sacré, et leur rappelait que le ciel attend ceux qui égorgent les infidèles, et il promettait surtout sa protection et des récompenses terrestres à quiconque frapperait le commandant des Chrétiens en Egypte.

Cet appel au fanatisme fut entendu, et bientôt se présenta un séide.

" Soleyman-el-Habbi se fesait remarquer par une ardente piété. Agé d'environ vingt-quatre ans, il était dévoré d'une profonde mélancolie qu'entretenait dans son âme l'exaltation religeuse. Le *combat sacré* lui ouvrait les portes des cieux : il n'hésite pas à se dévouer, et reçoit de la main des agents du grand-visir un poignard, afin de consommer le glorieux sacrifice. On lui donne aussi de l'argent, avec un dromadaire pour faire la route. Des lettres de recommandation doivent lui procurer un asile et des appuis au Caire : cet asile, c'est une mosquée, ces appuis, ce sont ceux qui la desservent. Ainsi, c'est dans un temple que ce malheureux jeune homme vient s'affermir dans son horrible dessein, et en mûrir l'exécution. Trois *ulémas*, ou chefs de la loi musulmane, sont dans sa confidence ; au lieu de le détourner du crime, ils augmentent dans son cœur la soif du sang infidèle ; ils lui montrent dans le paradis la palme de l'assassinat. Pendant un mois, Soleyman se prépare au combat sacré par des prières et des jeûnes ; il suit tous les jours sa victime, et étudie avec soin ses habitudes, et se familiarise avec le quartier-géné-

ral ; enfin, il ne lui reste plus qu'à trouver une occasion favorable, et le sort l'offre trop tôt à ses désirs sacriléges.

" Kléber demeurait depuis quelque temps à Gizé ; il y habitait la maison de plaisance de Mourad-Bey, en attendant qu'on eût préparé celle qu'il occupait ordinairement au Caire.

" Le 14 juin, après avoir passé une revue dans l'île de Rouada, il entra dans la capitale, et vint demander à déjeûner au général Damas, son chef d'état-major. Plusieurs officiers supérieurs, des membres de l'Institut, des chefs d'administration assistaient à ce repas, durant lequel le général parut très-gai. Lorsqu'on se fut levé de table, il prit à part l'architecte Protain, et lui proposa d'aller au quartier-général pour se concerter avec lui sur les réparations à y faire. La maison de Kléber était attenante à celle de Damas ; comme il traversait la galerie qui sépare les deux bâtiments, un homme assez mal vêtu, profitant du moment où l'architecte se trouvait à quelque distance, s'approche du général en chef, se prosterne avec une feinte humilité, et semble vouloir lui présenter un placet : Kléber, de son côté, ému de l'air de misère du suppliant, s'avance et se penche vers lui. Soleyman se relève alors, tire

un poignard, et perce sa victime au milieu du cœur. Le général tombe en s'écriant : « Je suis assassiné ! » Protain accourt, saisit le meurtrier et veut le retenir ; mais Soleyman le frappe de six coups de poignard et le renverse. Il revient à Kléber, et lui fait trois nouvelles blessures ; rage inutile, l'infortuné guerrier ne pouvait survivre à la première atteinte.

« La galerie où se commettait ce grand attentat, donne sur la place de l'Esbekich ; un guide qui passait à l'instant où le général s'était écrié : « Je suis assassiné ! » courut tout épouvanté à la maison du général Damas, et glaça d'effroi tous les convives encore réunis, en leur rapportant cette exclamation. On se lève en désordre, on s'empresse, on trouve la victime baignée dans son sang, et privée même de la consolation de sentir les douceurs et les soins de l'amitié. Kléber respirait encore, mais les secours de l'art furent vainement prodigués ; il ne proféra pas une seule parole, et bientôt l'armée d'Egypte fut veuve du vainqueur d'Héliopolis.

« Cependant on poussait avec ardeur les perquisitions, et les Mameloucks eux-mêmes, qui connaissaient mieux les localités, aidaient les Français dans leurs recherches. L'architecte

Protain, après avoir repris ses sens, avait donné le signalement du meurtrier. Sur ses indications, on remet en liberté un scheik signalé par sa haine contre les Français, et sur lequel étaient portés les soupçons. Enfin, dans les jardins du quartier-général, sous le feuillage d'un nopal touffu, on découvrit Soleyman. Vainement Protain déclara le reconnaître, vainement plusieurs personnes témoignèrent l'avoir vu rôder autour des lieux fréquentés par la victime ; en vain on lui présenta le poignard ensanglanté trouvé dans sa cachette : le malheureux, pressé de questions et de preuves, s'obstina à nier son crime, et il fallut, pour arracher un aveu de sa bouche, lui faire appliquer la bastonnade, suivant l'usage d'Orient. Alors on apprit avec horreur les instigations de Jussuf-Pacha.

“ Une commission militaire fut nommée pour juger Soleyman et les ulémas de la mosquée d'El-Hassan, dont il avait dénoncé la complicité. Trois de ces ministres furent arrêtés. Confondus par les déclarations et les reproches de lâcheté dont les accablait le fanatique Syrien, ils montrèrent le plus grand abattement ; mais l'assassin, du moment où tout fut découvert, ne cessa de se glorifier de son action et de la rapporter à Dieu.

" Les trois ulémas furent condamnés à avoir la tête tranchée. Le tribunal, pour épouvanter quiconque voudrait imiter le zèle exécrable de Soleyman, ordonna qu'il aurait d'abord le poing brûlé, et qu'il serait ensuite empalé. Son corps, abandonné sur l'instrument du supplice, devait servir de pâture aux oiseaux de proie. On remit l'exécution du jugement au jour des obsèques de la victime.

" Depuis l'instant où Kléber avait cessé de vivre, le canon se fesait entendre de demi-heure en demi-heure. La solennité des funérailles fut annoncée, dans la matinée du 17, par des salves d'artillerie dont la citadelle donna le signal, et que répétèrent tous les forts. Les troupes de la province, les officiers supérieurs, les chefs d'administration, les autorités de la ville, chrétiens et musulmans, unis par le même sentiment de douleur, vinrent solennellement au quartier-général recevoir les dépouilles de Kléber. Le cercueil était placé sur un char funéraire traîné par six chevaux ; un drap noir parsemé de larmes d'argent le couvrait, et son deuil formait un lugubre contraste avec les insignes du commandement. Le convoi suivit dans un ordre religieux les principales rues du Caire, au bruit mesuré du canon et de la mous-

queterie. Il s'avança lentement vers le camp retranché désigné sous le nom d'*Ibrahim-Bey*. Dans la gorge du bastion, on avait élevé un tertre dont le sommet était couronné de cyprès: tous les emblêmes de la douleur s'y montraient aux regards attristés.

“ L'état-major mit pied à terre : officiers et soldats vinrent jeter sur le corps des fleurs, des couronnes, et répandre des larmes sur sa tombe.

“ Après la cérémonie, le cortége se remit en mouvement, et prit le chemin de l'esplanade de l'Institut, où Soleyman et ses complices devaient subir la peine de leur crime. Ils arrivèrent : les ulémas fondant en larmes, et maudissant la destinée qui leur avait fait connaître le jeune Syrien ; celui-ci, marchant d'un pas ferme, avec une contenance assurée, et reprochant à ses compagnons de supplice une faiblesse indigne des vrais croyants. Le courage de ce fanatique ne se démentit pas un moment, et s'il répandit quelques larmes, ce fut lorsque, dans la prison, on lui rappela sa famille.

“ Les trois ulémas furent d'abord décapités. Le frémissement qui circula dans la foule immense de spectateurs, à l'aspect de cette sanglante exécution, n'arriva pas jusqu'au cœur

de Soleyman : il regardait avec une indifférence dédaigneuse le pieu affilé qui devait servir d'instrument à sa mort. On commença par lui appliquer le poignet sur un brasier ardent : le feu dévora ses chairs sans lui arracher un cri ; avec la même fermeté, il supporta les intolérables douleurs du second supplice. Ses traits se décomposèrent à peine ; et lorsque le pal fixé perpendiculairement l'eut élevé dans les airs, il promena ses regards sur la multitude, et prononça d'une voix sonore la profession de foi des Musulmans : « Il n'y a point d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.

« Soleyman resta vivant sur le pal pendant quatre heures. Plusieurs fois il avait demandé à boire, les exécuteurs s'étaient opposés à ce qu'on le satisfît, disant que le breuvage arrêterait sur-le-champ les pulsations de son cœur ; mais lorsqu'ils se furent retirés, un factionnaire français, cédant à la pitié, présenta de l'eau au patient dans un vase placé au bout de son fusil : à peine Soleyman l'eut-il bue, qu'il expira. »

La perspective, prise du haut de la citadelle, est admirable : c'est un immense panorama, où l'œil saisit mille points à la fois : c'est le Caire, avec ses innombrables édifices et ses

élégants minarets ; Matarieh, l'ancienne Hélio-polis ; le Nil, dont les sinuosités, après avoir fixé le regard, finissent par lui échapper, pour aller se cacher sous l'horizon ; les pyramides de *Sakkara ;* celles de *Gizé,* et le vieux Caire, séjour de la Ste. Famille, pendant son exil dans ce pays ; enfin l'emplacement de l'ancienne *Memphis,* la demeure des Pharaons et du sage fils de Jacob.

A quelques pas de la nouvelle mosquée, gisent sur le sol plusieurs colonnes de granit à demi ruinées. Elles ont, dit la chronique, fait partie du palais du fameux *Saladin,* le terrible émule de Richard *Cœur de lion,* le même qui réussit à reprendre Jérusalem sur les Chrétiens. La demeure du vice-roi s'élève par derrière ; l'extérieur de cet édifice est loin de se faire admirer par l'art et la délicatesse des ornements. J'aime à croire que l'intérieur, par ses richesses, supplée à ces défauts. Toutefois le P. Géramb, qui l'a visité, n'y a rien remarqué de bien extraordinaire ; il faut pourtant excepter le grand divan, dont il parle avec avantage. Quant aux autres appartements, ils n'égalent ni en beauté ni en grandeur ceux de quelques-uns des palais du Caire.

Un des monuments les plus curieux du château est le puits de Joseph, que les uns attribuent à un visir de ce nom, qui, dans le douzième siècle, l'aurait fait creuser par ordre du sultan Mohammed ; d'autres au contraire en font honneur au Grand Saladin qui en aurait commandé lui-même le percement. Ce puits est d'une étonnante profondeur ; pratiqué dans le roc, il a deux cent quatre-vingt-deux pieds de creux, sur quarante-deux de circonférence. Il est carré, et composé de deux coupes, qui ne sont pas perpendiculaires l'une à l'autre. Une rampe, dont la pente est assez douce, règne tout-à-l'entour ; elle n'est séparée du puits que par une cloison, qui se trouve formée d'une portion même du rocher, et qui n'a que six pouces d'épaisseur. Cette rampe est éclairée par des ouvertures percées d'espace en espace ; ce qui toutefois ne dispense pas de l'usage de bougies, pour les parties inférieures, où le jour n'arrive qu'avec peine. Au bas de la première coupe est une plate-forme, avec un bassin qui sert de réservoir à l'eau que des bœufs y font monter du fond du puits. De ce second bassin elle arrive en haut, au moyen d'une roue, que d'autres bœufs y font mouvoir. Cette eau est fournie par le Nil ; elle est sau-

mâtre ; ce qui est dû au sel dont sont imprégnées les couches à travers lesquelles elle filtre, avant d'atteindre sa destination. Elle est impotable ; elle n'est bonne que pour les animaux et certains besoins de la vie domestique.

" L'ange du Seigneur, ayant apparu en songe à Joseph, lui dit : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, fuyez en Egypte, et n'en sortez que lorsque je vous le dirai, parce qu'Hérode cherchera l'enfant pour le mettre à mort.

" Joseph se leva donc, prit l'enfant et sa mère pendant la nuit, et se retira en Egypte,

" Où il demeura jusqu'à ce qu'Hérode fût mort ; afin que ce que le Seigneur avait dit par le prophète fût accompli : J'ai fait revenir mon fils d'Egypte. " (1)

Partie de Bethléem la Ste. Famille s'était, selon la tradition, dirigée d'abord sur Hébron, d'où, après s'être arrêtée à Bersabée, à Gérare et à Rapha, elle avait pris la route du désert. Elle descendit à Héroopolis ou Python, pour se porter ensuite sur Héliopolis, la ville du soleil, aujourd'hui Matarieh, où l'on montre un sycomore, le même, dit-on, qui l'aurait abritée contre les ardeurs du soleil. Un de nos pre-

(1) Matth. II, 13, etc.

miers soins, après notre arrivée au Caire, fut de nous y transporter. Nous nous y fîmes accompagner du drogman que nous venions de prendre à notre service. C'est un jeune Levantin, natif d'Alexandrie, qui parle parfaitement bien l'arabe, l'italien et le grec. Il doit nous suivre jusqu'à Jérusalem ; peut-être même l'amènerons-nous avec nous en Grèce, où il pourrait nous être de la plus grande utilité.

Matarieh, où nous arrivâmes après deux heures de marche, à dos d'âne, n'est plus rien ; c'est un pauvre village, qui ne doit sa célébrité qu'au séjour qu'y fit, comme je viens de le dire, la Ste. Famille, avant que de se rendre à *Fostat*, aujourd'hui Masr-el-Atik, terme de son voyage. Le sycomore, sous lequel elle se reposa, est placé dans un jardin appelé *jardin du baume*, à cause du baume rare que certains arbrisseaux y distillaient autrefois, et qui perdaient cette propriété, dès qu'on les transplantait ailleurs ; ce qui était attribué à la vertu d'une fontaine voisine, dont les eaux venaient l'arroser. Ce baume a cessé de couler depuis plusieurs siècles, malgré l'irrigation que le sol continue de recevoir des eaux de cette même fontaine qui existe encore. L'arbre *de la Madone* est de forme colossale ; quoique assez bas

de fût, il mesure toutefois une circonférence de vingt-quatre pieds, et non de trente-six, comme le dit le P. Géramb, qui, selon les apparences, ne s'est pas, comme nous, donné la peine de constater le fait par lui-même. Cet arbre est l'objet de la vénération des Arabes comme des Chrétiens ; il faut pourtant dire ici que cette vénération n'atteint pas son but ; car voici ce qu'écrivait, en 1693, M. Carreri, qui, à cette époque, visitait Matarieh : " Il y est, dit-il, resté une tradition, qui est passée des Chrétiens aux Turcs mêmes, que la Ste. Vierge, y passant avec l'Enfant-Jésus, s'y reposa sous un arbre qui s'est conservé jusqu'à nos jours ; mais depuis peu, on l'a abattu, tant pour la dévotion que les Chrétiens y avaient, que pour le mépris que les Infidèles en fesaient ; on l'a emporté dans l'hospice des Cordeliers, où le Père Gardien m'en a fait voir un grand morceau dans le chœur de leur église."

Nous passâmes de là à la source dont je viens de dire un mot ; elle a quinze à vingt pieds de profondeur. Une roue à chapelets, que font tourner des bœufs, en tire l'eau, qui, distribuée par plusieurs canaux, va fertiliser les champs voisins. Cette source est à peu près la seule dans tout le pays, dont l'eau soit po-

table. Cet effet est dû, suivant les uns, à l'absence du nitre dans les terrains qui séparent cette fontaine du Nil qui l'alimente ; d'autres, au contraire, l'attribuent à l'usage qu'en fit la Ste. Vierge, en y baignant l'Enfant-Jésus ; il n'est pas jusqu'aux Mahométans qui ne partagent cette opinion. Je rejette cependant cette dernière opinion, pour embrasser la première, qui me paraît la seule admissible, par la raison qu'elle peut s'expliquer par une cause naturelle, sans qu'il soit pour cela nécessaire d'avoir recours au miracle.

A un mille environ de Matarieh est l'emplacement de l'ancienne Héliopolis. Cette ville, célèbre autrefois par ses écoles et la magnificence de ses édifices, a vu naître Aseneth, épouse de Joseph, et Moïse, le libérateur du peuple hébreu, si l'on en croit le témoignage de plusieurs anciens, et notamment celui de Flavius Josèphe, dont l'autorité en tout ce qui tient aux antiquités juives, est si digne de créance. Quelques ruines informes, puis un obélisque, voilà les seuls vestiges que présente cette cité, dont la circonférence, aux jours de sa gloire, était de cent quarante stades (1).

(1) Vingt-quatre stades font l'ancienne lieue de France.

Elle renfermait dans l'un de ses temples, celui du soleil, le bûcher sur lequel le Phénix, après cinq cents ans d'existence, venait mourir, pour renaître ensuite de ses cendres (1).

Le temple du soleil n'était pas le seul qu'on admirât à Héliopolis ; on en remarquait encore un autre non moins digne d'admiration. Construit dans l'ancien goût égyptien, ce temple était enrichi à l'extérieur, de magnifiques avenues, dont la principale était bordée, dans toute sa longueur, de sphinx et d'obélisques. Rien n'était plus imposant que l'aspect de ces colosses de marbre, et de ces hautes aiguilles monolithes qu'on élevait dans le vestibule des édifices consacrés au culte des dieux ; les hiéroglyphes, dont ces monuments étaient chargés, retraçaient l'histoire du prince qui en avait ordonné la construction. Des quatre obélisques que *Lochis* avait fait élever dans Hiéropolis, deux ont été transportés à Rome ; le troisième a été détruit par les Arabes, et le quatrième est resté sur son piédestal, où il a affronté impunément

(1) L'histoire ne signale que quatre renaissances de cet étrange oiseau ; la première coïncide avec le règne de Sésostris, sous lequel commença la persécution contre les Hébreux ; la dernière avec celui de Tibère, l'an 36 de l'ère chrétienne. Pline, à qui on doit ce fait, assure que le corps de ce dernier Phénix fut apporté à Rome, et qu'il y fut exposé aux regards de tout le peuple romain.

l'action du temps et la cupidité des conquérants, qui, à différentes époques, ont sillonné l'Egypte. Il a, sans compter la base, soixante-huit pieds de hauteur et six pieds et demi environ de largeur sur chaque face ; ses hiéroglyphes, dans un état parfait de conservation, sont devenus la retraite d'une multitude d'oiseaux qui y ont bâti leurs nids. Ces innocentes créatures sont aujourd'hui à peu près les seuls habitants de ces lieux, où, comme la fleur éphémère des champs, ont brillé un instant, et ont disparu ensuite pour toujours, tant de rois qui y ont régné avec gloire et orgueil. Certains voyageurs placent ici une vaste muraille, à laquelle ils donnent soixante pieds d'épaisseur sur douze à quinze de hauteur, sur une lieue de circuit ; nous la cherchâmes, mais en vain. Il en fut de même de la statue, haute de soixante pieds environ et ayant la tête et le cou d'une femme, avec le corps d'un lion, qu'on voyait, dit-on, autrefois au même endroit.

Héliopolis a la gloire d'avoir été le berceau où les Grecs naquirent à la science : Hérodote y fut initié aux connaissances et aux mystères des Egyptiens, et Platon à la doctrine de cette sublime philosophie, dont il communiqua ensuite les trésors à l'ardente jeunesse qu'il

rassemblait dans les bosquets de l'Athénien *Academus*. Hiéropolis, si long-temps le rendez-vous des savants, a passé avec ses académies ; ses gloires se sont flétries. Son orgueil n'a pu la soustraire aux coups de l'aveugle ambition ; un barbare Persan, Cambyse, a renversé les temples de ses dieux ; des Arabes fanatisés par le coran, ont livré aux flammes ses livres. Un seul de ses monuments a échappé, comme par hazard, à la destruction commune ; debout sur sa base, il semble n'être là que pour répéter à l'oreille des passants, égarés dans cette solitude, ces tristes paroles : *Ici fut Héliopolis !* Terrible exemple, cher ami, de la vanité des choses humaines ! A cette vue, humilions-nous devant celui qui nous le donne, et dont le propre est d'être immuable.

Notre curiosité était pleinement satisfaite ; nous reprîmes la route du Caire. Chemin fesant, nous longeâmes le palais d'Ibrahim, situé à quelque distance de la capitale. Cet édifice, comme celui de son père Méhémet, n'offre rien de remarquable : nous n'éprouvâmes pas le désir d'en demander l'entrée.

Adieu.

LETTRE VII.

Grand Caire, 10 février 1846.

(*Suite de la précédente.*)

Cher Alfred,

Hier sur les huit heures du soir, nous étions, mon compagnon et moi, en route pour Gizé. Montés l'un et l'autre sur des bourriques bien sellées, et rapides comme celle dont le Père Géramb fait un si pompeux éloge, nous traversâmes, dans ce brillant étalage, le Caire dans presque toute sa longueur. Notre drogman marchait en tête, la lance en main, pour se faire jour à travers les masses qui encombraient les passages. C'était une confusion sans pareille :

hommes, femmes, ânes et chameaux, chacun s'y pressait ; c'était à qui y ferait son chemin ; nous réussîmes cependant à en sortir, mais non sans quelque accident pour ma part. J'allais doubler une encoignure de rue, lorsque je rencontrai un chameau chargé de pierres. Je voulus l'éviter ; mais je n'en eus pas le temps. Je me sentis pris entre la bête et la muraille que je longeais en ce moment. La pression fut assez forte pour me faire crier merci ; j'en fus quitte pour une large égratignure à la jambe. A quelque distance du Nil, nous fûmes accostés par trois Arabes, vêtus de longues tuniques, dont un pan était rejeté négligemment sur l'épaule gauche ; c'étaient des guides qui venaient nous offrir leurs services pour l'ascension des pyramides. Mais comme on le voit, ils s'y prenaient passablement d'avance, puisque nous en étions encore éloignés d'une couple de lieues. Au Nil, où nous arrivâmes bientôt, une troupe de bateliers nous environna de toutes parts ; et, pour décider lequel d'entre eux nous traverserait dans sa barque, ils s'échangèrent force coups de rames. Cette rixe n'était pas notre affaire. Laissant donc là ces querelleurs aux prises les uns avec les autres, nous entrâmes dans la première barque qui se pré-

sentât et passâmes de l'autre côté, où nous attendaient d'autres guides, qui bon gré mal gré voulurent faire queue.

Leur adjonction nous avait déplu. Pour les écarter de nous, nous prîmes, une fois hors de Gizé, le grand galop ; mais plus agiles que la gazelle du désert ils ne perdirent pas un seul pouce de terrain ; ils nous devancèrent même à la course. Il y avait déjà quelques instants que nous cheminions de la sorte, lorsque le cri *Arabi! Arabi!* se fit entendre. De prime abord je crus qu'il était question de Bédouins. Or, ces Bédouins sont fameux par leur rapacité. Je craignis donc que leur dessein, en venant se joindre à nous, n'eût quelque chose d'hostile. Cette crainte toutefois ne fut pas de longue durée ; elle se dissipa du moment que j'appris que ces étrangers étaient de nouveaux guides qui, comme ceux qui déjà étaient à notre suite, venaient nous faire offre de leur service.

Tout-à-coup un ruisseau d'une certaine largeur nous force de nous arrêter. Nous avons mis pied à terre, et nous nous apprêtons à le traverser, lorsqu'une rixe assez vive s'engage entre quelques-uns de nos Arabes et nous. Un d'entre eux, appartenant à la troisième brigade, vient soudain se précipiter sur moi ; il

veut, à tout prix, se saisir de ma personne, pour la porter sur la rive opposée. C'était de sa part une espèce d'injustice qu'il allait commettre envers tous les autres, et surtout envers ceux qui nous avaient accompagnés depuis les portes du Caire, où ils nous avaient abordés. Rien moins donc que disposé à la sanctionner, en acceptant des services qui allaient priver ces derniers du gain auquel, en me les rendant eux-mêmes, ils allaient avoir droit, je criai et m'efforçai de me soustraire à la viclence qu'on me fesait. Mes cris attirèrent l'attention de Philippo (1), qui se hâte de me venir en aide. Dans l'ardeur de son zèle, il frappe celui-ci du poing, et celui-là du pied ; car plusieurs s'étaient attaqués à moi. Un troisième se montrant plus opiniâtre que les autres, il lui assène un coup de lance. Ce coup était violent ; heureusement que l'Arabe l'esquiva, en se jetant de côté.

Ma liberté était plus que jamais compromise. Pour la défendre, j'eus recours à un moyen, dont jusqu'alors j'avais cru devoir m'abstenir. Ce fut de faire usage des coups. Feignant une émotion de colère plus apparente que réelle,

---

(1) C'est le nom de notre drogman.

je frappai, mais si à plomb, que mon Arabe, qui était revenu plus animé encore que la première fois se ruer sur moi, en recula trois pas en arrière. Resté seul maître de l'arène, et me jugeant par-là même vainqueur, j'allais donner mes ordres, pour que tout s'exécutât suivant ma volonté, lorsque je remarquai que mon ennemi, après s'être remis de sa surprise, se préparait à me livrer un troisième assaut. Philippo s'en aperçut ; persuadé enfin que toute résistence était désormais inutile, il me conseilla de céder à la violence. Ce parti effectivement était ce qu'il y avait de mieux dans pareille conjoncture ; je m'y rendis sur-le-champ. Quelques secondes plus tard, j'étais avec lui et mon jeune compagnon au-delà du ruisseau, d'où, en peu de temps, nous atteignîmes le rocher, près duquel il est d'ordinaire aux visiteurs de laisser leurs montures. Là nouvelle difficulté : Philippo a reçu ordre de choisir parmi nos guides, qui sont au nombre de quinze, ceux qu'il estime nécessaires pour nous accompagner dans notre expédition aérienne. Six devaient nous suffire. Mais ils étaient quinze ! et tous les quinze voulaient, à tout prix, nous aider à l'effectuer. Pour se délivrer de leurs importunités, notre drogman prend sa pique et

la met en évidence ; c'était annoncer le dessein qu'il avait d'en user, si l'on ne cessait de l'assiéger. Mais personne ne bouge. De colère, il saisit son arme, et, en un clin-d'œil, le local que nous occupons, est évacué ; il n'y reste plus que le chiffre voulu d'Arabes ; les autres se sont précipités en dehors de l'enclos. Furieux, à leur tour, d'avoir été de la sorte exclus du nombre des élus, ces derniers se lancent sur la porte, qu'on a eu soin de fermer sur eux, et sans plus de façon, ils se mettent en frais de l'enfoncer. Je m'arme aussitôt d'un bâton que le hazard m'a offert, et, sans pitié, leur en administre à plusieurs reprises de forts coups sur les doigts. Peine encore perdue ; c'est chose arrêtée parmi eux, qu'ils nous suivront, et que, bon gré mal gré, ils nous rendront service. Enfin l'obstacle qui, pendant quelques instants, les avait séparés de nous, disparut ; et de nouveau nous les eûmes autour de nous. Vouloir se débarrasser de telles sangsues était chose impossible ; renonçant donc à toute intention de leur faire désormais résistance, nous nous dirigeâmes sur-le-champ du côté de la pyramide, dont nous n'étions pas fort éloignés, et tous, jusqu'au dernier marchèrent à notre suite.

Ici affaire sérieuse : il est pour nous question d'escalader Chéops ; c'est le nom de la grande pyramide. Or cette escalade a ses difficultés, puisqu'il s'agit de gravir plus de deux cents assises ou rangs de pierre, dont chacune a de deux à quatre pieds de hauteur ; et ses dangers, parce qu'un seul faux pas va suffire, si nous avons le malheur de le faire, pour nous faire rouler jusqu'en bas, et être cause de notre mort. Toutes nos espérances reposent donc sur nos guides ; et heureusement ils n'y font pas faute. Les préparatifs de l'ascension terminés, les uns nous prennent par les bras, tandis que d'autres nous soutiennent par derrière. De cette manière ils nous font parcourir l'apothème septentrional du monument avec une rapidité étonnante ; au bout de quinze minutes à peu près, nous en avions atteint le sommet élevé. On concevra sans peine qu'une telle montée avait dû être pénible ; aussi, éprouvâmes-nous, une fois arrivés en haut, une fatigue exténuante.

Avant de passer outre, cher ami, je m'arrêterai ici un instant, pour te faire remarquer dans l'incident que je viens de rapporter avec tous ses détails, la cupidité de l'Arabe, et son amour pour l'argent. Cet amour, comme tu

as pu t'en convaincre, en lisant ce qui précède, n'est-il pas véritablement effréné ? Cause des avanies dont nous avons été de sa part les tristes victimes, cette passion chez lui ne souffre pas de limites.

A la vue d'un *batchis* le licite et l'illicite semblent s'identifier pour lui ; il n'est pas jusqu'à la démarche la plus humiliante qui ne lui sourie, lorsqu'elle doit lui apporter un *para* (1). Cette faim sordide est ici générale ; elle s'attaque à tous ; de là l'impossibilité de cheminer par les villes comme par les campagnes, sans que hommes, femmes et enfants vous tendent à chaque pas la main, en vous criant *batchis*, *batchis*. Ce mot est dans toutes les bouches. Pendant tout le temps que dura l'ascension de Chéops, il ne cessa de retentir à nos oreilles. A en croire nos guides, il nous eût fallu, pour les satisfaire, leur en couler un dans la main, à chaque assise que nous escaladions.

Je passe maintenant à la description de Chéops. Cette pyramide, la plus élevée de celles de Gizé, domine, en quelque sorte, toute la Basse-Egypte. De sa cîme on en peut,

(1) Le *para* est la huitième partie d'un sou.

pour ainsi dire, compter les plaines, les montagnes et les collines. Le Nil, cette antique fleuve, qui, comme Chéops a surnagé à tant d'éventualités ; Memphis ou plutôt l'emplacement de Memphis, la gloire de ses rois, que la main du temps et les coups de la tempête ont bouleversé de fond en comble ; le Grand-Désert, dont l'horizon ne présente qu'un sable aride, qui, en étendant les limites de son empire, est venu se replier sur sa vaste base ; les pyramides de Sakkara, qui, comme des gardes avancées, se tiennent debout sur la borne du désert, comme pour lui interdire toute empiétation nouvelle sur le sol végétal qui le borde ; les riches plaines que la nature a jetées entre lui et le Nil, et dont l'étonnante fertilité leur a mérité l'honneur d'être regardées par quelques auteurs comme les Champs Elysées de la mythologie païenne ; Masr-Fostat ; le Vieux-Caire et la ville des Califes ; le Grand-Caire, dont le premier n'est plus qu'un nom, et le second une gloire encore brillante, mais qui, comme toutes les grandeurs qu'a déjà vues et saluées l'Egypte, se fanera et s'éclipsera à son tour ; tel est le tableau immense qui s'étend aux pieds de cette pyramide. On chercherait en vain par l'univers entier un coup-d'œil qui soit tout

à la fois plus varié, plus vaste et plus imposant ; c'est le type de la grandeur et de la magnificence.

Chéops est terminé par une plate-forme dont la surface mesure environ quinze à seize pieds en carré. On peut donc s'y tenir en toute sécurité, mais non toutefois sans éprouver quelque frayeur, attendu qu'on y est perché à plus de cinq cents pieds en l'air, sur un point environné de tous côtés d'affreux précipices. Peu de voyageurs se trouvent assez osés pour tenter d'y arriver. Pour sa part, le P. Géramb ne s'en sentit ni les forces ni le courage.

Après avoir admiré assez long-temps l'immensité du colosse qui nous portait, sa prodigieuse grosseur, et le frappant panorama dont il occupe le centre, nous songeâmes à en revoir la base. Le signal du départ donné, nos Arabes cessèrent le jeu auquel ils venaient de livrer leur *batchis* aux chances du hazard, pour se remettre à nos ordres. De nouveau ils nous saisirent ; au bout de quinze minutes nous étions en bas.

Si la descente, comme l'ascension, fut heureuse, nous en sommes redevables à nos Arabes. C'est ici le lieu de rendre justice au zèle qu'ils mettent à s'acquitter de la mission dont ils se

chargent eux-mêmes à l'égard des voyageurs. Autant leur présence cause, de prime abord, d'humeur, autant les services signalés qu'ils rendent ensuite, pendant l'ascension, sont véritablement au-dessus de tout éloge. On n'imagine rien de mieux ; c'est de leur part une attention sans égale. Nous leur devons donc de la reconnaissance pour nous avoir protégés de la sorte contre les dangers auxquels, sans eux, nous n'eussions pu manquer, en réalisant notre hazardeuse entreprise, d'être exposés. Ce n'est que depuis peu qu'ils accompagnent ainsi les voyageurs ; cette mesure est due à Méhémet-Ali, qui, depuis la chute mortelle arrivée, ces dernières années, à un Anglais, pour avoir tenté seul le gravissement de Chéops, en a fait une exigence indispensable.

Je lis dans Hérodote (1) : " Jusqu'au règne de Rhampsinite, l'Egypte fut gouvernée par des lois sages et rangée sous une excellente administration. Mais, après la mort de ce prince, Chéops lui ayant succédé, elle éprouva de grands malheurs. Chéops fit d'abord fermer les temples, et prohiba toute espèce de sacrifices. Ensuite il condamna les Egyptiens indistinctement à des

(1) Cet historien vivait 480 ans avant Jésus-Christ.

travaux publics. Les uns furent contraints de tailler des pierres dans les carrières de la chaîne arabique, et de les traîner jusqu'au Nil ; d'autres à recevoir ces pierres, qui traversaient le fleuve sur des barques, et à les conduire dans la montagne du côté de la Lybie. Cent mille hommes, relevés tous les trois mois, étaient continuellement occupés à ces travaux ; et dix années, pendant lesquelles le peuple ne cessa d'être accablé de fatigues de tout genre, furent employées à faire seulement un chemin pour voiturer les pierres, ouvrage qui ne paraît pas inférieur même à l'élévation d'une pyramide. La longueur de cette chaussée était de cinq stades (256 toises), sa largeur de dix orgyes (56 à 57 pieds), et sa hauteur de huit (45 pieds et demi) ; elle était recouverte en pierres polies, ornées de divers dessins sculptés. Dix années furent donc employées à cette construction et à celle de plusieurs chambres souterraines, ménagées dans la colline où sont élevées les pyramides. Ces souterrains étaient destinés par ce roi à sa sépulture, qu'il avait placée dans une île formée par un canal tiré du fleuve. La construction de la pyramide qui porte son nom, coûta vingt autres années de travaux. Cette pyramide est quadrangulaire, et chaque face a

huit plèthres (800 pieds) de long sur une hauteur égale. Elle est toute revêtue en pierres polies, ajustées avec le plus grand soin ; et aucune de ces pierres n'a moins de trente pieds.

" D'après le procédé employé dans la construction de la pyramide, ses faces représentaient d'abord un escalier en forme de gradins. Quand elle eut été achevée sur ce plan, et qu'il fut question de la revêtir, on fit usage, pour élever successivement les pierres qui devaient servir à ce revêtement, de machines faites en bois et d'une petite dimension. Une de ces machines enlevait la pierre du sol même et la transportait sur le premier rang de gradins ; lorsqu'elle y était parvenue, une autre la portait sur le second, et ainsi de suite, soit qu'il y eût autant de machines que de rangs de gradins, soit que ce fût la même machine qui, facile à déplacer, servît au transport de toutes les pierres ; comme l'un et l'autre m'ont été dits, je dois les rapporter. De cette manière on commença par le revêtement de la partie supérieure ; et l'on continua de travailler en descendant, pour finir à la partie inférieure qui touche le sol.

" Les prêtres égyptiens, continue le même auteur, disent que Chéops régna cinquante ans,

et qu'après sa mort, l'empire passa dans les mains de son frère Chéphren. Il suivit les principes de celui à qui il succédait ; et entre autres choses qu'il fit à son exemple, il éleva aussi une pyramide, qui cependant n'égale pas la grandeur de l'autre, comme nous pouvons l'assurer, après en avoir pris nous-même la mesure. Cette seconde pyramide élevée dans le voisinage de la première, et plus basse de quarante pieds (1), repose sur une première assise de pierres d'Ethiopie, variées de différentes couleurs."

Après Chéphren, Mycérinus, autre fils de Chéops, régna. La conduite de son père lui fit horreur ; il ouvrit les temples, et laissa respirer le peuple abattu sous le poids des souffrances. Il éleva aussi avec le temps la pyramide connue sous son nom.

Chéops, Chéphren et Mycérinus, à qui on a fait pendant si long-temps honneur de la construction des trois pyramides qui portent leur vocable, paraissent cependant n'être que des êtres de raison. M. Champollion a prouvé qu'Hérodote a été en cela trompé par les prêtres égyptiens, à qui il s'était adressé, pour

---

(1) Il y a ici erreur, comme je le dirai plus tard.

obtenir des renseignements sur leur histoire. Ses découvertes démontrent que ces monuments sont dus aux trois premiers rois de la cinquième dynastie, Souphi, Sansaouphi et Mankari, qui avaient voulu en faire le lieu de leur sépulture.

“ Quand on approche de ces colosses, dit M. Denon, l'un des savants attachés à l'expédition de Bonaparte en Egypte, leurs formes angulaires et inclinées les abaissent et les dissimulent à l'œil ; d'ailleurs, comme tout ce qui est régulier n'est petit ou grand que par comparaison, que ces masses éclipsent tous les objets environnants, et que cependant elles n'égalent pas en étendue une montagne, on est tout étonné de sentir décroître la première impression qu'elles avaient fait éprouver de loin ; mais dès qu'on vient à mesurer par une échelle connue cette gigantesque production de l'art, elle reprend toute son immensité. En effet, cent personnes qui étaient à son ouverture, lorsque j'y arrivai, me semblèrent si petites, qu'elles ne me parurent plus des hommes.”

Les dimensions de Chéops sont encore un problême. Depuis Hérodote jusqu'à nos jours, grand nombre de voyageurs l'ont mesuré ; mais leurs calculs n'ont rien de concluant. Loin de là : au lieu d'éclaircir les doutes, ils n'ont fait, pour ainsi

dire, que les augmenter encore. En voici le tableau, tel que donné par plusieurs d'entre eux.

ANCIENS.

	Hauteur de la grande pyramide, ou Chéops.	Largeur d'un de ses côtés.
Hérodote	800 pieds	800 pieds.
Strabon	625 "	600 "
Diodore de Sicile	600 "	700 "
Pline	600 "	708 "

MODERNES.

Le Bruyn	616 pieds	704 pieds.
Prosper Alpin	625 "	750 "
Thévenot	520 "	520 "
Niéburh	440 "	710 "
Greaves	444 "	648 "
Jomard	432 "	800 "
Gemelli Careri	520 "	682 "
Grobert	474 "	716 "
Expédition française	428 "	600 "

NOMBRE DES ASSISES DE PIERRE QUI LA FORMENT.

Greaves	207 assises.
Maillet	208 "
Careri	208 "
Albert Lewienstein	260 "
Pokoke	212 "
Bélon	250 "
Thévenot	208 "

Ainsi, de l'aveu de tous les voyageurs, Chéops a, au moins, deux cent sept assises de hauteur. Or, ces assises ont depuis deux pieds jusqu'à quatre d'élévation ; le moins donc qu'on puisse donner à chacune d'elles est deux pieds et demi ; ce qui, suivant le calcul de M. Greaves, qui en compte 207, ferait 507 pieds six pouces de hauteur perpendiculaire ; mais écoutons M. Savary :

" Observez, dit-il, que MM. Greaves, Maillet, Thévenot et Pokoke, qui ne varient dans le nombre des degrés que depuis 207 jusqu'à 212, ont tous monté par l'angle nord-est, comme le moins endommagé. Mais si l'on fait attention que la pyramide a été ouverte du côté qui regarde le désert, que les pierres en ont été précipitées en bas, et que les sables qui les ont recouvertes y ont formé un monticule considérable, on ne sera plus étonné qu'Albert Lewienstein, Bélon et Prosper Alpin, qui seront montés par l'angle sud-est, ou sud-ouest, moins exposé aux sables de la Lybie, aient trouvé un plus grand nombre de degrés. Ainsi le calcul de ces voyageurs, qui s'accorde avec celui de Diodore de Sicile et de Strabon, semble être le plus près de la véritable hauteur, prise à sa base naturelle. On peut donc croire avec fon-

dement qu'elle a au moins six cents pieds d'élévation. Un passage de Strabon porte ceci jusqu'à l'évidence ; voici ses paroles : " Vers le milieu de la hauteur de l'un de ses côtés, est une pierre que l'on peut lever. Elle forme un canal oblique qui conduit au cercueil déposé dans l'intérieur de la pyramide. " Aujourd'hui l'ouverture de ce canal est placée au-delà de la quinzième assise, c'est-à-dire à une quarantaine de pieds environ au-dessus du sol ; les débris de revêtement de la pyramide, et des pierres tirées de l'intérieur, ont formé dans cet endroit une colline de deux cents pieds de hauteur. Hérodote, qui l'a vue dans le siècle le plus voisin de sa fondation, lorsque la base était encore découverte, lui donne huit cents pieds en carré. Ce sentiment paraît très-vraisemblable ; c'est aussi l'opinion de Pline ; cet écrivain lui fait couvrir un espace de huit arpents en superficie.

Le dépouillement des quatre faces de cette pyramide, et l'ouverture par laquelle on pénètre dans l'intérieur, ont fait croire à quelques écrivains que ce monument n'a jamais été achevé ; c'est une erreur, dont on se convainc sans peine par la simple inspection des débris de mortier, et des éclats de marbre que l'on

trouve encore en plusieurs endroits des gradins. Les témoignages de l'antiquité à ce sujet sont sans réplique : " La grande pyramide, dit Hérodote, fut revêtue de pierres polies, et parfaitement liées ensemble, dont la moindre avait trente pieds de long. On l'avait construite en forme de degrés, sur chacun desquels on plaçait des machines de bois pour élever les pierres de l'une à l'autre."—" La grande pyramide, dit Diodore de Sicile, est bâtie de pierres très-difficiles à travailler, mais aussi d'une dureté éternelle. Elle s'est conservée jusqu'à nos jours (vers le milieu du siècle d'Auguste), sans être aucunement endommagée." Ces citations, comme on le voit, sont plus que suffisantes pour prouver que Chéops a eu un revêtement. Mais que ce revêtement ait été de marbre ou de granit, c'est ce sur quoi l'histoire n'offre aucune donnée certaine ; c'est une question tombée depuis long-temps dans le domaine des hypothèses.

Des inscriptions conçues en hiéroglyphes, selon les uns, et en anciens caractères égyptiens, selon d'autres, étaient autrefois gravées sur ce revêtement destiné à recouvrir les assises de pierre calcaire dont se compose la masse de Chéops. Hérodote en parle dans son voyage

d'Egypte ; des voyageurs modernes, Baldésel et Wansleb, assurent en avoir vu des restes.

Cette pyramide effraie par l'immensité de sa masse ; c'est une montagne élevée par la main des hommes. Un calcul consciencieux lui donne 80,000 pieds cubes, dans lesquels on pourrait faire entrer 3,700 chambres, dont chacune mesurerait 35½ pieds en carré, sur 18½ en hauteur. D'autres calculs ont également démontré qu'avec les pierres qu'elle contient, on pourrait entourer la France entière d'un mur de dix pieds de hauteur sur un d'épaisseur. Qu'on juge d'après cela du travail prodigieux et des dépenses immenses qu'a dû nécessairement exiger l'érection de ce colossal monument ; aussi le coût seul de la nourriture des ouvriers en raves, en oignons et en autres légumes, s'éleva-t-il, d'après Hérodote, qui l'avait appris de la bouche des prêtres égyptiens, à la somme de seize cents talents d'argent (plus de 8 millions de francs). Et en supposant que tout ait été dans le même rapport, quelle n'a pas dû être la dépense pour les autres objets, tels que le fer, le pain et les vêtements des ouvriers ?

Adieu, cher ami.—La suite dans ma prochaine lettre.

LETTRE VIII.

Grand Caire, 10 février 1845.

(*Suite de la précédente.*)

CHER ALFRED,

Jusqu'à présent je ne t'ai entretenu que de l'extérieur de Chéops ; les détails que je t'ai fournis à ce sujet, ne t'auront pas paru, je l'espère, dénués d'intérêt. Je passe maintenant à l'intérieur de cette pyramide.

Cette visite demandait de la prudence ; nos Arabes devant nous y accompagner, il était bon de se mettre en garde contre leur rapacité. Philippo, qui les connaissait mieux que personne, nous avertit de veiller à nos poches,

car il appréhendait qu'en nous aidant à franchir le plan incliné qui aboutit à la chambre du roi, ils ne nous escamotassent adroitement notre argent. Pour lui, il ne jugea pas à propos de nous suivre ; comme pour leur ôter la tentation de nous exploiter, et peut-être même de se défaire de nous, pour s'emparer de nos effets, il resta en station à l'entrée du canal. Cette démarche avait pour eux quelque chose de significatif. C'était les menacer, en cas de méfait, de la colère du pacha ; et ils n'ignorent pas quelle est son inexorable sévérité, surtout quand il est question d'un attentat commis contre la personne d'un étranger.

Le corridor qui introduit dans l'intérieur de la pyramide, ne se trouve qu'à la quinzième assise. Légèrement incliné vers le centre du monument, ce corridor a soixante-seize pieds de long, trois pieds et six pouces de haut, et trois pieds et trois pouces de large. Il présente, à son extrémité, une rampe d'environ dix pieds de large, d'où nous entrâmes dans un autre passage ascendant, long de soixante pieds environ, qui nous conduisit à deux chemins, dont l'un parallèle à l'horizon, mesure douze pieds de long, et l'autre, qui va vers le haut, est large de quatre pieds et quatre pouces, et

long de cent soixante-deux pieds. Ce dernier mène à la chambre du roi. La montée en est extrêmement difficile, à cause du poli des pierres dont il est pavé ; ce qui ne permet pas de s'y attacher. Nos Arabes, dont l'habileté plus que jamais nous parut digne d'éloge, nous aidèrent à la gravir. Après quoi, nous longeâmes une galerie, longue de huit à dix pieds, qui débouche sur une salle de trente-deux pieds de long, sur seize de large et dix-neuf de haut. Cette salle occupe à peu près le tiers de la hauteur de la pyramide ; c'est la chambre du roi, dont on voit encore le sarcophage, fait de marbre blanc, rouge et noir ; sa longueur est de sept pieds et deux pouces, sa largeur de trois pieds et un pouce, et sa hauteur de quatre pieds environ. C'est là, cher ami, qu'est venue se flétrir une gloire mondaine ! c'est là, contre ce marbre, que s'est brisé l'orgueil d'un prince qui, aux jours de ses victoires, semblait se rire de la mort ! Nous enfonçâmes le bras jusqu'au fond de sa tombe, et qu'en retirâmes-nous ? pas même un grain de poussière, qui pût nous témoigner que ce fut là sa demeure dernière. Ce sarcophage, sous le rapport des dimensions, n'offre rien qui étonne ; il nous parut de grandeur ordinaire. Les hommes, qui

vivaient il y a près de quatre mille ans, n'étaient donc pas des géants ; c'étaient tout comme aujourd'hui des êtres de cinq à six pieds de stature. Les momies qu'on a déterrées dans le voisinage des pyramides confirment cette assertion ; leurs proportions n'excèdent pas la mesure que je viens de donner.

De la chambre du roi nous passâmes à celle de la reine, où nous aperçûmes du côté de l'orient une niche dont l'enfoncement dans le mur est de trois pieds sur une hauteur de huit ; on croit que c'est là que son corps fut déposé. Cette seconde chambre est à cent pieds environ au-dessous de la première, dont elle mesure à peu près les dimensions.

A l'entrée de la galerie qui conduit à la salle de la reine, est un puits de deux cents pieds de profondeur, et dont la largeur est de trois pieds environ. M. Careri prétend que de là on passait autrefois à des souterrains, aujourd'hui remplis de pierres et de sable, par lesquels on pénétrait dans la tête d'une idole, qui se trouvait dans le voisinage. Cette opinion n'est pas toutefois admise par tout le monde ; elle est combattue par plusieurs voyageurs, et, entre autres, par M. Maillet, qui pense que ce canal n'a jamais eu d'autre destination que de servir

de retraite ou plutôt de passage aux ouvriers qui travaillèrent à la construction du monument.

De nouvelles investigations, faites en 1838, ont mis au jour plusieurs chambres jusqu'alors inconnues. La reconnaissance en est due au colonel Vyse qui, convaincu que Chéops devait receler d'autres salles que les deux dont j'ai parlé, fit faire des travaux qui se terminèrent par la découverte de trois nouveaux appartements ; ils sont tous trois placés au-dessus de la tombe du roi ; il leur donna les noms de Nelson, Wellington et Campbell.

La chaleur intense et presque suffocante que nous éprouvions dans ce séjour de la mort, nous força d'en sortir bientôt, pour aller humer l'air frais du dehors. Quelques instants plus tard, nous étions au pied du sphynx, situé vis-à-vis Céphrène, avec lequel on assure qu'il a communiqué dans les temps anciens ; cette voie de communication est aujourd'hui perdue. La tête, les épaules, le col et la poitrine de ce colosse sont à découvert. Sa face, qui est bien conservée, révèle encore, malgré le ravage des siècles qu'elle compte d'existence, des traits où perce l'expression de la douceur. Les musées d'Europe sont remplis de figures de formes à peu près semblables.

La partie du sphynx que le sable n'a pas envahie, a environ vingt-sept pieds de hauteur ; l'animal entier en a à peu près cent quarante. Sur le second doigt de sa patte gauche, se lisait autrefois une inscription en vers grecs, avec la signature d'Arrien ; la tête de ce sphynx portant cette inscription est le portrait du roi Thoutmosis XVIII, qui vivait 1700 ans avant Jésus-Christ. Lorsque M. Caviglia fit déblayer la partie antérieure de ce colosse, on trouva entre ses pattes un grand monolythe avec quatre lions ; mais, par un travers qu'on ne peut s'expliquer, ce voyageur, après avoir vendu un de ces lions à un Anglais, fit recombler le reste, de telle manière qu'aujourd'hui le sphynx à tête royale est caché dans le sable presque aussi profondément qu'auparavant (1).

A deux pas de là se voit un tombeau, qu'on appelle *tombeau de Campbell.* Ce personnage est apparemment le même dont il a été parlé plus haut, lorsqu'il a été question des chambres découvertes par le colonel Vyse dans la grande pyramide. Les parois intérieurs de ce tombeau n'offrent aucune entaille qui donne prise au pied ; aussi n'y peut-on descendre qu'au

(1) M. Le Normand.

moyen d'une corde. Des fouilles qu'on y a faites, ces années dernières, y ont mis en évidence deux superbes sarcophages, dont l'un a été transporté en Europe. On ne peut douter qu'une pyramide, dont aucune donnée toutefois ne permet de préciser aujourd'hui l'étendue, puisque le sable de la Lybie s'est amoncelé en cet endroit à une grande hauteur, n'ait autrefois recouvert ce monument. De nouveaux travaux entrepris dans l'intérêt de la science, jetteront tôt ou tard, espérons-le, sur cette question des lumières, dont l'archéologie devra tirer le plus grand avantage.

A l'ouest de Chéops gisent Céphren et Mycérinus ; ces trois pyramides sont échelonnées à assez peu de distance les unes des autres. Céphren est sis sur un terrain naturellement plus exhaussé que celui qui porte Chéops. Son revêtement, depuis la base jusqu'aux deux tiers environ de sa hauteur, a disparu ; le reste se soutient en l'air, sans qu'on en sache le comment. Le gravissement en semble, au premier coup-d'œil, impossible ; il paraît cependant que les Arabes réussissent à en atteindre le sommet. Cette pyramide a 684 pieds de base et 456 pieds de hauteur ; Balzoni, en 1816, y ouvrit un passage, par lequel il pénétra, en sui-

vant de longs et obscurs corridors ascendants et descendants, jusqu'à une chambre, dont l'intérieur est revêtu de granit. Il y trouva un sarcophage contenant des ossements qu'il prit d'abord pour ceux de quelque grand personnage qu'on y avait déposé ; mais, en les examinant de près, il finit par reconnaître qu'ils avaient appartenu à un bœuf. Ne serait-ce pas, par hazard, l'animal que l'Egypte adorait sous le nom du dieu Apis ? Ce qu'il y a, au moins, d'incontestable, c'est que ce bœuf, après avoir atteint le terme fixé pour son existence, était noyé dans le Nil par les prêtres qui, après l'avoir embaumé, l'enfermaient, à la suite de magnifiques obsèques, dans un riche tombeau préparé à cet effet.

La troisième pyramide, Mycérinus, n'a rien de bien remarquable. Dépouillée totalement comme Chéops de son revêtement, elle n'a que 162 pieds de haut sur une base de 280. Philista s'élève tout près de là ; c'est une autre pyramide, dont les dimensions sont encore moindres. Son sommet se termine par une large pierre qui, selon les apparences, a dû servir de piédestal à une statue, que le temps ou la barbarie a détruite.

Les monuments les plus authentiques de l'histoire font remonter la construction de Chéops à neuf siècles avant l'ère chrétienne ; ceci, comme on le voit, ne s'accorde guère avec les quarante qu'on lui a, jusqu'à présent, assez généralement donnés. Le calife Mahmoud, qui vivait au commencement du huitième siècle, est, disent certains écrivains arabes, le premier qui, poussé par la soif de l'or, ait osé porter une main sacrilége sur ce séjour de la mort. Il espérait y découvrir des trésors ; mais ses espérances furent bien déçues : quelques idoles d'or, trouvées près de la momie du roi, furent le seul prix de plusieurs années de travaux et de dépenses énormes. D'autres attribuent cette entreprise au calife *Aaroun-Reschid*, qui vivait du temps de Charlemagne, à qui il fit cadeau d'une horloge d'eau, la première qu'on ait vue en France. Quoiqu'il en soit de ces diverses opinions, toujours est-il que l'ouverture de la grande pyramide a été exécutée sous la domination arabe.

Cette visite terminée, nous reprîmes, après avoir donné un second *batchis* à chacun de nos guides, la route de Gizé. La plaine qui nous en séparait est très-vaste ; de beaux champs de blé, dont les nombreux épis, agités par le vent,

se balançaient comme les vagues de la mer, en couvraient la surface. Nous ne pûmes qu'admirer le sol où croissent de si riches moissons. D'innombrables crevasses le sillonnent dans toute son étendue ; c'est à travers ces crevasses larges et profondes que s'élèvent avec orgueil des tiges sans nombre qui déjà ont atteint la hauteur d'un pied et demi environ (1). Cette fertilité frappe d'étonnement ; pour l'expliquer, il faut avoir recours au limon que le Nil, en rentrant dans son lit, dépose en ces lieux.

Le P. Sicard et le docteur Shaw ont prétendu que cette plaine a servi d'emplacement à l'ancienne Memphis des Pharaons ; d'autres, au contraire, tels que Pokoke et l'auteur des lettres sur l'Egypte, la placent à deux lieues plus au sud, dans le voisinage des pyramides de Sakkara, et dans l'endroit où se trouve aujourd'hui un village appelé *Mit-rahéneh*. Ils appuient leur opinion du témoignage de plusieurs anciens, et entre autres de celui de Pline ; la clarté et la précision de cet écrivain

---

(1) En Egypte le blé se sème en octobre et en novembre, et se récolte en mars. En décembre les arbres perdent successivement leur feuillage ; mais ce symptôme de l'automne est effacé par d'autres images ; les blés, les herbes, les fleurs étalent partout le spectacle d'un nouveau printemps. Dans cette riche contrée, la terre ne repose jamais : tous les mois ont leurs fleurs, et toutes les saisons leurs fruits.

tranchent la difficulté, de manière à ne plus laisser de prise au doute. " Les trois grandes pyramides, dit-il, que les navigateurs aperçoivent de toutes parts, sont situées sur une colline stérile et pierreuse, entre Memphis et le Delta, à une lieu du Nil, *à deux de Memphis*, et près du village de Busiris." Ce village subsiste encore aujourd'hui sous le nom d'*Abousir*, à quelque distance des pyramides ; le bourg de *Mit-rahéneh* ou *Menf*, anciennement Memphis, est situé à deux lieues environ vers le sud de ces monuments.

Les pyramides de Sakkara, élevées comme je viens de le marquer, dans le voisinage de *Mit-rahéneh*, sont au nombre de dix-huit. La plus grande n'a que 345 pieds de hauteur, sur une base de 665 de largeur. Ces pyramides passent cependant pour plus anciennes que celles de Gizé.

Je regretterai toujours, cher ami, que le temps ne m'ait pas permis de visiter l'emplacement de Memphis. Cependant comme mes yeux l'ont vu du sommet de Chéops, je me crois en droit de t'en entretenir quelques instants. Memphis doit sa fondation aux rois de Thèbes, dans la Haute-Egypte, qui, désireux de se rapprocher des embouchures du Nil, pour

respirer un air plus frais, et pour être, en même temps, plus à portée de défendre leurs états du côté du nord, en jetèrent les fondements à cinquante lieues de la mer. Dans le dessein de la rendre égale à l'ancienne capitale, ils l'enrichirent de magnifiques édifices, et de superbes temples, parmi lesquels se signalait surtout par ses beautés celui du dieu Vulcain : l'art n'avait rien épargné pour en faire un objet d'admiration. Venait ensuite celui de Sérapis, dont la principale avenue était bordée de sphynx prodigieux.

Par sa position avantageuse, Memphis commandait la vallée d'Egypte. Des canaux la fesaient communiquer avec le lac *Mœris* et le lac *Maréotis*, situés, le premier à plusieurs lieues au couchant, et le second au nord, à quelques pas d'Alexandrie ; de sorte qu'on pouvait de là parcourir tout le pays en bateau ; ce qui en fit bien vîte un centre de richesses, de commerce et de sciences. Le passage de Cambyse par cette contrée, jusqu'alors si heureuse, l'an 3478 du monde, fut le terme de la prospérité de Memphis. Ce farouche conquérant s'appliqua, en particulier, à y éteindre le flambeau de la science ; il craignait sans doute que sa lumière ne découvrît sa barbarie aux généra-

tions futures. Memphis était relevée de sa chute, et brillait encore avec éclat, lorsqu'Alexandre, à son tour, vint envahir l'Egypte ; il lui donna dans Alexandrie, qu'il venait de bâtir sur le bord de la mer, une rivale, qui finit par l'éclipser presque totalement, en lui enlevant ses habitants et le monopole du commerce.

Je ne puis, cher ami, m'empêcher de te retracer ici une histoire dont Memphis a été le théâtre ; c'est celle du chaste Joseph ; histoire trop touchante, trop sentimentale, pour ne pas mériter de fixer un instant tes regards : la voici telle que je la trouve dans la Genèse, dont j'emprunte ici même le style et les expressions.

" La famine croissant tous les jours par toute la terre, Joseph avait ouvert tous les greniers, et vendait du blé aux Egyptiens. Jacob l'ayant ouï dire, dit à ses enfants : Allez en Egypte acheter ce qui nous est nécessaire afin que nous puissions vivre et que nous ne mourions pas de faim.—Ils entrèrent donc dans l'Egypte avec les autres qui y allaient pour acheter du blé ; parce que la famine était dans le pays de Chanaan. Joseph commandait alors dans toute l'Egypte, et le blé ne se vendait aux peuples que par son ordre. Ses frères l'ayant adoré, il les reconnut ; et leur parlant assez rudement,

comme à des étrangers, il leur dit : D'où venez-vous ?—Ils lui répondirent : Nous venons du pays de Chanaan pour acheter ici de quoi vivre.—Et quoiqu'il connût bien ses frères, il ne fut pas néanmoins connu d'eux. Joseph ayant feint de les prendre pour des espions, exigea d'eux, après avoir su de leur bouche que leur père vivait encore, qu'ils étaient douze frères, dont l'un était resté avec l'auteur de leurs jours, et l'autre n'était plus au monde, qu'ils envoyassent quelqu'un d'entre eux pour lui amener celui qui était resté à la maison paternelle. Benjamin parut donc à la cour de Joseph, qui ne voulut pas encore se faire connaître. Comme ils s'en retournaient dans leur pays, Joseph donna ordre à son intendant de mettre à l'insçu de ces étrangers, sa coupe à l'entrée du sac du plus jeune, avec l'argent qu'il avait payé pour le blé. Lorsqu'ils furent sortis de la ville, il envoya un homme d'affaires, en lui disant : Courez après ces gens ; arrêtez-les, et leur dites : Pourquoi avez-vous rendu le mal pour le mal ? La coupe que vous avez dérobée, est celle dans laquelle mon seigneur boit, et dont il se sert pour deviner.— L'intendant les ayant fouillés, en commençant par le plus grand jusqu'au plus petit, trouva la

coupe dans le sac de Benjamin. Alors ayant déchiré leurs vêtements et rechargé leurs ânes, ils revinrent à la ville.—Pourquoi avez-vous agi ainsi, leur dit Joseph, devant qui ils furent amenés ? Ignorez-vous qu'il n'y a personne qui m'égale dans la science de deviner ?—Que répondrons-nous à mon seigneur, dit Juda ? Que pouvons-nous lui représenter avec quelque ombre de justice pour notre défense ? Dieu a trouvé l'iniquité de vos serviteurs. Nous sommes tous les esclaves de mon seigneur, nous et celui à qui on a trouvé la coupe.—Joseph répondit : Dieu me garde d'agir de la sorte. Que celui qui a pris ma coupe soit mon esclave ; et pour vous autres, allez en liberté retrouver votre père.

“ Juda s'approchant alors plus près de Joseph, lui dit avec assurance : Mon seigneur, permettez, je vous prie, à votre serviteur de vous adresser la parole ; et ne vous mettez pas en colère contre votre esclave ; car après Pharaon, c'est vous qui êtes mon seigneur. Vous avez d'abord demandé à vos serviteurs : Avez-vous encore votre père ou quelque autre frère ? Et nous vous avons répondu, mon seigneur : Nous avons un père qui est vieux, et un jeune frère qu'il a eu dans sa vieillesse, dont le frère,

qui était né de la même mère, est mort ; il ne reste plus que celui-là, et son père l'aime tendrement. Vous dîtes alors à vos serviteurs : Amenez-le moi ; je serai bien aise de le voir. Mais nous vous répondîmes, mon seigneur : Cet enfant ne peut quitter son père ; car, s'il le quitte, il le fera mourir. Vous dîtes à vos serviteurs : Si le dernier de vos frères ne vient avec vous, vous ne verrez plus mon visage.... Notre père nous ayant dit : Retournez en Egypte, pour acheter encore un peu de blé, nous lui répondîmes : Nous ne pouvons y aller seuls. Si notre jeune frère y vient avec nous, nous irons ensemble ; mais, à moins qu'il ne vienne, nous n'oserons pas nous présenter devant celui qui commande en ce pays-là. Il nous répondit : Vous savez que j'ai eu deux fils de Rachel ma femme. L'un d'eux étant allé aux champs, vous m'avez dit qu'une bête l'avait dévoré, et il ne paraît plus jusqu'à cette heure. Si vous emmenez encore celui-ci et qu'il lui arrive quelque accident dans le chemin, vous accablerez ma vieillesse d'une affliction qui la conduira dans le tombeau. Si je me présente donc à mon père, votre serviteur, et que l'enfant n'y soit pas, comme sa vie dépend de celle de son fils, lorsqu'il verra qu'il n'est pas avec nous, il

mourra, et vos serviteurs accableront sa vieillesse d'une douleur qui le mènera au tombeau. Que ce soit plutôt moi qui sois votre esclave, puisque je me rends caution pour cet enfant. . . . Ainsi je demeurerai votre esclave, et je servirai mon seigneur en la place de l'enfant, afin qu'il retourne avec ses frères.

" Joseph ne pouvait plus se retenir ; et parce qu'il était environné de plusieurs personnes, il commanda qu'on fît sortir tout le monde, afin que nul étranger ne fût présent, lorsqu'il se ferait connaître à ses frères. Alors les larmes lui tombant des yeux, il éleva fortement sa voix, qui fut entendue des Egyptiens et de toute la maison de Pharaon ; et il dit à ses frères : Je suis Joseph ! mon père vit-il encore ?—Mais ses frères ne purent lui répondre, tant ils étaient saisis de frayeur. Il leur parla donc avec douceur et leur dit : Approchez-vous de moi ; et s'étant approchés de lui, il ajouta : Je suis Joseph votre frère que vous avez vendu à des marchands, qui m'ont amené en Egypte. Ne craignez point, et ne vous affligez point de ce que vous m'avez vendu pour être conduit en ce pays-ci ; car Dieu m'a envoyé en Egypte avant vous, pour votre salut. Il y a déjà deux ans que la famine a commencé

sur la terre, il en reste encore cinq, pendant lesquels on ne pourra ni labourer ni recueillir. Dieu m'a fait venir ici avant vous, pour vous conserver la vie. Hâtez-vous d'aller trouver mon père, et dites-lui : Voici ce que vous mande votre fils Joseph : Dieu m'a rendu comme le maître de toute l'Egypte ; venez me trouver, ne différez pas. Hâtez-vous de me l'amener.

" Ses frères vinrent donc d'Egypte au pays de Chanaan vers Jacob leur père, et ils lui annoncèrent cette nouvelle : Votre fils Joseph est vivant, et commande dans toute la terre d'Egypte.—Ce que Jacob ayant entendu, il se réveilla comme d'un profond sommeil ; et cependant il ne pouvait croire ce qu'ils lui disaient. Ses enfants insistaient au contraire, en lui rapportant comment toute la chose s'était passée. Enfin, ayant vu les chariots et tout ce que Joseph lui envoyait, il reprit ses esprits ; et il dit : Je n'ai plus rien à souhaiter, puisque mon fils Joseph vit encore ; j'irai et je le verrai avant que je meure.

" Jacob partit donc avec tout ce qu'il avait pour l'Egypte. Il envoya Juda devant lui vers Joseph, pour l'avertir de sa venue, afin qu'il vînt à sa rencontre dans la terre de Gessen.

Joseph vint au même lieu au-devant de son père ; et le voyant, il se jeta à son cou, et l'embrassa en pleurant. Jacob dit à Joseph : Je mourrai maintenant avec joie, puisque j'ai vu votre visage, et que je vous laisse après moi."

Moïse habita aussi, mais plus tard, la cour des rois de Memphis, où il fut initié à tous les secrets et à toutes les sciences des Egyptiens. Forcé de la quitter pour se soustraire à la justice dont il redoutait la rigueur, depuis le meurtre qu'il avait commis, en tuant l'un des oppresseurs de sa nation, il se retira dans le désert, où le Seigneur lui apparut et lui dit :

" J'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Egypte ; j'ai entendu le cri qu'il jette à cause de la dureté de ceux qui ont l'intendance des travaux. Et sachant quelle est sa douleur, je suis descendu pour le délivrer des mains des Egyptiens, et pour le faire passer de cette terre en une terre bonne et spacieuse, en une terre où coulent des ruisseaux de lait et de miel. Venez et je vous enverrai vers Pharaon, afin que vous fassiez sortir de l'Egypte les enfants d'Israël qui sont mon peuple.—Moïse, à qui Aaron s'était joint par l'ordre du Seigneur, alla trouver Pharaon ; tous deux lui parlèrent en ces termes : Voici ce que dit le Seigneur

le Dieu d'Israël : Laissez aller mon peuple, afin qu'il me sacrifie dans le désert.—Mais le roi répondit : Qui est le Seigneur, pour que je sois obligé d'écouter sa voix, et de laisser sortir Israël ? Je ne connais point le Seigneur, et je ne laisserai pas sortir Israël.—Pharaon résistait aux ordres du Seigneur.

" J'endurcirai, dit-il à Moïse, le cœur de ce roi, et je signalerai ma puissance dans l'Egypte par un grand nombre de prodiges et de miracles. Les Egyptiens apprendront que je suis le Seigneur, après que j'aurai étendu ma main sur l'Egypte et que j'aurai fait sortir les enfants d'Israël du milieu d'eux (1)."—Pharaon refusant encore d'obéir au ordres du Seigneur, Moïse, par son commandement, de sa verge frappa les eaux du fleuve devant Pharaon et ses serviteurs, et l'eau fut changée en sang. Ce fut là la première plaie dont le Seigneur châtia l'Egypte ; la seconde fut celle des grenouilles ; la troisième, des moucherons ; la quatrième, des mouches ; la cinquième, de la peste ; la sixième, des ulcères ; la septième, des tonnerres, de la pluie, de la grêle et de la foudre ; la huitième, des sauterelles ; la neuvième, des

(1) Exode, III et suiv.

ténèbres ; la dixième, de la mort des premiers-nés. Tous ces maux dont il fut écrasé avec son peuple, effrayèrent Pharaon, qui, la nuit même où son premier-né fut mis à mort, fit venir Moïse et Aaron, et leur dit : " Retirez-vous promptement d'avec mon peuple, vous et les enfants d'Israël ; allez sacrifier au Seigneur, comme vous le dites ;" et à l'instant même les fléaux cessèrent.

Ces événements, marqués les uns au coin de la grandeur, les autres à celui de la terreur, ont eu, cher ami, Memphis pour théâtre. Ils sont entrés dans le domaine de l'histoire, et ont attaché à son nom une célébrité, qui, après avoir surnagé à son existence, traversera encore entière les siècles les plus reculés. En voilà assez pour justifier les détails que je me suis permis, à son occasion, d'insérer dans ce journal.

Adieu.



LETTRE IX.

Grand Caire, 10 février 1845.

(*Suite de la précédente.*)

Cher Alfred,

Gizé, où nous arrivâmes, après avoir traversé la vaste plaine qui le sépare des pyramides, est misérable par ses édifices, qui, comme tous ceux du pays, en général, ne révèlent que misère et malpropreté. Ce village doit son origine au choix que les gouverneurs des califes firent de *Masr-Fostat*, pour en faire le siége de leur résidence. Dans les immenses plaines qui l'environnent se cultive le *chartame*. La fleur de cet arbrisseau entre dans la teinture des draps ; sa tige sert de bois de chauffage.

Gizé est célèbre par ses fours à faire couver des œufs ; l'endroit où s'exécute cet étrange procédé, s'appelle *Ma' amal-el-fira'kh.* Les œufs doivent rester seize jours exposés à l'action de la chaleur ; ce n'est qu'au dix-huitième qu'ils se dépouillent de leurs coquilles. La chaleur, pendant tout le temps de la couvée, est de 100" à 104" de Fahrenheit. En 1840, le nombre des œufs ainsi couvés, s'éleva à 13,069,733. Il serait à souhaiter que ce procédé, si peu dispendieux dans sa mise à exécution, et si riche en résultats, fût adopté par nos compatriotes. Ce serait le moyen de ramener sans beaucoup de peine parmi nous le siècle du bon Henri IV, qui voulait que chaque chef de famille, sous son règne, fût en état de mettre tous les jours une volaille au pot.

Embabeh est situé dans le voisinage de Gizé. Ce village occupera à jamais une place honorable parmi les théâtres où a brillé la valeur française ; c'est là que Bonaparte, en 1798, remporta une mémorable victoire sur les troupes égyptiennes, commandées par Mourad-bey.

" L'armée, dit Norvins, repart d'Omdinar pendant la nuit, arrive, sur les deux heures après-midi, à une demi-lieue d'Embabeh, et voit le corps des Mameloucks se déployer en avant

de ce village. En arrière de la gauche des ennemis s'élevaient les pyramides, ces immobiles témoins des plus grandes fortunes et des plus grandes adversités du monde. En arrière de la droite coulait le vieux Nil, brillaient les trois cents minarets du Caire, et s'étendaient les plaines jadis si fertiles de l'antique et populeuse Memphis. Le costume magnifique, l'éclat des armes, la beauté des chevaux de la cavalerie des beys, contrastaient singulièrement avec l'uniforme et l'armement sévère des bataillons français, dont le général se confond avec eux par la simplicité. C'est Léonidas luttant avec ses Spartiates contre la fastueuse armée des Satrapes ; mais il n'y eut pas de Thermopyles. Les pyramides furent heureuses aux Français. " Soldats, s'écrie Bonaparte, songez que, du haut de ces monuments, quarante siècles vous contemplent ! "

" Mourad-bey appuie sa droite au Nil, vers lequel il a construit à la hâte un camp retranché, garni de quarante pièces de canon et défendu par une vingtaine de mille hommes, janissaires et spahis ; sa gauche, qui se prolonge vers les pyramides, comprend dix mille Mameloucks, servis chacun par trois fellahs, auxquels on avait donné des armes, et qu'on

obligeait de se battre derrière les retranchements. Quelques milliers de cavaliers arabes, qui n'étaient les auxiliaires des Mameloucks que pour piller et massacrer dans le cas d'une victoire, remplissaient l'espace entre les pyramides. Le collègue de Mourad-bey, Ibrahim, moins belliqueux et moins brave que lui, se tenait de l'autre côté du Nil, avec mille cavaliers, ses esclaves et ses richesses, prêt à sortir du Caire et à se refugier en Syrie, si les Français étaient victorieux. Un nombre considérable de barques couvraient le Nil, et portaient toutes les richesses des Mameloucks. Tel était l'ordre dans lequel les deux beys nous attendaient.

“ Bonaparte dispose son armée comme à Chébreiss, mais de manière à présenter plus de feu aux ennemis. Ordre est surtout donné de ne pas se hâter de tirer, d'attendre froidement l'ennemi, et de ne faire feu qu'à bout portant. Il craignait que ces impétueux soldats de l'armée d'Italie, habitués à marcher au pas de charge, eussent de la peine à se résigner à cette froide et impassible immobilité des murailles. Desaix occupe notre droite, Vial notre gauche, Dugua le centre. La reconnaissance du camp ennemi nous apprend que son artillerie n'est pas sur

affûts de campagne, et ne pourra sortir non plus que son infanterie, qui n'oserait le faire sans canons. Aussi Bonaparte ordonne un mouvement de toute son armée sur sa droite, en passant hors la portée des pièces du camp retranché ; dès lors l'artillerie et l'infanterie deviennent presque inutiles à l'ennemi, et nous n'aurons affaire qu'aux Mameloucks.

“ Né avec l'instinct de la guerre et doué d'un coup-d'œil pénétrant, Mourad sent que le succès de la journée dépend de ce mouvement, et qu'il faut l'empêcher à tout prix. Il part avec six à sept mille chevaux et vient fondre sur la colonne du général Desaix. Attaquée en marche, cette colonne paraît ébranlée et même en désordre un moment ; mais les carrés se forment, et reçoivent avec sang-froid la charge des Mameloucks, dont la tête seule avait commencé le choc. Reynier flanque notre gauche ; Bonaparte qui se tenait dans le carré du général Dugua, avance aussitôt sur le gros des Mameloucks, et se place entre Reynier et le Nil. Les Mameloucks font des efforts inouis pour nous entamer ; ils périssent foudroyés par le feu de nos carrés, comme sous les murs d'autant de forteresses. Ces remparts vivants font croire à l'ennemi que nos soldats sont attachés

les uns aux autres. Alors les plus braves acculent leurs chevaux contre les baïonnettes de nos grenadiers, et les renversent sur eux. La masse tourne autour de nos carrés, en cherchant à pénétrer dans les intervalles ; dès lors leur but est manqué ; au milieu de la mitraille et des boulets, une partie rentre dans le camp ; Mourad, suivi de ses plus habiles officiers se dirige sur Gizé, et se trouve ainsi séparé de son armée. Cependant la division Bon se porte sur le camp retranché, tandis que le général Rampon court occuper une espèce de défilé entre Gizé et ce camp, où règne la plus horrible confusion. La cavalerie se jette sur l'infanterie, qui, voyant la défaite des Mameloucks, s'enfuit vers la gauche d'Embabeh ; un bon nombre parvient à se sauver à la nage ou avec des bateaux ; mais beaucoup sont précipités dans le Nil par le général Vial. Les autres divisions françaises gagnent du terrain ; pris entre leur feu et celui des carrés, les Mameloucks essaient de se faire jour, et tombent en désespérés sur la petite colonne du général Rampon ; tout leur courage échoue contre ce nouvel obstacle ; ils tournent bride ; mais un bataillon de carabiniers devant lequel ils sont obligés de passer à cinq pas, en fait une effroyable

boucherie ; tout le reste périt ou se noie. Mourad-bey n'emmène dans sa retraite que deux mille cinq cents Mameloucks, sauvés comme lui du carnage. Le camp des ennemis enlevé à la baïonnette, les quarante pièces de canon qui le défendaient, quatre cents chameaux, les vivres, les trésors, les bagages de cette noble milice d'esclaves, l'élite de la cavalerie d'Orient et la possession du Caire, furent les trophées de la victoire d'Embabeh. Bonaparte, qui connaissait la puissance des anciens souvenirs, donna à cette brillante journée le nom de *bataille des pyramides.*"

La situation de Gizé est belle ; de là on découvre, à gauche, l'île de *Rouada,* où se trouve le *Kilomètre,* et, à droite, le Vieux Caire, avec les milliers de barques qui, en cet endroit, encombrent les rives du Nil. Les principaux d'entre les habitants de la capitale viennent y passer le temps des grandes chaleurs.

Le Vieux Caire est situé à deux milles et demi du nouveau. Cette ville, qui porte en arabe le nom de *Masr-el-Atik,* est bien déchue de sa première splendeur : elle n'en a conservé que le commerce, qui y est encore assez florissant ; c'est le port où abordent les bateaux venant de la Haute-Egypte. Nous y passâmes

de Gizé, dans le dessein d'y visiter l'église de St. Serge, où se voit la grotte de la Sainte-Famille ; c'est un sanctuaire que toutes les dénominations chrétiennes tiennent en grande vénération. La voûte en est supportée par sept colonnes, dont trois occupent la droite et quatre la gauche. La tradition prétend désigner dans l'un des murs intérieurs, l'endroit même, où la Sainte-Vierge reposait avec son divin enfant. Mais le jeune Arabe qui nous servait, en ce moment, de guide, alla encore plus loin : " Ce lieu, dit-il, en nous montrant de la main celui dont je viens de parler, est le même où la Vierge Marie mit son fils au monde." Ce renseignement était une impudence : un soufflet devait en être la juste récompense ; nous nous abstînmes cependant de le lui administrer, de crainte de profaner la sainteté d'un sanctuaire si vénérable ; nous nous contentâmes de lui rire au nez. Cette grotte appartient aux Franciscains du Grand-Caire ; ils ont, du moins, droit d'y offrir les saints mystères. Avant de nous retirer, nous nous jetâmes à genoux, mon compagnon et moi ; nous récitâmes dans cette attitude, par trois fois, à voix haute, la salutation angélique ; nous voulions honorer, par ce faible hommage, la Famille Sainte, dont la présence a sanctifié ce sombre séjour.

" .... Un homme de la tribu de Lévi ayant épousé une femme de sa tribu,

" Sa femme enfanta un fils ; et voyant qu'il était beau, elle le cacha pendant trois mois.

" Mais comme elle vit qu'elle ne pouvait plus tenir la chose secrète, elle prit un panier de jonc ; et l'ayant enduit de bitume et de poix, elle mit dedans le petit enfant, l'exposa parmi des roseaux sur le bord du fleuve,

" Et fit tenir sa sœur loin de là, pour voir ce qui en arriverait.

" En ce même temps la fille de Pharaon vint au fleuve, pour se baigner, accompagnée de ses filles, qui marchaient le long du bord de l'eau. Et ayant aperçu ce panier parmi les roseaux, elle envoya une de ses filles qui le lui apporta.

" Elle l'ouvrit ; et trouvant dedans ce petit enfant qui criait, elle fut touchée de compassion, et elle dit : C'est un des enfants des Hébreux.—La sœur de l'enfant lui dit : Vous plaît-il que j'aille quérir une femme des Hébreux qui puisse nourrir ce petit enfant ?

" Elle lui dit : Allez.—La fille s'en alla donc, et fit venir sa mère. La fille de Pharaon lui dit : Prenez cet enfant et me le nourrissez, et je vous en récompenserai—La mère prit l'en-

fant et le nourrit : et lorsqu'il fut assez fort, elle le donna à la fille de Pharaon,

“ Qui l'adopta pour son fils, et le nomma Moïse.” (1)

Quelques-uns placent en face du Vieux Caire la partie du Nil où Moïse fut ainsi sauvé des eaux ; cette tradition n'est toutefois rien moins qu'incontestable, puisque d'autres le font trouver un peu plus bas, vis-à-vis *Rouada*, île aujourd'hui célèbre à cause du *Nilomètre* qu'elle renferme. Le *Nilomètre* n'est autre chose qu'une colonne graduée, sur laquelle l'Egypte lit, tous les ans, le décret qui va décider de son avenir, qui, comme on sait, repose sur la crue plus ou moins élevée des eaux du fleuve. Notre dessein était de le visiter avant de rentrer dans la ville ; mais l'heure avancée qu'il était quand nous sortîmes du Vieux Caire, nous força d'en faire le sacrifice ; c'est un nouveau regret à ajouter à celui de n'avoir pu nous transporter sur le site de l'ancienne Memphis. Voici néanmoins la description de ce monument, telle que nous la donnent les voyageurs qui l'ont vu ; c'est une haute colonne de marbre, qui s'élève du milieu d'un bassin, dont le fond

(1) Genèse II, 1, etc., etc.

est de niveau avec le lit du Nil. Graduée dans toute sa longueur, cette colonne est divisée en coudées et en pouces. Au temps de l'inondation, l'eau entre par un conduit dans le bassin où elle se trouve. Tous les matins on l'examine ; des crieurs publics sont ensuite chargés d'en publier aussitôt après le résultat par les rues de la capitale. Si l'eau a atteint la hauteur de seize coudées, la joie se répand par tout le pays ; c'est l'annonce de la plus grande abondance. La consternation, au contraire, devient générale, lorsqu'elle n'est pas montée à ce chiffre, ou qu'elle l'excède trop ; car c'est alors le signe d'une disette plus ou moins grande, selon que les eaux sont plus ou moins hautes.

De *Masr-el-Atik* nous reprîmes la route du Grand Caire, que nous traversâmes de nouveau, en nous fesant jour au milieu des flots d'Arabes qui, comme la première fois, en encombraient complètement les rues. Il était environ six heures, quand nous rentrâmes au logis.

Adieu.

LETTRE X.

Grand Caire, 10 février 1845.

(*Suite de la précédente.*)

CHER ALFRED,

Si l'Egypte, comme tu viens de le voir, a ses avantages, elle a certainement aussi ses désavantages, et peut-être ces derniers l'emportent-ils même sur les premiers. C'est, au reste, sur quoi il te sera facile de te prononcer, après avoir lu ce qui suit.

Le climat de ce pays est excessivement chaud ; il est brûlant. La chaleur qu'il y fait est réellement insupportable, surtout en été, époque à laquelle elle s'élève à 36 degrés de Rhéaumur. Une telle intensité de chaleur doit

nécessairement offrir de graves inconvénients ; aussi crée-t-elle chez tous une prostration totale de forces, et un accablement complet, dont le moral se ressent comme le physique. C'est le vent du sud qui apporte cette chaleur ; et comme ce vent, de même que tous ceux qui soufflent en Egypte, est chargé de sels, il cause des douleurs affreuses dans les parties du corps qui y sont le plus exposées. Les maux d'yeux sont ici très-fréquents ; et ils sont si difficiles à guérir, que presque tous ceux qui en sont attaqués perdent la vue, comme il est arrivé à un bon nombre de soldats de Bonaparte, pendant leur séjour dans ce pays. Chaque saison fournit son *quantum* à la masse des maux qui pèsent sur les Egyptiens : le printemps donne des fièvres très-malignes ; l'automne des charbons aux cuisses et aux genoux, qui, en deux ou trois jours, enlèvent ceux qui en sont affectés ; l'hiver la petite vérole, et l'été de violentes dyssenteries, occasionnées par l'usage des eaux du Nil, lesquelles, pendant leur état de stagnation, croupissent, et prennent ainsi des qualités malfaisantes.

En Egypte la vie est plutôt passive qu'active ; le repos y est une jouissance. Etre calme et tranquille, c'est là l'unique désir de l'Egyptien ;

voilà pourquoi son souhait le plus ordinaire, en abordant un ami et en le quittant, est : *La paix soit avec vous !* Né dans la mollesse, il y vit et y meurt : c'est la règle de ses goûts, la mesure de ses actions. Le sopha est, en conséquence, le meuble exigé de tous ses appartements ; et ses jardins n'offrent que des ombrages charmants, sous lesquels il va respirer, assis sur des siéges mollets, un air rafraîchissant ; on n'y trouve pas une seule allée où l'on puisse se promener.

L'Européen et l'Egyptien sont, pour ainsi dire, antipodes. Autant celui-là est actif et mobile comme l'air qui l'environne, autant celui-ci est grave et paresseux. L'un se lève pour travailler, et l'autre pour se reposer ; le repos du jour pour ce dernier fait, en quelque sorte, suite à celui de la nuit. Après la purification il fait la prière suivant le coran, puis il s'assied nonchalamment sur son divan, où il reçoit la pipe et le café que lui présentent des esclaves qui, les mains croisées sur la poitrine, se tiennent debout et en silence, au fond de sa chambre. Ses enfants gardent en sa présence la même attitude ; ils ne peuvent bouger qu'avec sa permission. Après les avoir caressés gravement, il les bénit et les renvoie au

harem (1). Il a seul droit de porter la parole. Comme chef de la famille il en est encore et le juge et le pontife. Le déjeûner pris, il se livre au soin de ses affaires, dont le cercle n'est pas fort étendu. S'il survient des visites, il est chargé d'y faire honneur ; ce dont il s'acquitte sans beaucoup de compliments, quoique avec affabilité cependant, et d'une manière affectueuse. Si son hôte est un personnage de distinction, il le fait asseoir sur un sopha élevé, d'où il domine l'assemblée. Si c'est un égal, il lui permet de se placer près de lui les jambes croisées. Quant aux inférieurs, il restent à genoux, le derrière appuyé sur leurs talons. Aussitôt que chacun a pris sa place, des esclaves apportent d'abord la pipe et le café ; viennent ensuite des confitures et des rafraîchissements. Vers la fin de la visite, un autre esclave fait brûler des essences précieuses dans un plat, qu'il approche du visage des assistants ; il est suivant l'étiquette que chacun s'en parfume la barbe. Il leur verse après cela de l'eau de rose sur la tête et les mains ; c'est la fin du cérémonial usité en pareille circonstance ; il est ensuite permis de se retirer.

---

(1) *Harem* en arabe signifie *lieu défendu* ; c'est l'appartement des femmes.

La nourriture de l'Egyptien est abondante quoiqu'elle soit assez peu variée ; du riz cuit avec de la volaille et assaisonné de beaucoup d'épices la forment ordinairement, avec des viandes hachées et des fruits de la saison. Le rôti n'y est pas oublié ; et ce rôti il a l'attention de le choisir tendre et succulent. Le repas fini, un esclave tenant un bassin et une aiguière donne à laver. Cette cérémonie est indispensable dans un pays comme celui-ci où chacun, au défaut de fourchettes et de couteaux, dont l'usage est ici inconnu, porte la main au plat.

Après le dîner, les Egyptiens passent dans le *harem*, pour y sommeiller au sein de leur famille : le repos avec la paix qu'ils y goûtent est une de leurs plus douces jouissances ; c'est pour cela que le prophète, pour séduire des hommes dont il savait les goûts et les besoins, leur dit dans son coran :

“ Les hôtes du paradis jouiront des douceurs du repos, et auront un lieu délicieux pour dormir.”

Les pauvres qui n'ont ni sopha ni *harem*, se couchent sur la natte où ils ont pris leur dîner. Cet usage date de loin ; on voit en effet qu'après la dernière cène que fît le Sauveur avec ses apôtres, *celui qu'il aimait* reposa, la tête appuyée sur son sein.

Le soir est le temps de la promenade, qui se fait soit sur le Nil, soit sur ses bords, à l'ombre des orangers et des sycomores. Le souper a lieu une heure après le coucher du soleil ; on y sert les mêmes aliments qu'au dîner.

La femme gémit encore ici sous l'anathème que lui a attiré la chute originelle : cause première de tous les maux qui pèsent sur le genre humain, elle y est condamnée aux fers de l'esclavage. Quelle différence ! tandis que la femme joue un rôle si brillant en Europe, où elle règne en souveraine sur les mœurs, et décide souvent des événements les plus importants, en Egypte elle n'a pour partage que les horreurs de la servitude. Sans aucune influence dans les affaires, son empire se borne aux seuls murs du *harem*. Et d'où vient, cher ami, ce contraste ? c'est que le christianisme n'est pas ici, pour faire entendre sa voix à la femme égyptienne, et lui apprendre que, devenue libre comme l'homme, elle a comme lui droit à la considération.

L'éducation de l'enfant est son premier devoir ; et ce devoir elle le remplit avec soin. Elle seule doit l'allaiter. Si parfois des circonstances forcent d'appeler une nourrice, on ne la traite pas comme une étrangère ; mais re-

gardée comme l'un des membres de la famille, elle y passe le reste de ses jours, au milieu des enfants qu'elle a nourris, et qui continuent de la chérir comme une seconde mère. Le *harem*, qui est le berceau de l'enfance, en est encore l'école. Le nouveau-né n'y est pas, comme chez nous, empaqueté dans un maillot ; cette pratique, source de tant de maladies, n'est pas ici en usage, mais il est étendu sur une natte dans un vaste appartement, où il peut humer un air pur et vivifiant. Baigné tous les jours, il grandit avec vîtesse, et jouit d'une forte constitution.

L'éducation des enfants n'est pas la seule occupation des femmes, qui sont, en outre, chargées des soins domestiques. La société des hommes leur est sévèrement interdite ; elles ne peuvent pas même s'asseoir avec eux à table. Pendant que leurs maris dînent elles se tiennent ordinairement debout ou assises dans un coin de la chambre. Cet usage si barbare est ici à l'ordre du jour ; et on ne soupçonne pas qu'ailleurs on fasse autrement. Lorsque les femmes d'un *harem* sortent par les rues du Caire, elles n'y paraissent, comme je l'ait dit, en parlant d'Alexandrie, qu'enveloppées d'un immense voile qui, en les couvrant de la tête

aux pieds, les dérobe aux regards des passants. Et de crainte qu'elles ne soient vues du haut des minarets, on fait jurer aux Muezzins qu'en y appelant à la prière, ils fermeront les yeux. Une précaution qui leur réussit mieux encore, c'est de choisir des aveugles pour remplir cette fonction.

Il ne me reste plus maintenant, cher ami, pour compléter cet essai sur l'Egypte, qu'à te dire un mot sur les peuples divers qui l'habitent, et sur la position sociale que leur a créée le prince qui les gouverne. Mais comme le peu de séjour que j'ai fait parmi eux n'a pu me saisir de tous les renseignements dont j'aurais eu besoin, pour traiter dignement mon sujet, j'ai été forcé, pour suppléer à l'insuffisance de ceux que j'y ai recueillis par moi-même, de recourir aux travaux d'hommes consciencieux qui ont étudié l'Egypte et en ont tracé le véritable état moral et politique. MM. Maltebrun et B. Poujoulat sont de ce nombre ; les ouvrages de ce dernier surtout m'ont été de la plus grande utilité ; le séjour de quarante-deux jours qu'il a fait au milieu des fellahs, dont il a pendant tout ce long-temps partagé le pain et vu les souffrances, lui a fourni sur leur état présent des données du plus grand intérêt ;

c'est à une telle source que j'ai puisé la plus grande partie de ce qui va suivre.

L'Egypte actuelle est habitée par des Coptes, des Arabes, des Turcs, des Grecs et des Juifs. Les Coptes peuvent être regardés comme les propriétaires-nés du pays. La féroce intolérance des Arabes, leurs vainqueurs, les a forcés de demeurer séparés d'eux ; ils forment une nation particulière, mais écrasée et presque anéantie. Ils n'ont dû leur conservation qu'aux connaissances qu'ils avaient cultivées, telles que l'écriture et l'arithmétique. On estime le nombre actuel des Coptes à 160,000 individus. Ils ont le teint basané des sauvages du Canada, le front plat, surmonté de cheveux demi-laineux, les joues hautes, le nez plus court qu'épaté, la bouche grande et plate, une barbe rare et pauvre, peu de grâces dans le corps, et les jambes arquées.

Les Coptes, dans le principe, étaient attachés à l'Eglise grecque d'Orient ; plus tard ils la désertèrent pour passer du côté d'Eutychès, ou des Jacobites, qui confondent les deux natures en Jésus-Christ. La circoncision s'est conservée parmi eux ; mais ce n'est pour eux qu'une mesure de propreté. Le caractère de ce peuple est la ruse, l'avarice, la bassesse et

la sobriété ; c'est ce qui le rend habile dans le commerce, où il réussit à merveille. Il est très-superstitieux, et tellement porté à la pratique du jeûne que, dans les maladies les plus graves, il aimerait mieux mourir que de vivre, en suivant les prescriptions du médecin, si elles sont contraires à la loi du jeûne. Dans les églises le service divin consiste à chanter quelques psaumes coptes, et à lire des portions de l'Evangile. La prédication n'est pas en usage parmi eux ; ce qui est dû à l'ignorance de leurs prêtres qu'ils choisissent dans la basse classe, et généralement malgré eux. On croit que le nom de Copte leur vient du mot *Ægyptius*, qu'on écrivait aussi autrefois *Ægaptius*.

Les Arabes sont, après les Coptes, les plus nombreux de l'Egypte moderne ; on en fait monter le chiffre à 200,000 environ. Une physionomie vive et expressive, les yeux enfoncés, étincelants, la barbe courte, les lèvres minces, ouvertes et découvrant de belles dents ; tel est l'Arabe pasteur et civilisé. Le Bédouin a une physionomie plus sauvage.

Les Turcs révèlent des beautés plus graves avec des formes plus nobles ; ils ont les paupières épaisses, le nez gros, de belles bouches bien bordées, et de longues barbes touffues, un

teint moins basané, un cou nourri ; ils annoncent en tout une pesanteur qu'ils croient être de noblesse. Leur nombre est de 12 à 15,000. Leur influence dans le pays est grande ; ils la doivent au choix que l'on fait d'eux pour occuper les principaux emplois civils et militaires.

Les Grecs comme leurs ancêtres rappellent des traits de délicatesse et de la souplesse d'âme ; ils passent pour rusés et fripons. Ceux qui parmi eux suivent la foi catholique sont au nombre de 4 ou 5000 ; les schismatiques, à celui de 5 ou 6000.

Les Juifs, en Egypte, comme partout ailleurs, se livrent au commerce ; méprisés, sans cesse repoussés, sans jamais être chassés, ils disputent aux Coptes dans les grandes villes d'Egypte, les places dans les douanes ; quelques-uns d'entre eux sont banquiers. C'est à un d'entre eux que m'avait adressé mon banquier d'Alexandrie.

“ Rien de plus curieux, dit Maltebrun, que de voir à côté des Arabes très-attachés à la distinction des rangs, transmise par leurs ancêtres, une classe nombreuse qui n'estime que l'esclave acheté, dont les parents sont inconnus, et qui s'est élevé par sa bravoure ou ses qualités

personnelles aux premières dignités. “ J’ai entendu, dit M. Regnier, des officiers turcs, ainsi que des Mameloucks, me dire, en parlant de personnages qui occupaient de grands emplois : *C’est un homme de bonne race ; il a été acheté.*” Au contraire, aussitôt que des cheyks de village sont assez riches pour entretenir une maison et un certain nombre de cavaliers, ils se procurent une généalogie qui les fait descendre de quelque personnage illustre.”

Un phénomène étonnant en Egypte, c’est la faculté que possèdent certains individus de manier et de gouverner à leur guise les serpents les plus venimeux. Ces Psylles modernes ne le cèdent en rien aux anciens : ils laissent les vipères s’entortiller autour de leurs corps ; ils les gardent dans les plis de leurs chemises, et les font entrer dans des bouteilles, d’où, à volonté, ils les font sortir. Quelquefois ils les déchirent avec les dents, et en avalent la chair. On ignore le secret de ces pratiques. Celui qu’il m’est arrivé de voir aux portes du Caire, tenait entre ses mains des scorpions et des serpents qu’il avait tirés de sacs où il les gardait ; il les maniait avec une assurance qui montrait assez qu’il n’en avait rien à redouter.

L'Egypte a fait depuis plusieurs années des progrès assez rapides dans la voie de la civilisation. Le costume égyptien s'est de beaucoup modifié ; il a diminué d'ampleur. Le tarbouche, dont j'ai déjà parlé, a remplacé, chez grand nombre d'habitants, le large et lourd turban ; beaucoup de gens se font raser le menton, à la façon des Européens. L'influence que devra exercer sur leur esprit, l'introduction parmi eux de nos arts et de nos sciences, à l'aide des élèves que le gouvernement d'Egypte a entretenus et entretient encore en Angleterre, en Allemagne, et surtout en France, où le pacha vient d'envoyer tout dernièrement trente-deux jeunes gens des premières familles de sa cour, parmi lesquels on compte plusieurs de ses enfants, et de son fils Ibrahim, fait assez pressentir la rapidité des changements qui se préparent dans ce pays. Déjà on a vu s'ouvrir une école de médecine à *Kars-el-Aïm*, village situé à quelques lieues du Caire ; un habile médecin français, le docteur Clot, plus connu ici sous le nom de *Clot-bey*, est chargé de la direction de l'amphithéâtre d'anatomie, dont plus de 300 élèves suivent régulièrement les leçons.

“ De toutes les créations nouvelles, dit M. Poujoulat, celle qui fait le plus d'honneur au vice-roi, ou plutôt à Clot-bey, car ce fut ce dernier qui en eut d'abord la pensée, c'est, sans contredit, l'hôpital civil. Il n'a que deux mois d'existence (1838). Il y avait bien au Caire un hôpital, celui de Moristan, fondé depuis 600 ans par le sultan Kaloun ; mais cet établissement était devenu, dans ces derniers temps, un cloaque immonde, où l'on retenait dans la boue quelques centaines d'aliénés ; les malades y trouvaient une mort certaine au lieu du rétablissement de leur santé. Les indigents, les infirmes sont parfaitement soignés dans l'hôpital civil.”

L'école d'artillerie, à *Toura*, village situé à deux lieues de la capitale, contient environ 800 élèves ; celle des langues, établie dans le quartier de *Lesbekieh* au Caire, 150 à peu près ; on y enseigne l'arabe, le turc, le persan et le français. L'école vétérinaire est maintenant à *Choubra*, non loin du palais du vice-roi ; les élèves, qui y sont assez nombreux, comptent plusieurs Français parmi leurs professeurs.

Quelque prospères que soient véritablement ces diverses institutions, il est cependant fort à craindre qu'elles ne soient que de faibles et inu-

tiles ébauches de civilisation ; il est à craindre qu'elles ne disparaissent avec l'homme étonnant qui gouverne l'Egypte ; car, il le faut dire, il n'y a que Méhémet-Ali, il n'y a que lui en Egypte : lui seul a mis en jeu tous les ressorts qui ont tiré ce pays de l'état d'affreuse anarchie où il l'a trouvé : à sa mort, tout l'édifice devra s'écrouler. Il n'y a qu'une pensée par rapport à Ibrahim, l'aîné de ses fils et son héritier présomptif, c'est que ni ses talents, ni son habileté en politique ne peuvent assurer à l'Egypte un règne de paix et de bonheur.

“ Pour se convaincre, dit encore M. Poujoulat, de la haute capacité de Méhémet-Ali, il suffirait de considérer son point de départ et son point actuel. Il vint au monde dans une pauvre ville de Macédoine (l'an de l'égire 1182, de Jésus-Christ 1769). Lors de l'invasion française en Egypte, l'arrondissement de la Cavalle (lieu de sa naissance) fut appelé à contribuer pour sa part à l'expulsion des nouveaux maîtres des bords du Nil : il mit sur pied 300 hommes, et Méhémet-Ali fut placé à leur tête. La petite troupe macédonienne succomba à Aboukir. Méhémet, échappé au désastre des siens, reste en Egypte et se met au service des Mameloucks : il devient binbaché, ou chef de 1000

hommes, puis est nommé chef de la police du palais. Méhémet-Ali, à force d'intrigues, parvient à être le chef secret de quelques centaines d'Albanais, venus en Egypte pour repousser l'invasion française. Enfin le 1er mars 1811 vit l'extermination des Mameloucks, les anciens dominateurs de l'Egypte.

" Avant l'avènement de Méhémet à la vice-royauté, la vallée du Nil était sans cesse troublée par les brigandages des Arabes bédouins ; le voyageur ne pouvait aller saluer les pyramides sans une nombreuse escorte. Méhémet-Ali a rétabli l'ordre et la sécurité en Egypte, en détruisant les bandits. Les environs du Caire étaient couverts d'amas d'immondices : nous y voyons maintenant une campagne admirable et productive. L'introduction de la culture du coton, la plantation d'un nombre infini d'oliviers et de plus de 3 millions de mûriers, l'impulsion nouvelle donnée à l'agriculture dans toutes ses branches, ne doivent pas être passés sous silence. Mais que d'argent il a fallu à cet homme pour accomplir tant de choses, et en si peu de temps ! Les paysans des bords du Nil ont été pressés comme une éponge. Il n'est pas d'avanie, pas d'oppression terrible qui n'ait pesé sur eux."

Les faits suivants serviront à donner une vraie appréciation de la justice du pacha, et des moyens affreux dont il use pour remplir ses trésors.

Il s'y prend de la manière suivante pour multiplier le *miri* ou impôt forestier. Le terme moyen de la taxe territoriale est de 75 piastres (15 francs 75 centimes). Indépendamment de la taxe territoriale fixée à 75 piastres, le fellah (paysan) est tenu de donner au gouvernement deux tiers d'okhes de beurre (1) : dans les lieux où il n'y a pas de beurre, on donne du miel ou de la chandelle de suif en proportion. S'il arrive que le fellah ne puisse payer ni les 75 piastres, ni le beurre, ni le miel, ni la chandelle, peu importe, le gouvernement passe tout cela en compte au fellah, et déduction en est faite, lorsqu'il reçoit le montant du blé, du riz ou du coton qu'il vend au pacha. On distribue à chaque famille de chaque village un certain nombre de feddams (2), susceptibles ou non de culture ; la taxe est imposée ; la famille est obligée de travailler ; des coups de bâtons suivent la moindre observation de la part du fellah.

(1) L'okhe vaut un peu plus de deux livres.
(2) Le feddam, mesure agraire, répond à peu près à notre arpent.

Le pacha oblige le paysan à lui vendre le riz à 400 piastres le *darib* (1), et le lui revend ensuite à un prix deux fois plus élevé que celui qui lui a été fixé par le visir. On compte en Egypte environ 4 millions de dattiers. Le terrain où croît le dattier est d'abord soumis à une taxe forestière ; chaque arbre de cette nature paie, en outre, une piastre ; le fruit paie un autre droit ; la grappe, où le fruit est suspendu, paie un droit ; les feuilles, avec lesquelles on fait des couffes de riz, paient un droit ; les fabricants, les cordes et les couffes paient un droit à leur tour. Il n'y a pas jusqu'aux excréments d'animaux, desséchés au soleil, et servant de bois de chauffage aux habitants de l'Egypte ; que dis-je, il n'y a pas jusqu'aux femmes de mauvaise vie, qui n'aient été converties en une branche de revenus du pacha. Il est vrai que l'empereur Mahmoud, saisi d'indignation, en apprenant le profit honteux que Méhémet retirait des mauvaises mœurs de ses sujets, lui adressa, en 1836, un firman, dans lequel il lui ordonnait de chasser au loin ces objets de corruption, et de renoncer lui-même à l'argent qui en revenait à son trésor ; mais il

(1) Le darib vaut 250 okhes, c'est-à-dire, environ 500 de nos livres.

sut, tout en obtempérant aux ordres de son maître, agir de manière à ne rien perdre des 3000 bourses que ce genre inouï d'impôt lui rapportait chaque année : il les a fait retomber sur les malheureux fellahs, qui bon gré mal gré, sont contraints de les payer au moyen d'une répartition qui en a été faite sur la taxe territoriale.

Les genres d'imposition, dont Méhémet-Ali a grévé l'Egypte, sont innombrables : c'est un dédale où l'on se perd ; il serait peut-être impossible de trouver dans l'univers une tête plus capable d'inventer des moyens d'écraser, d'abîmer un peuple. Citons encore des faits. Les bœufs et les vaches sont taxés à 25 piastres par tête ; mais lorsque le fellah veut les vendre à un boucher, il paie 75 piastres de droit en entrant dans une ville ou village ; et alors encore le gouvernement *s'en réserve la peau.* Les chameaux et les brebis paient 5 piastres. Chaque batelier paie 205 piastres pour la berge qu'il possède. La taxe personnelle, à laquelle sont soumis tous les mâles depuis l'âge de douze ans, est de 5 francs pour les plus pauvres, et de 125 francs pour les personnes aisées. Comme on ne tient pas ici de régîtres, on a recours pour constater les âges à un curieux expédient ; le

percepteur est muni d'une petite corde qui est censée être la mesure de la tête d'un enfant de douze ans : tous ceux dont la tête ne peut passer dans cette mesure sont classés au mombre des contribuables.

Le système de solidarité est en pleine activité en Egypte. Cette obligation de payer les uns pour les autres cause des maux affreux, dont la simple pensée glace d'horreur : les plaies qu'elle fait tomber sur le pays sont plus désastreuses que celles dont Moïse nous a conservé le souvenir. Veut-on savoir le résultat de ce système de solidarité entre les habitants d'un même village, les villages d'un même canton, les cantons de la même province ? C'est que les fellahs meurent de faim dans la boue. Les paysans quittent leurs terres et vont servir de domestiques ou d'âniers au Caire et à Alexandrie ; leurs femmes se vouent à l'infamie. Chaque mois voit périr plusieurs villages ; à la place des villages du Delta on ne trouve plus que des décombres mêlés à un cimetière. Ce pays qui, sous les Pharaons, comptait sept millions d'habitants et 20,000 villes, et qui en 1812, en renfermait 2 millions cinq cent mille, n'en compte plus aujourd'hui qu'un million et 3 ou 4 cent mille ; le nombre de villes est en proportion.

Parmi les innovations qui se sont opérées en Egypte, j'en citerai une qui est fort du goût du pacha. Le *courbache*, qui comme il a été dit ailleurs, est un fouet d'hippopotame, servait à faire payer les impôts aux fellahs rétardataires. Les courbaches étaient les huissiers, les satellites, la garnison de Méhémet-Ali ; c'était avec le même instrument qu'on fesait cultiver la terre aux paysans. Mais les préposés de l'impôt ont fait observer au vice-roi que les fellahs s'accoutumaient à cette fustigation, et qu'il fallait chercher un moyen plus efficace pour forcer ces malheureux à une complète obéissance. Les moudirs et les mamours tinrent conseil, et le bâton a été substitué au courbache. Les coups de verges enlevaient bien des lambeaux de chair du fellah, mais le malheureux guérissait cependant ; les coups de bâton, heureuse découverte ! peuvent casser les membres ; et maintenant le fellah y regarde deux fois avant de s'exposer à être battu.

On sait les horribles traitements que les agents du fisc font subir aux fellahs pour les forcer à payer l'impôt. Voici quelques anecdotes recueillies par une personne digne de foi. Un paysan s'étant vu, un jour, dans l'impossibilité de payer le *miri* et les autres cotisations,

il ne lui restait plus qu'un bœuf pour toute fortune. Son père lui avait laissé ce bœuf en héritage, et, pour rien au monde, il n'aurait voulu s'en défaire. Il fallait cependant payer ou mourir sous le bâton. Le fellah se vit donc obligé d'aller vendre ce bœuf à une foire qui se tient tous les ans au bourg de Farescour, situé à quelques lieues de Damiette. Le paysan demandait 600 piastres (150 francs environ) de sa bête chérie ; mais il ne se présentait pas d'acheteur. Un Franc, habitant de Damiette, se trouvait à cette foire. Il proposa 600 piastres au fellah pour sa bête ; mais il ne pouvait lui compter cette somme que dans l'espace de 40 jours. Comment faire ? le bâton était levé sur la tête du fellah. Voici ce qui arriva : un préposé du fisc acheta lui-même le bœuf pour 150 piastres. Ce n'est pas tout, attendez ! quand la récolte du riz fut faite, et que le gouvernement lui en eut payé le montant, ce même agent du fisc força le fellah à lui racheter son bœuf au prix de 600 piastres ! ! !

Il y a quelques années que deux de ces honnêtes huissiers de Méhémet-Ali se trouvaient dans un village peu éloigné de Damiette. C'était le soir ; quelques fellahs fumaient le chibouck dans la cabane du Cheyk El-Beled.

Les deux tigres étaient assis cette fois à côté des moutons, sans avoir trop l'air de vouloir les dévorer ; mais voilà qu'un des deux Turcs chargés de percevoir l'impôt, aperçoit quelques grains de riz sur la barbe d'un paysan. Le pauvre diable avait oublié de se laver après son souper. " Tu as mangé du riz, misérable ! lui dit l'agent du fisc, d'une voix terrible. "—" Je vous assure, effendi, que je n'ai pas mangé de riz, lui répond le fellah tremblant. " Les deux Turcs vont dans la cabane du paysan, et cherchent soigneusement s'il y a quelques couffes de riz caché ; mais ils ne trouvent rien. Que font alors ces deux Turcs ? ils obligent le fellah à avaler de l'eau de savon pour provoquer le vomissement du riz qu'il avait mangé ! après cela, ils lui administrèrent deux cents coups de bâton sur la plante des pieds. O civilisation égyptienne !

Ces traits et bien d'autres de même nature que je pourrais citer ici, ne suffisent-ils pas, cher ami, pour faire apprécier cette civilisation, tant vantée par les feuilles d'Europe, que Méhémet-Ali est venu planter sur la terre d'Egypte ? Comment ne pas s'étonner, après de tels détails, de l'aplomb avec lequel on veut donner cet homme, à caractère indéfinissable,

comme le missionnaire de la régénération, comme un excellent prince qui n'a jamais séparé ses intérêts de ceux de ses peuples, comme le souverain occupé sans relâche de leur bien-être, et de l'amélioration de leurs destinées ? Des assertions semblables prennent leurs sources dans des illusions que je n'entreprendrai pas de dissiper ; le temps fera justice, du reste, de cette politique européenne qui voudrait fonder un empire arabe sur les bords du Nil. Etrange rêve ! Mais il faut un peuple pour fonder un empire ; y en a-t-il un en Egypte ? Non, il n'y a qu'un homme, qui emportera dans son suaire cet échafaudage de civilisation établie en ce moment en Egypte comme une tente dressée pour un jour (1).

Je m'étais proposé de faire visite au pacha, pendant mon séjour au Caire ; et j'étais, ce semble, d'autant plus sûr de mon coup, que j'avais obtenu, en quittant Paris, une lettre de recommandation pour Clot-bey, le favori de la

(1) Certains papiers français ont dernièrement annoncé le projet de Méhémet d'améliorer, au point de vue de la propriété foncière, la position des paysans de ses états. Ce projet est certainement beau ; et il est fort à souhaiter qu'il soit mis à exécution. Mais en sera-t-il ainsi ? C'est sur quoi il est, du moins, permis de former des doutes ; le passé doit faire craindre pour l'avenir. Le loup carnassier ne se change pas facilement en agneau. Mais attendons ; le temps parlera.

cour, qui n'eût pas sans doute manqué de me ménager une audience de son Altesse ; mais des projets d'amélioration exigeant sa présence dans le Fayoum, où il est depuis peu à la suite de son maître, je me vois forcé de renoncer à une espérance dont je me suis jusqu'à ce moment bercé. Ce contre-temps, je le confesse, m'est fort pénible ; c'est un regret de plus que j'emporterai avec moi dans le désert, où je dois prochainement m'enfoncer.

Demain 11, est inévitablement fixé pour le jour de notre départ pour Jérusalem. Un second océan va s'ouvrir devant nous ; pendant un mois nous allons y voguer au milieu de ses vagues sablonneuses, exposés à bien des misères, et peut-être même à plus d'un danger de la part des Bédouins, vrais requins de *ces mers arides* qu'ils habitent. Tente, lits, couvertures, ustensils de cuisine, outres, pain, biscuit, vin, oranges, riz, pommes de terre, volailles, oignons (1), fusil, rien n'est oublié. Sept chameaux sont retenus ; prix, 350 piastres pour chaque, depuis le Caire jusqu'à Daharieh,

---

(1) On ne s'explique pas pourquoi les Hébreux ont été dans le désert jusqu'à préférer l'oignon d'Egypte à la manne dont Dieu les nourrissait ; car véritablement ce légume n'a rien de fort attrayant. Il n'est pas meilleur que le nôtre.

premier village qu'on trouve en Palestine, après avoir traversé l'Idumée ; le contrat en a été passé devant le consul anglais. Six à sept hommes, à part notre cheyk Mansour, doivent nous escorter avec des armes à feu.

Une marquise française (1) et un comte de ses parents qui l'accompagne, devant partir en même temps que nous pour le Sinaï, dans le dessein de continuer ensuite leur route par le Tieh jusqu'à Jérusalem, nous allons, avec leur permission, nous joindre à eux. Cette rencontre met le comble à notre bonheur : car, outre l'honneur qui doit nous en revenir, elle va encore, ce qui nous plaît surtout, nous offrir garantie d'une plus grande sécurité en traversant ces vastes déserts, où une faible caravane ne saurait prudemment s'engager. Je dois leur servir d'aumônier jusqu'à la ville sainte ; à cette fin, juridiction et autorisation à dire la sainte messe durant l'excursion m'ont été obligeamment octroyées par *Mgr Perpetuo,* qui, à ces grâces a voulu en ajouter une autre, celle de me prêter un autel portatif.

Mais voici qu'un nouveau contre-temps, cher ami, vient comme la foudre de s'abattre sur

(1) Cette dame, fille du général McDonald, le héros de Wagram, a épousé M. le marquis de Roche-Dragon. Son parent est le comte de Montholon.

nous ; et, pour surcroît d'infortune, il est de nature à renverser tous nos projets, ou, du moins, à nous contraindre d'en ajourner indéfiniment l'exécution. Les moines grecs-schismatiques, habitués au Caire, où ils possèdent un couvent, nous refusent, dit-on, la lettre de recommandation que nous leur avons demandée par Mansour, pour le monastère du Sinaï, où elle peut seule nous donner accès. Ce refus paraît toutefois motivé : " Il s'agit pour vous de la vie, nous ont fait dire ces caloyers, si vous vous aventurez dans le désert avec les Arabes que vous venez de prendre à votre service. Leurs précédents sont loin d'être rassurants ; la prudence et la charité nous font donc une loi de ne pas favoriser un tel engagement."

Cette nouvelle nous a atterrés ; nous en sommes littéralement au désespoir ; car c'est demain que se met en route la caravane de Madame la marquise. Si donc nous ne réussissons pas à lever l'obstacle qui vient de se jeter à la traverse, c'en est fait pour nous de la Mer-Rouge et du Sinaï, auxquels il faudra renoncer à jamais, puisque l'occasion ne s'en présentera plus pour nous. Quoiqu'il soit nuit, nous allons, poussés par je ne sais quel instinct, heurter à la porte du consulat anglais ; mais,

comme nous devions nous y attendre, elle était fermée. Nous nous dirigeons de là vers le logis du chancelier, qui, averti de ce qui vient de se passer, nous déclare franchement trouver singuliers le refus et la réponse des moines grecs, et il nous promet de se rendre le lendemain matin avec nous à leur couvent. Mais l'heure qu'il nous assigne pour cette visite est précisément celle du départ ! Quelle nuit nous allons passer !

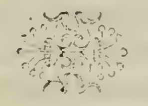
Adieu, cher ami, à demain.

Postscriptum.—Aujourd'hui, 11 février, nous nous sommes transportés à la demeure de nos moines, avec notre cheyk Mansour. A notre grande consolation, il a été reconnu, et avoué bon et honnête, et la lettre de recommandation nous a été à l'instant expédiée, moyennant toutefois un *batchis*, sinon exigé, du moins attendu de notre part. Si je me livrais à mes impressions, je croirais pouvoir découvrir dans l'attente de ce *batchis*, tout le secret de notre aventure ; car qui ne sait la cupidité des Grecs ? Je m'abstiens cependant de porter là-dessus mon jugement ; j'en abandonne le soin au juge souverain des consciences.

Muni de la lettre, sujet de tant d'anxiétés, je me suis hâté de regagner mon hôtel, pour

compléter mes malles, et achever la présente missive. Les chameaux sont déjà depuis plusieurs heures à notre porte, où ils attendent patiemment qu'il nous plaise d'en finir avec les Grecs, pour commencer avec eux. Mais j'en vois plus que je n'en ai demandés ; je parierais que le choix qu'il en faudra faire, va renouveler la scène des pyramides : j'en ai du moins le pressentiment ; ma prochaine lettre te l'apprendra.

Adieu.



LETTRE XI.

Fontaines de Moïse, 16 janvier 1845.

Cher Alfred,

La crainte que je t'exprimais à la fin de ma dernière lettre, n'était que trop fondée ; les choses se sont passées précisément comme je l'avais prévu. Sept chameaux devaient suffire à nos besoins ; mais nos Arabes n'y trouvaient pas leur compte ; ils se permirent donc d'en augmenter le nombre jusqu'à douze à treize ; ce qui était évidemment beaucoup trop. C'était une criante extortion ; je voulus réclamer ; mais mes réclamations furent sans effet. " Les chameaux, osa-t-on me dire, sont chargés ; il faut qu'ils marchent." Seulement, on me promit que, plus tard, on en diminuerait le nombre.

Sur les onze heures du matin, 11 février, notre troupe était en route ; nous fesions queue, mon compagnon et moi, montés l'un et l'autre sur des ânes. Nous allions quitter le Caire, et ne plus jamais le revoir ; nous nous arrêtâmes donc, chemin fesant, à le bien envisager pour la dernière fois ; d'un regard attentif, nous nous appliquâmes à en considérer les rues, les édifices et les boutiques. Cette capitale est, je le sais, au jugement de certains écrivains qui s'en sont posés les panégyristes, la réalisation du beau idéal ; ce n'est rien moins, suivant eux, que le type de la richesse architecturale. Au risque cependant d'être traité d'esprit prosaïque, je me permettrai de dire ici ma pensée : le Caire m'est bien connu ; j'en ai parcouru les bazars, et en ai visité les mosquées, avec les autres monuments ; mais qu'y ai-je aperçu ? sinon l'insignifiance la moins équivoque. J'y ai cherché des grandeurs, et, au lieu de grandeurs, je n'y ai aperçu que des petitesses ; des beautés, et, au lieu de beautés, je n'y ai découvert que des défauts. La malpropreté de ses mille et une rues est dégoûtante ; leur étroitesse, et l'irrégularité des places publiques, choquantes. Ce jugement toutefois ne s'attaque pas aux pyramides ; ces monuments n'étant pas dans

son sein, ils ne sont pas censés lui appartenir. Chéops, Céphrène et Mycérinus sont au niveau de leur réputation ; ils défient la poésie de pouvoir jamais les chanter dignement. Ces merveilles ont échappé à trop de coups divers, pour ne pas se croire éternelles ; maints siècles les ont déjà saluées, et maints autres les salueront encore.

Notre caravane était sortie par la porte *Bal-en-Nassr*. Cette porte donne du côté de l'orient ; c'est une des premières de la ville. Les Musulmans y ont gravé ces paroles :

« Il n'y a de dieu que Dieu :
Mahomet est son prophète ;
Et Ali est l'ami de Dieu.
Que les grâces divines soient sur les deux. »

A une centaine de pas de là est *Quoubeh :* c'est un petit hameau, où l'on compte à peine quelques cahuttes en pierres sèches, qui paraissent abandonnées. Là devait se rendre la justice dont m'avait leurré mon cheyk Mansour. Mais, comme dit le proverbe, promettre et tenir sont deux choses bien différentes ; les promesses qu'on m'avait faites n'avaient pas laissé notre hôtel ; gémir et plier furent notre seule ressource.

Le voyage du désert était commencé ; il fallut donc abandonner ici nos bourriques, pour prendre des chameaux. L'ascension de ces pyramides vivantes, que nous allions monter pour la première fois, fut assez singulière ; l'animal qui m'était destiné s'étant agenouillé devant moi, pour me recevoir, Mansour eut soin, car il y avait crainte qu'il ne se relevât avant le temps, et que par là il ne me fît mordre la poussière, de le tenir par la bride, pendant que j'étais occupé à m'y installer. Séance prise, il se redressa ; et, en se redressant, il me percha à sept ou huit pieds en l'air. Cette position était aérienne ; et, comme telle, de nature à me commander le plus sérieux aplomb. Je le compris sans peine ; aussi pris-je mes mesures pour me fixer sur ma sellette, en m'y cramponnant de mon mieux. Tout nous fesait espérer une marche rapide de la part de nos colossales montures ; leur prodigieuse force et l'étonnante longueur de leurs jambes, nous interdisaient tout doute à ce sujet. Nous ne tardâmes guère cependant à revenir de notre illusion ; quelques pas suffirent pour nous convaincre que si le chameau a de la hauteur, sa marche n'en est pas pour tout cela plus grande. Son pas est d'une lenteur extrême ; un enfant

de six ans peut le suivre sans beaucoup de difficulté. Son mouvement n'est guère moins défectueux que son pas ; ce mouvement, qui est celui du *va et vient*, est maussade et ennuyeux ; mais il n'est pas très-fatiguant. Je reviendrai plus tard sur le compte de cet étrange animal.

Quoubeh, comme je l'ai dit plus haut, est situé aux portes mêmes du Caire ; et cependant ce village se trouve à l'entrée du désert, dont il est comme la garde avancée. La position de cette vaste capitale n'a-t-elle pas quelque chose de singulier ? Séjour de tant de milliers d'hommes, dont les passions ardentes et la soif insatiable des richesses rappellent si bien les convoitises et la rapacité des bêtes féroces qui habitent les oasis de la Haute-Egypte, dont elle est d'ailleurs par sa situation le frappant emblème, cette ville peut-elle encore compter plusieurs siècles d'existence ? Les sables qui viennent sans cesse s'accumuler le long de ses murs du côté de l'orient, ne doivent-ils pas lui inspirer de sérieuses craintes sur son avenir ? Et n'a-t-elle pas à redouter que leur action puissante ne finisse, comme déjà elle a fait de tant d'autres villes, par l'envahir complètement ? En quittant Quoubeh, nous découvrîmes, à

quelque distance de là, sur la surface sablonneuse, qui, comme un immense voile, s'était déroulée devant nous, plusieurs constructions, à forme assez élégante, dont le croissant termine les toîts arrondis. Ce sont les tombeaux des Califes. Nul lieu au monde ne saurait mieux convenir à ces demeures de l'éternité ; le choix en est on ne peut plus judicieux. En effet, qu'est le désert, sinon l'empire du silence, et le silence de la mort ? Les passions, ces causes perturbatrices de la société, n'osent s'en approcher. Elles y sont même inconnues, parce que l'homme, qui les enfante, effrayé par la glaçante paix qui règne en ces lieux, y passe mais ne s'y arrête pas.

Sur les trois heures environ, nous arrivions au premier campement, où la marquise nous avait devancés. Nous y fîmes la rencontre d'un gentilhomme français, qui comme nous porte ses pas vers le Sinaï et Jérusalem. Ce gentilhomme est avocat et docteur en droit ; il se nomme Plichon. Il vient de remplir de la part de son gouvernement auprès de Méhémet-Ali une mission de la plus haute importance.

Ici, cher ami, commença pour nous la vie d'aventures ; la plantation de notre tente en fut comme l'inauguration. De sa nature cette ac-

tion n'offre assurément rien d'extraordinaire ; il n'est même rien de plus simple ; mais nous étions voyageurs ! mais, pour la premiere fois de notre vie, nous allions habiter les sables du désert ! Il y en avait donc assez, pour que cet incident eût pour nous quelque chose de solennel et de touchant tout à la fois. " Les patriarches, dit Fléury, étaient logés sous des tentes, changeant de demeure selon la commodité des pâturages ; souvent occupés, par conséquent, à camper et à décamper ; souvent aussi en marche, parce qu'ils ne pouvaient faire que de petites journées avec un si grand attirail." Cette vie nomade allait être la nôtre ; comme le père des *Croyants*, nous allions voguer sur ces mers arides, où la tempête se joue si souvent des hommes et les engloutit dans ses abîmes ; et comme à lui la confiance en Dieu allait nous servir de boussole, pendant le long séjour que nous allions y faire. Ces pensées bibliques nous touchèrent ; nous nous en nourrîmes avec intérêt.

La tente était debout. Nous nous appliquâmes, sur-le-champ, à y mettre de l'ordre ; notre gros bagage fut, en conséquence, placé près de la porte, et nos petits meubles disposés tout-à-l'entour, en dedans, avec toute la symé-

trie dont le local fut susceptible. De larges lisières de toile nous tinrent lieu de tapis ; et, au milieu, fut suspendue une assez belle lampe de fabrique anglaise.

Nos Arabes avaient, pendant ce temps-là, allumé un grand feu à quelques pas de nous, pour se défendre du froid de la nuit, et leurs chameaux avaient été rangés en cercle par derrière ; ce qui, avec le reste, formait un tableau assez intéressant ; c'était une scène digne d'exercer le pinceau de l'artiste.

Cette première nuit ne fut pas pour nous fort agréable ; le froid que nous y éprouvâmes, vint, plus d'une fois, en troubler le repos. Nous en accusâmes notre drogman, qui, au lieu de mettre, comme le bon sens le disait, la porte de la tente du côté opposé au vent, l'avait, tout au contraire, fixée de manière à n'en pas perdre le plus léger souffle ; aussi nous fit-il passablement souffrir. C'était une leçon ; nous nous promîmes d'en profiter.

Le lendemain, avant six heures, nous étions tous sur pieds ; les reins ceints, et le courbache à la main, nous étions prêts à nous enfoncer, comme les Israélites, dans ce désert, qu'ils ont eux-mêmes traversé, il y a plus de trente siècles. Mais nos Arabes étaient sans provi-

sions, et il nous fallut donc, bon gré mal gré, attendre qu'ils eussent été à la ville, pour en faire emplette ; il était midi quand ils revinrent au camp.

Plus que jamais l'injustice des Bédouins, qui m'avaient forcé de prendre neuf chameaux, tandis que sept nous devaient suffire, me pesait sur le cœur ; c'était une première avanie, à laquelle je devais, ce semble, dès le début du voyage, m'opposer énergiquement, d'autant plus que je les voyais disposés à nous en faire une seconde, en ajoutant à la charge de leurs chameaux d'énormes sacs de farine et de fèves, qu'ils se proposaient, chemin fesant, de laisser à leurs familles. Ce motif, déjà si fort, n'était cependant pas le seul qui me déterminât à faire de l'opposition ; un autre, pour nous du plus grand poids, venait s'y joindre : nous étions menacés, si nous n'y mettions obstacle, à une dépense additionnelle de 250 à 300 francs. Mais cette dépense avait pour nous quelque chose d'alarmant ; car d'après des calculs basés sur les conventions prises avec Mansour, je n'avais gardé sur moi que les fonds nécessaires pour y faire honneur, et en avais, par prudence, versé le reste entre les mains du supérieur des Franciscains au Caire, qui devait me le faire tou-

cher à Jérusalem. Or, par le nouvel arrangement auquel m'avait iniquement forcé mon cheyk, j'allais me trouver dans l'impossibilité de pouvoir le satisfaire lui et ses gens à Nahled, jusqu'où il doit nous escorter. Philippo reçut donc ordre de se montrer. Il cria ; mais ses cris se virent en défaut ; les Arabes n'entendirent rien à ses raisons. Pour les réduire il eut, comme il avait déjà fait dans la visite des pyramides, recours à la violence. La lance à la main, il commanda qu'on eût, sur-le-champ, à décharger les chameaux, et à obéir. Cet ordre équivalut à une déclaration de guerre. Un vieil Arabe vint aussitôt se ruer sur lui ; mais celui-ci ayant, sur-le-champ, saisi sa pique, il se disposait à l'en frapper, lorsque le Bédouin tirant son terrible yatagan (sabre-poignard), se mit, de son côté, sur la défensive. Le sang allait couler. Il n'en fut cependant rien, parce que les assistants réussirent à les séparer. Mais notre différend ! qu'avait-il gagné à cette levée de boucliers ? rien. Les derniers engagements pris avec le cheyk, n'en continuèrent pas moins d'être réputés sacrés ; on en voulait à tout prix l'accomplissemeut. Mais voilà que tout-à-coup un personnage, à figure patricienne, apparaît sur la scène ; c'était un Arabe dont le

nom comme la qualité m'est parfaitement inconnu. Il a la mine noble et le regard imposant ; il parle, et tout le monde l'écoute. Les raisons entendues de part et d'autre, il décide que neuf chameaux, vu la convention arrêtée à Quoubeh, nous suivront jusqu'au Sinaï ; et qu'à partir de ce lieu jusqu'à Nahled, ce nombre, conformément à ce qui a été convenu au Caire, sera réduit à sept. Le jugement était sommaire, je ne m'y soumis toutefois que malgré moi. Cette affaire terminée, notre caravane se hâta de se remettre en marche ; il s'agissait de rejoindre la marquise, qui avait pris le devant, et qui déjà avait dû gagner près d'une lieue sur nous.

Il y avait deux heures environ que nous cheminions, lorsque notre caravane atteignit cette partie du désert, où le chemin, en se partageant en deux, forme deux routes, qui aboutissent, il est vrai, l'une et l'autre à Suez, mais dont l'une est beaucoup plus longue que l'autre. Mansour allait prendre cette dernière, lorsque je lui rappelai qu'aux termes de nos conventions, il devait suivre la première, celle qui traverse la forêt d'agates, où la marquise venait de s'engager. « Mais, s'écria-t-il à l'instant, avec tous ses gens, ce chemin est trop

long, et si nous y entrons, ce ne sera que moyennant une augmentation de dix piastres (deux francs et demi) par chameau. " Il y avait là de quoi se fâcher. Le désir cependant de visiter la forêt d'agates, et, bien plus, la crainte de tomber, en nous isolant de la caravane de la marquise, entre les mains des maraudeurs du désert, me déterminèrent à passer par-dessus cette nouvelle avanie sans trop de murmures.

A peu de distance de là, nous entrâmes dans la forêt en question. Quelques vestiges de pétrification, gisant çà et là, furent les premiers indices que nous en eûmes. Les échantillons en furent d'abord assez rares ; mais, plus nous avancions, plus ils se multipliaient ; plus tard, le sol en parut presque tout jonché ; c'étaient des tronçons d'arbres plus ou moins gros, dont l'extérieur ne nous offrit rien de bien particulier ; leur couleur et leurs propriétés ne paraissent pas avoir éprouvé d'altération sensible ; ce n'est qu'en les considérant de près, qu'on peut reconnaître le travail auquel ces substances ont été soumises. Le tissu végétal en est très-bien conservé ; il signale la texture fibreuse et allongée du palmier. Le musée de la *Sapience*, à Rome, que j'ai visité, possède un morceau de ce bel ouvrage de la nature :

c'est un tronc d'arbre de deux à trois pieds de hauteur sur un pied et demi environ de diamètre, auquel on a donné un rare poli ; on n'imagine rien de plus magnifique.

Il faut parcourir les collines situées sur la droite, à une petite distance du *Djebel Mokattam*, dont la chaîne court de l'est à l'ouest, pour découvrir ce que cette forêt présente de plus intéressant ; c'est là qu'elle étale plus spécialement ses richesses. D'énormes fûts d'arbres y gisent en grand nombre sur le sable ; il en est qui mesurent, dit-on, de quarante à cinquante pieds de longueur sur deux à trois de diamètre. Quelques-uns paraissent avoir été sciés à dessein par bouts.

Une particularité bien digne ici d'attention, c'est que toutes les racines de ces arbres regardent la Mer-Rouge, et leurs sommets l'Egypte ; preuve que la cause qui les a renversés a exercé son action dans la direction de l'est à l'ouest. Mais cette cause quelle est-elle ? Pour la trouver, il faut la chercher dans le déluge dont parle Moïse au livre de la Genèse :

“ Le déluge se répandit sur la terre pendant quarante jours ; et les eaux s'étant accrues, élevèrent l'arche en haut au-dessus de la terre.

. . . .

. . . .

“ Mais Dieu s'étant souvenu de Noé......
fit souffler un vent sur la terre, et les eaux commencèrent à diminuer.....................

“ Les eaux étant agitées de côté et d'autre, se retirèrent, et commencèrent à diminuer après cent cinquante jours.” (1)

Ainsi donc se prouve sans peine par le déluge le bouleversement dont ce pays a été le théâtre ; il n'en est cependant pas de même de la pétrification de la forêt qui, avant cette épouvantable catastrophe, existait en ces lieux. L'action du cataclysme mosaïque, pour puissante qu'on la suppose, n'a pu s'étendre jusque là ; il faut de toute nécessité, pour se rendre compte de ce phénomène, invoquer une autre cause. Les savants l'ont cherchée cette cause ; l'ont-ils trouvée ? c'est ce qui est d'autant plus difficile à décider, qu'il y a entre eux à ce sujet divergence complète d'opinions. Trois hypothèses ont été imaginées ; et chacune de ces hypothèses s'étaie de raisons plus ou moins probables, plus ou moins plausibles. La première consiste à dire, que le sable siliceux, très-fin, qui couvre la partie de l'Egypte où se trouve la forêt en question, après avoir été soulevé

(1) Genèse, VII, VIII, etc.

par le vent, a été se déposer sur les arbres qu'elle renfermait et s'y est incrusté ; qu'à mesure que l'enveloppe siliceuse a augmenté, le bois s'est désorganisé, pour se changer insensiblement en un détritus aride ; et qu'enfin les tubes par lesquels circulait le suc végétal, s'étant obstrués, ils ont fini par se remplir de parties siliceuses, en lesquelles, quelques années plus tard, la substance ligneuse aurait été totalement convertie.

Dans la seconde hypothèse, la pétrification se serait opérée d'une manière presque instantanée ; ce serait une véritable transmutation des parties mêmes de la substance végétale en la matière siliceuse, au moyen d'une opération chimique et d'une combinaison de fluides gazeux avec les principes constituants du bois ; opération qui aurait changé très-rapidement ce dernier en pierre, sans attaquer en aucune manière la disposition de ses parties, de sorte que ni la forme ni la couleur n'en auraient subi la moindre altération.

La troisième hypothèse, qui est la plus généralement admise, soutient que la matière pierreuse dans ce travail de la nature s'est substituée à la substance végétale, à mesure que celle-ci, qu'on suppose plongée dans un fluide,

dissolvant de la matière qui pétrifie, s'est décomposée. Ainsi le remplacement, d'après cette opinion, se serait fait successivement, et comme molécule à molécule ; et les parties pierreuses, en s'arrangeant dans les places laissées vides par la retraite des parties ligneuses, et en se moulant dans les mêmes cavités, aurait pris l'empreinte de l'organisation végétale.

Telles sont, cher ami, les hypothèses au moyen desquelles la science moderne s'est efforcée d'expliquer la formation de la forêt d'agates. Ces hypothèses sont plus ou moins satisfesantes ; liberté à toi de choisir celle qui te semblera la plus raisonnable. Quant à moi, sans trop me soucier de l'explication qu'on veut donner à cette merveille de la nature, je me contente d'en admirer la beauté, et d'en rapporter la gloire à celui qui tient entre ses mains toute puissance, et dont la sagesse a arrêté les lois qui l'ont formée au milieu de ces plaines de sable, où elle a vu tant de générations passer et disparaître à jamais.

Adieu.



LETTRE XII.

Fontaines de Moïse, 16 février 1845.

(*Suite de la précédente.*)

Cher Alfred,

Le désert que nous continuâmes de parcourir, au sortir de la forêt pétrifiée, se montrait à mes yeux sous un aspect plein d'intérêt, j'oserais même dire, de charmes. On eût dit que cette région avait dépouillé, tout exprès en ma faveur, le vêtement dont les touristes ont coutume de l'affubler ; rien, dans toute la distance que je viens de traverser, ne m'a paru justifier leurs préventions. Le sol y est bien, à la vérité, sans verdure et sans arbres ; mais, en revanche, que les collines en sont belles ! Ravissantes par la

variété infinie des formes qu'elles revêtent, elles sont, en outre, entrecoupées de légères ravines, dont la disposition est admirable. De nombreux mamelons s'élèvent, en s'échelonnant tout le long ; et il n'en est pas un qui, par la régularité de ses contours, ne fixe et ne captive l'attention. L'Europe n'offre rien de semblable ; la France elle-même, si justement vantée par ses ondulations de terrain, le cède en ce point à la contrée que je viens de quitter. Qu'elle soit rendue à sa première vie, et que de nouveau elle soit animée par la présence des hautes futaies qui l'embellissaient dans les temps anciens, et cette partie du désert sera incontestablement sans rivale, qui puisse, au point de vue des formes et des beautés végétales, entrer avec elle en parallèle.

Le campement, ce jour-là, eut lieu vers les cinq heures du soir. Comme la veille, la tente, en un clin-d'œil, fut debout. Cette fois, nous nous chargeâmes, mon compagnon et moi, de faire le ménage ; nous voulûmes voir par nous-mêmes à la disposition de nos meubles, tandis que, de son côté, Philippo s'occupait à préparer le dîner. Au bout de deux heures d'attente, nous étions enfin assis autour de notre modeste table ; c'était tout simplement une

caisse sur laquelle on avait étendu la nappe et disposé les instruments de dépècement. Nous mourions de faim ; le ragoût qu'on nous avait servi allait nous paraître délicieux. Mais, ô déception ! la malpropreté la plus révoltante s'y trahit à nos regards ; c'est à faire bondir le cœur. Mon compagnon, à cet aspect, reste muet de stupéfaction ; mais que faire ? Notre estomac se trouve pris dans un dilemme ; il lui faut ou avaler ce ragoût, car il n'y en a pas d'autre, ou bien jeûner. Or, ce dernier parti nous semble trop sérieux pour l'embrasser. Nous attaquons donc notre pitance avec courage ; et, en peu d'instants, nous en fesons bonne justice. C'était une première faute ; aussi la pardonnâmes-nous assez volontiers. Elle ne nous laissait pas toutefois sans inquiétude pour l'avenir ; nous nous rappelâmes, en ce moment, les soins bien moins que propres, dont nous avions été les objets, dans notre hôtel du Caire, où Philippo avait exercé la fonction de garçon de table ; et ce souvenir nous fit concevoir de vives appréhensions pour le reste du voyage.

Un phénomène des plus intéressants vint à propos nous adoucir les amertumes de cette première journée ; ce phénomène est le mi-

rage, dont il est si souvent fait mention dans les récits des voyageurs. C'est une poignante méprise pour celui à qui il s'offre pour la première fois : c'est un étang qui lui est apparu dans la région des sables ; c'est un lac semé d'îlots, placé comme à dessein dans ces lieux arides par une nature bienfesante. Epuisé de chaleur et haletant de soif, il y court ; mais le lac ne bouge pas ; la distance qui l'en sépare est toujours la même. Nouveau Tantale, il tend la langue, mais en vain ; l'eau qu'il aperçoit est une eau fugitive, qui lui échappe à mesure qu'il en approche ; elle n'est pas de nature à le rafraîchir. Il revient enfin de son erreur ; il en maudit alors la cause, et continue tristement sa route.

Le mirage, comme on sait, ne se manifeste que dans les pays plats. Pour que le phénomène s'opère, il faut deux choses ; l'une, que la plaine s'étende jusqu'aux bornes de l'horizon, de manière à réunir dans toutes ses parties, les ardeurs du soleil ; et l'autre, que la surface du terrain s'échauffe de telle sorte, que la couche d'air située près de la terre se mêle aux rayons lumineux. Cette couche venant à se dilater, il s'élève de terre de légères vapeurs, dont la présence donne lieu au mirage. Il dure

tout juste le temps où la température de la couche d'air se maintient au même degré de chaleur.

Le 15, nous ne sommes plus qu'à une dixaine de lieues de Suez. Le chemin est toujours aride, mais uni ; il est tracé au milieu d'une large vallée, bordée à droite et à gauche, de collines de couleur grisâtre, dont les formes toutefois continuent d'être riantes et gracieuses.

Le *Djebel-Grayboun* et le *Djebel-Attaka* nous apparaissent, à quelque distance de là, du côté du midi ; ce sont deux anneaux de la chaîne qui joint, en quelque sorte, le Nil au golfe arabique. En ce moment nous foulions, selon M. Léon Laborde, le désert d'Etham, où les Hébreux, sortis de Socoth, avaient reçu ordre de camper.

Sur le midi du même jour, mes regards, errant sur la partie du désert qui s'étend devant nous, avaient découvert, presque à l'horizon, une barre blanche mêlée de bleu ; c'était la Mer-Rouge ! Le château-fort d'*Aschiroud* nous apparut ensuite. Ce château, que nous laissâmes sur notre gauche, et qui est situé à deux lieues de Suez, est célèbre en Orient ; c'est près de là que défile la grande caravane qui va, tous les ans, en pélérinage à la Mecque.

Nous trouvâmes à une lieu au-delà un *Kan*, et, à deux pas de ce *Kan*, un puits d'eau saumâtre. Nos chameaux y renouvelèrent leurs provisions d'eau ; c'était la première fois qu'ils buvaient depuis notre départ du Caire. Notre but aurait été de camper en cet endroit ; mais nous en fûmes détournés ; sur la représentation qu'on nous fit, qu'une troupe d'Arabes charbonniers, stationnés dans le voisinage, pourrait nous inquiéter pendant la nuit, nous nous décidâmes à pousser jusqu'à Suez, dont nous n'étions pas fort éloignés.

Il y avait déjà cinq jours, cher ami, que nous avions quitté le Caire ; et néanmoins, à peine pendant tout ce temps, quelques Arabes s'étaient-ils montrés à mes regards. Quelle solitude profonde ! Imagine-t-on rien de plus abandonné que ces lieux, que la mort tient comme couverts de ses noirs linceuls ? Il paraît pourtant que la vie est sur le point de renaître sur cette partie de l'Egypte ; un brillant avenir lui est, ce semble, préparé par les Anglais, qui, dit-on, y rêvent des améliorations de la plus haute portée : il ne s'agirait de rien moins que d'un chemin de fer, qu'ils construiraient entre la Mer-Rouge et le Nil, pour le transport des marchands et des marchandises qui

abordent à Suez par les vapeurs de service entre ce port et les Indes. Ce chemin, comme on le voit, ne servira pas peu les vues mercantiles de l'Angleterre ; ce sera, d'après leurs calculs, un des anneaux de la chaîne qu'ils ont dessein de jeter entre leurs provinces d'Europe et celles qu'ils possèdent en Asie. Ce projet, s'il se réalise, ne peut donc manquer de relever Suez de l'état de pauvreté auquel sa position le condamne nécessairement, puisque par-là cette ville deviendra un entrepôt important pour trois parties du monde. Les Anglais ont sollicité auprès du gouvernement de Méhémet-Ali une charte, qui les autorisât à commencer leurs opérations ; mais cette démarche a sur-le-champ réveillé la jalousie des autres puissances du continent, qui, craignant que ce nouvel ordre de choses ne fît grandir, à leur détriment, la prépondérance commerciale déjà si grande de l'Angleterre, ont pris aussitôt l'attitude de l'opposition. Les Français surtout ont déployé dans cette conjoncture une énergie qui ne leur est pas ordinaire. Un agent a été sans délai dirigé sur l'Egypte, avec ordre de détourner par toutes les voies possibles le coup dont leur commerce est menacé. M. Plichon, notre compagnon de voyage, a été

chargé de cette délicate négociation. Eclairée sur ses véritables intérêts, la cour égyptienne a promis de refuser la charte en question, et au lieu du chemin de fer dont il avait été jusqu'alors question, de faire exécuter, à ses propres frais, le percement de l'isthme de Suez, dont le passage serait franc pour toutes les nations sans distinction. Il ne paraît pourtant pas que ce dernier travail doive s'exécuter. Réflexion faite, le pacha s'est, dit-on, depuis déterminé à revenir au premier projet, c'est-à-dire, à la construction du chemin de fer, avec cette différence toutefois qu'il serait totalement à la charge du gouvernement.

Ce travail une fois fini sera bien, sans doute, au point de vue du commerce, du plus grand prix pour l'Egypte, et pour l'Europe en général ; mais au point de vue de la poésie, il ne sera pas sans quelque désavantage ; car alors plus de caravane ! plus de ménage ambulant ! et plus de plantation de tente ! Ces incidents, aujourd'hui si pleins d'intérêt, si attachants, auront alors pour toujours disparu, pour faire place au prosaïsme de nos institutions modernes. Envahi par la spéculation européenne, le désert, patrie du Bédouin, n'aura plus désormais pour lui d'attraits ; il l'abandonnera, il le fuira,

pour s'enfoncer dans de nouvelles solitudes qui lui garantiront l'exercice d'une liberté qu'il adore et qu'il chérit à l'égal de sa vie.

Le jour était tombé, quand nous entrâmes dans Suez. M. Plichon, à qui la lenteur de notre marche avait fait prendre les devants, était campé à quelques pas de la ville, avec trois gentilshommes anglais, en route comme nous pour la ville sainte ; nous dressâmes notre tente dans le voisinage des leurs ; c'était à deux pas de la Mer-Rouge. Le dressement, cette fois, n'en fut pas peu laborieux ; le vent était violent ; il soufflait de façon à nous faire craindre pour notre frêle habitation, qui menaçait, à chaque instant, de nous échapper. Nous réussîmes cependant, de concert avec notre cheyk et ses Arabes, à l'assujétir solidement au sol. Il n'en fut pas de même du sable, qu'il nous fut impossible de maîtriser, et dont tous nos efforts ne purent nous défendre. C'était à nous aveugler ; pénétrant dans notre habitation par cent passages à la fois, il nous assaillait de toutes parts ; nos habits, nos malles, tout dans notre tente en fut bientôt totalement couvert. Il n'y eut pas jusqu'à nos tablettes qui ne s'en sentissent ; nous avions commencé à y enrégistrer nos notes du jour ; mais force nous fut de cesser

bien vîte ce travail ; le sable, en voltigeant, venait s'abattre sur chaque lettre que nous y inscrivions, et la fesait comme disparaître.

Ce jour-là, pour la première fois de la vie, je me vis réduit à exercer les fonctions de cuisinier, ou plutôt de cuisinier précepteur. Philippo, aux termes de son engagement, devait non-seulement me servir de trucheman, mais encore se charger du soin de la cuisine ; et il avait eu la prétention de se donner pour habile dans ce genre d'occupations. Jamais marmite néanmoins ne lui était passée par les mains ; et moins encore avait-il jamais soupçonné que la propreté soit une des qualités essentielles au cuisinier.

Je me constituai donc son précepteur ; je fus en cela assez heureux ; et je parvins à déterminer une amélioration sensible dans la confection de notre nourriture. L'article de la propreté souffrit plus de difficultés ; j'eus beau faire dépense d'avis, je ne pus jamais faire entendre raison à mon homme à ce sujet ; c'est en vain que je m'évertuai à en faire passer le mot dans son dictionnaire. Ce n'est pas qu'il ne fît des efforts pour répondre à mes conseils ; mais l'habitude était chez lui si invétérée, que bien vîte il y retournait malgré lui.

Le lendemain 15, étant un dimanche, je me proposai d'offrir les saints mystères ; mais malheureusement la marquise qui, pour je ne sais quel motif, était restée en arrière, avait à ses soins l'autel portatif. En attendant qu'il lui plût de paraître, je pénétrai dans Suez, pour y faire quelques emplettes, et, en même temps, pour tâcher d'y obtenir quelque emprunt qui me permît de faire face à la dépense dans laquelle m'avait entraîné la cupidité de mes Arabes ; j'espérais y rencontrer quelque bonne âme assez bienveillante pour me venir en aide. Il est bien vrai que, pour me tirer d'affaire, j'aurais pu avoir recours à M. le comte ou à Mme la marquise ; mais cette démarche m'était trop pénible pour la prendre de prime abord ; je la réservai comme dernière planche dans le naufrage. La première porte, à laquelle j'allai heurter, fut celle de notre consul, M. Lévêque : mais il était absent, et, pour comble d'infortune pour moi, il ne devait être que sur le soir de retour des Fontaines de Moïse, où il était allé ; et cependant c'était à midi que nous devions partir ! Le coup était manqué ; je visai un autre but. Le consul français est, me dit-on, très-riche, et dans l'usage de secourir les étrangers dans la détresse. Je me fais aussitôt

conduire à son logis ; et, par l'organe d'un trucheman, car ce consul français, ou plutôt ce consul pour les Français, ne parle pas la langue du pays dont il est le représentant (1), je lui notifie l'objet de ma visite. Sa réponse à ma demande ne se fait pas long-temps attendre, car il l'a préparée à l'avance ; son drogman est chargé de me signifier qu'il ne peut rien faire pour moi. Des mécomptes, dont il a été, par le passé, la victime, lui ont fait prendre la résolution de ne plus jamais s'y exposer ; et personne, fût-il prince ou empereur, ne saurait l'en faire changer, en autant qu'il l'a confirmée du sceau sacré du serment. J'eus beau lui offrir des sécurités pour le prêt que je sollicitais, en l'autorisant à tirer en mon nom sur mon banquier d'Alexandrie, tout cela ne servit de rien ; il restait impassible ; le serment était là pour le rendre impitoyable. En revanche, il me prodigua force politesses. Mais à quoi bon ces politesses ; ce n'était pas là ce que je voulais. Il me fallait de l'argent, car lui seul pouvait me tirer d'embarras, et cependant au lieu d'argent, on ne me présentait qu'une pipe et du café. N'y avait-il pas loin de là à la

(1) Ce consul est un Levantin, grec schismatique.

grâce que je demandais ? Le désappointement était parfait. Convaincu enfin que je perdais mon temps et mes peines auprès d'un homme, dont le cœur demeurait ainsi fermé à la miséricorde, je me hâtai de le quitter, pour prendre le chemin du campement, où j'avais, au moins, l'espoir de rencontrer la marquise. Mais nouveau désappointement : cette dame n'y était pas encore arrivée. Ce ne fut que sur les onze heures, qu'elle fit acte d'apparition avec le comte et sa femme de chambre. Et pour comble de malheur, elle n'avait pas pris avec elle l'autel, dont elle s'était chargée dès le début du voyage. Sous l'impression qu'il serait probablement trop tard, lorsqu'elle atteignerait Suez, pour qu'il me fût possible de dire la messe, et peut-être même, s'attendant à ne m'y pas trouver, au moment qu'elle y pénétrerait, elle s'était déterminée à le laisser entre les mains de ses Bédouins, qui, pour n'être pas obligés de longer le rivage depuis Suez jusqu'au fond de la Mer-Rouge, avaient pris un chemin de diagonale, qui devait les y mener plus vîte.

Ainsi déçu de toutes les manières, je rentrai dans la ville, et allai descendre à un hôtel tenu par un Français, où nous rejoignîmes nos com-

pagnons, qui nous y avaient précédés. Là il fut convenu que le transport aux *Fontaines de Moïse*, où nous avions dessein d'aller camper ce jour-là même, se ferait par eau ; ce dessein nous sourit à tous. Mais mon affaire n'était pas réglée. Toutes les démarches faites dans ce but, à Suez, étant demeurées sans effet, je me décidai enfin à en venir à ma dernière ressource. Ce fut au sortir de table que je me hazardai à m'en ouvrir au comte. Je trouvai, cette fois, de l'écho ; une parole pleine de bonté tombée de ses lèvres vint mettre un terme à mes anxiétés ; il me fit comprendre que le secours que je sollicitais me serait volontiers accordé.

Deux mots maintenant, cher ami, sur Suez et ses environs. Cette ville était connue des anciens sous le nom d'*Arsénoë ;* elle perdit, plus tard, ce nom, pour prendre celui de *Cléopatride*. Les rues en sont d'une extrême étroitesse, les maisons mal construites, et les bazars d'une rebutante malpropreté. " Bâti au milieu du désert, dont il est flanqué de trois côtés, Suez, pour me servir des paroles du P. Géramb, est d'une mélancolie qu'il est impossible de rendre. On n'y rencontre pas un seul grain d'herbe, à plusieurs lieues à la

ronde ; du sable, de la poussière, des pierres, voilà tout. De quelque côté qu'on promène ses regards, tout, dans la nature, y offre une teinte grisâtre ; gris blanc, gris foncé, gris un peu clair, mais toujours du gris. Les rochers y sont arides, l'air sans habitants ; tout y est sombre, lugubre, et rien n'en tempère la tristesse, si ce n'est la perspective de la mer, dont les eaux sont d'un azur admirable. On ne voit à Suez ni arbre, ni plante : il n'y a d'eau que celle qu'on y apporte. L'habitant y meure sans avoir jamais savouré l'odeur d'une fleur, sans avoir cueilli aucun fruit, sans s'être jamais désaltéré à une source d'eau limpide. C'est à dix lieues de là qu'on va chercher péniblement celle dont on a besoin ; elle est d'un goût saumâtre, et ne se boit qu'avec peine."

Cette ville si malheureuse n'est cependant pas sans espérance pour l'avenir ; elle sourit à l'idée de pouvoir devenir prochainement, comme je l'ai déjà dit plus haut, l'entrepôt du commerce de l'Europe entière avec l'Inde et la Chine. Ce nouvel ordre de chose améliorera, sans doute, son état, sous le point de vue commercial ; mais l'or qu'on y versera pourra-t-il jamais en améliorer l'affreuse position ? Et les plaines sablonneuses qui la ceignent de trois côtés, qui les

écartera ? sera-ce le commerce ? Et la malédiction qui pèse sur tout le pays au loin, qui la pourra changer en bénédiction, et y ramener la vie végétale ? sera-ce la main de l'industrie ? Qu'il est à craindre cependant que ni l'un ni l'autre de ces modes d'action n'aient jamais le pouvoir d'opérer de semblables merveilles ! Suez, suivant des calculs que rien dans l'avenir semble ne devoir démentir, demeurera donc toujours dans l'empire de la mort ! Il pourra, à la vérité, être riche ; mais que lui serviront ses richesses ? Ses habitants en seront-ils moins, pour tout cela, privés des douceurs qu'offre une nature bienfesante, et des comforts dont elle est si prodigue partout ailleurs ?

Un canal joignait autrefois le Nil à la Mer-Rouge. Sésostris, ou, selon d'autres, Psammétichus, fut le premier qui en formât le dessein, et qui commençât l'ouvrage. Néchao, successeur du dernier, y employa des sommes considérables ; mais il l'abandonna, effrayé par un oracle qui lui avait répondu que c'était ouvrir aux étrangers un chemin en Egypte. Ce travail fut repris par Darius, fils d'Hystaspe, qui y renonça à son tour, pour en laisser l'honneur aux Ptolémées, qui, plus tard, y mirent la dernière main. Ce canal avait cent coudées

de largeur ; de profondeur, autant qu'il en faut pour porter les plus gros vaisseaux ; et de longueur, plus de cinquante lieues. Il fut dans la suite négligé ; ce qui donna lieu aux alluvions de le combler presque entièrement. Le calife Omar, selon les Arabes, entreprit de le déblayer, et ses travaux ayant été couronnés de succès, il le rendit à la navigation, que rien n'interrompit, depuis l'an 644, jusqu'à l'an 767, qu'un autre calife, pour couper les vivres à un chef de rebelles, réfugié dans ces quartiers, fit fermer. Plus d'une fois, depuis cette époque, la Porte a songé à rétablir ce canal, mais sans jamais en venir à l'exécution. Lors du séjour de l'armée française en Egypte, la possibilité et l'utilité de ce travail furent savamment discutées ; il fut reconnu que la réalisation en serait assez peu coûteuse, et que les frais, dans lesquels il aurait entraîné, seraient sans peine couverts par la seule valeur des terres que les eaux du canal rendraient fertiles ; cependant comme la navigation dépendrait, d'un côté, de la crue du Nil, et, de l'autre, des moussons qui règnent dans le golfe arabique ; et comme ces deux conditions ne coïncident pas de manière à ne pas produire d'interruption dans la navigation, il parut probable que ce canal,

quoique très-utile et même nécessaire à la prospérité commerciale de l'Egypte, ne produirait pas une révolution totale dans le commerce des Indes Orientales avec l'Europe ; ce projet fut, en conséquence, abandonné. Il reste maintenant au chemin de fer en contemplation, à réaliser les espérances qu'il a, de prime abord, fait concevoir à la spéculation anglaise.

Adieu.



LETTRE XIII.

Fontaines de Moïse, 17 février 1845.

(*Suite de la précédente.*)

Cher Alfred,

Ses ennemis terrassés et la capitale de l'Egypte soumise, Bonaparte voulut, non plus comme général en chef, mais comme membre des Instituts de France et d'Egypte, aller résoudre lui-même, à Suez, le grand problême de la jonction de la Mer-Rouge avec la Méditerranée, et chercher les traces du fameux canal auquel Sésostris a donné son nom. Il se fit accompagner dans cette expédition toute scientifique de quelques-uns de ses principaux officiers, et d'une caravane de trois cents hommes armés.

Arrivé au terme de son voyage, il prit connaissance de la ville, et visita les côtes de la Mer-Rouge, et voulut même passer en Arabie, pour y voir les *Fontaines de Moïse.* Au retour, surpris par la nuit et la marée montante, il allait périr, si l'un de ses guides, qui s'était aperçu du danger menaçant, ne l'eût saisi, et rapidement enlevé sur ses épaules. " La vague, dit le P. Géramb, qui l'eût alors emporté, eût épargné à l'Europe bien du sang et bien des larmes. Mais il avait une mission de châtiment à remplir à l'égard de l'Europe trop long-temps et trop orgueilleusement coupable ; il ne devait disparaître, comme les fléaux, que quand cette mission serait accomplie. " Ces lignes sont, il est vrai, pleines de sens.

La fin de ce foudre de guerre eût sans doute épargné à la société européenne bien des maux, bien des vies ; mais alors, ô sagesse des vues de la Providence, que serait probablement devenu celui qui les a tracées, ces lignes ? Que l'auteur du *Pèlerinage* se replie sur le passé, et qu'y retrouvera-t-il ? le donjon de Vincennes. N'est-ce pas là que la grâce l'attendait pour le toucher et le convertir ? Le baron de Géramb aimait le monde et le monde l'aimait à son tour ; et cet amour allait le perdre, si le ciel ne lui

eût ménagé le moyen d'en briser les chaînes. Général de l'une des armées autrichiennes, il est vaincu par Bonaparte, fait prisonnier et écroué dans un sombre cachot ; là la foi fait retentir à ses oreilles des vérités terribles ; elle lui dessille les yeux, et par-là le fait renaître à la vie de la grâce. Il est désabusé du monde et de ses folies. Vivement effrayé de ses dangers, il l'abandonne, et va généreusement consacrer à la pratique de la pénitence le reste de ses jours dans un ordre, dont les austérités font frémir la nature, celui des Trappistes. Que le Père Marie-Joseph reconnaisse donc la conduite admirable du Seigneur à son sujet. Qu'il le bénisse donc, pour sa part, d'avoir fait tourner ainsi à son bonheur l'existence d'un homme, dont la mort prématurée eût été peut-être pour lui la cause occasionnelle du plus grand des malheurs.

Au moment du départ, nous allâmes tous ensemble visiter la partie de la Mer-Rouge, où le premier consul, faillit, en revenant des *Fontaines de Moïse*, perdre la vie. C'est moi qui eus le mérite d'en faire naître le désir à mes compagnons de voyage qui n'y songeaient pas. Madame la marquise, plus que personne, dut m'en savoir gré ; car cette visite était propre

à l'intéresser plus que tout autre. Ne se fût-elle pas reproché jusqu'à la mort d'avoir oublié d'aller voir, en passant à Suez, le théâtre où, sans un prompt secours, se fût à jamais éclipsé le brillant génie militaire dont la gloire a, dans les plaines de Wagram, immortalisé le nom de l'auteur de ses jours. Au retour de cette visite, nous entrâmes dans la maison où le premier consul logea pendant son séjour dans cette ville ; cette maison, au point de vue de l'art, n'a rien qui puisse fixer le regard ; il n'y a que le souvenir seul du grand homme qui y est descendu, qui la rende intéressante. On comprend que nos illustres compagnons français durent y éprouver plus d'un sentiment de joie et de bonheur.

Nous avions nolisé une barque pour notre transport aux *Fontaines de Moïse*. C'était pour nous une bonne affaire : par-là, nous nous épargnions, d'un côté, la peine d'aller faire le tour de la Mer-Rouge, au nord, pour pénétrer en Arabie, ce qui n'était pas peu de chose ; et, de l'autre, nous nous ménagions un doux agrément, celui de pouvoir traverser la mer des prodiges, et aborder à la partie du rivage arabique, où Moïse mit pied avec son peuple, au sortir des eaux. Il était près de deux heures

quand nous fûmes en état de prendre possession de notre embarcation, où entrèrent avec nous le fils de mon *obligeant consul français* et son drogman. Le mousson soufflait en ce moment avec assez de force : de son souffle bienfesant il nous poussa agréablement vers le terme de notre course, en nous fesant pour cela parcourir précisément la route que M. Léon Laborde fait suivre aux Hébreux, pour les faire passer d'Egypte dans le désert d'Etham. Cette petite navigation ne manqua pas pour nous de charmes ; la vue de la mer, témoin de l'une des plus grandes merveilles que le Seigneur ait jamais opérées en faveur des hommes, la belle nappe de ses eaux, où venait se refléter l'azur du ciel, et l'aspect des montagnes qui la couronnent surtout du côté de l'Afrique, tout, dans cette mer, réveilla en nous de douces et amères sensations tout à la fois ; elle nous rappela plus d'un souvenir biblique.

Cette mer si célèbre est resserrée entre l'Arabie et l'Egypte, et est séparée de la Méditerranée par l'isthme de Suez, et de l'océan indien par le détroit de Bab-el-Mandeb. Longue d'environ 500 lieues sur 60, dans sa plus grande largeur, cette mer est élevée de trente pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée ; ce

qui prouverait assez clairement qu'il n'y eut jamais entre ces deux nappes d'eau de communication, dont le travail fût dû à la main de la nature. Les Hébreux appelèrent la Mer-Rouge *Iom-Souh, mer des roseaux,* à cause des fucus et autres plantes marines qui en tapissent le fond. Selon quelques autres, le nom de Mer-Rouge lui vient du corail rouge qui y abonde.

Une navigation de trois à quatre heures dans la direction du sud-est, en serrant d'assez près la rive arabique, nous fit arriver à l'endroit même où le Seigneur dit à Moïse :

" Etendez votre main sur la mer, afin que les eaux retombent sur les Egyptiens, leurs chariots et leur cavalerie.

" Moïse ayant donc étendu sa main sur la mer, elle retourna au même lieu où elle était auparavant.

" Les eaux étant donc retournées de la sorte, elles couvrirent les chariots et la cavalerie de toute l'armée de Pharaon, qui était entrée dans la mer à la poursuite d'Israël, et il n'en échappa pas un seul. " (1)

La mer était basse ou à peu près basse quand nous descendîmes sur le rivage. Nous eûmes

---

(1) Exod. XIV, 26, 27.

en conséquence un assez long espace à faire, avant d'atteindre le lieu où notre caravane avait reçu ordre d'aller nous attendre. Chemin fesant, nous nous amusâmes à recueillir de petits coquillages, qui, sans rien avoir de particulier qui pût nous les rendre chers, avaient cependant à nos yeux un grand avantage, celui d'avoir été amassés là même où les Israélites s'arrêtèrent, après s'être soustraits à la fureur de leurs persécuteurs. Nous les conservons avec soin ; notre dessein est de les emporter avec nous en Canada, où ils ne pourront manquer d'intéresser nos compatriotes.

Quoiqu'il fût près de six heures, quand nous descendîmes les *Fontaines de Moïse*, les Arabes, qui formaient notre caravane, n'y étaient toutefois pas encore arrivés ; ce ne fut que bien tard, c'est-à-dire, sur les huit heures, qu'ils parurent enfin au milieu de nous. Les tentes furent dressées dans un local assez élevé, et à quelques pas seulement des Fontaines. Cette position est on ne peut plus heureuse ; car de là nous apercevons sans peine la mer et sa rive opposée. Et qui sait si ce n'est pas là que se plaça autrefois Moïse pour chanter le cantique que la reconnaissance, après le passage des eaux, lui avait fait composer à la gloire

du Seigneur ! Cette pensée n'a rien d'absurde ; je dirai même qu'elle est assez probable. Ouvrant donc mon bréviaire, je lus, debout et la face tournée vers la mer :

“ Chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa grandeur et sa gloire, et qu'il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier.

“ Le Seigneur est ma force et le sujet de mes louanges, parce qu'il est devenu mon sauveur ; c'est lui qui est mon Dieu, et je publierai sa gloire. Il est le Dieu de mon père, et je relèverai sa grandeur.

“ Le Seigneur a paru comme un guerrier ; son nom est le Tout-Puissant.

“ Il a fait tomber dans la mer les chariots de Pharaon et son armée ; les plus grands d'entre ses princes ont été submergés dans la Mer-Rouge.

“ Ils ont été ensevelis dans les abîmes ; ils sont tombés comme une pierre au fond des eaux.

“ Votre droite, Seigneur, s'est signalée, et a fait éclater sa force ; votre droite, Seigneur, a frappé l'ennemi de votre peuple.

“ Et vous avez renversé vos adversaires par la grandeur de votre puissance et de votre gloire. Vous avez envoyé le feu de votre colère, qui les a dévorés comme une paille.

“ Vous avez excité un vent furieux ; et, à son souffle, les eaux se sont resserrées ; l’eau qui coule s’est arrêtée, et les abîmes se sont pressés au milieu de la mer.

“ L’ennemi a dit : je les poursuivrai, et je les atteindrai ; je partagerai leurs dépouilles, et mon âme sera pleinement satisfaite ; je tirerai mon épée, et ma main les fera tomber.

“ Vous avez répandu votre souffle, et la mer les a enveloppés ; ils ont été submergés sous la violence des eaux.

“ Qui d’entre les forts est semblable à vous, Seigneur ? Qui est semblable à vous, qui êtes tout éclatant de sainteté, terrible, digne de louanges, et qui faites des prodiges ?

“ Vous avez étendu votre main, et la terre les a dévorés . . . .

. . . .

“ Le Seigneur règnera dans l’éternité et au-delà ;

“ Car Pharaon est entré à cheval dans la mer avec ses chariots et ses cavaliers ; et le Seigneur a fait retourner sur eux les eaux de la mer ; mais les enfants d’Israël ont passé à sec au milieu des eaux. ”

Quelque fondée, cher ami, que soit l’opinion qui place le passage de la Mer-Rouge par les

Israélites en face des *Fontaines de Moïse*, il faut pourtant avouer que cette opinion n'est pas sans quelques difficultés. Parmi les savants, les uns mettent ce passage au-dessous de Suez, les autres au-dessus, quelques-uns enfin à Suez même. Ce qui suit t'aidera, je l'espère, à fixer là-dessus tes idées ; c'est l'exposé des hypothèses auxquelles la science ancienne, comme la science moderne, a eu recours, pour se rendre compte de ce fait mémorable de l'histoire biblique.

Un sentiment assez ancien, puisque Benjamin de Tudèle, qui vivait au commencement du douzième siècle, l'a trouvé en Egypte, a été depuis repris et défendu avec talent par Tablonski : ce sentiment assigne aux Hébreux et à la terre de Gessen la province du Fayoum, située au sud du Caire. Dans cette hypothèse, le passage des Israélites par la vallée de l'*Egarement* deviendrait admissible ; car de ce point de départ, après avoir traversé le Nil près du village *Atfyh*, ils se seraient engagés, sans peine, dans la vallée sise au sud-est de la capitale actuelle.

L'opinion du P. Sicard, dont j'ai déjà parlé, coïncide avec celle de Tablonski, en ce que toutes deux font passer le peuple de Dieu par

la vallée de l'*Egarement ;* mais elles divergent l'une de l'autre, quand il s'agit de Gessen, que le premier place au nord du Caire, dans le voisinage de *Balbeis*, et le second, comme je viens de le marquer, dans la province du Fayoum.

Le texte sacré signale Ramassès comme le lieu de rassemblement et de départ des Hébreux pour le désert ; dans la détermination de cette localité gît donc le nœud de la difficulté ; car, ce point une fois constaté, la question n'offre plus d'embarras. Le P. Sicard, après avoir examiné attentivement le pays, dont il a même tracé la carte, et le récit biblique, s'est cru en droit de donner à Ramassès la position qu'occupe présentement *Bessatin*, petit village qui se trouve à trois lieues au sud du Grand Caire, à l'orient du Nil, et au milieu d'une plaine sablonneuse. C'est là qu'il fait assembler les Hébreux ; c'est là qu'il les tient sous leurs tentes, en attendant que Moïse eût arraché à Pharaon par les prodiges dont le ciel l'a rendu l'instrument, la liberté de les mener dans le désert, pour y sacrifier au Seigneur. Cette plaine, dont la largeur est d'une lieue et demie et la longueur de deux, a pu contenir sans peine le 4,400,000, dont était environ composée la multitude des Israélites, au moment du dé-

part ; des calculs exacts faits sur les lieux ne lui laissèrent aucun doute à ce sujet.

Pharaon avait enfin cédé aux coups dont le Tout-Puissant venait de le frapper, en lui enlevant son premier né ; Moïse se hâta de profiter de la permission qu'il venait d'obtenir pour son peuple. Pour réaliser son dessein deux voies lui étaient ouvertes, la vallée de l'*Egarement*, située au sud du *Djebel-Mokattam*, et la plaine placée au nord de cette montagne, et que nous venons de parcourir, pour arriver à Suez. Cette dernière route était, à la vérité, la plus courte comme la plus facile ; mais Moïse connaissait trop le caractère de Pharaon pour la prendre ; ce prince, le plus défiant qui fût jamais, n'eût pu souffrir que ses esclaves fussent entrés dans une voie si propre à favoriser leur évasion ; puisque, en trois jours, ils se seraient trouvés hors de ses états, et soustraits à sa puissance. La crainte d'exciter ses soupçons et de l'attirer par-là à sa poursuite, lui ôta donc cette pensée, pour l'engager par la vallée de l'*Egarement*, en même temps qu'il se garda bien de trop s'avancer vers le midi, du côté de la Thébaïde ; parce que pour peu qu'il se fût détourné du chemin qui mène directement par cette vallée à la Mer-Rouge, il lui eût été im-

possible d'y atteindre, dans l'espace des trois jours d'absence accordés par Pharaon.

Le texte sacré mentionne trois stations que firent les Israélites une fois partis de Ramassès ; la première à *Socoth*, la seconde à *Etham*, la troisième à *Phihahirot*. Le P. Sicard place *Socoth* dans la plaine de *Gendeli*, où se trouve une petite source d'eau potable ; *Etham*, dans celle de *Ramlié*, à neuf lieues de distance de *Gendeli*, et à huit environ de la Mer-Rouge ; et *Phihahirot*, dans la plaine de *Bédé*, près les sources de *Thouareq*, sur les bords de la Mer-Rouge ; ces trois plaines s'échelonnent dans la vallée de l'*Egarement*.

Arrivés à *Phihahirot*, les Israélites se trouvent dans la position la plus périlleuse qui fût jamais : resserrés entre le mont *Magdalum* au sud, la Mer-Rouge à l'est, et le mont *Béelsephon* au nord, ils sont sur le point de tomber entre les mains de leur persécuteur, qui arrive sur eux. Ils ne savent à quoi se déterminer ; s'ils songent à retourner sur leurs pas, l'ennemi est là pour les arrêter ; s'ils pensent à se diriger vers le nord ou le sud, de hautes montagnes leur en ôtent la possibilité. Il ne leur reste donc, pour échapper à la mort qui les menace, que le petit défilé qui, par le rivage, mène de *Phihahirot* à

Suez ; et c'est le seul par où ils puissent tenter de fuir. Mais quelle chance de succès cette route, à peine capable de fournir passage à vingt personnes de front à la fois, peut-elle offrir à une armée de 600,000 combattants, sans compter les femmes, les enfants et toutes leurs richesses en bestiaux et en meubles ? Quelle possibilité que cette multitude innombrable, supposé qu'elle veuille se hasarder par cette voie, puisse la franchir dans une seule nuit ? Le peuple va donc devenir la proie de Pharaon, si le ciel ne se déclare en sa faveur. Moïse crie au Seigneur, et le Seigneur vient à son secours. Moïse reçoit l'ordre d'étendre sa baguette, et d'en donner un coup sur la mer. Il frappe, et soudain les flots obéissent ; ils se séparent, s'élèvent et demeurent suspendus, jusqu'à ce que la troupe des enfants d'Israël ait atteint la rive opposée.

Appuyé sur le texte du livre des Nombres qui dit que " de *Phihahirot* les Israélites passèrent par le milieu de la mer dans le désert," (1) le P. Sicard soutient que la traversée a dû s'opérer près de *Thouareq*, qui n'est qu'à une demi-lieue du rivage, et vers la pointe voisine du mont *Attaka*, l'ancien *Béelsephon*,

(1) Nomb. XXXIII, v. 8.

en tirant droit vers l'est. La raison qu'il en donne, c'est que la mer, en cet endroit, n'a que quinze à dix-huit milles de large ; au lieu qu'en la passant à *Kouailié*, vers le sud, elle en a plus de trente. Les Hébreux, selon ses calculs, étaient partis de *Phihahirot*, entre six et sept heures du soir ; après avoir traversé le golfe, en formant un vaste front, les tribus marchant à la suite les unes des autres, ils ne durent arriver de l'autre côté qu'à *la veille du matin*, c'est-à-dire, à trois heures du matin environ ; et il les fait aborder vis-à-vis des fontaines, qui, depuis nombre de siècles, sont connues sous le nom de *Fontaines de Moïse*.

Il n'est pas jusqu'aux Arabes du désert qui ne partagent l'opinion de notre missionnaire, cette tradition leur vient de leurs ancêtres ; elle est pour eux sacrée. Toualeb, cheyk de Mme la marquise, parle avec autant d'assurance de cet événement, que s'il l'eût vu de ses propres yeux. " Encore à présent, dit-il un jour à M. Stephen, qu'il conduisait au Sinaï, encore à présent, lorsque la nuit est belle, ou que la mer est agitée, les spectres des Egyptiens apparaissent sur la surface des eaux. Moi-même j'en ai été témoin, une fois qu'après une longue et pénible marche, je me reposais

sur le rivage de la Mer-Rouge ; je vis alors le fantôme de Pharaon, la couronne sur la tête, fuir sur la mer avec ses chars et ses chevaux. Quiconque, ajouta-t-il, y plonge aujourd'hui, en tire des fragments d'épées, de casques brisés, et de roues de chariots submergés avec l'armée d'Egypte." Q'on regarde, si l'on veut, ces apparitions comme des *contes arabes*, j'y consens très-volontiers ; elles n'en sont pas moins le reflet d'une croyance, dont les motifs paraissent d'autant plus plausibles, qu'elle est comme attachée au sol qui a vu le sinistre qui en est l'objet. Quant aux découvertes d'épées et de roues, dont parle Toualeb, voici quelque chose qui peut n'être pas un *conte arabe :* c'est que plusieurs anciens les ont données comme généralement admises de leur temps ; de ce nombre sont Paul Orose, Grégoire de Tours et le moine Cosme, qui en font mention dans leurs commentaires sur l'Exode.

L'opinion du P. Sicard, comme on vient de le voir, ne lui est donc pas particulière ; elle est encore partagée par plusieurs savants modernes, tels que MM. Scherbert, Steffen et Raumer. M. Léon Laborde la rejette, quoique en partie cependant. Il est d'accord avec le P. Sicard, touchant la situation du pays de

Gessen, mais il l'abandonne, et il diffère totalement avec lui de sentiment et quant à la position de Ramassès, point de départ des Israélites pour le désert, et quant à la route qu'ils durent suivre pour arriver à la mer. " Les enfants d'Israël, dit-il, au premier ordre du Seigneur, que leur avait transmis Moïse, durent se préparer au départ, et, à l'explosion de chaque plaie, s'attendre à se mettre en route. Quel qu'ait été leur nombre, ils ne pouvaient subsister dans un même lieu avec leurs troupeaux ; ils durent donc s'assembler sur plusieurs points, aux extrémités du pays, et là, attendre, comme font encore aujourd'hui les pélerins qui se réunissent au Birket-el-hadgi, et campent plusieurs jours, jusqu'à ce qu'ils reçoivent le signal du départ."

Ramassès, suivant ce voyageur, n'était pas seulement une ville, mais encore une province dont la capitale portait ce nom, comme c'est l'habitude dans les anciennes dénominations géographiques ; c'est ainsi encore que de nos jours mêmes, la ville de Damas que les Arabes appellent *Scham,* donne son appellation à toute la Syrie, *Bahar-el-Scham.*

Les Israélites étaient partis en toute hâte, et tous simultanément ; ce départ précipité doit

donc supposer un rassemblement préalable. Et comme il était difficile à une population nomade, de vivre plusieurs jours, avec ses nombreux troupeaux, dans le voisinage d'une grande ville, comme était Memphis, ainsi que le prétend le P. Sicard, M. Laborde, en s'appuyant sur le texte de l'Exode, expliqué dans son sens, forme plusieurs campements dans le pays de Gessen, et en fait sortir les Israélites en cinq colonnes, pour les rassembler à Socoth, qu'il met à huit ou neuf lieues environ au sud-est de Balbeis, et à onze ou douze lieues au nord-est de Memphis, situé, comme je l'ai déjà dit, à trois lieues environ au sud du Grand Caire. De *Socoth*, il les fait passer à *Etham*, qu'il place à cinq lieues d'*Arsinoé*, aujourd'hui Suez, en leur fesant prendre la direction de *Béelsephon*, qu'il semble confondre avec *Arsinoé* même ; mais, au lieu de les conduire en Arabie, vis-à-vis cette dernière station, chose assez étonnante, il les mène aux fontaines, dites aujourd'hui de Moïse, par le milieu même des eaux, qu'il leur fait parcourir du nord au sud-est, en serrant de près la rive arabique.

D'autres savants, parmi lesquels se trouve M. Linant, ami et compagnon de voyage de M. Laborde à *Pétra*, tracent une autre route

aux enfants d'Israël, pour les faire sortir d'Egypte. Suivant eux, le passage de la Mer-Rouge ne se serait effectué ni à *Thouareq*, ni à *Arsinoé*, mais beaucoup plus au nord, dans un endroit qu'auraient autrefois baigné les eaux de cette mer, qui alors se serait étendue jusqu'aux *Lacs-Amers*. Cette opinion me semble toutefois assez peu probable. Il paraît bien, à la vérité, que les eaux de la Mer-Rouge se répandaient jadis plus au nord qu'aujourd'hui ; et c'est même un point maintenant incontestable. Mais quelles preuves allègue M. Linant, pour démontrer que l'atterrissement actuel est postérieur à l'époque de la fuite des Israélites ? cette question est intéressante, et la solution en est fort à désirer ; il est pourtant à craindre que la science ne soit de sitôt encore en position de la fournir.

Telles sont, cher ami, les diverses opinions imaginées par les savants pour essayer d'expliquer le passage de la Mer-Rouge. Chacune de ces opinions, comme tu as pu t'en convaincre, a ses raisons ; et ces raisons sont plus ou moins fortes, plus ou moins plausibles. Tu les auras bien vîte sous les yeux ; et, la carte à la main, il te sera facile d'en faire l'appréciation. Quant à ma manière de penser, si tu sou-

haites la connaître, la voici : vû la connaissance que je possède présentement de la Mer-Rouge et de son voisinage, je me crois en droit de me prononcer en faveur du P. Sicard. Le sentiment de ce savant jésuite est, suivant moi, plus fondé en raisons ; et il me semble, d'ailleurs, plus conforme au récit de l'écrivain sacré.

Les *Fontaines de Moïse*, près desquelles nous sommes campés, sont au nombre de huit. L'eau en est sulfureuse, gypseuse et désagréable au goût ; elle n'est bonne que pour les animaux, qui la boivent avec plaisir ; nos *vaisseaux ambulants* n'ont pas manqué d'y renouveler leur provision. Un énorme palmier, à sept fûts, ombrage une de ces sources ; c'est le seul arbre qui ait encore frappé nos regards dans le désert d'*Etham*. Le sol que nous foulons n'est donc pas sans quelque reste de vie ; il ne faudrait peut-être qu'une culture soignée avec de l'eau douce au besoin pour le faire renaître à la végétation. Le jardin qui se trouve placé entre nous et le rivage de la mer, en est une preuve assez convaincante ; il y brille une assez belle verdure, dont l'œil est d'autant plus charmé que c'est la première qu'il rencontre depuis notre départ du Caire. Ce jardin appartient à mon bon ami le consul français de Suez, dont

le fils qui, comme je l'ai déjà dit, nous a accompagnés jusqu'ici, a bien voulu nous faire cadeau de légumes qu'il y a fait cueillir. Cette obligeance a mis la joie dans la caravane ; mille actions de grâces en ont été rendues à son auteur. Elle est une preuve que les enfants ne ressemblent pas toujours à leurs pères, et qu'ils n'héritent pas toujours de leurs sentiments.

Je termine ici, cher ami, mon travail, pour me percher de nouveau sur ma colossale monture, qui attend que j'aie fini avec toi pour se remettre en route.

Adieu.—Ma prochaine lettre t'arrivera, je l'espère, du mont Sinaï.



LETTRE XIV.

Couvent de la Transfiguration, 25 février 1845.

Cher Alfred,

Sais-tu d'où te vient la présente lettre ? de bien loin, oh ! oui, de bien loin ! c'est du point le plus éloigné qu'ait jamais atteint aucun de mes compatriotes ! c'est du Sinaï, la montagne du Seigneur, la montagne des grandes merveilles de sa toute-puissance ! C'est à deux pas du buisson ardent, et à deux autres pas du mont Horeb, l'un et l'autre, comme le Sinaï, si fameux dans l'histoire biblique, que je l'ai écrite. Quelles sources de pensées pour moi ! La majesté du Seigneur, sa puissance et sa bonté, se sont ici manifestées ; les rochers qui m'environnent, et la calcination des pierres qui

les composent, en sont une preuve incontestable ; ils m'annoncent vivement qu'il est ici passé avec la foudre et son tonnerre. Je voudrais te faire part de suite des impressions qu'a fait naître en moi la vue de ces lieux à jamais célèbres ; et je sens quel plaisir j'éprouverais à m'acquitter de cette tâche ; mais la marche que je me suis tracée et que je me suis fait un devoir de suivre jusqu'à présent, me force de l'ajourner à un autre temps. Je dois, au préalable, continuer ma correspondance, que l'excursion que je viens de terminer, m'avait contraint de suspendre ; je m'empresse de la reprendre où je l'ai interrompue, c'est-à-dire, aux *Fontaines*, d'où tu as dû recevoir ma dernière missive.

Il était environ sept heures du matin, lorsque, le 17, nous quittâmes les *Fontaines de Moïse*, pour nous remettre en route. Une fois notre caravane en mouvement, nous nous en séparâmes quelques moments, pour aller nous acquitter de la dette de reconnaissance que le fils du consul français, par son cadeau de la veille, nous avait à tous imposée. Nous le rencontrâmes dans son divan, où il nous accueillit avec toute l'affabilité possible. Nos remercîments offerts, et les adieux éternels faits, nous le lais-

sâmes, pour aller rejoindre notre troupe ambulante, qui déjà avait passablement gagné sur nous.

L'Arabie renferme trois grandes divisions, 1° l'*Arabie Petrée*, 2° l'*Arabie Heureuse*, 3° l'*Arabie Déserte*. L'Arabie Petrée, où je me trouve actuellement, a passé successivement entre les mains des Juifs, des Perses et des Romains. C'est dans cette partie qu'habitaient les *Amalécites*, les *Thémanites*, les *Nabathéens*, les *Cédarites* et enfin les *Madianites* qui, pour la plupart du moins, firent une si vigoureuse résistance aux Israélites, lorsqu'ils tentèrent de se frayer un passage à travers leurs déserts. L'Arabie Petrée avait pour capitale *Petra*, aujourd'hui *Karak*, ville célèbre, retrouvée, en quelque sorte, depuis à peine quelques années, et dont les voyageurs qui l'ont visitée, entre autres M. Laborde, ont fait une si pompeuse description. *Ailak*, maintenant *Ælana*, *Asiongaber* et *Madian* appartenaient à cette partie de l'Arabie. Au sud, entre la Mer-Rouge et le golfe d'*Aqabah*, est la presqu'île du Sinaï, que coupent, dans la direction du sud-est, les *monts Mélanes* ou *Noirs ;* elle contient les déserts du Sur, de Sin, de Pharan et de Sinaï.

Les *Fontaines de Moïse* sont situées dans le désert de Sur ; le pays en deçà comme au-delà, n'offre que des plages sablonneuses, où l'œil ne découvre que la plus désolante aridité. Ce désert est borné, à l'ouest, par la Mer-Rouge, et, à l'est, par la chaîne des *Mélanes*, dont les formes irrégulières ne sont pas sans beauté. Des mamelons de sable gisent çà et là clair-semés ; c'est l'ouvrage du plus inconstant des ouvriers, le vent, qui a su cependant, en les créant, en ménager si habilement les dimensions et les formes, qu'on serait parfois tenté de les prendre pour des tours et d'autres forteresses, destinées à servir de défense aux habitants du désert.

A midi, halte générale, pour prendre la collation. Pendant qu'on la préparait, nous nous dirigeâmes, M. le comte, mon compagnon et moi, vers le rivage de la mer, où notre but était d'aller faire une levée de coquillages. La distance qui nous en séparait, paraissait assez courte ; nous eûmes donc l'espoir de pouvoir la franchir en quelques minutes, et d'être en état, après avoir satisfait le désir qui nous y menait, de revenir au lieu d'étape assez à temps, pour y prendre quelque nourriture, avant que la caravane se remît en route. M. le comte ne

tarda guère néanmoins à s'apercevoir que nos calculs étaient faux, et que la plaine sablonneuse qui se trouvait entre nous et la mer était assurément plus grande que nous ne l'imaginions ; là-dessus il nous proposa de ne pas pousser plus loin, et de retourner sur-le-champ sur nos pas. Cette proposition était sage, comme nous le sentîmes plus tard ; mais, au lieu de nous sourire, elle ne nous sembla, au contraire, qu'un trait de lâcheté, dont nous eûmes, en quelque sorte, peur. Nous la repoussâmes donc avec vivacité, pour nous porter avec une ardeur nouvelle vers le terme de nos vœux. Cinq minutes, dix minutes s'écoulèrent, et le rivage ne s'était pas encore approché de nous ; il nous paraissait toujours à la même place. Je compris, en ce moment, que la proposition de M. le comte n'était pas si mauvaise ; je commençai même à croire que nous avions eu tort de ne pas y souscrire. Là-dessus je proposai donc à mon jeune ami de retourner en arrière, et de ne pas nous opiniâtrer à vouloir réaliser un dessein qui, suivant les apparences, allait nous apporter des désagréments, et nous exposer à des murmures de la part de nos compagnons de voyage et de notre escorte. Sur ses instances cependant je consentis encore à le

suivre. Notre marche était accélérée ; malgré cela néanmoins, les distances ne diminuaient pas sensiblement ; le rivage continuait d'être toujours pour nous un pur objet de désir. Je criai de nouveau au retour ; et convaincu que nous courions l'un et l'autre après un fantôme, que nous ne rejoindrions pas de sitôt, je m'efforçai de l'attirer à mon sentiment. Ce fut peine perdue ; toutes mes représentations ne purent l'émouvoir. Dominé par l'attente des précieux coquillages, dont il se flattait de faire ample collection, en atteignant le bord de la mer, il me conjura de rechef de ne pas lui imposer un sacrifice, dont il ne se croyait pas capable. Cette fois encore sa voix, comme celle de la sirène, me séduisit. Il est en avant, et je le suis ; nous labourons le sable, dont est çà et là encombrée la plaine que nous traversons ; nous courons plutôt que nous ne marchons, et cependant la mer est insensible à l'ardeur de nos vœux : comme pour Tantale, elle n'est pour nous qu'un charme fugitif. Pour le coup je suis découragé ; la mauvaise humeur s'empare de moi. Je me reproche de m'être laissé ainsi entraîné par mon jeune ami, et lui en témoigne du mécontentement. Mais il est trop tard pour songer à rebrousser chemin. Comme

donc un coursier fougueux, qui a pris le mors aux dents, je me lance de nouveau dans la lice, avec ferme détermination, cette fois, de ne m'arrêter qu'après en avoir vu le terme. J'y parvins enfin ; mais comment ? tout haletant de fatigues et tout baigné de sueurs.

Nous venions de faire une étourderie de jeune homme ; et cette étourderie méritait un châtiment ; le rivage, où nous venions de mettre le pied, nous le tenait en réserve ; car, à peine y fûmes-nous arrivés, que, venant à considérer l'immense espace qui nous séparait de la caravane, nous ne crûmes pas prudent d'y demeurer long-temps ; nous ne pûmes donc y recueillir que quelques coquillages, et encore, furent-ils assez misérables. Au bout de quelques secondes, nous étions en voie de retour ; ce fut alors seulement que nous fûmes en état de nous faire une idée de la distance où nous nous trouvions de nos compagnons ; cette distance nous sembla telle que nos chameaux, dont la charpente, comme on sait, n'est pas petite, nous apparurent avec nos Arabes comme autant de points presque imperceptibles sur la surface de la plaine. Nous nous prîmes à faire diligence ; malgré cela toutefois, quand nous les rejoignîmes, la troupe de la marquise était partie ;

lasse de nous attendre, elle avait fini par nous abandonner à notre mauvais sort. Un nouveau châtiment nous attendait au lieu de la station, c'est que nous n'eûmes pas le loisir d'y prendre notre collation ; la mauvaise humeur où nous vîmes nos Arabes, nous en fit faire le sacrifice. Nous nous contentâmes de nous nourrir l'un et l'autre de quelques œufs durs et de quelques biscuits, que nous mangeâmes, tout en cheminant, au danger de nous étouffer, tant cette nourriture était sèche. Cette excursion, d'après nos premiers calculs, ne devait durer qu'une vingtaine de minutes, et à notre grand chagrin elle nous avait pris une heure. Le désappointement était donc parfait, et la leçon chaude. Nous l'acceptâmes de notre mieux, et promîmes d'être désormais plus sages.

Le lendemain, 18, rien de particulier, qui mérite d'avoir place ici, si ce n'est que nous découvrîmes çà et là quelques faibles apparences de culture, dont la vue vint à propos rompre la monotonie créée par l'aspect des sables que nous traversions, et des montagnes grisâtres qui bordaient notre route à droite et à gauche.

Les voyageurs du désert ne manquent jamais de régaler, au moins une fois dans le cours du

voyage, les Bédouins de leur caravane. Cet usage est sacré ; pour nous y conformer, nous donnâmes aux nôtres une chèvre, qui nous avait coûté 40 piastres égyptiennes (10 francs). Ce cadeau mit la joie dans le camp ; c'était la première fois, depuis le départ du Caire, que ces pauvres diables allaient ajouter un peu de viande à leur *rouga* (1). Si leur empressement à dépecer le nouveau mets fut grand, leur soin à nous en témoigner leur reconnaissance ne le fut pas moins ; un mouvement gracieux de la main au cœur, accompagné du mot *Thaïb* (bon) en fut l'affectueuse expression.

Ce jour-là, contre notre coutume, point de halte à midi ; notre dessein était de camper plus à bonne heure, afin de pouvoir dîner plus tôt qu'à l'ordinaire ; car généralement depuis notre départ du Caire, nous n'avions pu prendre notre réfection que sur les huit et neuf heures du soir ; ce qui, comme on le voit, n'était pas sans inconvénient. A cinq heures notre tente fut dressée au pied d'un monticule, dans un lieu charmant, où, une demi-heure plus tard, nous fûmes rejoints par la marquise qui, au lieu de camper dans notre voisinage, comme

(1) Le *rouga* est une espèce de galette faite de blé, et cuite sous la cendre ; c'est la nourriture habituelle de l'habitant du désert.

nous l'espérions, et comme semblait l'exiger le besoin d'une sécurité commune, alla poser dans un renfoncement, formé par des collines, à cinq ou six arpents de nous. L'isolement où elle nous constituait nous parut assez peu rassurant ; nous ne crûmes cependant pas nécessaire de nous déplacer, pour nous rapprocher d'elle, dans la pensée que, quelque danger advenant, il nous serait toujours possible d'appeler à notre secours.

La soirée se passa tranquillement ; la beauté d'un ciel où brillaient des myriades d'étoiles, et encore plus peut-être le plaisir de rêver fortune pour l'avenir, nous avaient tellement subjugués, mon compagnon et moi, qu'il était dix heures quand nous entrâmes dans notre tente. Le sommeil ne se fit pas attendre : il y avait déjà quelques quarts d'heure que nous dormions, lorsqu'une voix accentuée de je ne sais quelle émotion pénible, me fit entendre ces mots : *Padrono, dorme ? Maître, dormez-vous ?* C'était la voix de Philippo. Levant aussitôt la tête, je portai mes regards vers l'endroit où il avait coutume de coucher, c'est-à-dire à nos pieds, et vis qu'il n'y était pas. La porte de notre habitation étant par hazard entr'ouverte, je l'aperçus en dehors, assis sur la cage qui

renferme notre *basse cour*, le fusil à la main, et la pique de guerre à ses côtés. Il était dans l'attitude de l'anxiété. " *Che cè ?* Qu'y a-t-il ? *Perche mi svigliate ? Spiegatevi.* Pourquoi m'éveillez-vous ? Expliquez-vous.—" Maître, continua-t-il, il est de mon devoir de vous avertir que votre vie est menacée, un noir complot a été ourdi par nos Bédouins contre vous et M. Bélanger ; dans une heure, leurs yatagans auront fait sauter vos têtes sur le sable. Leur rapacité, semblable à celle du vautour, a convoité vos malles et vos bagages ; et c'est là le motif de la trahison dont vous devez être les victimes." Ce langage me stupéfie. " Que me dites-vous ? lui répliqué-je avec vivacité ; où, et comment avez-vous appris l'existence de ce complot."—" Maître, répond-il avec sang-froid, les mots *malles, tente, mort*, depuis que, contre mon avis, notre caravane s'est, chemin fesant, isolée de celle de la marquise, n'ont cessé de vibrer à mes oreilles ; minuit, comme je l'ai entendu sortir de leurs bouches, est le moment du massacre. Cependant, maître, ne bougez pas, et dormez sans inquiétude ; je vais faire bonne garde. Au premier mouvement de la troupe, je déchargerai mon arme à feu ; le drogman du gentilhomme anglais, qui campe

près de nous, accourra me prêter main forte, et nous vous défendrons jusqu'à la mort."— " Comment, me hâtai-je de reprendre, en l'interrompant brusquement, comment dormir en paix, à la vue d'un cimeterre, qu'un seul cheveu tient suspendu sur nos têtes ? Ne faut-il pas que vous soyez le plus stupide des hommes, pour attendre que nous ayons un pied dans l'abîme pour nous en avertir." Là-dessus, j'éveille mon compagnon, et lui fais part de l'étrange révélation que je viens de recevoir.

Mais que faire ? reposer, c'est chose absurde ; demeurer plus long-temps dans notre tente, c'est folie ; nous nous décidons donc à la déserter, pour aller dans le quartier occupé par nos compagnons. M. le comte, à qui nous manifestons nós inquiétudes et nos craintes, avec le désir de passer près de lui le reste de la nuit, n'y entend rien ; notre conduite est pour lui un mystère, et nos appréhensions lui paraissent dénuées de fondement. " Je connais, dit-il, le caractère des Bédouins de la presqu'île du Sinaï ; ils sont incapables de l'attentat que vous redoutez de leur part ; et, d'ailleurs, jamais rien de semblable n'a eu lieu dans le désert que nous parcourons." Ce langage nous sembla une ruse de l'amitié ; l'affaire du Caire, où des

craintes sérieuses nous avaient été inspirées contre Mansour, et plus encore le récit de Philippo, qui assurait avoir tout entendu de ses propres oreilles, neutralisaient totalement l'effet de ses paroles. Continuant donc de traiter d'illusoire ce qu'il venait de nous faire entendre, nous persistâmes à dire que, pour tout au monde, nous ne retournerions pas à notre tente. —" Eh bien ! ajouta M. le comte, puisque vous ne pouvez maîtriser vos craintes, faites éveiller vos gens, et commandez-leur de transporter votre tente dans notre voisinage." Ce conseil me parut intempestif ; je l'en remerciai, en le priant de permettre à Mahmoud, son drogman, dont je savais le courage et la force, de venir coucher près de nous. Mahmoud est appelé ; informé de ce qui vient de se passer, il me dit avec sa vivacité ordinaire : " Philippo n'a pas compris la conversation de Mansour et de ses Arabes : c'est un lâche, qui a peur de son ombre ; pour lui des fourmis sont des tigres. Je connais assez les habitants de ce désert, pour pouvoir garantir leur honnêteté, et assurer que l'accusation qu'on fait peser sur eux, n'est autre chose que le fait d'une basse calomnie. Leur intérêt même leur fait une loi de respecter les voyageurs ; ils répondent de leur

vie ; et, à leur retour au Caire, avec lequel ils ne peuvent rompre, à moins de vouloir mourir de faim, ils doivent rapporter un certificat signé des voyageurs mêmes, lequel témoigne de leur constante fidélité à leur égard. Cependant, pour vous faire plaisir, j'irai coucher à la porte de votre tente, pour vous donner une protection que je juge totalement inutile. "

Le vieux Toualeb voulut l'accompagner ; Mansour fut aussitôt arraché au sommeil, et accusé de vouloir attenter à nos jours. L'Horeb, en lui tombant sur la tête, lui eût paru moins lourd que l'accusation dont il se vit, en ce moment, chargé avec les siens. Il crie à la calomnie ; il prend le ciel à témoin de son innocence. Le feu de ses regards, le ton de ses paroles, tout dans sa figure parle le langage de la conviction ; il y perce je ne sais quoi, capable, sinon de dissiper entièrement, du moins d'amoindrir notablement nos craintes.

Tout était rentré dans l'ordre, lorsque Mansour et Toualeb, au moment de nous quitter, pour nous assurer de leur attachement à nos personnes, se jetèrent à notre cou, pour nous embrasser. Cette scène nous toucha vivement ; plus que jamais nous nous convainquîmes de la fausseté des préventions odieuses qu'on avait

voulu nous inspirer contre nos Arabes. Le lendemain, à notre réveil, Mansour se présenta à la porte de notre tente ; il venait nous offrir un vase plein de lait de chamelle ; c'était la coupe de l'amitié, dans laquelle il voulait noyer à jamais le souvenir d'un triste passé.

Voilà qui est terrible, vas-tu me dire, cher ami ; et n'est-ce pas là un de ces méfaits, dont la faute doit tout entière retomber sur son auteur ? Philippo mérite un châtiment exemplaire, et il faut qu'il soit puni. Je te dirai cependant que je n'en ai rien fait ; un sentiment de compassion m'en a ôté la volonté comme le courage. J'ai cru devoir user d'indulgence envers un malheureux, dont l'âme, depuis notre entrée dans le désert, va tombant de plus en plus sous l'influence des plus tristes hallucinations.

La caravane se remit en route, selon son ordinaire, sur les sept heures ; c'était l'instant où le soleil commençait à poindre sur l'horizon ; son brillant éclat et sa douce chaleur, jointe aux charmes de la température matinale, vinrent, comme de concert, effacer les anxiétés de la veille. De petits oiseaux, que le besoin de vivre avait arrachés à leurs nids, voltigeaient, en ce moment, autour de nous ; la

mélodie de leur gazouillement n'ajoutait pas peu à la beauté de la scène. C'était sans doute notre passage que ces tendres créatures voulaient saluer ; mais que dis-je ? le voyageur qui passe et qui le plus souvent les laisse inaperçues, n'est sans doute pas, lui, le sujet de leurs ramages. Nouvelles Philomèles, elles chantaient leur patrie, car elles aussi ont une patrie ! et cette patrie pour elles comme pour l'homme a des charmes incomparables. Berceau de leur existence, et théâtre de leurs premiers amusements, elle renferme pour elles un père et une mère, dont les tendresses leur en ont rendu le séjour à jamais chéri. Patrie ! que ce mot est touchant ! qu'il est magique ! c'est un charme auquel on ne résiste pas.

Le reste du jour et tout le suivant, nous foulons un terrain parsemé d'une espèce d'acanthes sauvages, dont les Bédouins tirent bon profit, en en convertissant la tige en charbon, qu'ils vont ensuite vendre sur les marchés du Caire. Cet arbrisseau fournit encore une sorte de gomme, à laquelle ils attachent un certain prix. La coloquinte y est assez commune, ainsi que divers arbres buissonneux, tels que l'*acacia gommifera,* qui donne la gomme arabique, et le tamarinier, qui, dans les mois de juin et

de juillet, laisse transpirer un suc aromatique, nommé *elmann*, ou la *manne*. Le caprier, le laurier-rose et le cotonnier n'y sont pas rares ; ils croissent au milieu des rochers, et à travers les sables, que recouvrent des silex et des cailloux roulés.

Nous cheminions, pendant tout ce temps-là, par des gorges de montagnes, à formes abruptes ; ces montagnes, comme le reste du pays, sont volcaniques. Quel beau champ ouvert au géologue ! la coupe des montagnes, la nudité des couches dans quelques-unes, et, dans d'autres, le bouleversement des substances qui les composent, sont comme autant de pages du grand livre de la nature, où il lui serait donné de déchiffrer l'histoire de la terre, ses époques et ses phases. Les savants, attachés à l'expédition française en Egypte, paraissent avoir parcouru le pays où se trouvent recelées tant de richesses ; mais on conçoit tout ce que ce travail pour consciencieux qu'on le suppose, a dû laisser de lacunes dans une science qui, à cette époque, était encore à peine née.

Sur le soir de ce même jour, 20 février, grand émoi dans la caravane : on a aperçu dans le lointain un groupe de hautes montagnes, dont celle du Seigneur fait partie. Ces montagnes

offrent un aspect imposant ; pour la plupart de forme conique, elles se terminent par des pics, dont la pointe aiguë s'élance hardiment dans les airs. Cette vue excita plus vivement que jamais en nous le désir d'arriver au terme de notre course de ce côté-là ; mais la distance, qui nous en séparait, étant encore trop considérable, pour que nous pussions prétendre y arriver ce jour-là, la partie fut en conséquence remise au lendemain. La caravane eut ordre de s'arrêter ; le campement eut lieu dans un endroit charmant, dont la pente, qui regarde le midi, nous mit sous les yeux le groupe des monts sinaïtes.

Deux routes, à partir de l'endroit où nous passâmes la nuit, conduisent au couvent de la Transfiguration ; l'une longue, mais facile ; l'autre plus courte, mais plus difficile. Pour gagner du temps, nous nous décidâmes pour celle-ci, et envoyâmes le gros de la caravane par la première. Nous commencions à défiler pour nous mettre en route, lorsqu'un accident, arrivé à Mme la marquise, faillit jeter le deuil et la consternation dans la troupe ambulante ; elle avait changé de dromadaire, et en avait pris un autre, dont elle ignorait un grand défaut, celui d'être ombrageux. Elle l'avait monté

avec assez de facilité, et déjà même, elle s'était mise à cheminer, lorsqu'ayant voulu, pour se défendre des ardeurs du soleil qui déjà l'incommodait, ouvrir son ombrelle, elle lui fit peur. A l'instant même, il se lança, à toutes jambes, dans le désert, où il emporta son cavalier, dont la vie, en cas de chute, allait courir le plus grand danger. La chute eut effectivement lieu ; détachée de sa sellette, cette dame alla tomber au loin. Le coup ayant été terrible, chacun craignit donc pour ses jours. Heureusement toutefois qu'il n'en fut rien ou presque rien ; le choc ne l'avait que faiblement atteinte. Elle en fut quitte pour une faible contusion, dont elle n'est pas encore entièrement remise.

Ce fut bientôt mon tour ; j'avais fait agenouiller mon chameau pour le monter, et, le pied droit sur la croupe, j'allais m'y installer, lorsque, sentant qu'on le touchait, il se prit à se relever tout-à-coup, et cela avant que j'eusse eu le loisir d'assurer ma position. J'étais débusqué ; un pied en l'air et l'autre à terre, je perdis l'équilibre. Je tombai, et du coup, j'allai, sans façon, mesurer le sol de toute ma longueur, pendant que, de son côté, l'animal, qui avait pris le mors aux dents, fuyait comme l'éclair. La chute, par bonheur, n'eut rien de grave ; je

n'en éprouvai qu'une légère douleur, et même cette douleur disparut-elle presque aussitôt. Cet accident est le premier qui me soit arrivé depuis mon départ de Québec ; et, comme on le voit, c'est assez peu de chose.

Nous avions quitté, à sept heures, le lieu du campement ; il en était deux après midi, quand nous atteignîmes le lit d'un torrent profond, qui longe le pied des montagnes dont j'ai déjà parlé, et que nous traversâmes à sec. Ce fut un bonheur pour nous ; car si les pluies, cette année, n'eussent pas été en défaut, et que les eaux l'eussent rempli à la hauteur accoutumée, je ne sais de quelle manière nous nous y fussions pris pour le franchir. De là nous nous engageâmes dans une gorge assez étroite et bordée de part et d'autre de hautes montagnes ; la route à suivre est tracée sur le bord d'une espèce d'abîme : on n'imagine rien de plus ardu ni de plus périlleux ; c'est à faire frisonner de terreur ; à notre gauche, des précipices affreux, où un faux pas de nos chameaux eût suffi, pour nous faire rouler sans façon ; et à droite, presque au-dessus de nos têtes, des quartiers de rochers menaçants, prêts à se détacher de leurs bases mal assurées, et à venir nous écraser ; vrai cahos de désolation,

c'est par-là que nous eûmes à cheminer pendant plusieurs heures de suite. Nous quittâmes cette route affreuse pour déboucher dans la vallée de *Raphidim*, vallée célèbre dans la bible, pour avoir servi de lieu de station aux enfants d'Israël. C'est là qu'ils étaient campés, lorsque le Seigneur leur commanda d'approcher de la montagne sainte.

Cette vallée est étroite, mais longue ; nous la coupâmes, pour entrer dans le défilé où est bâti le couvent de la Transfiguration. Il était près de cinq heures, quand nous y arrivâmes. Le panier, par lequel on est dans l'usage de hisser les étrangers, ne fut pas descendu pour nous ; on nous en fit grâce, pour nous laisser pénétrer dans l'intérieur par une porte qui donne sur la cour. Le supérieur et plusieurs des Pères du monastère vinrent nous y recevoir : puis, après les compliments de la bienvenue, ils nous introduisirent tous ensemble dans le quartier des étrangers, dont les meilleurs appartements furent mis à la disposition de notre illustre voyageuse qui, comme de raison, ne se fit pas prier pour les accepter. Notre partage, à mon compagnon et à moi, ne fut pas si heureux ; il est bien vrai qu'on nous abandonna à nous aussi un appartement ; mais

cet appartement n'était rien moins qu'agréable ; il était sans lits comme sans vitres ; ce qui était peu propre à nous fournir un abri tant soit peu confortable contre les froids de la nuit. Mais il n'y avait pas à regimber ; et, après tout, nous étions bien aises encore d'être l'objet d'une semblable bienveillance. Sans donc faire entendre le plus léger murmure, et même avec reconnaissance envers nos hôtes, nous allâmes nous installer dans la chambre dont on nous donnait l'usage, et nous nous y fîmes suivre de notre ménage ambulant, que nous n'avions pas voulu quitter en dehors de l'enclos du couvent, de crainte des Arabes maraudeurs, qui stationnent là près nuit et jour, et qui auraient pu nous l'enlever. Nos matelas furent étendus sur l'immense divan qui occupe la moitié environ de cette chambre, et nos autres meubles placés çà et là, avec plus ou moins de symétrie. Nous avions un *chez-nous ;* et quoique ce *chez-nous* fût loin d'être splendide, et qu'il ne fût que d'emprunt, nous ne laissâmes pas toutefois de nous y trouver contents ; nous étions ravis de pouvoir nous reposer de la longue course que nous venions de faire. Mes prochaines lettres feront connaître notre nouvelle demeure, les sanctuaires qu'elle renferme, et surtout les lieux célèbres qui l'avoisinent.—Adieu.

LETTRE XV.

Couvent de la Transfiguration, 21 février 1815.

(*Suite de la précédente.*)

CHER ALFRED,

J'arrive de la région de l'air, où la curiosité m'a conduit, et d'où la Providence m'a ramené sain et sauf. Je viens de gravir une des montagnes les plus élevées du groupe sinaïte, dont la hauteur excède de six à sept mille pieds celle du cap *Tourmente*, situé à Saint-Joachim, en Canada. Le désir de visiter le tombeau où la tradition fait d'abord reposer le corps de Sainte Catherine, est le motif qui m'a déterminé à entreprendre une excursion aussi fatigante, et j'ajouterai, aussi périlleuse. Malgré ses fatigues

et ses périls, cette excursion n'a cependant pas laissé que de nous intéresser ; en voici les détails.

C'est hier que nous fîmes cette expédition. Comme c'était un dimanche, je ne voulus me mettre en route, qu'après m'être acquitté du précepte que l'Eglise fait à ses enfants, d'assister, à pareil jour, à la messe. Ne pouvant, pour la dire, avoir accès à la chapelle du couvent, où les catholiques, depuis long-temps, n'ont plus de sanctuaire, je me vis contraint, à cette fin, malgré le peu de décence de notre logis à servir de local à une action si sainte, de le convertir en chapelle, et l'appropriai de mon mieux. J'avais un autel portatif ; je le plaçai sur une petite boîte, de la longueur d'une couple de pieds, et y disposai les linges voulus par les rubriques. Il se réunit dans cette église improvisée une dixaine de personnes, qui, pendant tout le temps que dura le saint sacrifice, sé conduisirent de la manière la plus exemplaire ; leur recueillement et leur piété avaient de quoi édifier. Nous occupions le lieu même où, il y a plus de trois mille ans, les enfants d'Israël immolèrent au Seigneur des victimes sanglantes ; et moi, prêtre de la Loi de grâce, j'allais offrir au même endroit la victime par

excellence, la victime du salut dont celles-là n'étaient que la figure ! Cette réminiscence était infiniment touchante ; aussi tâchâmes-nous tous ensemble de nous en inspirer. La foi, dans ce moment solennel, fut la mesure de nos impressions, et la source où nous allâmes puiser le sentiment de la reconnaissance et celui de l'amour. Son action nous parut pleine de force, et son langage puissant d'onction ; plus que jamais alors elle nous redit les miséricordes du Seigneur, et nous répéta la loi de gratitude qu'elle nous imposait.

Le saint sacrifice terminé et notre déjeûner pris, nous nous mîmes en frais de partir. Notre brigade était assez forte ; elle se composait de cinq personnes, M. le comte, M. Plichon, mon jeune compagnon, Philippo et moi, sans compter un des frères du couvent, qui voulut nous y accompagner, et quatre ou cinq enfants arabes qui s'étaient attachés à nous, lorsque nous quittâmes le monastère, et qui, en dépit de tout ce que nous pûmes faire pour les écarter de nous, n'en furent pas moins ardents à faire queue. Une seule ne fut pas de la partie ; ce fut la marquise ; la crainte de n'en pouvoir supporter la fatigue, et surtout la difficulté de marcher que lui a causée la contusion que lui

a faite cette chute dont j'ai parlé plus haut, et dont elle n'est pas encore bien remise, la retinrent à la maison. Cette fois encore on nous fit grâce du panier, pour nous laisser sortir par la porte qui donne sur la cour ; huit heures et demie sonnaient, quand nous commençâmes à cheminer. Après avoir parcouru le vallon où est bâti le couvent, nous aperçûmes, au moment que nous allions le quitter, pour prendre la gauche, la roche où Moïse avait dressé sa tente, et, presque en face, la petite éminence, où gisent éparses çà et là quelques ruines informes, qu'on donne comme les restes de la demeure d'Aaron ; mais ces deux faits, le dernier surtout, portent trop ostensiblement le sceau de l'incertitude, pour mériter quelque créance ; aussi ne fais-je aucune difficulté de repousser comme fausse la tradition qui s'en donne pour garant.

Au moment de contourner le mont Horeb, pour suivre la vallée de *Raphidim*, dans la direction du couchant, nous découvrîmes un trou pratiqué dans le roc vif ; nos guides nous le signalèrent comme le moule dans lequel Aaron coula le veau d'or.

“ Le peuple voyant que Moïse différait longtemps à descendre de la montagne, s'assembla

contre Aaron, et lui dit : Venez ; faites-nous des dieux qui marchent devant nous ; car pour ce qui est de Moïse, cet homme, qui nous a tirés de l'Egypte, nous ne savons pas ce qui lui est arrivé.

" Aaron leur répondit : Otez les pendants d'oreille de vos femmes, de vos filles et de vos fils, et apportez-les-moi.

" Aaron les ayant pris, les jeta en fonte, et il en forma un veau." (1)

Ce trou est creusé dans un granit rouge et blanc ; il a trois pieds de diamètre, sur autant de profondeur. Ce qui le fait regarder comme le moule où Aaron coula son veau d'or, c'est qu'effectivement il laisse apercevoir une figure assez semblable à celle d'une tête de veau avec son muffle et ses cornichons ; cependant, quoiqu'en dise la tradition du pays, l'esprit réfléchi s'opiniâtrera toujours à ne voir dans ce travail qu'un jeu de la nature, et non le moule dans lequel aurait été mis en fusion le dieu demandé par le peuple prévaricateur. C'est, d'ailleurs, ce que le texte sacré donne assez à entendre, losqu'il fait dire aux Israélites, parlant à Aaron : " Venez, et faites-nous des dieux

---

(1) Exod. XXXII, 1, etc.

qui marchent devant nous.” Ainsi le peuple sollicite donc des dieux qu’on puisse porter devant lui ; des dieux, par conséquent, de dimensions telles qu’ils puissent être portatifs. Or, qu’eût été un veau, dont la tête eût eu trois pieds de diamètre sur autant de hauteur, sinon, en toute évidence, un colosse, une masse énorme, dont le chariot le plus fort aurait eu peine à supporter l’excessive pesanteur ?

De là, continuant de diriger nos pas vers l’occident, nous laissâmes sur notre gauche quelques petits jardins. Plantés d’arbres fruitiers, tels que palmiers et dattiers, ils révèlent une verdure si vivace, qu’on oublie, en quelque sorte, en y fixant ses regards, qu’on est dans l’empire de la plus désolante aridité. Ces jardins, aujourd’hui la propriété des Pères du couvent, appartenaient autrefois à des ermites, qui, pour échapper aux tempêtes de la mer orageuse du monde, étaient venus se cacher dans cette solitude, pour y trouver un port qui les mît à l’abri du naufrage : les Onuphre, les Paphnuce et tant d’autres illustres anachorètes que l’Eglise s’honore de compter au nombre de ses gloires, ont peuplé ces lieux sauvages.

La route détournant insensiblement vers le sud-ouest, nous nous engageâmes dans un dé-

filé, encaissé dans de hautes montagnes, dont l'aspect menaçant glace d'effroi. Ce défilé est connu par les Arabes sous le nom d'*Arbaïn* (quarante), à cause du martyre que souffrirent, à une époque que je ne saurais préciser, quarante religieux qui y vivaient dans le silence du cloître. Attaqués par les Musulmans, ils aimèrent mieux mourir, que de forfaire à la loi de l'Evangile, en rachetant leur vie par l'apostasie. C'est le vallon de *Raphidim* dont parle l'Exode et où Moïse fit sortir l'eau du rocher.

" Le peuple s'irrita contre Moïse et lui dit : Donnez-nous de l'eau, afin que nous buvions. Et Moïse leur dit : Pourquoi criez-vous contre moi ? Pourquoi tentez-vous le Seigneur ?

" Le peuple eut soif à cause de la disette d'eau et murmura contre Moïse, disant : Pourquoi nous as-tu fait sortir d'Egypte, pour nous faire mourir de soif, nous, nos enfants et nos troupeaux ?

" Moïse cria vers le Seigneur, disant : Que ferai-je à ce peuple ? Encore un temps, et il me lapidera.

" Et le Seigneur répondit à Moïse : Marche devant le peuple, et prends avec toi quelques-uns des anciens d'Israël, et tiens dans ta main la baguette dont tu as frappé le fleuve, et va.

" Voici que je serai devant toi sur la pierre d'Horeb, et tu frapperas la pierre, et l'eau en jaillira, afin que le peuple boive. Et Moïse fit ainsi en présence des anciens d'Israël.

" Et il appela le nom de ce lieu *Tentation,* à cause des murmures des enfants d'Israël, puisqu'ils tentèrent le Seigneur, disant : Le Seigneur est-il parmi nous ou non ? " (1)

Ce vallon, cher ami, je l'ai traversé ! cette pierre miraculeuse je l'ai vue et touchée ! Certes, le Seigneur ne pouvait, ce semble, choisir de localité plus propre à servir de théâtre à la merveille qu'il y voulait opérer. La roche d'où jaillit l'eau est placée vers le milieu du vallon et au pied de l'Horeb, dont elle fesait autrefois incontestablement partie ; c'est un énorme bloc de granit, qui a environ une douzaine de pieds de hauteur sur une cinquantaine de circonférence. " Cette roche, dit un voyageur impie qui a visité ces lieux, laisse voir sur sa surface verticale une rigole d'environ dix pouces de largeur, sur trois pouces et demi de profondeur, traversée par dix ou douze stries ou coupures de deux pouces environ de profondeur, formées par le séjour de l'eau dans

(1) Exod. XVII, 1 et suiv.

la partie la plus tendre de ce bloc, que les moines et les Arabes appellent le rocher de Moïse. ”

Cette description, comme le remarque avec raison le P. Géramb, n’est pas tout-à-fait exacte ; car dans la partie où se trouvent les stries ou coupures, la dureté de la pierre est telle, que je défie le marteau le mieux trempé de la pouvoir entamer. Je tentai moi-même, avec un instrument de fer, de l’attaquer dans l’endroit précisément qu’on présente comme tendre ; mais je ne pus en venir à bout ; mes efforts furent complètement infructueux. Autant m’eût-il valu frapper une masse adamantine.

Plus heureux cependant que l’auteur du *Pèlerinage*, qui ne put, après un travail d’une heure entière, en détacher que quelques petits fragments, nous réussîmes, mon compagnon et moi, sans tant de temps et de peine, à en casser plusieurs de grosseur raisonnable. Nos coups déprédateurs avaient porté non dans la rigole où a coulé l’eau miraculeuse, mais à quelques pieds de là, sur les parties anguleuses de la masse.

Au bout de deux heures de marche, nous étions au pied du mont Ste. Catherine, dont l’aspect nous fit peur. Et véritablement on

n'imagine rien de plus affreux ; c'est la nature en désordre, et n'offrant çà et là que des rochers arides, où l'œil ne découvre qu'abîmes et précipices. La route d'ascension se sent du terrain où elle est tracée ; pour n'y point faire de faux pas, et ne pas rouler jusqu'en bas, avec la certitude de s'y casser le cou, force est, au téméraire qui s'y est hasardé, de se grapiner des pieds et des mains, aux pierres qui en forment le fond comme les côtés. Sans vouloir décrire ici tout ce que cette ascension nous a causé de souffrances, je me bornerai à dire, que jamais gravissement de montagne ne m'a été plus pénible, plus laborieux ; c'est à exténuer de fatigue. Nous touchions aux deux tiers environ de la route, lorsqu'une violente douleur de côté qui vint tout-à-coup s'emparer de moi, m'enleva ce qui me restait encore de forces et de courage. Ma position était devenue critique ; monter plus haut me semblait une impossibilité, et retourner en arrière le plus grand des sacrifices. Prenant donc conseil de mon malheur, j'eus recours à une petite corde, qu'eut la complaisance de me prêter M. Plichon, et m'en serrai avec force, dans l'espoir que par-là je pourrais, sinon faire disparaître, du moins assoupir mon mal. Ce se-

cours cependant me fut à peu près inutile, ou, du moins, ne me procura-t-il qu'un bien faible soulagement. Décidé à arriver, quoiqu'il pût m'en advenir, au terme de l'expédition, je fis un nouvel effort, et cet effort, grâce au ciel, fut couronné de succès ; il me fit atteindre le pied du rocher qui sert de base au pic qui termine la montagne. Mais ici nouvelle difficulté : ce rocher, de quelque côté que je l'envisage, me paraît inattaquable ; je n'y aperçois aucun chemin tracé par où l'on puisse passer. La seule ressource que sa face verticale me présente, consiste en quelques infractuosités ou fentes, où il est possible à la main et au pied de pénétrer. Je m'y attache de mon mieux, et, après quelques instants de peine, je parviens heureusement enfin au point culminant de la montagne où, comme moi, mes compagnons de voyage parvinrent sans accident. Cette ascension, comme on le voit, n'est rien moins que facile ; aussi peu de voyageurs se sentent-ils le courage de l'entreprendre ; plus d'un a reculé d'effroi en présence des difficultés qu'elle offre. L'élévation de cette montagne au-dessus du niveau de la Mer-Rouge est de 8452 pieds.

Mais autant le gravissement de ce pic nous avait paru ardu, torturant, autant la scène qui

s'y déroula devant nos yeux, une fois que nous l'eûmes atteint, nous sembla belle, grandiose : c'est un immense panorama, dont nous occupions le centre, et d'où nous découvrions maintes contrées diverses ; au sud-est, le golfe Elanitique, aujourd'hui d'Aqabah, au fond duquel s'élevaient jadis Elath et Asiongaber, d'où Salomon fesait partir pour Orphir de nombreuses flottes chargées d'en rapporter de l'or et de l'ivoire, des aromates et des bois d'ébène ; au-delà du golfe, le pays de Madian, habité par Jéthro, beau-père de Moïse ; au sud et à l'ouest, le golfe Arabique ou la Mer-Rouge, la porte des Indes de ce côté-là ; devant nous, le désert de Sin, et plus loin, celui de Pharan, où les enfants d'Israël passèrent trente-huit années ; à nos pieds enfin, se dessinait le Sinaï, où le Seigneur a donné sa loi à son peuple. Est-il, cher ami, tableau plus frappant ? Le sommet du Vésuve, avec les cent et une villes et villages qui l'environnent, présente-t-il rien de plus intéressant, rien de plus majestueux ?

Nous étions, du moins, en partie, venus en ces lieux, pour visiter ce qu'on appelle le tombeau de Sainte Catherine. Comme ce tombeau n'était qu'à deux pas du local que nous occupions, il nous fut facile de l'examiner. On ne

connaît rien de plus simple : c'est une petite construction en pierres sèches, de quelques pieds d'étendues, où l'on prétend encore montrer sur le rocher qui lui sert de pavé, une empreinte qu'on dit avoir été faite par le corps de la sainte, pendant les longues années qu'il y a reposé, après y avoir été, selon la tradition, transporté par les anges. Mais que faut-il penser de cette tradition ? doit-on la recevoir comme vraie, ou bien la ranger au nombre des légendes apocryphes de Métaphraste ? Ce qui suit va fournir la mesure de la créance qu'on doit lui accorder.

Catherine naquit à Alexandrie, et eut la gloire d'y verser son sang pour la foi, sous le règne de Maximin II. Non moins distinguée par la noblesse de son sang que par l'étendue de ses connaissances, elle eut à repousser les attaques de plusieurs philosophes, à qui l'empereur avait confié le soin de l'amener au paganisme ; mais elle les confondit ; et, ce qui est plus, elle les convertit. Elle eut même la consolation de les voir affronter les horreurs du bûcher, plutôt que de renoncer à la foi qu'ils venaient d'embrasser. On a les actes de son martyre, où il est dit, que, par l'ordre du tyran, cette héroïne ayant été attachée à une machine

de torture, composée de plusieurs roues et garnie de pointes très-aiguës, les cordes se rompirent, quand les bourreaux voulurent la faire mouvoir ; et ils ajoutent que ce genre de supplice étant demeuré sans effet, l'empereur, pour se défaire de sa victime, ordonna qu'on l'en détachât, et qu'on la fit périr par le glaive. Voilà pour la vie et la mort de cette sainte. Quant à la translation de son corps sur la montagne qui porte encore aujourd'hui son nom, Falconius, archevêque de San-Severino, en parle de la manière suivante : " Il est raconté, dit-il, que le corps de cette sainte fut porté par des anges sur le mont Sinaï ; ceci veut dire que les moines du Sinaï le portèrent dans leur monastère, pour l'enrichir de ce précieux trésor. On sait que l'on a souvent désigné l'habit religieux par un habit angélique, et qu'autrefois les moines étaient appelés anges, à cause de la sainteté de leurs fonctions toutes célestes." C'est ainsi que s'exprime cet écrivain, et sa version est, comme on le voit, bien différente de celle qui attribue aux habitants du ciel, le fait en question. La translation, dont il est mention dans le passage de Falconius, ne date que du huitième siècle, époque à laquelle les chrétiens d'Alexandrie, qui avaient découvert

le corps de notre sainte, pour le soustraire à la fureur des Sarrasins, le transportèrent au monastère, où depuis il est toujours resté. C'est à dater de cette époque qu'il est plus fréquemment fait mention de la fête de Ste. Catherine. Ses reliques sont ici conservées avec respect. Les Grecs schismatiques y accourent de toutes parts pour les vénérer ; il en vient même de la Russie.

Par prudence nous avions emporté avec nous des vivres ; c'étaient des poulets, du pain de froment, du pain de dattes, du café. Après la fatigue que nous venions d'essuyer, nous nous crûmes en droit de bien manger ; chacun fit honneur à sa pitance. Au bout d'une heure environ, nous songeâmes à descendre du pic élancé où nous étions perchés comme des aigles. Nous trouvâmes de la neige à sa base ; ce qui peut faire juger qu'à cette hauteur, nous n'avions pas dû éprouver les chaleurs de la zône torride ; et en effet nous avions eu beaucoup à y souffrir d'un vent froid qui n'avait cessé, tout le temps que nous y étions demeurés, de nous souffler de l'ouest.

La descente eut, comme la montée, ses difficultés. Nos chaussures surtout eurent à s'en plaindre ; les cailloux roulants et les pierres

mouvantes, dont la route depuis le pied de la montagne jusqu'au sommet, est presque constamment jonchée, en détachèrent les semelles. Plusieurs d'entre nous se virent métamorphosés en Carmes déchaussés ; je fus de ce nombre avec mon jeune compagnon et Philippo. Cet accident, bien que léger en soi, me parut toutefois fort malencontreux ; il me privait des seules chaussures que j'eusse à ma disposition ; il allait, par conséquent, me condamner à ne plus bouger, le reste du voyage, de dessus mon ennuyeuse monture. Nous revîmes, chemin fesant, la pierre de la *tentation*, que nous saluâmes pour la dernière fois, et entrâmes de nouveau dans la vallée de *Raphidim*, que nous parcourûmes pendant long-temps. Cette vallée est célèbre, comme je l'ai déjà dit, non seulement pour avoir servi de lieu de station aux enfants d'Israël, mais encore pour avoir été le théâtre de la victoire qu'ils remportèrent sur le peuple d'Amalec.

“ C'est encore, dit le texte sacré, dans *Raphidim* qu'Amalec vint combattre Israël.

“ Et Moïse dit à Josué : Choisissez des hommes, et allez combattre contre Amalec. Je me tiendrai demain sur le haut de la colline, ayant en main la verge de Dieu.

“ Josué fit ce que Moïse lui avait dit, et il combattit contre Amalec ; mais Moïse, Aaron et Hur montèrent sur le haut de la colline.

“ Et lorsque Moïse tenait les mains élevées, Israël était victorieux ; mais lorsqu'il les abaissait un peu, Amalec avait l'avantage.

“ Cependant les mains de Moïse étaient lasses et appesanties ; c'est pourquoi ils prirent une pierre et l'ayant mise sous lui, il s'y assit, et Aaron et Hur lui soutenaient les mains des deux côtés. Ainsi les mains ne se lassèrent pas jusqu'au coucher du soleil.

“ Josué mit donc en fuite Amalec, et fit passer son peuple au fil de l'épée.”

Il était presque nuit, quand nous rentrâmes dans l'enceinte du couvent.

Adieu.



LETTRE XVI.

Couvent de la Transfiguration, 25 février 1845.

(*Suite de la précédente.*)

Cher Alfred,

Le monastère de la Transfiguration occupe une position fort élevée ; il est bâti à 5,500 pieds au-dessus du niveau de la Mer-Rouge. Ste. Hélène le fit construire dans le quatrième siècle ; dans le sixième, il reçut, par les soins et la munificence de l'empereur Justinien, d'importantes améliorations. Il est habité par des Grecs schismatiques, de l'ordre de St. Basile. Les catholiques y avaient autrefois une chapelle ; ce ne fut que dans le dix-septième siècle qu'ils en furent irrévocablement chassés. Cette

occupation n'est pas la seule de ce genre, qu'aient faite les Calayers grecs sur les Latins ; l'Orient en offre plus d'un autre exemple. Qu'il est à craindre que le schisme ne finisse par accaparer ce que les Latins y ont encore de sanctuaires !

Le couvent de la Transfiguration a tout l'air d'une forteresse ; ceint de hautes murailles, solidement construites et soigneusement entretenues, il forme un carré, dont chaque face a environ cinq cents pieds de longueur. L'intérieur est cependant loin de répondre à l'extérieur ; car les bâtiments en sont irréguliers et sans élégance. La seule chose qu'on y remarque, c'est le prix des matériaux dont ils sont faits : les murs, le pavé du dortoir, les lieux claustraux, tout y est de granit.

L'église est le seul édifice qui mérite, et avec droit, de fixer l'attention ; elle est bâtie, du moins en partie, dans le goût gothique ; M. Stephen assure n'avoir rien vu de plus beau ni en Grèce ni en Russie. Le pavé et les degrés en sont de marbre. Divisée en trois nefs, elle est supportée par deux rangées de colonnes de granit, qui, si je ne me trompe, sont monolythes, c'est-à-dire, d'une seule pièce. Elles sont, en grande partie, d'ordre corinthien. En-

levées, pour la plupart, suivant la tradition, aux temples dédiés aux divinités païennes, elles furent transportées en ces lieux par les soins des empereurs chrétiens, qui se chargèrent des frais de transport.

Cette église est éclairée par une multitude de lampes d'or et d'argent, cadeaux faits par les Grecs et les Russes, en l'honneur de Ste. Catherine, à qui ils ont une singulière dévotion. Les murailles en sont ornées de nombreux tableaux, dont les personnages, suivant le goût oriental, portent généralement l'auréole de la gloire. Suivant M. Stephen, on doit voir dans une des chapelles latérales de cette église, une copie des quatre Evangiles écrite en lettres d'or par l'empereur Théodose ; les portraits des quatre Evangélistes, ceux des douze Apôtres, et enfin une espèce de tablette, ouvrage d'une jeune vierge, morte en ce désert, où l'avait attirée l'amour de la solitude, et qui, quoique très-petite, contient néanmoins les cent cinquante psaumes de David. Ces données fournies par ce célèbre voyageur, j'aime à le croire, peuvent être vraies, et par-là, même dignes de créance. Mais comment se fait-il cependant que les religieux qui nous accompagnèrent dans la visite de cette église, aient oublié, en nous

en montrant les richesses, d'attirer nos regards sur des objets d'un si haut intérêt ? C'est là un de ces oublis dont on ne se rend pas compte. L'explique qui pourra.

“ Moïse, dit le texte sacré, fesait paître les troupeaux de Jéthro, son beau-père, prêtre de Madian, et ayant conduit son troupeau au fond du désert, il visita la montagne de Dieu, Horeb.

“ Et le Seigneur lui apparut au milieu d'un buisson dans une flamme de feu ; et il voyait que le buisson brûlait sans se consumer.

“ Moïse dit donc : J'irai et je verrai cette merveille, pourquoi le buisson ne se consume pas.

“ Mais le Seigneur, voyant qu'il s'avançait pour regarder, l'appela du milieu du buisson, et lui dit : Moïse ! Moïse ! Il lui dit : Me voici.

“ Et Dieu lui dit : N'approchez pas d'ici ; ôtez la chaussure de vos pieds, parce que le lieu où vous êtes est une terre sainte.

“ Je suis le Dieu de votre père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. Moïse cacha son visage, parce qu'il n'osait regarder Dieu.

“ Le Seigneur lui dit : J'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Egypte, j'ai entendu le cri qu'il jette à cause de la dureté de ceux qui président aux travaux.

" Venez, et je vous enverrai vers Pharaon, afin que vous emmeniez de l'Egypte les enfants d'Israël qui sont mon peuple. " (1)

L'endroit où apparut le buisson est renfermé dans un petit sanctuaire où, aujourd'hui encore, on ne pénètre que déchaussé ; c'est par respect pour une terre dont il a été dit à Moïse : " N'approchez pas d'ici ; ôtez les souliers de vos pieds, parce que la terre où vous êtes est une terre sainte. "

A deux pas de cette chapelle est la châsse de Ste. Catherine. Le désir que nous manifestâmes d'en vénérer à découvert les reliques fut sans écho ; le supérieur ne crut pas devoir pousser jusque-là ses obligeances envers nous ; la permission, au reste, si je ne me trompe, doit en être expédiée du Caire, où réside l'autorité suprême.

En parlant de cette châsse, qu'il a vue, le P. Géramb s'exprime de la manière suivante :

" Le corps de la sainte était encore tout entier, il y a soixante ans. Depuis, pour le soustraire au pillage des Arabes, on a été si souvent obligé de le déplacer, il a été tellement altéré par l'humidité, qu'il n'en reste plus que

---

(1) Exod. III, 1, etc.

les parties principales. Celles qu'on fait voir sont la tête, et une main très-bien conservée.

“ A dix heures du matin, continue-t-il, on vint me chercher, en grande cérémonie, pour me conduire vers la châsse que l'on devait ouvrir. Les supérieurs et la communauté se trouvaient à l'église ; toutes les lampes étaient allumées. On m'avait prévenu que les reliques de la sainte avaient cela de particulier, qu'elles répandaient autour d'elles un parfum suave. En effet, à peine la châsse fût-elle ouverte, qu'il s'en exhala l'odeur la plus agréable. Le supérieur prit d'abord respectueusement dans ses mains la tête qui était enveloppée d'un drap d'or, et surmontée d'une couronne aussi d'or, attachée avec beaucoup d'art. Cette tête était toute noire. Puis on tira la main, qui a conservé une extrême blancheur ; je remarquai aux doigts, dont les ongles paraissent encore, plusieurs bagues précieuses, une entre autres, en diamant d'une grande beauté. On me parla d'un anneau d'un bien plus grand prix, que la sainte, me dit-on, avait reçu de N. Seigneur lui-même, et qu'elle avait au doigt, lorsqu'on la découvrit sur la montagne qui porte son nom ; mais on ne le montre pas ; il est gardé religieusement, et ne peut être touché que par le patriarche. ”

De l'église, nous passâmes à la bibliothèque, qui, nonobstant les dilapidations, dont, à diverses époques, elle a été l'objet, renferme encore un assez bon nombre de volumes, grecs pour la plupart. - Les plus anciens manuscrits ont disparu ; ceux qu'on y voit aujourd'hui ne remontent guère au-delà de quelques siècles. Le fameux édit adressé autrefois par Mahomet à tous les Chrétiens, et qu'on y avait déposé, n'y est plus ; il en fut enlevé en 1517, par l'ordre de Sélim, qui le fit transporter à Constantinople, où il est conservé dans le trésor du grand seigneur. Il est écrit en lettres koufiques sur de la peau de gazelle, où sont apposés deux doigts du prophète. Je doute fort que la copie qui fut laissée à sa place, s'y trouve encore ; du moins est-il que personne ne songea à nous le montrer, pendant que nous visitions ce sanctuaire de la science. La voici telle que reproduite par M. Manchin, à qui on en doit la traduction :

Au nom du Dieu clément et miséricordieux.

“ Mohamed-ebn-Abdallah a rendu cet édit pour tout le monde en général. Il proclame qu'il est le confident de Dieu, et chargé du dépôt qu'il lui a fait de la créature. Afin que personne ne prétexte d'ignorance, j'ai écrit

cette dépêche en forme d'ordonnance, pour ma nation et pour tous ceux qui sont dans le christianisme au levant et au couchant, de près et de loin ; pour tout ce qu'il y a d'éloquent et de non éloquent, de connu et d'inconnu. Celui qui ne suivra pas ce qu'elle contient, et n'exécutera point ce qu'elle ordonne, ira contre la volonté de Dieu, et méritera d'être maudit, quel qu'il soit, sultan ou outre Musulman.

" Si un prêtre ou un ermite se retire dans une montagne, grotte, plaine, désert, ville, village ou église, je serai derrière lui comme son protecteur contre tout ennemi, moi-même en personne, mes forces et mes sujets ; puisque ces prêtres sont mes rayas, j'éviterai de leur faire aucun dommage. On ne doit prendre d'eux que des contributions volontaires, sans les y contraindre. Il n'est pas permis de changer un évêque de son évêché, ni un prêtre de sa religion, ni un ermite de son ermitage ; aucun des objets de leurs églises ne doit entrer dans la construction des mosquées, pas même dans les habitations des Musulmans. Celui qui ne se conformerait pas à ceci, contrarierait la loi de Dieu et celle de son prophète.

" Il est défendu de charger de contributions les prêtres, les évêques et les dévots. Je con-

serverai leurs prérogatives partout où ils seront, par terre et par mer, dans le levant et dans le couchant, au sud et au nord ; ils jouiront de mes priviléges et de ma sauve-garde contre toutes choses désagréables. Ceux qui sèmeront et planteront dans les montagnes et dans les lieux écartés, ne paieront ni dîmes, ni contributions, pas même volontairement, quand cela est destiné pour leur nourriture. Si le blé vient à manquer, on les aidera d'une mesure par chaque maison, et ils ne seront pas obligés de sortir pour aller à la guerre, ni de payer des impôts.

" Ceux qui possèdent des immeubles ou des marchandises ne donneront pas au-dessus de douze drachmes d'argent par année. Aucun ne doit être molesté ; il ne faut pas entrer en discussion avec ceux qui suivent les préceptes de l'Evangile, mais en agir avec eux par des voies de douceur, en mettant de côté les choses désagréables, et conservant l'aile de sa miséricorde.

" Lorsqu'une femme chrétienne ira chez des Musulmans, ils devront la bien traiter, et l'autoriser à aller faire sa prière dans une église, sans mettre d'obstacle entre elle et sa religion. Celui qui fera une chose contraire, sera regardé comme rebelle envers Dieu et son prophète.

“ Les Chrétiens seront aidés à conserver leurs églises et leurs maisons ; ce qui les aidera à conserver leur religion. Ils ne seront pas obligés de porter les armes ; mais les Musulmans les porteront pour eux, et ils ne désobéiront point à cette ordonnance jusqu'à la fin de ce monde.

“ Les témoins qui attestent la vérité de cet édit qui a été rendu par Mohamed-ebn-Abdallah, envoyé de Dieu pour tous les Chrétiens, et qui est le complément de ce qui leur a été accordé, sont :

“ Aly-ebn-Taleb, Abonbekr-ebn-Aby-Kohafey, Omar-ebn-el-Khattâb, Otman-ebn-Assan, Abou-el-Darda, Abou-Horeyrah, Abdallah-Abou-Massaroud, Abbat-ebn-Abdelmòtbb, Fodeyl-ebn-Abbas, Tobeir-ebn-Aouan, Talhat-ebn-Obeydallah, Saad-ebn-Maoz, Saad-ebn-Obadey, Thabet-ebn-Keys, Mou-Khayetmeth, Hachem-ebn-Ommyeh, Hâreth-ebn-Thabet, Abdallah-ebn-Amrou, Ebh-el-Ass, Amar-ebn-Yassin, Moazzam-ebn-Kerachy, Adel-Azim-ebn-Hasson.

“ Cet édit a été écrit de la main d'Aby-Taleb, le 3 mohanam, l'an 2 de l'Hégire, et de Jésus-Christ, 1er août 622 ; il est signé par le prophète lui-même. Heureux celui qui fera, et

malheureux celui qui ne fera pas selon son contenu."

Ne s'imagine-t-on pas, cher ami, en lisant ce décret, entendre un de nos modernes philanthropes prêchant la tolérance universelle, et appelant tous les hommes à s'aimer les uns les autres ? Mahomet semble ici le plus doux des mortels ; tout dans son langage révèle je ne sais quoi de généreux, qui plaît et parle en sa faveur. Mais cette tolérance était-elle dans son cœur ? c'est de quoi il est permis de faire doute, après avoir lu dans le coran : " Combattez contre les *Infidèles*, jusqu'à ce que toute fausse religion soit exterminée. Mettez-les à mort ; ne les épargnez pas ; et, lorsque vous les aurez affaiblis, à force de carnage, réduisez le reste en esclavage, et écrasez-les par des tributs." Cette loi est sacrée aux yeux des Musulmans ; aussi se croient-ils obligés en conscience de détester tous ceux qu'ils regardent comme des *Infidèles*, c'est-à-dire, les Chrétiens, les Juifs, etc., etc. Et il n'est pas d'injustices, de quelque nature qu'elles soient, qu'ils ne s'estiment en droit d'exercer contre eux ; c'est même une des premières leçons qu'on leur donne dans l'enfance. L'histoire de l'islamisme depuis son origine jusqu'à nos jours est là pour

prouver avec quel zèle tous les parents parmi les Mahométans se sont constamment acquitté de ce soin, et avec quelle brutale fidélité leurs enfants se sont appliqués à mettre leurs conseils en pratique. On peut donc, d'après le texte du coran, et l'esprit dont le prophète a su animer ses premiers disciples, qui l'ont ensuite eux-mêmes communiqué à leurs descendants, conclure que le motif du fameux édit, ci-dessus reproduit, ne fut jamais celui de la tolérance, mais uniquement celui de l'intérêt, auquel il savait si bien, suivant les circonstances, tout sacrifier, pour arriver à ses fins.

Au pied des murailles du monastère, est un puits remarquable par sa grandeur et son abondance. L'eau en est limpide, douce, délicieuse; c'est la seule de cette nature qu'on rencontre entre le Caire et le Sinaï. Ce puits, si l'on en croit la tradition, remonte au temps des patriarches.

" Moïse, dit le texte de l'Exode, s'étant enfui de devant lui (Pharaon), se retira au pays de Madian, où il s'assit près d'un puits.

" Or, le prêtre de Madian avait sept filles, qui, étant venues pour puiser de l'eau, et en ayant rempli leurs canaux, voulaient faire boire les troupeaux de leur père.

“ Mais des bergers étant survenus, les chassèrent. Alors Moïse se levant et prenant la défense de ces filles, fit boire leurs brebis.

“ Lorsqu'elles furent retournées chez Raguel, leur père, il leur dit : Pourquoi êtes-vous venues plus tôt qu'à l'ordinaire ?

“ Elles lui répondirent : Un Egyptien nous a délivrées de la violence des pasteurs, et il a même tiré l'eau avec nous, et a donné à boire à nos brebis.

“ Où est-il ? dit leur père ; pourquoi avez-vous laissé partir cet homme ? Appelez-le, afin que nous le fassions manger.

“ Moïse lui jura donc qu'il demeurerait avec lui. Il épousa ensuite sa fille Séphora.” (1)

Le jardin attenant à la maison est assez spacieux et très-beau ; la végétation en est étonnamment vivace. Bien qu'encaissé entre deux montagnes nues, et au fond d'un vallon, dont le sol est d'une affreuse stérilité, il offre cependant l'aspect de l'une des verdoyantes vallées de la Suisse ; ce qui est dû au voisinage du puits patriarchal, qui lui déverse généreusement l'eau qui sert à y entretenir la fraîcheur et la vie. Les citrons, les oranges, les pommes,

---

(1) Exod II, 15, etc.

les poires, les dattes et les légumes y viennent en abondance, et forment une partie de la nourriture de la communauté.

Le nombre des moines du couvent s'élève à une vingtaine au plus. A part l'office de nuit, auquel ils sont tenus, leur vie se passe dans une espèce d'oisiveté, qui n'est guère propre à adoucir l'ennui d'un tel séjour. L'étude, cette occupation si digne du cénobite, leur est absolument inconnue ; leur bibliothèque est un sanctuaire scellé, dont personne ne songe à lever les sceaux, pour en exploiter les richesses. Le seul travail manuel qu'ils s'imposent, c'est la culture de leur jardin, et la distillation de la liqueur spiritueuse qu'ils tirent des fruits qu'ils y recueillent. Ils donnent l'hospitalité au voyageur ; un écriteau placé à l'entrée de la maison lui révèle à quel prix il peut y prétendre.

J'aborde maintenant, cher ami, la description du Sinaï ; cette expédition dont le sacrifice m'eût été si pénible, je la dois à M. Plichon ; car sans les souliers arabes qu'il a eu la bonté de me donner, pour remplacer ceux que l'ascension du mont Ste. Catherine avait mis hors de service, j'aurais été dans l'impossibilité de l'entreprendre. La marquise, cette fois, voulut être de la partie, et cela malgré la contu-

sion que lui a causée la chute dont j'ai parlé plus haut, et dont elle se ressent encore. Le Sinaï était pour elle comme pour moi, l'objet des vœux les plus ardents ; elle se décida donc, en dépit de ses douleurs, à se joindre à nous.

La montée en commence à quatre cents pas environ du couvent. La route, dès le début, est à peu près verticales ; pratiquée au milieu d'énormes fragments de porphyre entassés les uns sur les autres, ou tenant à peine à la masse de la montagne, d'où ils semblent, à chaque instant, prêts à se détacher : elle est pavée d'assises de pierres, qui servent comme de degrés au voyageur ; c'est l'ouvrage de la piété des anachorètes qui autrefois peuplaient ces lieux sauvages ; M. Thévenot en a compté jusqu'à quatorze cents.

A une demi-heure de marche de là, une fontaine creusée sous un rocher menaçant nous offrit une eau fraîche et limpide, dont nous nous désaltérâmes à loisir, en attendant la marquise, que son état de souffrance obligeait de ne gravir que lentement. La scène qui, pendant tout le temps de l'ascension, se déroule devant soi, est des plus tristes ; pas un seul arbre, pas même le plus faible arbrisseau ne lève la tête ni sur le sommet ni sur le versant

des montagnes environnantes ; pas un seul point de verdure ne brille dans l'immense étendue qu'embrassent les regards ; ce n'est partout que tristesse la plus profonde ; partout que silence le plus grand, et solitude la plus affreuse. On dirait que la nature, comme irritée contre cette région, s'est appliquée, pour s'en venger, à en faire un séjour de désolation et d'horreur.

A quelque distance de la fontaine, nous aperçûmes, sur notre gauche, une petite chapelle de la Ste. Vierge, dont la chronique fait mention. Plusieurs religieux s'y seraient renfermés, dit-on, il y a deux ou trois siècles, pour y mener la vie érémétique. Certes, ils ne pouvaient mieux choisir ; et, en effet, où trouver ailleurs une retraite plus propre à ce genre de vie ? En quittant cette chapelle, nous entrâmes dans un défilé bordé, à droite et à gauche, de quartiers de rochers menaçants, et dont l'extrémité est terminée par une porte large de trois pieds, aujourd'hui en ruine : c'était autrefois le *nec plus ultrà* des pélerins qui, avant d'entreprendre l'ascension de la montagne, avaient négligé de se munir d'une permission du supérieur du monastère, qui seul pouvait l'accorder. Ils devaient, en outre, avoir reçu le sacrement de la réconciliation ; par cette exigence, on

voulait les contraindre de n'approcher qu'avec un cœur pur et saint de cette marche du trône de Jéhova. Un piquet de gens armés stationnait dans le voisinage, avec charge de veiller à l'accomplissement des ordonnances portées par l'autorité ecclésiastique. A quelques pas de cette porte en était une autre ; et celle-ci on ne pouvait la franchir qu'avec la permission du gardien de la première.

Ce ne fut que plus loin, c'est-à-dire, à mi-chemin, que nous découvrîmes le sommet du Sinaï, du fond d'un petit vallon, où nous étions entrés. Nous le saluâmes ; puis, après l'avoir contemplé quelque temps, nous voulûmes nous remettre, un instant, de nos fatigues, en nous arrêtant près d'un superbe cyprès, à la tête altière, et dont la forte verdure contraste singulièrement avec l'affreuse aridité des rochers d'alentour. Cet arbre séculaire s'élève tout près de la fontaine dont la tradition fait honneur au saint prophète Elie.

“ L'ange du Seigneur dit à Elie : Levez-vous et mangez ; car il vous reste un grand chemin à faire.

“ S'étant levé, il mangea et but ; et s'étant fortifié par cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits, jusqu'à Horeb, la montagne de Dieu.

“ Etant arrivé là, il demeura dans une caverne, et le Seigneur lui parla et lui dit : Que fais-tu, Elie ?

“ Elie lui répondit : Je brûle de zèle pour vous, Seigneur Dieu des armées, parce que les enfants d’Israël ont abandonné votre alliance, qu’ils ont détruit vos autels, qu’ils ont tué vos prophètes par le glaive, que je suis demeuré seul, et qu’ils ont cherché à m’ôter la vie.

“ Le Seigneur lui dit : Sortez et tenez-vous sur la montagne devant le Seigneur. En même temps le Seigneur passa ; et on entendit devant le Seigneur un vent impétueux, capable de renverser et de briser les rochers ; et le Seigneur n’était pas dans ce vent. Après le vent il se fit un tremblement de terre ; et le Seigneur n’était pas dans ce tremblement.

“ Après le tremblement, il s’alluma un feu ; et le Seigneur n’était pas dans ce feu. Après ce feu, on entendit le souffle d’un petit vent.

“ Ce qu’Elie ayant entendu, il se couvrit le visage de son manteau ; et étant sorti, il se tint à l’entrée de la caverne ; et, en même temps, une voix qui se fit entendre, lui dit : Que faites-vous, Elie ? Il répondit :

“ Je brûle de zèle pour vous, Seigneur Dieu des armées, parce que les enfants d’Israël ont

abandonné votre alliance, qu'ils ont détruit vos autels, qu'ils ont tué vos prophètes, et qu'étant demeuré seul, ils cherchent encore à m'ôter la vie.

" Et le Seigneur lui dit : Allez, retournez par le chemin par lequel vous êtes venu, le long du désert vers Damas ; et lorsque vous y serez arrivé, vous sacrerez d'huile Hazaël pour être roi de Syrie." (1)

Une petite chapelle, aujourd'hui tombant en ruine, renferme la grotte du prophète ; cette grotte a quatre pieds environ de hauteur, sur sept ou huit de profondeur. La curiosité nous y fit entrer, mon compagnon et moi, et armés d'un marteau, nous essayâmes d'en détacher quelques fragments. Mais nous ne pûmes en venir à bout ; le roc était trop dur, pour qu'il nous fût possible de l'entamer.

A un quart d'heure de marche de là se voit une pierre à surface plane, unie, dont le côté qui regarde la vallée est presque vertical. Cette pierre, si l'on en croit la tradition du monastère, aurait servi de siége à Moïse, pendant qu'Aaron et Hur lui tenaient les bras élevés vers le ciel, pour faire descendre la vic-

---

(1) III lib. Reg. XIX, 7, etc.

toire sur les Israélites combattant dans la plaine contre les Amalécites. Trois quarts d'heure plus tard, c'est-à-dire, à onze heures et cinq minutes, nous foulions le sommet du Sinaï.

L'un des désirs les plus chers de mon cœur s'était enfin réalisé ; je voyais le Sinaï ; comme Moïse j'en occupais le faîte ; et avec lui j'adorais le Seigneur au lieu même où il reçut les tables de la Loi. En face du théâtre où l'Eternel a apparu et a parlé à l'homme, pouvais-je ne pas aimer à en relire l'histoire ? La bible à la main, je me pris donc à en parcourir toutes les intéressantes circonstances ; je lus :

“ Le Seigneur dit à Moïse : Allez trouver le peuple, et sanctifiez-le aujourd'hui et demain.

“ Et qu'il soit prêt pour le troisième jour ; car dans trois jours le Seigneur descendra devant tout le peuple sur la montagne du Sinaï.

“ Vous marquerez tout-à-l'entour des limites pour le peuple ; et vous lui direz : Prenez garde de ne pas monter sur la montagne, ni d'en approcher tout-à-l'entour. Quiconque touchera à la montagne sera puni de mort.

. . . .

“ Le troisième jour étant arrivé, sur le matin, comme le jour était déjà grand, on commença à entendre des tonnerres, et à voir

briller des éclairs ; une nuée très-épaisse couvrit la montagne ; la trompette sonna avec grand bruit ; et le peuple qui était dans le camp, fut saisi de frayeur.

" Alors Moïse fit sortir le peuple du camp, pour aller au-devant du Seigneur, et il demeura au pied de la montagne.

" Tout le Sinaï était couvert de fumée, parce que le Seigneur y était descendu au milieu des feux. La fumée s'en élevait comme d'une fournaise, et toute la montagne inspirait de la terreur."

Quels préparatifs ? Quoi de plus grand et de plus terrible à la fois ? Pourquoi tout cet appareil ? C'est que le Tout-Puissant va parler. Moïse entre donc, par l'ordre du Seigneur, dans l'obscurité où il se cache, et soudain une voix se fait entendre ; et cette voix dit :

" Vous n'aurez pas de dieux étrangers devant moi.

Vous ne ferez pas d'images taillées......

Vous ne les adorerez point.

Vous ne prendrez pas en vain le nom du Seigneur votre Dieu.

Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat.

Vous travaillerez durant six jours ; le septième est le jour du repos......

Honorez votre père et votre mère, afin que vous viviez long-temps.

Vous ne tuerez pas.

Vous ne commettrez pas de fornication......

Vous de déroberez pas.

Vous ne prêterez pas faux témoignage contre votre prochain.

Vous ne désirerez pas la femme de votre prochain.

“ Or, tout le peuple entendait les tonnerres et le son de la trompette ; il voyait les lampes ardentes, et la montagne toute couverte de fumée, et dans la crainte et l'effroi dont il était saisi, il se tenait éloigné. ” (1)

Assis près de l'*ouverture du rocher où Moïse se cacha pour laisser passer la gloire du Seigneur*, je lus encore :

“ A quoi connaîtrons-nous, dit Moïse au Seigneur, que nous avons trouvé grâce devant vous et votre peuple et moi, si vous ne marchez pas avec nous, afin que nous soyons glorifiés par tous les peuples qui habitent sur la surface de la terre ?

“ Et le Seigneur dit à Moïse : Je ferai encore ce que vous avez demandé ; car vous avez

(1) Exod. XX.

trouvé grâce devant moi, et je vous connais par votre nom.

" Moïse dit : Je vous supplie de me faire voir votre gloire.

" Dieu répondit : Je ferai passer toute ma gloire devant vous, et je prononcerai en votre présence le nom du Seigneur ; car je ferai grâce à qui je voudrai ; et miséricorde à qui me plaira.

" Mais vous ne pouvez voir ma face ; car l'homme ne me verra pas sans mourir.

" Et il ajouta : Voici un lieu près de moi ; vous vous tiendrez là sur ce rocher.

" Lorsque ma gloire passera, je vous placerai dans une ouverture du rocher, et je vous couvrirai de ma main, jusqu'à ce que ma gloire soit passée.

" J'ôterai ensuite ma main, et vous me verrez par derrière ; mais vous ne pourrez voir mon visage." (1)

" Les scènes où se sont déroulés, dit M. Stephen, les événements relatés par la bible, n'offrent pour la plupart rien de certain : les historiens et les géographes placent le paradis terrestre dans diverses contrées de l'Asie ; ils

---

(1) Exod. XXXIII, 16, etc.

divergent d'opinion sur le site de la tour de Babel, du mont Ararat, et de plusieurs autres lieux de la Terre Sainte ; mais il n'est pas de même du Sinaï, dont la position est incontestablement certaine ; c'est là vraiment la montagne sainte. Le Tout-Puissant ne pouvait choisir de théâtre plus propre à la manifestation de sa puissance. Je me suis assis sur le point le plus culminant du gigantesque Etna, d'où j'ai plongé de l'œil dans les nuages, au-dessus desquels il semble planer ; j'ai contemplé avec admiration les scènes hardies de la nature en Sicile ; j'ai gravi les hautes montagnes de la Calabre, et foulé le sommet élevé du Vésuve, d'où mes regards ont aperçu son cratère avec ses flots de lave, et, à ses pieds, des villes ruinées et à demi enfouies sous le sol d'aujourd'hui ; mais rien de tout cela ne ressemble aux solitudes terrorifiantes et à la pâle majesté du Sinaï. Un voyageur, à l'œil observateur, l'a appelé *une vraie mer de désolation ;* pas un arbre, pas un arbrisseau, pas même un brin d'herbe n'apparaît sur les flancs stériles et abrupts des montages environnantes, dont les pics vont s'élançant, avec tant de hardiesse, dans la région éthérée. Cette affreuse stérilité, jointe à la masse innombrable des blocs de

granit, jetés çà et là par la main de la destruction, et à la perspective du désert de Syrie, où l'œil ne saisit qu'une immensité sablonneuse, forme le tableau le plus sauvage, le plus aride, et le plus terrible que l'imagination puisse concevoir."

La forme conique du Sinaï, son parfait isolement des montagnes d'alentour, l'entière facilité laissée à une multitude nombreuse de le pouvoir entourer et contourner, sans le toucher, tout dans cette montagne vérifie le récit mosaïque ; pas de préventions, pas de scepticisme capable de tenir en face de tant de traits de vérité. Moi-même je m'étais d'abord permis quelques doutes sur son identité avec celle dont parle le texte sacré ; mais une fois sur son sommet, j'eus la douce consolation de renaître à mes espérances ; tous mes doutes en ce moment s'évanouirent ; le Sinaï était devenu véritablement pour moi la montagne de la Loi. Sûr d'avoir enfin trouvé le théâtre de la gloire de l'Eternel, je m'abandonnai, sans réserve, à la vivacité de mes impressions ; ici, me disais-je à moi-même, devait être Moïse, pendant que le Seigneur lui parlait de la nue ; là est l'anfractuosité du rocher, où il il se tint caché, pour ne pas mourir, tandis que le Tout-

Puissant passait devant lui ; puis, abaissant mes regards vers le pied de la montagne, j'y découvrais l'espace où durent stationner les enfants d'Israël, en attendant que leur chef en descendît pour leur faire connaître les volontés du Seigneur.

Elevé à plus de sept mille pieds au-dessus du niveau de la Mer-Rouge, le Sinaï forme à son sommet une aire d'environ soixante pieds en carré. On y voit deux lieux de prières, l'un appartenant aux Grecs schismatiques, et l'autre aux Arabes mahométans. Ces derniers, comme on le voit par le coran, reçoivent le Pentateuque, bien qu'en tant qu'expliqué par Mahomet ; de là le respect singulier qu'ils professent pour tout ce qui tient à Moïse, qu'ils en regardent comme l'auteur. Le Sinaï, qu'ils appellent le *Djebel-Moussa* (la montagne de Moïse), est pour eux comme pour les Chrétiens un lieu saint ; ils l'honorent d'un culte particulier. Au retour de la Mecque, ils y offrent, disent certains écrivains, plusieurs agneaux en sacrifice, dans l'endroit où *Allah* (Dieu) donna la loi à son serviteur. Burckhart fait mention d'une tradition, considérée comme sacrée par les Musulmans, à savoir que Mahomet, après avoir gravi le Sinaï, assis sur son

chameau, prit de là, porté par la même monture, son essor vers le septième ciel. L'œil de l'Arabe croit apercevoir encore sur la roche l'empreinte des pieds du prophète ; mais celui du Chrétien n'y distingue rien, et on comprend pourquoi.

Avant de nous remettre en route, nous voulûmes prendre la pitance du voyageur. Le pain nous tint lieu d'assiette, le pouce de fourchette, et la dent de couteau ; c'était une agape du temps des patriarches, dont nous occupions l'ancien héritage. Le repas fini, nous saluâmes la montagne sainte, et nous nous dirigeâmes vers le couvent : il était environ cinq heures, quand nous y rentrâmes.

Ainsi s'est terminé, cher ami, cette ascension, la plus heureuse comme la plus intéressante pour moi. Le Sinaï, ses rochers, sa cîme, sa nudité, tout est gravé dans ma mémoire. Ni les occupations les plus distrayantes de la vie, ni le travail des années, rien, en un mot, n'en saura altérer, encore moins effacer le souvenir.

Demain à sept heures, nous partons pour Nahled.

Adieu.

Postscriptum. — 28 février. — Je t'annonçais hier, cher ami, en terminant ma lettre, que nous partirions, le jour suivant, à bonne heure. Eh bien, ce jour tout entier est passé, et nous sommes encore ici : un vent impétueux qui souffle depuis hier, et dont la violence menacerait de nous renverser de dessus nos chameaux, si nous cheminions par un temps semblable, nous tient aux arrêts. Je profite du retard qu'il nous cause, pour te marquer quelques nouveaux incidents. Philippo va de mal en pis ; l'accusation qu'il a osé porter contre Mansour et les siens ne lui suffisant pas, il vient d'y joindre l'escroquerie. En quittant le Caire, nous avions pris avec nous quelques bouteilles de vin ; c'était une mesure dictée par la prudence, ce vin devant servir à corriger l'eau que nous emportions dans des outres , où à la longue elle allait nécessairement plus ou moins s'altérer ; c'était donc pour nous un trésor du plus grand prix ; aussi le conservions-nous avec tout le soin imaginable. Cela n'a cependant pas empêché maître Philippo de nous l'escamoter, en vidant jusqu'à la dernière les quelques bouteilles qui nous restaient encore. Heureusement que cette perte vient d'être réparée ; M. Plichon, informé de l'état déplorable de

notre cantine, s'est empressé de m'offrir la clef de la sienne, avec toute liberté d'y puiser. C'est là de sa part un acte d'amitié, dont je ne perdrai jamais le souvenir.

Quant à mon embarras financier, il n'a pas eu un dénouement moins heureux ; ce bon ami ayant appris où en étaient mes fonds, s'est hâté de me venir en aide, en me promettant le *quantum* nécessaire à mes besoins. Ce service met le comble à ma reconnaissance ; et il m'est d'autant plus cher, qu'il me délivre de l'obligation d'avoir recours à M. le comte.

Il est dix heures du soir ; je ferme ici ma missive. On nous annonce notre départ pour demain.

Adieu.



LETTRE XVII.

Nahled, 5 mars 1815.

Cher Alfred,

Le 29 fevrier, le vent, qui nous tenait depuis assez long-temps en captivité, étant, du moins en partie, tombé, nous nous apprêtâmes à quitter le Sinaï. Ce départ ne se fit cependant pas sans quelques désagréments pour nous : il fut marqué par de nouvelles tracasseries, dont nous fûmes de nouveau redevables à la cupidité de nos Arabes, dont le nombre, pendant notre séjour dans le monastère, s'était de beaucoup grossi. Cette fois encore, ce fut à qui s'emparerait de nos bagages ; chacun voulut en avoir sa part, pour en charger son chameau. Il n'y eut pas un seul article de notre modeste mobi-

lier, qui ne tentât la convoitise de quelques-uns d'entre eux. Quatre ou cinq de la bande ayant aperçu ma tante, se jetèrent dessus, et se prirent à se la disputer avec chaleur. Un autre fit mieux ; une petite table qui fesait aussi partie de notre ménage ambulant, lui ayant paru une bonne proie, il s'en saisit sans façon, et, fier d'avoir si bien trouvé, se mit en frais d'en former toute la charge de son chameau. Il y avait là, certes, de quoi remuer la bile ; moins que jamais disposé à me laisser exploiter par ces perfides habitants du désert, je me hâtai de me constituer le défenseur de mes effets, dont j'étais menacé de payer le transport au poids de l'or. Je commençai par celui à qui ma table était échue en partage ; je criai pour lui faire lâcher prise ; puis, après la lui avoir arrachée de force, je courus à ceux qui s'étaient mis en possession de ma tante, et la réclamai. Il fallut vociférer bien fort ; je réussis cependant à la leur enlever. Resté ainsi maître de mon bien, j'appelai le brave Mahmoud, et, aidé de lui, je vins à bout, en dépit de l'inique sentence qui, comme je l'ai déjà dit, m'avait, au lieu de la première station, contrairement aux arrangements pris au consulat anglais, forcé de prendre neuf chameaux, à en faire la réparti-

tion entre sept seulement ; et c'était encore trop ; car cinq, attendu la diminution de nos provisions de bouche, auraient pu aisément suffire.

La descente de nos bagages, au moyen du cabestan, avaient commencé dès les cinq heures du matin ; et cependant, grâce aux misères que nous avait causées notre gente arabe, il en fut près de dix quand il nous fut possible de partir. Le signal donné, la caravane se remit en route. Cette fois nous fesions bande à part, M. Plichon, mon jeune compagnon et moi ; nous avions abandonné la marquise et son parent, qui ne voulaient plus voyager qu'à petites journées. Mais à peine eûmes-nous quitté le pied du couvent, où notre caravane s'était organisée, et fait quelque chemin dans la direction de Raphidim, qu'il me fallut, à mon grand chagrin, retourner sur mes pas, pour aller à la rencontre de Philippo, que j'avais chargé d'une commission auprès de la marquise, et qui, pour je ne sais quelle raison, ne reparaissait plus. L'aller et le revenir m'avaient pris plus de temps que je n'aurais voulu. M. Plichon, qui s'était à peine aperçu de mon absence, car il était en tête de la troupe, n'en avait pas moins continué sa marche, au point que, quand je fus

en état de le suivre, il avait disparu dans les détours de la vallée, où il s'était engagé. Nous étions tombés de Carybde en Scylla ; ce nouveau contre-temps nous sembla plus grave encore que celui dont nous venions, à notre corps défendant, de nous tirer. Pousser en avant était, à nos yeux, une imprudence, et retourner en arrière, un grand sujet de honte pour nous ; il nous répugnait infiniment de nous rapprocher de gens, dont, malgré tout ce qu'ils avaient pu nous dire pour nous garder avec eux, nous nous étions depuis quelques instants séparés. Ce dernier parti était cependant préférable au premier ; nous nous déterminâmes donc à l'embrasser. C'en fut fait : nous renonçâmes dès lors entièrement au dessein que nous avions d'abord formé de nous attacher à la bonne comme à la mauvaise fortune de M. Plichon.

Nous fîmes halte, ce jour-là, sur les six heures, comme à l'ordinaire. A huit heures environ le dîner, et après le dîner, promenade devant notre tente, à la lueur des myriades d'étoiles qui scintillaient au firmament. Cette promenade finie, nous rentrâmes dans notre tente, et étions sur le point de nous mettre au lit, lorsqu'on me remit un billet cacheté. Je

me hâtai de l'ouvrir ; c'était mon bon ami, M. Plichon, qui m'écrivait : il me pressait d'aller le rejoindre le plus tôt possible, et me promettait, si je me sentais disposé à le suivre, de m'attendre jusqu'à six heures, le lendemain, au lieu où il allait passer la nuit. Mais la distance qui se trouvait entre nous était considérable : elle n'était pas moins de trois heures de marche. Me réunir à lui n'était donc pas chose facile ; il m'eût fallu pour cela être debout au plus tard à deux heures du matin le jour suivant, et être prêt à partir à trois. Cette proposition me prenait au dépourvu ; aussi me jeta-t-elle dans un grand embarras. J'aurais aimé, d'un côté, accéder à la demande de mon ami ; et, de l'autre, en examinant bien les choses, je croyais fort difficile de ne pas le désobliger. Pour sortir de cet état de perplexité, je convoquai le *Sanhedrin ;* Toualeb, Mansour et Sélim, tous trois cheyks, furent appelés, et priés de me donner leur avis sur le parti que j'avais à prendre. La discussion ne fut pas longue ; tous s'accordèrent à me dire que le voyage, sans bonne escorte, entre Nahled et Daharieh, était imprudent, et qu'il était même devenu très-périlleux, depuis que la guerre avait éclaté entre la tribu d'Alarich et celle de Nahled, et ils ajoutèrent qu'at-

tendu l'échec que la première de ces tribus avait dernièrement essuyé de la part de l'autre, il était tout à craindre que, pour s'en venger, elle ne nous tendît, le long de la route, quelque guet-à-pens, où le moindre inconvénient qui pût nous arriver, serait de perdre tous nos bagages. Il n'en fallait pas tant pour décider des guerriers comme nous ; je répondis sur-le-champ à mon bon ami, que, pour sensible que je fusse à sa proposition, il m'était cependant impossible de l'adopter, et le conjurai, au nom de l'amitié, de ne pas pénétrer sans nous dans le désert du Tieh, mais de nous attendre jusqu'à ce que nous l'eussions rejoint le lendemain dans le cours de la matinée. La connaissance que j'avais de son caractère chevaleresque, et surtout de ses dispositions à l'égard des Bédouins, qu'il regardait comme une troupe de lâches, incapables de tenir tête à un seul Européen bien armé, ne me donna guère à espérer de succès de mon bulletin ; je renonçai donc, à-peu-près, à l'espoir de le revoir jamais.

Le ciel cependant me ménageait une agréable surprise. Le lendemain, je le rencontrai, sur les dix heures, non loin de l'endroit où il venait de passer la nuit. Je crus, pour le coup, que ma lettre l'avait converti, et qu'il était enfin disposé

à ne plus s'isoler de nous. Mais je me trompais : une fois la bienvenue souhaitée, il s'approcha de moi, et me dit, de façon à n'être pas entendu de nos illustres co-voyageurs, que c'était par amour pour moi qu'il avait ainsi retardé sa course ; que m'ayant promis de me prêter de l'argent, il était de son honneur de satisfaire à sa promesse ; et que j'eusse à lui marquer la somme dont j'avais besoin, afin qu'il pût aussitôt après reprendre son pas accéléré. Cet acte de générosité était touchant ; je m'empressai donc de lui en témoigner ma reconnaissance. Comme il était bien déterminé à nous quitter, et que je craignais pour sa vie, s'il s'enfonçait seul dans le désert, je jugeai ne pouvoir mieux lui exprimer l'intérêt que je lui portais, qu'en le suppliant de faire, par considération pour moi, le sacrifice de ses goûts, et de rester avec nous. Il sourit à ma proposition ; mais elle ne lui revenait pas, puisqu'elle dérangeait ses plans pour l'avenir, et qu'elle allait lui faire perdre un temps dont chaque moment lui était infiniment précieux ; il n'en parut donc pas moins décidé à pousser en avant, après m'avoir versé l'argent qui m'était nécessaire. Et pour dissiper les inquiétudes que j'éprouvais à son sujet, il essaya de me faire comprendre que la vie de camp,

qu'il avait menée assez long-temps en Algérie, où il avait, plus d'une fois, guerroyé contre les Arabes, lui avait fait apprécier, à sa juste valeur, leur bravoure ; qu'ils n'étaient que des poltrons, et qu'il se fesait fort avec ses armes européennes, de faire à lui seul justice de leurs attaques. Ce langage était, comme on le voit, assez différent du mien. De crainte donc de froisser davantage la susceptibilité de ce brave manchot, car véritablement ce monsieur n'a qu'une main, je me condamnai au silence. Cependant, soit conviction, soit tout autre motif, il renonça à son premier dessein, et promit de ne plus désormais se séparer de nous.

Le reste du jour fut assez ennuyeux ; la nature triste et misérable des lieux que nous traversions, ne nous offrit rien qui pût tant soit peu nous intéresser ; notre unique ressource, pour nous alléger les fatigues et les ennuis de la route, fut de nous reporter sur le passé ; et le passé encore nous rappela plus d'un souvenir biblique. Heureusement que la soirée vint briser la monotonie dont toute cette journée, depuis notre jonction avec M. Plichon, avait été constamment marquée. Nous nous étions, mon compagnon et moi, au sortir de table, approchés du grand feu, autour duquel

nos Bédouins se tenaient groupés. Nous voulions assister à l'un de leurs repas, dont le matériel leur avait été fourni par Philippo, qui, en bon camarade, et surtout en habile diplomate, cherchait par-là à se créer des sympathies. La table de ces rois du désert, simple comme leurs mœurs, n'était autre que le sable, et leurs instruments de dépècement leurs doigts et leurs dents. A les voir, on les eût pris pour les plus fortunés des mortels ; en face du gala, dont nous fesions les frais, leur bonheur paraissait sans bornes ; le passé, avec toutes ses affligeantes reminiscences, s'était effacé de leur mémoire ; il n'y était resté que la pensée de la jouissance que nous leur avions, sans le savoir, menagée. Cette jouissance devait cependant bien vite s'évanouir ; elle ne devait même durer que quelques bien courts instants : car déjà le soleil était tombé sous l'horizon, et la nuit, dans laquelle nous entrions, s'annonçait froide. Ils allaient la passer dehors, n'ayant qu'une tunique pour se défendre contre les intempéries de l'air. Puisque l'occasion s'en présente, cher ami, je le dirai sans crainte de me tromper ; il est peu d'hommes au monde qui soient plus misérables que le Bédouin du désert. La croix est son partage, en quelque sorte, exclusif ;

naître pour souffrir, et souffrir sans presque jamais éprouver de consolation, paraît être sa destinée. Pauvre par état comme par nature, il n'a pour nourriture de tous les jours que du *rouga ;* et encore ce *rouga* est-il contraint, pour ne pas dépasser ses moyens, d'en user avec la plus stricte modération ; six onces doivent former sa pitance journalière. Ce n'est que quand il veut faire bonne chère, qu'il y ajoute un peu de viande, ou de lait de chamelle. Abstème, sinon par nature, du moins par nécessité, il ne boit jamais de vin. L'eau, ce don du ciel, si commun partout ailleurs, lui est refusée ; c'est à peine s'il peut s'en procurer, de loin en loin, quelques gouttes, pour désaltérer une soif qui fait son continuel tourment.

Son chameau est, après sa famille, son unique trésor ; et malheur à lui, si un voleur le lui enlève ; il n'a plus désormais que la dernière des misères en perspective. De là les soins assidus dont il l'entoure, pour lui conserver une existence à laquelle la sienne tient de si près ; c'est à ses yeux un présent d'Allah (Dieu), sans lequel il ne pourrait ni pourvoir aux besoins indispensables de la vie, ni commercer, ni voyager. Avec lui, il ne craint rien ; en un seul jour, il peut jeter cinquante

lieues entre lui et son ennemi. Toutes les armées du monde périraient à la poursuite d'une troupe d'Arabes ; aussi n'est-il pas facile de les soumettre.

C'est ici, cher ami, que le Seigneur paraît admirable dans ses œuvres : que le chameau soit tout-à-coup anéanti, et, à l'instant même, plus de communication entre l'Egypte et l'Abyssinie, entre la Barbarie et les contrées situées au-delà du Sahara, entre la Syrie et la Perse. L'Arabie Heureuse devient dès lors inaccessible, et le Sinaï, la montagne de Dieu, est jeté en dehors de la voie de l'homme, dans un complet isolement du reste du monde. Mais qu'on ramène cet animal, et aussitôt on verra se reformer les liens qui d'abord unissaient ensemble l'Asie et l'Afrique ; le commerce se ravivera sur ces deux continents, et créera de nouveau ces rares productions qui iront, comme par le passé, enrichir les marchés de l'Europe et de l'Amérique ; en un mot, la prospérité, le bien-être matériel et moral, que dis-je, la vie même aura reparu dans ces pays arides, avec le bienfaisant chameau. Lui seul, oui, lui seul, peut rendre possible à l'homme le trajet de ces contrées de désolation. Qu'on vante la légèreté du cheval, la force du mulet, la patience

de l'âne ; nul de ces animaux cependant n'est en état d'entreprendre le voyage du désert ; il en faut un tout exprès qui puisse, sans se fatiguer, marcher dans le sable profond, se contenter, pour toute nourriture, de quelques poignées de fèves, et se passer d'eau, des dix à douze jours de suite. Il n'y a que le chameau qui puisse répondre à toutes ces conditions. C'est donc avec raison que le Bédouin appelle son animal chéri, *le vaisseau du désert*, car lui seul lui en ouvre la porte ; et lui seul encore lui permet de le sillonner dans toutes les directions.

Autant le chameau est précieux par les importants services qu'il rend à son maître, autant sa conformation extérieure a quelque chose de bizarre ; la mauvaise grâce de son allure, la difficulté de ses mouvements dans les terrains ordinaires, son col long et contourné en S, ses lèvres allongées, les loupes graisseuses dont son dos est surmonté, lui donnent un aspect rien moins qu'agréable. Mais, en revanche, son extrême sobriété et la docilité de son caractère, jointes aux services innombrables qu'en tire l'homme, en font un serviteur de première nécessité, et, par-là même, compensent, outre mesure, sa difformité physique. Tout, d'ail-

leurs, dans son organisation, est admirablement disposé en vue du genre de vie auquel il doit être assujéti, et le rend capable de résister, pendant des mois entiers, aux privations et aux fatigues les plus pénibles ; c'est dans ce but que la nature lui a donné un cinquième estomac, qui lui sert de réservoir pour y conserver l'eau qui y séjourne sans s'y corrompre, et sans que les autres aliments puissent s'y mêler. Lorsqu'il est pressé par la soif, et qu'il a besoin de délayer les nourritures sèches, dont il use ordinairement, il fait remonter dans sa panse, et jusque dans l'œsophage, une partie de cette eau ; il lui suffit pour cela d'une contraction de muscles. Haut de six à sept pieds, et quelquefois de plus, il porte habituellement mille à douze cents livres pesant dans les voyages de long cours. La semelle de ses pieds est charnue et molle ; en touchant le sol elle y laisse une empreinte quelquefois d'une trentaine de pouces de circonférence. Comment douter après cela que cet animal ne soit créé pour le désert ?

Je te dirai maintenant, cher ami, quelques mots sur les mœurs des Bédouins de la presqu'île du Sinaï. Les mœurs de ces peuples rappellent, d'une manière surprenante, celles des anciens patriarches ; chez les uns comme

chez les autres identité presque parfaite de coutumes, d'usages, que les siècles ont respectés. Les Bédouins d'aujourd'hui, comme ceux du temps d'Abraham, sont " logés sous des tentes, changeant de demeure suivant la commodité des pâturages ; par conséquent souvent occupés à dresser leurs tentes, et à les replier, et fréquemment en marche." (1)

Le caractère dominant de ces nomades est l'amour de la liberté ; on sait tout ce qu'il en a coûté de peines et de sacrifices à Mahomet, pour les amener à recevoir sa loi, et à embrasser l'islamisme. Mahométans de nom, ils ne le sont guère de pratique ; les observances du coran leur sont à-peu-près étrangères, comme nous l'ont prouvé ceux qui nous escortent ; car pas un d'eux depuis notre départ du Caire, n'a encore fait, que nous sachions, le moindre acte de religion. Ces peuples sont sans temples, sans prêtres, sans prière ; ils vivent dans une absence complète de tout culte. Aussi ignorants qu'irréligieux, ils vont jusqu'à ignorer leur âge ; les lunaisons chez eux sont l'unique mesure du temps.

Les Bédouins de la presqu'île du Sinaï sont maigres, mais bien faits, et d'une taille géné-

(1) Fleury.

ralement au-dessus de la moyenne ; ils ont le teint brun, cuivré. A part les protubérances osseuses du visage qui caractérisent nos indiens du Canada, ces deux castes ont une ressemblance frappante. Le costume de l'Arabe se compose d'une chemise blanche armée de manches très-courtes, et d'un caleçon de toile, par-dessus lequel flotte une espèce de tunique de laine à raies blanches et brunes ; cette tunique, sans manches, est ouverte par-devant et fendue par les côtés, de manière à pouvoir y laisser passer le bras. Le turban est sa coiffure ordinaire ; il est de couleur blanche ou rouge. On n'imagine rien de plus misérable que sa chaussure ; c'est tout simplement une semelle de cuir, assujétie au-dessous du pied au moyen d'une courroie ou d'un cordon de laine. A l'aide cependant de cette chaussure, il va à la course, et franchit des endroits tout hérissés de pierres et de cailloux, sans avoir l'air de sentir les incommodités que lui causent les aspérités du terrain qu'il foule.

Les femmes du désert, comme celles de l'Egypte, font usage d'un caleçon de toile très-long et d'une robe d'étoffe blanche, ouverte sur la poitrine, avec de larges manches fendues jusqu'à la moitié de leur longueur. Comme

les Egyptiennes, elles portent le *borqaa*, c'est-à-dire, cette bande d'étoffe noire dont j'ai déjà parlé, et qui, large de neuf pouces environ sur une vingtaine de long, leur cache le visage, excepté les yeux. Plusieurs en parent le haut d'anneaux d'or, d'argent ou de cuivre, désignés sous le nom de *hhizâm ;* un collier de verre, appelé *libbeh*, orne leur cou.

La simplicité que signale le vêtement du Bédouin se retrace tout entière dans son mobilier : une tente de laine brune, ou de peaux de chèvre, quelques meules pour moudre le blé, quelques cafetières, un instrument pour torréfier le café, un autre pour le broyer, et un chaudron, voilà en quoi il consiste. Qu'on ajoute à ces divers objets quelques sacs de laine, servant au transport du charbon au Caire, où plusieurs d'entre eux vont le trafiquer, et on aura au complet tout l'ameublement d'un habitant du désert. Sa fortune foncière n'est guère moins limitée ; c'est à peine s'il possède quelques pouces de terre environnée de chétives haies en pierre ; encore n'en jouit-il qu'un instant, le besoin de subvenir à sa propre subsistance et à celle de sa famille, l'obligeant d'aller planter, de temps à autre, sa tente ailleurs. Son bétail se forme d'un nombre plus ou moins

grand de chèvres et de moutons ; il n'est pas rare d'en rencontrer des troupeaux assez nombreux, broutant, sous la garde d'un pasteur, l'aride broussaille qui croît à travers les rochers. Sa richesse s'exprime par le nombre des chameaux ; c'est à ses yeux être pauvre, que de n'en avoir pas.

Le vol est pour le Bédouin une vertu, quand il a pour objet les étrangers ; mais il devient, à ses yeux, un crime irrémissible, lorsqu'il est exercé envers ses semblables ; de là le soin qu'il prend d'en inspirer aux enfants la plus vive horreur. Une faute de ce genre ne reste jamais impunie : on pousse en cela la sévérité jusqu'à l'extrême. Une des filles du désert avait volé une chèvre ; justement alarmée du courroux de l'auteur de ses jours contre elle, la délinquante avait déserté la tente paternelle, pour aller cacher son crime dans les montagnes où elle s'était enfoncée. Mais son père irrité l'y poursuivit ; elle était assise près d'un feu, où elle était occupée à faire cuire un morceau de la bête volée, quand il l'aperçut. Sans plus écouter que son ressentiment, il se lança sur elle ; puis, l'ayant saisie, il la précipita dans le feu, où elle périt. On punit de la même manière une femme infidèle et une vierge qui a perdu son honneur.

ccc

Autant le Bédouin se montre hostile aux voyageurs que la curiosité, ou le besoin, conduit dans le désert, autant il témoigne de bienveillance à celui qui sollicite de sa part l'exercice de l'hospitalité. Comme autrefois Abraham accueillant avec bonté et générosité dans sa tente, dressée dans la vallée de Mambré, trois anges venus, sous une forme empruntée, demander un asile dans sa modeste demeure, ces habitants du désert exercent encore aujourd'hui envers les étrangers, qu'ils ont admis dans leurs tentes, une hospitalité qui échappe à toute expression ; il n'est pas jusqu'à leurs ennemis qui n'y puissent prétendre. Son hôte devient son protégé ; le yatagan pourra briller et vibrer à ses yeux ; mais jamais il ne réussira à lui faire liver le frère qui est venu se placer sous son égide, et avec qui il a rompu le *rouga*.

Les Bédouins méprisent tous ces vains titres d'honneur dont notre civilisation est encombrée ; la seule qu'ils avouent est celle de cheyk, ou chef de tribu ; encore les attributions de cette dignité sont-elles très-limitées. Le cheyk le plus puissant n'a aucune autorité de coercition pour réprimer les querelles qui peuvent s'élever parmi ses sujets ; il craindrait d'infli-

ger même la peine la plus légère au dernier d'entre eux, convaincu de crime : il s'exposerait à encourir par-là la vengeance du coupable, et l'animadversion haineuse de ses parents. Ses seules prérogatives se bornent à mener sa tribu à l'ennemi, à négocier de la paix ou de la guerre, à choisir le lieu du campement, et à faire aux étrangers les honneurs de l'hospitalité. Sa position ne lui crée aucun émolument lucratif ; c'est ce qui l'oblige de pourvoir, comme chacun des siens, à ses besoins, et à ceux de sa famille, dans laquelle sa dignité demeure cependant héréditaire. Ces cheyks paraissent être les successeurs des petits rois dont parle la Genèse, où il est fait mention d'Abraham qui, à la tête de trois cent dix-huit de ses serviteurs, en mit quatre en fuite ; le texte sacré, d'ailleurs, donne assez à entendre que ces princes n'étaient, comme nos cheyks d'aujourd'hui, que des chefs de tribus.

Malgré l'éloignement qu'ont en général les Bédouins pour les idées religieuses, ils croient pourtant en Dieu ; le mot Allah (Dieu) ne leur est pas étranger ; ils ne le profèrent même qu'avec l'expression d'une profonde vénération. On se rappelle avec quelle vivacité de regards Mansour, accusé par Philippo d'avoir voulu

attenter à ma vie, prit le ciel à témoin de son innocence et de sa fidélité.

Trois religions différentes se partageaient l'Arabie avant l'ère chrétienne. La plus répandue était, comme partout, l'idolâtrie ; chaque ville avait son sanctuaire, chaque tribu son autel, consacrés à des simulacres d hommes, de femmes ou d'animaux divinisés. Déjà à cette époque, la Mecque possédait un grand temple, qu'on pouvait appeler le Panthéon de l'Arabie, puisqu'au rapport des écrivains nationaux, il renfermait trois cent soixante-cinq idoles. Un grand nombre de pélerins y accouraient au mois fixé pour ce dévot exercice, et, pendant ce temps, une espèce de trève régnait entre les tribus les plus hostiles.

A ce culte se joignait le sabéisme, ou le culte des astres, dont les sectateurs fesaient remonter l'origine jusqu'au berceau du monde. Dieu, suivant eux, l'avait révélé à Adam, qui en avait instruit ses enfants, par le moyen de qui il s'était propagé dans l'Arabie. Le nom de sabéisme vient, dit-on, de Saba. Le sabéisme consistait dans l'adoration des astres qu'ils croyaient animés et établis par Dieu comme des génies médiateurs entre lui et les hommes.

Le judaïsme avait aussi beaucoup de partisans en Arabie, et parce qu'un grand nombre d'Hébreux s'y étaient réfugiés au temps de la captivité de Babylone, et parce que l'émigration même s'était recrutée d'une foule de prosélytes. Il n'est pas non plus absolument improbable que la reine de Saba, nommée par les Arabes *Balkis*, ne se soit convertie à la vraie religion dans le voyage qu'elle fit à Jérusalem, et, que plus tard, rentrée dans ses états, elle ne l'ait répandue parmi ses sujets.

L'Arabie, par son rapprochement de la Palestine, ne pouvait demeurer long-temps étrangère au mouvement qui s'y opérait depuis la mort de Jésus-Christ. St. Paul, en s'y retirant, et St. Thomas, en la traversant, comme on le pense, pour aller planter la croix dans l'Inde, y prêchèrent l'Evangile. Cette contrée était mûre ; les progrès de la foi y furent si consolants, qu'on pût compter trente-cinq siéges épiscopaux dans la seule Arabie Heureuse. Le christianisme pénétra même dans le désert, où plusieurs tribus se soumirent à Jésus-Christ. Quant à l'Arabie Pétrée, plus voisine de la Palestine, elle était presque toute convertie à la foi.

L'islamisme, si funeste à tant d'autres contrées, fut plus fatal encore à l'Arabie ; depuis

le septième siècle, il y a seul régné dans toute son intolérance. S'il s'est conservé quelques fidèles, ce n'est que vers les extrémités de la presqu'île, où ils furent contraints, pour éviter la persécution, de se réfugier.

J'ai dit plus haut que le Bédouin n'est Mahométan que de nom, et qu'il ne fait guère de cas du coran et de ses observances ; il en est pourtant une à laquelle il semble tenir beaucoup : c'est de ne jamais se raser le sommet de la tête, et d'y laisser croître une mèche de cheveux. Cette pratique lui est infiniment chère ; elle a pour motif la persuasion où il est que c'est par cette mèche que l'ange du Seigneur doit le saisir après sa mort, pour le soutenir, et lui faire franchir le pont aigu comme le tranchant d'un cimeterre, qui conduit au ciel de Mahomet.

Adieu.



LETTRE XVIII.

Nahied, 5 mars 1815.

(*Suite de la précédente.*)

Cher Alfred,

Comme le 27 février, les deux jours suivants ne nous offrirent rien de bien remarquable ; seulement la nuit du 28, que nous passâmes près du lieu d'où nous avions, quelques jours auparavant, découvert le groupe dont le Sinaï fait partie, fut très-froide ; le lendemain nous trouvâmes de la glace dans un vase qui avait été laissé dehors ; c'était la seconde fois, depuis notre départ de Québec, qu'il nous arrivait d'éprouver un froid semblable. La température du jour suivant varia à chaque instant ;

elle fut tantôt froide, tantôt chaude, selon que le vent fraîchissait ou se calmait.

Nous allâmes, le même jour, camper à quelque distance du *Djebel-Tieh* ou *Montagne de l'Egarement.* Cette montagne termine, du côté du couchant, l'immense plateau connu autrefois sous le nom de Désert de Pharan, où les Israélites errèrent pendant trente-huit ans.

Le lendemain, qui était un dimanche, je voulus dire la messe : ma tente, que j'avais appropriée de mon mieux, fut convertie en chapelle. Tous les catholiques qui se trouvaient dans la caravane, s'y étaient réunis, et déjà le saint sacrifice était, depuis quelques instants, commencé, lorsqu'un grand bruit vint se faire entendre à deux pas de nous. Le cheyk Toualeb, en congédiant, au nom de la marquise, plusieurs des chameliers qui jusqu'alors avaient fait partie de sa caravane, et dont les services allaient être désormais superflus, y avait donné lieu. C'était à qui ne serait pas renvoyé ; cris, vociférations, trépignements, il n'est pas de moyen que ceux sur qui allait tomber le sort, n'employassent pour s'y soustraire. Le tapage était affreux ; c'était une vraie querelle d'Arabes à laquelle il ne manquait rien pour en faire un vacarme d'enfer. Il y avait de quoi rompre la

tête. J'en fus troublé, et cela, au point que je perdis même le sentiment de l'acte que j'accomplissais ; ce ne fut qu'à la communion que je m'aperçus de l'oubli que j'avais fait, à l'offertoire, d'étendre le corporal sur l'autel.

Après la messe, nouvelle tracasserie : madame la marquise, pour qui j'avais, par condescendance, consenti à n'offrir les saints mystères que bien tard, pour ne pas trop la déranger dans son sommeil, fut à peine sortie de ma chapelle improvisée, que, sans attendre une seule seconde, que nous fussions prêts à la suivre, elle se remit en route et disparut avec tout son monde. Cette disparition précipitée avait quelque chose de singulier ; mais ce n'est pas tout ; ce qu'il y eut en cela de plus malencontreux pour nous, c'est qu'elle nous livrait à la merci de nos Arabes, qui ne m'eurent pas plus tôt vu descendu de l'autel, que, se jetant brusquement sur ma tente, ils se mirent sans crier gare, à me l'enlever avec le reste de mes bagages, pour en charger leurs chameaux. M'opposer à leur volonté, si formellement exprimée, n'était pas chose aisée ; je pris le parti d'user de patience, et, dans la crainte d'augmenter, en fesant résistance, leur mauvaise humeur contre moi, et par-là d'irriter le

mal, au lieu de le guérir. Je m'abandonnai, sans dire un seul mot, entre leurs mains. Au bout de quelques minutes, nous étions en marche, après avoir mangé, à la hâte, un petit biscuit, et avalé une tasse de café. M. Plichon, témoin de ce qui s'était passé, n'avait pas voulu se séparer de nous. Plus tard, nous rejoignîmes la marquise, dont le premier soin, en m'abordant, fut de me prier d'oublier l'affaire du matin, et de croire qu'elle n'y était pour rien ; Toualeb en était, me dit-elle, seul la cause, pour l'avoir forcée de cheminer plus tôt qu'elle n'aurait voulu. Cette raison était assez peu satisfaisante ; j'eus toutefois l'air d'y souscrire ; mais, au fond, j'étais bien décidé à ne plus me montrer si confiant.

Sur les neuf heures et demie, nous touchions au pied du *Djebel-Tieh.* Cette montagne forme un des anneaux de la chaîne des monts *Mélanes* ou *Noirs*, qui, après avoir suivi la Mer-Rouge, à la distance de quelques lieues, se continue, en se prolongeant vers le sud, le long de l'Océan Indien, jusques dans l'Oman. Cette chaîne renferme quelques pics très-élevés ; le *Djebel-Tieh* peut avoir mille à douze cents pieds au-dessus du niveau de la mer, dont il est éloigné de trois à quatre lieues. Vue à quelque distance,

cette montagne présente un aspect assez singulier ; c'est comme un vaste rempart qui va s'étendant fort au loin, et qu'on dirait flanqué de mille petits bastions, à forme conique pour la plupart, lui servant comme de contr'escarpe. L'ascension n'en est pas absolument pénible ; elle semble même aisée lorsqu'on la compare à celle du mont Ste. Catherine, dont l'extrême difficulté échappe à toute idée d'assimilation. Un sentier contournant en rend la pente assez douce ; nos chameaux la gravirent dans l'espace de cinq quarts d'heure environ. Aperçu de cette hauteur, le désert, cette fois encore, me parut plein d'intérêt ; dans le lointain, le sommet élancé des monts sinaïtes ; à ma droite, la partie de la Mer-Rouge qui avoisine Suez ; à mes pieds, une vaste plaine, dont la surface échelonnée, dans toutes les directions, de mamelons sablonneux que le vent y a formés, est, en même temps, comme marquetée de rouge et de noir ; enfin, au-delà la Mer-Rouge, sur le sol égyptien, les montagnes de la Thébaïde ; montagnes si célèbres dans la vie des Pères du désert, pour avoir servi de retraite aux Paul et aux Antoine ; tel est le panorama dont il me fut alors donné de saisir l'ensemble, et de contempler les beautés agrestes.

A onze heures et demie, nous défilions par les ravines plus ou moins profondes dont ce pays qui, de prime abord, nous avait semblé plan, est tout sillonné. Ces ravines sont, en toute évidence, le travail du grand cataclysme dont parle Moïse. L'art humain n'enfantera jamais rien qu'on puisse comparer à ce que la nature, laissée à ses propres ressources, a ici créé de grand, de beau, au milieu de ces immenses solitudes que la civilisation n'envisage qu'avec horreur ; murs de circonvallation, bastions, redoutes, retranchements, fossés, tout, en ces lieux fait jurer à l'existence de quelque nouvelle Babylone ; ce n'est qu'en s'approchant, que l'illusion se dissipe. Tout ici plaît, les montagnes, les vallons et le ciel. Tout y ravit ; il n'est pas jusqu'à la petite pierre que foule la large semelle du chameau, qui n'ait son intérêt.

Les deux jours suivants, nous cheminâmes à travers une vaste plaine, jonchée de gravier, et toute semée encore de tumulus et d'agglomérations de sable ou de pierres, en forme de bastions. Ce désert renferme des mines de sel ; nous en trouvâmes de gros échantillons sur la surface du sol ; c'est un riche trésor, auquel personne n'a l'air de songer ; il serait pourtant à souhaiter que l'industrie se mît en

frais de l'exploiter. L'abondance des substances salines répandues dans ce pays explique pourquoi l'eau qu'on y trouve, est généralement saumâtre ; le puits du Sinaï, dont j'ai parlé plus haut, est un cas exceptionnel.

Nahled était depuis plusieurs jours l'objet de notre attente, et le sujet le plus ordinaire de nos conversations : ce ne fut toutefois que sur les deux heures de l'après-midi du sixième jour depuis notre sortie du couvent de la Transfiguration, que nous pûmes y arriver ; nous allâmes camper à quelques pas au-delà, dans le voisinage d'un *Kan*, près duquel les voyageurs ont coutume de stationner. Comme village, Nahled n'est rien ; ses maisons, comme celles de l'Egypte, n'annoncent que trop la misère du peuple qui les habite. Comme poste militaire cependant il n'est pas sans quelque importance, puisque c'est, de ce côté-là, la clef des possessions égyptiennes. Méhémet y entretient constamment une garnison forte d'un assez bon nombre de soldats.

Nahled est situé dans le désert de Pharan, dont il est fait si souvent mention dans l'écriture sainte : " Chodorlahomor, dit la Genèse, vint, l'an quatorzième, avec les rois qui s'étaient joints à lui, et ils défirent les Choréens dans les

montagnes du Seïr jusqu'aux campagnes de Pharan." Agar, chassé avec Ismaël par Abraham, se retira dans ce même désert, où son fils épousa une femme d'Egypte. Les Israélites, en quittant le Sinaï, y vinrent camper ; c'est de là que Moïse, averti que le séjour de son peuple en ces lieux, où il demeurait depuis trente-huit ans, touchait à sa fin, envoya des espions pour reconnaître la terre promise. C'est là encore que David se cacha, pour se soustraire aux persécutions de Saül. La ville de Pharan, qui a donné son nom à tout le pays, était située vers l'ouest, dans le voisinage d'Elath.

Nous avions cru, en descendant à Nahled, n'y rester que quelques instants, c'est-à-dire que le temps jugé nécessaire pour l'organisation de la nouvelle caravane, que nous devions y prendre, en remplacement de celle de Mansour qui, aux termes de son engagement, devait nous quitter là, pour retourner sur ses pas. Mais nos calculs étaient en défaut ; le vieux Sélim, chargé dorénavant de nous servir d'escorte avec les siens, parce que nous étions entrés sur le territoire de sa tribu, nous déclara, d'un ton de maître, que nous ne nous remettrions pas en route ce jour-là. Il s'était engagé,

avant de sortir du Caire, d'escorter plusieurs Anglais depuis Nahled jusqu'à Daharieh, et ces Anglais n'étaient pas encore arrivés ; nous les avions passés, il y avait quelques jours, au pied du *Djebel-Tieh*. Mais qu'étaient-ils devenus ? et quand reparaîtraient-ils ? c'était sur quoi nous n'avions aucune donnée certaine. Le manifeste de Sélim avait mis toute la troupe voyageuse en émoi ; chacun fit ses réclamations ; mais inutilement ; Sélim avait donné ses ordres, et ses ordres devaient sans faute s'exécuter. Un instant cependant, il eut l'air de vouloir se rendre à nos raisons ; mais ce n'était que l'impression du moment ; il revint bientôt à sa première pensée ; et, cette fois, sa décision fut sommaire ; il arrêta définitivement que nous ne quitterions Nahled qu'après l'arrivée de nos Anglais.

La mauvaise issue de cette affaire me fit craindre pour l'organisation de notre caravane, dont il était temps de m'occuper. A l'humeur acerbe et au ton rébarbatif de notre nouveau cheyk, je compris sans peine qu'il ne serait pas facile d'en venir avec lui à un arrangement qui fût aux termes de celui dont j'étais convenu avec Mansour, et que, suivant bien des apparences, il allait m'en imposer d'autres plus onéreux en-

core. Je l'abordai donc presqu'en tremblant ; Philippo me traduisant, je lui posai mes demandes. " Combien de chameaux, me répondit-il aussitôt, avez-vous eus à votre service depuis le Sinaï jusqu'ici ? Sept.—Eh bien, reprit-il sèchement, vous en aurez encore sept. Pour le prix, il sera de deux cents piastres (50 francs) par chaque chameau." J'ai beau lui faire remarquer que ses exigences sont déraisonnables, et que cinq chameaux nous suffisent ; que le prix de leurs services est trop élevé, et qu'il est contraire aux engagements pris avec Mansour, qui s'est obligé à nous escorter, soit par lui-même soit par d'autres, jusqu'à Daharieh, moyennant la somme de cent piastres par chaque bête. Peu importe ; son parti est bien arrêté ; mes remarques ne sont pas de portée à le faire changer de volonté. Pour le présent, je ne crus pas devoir insister davantage ; je remis la partie à un autre moment. Plus tard, c'est-à-dire, sur les neuf heures du soir, je tentai de nouveau fortune, en l'appelant dans ma tente ; il y parut dans un attirail rien moins que royal : ce roi du désert avait les pieds nus, un misérable bonnet rouge sur la tête, et sur les épaules une peau de bouc tout hérissée de son poil ; on eût dit,

en le voyant, d'un satyre. Un trône lui avait été préparé : c'était un matelas roulé ; il s'y installa sans beaucoup de façon. Mansour était assis à ses pieds sur le sable nu ; cet autre roi du désert avait été prié d'assister à nos délibérations.

Chose étonnante ! Sélim était tout changé. Ce n'était plus cette dureté qui, quelques instants auparavant, le rendait inflexible ; c'était, au contraire, une politesse, une déférence sans bornes. La circonstance était des plus favorables ; je me hâtai d'en profiter, pour le prier d'abord de permettre à Mansour, dont les services m'étaient devenus à-peu-près indispensables, de m'accompagner, non plus en qualité de cheyk, mais comme simple chamelier, jusqu'à Daharieh ; cette demande était sérieuse ; quoique de nature à soulever de graves difficultés, elle n'en souffrit presque aucune cependant ; il y accéda d'assez bon cœur. Vint ensuite la question des chameaux ; cette question, par bonheur, ne rencontra guère plus de difficultés que la première. Sélim consentit assez volontiers à en diminuer le nombre, à une condition toutefois, c'est qu'avant de quitter Nahled, je lui réaliserais un bon *batchis*. La condition fut acceptée, et le *quantùm* du *batchis* aussitôt fixé.

Depuis long-temps je cherchais l'occasion de pouvoir témoigner à M. Plichon, la gratitude que je lui devais pour la générosité de ses procédés à mon égard ; et toujours l'occasion m'en avait échappé ; elle vint enfin se présenter comme d'elle-même. Le Levantin qui lui servait de drogman-cuisinier, allait lui faire faute ; attaqué d'une violente dyssenterie qui l'avait réduit à un état assez alarmant, cet infortuné en était arrivé à une telle prostration de forces, et à un tel marasme, que tout fesait craindre pour ses jours, s'il persistait à vouloir ainsi continuer le voyage. Laisser le malade à Nahled, d'où après quelques jours de soins et de repos, il lui serait loisible de reprendre la route de Suez, dont ce poste n'est éloigné, en suivant la diagonale, que de deux journées de marche, était la ligne de conduite que traçait la prudence ; M. Plichon s'y arrêta. Mais sa cuisine ! mais son mobilier ! qui désormais s'en occuperait ? Je m'empressai donc de venir à son secours, en mettant mon drogman à sa disposition. Seulement je lui fis remarquer que la vertu de nature de ce serviteur n'étant pas la propreté, il en serait quitte pour faire comme moi le sacrifice de ses goûts. Ma proposition lui parut bien généreuse ; mais il ne voulut pas

y souscrire ; il craignait sans doute de me priver, en l'agréant, de soins dont il sentait déjà lui-même l'insuffisance. Son dessein était de s'adresser à ses compatriotes qui, ayant deux cuisiniers à leurs ordres, ne manqueraient certainement pas de lui accorder les services de l'un d'eux. Il s'en ouvrit donc à M. le comte ; mais M. le comte ne fit pas écho à son attente ; sa demande n'éveilla chez lui aucune sympathie. Après bien des paroles pour lui prouver que deux cuisiniers n'étaient pas trop pour le service de trois personnes qu'ils étaient ; il finit par l'assurer que, d'après ce qu'il connaissait de mes dispostions, il pouvait, en toute confiance, s'adresser à moi, et qu'indubitablement je m'empresserais de lui offrir l'usage du mien. Cette réponse était catégorique, il est vrai ; mais elle était fort peu galante ; aussi blessa-t-elle jusqu'au vif la sensibilité de M. Plichon, qui, indigné de trouver tant de mauvaise volonté dans un compatriote, lui tourna, sans façon, le dos, et vint, sur-le-champ, me faire part de sa mésaventure. Comme tout d'abord, je lui fis encore offre de mes bons offices, et le pressai de ne plus les rejeter ; cette fois il les accepta, mais avec peine ; il lui sembla dur d'être obligé, au refus d'un compatriote, de

recourir à un étranger, pour en obtenir du secours.

Cet incident allait établir entre nous de nouveaux rapports, et l'amitié que nous nous étions jurée l'un à l'autre en face de l'Horeb et au pied de la montagne du Seigneur, allait se resserrer encore davantage. Désormais nous ne devions plus nous considérer comme de simples amis ; le malheur nous avait fait frères ; nos succès comme nos insuccès, nos joies comme nos tristesses, tout entre lui et moi allait être dorénavant commun. Me montrer digne de la confiance que venait de me témoigner mon brave ami, en entrant ainsi dans notre famille nomade, et agir si honorablement avec lui, qu'il n'eût jamais à se repentir de s'être joint à nous, était pour moi une loi impérieuse ; je me mis de suite en position de la remplir, en donnant mes ordres pour que les choses se fissent à l'avenir avec décence et propreté. Maître Philippo, sur qui je devais, bon gré mal gré, me reposer de tout, fut mandé ; je l'avertis d'abord de l'arrangement qui venait de se passer entre M. Plichon et moi, puis le chargeai de veiller sur son mobilier comme sur le mien, et d'en prendre tout le soin imaginable. Son affreuse malpropreté me causait les plus vives inquiétudes ;

pour l'engager à nous en faire à jamais grâce, je lui parlai de la dignité et de la respectabilité de mon ami, et de ce qu'il pouvait espérer, si sa conduite future répondait à nos vœux. Mes paroles parurent avoir piqué son amour-propre ; avec un accent de voix qui ne lui était pas ordinaire, il me promit de m'écouter, et de faire en sorte que je fusse, le reste du voyage, content de lui.

L'heure du dîner arrivée, nous entrâmes dans notre tente, où il avait été convenu que nous nous réunirions pour tous les repas. Philippo nous y attendait vêtu d'une blouse blanche, d'une veste blanche, et d'un pantalon blanc ; son air, ses manières et surtout l'extrême propreté qui brillait dans tout son extérieur avait quelque chose d'autant plus surprenant, que le contraste entre ce qu'il était, il y avait encore à peine quelques moments, et ce qu'il était présentement, était plus frappant. La métamorphose était parfaite ; Philippo était devenu un tout autre homme. En droit de tout espérer de sa part, nous nous attendîmes donc à être bien traités, et à n'avoir qu'à nous féliciter de notre nouvel état. Les choses démentirent malheureusement notre attente : Philippo était resté le même ; le dîner qu'il nous

servit en ce moment fut comme tous ceux dont il m'avait jusqu'alors régalé avec mon jeune compagnon, c'est-à-dire, que la propreté n'y fut pour rien. Il y avait là de quoi insulter un homme, accoutumé comme mon bon ami, à vivre à la parisienne ; je craignis donc qu'il ne s'en offensât, et qu'à cette occasion, il ne m'adressât quelques reproches. Par bonheur qu'il en fut autrement ; à la vue de l'embarras où il m'aperçut, il se prit à sourire, et m'encouragea à mieux espérer de l'avenir.

Cette aventure, cher ami, a son bon côté comme son mauvais ; si elle m'a été pénible, elle te doit être à toi utile ; elle nous doit tenir lieu à tous deux de leçon. Elle apprend de quelle importance il est pour le voyageur d'être soigneux sur le choix des serviteurs, dont il veut se faire accompagner dans le voyage, parce qu'une méprise dans cette matière peut entraîner les plus graves inconvénients, surtout dans le désert, où la nature comme les hommes est impuissante à venir en aide aux malheureux. On ne doit donc s'attendre à n'éprouver là que des déboires de toute espèce et des mécomptes sans nombre, s'il arrive que ceux qu'on a à son service sont infidèles ou paresseux ; c'est une affaire d'expérience ; la con-

duite et les méfaits de mon Philippo sont là pour en fournir la preuve la moins équivoque. Je conseille donc à quiconque se propose de voyager soit dans l'Egypte, soit en Arabie, soit enfin en Palestine, d'aller bien doucement dans le choix de son serviteur, et de ne conclure d'engagement avec qui que ce soit, qu'après s'être enquis au préalable et de sa capacité et de son honnêteté. Cette mesure est de rigueur ; y manquer, c'est courir risque d'être servi comme je l'ai été.

Quant à toi personnellement, cher ami, si jamais il te prend envie de passer en Egypte, fais bien attention à tous ceux qui viendront t'offrir leurs services comme interprètes. Si parmi eux il s'en rencontre un qui soit un peu louche et qui, sans avoir le visage basané ni le costume des indigènes, en ait cependant les allures, tiens-toi sur tes gardes ; c'est mon Philippo. Quoiqu'il te dise lui-même, et quoiqu'on fasse pour te le recommander, remercie-le de ses offres et le congédie incontinent ; *experto crede Roberto.* Aie foi entière à mon expérience.

Demain, cher ami, nous nous dirigeons sur Daharieh, premier poste de la Palestine du côté de l'Idumée. Cette excursion ne me sou-

rit guère ; le territoire que nous avons à traverser, pour y arriver, étant, en ce moment-ci, le théâtre d'une guerre à sang entre la tribu des *Ségarates* qui nous escorte et celle des *Assesamehs,* qui habite le pays d'Alarich, l'ancienne Gaza des Philistins ; il est fort à craindre que ces derniers, après l'échec qu'ils viennent d'essuyer de la part des premiers, ne se soient mis de nouveau en campagne, et que se tenant en embuscade dans les gorges des montagnes, ils ne se jettent sur nous à l'improviste, et ne nous exploitent de la belle façon. Notre avenir, comme on voit, est un peu sombre ; espérons toutefois que Dieu nous conduira sains et saufs au terme de notre course.

Adieu.



LETTRE XIX.

Daharieh, en Palestine, 11 mars 1845.

Cher Alfred,

La route scabreuse est enfin franchie ; l'espace de Nahled à Daharieh, vient d'être parcouru, et grâce à Dieu sans encombres. Comme cette course nous a fourni maintes particularités, et qu'il n'est aucune de ces particularités qui n'ait son intérêt, je me hâte, maintenant que je possède mon âme en paix, de t'en faire tenir les détails.

Le six mars nous vit sortir de Nahled, pour prendre la route de Daharieh. Notre caravane était alors tout à neuf ; il n'était resté de nos premiers Arabes que Mansour et un jeune Nubien, à figure de momie, qui devaient l'un et

l'autre nous escorter jusqu'à Jérusalem. Le premier jour fut assez monotone ; nous cheminions toujours dans l'empire de la tristesse et de la mort. Le lendemain, même monotonie que la veille ; les vastes plaines, que nous traversions, n'offraient rien d'intéressant ; la seule chose capable de faire diversion à mes ennuis, était le souvenir des Israélites, pòur qui ces lieux ont été, comme pour nous, des lieux de passage. Sur le soir, des pistes se dessinèrent sur le sable. Versés dans la science de cette espèce de signes, nos Arabes n'hésitèrent pas à nous les signaler comme celles des chevaux de leurs ennemis ; les Asasemehs avaient dû, depuis peu, passer par-là. Il n'en fallut pas davantage, pour mettre tout le monde en émoi ; aussi chacun se prit-il à éprouver des craintes plus ou moins fortes, suivant la mesure de son courage.

Les Ségarates et les Asasemehs, comme je l'ai marqué plus haut, sont en guerre. Devant, dans le cours de mon narré, y faire, plus d'une fois, allusion, je crois de mon devoir, cher ami, avant d'aller outre, de m'arrêter ici un instant, pour t'en tracer l'origine et l'histoire ; les voici l'une et l'autre en peu de mots. Une question de pâturage avait créé quelque animosité entre

les Ségarates et les Asasemehs. Cette animosité, au lieu de s'adoucir avec le temps, n'avait fait, au contraire, que s'aigrir de jour en jour, et avait fini par amener entre des particuliers des deux tribus une lutte assez sérieuse, où il y eut du sang de répandu ; un Ségarate y fut même tué. Le meurtrier était bien connu ; au lieu de fuir, comme on devait s'y attendre, il persista à rester au milieu des siens ; selon les préjugés du désert, la tribu entière devint solidairement responsable de ce fait de l'un de ses membres ; la guerre devait s'en suivre ; effectivement elle fut déclarée. Les deux partis entrèrent aussitôt en campagne. Cinq fois ils en vinrent aux mains ; et cinq fois la victoire pencha du côté des Ségarates ; cent cinq Asasemehs mordirent la poussière, tandis que les vainqueurs ne perdirent, dans ces diverses rencontres, que deux des leurs, dont l'un est fils de leur cheyk. Un nouvel engagement eut lieu quelques jours plus tard ; il tourna également à l'avantage des Ségarates, qui, cette fois, enlevèrent à leurs ennemis deux cents chameaux. Ces victoires d'un côté, et ces défaites de l'autre, avaient surexcité, à un haut degré, l'orgueil des uns et le désir de la vengeance des autres ; les vaincus brûlaient d'en-

vie de laver leur honte dans le sang des vainqueurs.

Les choses en étaient là, lorsque nos Bédouins crurent avoir reconnu sur le sable, quelques traces des Asasemehs. Sélim, notre cheyk, en droit d'exercer, en pareille conjoncture, les prérogatives de sa dignité, expédia, sur-le-champ, des éclaireurs dans toutes les directions. Le fusil à mèche sur l'épaule, le yatagan au côté, et la joie dans le cœur, nous les vîmes se lancer vers les divers points où l'ennemi eût pu se tenir caché ; légers comme la gazelle du désert, ils couraient les uns en avant, et les autres à droite et à gauche, en gravissant les collines et en parcourant les plaines. Nulle part cependant les Asasemehs ne donnaient signe de vie. Ils n'avaient pas laissé leur territoire ; ou, s'ils l'avaient laissé, ils ne foulaient pas encore celui que nous traversions. Il y avait assez néanmoins pour nous forcer de nous tenir sur nos gardes, et de nous entourer de toutes les précautions que la prudence peut inspirer en semblable circonstance ; dès lors la plus scrupuleuse circonspection s'observa dans la caravane. Ce jour-là, quoique le soleil eût encore de la hauteur, nous fîmes, sur les quatre heures, halte générale, et dressâmes

notre camp dans un vallon, au pied d'une petite montagne, sur laquelle des védettes furent postées, avec ordre de faire bonne veille, et de tenir fidèlement le cheyk au courant de leurs observations.

Le silence le plus profond devait, pour éviter toute surprise de la part de l'ennemi, régner dans tout le camp ; il fut pourtant troublé par un de la troupe, Philippo, dont l'agitation était devenue extrême. Il avait déserté notre tente, où il avait coutume de coucher, et s'était réfugié auprès du drogman de l'un des gentilshommes anglais, avec qui nous voyagions. La nuit fut pour lui des plus cruciantes : s'assoupissait-il ? à l'instant même, les Asasemehs lui donnaient le cauchemar ; s'éveillait-il ? il les avait à ses trousses ; il était dans un état à faire pitié. En dépit cependant de ses appréhensions, la nuit se passa douce et tranquille pour tous les autres ; l'ennemi, si ennemi il y avait, nous fit grâce de sa visite.

Aujourd'hui, 8, les chameaux ne seront plus, comme les jours précédents, libres d'errer çà et là, en cheminant, pour aller à la recherche des broussailles sèches et sans suc que leur offre le pays, et dont ils aiment, faute de mieux, à se nourrir. Ils ont été réunis, et forment

tous ensemble, car leur nombre s'élève environ à soixante, une épaisse phalange, dont la marche mesurée présente un singulier coup-d'œil. Il y a déjà quelques heurs que nous marchons dans cet ordre, lorsque les cris *Arabi ! Arabi !* viennent vibrer à nos oreilles ; l'ennemi n'est pas loin, nous crient nos Arabes ; un de ses éclaireurs vient de se montrer à peu de distance de nous. A cette nouvelle, les uns, tels que nos Bédouins, sont au comble de la joie ; fiers des victoires dont ils ont déjà recueilli les lauriers, ils jubilent, en voyant renaître l'occasion d'en mériter de nouveaux ; d'autres, au contraire, en sont consternés, et tremblent. Je ne dirai pas que nous fûmes de ce nombre, mon compagnon et moi ; chacun le comprendra sans peine. Pas un cependant n'est comparable à Philippo : cet être, jusqu'alors indéfinissable, en cette circonstance, se révèle dans tout son jour ; comme la brute, il n'obéit plus qu'aux impressions d'un aveugle instinct ; il court en avant et en arrière, il se lance à droite et à gauche. Tantôt il tremble de tous ses membres ; et tantôt, fesant, avec une hideuse fanfaronnade, blanc de son épée, il défie au combat l'ennemi qu'il appelle à grands cris. Il avait en mains une arme à feu : mais

craignant qu'il n'en fît, dans les accès de sa peur panique, un faux usage, je la lui enlevai sans façon, et la confiai à un autre plus capable que lui de la faire servir au bien commun.

Persuadés que l'ennemi était près, nos Arabes se préparèrent à l'accueillir chaudement. Leur joie était toujours la même ; on eût dit, à les voir, des géants de Gulliver allant à la rencontre des pygmées dont parle le même auteur. Les fusils sont tenus en ordre ; on les charge, et on y suspend la mèche allumée (1) ; l'impitoyable yatagan est tiré. De leur côté, les voyageurs se mettent également en état de défense ; M. le comte et M. Plichon s'arment de leurs mousquets et de leurs pistolets : tous les autres imitent leur exemple. Quant à M. Bélanger et moi, nous refusâmes de ceindre l'épée belliqueuse ; le caractère sacré dont j'étais moi, en particulier, revêtu, nous en interdisait l'usage. Il est bien vrai que le danger, où nous allions nous trouver, me donnait droit de défendre ma vie, au moyen même d'armes meurtrières ; cependant nous nous en abstînmes l'un et l'autre ; la seule que nous nous réservassions fut celle de la prière. Nos guer-

(1) Le fusil du Bédouin n'a pas de batterie ; il y met le feu avec une mèche, comme on fait au canon.

riers arabes marchaient en ordre de bataille, ayant à leur tête le vieux Sélim, qui avait sur la tête le *kieffe* (espèce de coiffure d'étoffe rouge), et en mains la lance et le fusil. En habile général, qui ne se repose que sur lui-même du soin de tout voir, de tout connaître, il voulut aller lui-même à la reconnaissance de la védette ennemie qu'on venait de signaler dans la plaine, et lança son chameau dans cette direction. Après environ une demi-heure d'absence, il reparut au milieu de nous ; héraut de la paix ou de la guerre, il est à l'instant entouré de ses guerriers. " Mes enfants, leur dit-il, soyez sans inquiétude ; l'ennemi est loin de nous ; la védette qui a allumé votre humeur belliqueuse est un frère. Je lui ai dit : Qui es-tu ? et il m'a répondu : Cheyk des Ségarates, as-tu donc oublié ma face ? Je suis un de tes hommes de guerre. Et j'ai dit : Ta vue a effrayé tes frères, qui, en t'apercevant, ont cru à la présence de l'Asasemeh. Que la paix soit avec toi. Je te laisse, pour rapporter à tes frères que ton cœur est bon pour eux, et qu'il leur veut du bien. Thaïb (Adieu)." Sélim avait parlé : ses paroles, comme un baume salutaire, ayant adouci ses guerriers, chacun retourna aussitôt prendre son poste auprès de

son chameau. Toute la caravane se ressentit de cette douce impression de paix, que la présence de Sélim avait fait renaître parmi ses hommes de guerre ; l'esprit repoussa les pensées noires qui l'avaient, depuis quelques instants, tristement occupé ; et le cœur se prit à battre, comme auparavant, en pleine liberté.

Le reste de la journée fut marqué au coin de la monotonie ; nous observâmes seulement que le pays était plus accidenté qu'à l'ordinaire. A quatre heures et demie, nous fîmes halte, et dressâmes nos tentes près d'une fontaine saumâtre, comme sont toutes celles du désert de Tyeh.

Le campement était fini, ou à-peu-près fini, lorsqu'un nouveau cri d'alarme se fit entendre : des cavaliers avaient été aperçus dans le lointain ; c'étaient, à coup sûr, les ennemis qui venaient nous surprendre. On crie *aux armes ! aux chameaux !* Aussitôt les bêtes qui broutent dans le voisinage sont ramenées au centre du camp ; et, en un clin-d'œil, toute la troupe guerrière est de rechef sous les armes. Mansour, cette fois, veut aller à la reconnaissance ; en partant, il me jette son turban, et m'en confie la garde. Désappointement pour ces *cœurs de lion !* ces ennemis qu'ils croyaient

avoir enfin trouvés, étaient encore des amis ; c'étaient des frères qui, loin de nourrir pour eux des vues hostiles, étaient, au contraire, accourus pour grossir leur nombre, et par-là, accroître leur sécurité. Quand cette seconde alarme fut donnée, nous étions, mon compagnon et moi, occupés à recueillir nos impressions du jour. Persuadés que ce n'était encore rien, nous songeâmes à peine à nous déranger, pour en savoir la cause.

Le lendemain, 9 mars, Philippo, sur les cinq heures du matin, m'apparaît dans un accoutrement on ne peut plus singulier ; enveloppé d'une immense casaque rayée de bandes rouges, et ornée de figures dont le dessin est, au dernier point, grotesque, il tient, d'une main, sa pique, et, de l'autre, un long bâton. Vrai Don Quichotte, il avait passé la nuit à rêver quelques beaux faits d'armes ; on eût dit, à son regard animé, qu'il venait de combattre contre quelque moulin à vent. Son maintien, le feu de son visage, tout en lui signalait une folie arrivée à sa seconde période ; il en était même au point de croire, comme je l'ai su depuis, que j'en voulais à sa vie.

Comme ce jour était un dimanche, je voulus, avant de me remettre en marche, dire la

messe. A cinq heures et demie, heure à laquelle, d'après les conventions prises la veille avec la marquise, je devais la dire, je fis prévenir cette dame que j'étais prêt à la commencer, et qu'elle eût, en conséquence, la complaisance de se rendre à ma tente, si elle désirait y assister. Mais elle n'avait pas encore terminé sa toilette. A six heures néanmoins elle n'avait pas encore paru ; six heures et un quart étaient également passées, et six heures et demie allaient sonner, lorsqu'un mouvement accompagné d'un certain bruit qui se fit autour de nous, me donna à entendre qu'il était question du chargement des chameaux de la marquise, et qu'ainsi le départ ne tarderait guère à avoir lieu. La scène du dimanche précédent allait se renouveler ; peu disposé, cette fois, à en être la victime, je consultai M. Plichon, pour savoir s'il était prudent, au point où en étaient les choses, de vouloir persister à offrir les saints mystères. Sur sa réponse négative, je quittai mes habits sacerdotaux, que je portais depuis trois quarts d'heure, et fit signe à Sélim et à ses gens d'empaqueter nos bagages. A sept heures la caravane commençait à défiler.

Je ne fus pas long-temps sans rencontrer madame la marquise. Après l'avoir saluée,

comme d'usage, je me permis de lui rappeler l'aventure du matin ; mais, à ma grande surprise, ses sentiments pour moi n'étaient plus les mêmes ; au lieu de me répondre, comme elle avait eu jusqu'alors coutume de le faire, avec douceur et affabilité, elle n'ouvrit cette fois la bouche que pour m'adresser des reproches, et m'accuser d'avoir manqué de convenances à son égard. Il y avait là de quoi m'étonner ; aussi son langage me parut-il d'autant plus singulier, que je me croyais plus pleinement dans mon droit. Il me fut pourtant facile de reconnaître que cette dame était sous l'influence d'une fausse donnée. Il devait y avoir eu entre nous quelque malentendu ; effectivement il en était ainsi ; et Augustin, son drogman, en avait été la cause, pour s'être mal acquitté d'une commission dont elle l'avait chargé auprès de moi. Il était venu, la veille, me demander en son nom, l'heure à laquelle je me disposais à dire la messe le lendemain, et, au lieu d'aller, comme il le devait, lui porter ma réponse, il était aussitôt retourné à ses occupations ordinaires, et avait fini par l'oublier entièrement. Là-dessus, la marquise avait conclu qu'il en serait pour le jour suivant comme pour le dimanche précédent, c'est-à-dire, que je ne monterais à

l'autel que sur les six heures et demie, tandis que ma réponse avait été que ce serait à cinq et demie précises. Les choses en étant à ce point, je me crus obligé, pour la tirer d'erreur, de lui expliquer ma conduite, et de tâcher, en même temps, de lui prouver mon innocence. Ce qui ne me fut pas difficile de faire ; ma plaidoirie ne dura qu'un instant ; elle suffit cependant pour la convaincre qu'elle s'était trop légèrement laissée prévenir contre moi. Mon innocence était démontrée ; dès lors elle cessa d'écouter sa mauvaise humeur, mit fin à ses reproches, et se radoucit à mon égard.

Dans le cours de cette même journée, nous quittâmes les sables du Tyeh, pour entrer dans le pays de l'Idumée. Cette région tire son nom d'Esaü, aussi appelé *Edom*. Ce patriarche habitait les montagnes de *Séïr*, dans le pays des Horréens, à l'orient de la mer Asphaltite, lorsqu'il se retira, avec sa famille et ses troupeaux, dans le pays qui depuis a porté son nom. Ses descendants se répandirent, plus tard, dans l'Arabie Pétrée, et dans la partie qui est au midi de la Palestine, entre la Mer-Morte et la Méditerranée. Le commerce et l'éducation du bétail étaient l'occupation à-peu-près exclusive des anciens Iduméens, dont les villes principales

étaient Pétra, Elath, Asiongaber, etc. L'Idumée passa entre les mains des Juifs, sous le règne de Saül. David et Salomon y exercèrent également leur empire. C'est sous ce dernier que l'on vit sortir pour Ophir d'Elath et des autres ports situés sur le golfe Elanitique, des flottes nombreuses qui en rapportaient de l'or et des bois précieux en abondance.

Plus tard cependant, les Iduméens s'allièrent avec les Chaldéens contre les Israélites, et finirent par les battre. C'est alors qu'ils donnèrent à leur territoire une vaste extension ; non-seulement ils possédèrent Bosra, Elani et la terre d'Hus, mais encore, au temps de l'exil des Juifs, ils s'emparèrent des terres méridionales de la Judée, et de plusieurs autres places, telles qu'Hébron, etc., etc. Jean Hircan réussit, dans la suite, à soumettre toute l'Idumée à son empire, et l'incorpora au royaume de Juda, avec lequel il passa sous la domination romaine. On sait qu'Hérode-le-Grand et les deux Hérodes Antipas, qui occupèrent tous trois le trône de la Judée, étaient originaires de l'Idumée.

La religion des anciens Iduméens est restée inconnue ; il est à présumer que, dans les commencements, ils connurent le vrai Dieu, dont

Esaü avait appris le culte dans la famille de son père Isaac. Job, né dans le pays de Hus, situé dans l'Idumée orientale, adorait le Seigneur, et conserva son culte dans toute sa pureté. Lorsque Jean Hircan les subjugua par la force, ils avaient renoncé à la circoncision, à laquelle il les contraignit de s'assujétir de nouveau, ainsi qu'à toute la loi mosaïque. Les Iduméens, si l'on en croit Josèphe, offraient leurs adorations à une divinité appelée *Kosé ;* d'après St. Epiphane, ils honoraient comme leur Dieu Moïse, sans doute à cause des merveilles qu'il avait opérées, et dont ils le croyaient l'auteur. L'Ecriture Sainte néanmoins ne reproche pas à ce peuple le crime d'idolâtrie ; ce qui donne lieu de croire que les écrivains profanes qui ont parlé de la religion des Iduméens, l'ont confondue avec celles des Arabes, au milieu desquels ils habitaient.

Les voyagenrs qui ont parcouru l'Idumée, nous en représentent les habitants comme une race maudite. " Les Arabes d'Aqabah, dit Pococke, sont méchants, et incessamment en guerre avec leurs voisins." M. Joliffe parle de ce pays, comme d'une des contrées les plus sauvages et les plus périlleuses de toute l'Arabie. Burckhardt avoue que, c'est en traversant

cette contrée, qu'il éprouva, pour la première fois de sa vie, le sentiment de la peur. Il y courut, en effet, les plus grands dangers ; et ces dangers, il ne put y échapper, qu'en sacrifiant tous ses habits. On en vint jusqu'à lui enlever les linges dont il pansait une plaie qu'il s'était faite au pied. Plusieurs autres touristes, tels que MM. Leigh et Barks, assurent, pour l'avoir appris de source certaine, que la férocité des Bédouins de *Ouadê-Moussa* est telle, qu'ils ne craignent pas, pour s'en faire un remède, de verser le sang des Francs qui traversent leur territoire. Ils surent en même temps que les pélerins venus, l'année précédente, au nombre de trente de Barbarie, étaient tombés entre leurs mains, et qu'ils les avaient massacrés sans pitié.

Pétra est la capitale de toute l'Idumée ; cette ville est célèbre dans l'antiquité. Les circonstances ne m'ont malheureusement pas permis d'y atteindre. Je croirai cependant, cher ami, te faire plaisir et t'intéresser tout à la fois, si je m'arrête ici, pour t'en entretenir quelques instants. Pétra est située sur la partie septentrionale de l'Arabie Pétrée. Quoique abandonnée depuis des siècles sans nombre, cette ancienne capitale mérite encore par la majesté

dont elle porte l'empreinte, de fixer l'attention de l'artiste ; M. Léon Laborde, si je ne me trompe, est le premier Européen qui l'ait visitée. " Nous tournons, dit-il, autour d'un pic surmonté d'un arbre isolé. La vue est immense de ce point, la solitude, affreuse ; c'est une mer et ses vagues pétrifiées ; c'est plus que cela, c'est un chaos. En continuant le sentier, nous apercevons devant nous le mont Hor, surmonté du tombeau du prophète Aaron, antique tradition conservée par un peuple si vieux, qu'il n'a plus que des impressions d'enfance, ou des souvenirs de tant de siècles. Quelques excavations grossières et en ruines arrêtent le voyageur qui s'y intéresse, en sachant ce que lui cache le rideau du rocher qui s'étend devant lui ; enfin le sentier le conduit au haut d'un autre ravin, et ses yeux découvrent à l'horizon, le plus singulier spectacle, le plus magnifique tableau que la nature, dans sa création grandiose, les hommes dans leur ambition vaniteuse aient légué à la curiosité des générations qui devaient suivre. A Palmyre, la nature annulle les efforts des hommes par son immensité, par son horizon sans fin, sur lequel se perdent quelques centaines de colonnes ; ici, elle semble, au contraire, s'être plu à encadrer sa grandeur

des constructions qui luttent, non sans avantage, avec elle, à mettre en harmonie la force et la bizarrerie de sa structure avec le grandiose et les conceptions variées de ces monuments des hommes. On hésite un moment auquel des deux on accordera son admiration, à la première qui fixe l'attention, par une ceinture de rochers, grands et majestueux, de formes et de couleurs ; aux seconds, qui n'ont pas craint de mettre en regard de cette forte création le produit de leur génie."

Pétra est entourée de tous côtés par des rochers et des montagnes, où l'œil aperçoit des milliers de tombeaux, tous plus ou moins riches de sculpture, et dont quelques-uns sont d'un grandiose qui étonne. On y remarque encore deux arcs de triomphe, dont un qui traverse le défilé qui conduit à la ville ; plus loin, un théâtre, puis un tombeau gigantesque, appelé *El-Dez-Déir,* sculpté en relief sur le fronton de la montagne ; enfin, un autre appelé *Khasné Pharaon* par les Arabes, c'est-à-dire, *trésor de Pharaon.* La façade, taillée dans le roc, est, disent les voyageurs, une des plus élégantes qu'on puisse imaginer ; la conservation en est admirable : ses colonnes, ses frontons, ses chapiteaux corinthiens, et ses bas-reliefs ont con-

servé tout leur fini primitif. L'urne qui la couronne renferme, suivant les Arabes, toutes les richesses de Pharaon. On croit reconnaître dans l'architecture de toutes ces constructions le style hindou.

L'Idumée nous sembla assez riante ; ce n'était plus la monotonie du Tyeh que nous venions de quitter. Les montagnes, depuis quelques jours éclipsées pour nous, avaient reparu enfin sur la scène, que relevaient encore de jolis mamelons, que la nature a jetés çà et là dans la plaine. Sur le milieu du jour, quelques traces de culture se dessinèrent sur le sol ; cette vue nous fit tressaillir de joie ; il y avait si long-temps que rien de semblable ne s'était présenté à nos regards ! La vie commençait à renaître pour nous ; et cette vie, qui ne l'aime ? Toujours aimable, n'a-t-elle pas, sous quelques formes qu'elle se révèle, des beautés qui ravissent, des charmes qui captivent ? Un peu plus loin, nous aperçûmes sur un côteau un petit village, que nous laissâmes sur notre gauche, sans nous y arrêter ; nous voulions au plus tôt arriver à Daharieh, dont nous ne pouvions plus guère être éloignés, comme nous l'annonçait assez une végétation qui grandissait avec nos pas. Le sol, bien

qu'encore sablonneux, portait des fleurs sauvages ; et autour de ces fleurs voltigeaient de petits oiseaux, dont le gazouillement nous séduisait par ses sons harmonieux ; c'est au sortir du désert, où l'oreille n'a entendu que le son rauque et monotone du vent, que cette douce harmonie des chantres de la nature a de quoi plaire. Chemin fesant, M. Plichon trouva une tortue vivante, et un de nos Arabes, une couleuvre aussi vivante.

Cinq heures avaient sonné, et Daharieh n'avait pas encore paru à nos regards. La distance qui nous en séparait, étant trop grande, pour que nous pussions y atteindre ce jour-là, nous remîmes la partie au lendemain, et donnâmes aussitôt le signal du campement. Nos tentes furent dressées non loin d'une immense plaine, qu'il nous restait encore à traverser, pour arriver en Palestine, et au pied d'un monticule, où nous nous dispensâmes de nous entourer, comme par le passé, de toutes sortes de précautions, parce que nous n'avions plus rien à craindre de la part des Asasemehs. La nuit que nous passâmes en cet endroit fut douce pour tout le monde, et chacun y reposa du plus profond sommeil. L'incomparable Philippo seul, cette fois encore, fit si bien, ou plutôt si

mal, qu'il trouva de nouveau moyen de faire de cette nuit une torture prolongée. Le lendemain, au sortir de ma tente, j'eus peine à le reconnaître ; sa pauvre tête n'y était presque plus ; elle allait vite se détraquant.

A la halte du midi, je m'occupai de la cuisine avec mes compagnons ; M. Plichon et M. Bélanger se chargèrent du soin de la table, et moi de battre les œufs destinés à faire une omelette, tandis que Mansour, de son côté, eut ordre de faire le café. La seule besogne que nous laissâmes à Philippo, fut de faire tourner la poële ; et encore eûmes-nous soin de le veiller de près, de crainte de quelque accident. Le goûter fut passablement confortable ; nous le prîmes près d'une citerne, et à quelques pas d'un monceau de décombres informes, reste, sans doute, de quelque ville que la main de la dévastation a fait disparaître de ces lieux.

La nature qui, depuis vingt-neuf jours, ne s'était montrée à nos yeux que sous les traits livides de la mort, allait s'animant de plus en plus, à mesure que nous avancions. De nombreux côteaux se dessinaient dans le lointain ; leurs formes arrondies, et leur onduleuse régularité, avaient quelque chose de ravissant. Comme le nautonnier qui sourit à l'approche

du terme de ses dangers, nous appelions de toute l'ardeur de nos vœux Daharieh ; et, afin de le découvrir plus vite, nous plongions de l'œil dans toutes les gorges qui s'ouvraient devant nous. Mais l'épreuve ne devait pas sitôt finir ; force nous fut de camper encore une fois dans le désert, avant de fouler la terre de promission.

Aujourd'hui 11, réveil des plus beaux ; les oiseaux en font les frais ; ils le provoquent et le saluent par la mélodie de leur ramage. La température est charmante ; le soleil dore de ses rayons les montagnes et les collines environnantes, et commence déjà à réchauffer l'atmosphère ; heureusement qu'il souffle un doux zéphir, qui nous promet protection contre les brûlantes chaleurs du midi. Ce fut par un temps si magnifique que notre caravane se remit en marche. La verdure ne couvrait plus seulement la plaine, où nous venions de déboucher, elle revêtait encore les montagnes et les collines qui en forment l'horizon. Le chameau y paissait tranquille, et la brebis y bondissait sur le gazon, à l'ombre de la houlette du pâtre iduméen.

Au-delà d'un torrent asséché que nous venions de franchir, s'offrit à nous un puits, dont

la paroi intérieure était toute sillonnée de profondes stries que les cordes y ont laissées. Ce puits paraît très-ancien ; aussi la tradition du pays, tradition d'autant plus digne de créance, qu'elle est consignée dans la mémoire d'un peuple où rien d'antique ne s'oblitère, en fait-elle honneur au Père des Croyants ; Abraham l'aurait creusé, pour s'y abreuver avec les nombreux troupeaux qu'il gardait dans les pâturages d'alentour.

A midi, nous brûlâmes l'étape ; notre dessein était d'arriver à Daharieh assez à bonne heure, pour pouvoir y organiser la nouvelle escorte que nous devions y prendre, et être en état d'en partir le lendemain, de grand matin, pour Jérusalem. Daharieh nous apparut enfin ; il était quatre heures, quand nous l'aperçûmes de loin. Une demi-heure plus tard nos tentes étaient dressées à quelques pas du village, dans un champ verdoyant, où nous fûmes bien vite entourés d'une foule de curieux, que notre costume et notre qualité d'étrangers avaient attroupés autour de nous.

Daharieh est, du côté de l'Idumée, la porte de la Terre-Sainte ; les maisons en sont pauvres et misérables ; comme celles de l'Egypte, elles sont généralement construites en terre sèche.

Mais autant ce village cause de dégoût par la pauvreté de ses édifices, autant ses habitants, par la grandeur de leur taille et la beauté de leur figure, frappent le voyageur. Tout, dans leur extérieur, contraste singulièrement avec les formes rabougries, les traits irréguliers, et le teint basané des Bédouins du désert ; leur type est celui de la majesté et de la force. Les femmes se montrent ici sans *borqaa ;* elles sont généralement vêtues d'une longue robe bleu-ciel, avec une ceinture de couleur blanche, et sont d'une élégance de formes, qui ne se remarque ni en Egypte ni en Arabie.

Les *Duharichéens* sont célèbres par leurs rapines. Il faut user de réserve avec eux, et être bien sur ses gardes, pour ne pas devenir leur proie. De peur de quelque visite de leur part pendant la nuit que nous allons passer au milieu d'eux, nous avons pris à nos ordres deux gardiens, qui doivent nous protéger, nous et nos bagages, contre les insultes de leurs co-villageois. Mais qui sait si ces gardiens, au lieu de nous défendre, ne nous exploiteront pas ?

Adieu.

LETTRE XX.

Jérusalem, 14 mars 1845.

CHER ALFRED,

Mes yeux ont enfin vu Sion, la ville sainte, la cité du Seigneur ! Depuis quelques heures je repose dans son sein, à l'ombre de ses gloires déchues. Que de réminiscences se sont ravivées dans mon esprit ! et à quelles émotions mon cœur est en proie ! Le Golgotha ! Le tombeau de mon Sauveur ! oh ! quelles pensées, quels sentiments ces lieux, à jamais fameux, ont fait naître au fond de mon âme ! C'est sous leur influence que je me hazarde à reprendre ma correspondance ; mais je ne sais jusqu'où ma mémoire, sillonnée par tant de souvenirs consolants et poignants tout à la fois,

sera capable de me retracer ce que notre course de Daharieh à Jérusalem nous a offert d'intéressant. Quoiqu'il en puisse être cependant, je me mets, sans plus de délai, à l'œuvre.

D'après les arrangements conclus, la veille, le cheyk de Daharieh s'était engagé à nous faire escorter par les habitants du village jusqu'à Jérusalem, moyennant la somme de quarante piastres du pays (10 francs), pour chaque chameau, et le départ avait été arrêté pour le lendemain, à cinq heures du matin. Il ne parut cependant au milieu de nous qu'à six heures et demie. Aussitôt arrivé il donne ses ordres peur qu'on procède, sans délai, au chargement des bêtes de somme ; mais personne n'a l'air de l'écouter : tous jusqu'au dernier refusent de lui obéir. Voyant son autorité ainsi méprisée, il se fâche, et se met à crier tout comme nos Bédouins ; mais en vain ; ses cris, accompagnés de menaces, se brisent sur le timpan de bronze de gens qui insultent à ses commandements. Il entre en fureur ; et d'une voix rauquement accentuée, il les accable d'injures ; et ensuite il s'éloigne en nous livrant à leur merci.

Dans cette triste position nous appelâmes Philippo ; mais Philippo n'y était plus ! comme le cheyk il nous avait abandonnés à nos propres

ressources, pour prendre la fuite. Il s'était dit, quelques instants auparavant, trop malade pour pouvoir nous suivre jusqu'à Jérusalem, et avait exprimé le désir de rester à Dahariеh, d'où il avait dessein de retourner avec Mansour en Egypte ; mais sa maladie n'était rien moins que réelle, puisqu'elle n'était autre que la crainte des étrivières dont je l'avais plus d'une fois menacé dans le cours du voyage. J'avais, sans façon, repoussé sa demande comme intempestive, pour lui enjoindre qu'il eût à prendre un soin tout particulier de nos bagages, et à se tenir près de nous pour nous servir au besoin. Plus tard, cependant, il était entré dans le village, sous prétexte d'y faire quelques nouvelles emplettes, et n'en était plus revenu ; il s'y était caché en attendant que nous nous fussions remis en route.

Cette fuite ne pouvait être plus malencontreuse ; elle nous jetait dans le plus grand embarras : obligés d'entrer en arrangement avec des gens dont les dispositions ne nous paraissaient guère celles de la franchise, nous n'avions plus personne qui nous servît de trucheman. Nous essayâmes bien, M. Plichon et moi, de nous faire comprendre ; mais notre langage pantomime n'était pas compris. Pour nous

tirer d'embarras, nous allâmes frapper à la porte de nos co-voyageurs anglais, et les suppliâmes de nous venir en aide, en nous prêtant un instant les services de leur interprète. Devenus, de leur part, l'objet de cette bienveillance cordiale dont l'Anglais se pique surtout envers les voyageurs, nous eûmes leur Arabe tout entier à notre disposition. Nos brigands entendirent enfin raison : nous conclûmes avec eux un nouvel engagement, qui portait que neuf chameaux nous seraient alloués, moyennant quarante piastres du pays pour chaque. Ils mirent pour clause expresse que le paiement se ferait d'avance.

Nous n'avions entre les mains que de l'argent égyptien ; nous le leur offrîmes, et ils le refusèrent nettement : il leur fallait, disaient-ils, de la monnaie du pays. De nouveau nous réclamâmes l'assistance de nos compagnons, qui s'empressèrent de nous fournir aussitôt les pièces exigées ; mais ces pièces avaient le malheur d'être trop grosses : elles furent, en conséquence, repoussées comme les premières. Nous n'avions pu que difficilement répondre à une première exigence, et on nous en imposait une seconde, à laquelle il nous paraissait impossible de faire face. Cette fois encore, quoi-

que sans beaucoup d'espérance de succès, nous invoquâmes la bienveillance de nos bons amis, et les conjurâmes d'avoir pitié de nous : contre toute attente, les espèces voulues nous furent procurées ; il ne restait plus de prétexte à la mauvaise volonté des Arabes. " Cependant, nous crièrent-ils encore, nous ne bougerons pas d'ici, que vous ne nous ayez auparavant donné un *batchis*, en récompense des services que nous allons vous rendre sur la route." La raison encore, en cette circonstance, nous prêcha soumission et résignation ; le *batchis* leur fut versé, et nos sangsues parurent enfin satisfaites.

Au moment de nous remettre en route (il était alors près de neuf heures), Mansour, qui devait, attendu les nouveaux arrangements pris avec les Dahariehéens, nous quitter, pour retourner en Egypte, accourut pour me faire ses adieux. Incapable de m'exprimer par ses paroles, qui, d'ailleurs, auraient été pour moi inintelligibles, tout ce que notre séparation allait lui causer de douleur, il eut, pour me le faire comprendre, recours au langage pantomime, et ce langage me sembla si éloquent, que je crus y apercevoir son âme tout entière. Certes, jamais expression de sympathie ne

m'avait paru ni plus vraie ni plus touchante : le feu de ses regards, le mouvement de ses bras de mon côté, comme pour m'embrasser, et, ensuite, leur élan vers le ciel, pour invoquer sur moi la protection d'Allah ; tout alors dans ce roi du désert me parla fortement au cœur. Plus que jamais convaincu de la sincérité et de la grandeur de son attachement à ma personne, j'aurais, en ce moment, tout donné au monde pour être en état de lui témoigner, à mon tour, mes sympathies et ma reconnaissance. Le plus beau présent que j'eusse pu lui faire, eût été, sans doute, celui de la foi ; mais le moyen de le lui faire agréer ! Mahomet n'était-il pas là pour le lui faire repousser ? Renonçant donc à cette pensée, dont les circonstances, au reste, ne me permettaient guère de tenter la réalisation, je me bornai à former pour lui des vœux, et à lui laisser quelque chose qui lui rappelât à jamais ma mémoire ; je lui fis don, en conséquence, d'une table et d'autres objets, dont il eut l'air d'être très-content. Nos adieux éternels une fois terminés, nous donnâmes le signal du départ, et notre caravane se mit à défiler dans la direction de Jérusalem.

Il y avait près d'une couple d'heures que nous étions en marche par un chemin assez

mauvais, à cause des pierres qui le remplissent, et déjà même nous commencions à découvrir les collines qui couronnent la ville d'Hébron, lorsque l'un des Arabes, formant la garde des gentilshommes anglais, que nous avions laissés en arrière, arriva sur nous à la course, en nous criant d'arrêter et de ne pas passer outre. " Le pays que vous parcourez, s'efforça-t-il de nous faire comprendre, est infesté de brigands, et, tout dernièrement encore, ils ont massacré quatre hommes qui étaient tombés entre leurs mains. MM. les Anglais ne sont pas fort éloignés ; veuillez les attendre, afin d'en imposer par le nombre à ces brigands, et de leur ôter l'idée de vous attaquer." Cet avertissement, aux yeux de M. Plichon, n'était que l'expression d'une panique de la nature de celles dont, à plusieurs reprises, nous avions déjà été témoins, et il était d'avis de n'en tenir aucun compte, et de pousser en avant. A ma demande, cependant, il consentit à discontinuer sa marche, pour donner aux Anglais le temps de nous rattraper. Arrivés à l'endroit où le chemin se partage en deux autres, dont l'un mène à Bethléem et l'autre à Hébron, nous quittâmes nos montures, et, après les avoir envoyées par le premier, avec ordre à nos

gens d'aller stationner à quelque distance de là, où nous irions bientôt les rejoindre, nous prîmes tous ensemble la route de la ville. Nous y entrâmes sans peine, en parcourûmes les rues, et en visitâmes en partie les bazars, sans que personne se mît en frais de nous faire obstacle. Le gouverneur lui-même, qui se trouva sur notre passage, nous accueillit avec politesse ; il alla jusqu'à nous donner un de ses attachés, pour nous accompagner par la ville.

Hébron ou Chébron est célèbre par son antiquité ; elle remonte à l'époque la plus reculée de l'histoire. L'auteur du livre des Nombres (1) la fait plus ancienne de sept ans que Tanis, ville d'Egypte, dont les Egyptiens placent la fondation à 2300 avant l'ère chrétienne. Elle portait antérieurement le nom de *Cariath-Arbé*, ou *ville d'Arbé*. Cet Arbé, père d'Enach, donna son nom aux géants Enaciens, qui, du temps de Josué, habitaient encore cette ville.

“ Sara, dit le texte sacré, ayant vécu cent vingt-sept ans, mourut dans la ville d'Arbé, qui est la même qu'Hébron en pays de Chanaan. Abraham la pleura, et en prit le deuil.

Num. XIII, 23.

“ Et s’étant levé, après s’être acquitté de ce devoir qu’on rend aux morts, il vint parler aux enfants de Heth, et leur dit :

“ Je suis parmi vous comme un étranger et un voyageur ; donnez-moi droit au milieu de vous, afin que j’enterre la personne qui m’est morte. Les enfants de Heth lui répondirent :

“ Seigneur, écoutez-nous : vous êtes comme un grand prince ; enterrez dans nos plus beaux sépulcres la femme qui vous est morte.

“ Le champ qui avait été autrefois à Ephrem, dans lequel il y avait une caverne double qui regarde Mambré, fut livré à Abraham, tant le champ que la caverne, avec tous les arbres qui étaient à l’entour.

“ Abraham enterra donc sa femme, Sara, dans la caverne double du champ qui regarde Mambré, où est la ville d’Hébron, dans le pays de Chanaan (1). ”

Abraham, à son lit de mort, avait commandé qu’on l’enterrât auprès de son épouse, dans cette même caverne. Plus tard, leur fils Isaac, qui avait passé à Hébron la plus grande partie de sa vie, y fut également inhumé.

Lorsque les Israélites firent la conquête

(1) Genèse, XXIII, 1, etc.

d'Hébron, cette ville était gouvernée par un roi chananéen. Josué en fit une cité de refuge, et la donna aux Lévites, avec la clause, toutefois, que le territoire et les villes qui en relevaient, appartiendraient à Caleb. Ce fut là que David, après la mort de Saül, fut reconnu pour roi, et qu'il fut oint de l'huile sainte. Il en fit sa résidence pendant sept ans et demi, et ne le laissa qu'après la mort d'Abner et d'Isboseth, dernier fils de Saül, pour aller fixer sa demeure à Jérusalem, qu'il avait assiégée et enlevée aux Jébuséens.

La vallée de Mambré, fameuse par le séjour qu'y fit, pendant long-temps, le patriarche Abraham, et par la visite qu'il y reçut de trois anges qui lui avaient apparu sous la forme empruntée d'autant de jeunes gens, est située à peu de distance au sud de la ville ; elle a une demi-lieu environ de largeur sur autant de longueur. On assure qu'il y croît encore des fruits excellents et d'une grosseur prodigieuse ; on y cueille des grappes de raisin qui pèsent jusqu'à douze livres.

Selon Léon de Bruges, Louis de Dieu, Lightfoot, Taynard et autres commentateurs, le prêtre Zacharie et son épouse habitaient Hébron, lorsque Marie, partie de Nazareth,

alla, par inspiration divine, leur rendre visite.

“ Et étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elizabeth.

“ Aussitôt qu'Elizabeth eut entendu la voix de Marie qui la saluait, son enfant tressaillit dans son sein, et Elizabeth fut remplie du Saint-Esprit.

“ Alors, élevant la voix, elle s'écria : Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de votre sein est béni.

“ D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Sauveur vienne à moi ?

“ Alors Marie dit : Mon âme glorifie le Seigneur ;

“ Et mon esprit est ravi de joie en Dieu, mon Sauveur :

“ Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante ; car désormais je serai appelée bienheureuse dans la suite de tous les siècles ;

“ Parce qu'il a fait en moi de grandes choses, lui qui est tout-puissant, et de qui le nom est saint.

“ Sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent.

“ Il a déployé la force de son bras, et a dissipé ceux qui s'élevaient d'orgueil dans les pensées de leur cœur.

“ Il a renversé les grands de leurs trônes, et il a élevé les petits.

“ Il a rempli de bien ceux qui étaient affamés, et il a renvoyé vides ceux qui étaient riches.

“ Il s'est souvenu de sa miséricorde, et il a pris en sa protection Israël son serviteur.

“ Selon la promesse qu'il a faite à nos pères, à Abraham et à sa race pour toujours.” (1).

Cette ville, à jamais célèbre au point de vue de la foi, n'est pourtant pas sans quelques avantages, sous le rapport de sa position, qui est très-heureuse. Située dans un vallon qu'ombragent de beaux arbres, elle a pour couronne à l'orient et à l'occident, de charmantes montagnes, sur le côteau oriental desquelles elle est en partie bâtie. *El-Kalil*, c'est le nom qu'on lui donne aujourd'hui, est assez peu peuplée : elle ne compte que 2,500 Turcs environ, et quelques Juifs.

Les habitants d'Hébron étaient autrefois renommés par leur cruauté envers les étrangers. M. Berggen faillit en être, il y a quelques années, la victime, pour avoir osé y paraître en public. Rien dans cette ville ne rappelle son ancienne splendeur ; l'action des siècles, et en-

(1) Luc, I, 40, etc.

core plus celle de la guerre, en ont fait disparaître tous les monuments ; ce n'est plus maintenant qu'une masse de pauvres habitations, dont la saleté n'est pas le moindre défaut. Il faut pourtant en excepter la mosquée du *Bienaimé,* dont l'extérieur est assez beau, et dont l'étendue est la même que celle du St. Sépulchre, à Jérusalem. Nous exprimâmes à notre guide le désir d'y entrer, pour visiter le tombeau d'Abraham qui s'y trouve ; mais ce désir resta sans écho ; notre qualité de chrétiens était à ses yeux un crime qui nous en rendait entièrement indignes. Malheur au disciple du Christ qui tenterait d'y pénétrer ! l'entrée de ce temple ne lui est pas plus accessible que celle de la *Kabaa* et du tombeau du prophète.

M. B. Poujoulat, qui visitait Hébron en 1838, ne fut pas plus heureux que nous ; il sollicita lui aussi accès au temple du *Bienaimé.* Repoussé par le chef des Imans, il se rendit toutefois dans le voisinage de la mosquée, dans l'espoir d'y rencontrer quelque Muezzin moins inflexible. Le chantre du minaret sortait du temple, au moment qu'il y arriva.

“ Les personnages de la bible, dont les cendres reposent dans ce sanctuaire, dit-il au

Muezzin, sont vénérés des Chrétiens ; pourquoi donc nous empêcher d'aller offrir nos prières sur leurs tombeaux ? "

" Tu dis que les Chrétiens ont un profond respect pour les saints personnages qui dorment là, dans cette mosquée, jusqu'au jour du jugement. Cela est possible ; mais fais-toi musulman, si tu veux prier dans le temple du *Bien-aimé.* Tu auras un double profit en abjurant la foi : d'abord tu seras un vrai croyant, ensuite tu verras le sépulchre des patriarches, voilà ! "

" Jamais je ne renoncerai à la religion du Christ, ô Muezzin ! "

Le Mahométan baissa la tête, caressa sa barbe noire, et parut réfléchir ; puis, levant les yeux sur lui, il lui dit :

" Voilà que tu as bien parlé, ô Frandje ! un guerrier fameux de notre religion a dit : *On ne peut faire un bon Musulman d'un mauvais Chrétien, ni un bon Chrétien d'un mauvais Musulman. Restons chacun dans notre croyance ; mais tu ne verras pas les tombeaux des patriarches.* "

La seule grâce que nous pussions obtenir, fut de regarder par la porte de la mosquée, et encore, à une distance très-respectueuse, la pierre qui recouvre la tombe d'Abraham ; après quoi nous partîmes pour aller rejoindre notre

caravane. Nous rencontrâmes de nouveau, chemin fesant, le gouverneur, qui, en nous abordant, nous annonça d'un ton solennel, que, vû le décret impérial qui avait établi à *El-Kalil* une quarantaine pour les *provenances* (1) d'Egypte, nous ne pouvions passer outre sans la faire. Cette notification a de quoi nous étonner : il y a déjà deux jours que nous sommes entrés dans le pays par Daharieh, avec les habitants duquel nous avons, en toute liberté, communiqué ; et il en est de même d'Hébron, que nous venons de parcourir, et où nous avons même eu l'honneur de toucher la main du gouverneur ; et cependant voilà qu'au moment d'en sortir, on nous révèle un ordre, dont la communication aurait dû nous avoir été faite, non ici, mais à Daharieh, clef de la Palestine du côté de l'Idumée. Cette affaire ne nous paraît qu'une ruse arabe ; on veut par-là nous extorquer un *batchis*. " *Let us push on*, fait entendre un de nos compagnons, M. le capitaine Campbell, *these are rascals ;* poussons en avant ; ces gens-ci ne sont que des canailles. " Et, à l'instant, nous disparaissons tous comme l'éclair. Assurés, comme nous l'a appris l'expérience, que nous avons

(1) Ce mot est usité en Orient, pour exprimer, en termes de quarantaine, toute personne ou tout vaisseau venant d'ailleurs.

tout à redouter de leur part, nous nous dirigeons, en toute hâte, vers l'endroit où la caravane a reçu ordre de nous attendre, et songeons à en partir le plus tôt possible.

Notre évasion précipitée, à laquelle le manque de moyens coercitifs ne lui avait pas permis de faire obstacle, avait exaspéré le gouverneur ; pour s'en venger, il fit arrêter les deux Arabes qui nous avaient accompagnés jusqu'à la ville, et, après les avoir fait rouer de coups, il les jeta l'un et l'autre en prison. Ensuite, il expédia à notre poursuite un homme à cheval, avec ordre de mettre un *veto* à notre départ pour Jérusalem. L'émissaire arriva presque aussitôt que nous au lieu où devait se faire notre jonction avec nos Arabes, à qui il notifia la défense de procéder outre, avec menace, en cas de contravention de leur part, du traitement qui venait d'être infligé à deux de leurs camarades. Il n'en fallait pas tant pour répandre parmi eux la plus vive terreur ; en vain essayâmes-nous de les remettre sur la route ; jamais nous n'en pûmes venir à bout. Ils s'opiniâtrèrent à ne pas bouger ; la peur du bâton les avait cloués à la terre.

Un colloque rien moins que gracieux s'établit à l'instant entre cet envoyé du gouverneur

et nous. Fâchés d'être ainsi arrêtés par un homme, dont l'autorité semblait si fort suspecte, nous le menaçâmes lui et son maître de l'inexorable justice du pacha de Jérusalem, et même de celle du Grand-Seigneur, dont plusieurs d'entre nous portaient des firmans, s'il s'obstinait à nous tenir plus long-temps aux arrêts, sous prétexte d'une quarantaine, à l'existence de laquelle nous ne pouvions croire. Nos menaces en provoquèrent d'autres de sa part ; à son tour, il fit sonner bien haut à nos oreilles la colère du pacha de la Ville Sainte, si nous avions la témérité de contrevenir à une loi qui était en force, et dont il trouvait étrange que nous suspectassions la réalité, Il consentit toutefois à ne plus s'opposer à notre départ, mais à une double condition : c'est qu'au lieu de faire la quarantaine à *El-Kalil*, comme le portait le décret impérial, nous la ferions à Jérusalem ; et qu'une fois arrivés aux portes de la ville, nous congédirions sur-le-champ nos chameliers, pour ne pas les exposer à partager la réclusion qui nous y attendait. Nous souscrivîmes de grand cœur à ces deux conditions, et aussitôt nous commandâmes à nos Arabes de se remettre en marche ; mais pas un encore ne voulut obéir ; la crainte de la prison et l'attente,

quoiqu'en dît l'envoyé du gouverneur, de quelques coups de bâton, en cas d'acquiescement à nos ordres, les retenait encore. Incapables de vaincre leur répugnance, nous nous décidâmes, d'autant plus qu'il était déjà fort tard, à ne pas pousser plus loin ; nous campâmes au même endroit, dans un champ labouré mais non ensemencé.

La tente une fois dressée, nous songeâmes au dîner ; mais où rencontrer un cuisinier pour l'apprêter : Philippo nous avait lâchement abandonné, et parmi nos Arabes, il n'en était pas un seul à qui nous pussions confier ce soin. Je m'en chargeai, à l'exclusion de mes compagnons, qui, après tout, s'estimèrent heureux de me laisser faire seul. Nous avions dans notre cantine des poules que Philippo avait tuées la veille, et qu'il n'était plus question que de mettre au feu. Novice dans le métier, je ne crus pas prudent de commencer par-là ; je voulus tenter quelque chose de plus aisé. Battre des œufs, et faire une omelette n'était pas affaire bien difficile ; je me décidai à l'entreprendre : je fis mon omelette, et mon omelette fut trouvée bonne. Le succès fut complet : j'en reçus maints compliments de mes compagnons.

Le lendemain 13, l'officier, qui nous avait arrêtés la veille, reparut sur la scène, exigeant

pour la mise en liberté de nos Arabes une forte rançon. Pour en terminer avec ce nouvel Enacien, si digne héritier de la malice de ses ancêtres, nous la lui comptâmes sur-le-champ, sauf à nous pourvoir plus tard en justice au tribunal du gouverneur de la province ; et, sans plus perdre de temps, nous nous dirigeâmes sur la Ville Sainte. Le chemin, où nous entrâmes en quittant Daharieh, est fort étroit, et obstrué, en outre, de pierres et de rochers, où le chameau ne marche guère en assurance. Celui qui portait nos deux cantines fit malheureusement un faux pas ; détachées l'une et l'autre de sa sellette, où elles étaient tenues en pendant, elles allèrent tomber avec fracas à terre. Notre vaisselle était cassée. Cet accident, en toute autre circonstance, n'eût pas manqué de nous déconcerter ; mais en celle-ci, il nous fut assez indifférent ; nous nous en consolâmes sans peine dans la pensée que nous touchions au terme de notre voyage. Ceci eut lieu assez près de l'ancienne Bezec, dans le voisinage de laquelle commence la vallée de Sorec, dont les montagnes passent encore aujourd'hui pour bien cultivées. Une tradition, dont il est toutefois permis de douter, place vers le milieu d'une des montagnes des environs, le lieu d'où

les espions, envoyés par Moïse, pour reconnaître la Terre Promise, détachèrent cette grappe monstre de raisin, qui était, avec son cep, la charge de deux hommes. En 1632, une grappe du poids de vingt-quatre livres fut recueillie en cet endroit.

Les piscines connues sous le nom de *Piscines de Salomon*, à qui la tradition en fait encore honneur, n'étaient pas fort éloignées du lieu ou se brisa notre vaisselle. Ces piscines sont au nombre de trois ; la première a deux cents pieds de long, la seconde deux cent-vingt, et la troisième cent soixante, sur une largeur commune de quatre-vingt-dix pieds. Aujourd'hui, comme du temps de Salomon, elles continuent d'être alimentées par les eaux de la *Fontaine Scellée, Fons Signatus*, dont il est parlé dans le quatrième chapitre du Cantique des Cantiques. Cette fontaine, ainsi appelée, parce que la source en était scellée du sceau du roi, qui seul, avec son fils, en pouvait boire, est située à quelque distance des piscines, où elle coule par des canaux souterrains. C'est probablement cette même eau que Pilate, quelques années avant la guerre des Romains contre les Juifs, comme le dit Josèphe, amena à la ville par des aqueducs, à grands frais et par de longs

circuits, à cause des montagnes qui remplissent le pays. M. Carreri assure avoir vu sur une montagne voisine quantité de colonnes et d'ouvrages en mosaïque, qui, selon lui, doivent avoir appartenu au palais que Salomon avait fait bâtir en ces lieux ; ce palais était contigu au *Jardin Fermé, Hortus Conclusus,* dont ce prince somptueux et si magnifique avait fait un second Eden, par les charmes et les richesses qu'il avait su y réunir.

Nous étions à environ une lieu des piscines, lorsqu'un Turc, que nous reconnûmes pour un des officiers du pacha de Jérusalem, vint nous intimer, de la part de son maître, l'ordre de retourner à *El-Kalil,* pour y faire notre quarantaine ; car on savait déjà à la capitale ce qui s'était passé à Hébron. Alors seulement nous apprîmes, à n'en plus douter, que l'on n'avait point cherché à nous en imposer. Mais nous étions trop avancés pour retourner en arrière ; nonobstant donc les cris de notre officier, qui s'opiniâtrait à vouloir nous barrer le chemin, nous continuâmes notre route, avec la disposition, une fois dans la ville, de nous soumettre à toutes les exigences du bureau de santé. L'émissaire voyant l'inutilité de ses efforts pour nous arrêter, eut alors recours à un expédient,

dont l'originalité ne nous amusa pas peu ; persuadé que notre présence dans le pays était de nature à pouvoir compromettre la sûreté publique, il se mit à nous devancer de quelques pas, et à crier à tous ceux qu'il apercevait au loin comme au proche : " *Gare aux pestiférés ! Gare aux pestiférés !* " Tout le monde, en entendant ces cris, de fuir devant nous, de crainte de nous toucher. Bethléem, sur ces entrefaites, se présenta à nos regards ; nous n'en étions même plus qu'à deux pas ; cependant de peur de quelque nouveau déboire que la malice arabe était capable de nous y tenir en réserve, nous la laissâmes sur notre droite, et poussâmes en avant, dans la direction de la Ville Sainte.

A quelque distance de Bethléem, du côté du septentrion, nous entrâmes dans le champ que M. de Châteaubriand appelle *le champ de Rama*, où se trouve le tombeau de Rachel.

" Rachel qui sentait que la douleur (de l'enfantement) la fesait mourir, nomma son fils *Bennoni*, c'est-à-dire, le fils de ma douleur ; et le père le nomma *Benjamin*, le fils de ma droite.

" Rachel mourut donc ; et elle fut enterrée sur le chemin qui conduit à la ville d'Ephrata, appelée depuis Bethléem.

“ Jacob dressa un monument sur son tombeau ; c’est ce monument de Rachel qu’on voit encore aujourd’hui. ” (1).

Un édifice carré et surmonté d’un petit dôme, occupe le local où les traditions chrétiennes et musulmanes placent le sépulchre de l’infortunée épouse de Jacob ; il appartient aux Arabes, qui, par respect pour le saint patriarche, lui accordent tous les priviléges d’une mosquée. Les traces de jeunesse que porte cet édifice ne permettent guère de lui attribuer une haute antiquité ; c’est à peine s’il a quelques années d’existence. L’illustre auteur de l’*Itinéraire* en fait un sanctuaire consacré à un saint du coran, connu sous le nom de *Santon*.

L’aspect du tombeau de Rachel nous avait rappelé un poignant souvenir, celui de sa douleur, à la vue de ses nombreux enfants massacrés par l’ordre du plus féroce des rois, Hérode : “ *On a entendu à Rama,* dit le texte sacré, *la voix des lamentations, des cris et des pleurs de Rachel qui pleure ses enfants et qui ne ne peut se consoler, parce qu’ils ne sont plus.*” (2).

Le monastère de St. Elie est situé à mi-distance environ entre Bethléem et Jérusalem ; il

(1) Gen. XXXV, 18.
(2) Jérém. XXXI, 15.

est entre les mains des Schismatiques, qui ont fini, comme ils ont déjà fait de celui du Sinaï, par s'en rendre entièrement maîtres. Le voyageur, en passant là, s'arrête pour considérer une pierre, célèbre dans la tradition du pays, laquelle gisant sous un arbre touffu, qui l'ombrage de son épais feuillage, porte l'empreinte d'un corps, qu'on pense être celui du prophète Elie, qui s'y reposait, dit-on, lorsqu'il passait par-là. Cette empreinte ne serait-elle pas plutôt le travail de l'imposture grecque, qui, par-là, cherchait à en imposer à la crédulité des gens, pour avoir part aux largesses de leur piété ? Quoiqu'il en soit de cette pierre, nous ne jugeâmes pas à propos, vû notre peu de foi en son authenticité, de descendre de nos montures pour l'examiner de plus près ; nous lui donnâmes un regard, puis continuâmes notre marche vers la vallée de *Raphaïm*, où nous entrâmes bientôt. Cette vallée est un des théâtres où les armes juives, ont, plus d'une fois, triomphé de la fureur de leurs ennemis : David y remporta plus d'une victoire sur les Philistins, qui, à plusieurs reprises, y étaient venus camper en grand nombre pour l'attaquer.

La vallée de *Raphaïm* ou des *Géants* est au midi de Jérusalem. Sa grande proximité des

tribus de Juda et de Benjamin empêche de reconnaître à laquelle des deux elle a appartenu autrefois. La tradition y place la maison du vieillard Siméon, et la citerne où les Rois Mages retrouvèrent l'étoile miraculeuse, qu'ils avaient perdue de vue, en approchant de la capitale.

Jérusalem vint enfin se dessiner à nos yeux ; il était environ trois heures, lorsque j'en découvris les hautes murailles et les minarets élancés. Sion, la ville chérie de David, n'était plus pour moi une pensée.

Au bout d'une heure, nous touchions à la *Fontaine de Gihon*, située dans une petite ravine, à quelques pas au couchant du *Mont-Sion*. Ses eaux étaient renommées dans l'antiquité par leur abondance, leur limpidité et leur excellence. Salomon y fut sacré roi par le Grand-Prêtre Sadoc et le prophète Nathan. Force nous fut ici d'arrêter tout court ; la défense de passer outre nous en fut intimée par le directeur de la quarantaine, qui vint lui-même, en sa qualité de chef du bureau de santé, nous notifier qu'en punition de notre résistance aux autorités de *El-Kalil*, nous serions, à notre entrée dans la ville, écroués, pendant quinze jours, dans le lazaret que le pacha nous y avait

improvisé. Il y avait là de quoi échauffer l'humeur oratoire de notre docteur en droit ; menacé comme nous de la réclusion, M. Plichon se dresse sur sa monture, et, d'un ton que rien n'intimide, il déclare que si, en passant à *El-Kalil*, nous avons paru résister à l'autorité locale, c'est que nous étions alors sous l'impression qu'on voulait nous rançonner ; que la loi ne peut nous soumettre à la quarantaine dans un lieu dont les habitants et le gouverneur lui-même ont communiqué avec nous ; et, d'ailleurs, qu'il est faux que nous venions d'Egypte, mais de l'Arabie, qui n'est pas sous la loi de la quarantaine ; et qu'au reste, il ne voit pas pourquoi, supposé même que nous soyons véritablement des *provenances* d'Egypte, le désert, dont nous venons d'humer, pendant trente-et-un jours, l'air pur et vivifiant, ne pourrait être censé nous avoir servi de lazaret. Il demanda ensuite, sans plus de délai, libre pratique pour lui et pour nous ; et, pour l'obtenir plus efficacement, il fit valoir sa qualité de chargé d'affaires du gouvernement français, auquel il menaça de porter ses plaintes, si l'on refusait de satisfaire promptement à ses réclamations. Il finit par requérir la présence du consul de sa nation, et qu'on eût à le mander immédiatement. A ces

paroles le directeur pâlit ; puis, après avoir balbutié quelques mots, il donna ordre qu'on appelât le consul français, tandis que, de notre côté, nous en fesions autant pour le consul anglais, que nous voulions également intéresser à notre affaire. Ils arrivèrent l'un et l'autre au bout de quelques minutes. Instruits tous deux de ce qui venait de se passer, ils promirent d'intervenir pour nous auprès du pacha, chez qui ils se transportèrent tout de suite. Le gouverneur se montra d'abord difficile ; il insista sur la nécessité de tenir la main à l'exécution d'une ordonnance en force, et sur les inconvénients qui pouvaient résulter de l'indulgence qu'on sollicitait. A la fin cependant il se laissa fléchir, mais à condition que la responsabilité de cette affaire ne serait pas à ses charges, mais à celles des consuls. La condition fut sur-le-champ agréée ; au bout d'un instant, le mot *libre pratique* était venu frapper nos oreilles, et briser nos fers. Nous continuâmes ensuite notre marche ; et, après avoir gravi le flanc de la colline sur laquelle la ville est bâtie, et avoir franchi la *porte de Bethléem*, nous allâmes descendre à la *Casa nùova* (maison neuve) des Pères de Terre-Sainte. La maison était malheureusement tout occupée ; la seule pièce qui

fût en disponibilité, fut abandonnée à Mme la marquise, par la raison qu'elle s'était présentée la première. Force nous fut donc d'aller prendre gîte ailleurs, du moins pour la nuit; car on nous promit un appartement pour le lendemain. L'hôtel où nous allâmes est tenu par un nommé Massalan ; nous y rejoignîmes M. Plichon, qui s'y était rendu tout droit. La bonne mine de notre hôte, la propreté de sa maison, et surtout le plaisir de nous revoir sous le même toit avec notre bon ami, nous décida à ne pas accepter de logement dans la *Casa nuova*. L'hôtel de Massalan est bien connu à Jérusalem ; il a servi de palais à Ibrahim-Pacha, pendant qu'il était gouverneur de la Syrie, et la pièce qui nous est attribuée, à mon compagnon et à moi, est précisément la même où il fit renfermer Abou-Gosch, brigand fameux, dont la puissance contrebalançait la sienne, et qu'il avait réussi à faire prisonnier. Notre logis, malgré son extrême simplicité, est néanmoins un des plus beau de la ville ; il est surtout propre ; ce qui le fait contraster avec les demeures ordinaires du pays, où règne généralement la plus dégoutante malpropreté.—Adieu.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DU PREMIER VOLUME.

—Grotte de la Ste. Famille—Lieu où Moïse a été sauvé des eaux—Le Nilomêtre.

LETTRE X.—Page 213.

(*Suite de la précédente.*)

Habitants actuels de l'Egypte—Les Coptes—Les Arabes-Les Turcs—Les Grecs—Les Juifs—Honneur en Egypte d'avoir été esclave—Psylles—Progrès de l'Egypte dans la civilisation—Jeunes gens du pays envoyés en Europe pour étudier—Ecole de médecine—Hôpital civil—Ecole d'artillerie—Méhémet seul soutien de ces établissements—Son origine—Ses succès—Il s'empare du gouvernement—Il rétablit la sécurité par tout le pays—Il introduit l'industrie—Il encourage l'agriculture—Le feddam, le miri ou impôt forestier—Le riz—Nombreuses impositions, dont le pacha a grevé son peuple—Décroissement de la population—Le courbache—Traitements exercés par les agents du fisc—Anecdotes à ce sujet—Qu'est-ce qu'il faut penser de la civilisation actuelle de l'Egypte? —Voyage du pacha dans le Fayoum—Clot-bey l'y accompagne—Achat des provisions—Une marquise française en route aussi pour le Sinaï—Les moines grecs refusent une lettre de re-

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

L'ORIENT.

L'ORIENT,

OU

VOYAGE

EN EGYPTE, EN ARABIE, EN TERRE-SAINTE, EN TURQUIE ET EN GRÈCE.

PAR M. LEON GINGRAS,

PRÊTRE, MEMBRE DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC.

Sta, viator ; heroem calcas.
Arrête, voyageur ; tu foules aux pieds un héros.

TOME SECOND.

QUEBEC :

FRÉCHETTE ET FRÈRE,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES, Nº 13, RUE LA MONTAGNE.

1847.

LETTRE XXI.

Jérusalem, 16 mars 1845.

“ Si l’on vient à ouvrir les annales des peuples, que l’on interroge leurs traditions et leurs histoires, on trouve partout quelque nom de cité consacré par d’illustres souvenirs ; répété avec amour et avec étonnement par les générations qui s’écoulent, on le voit traverser avec gloire un certain nombre de siècles ; et, quand la gloire elle-même disparaît dans la nuit des âges, se fixer tristement sur une ruine isolée et l’entourer du prestige des souvenirs, unique reflet de sa grandeur passée.

“ Le voyageur qui se repose au pied des colonnes de Palmyre ou des propylées de l’antique Thébaïde, se plaît à repeupler dans son imagination les cités maintenant désertes, à faire revivre la magnificence de Zénobie ou le peuple

de Sésostris ; et touché du souvenir de tant de merveilles, dont il ne voit plus que des débris, il se prend à gémir sur leur désolation. Mais s'il est des lieux où le temps semble avoir ménagé les temples et les palais, pour parler plus vivement à l'imagination ou à la science, il en est d'autres où il a successivement effacé et confondu dans la même poussière les mouvements des différents âges, pour disposer l'âme, avec plus de solennité, à se recueillir dans la méditation des choses qui ne sont plus. Telle est aujourd'hui Jérusalem.

“ Pauvre, triste et isolée au sein de montagnes nues et stériles, dans un coin de la Syrie, cette ville semble n'avoir épuisé toutes les vicissitudes, que pour remuer plus profondément les cœurs et tourner vers elle, avec une émotion plus touchante, les regards de l'univers. Chaque année voit accourir vers la cité désolée de David des pélerins de toute nation ; et des peuples entiers se sont empressés de lui apporter le tribut de leurs hommages. Ce n'est ni la science, ni la curiosité, il faut autre chose pour remuer les hommes ! mais la foi les amène tous les ans pour révérer un tombeau vide, les autres pour baiser la poussière de son sol ardent, et pour s'ensevelir dans l'un des tristes

vallons qui environnent Jérusalem. Mais si les yeux des sens n'y aperçoivent qu'un tombeau vide, le chrétien, dont la foi nourrit les espérances, en l'élevant au-dessus des pensées de la terre, vient y contempler son Sauveur qui accomplit dans ces lieux le mystère auguste de la Rédemption.

“ La Judée tout entière respire le mystère et la tristesse ; mais pour un cœur chrétien ce mystère n'a rien qui l'épouvante, et cette mélancolie, jetée comme un voile sur l'aride stérilité des collines de Sion, lui prête ce charme tout à la fois si doux et si triste, qu'inspire la prière, et prosterne malgré lui, le chrétien le plus incrédule au pied du tombeau de Jésus-Christ.

“ On se sent ému malgré soi ; tous les souvenirs de l'enfance apparaissent en même temps ; on verse des larmes, quand on croyait n'en avoir plus pour la religion de ses pères ; et, dans ces lieux désolés, à peine aperçoit-on la désolation, si ce n'est lorsque parfois la malédiction, dont ils furent frappés, vient s'offrir à la mémoire du voyageur ou du pélerin. Partout, de la Galilée à Jérusalem, du Thabor au Sépulchre, on ne cherche, on ne voit que les traces de Jésus-Christ ; on n'entend que sa voix,

et la voix de ses miracles vibrant encore le nom du Fils de Dieu aux échos du désert. ”

Rien de plus vrai, cher ami, que ces réflexions empruntées à l'historien de Jérusalem (1) ; aux traits de vérité dont elles sont empreintes, on les dirait inspirées à leur auteur en face même des lieux dont il signale la gloire et les humiliations. Jérusalem, par l'intérêt des événements dont elle a été le théâtre, exercera toujours une puissance magique sur les intelligences comme sur les cœurs ; toujours son grand nom surnagera à la destruction des empires, et aux coups de la barbarie ; le chrétien y lira éternellement la loi qui l'a affranchi des liens du péché, et le politique l'édit de grâce qui a donné la liberté à l'univers entier. Cette ville mérite donc le premier rang parmi toutes les autres villes du monde. Son histoire est riche en faits de tous genres ; tout y porte le cachet de l'intérêt : la voici en quelques mots.

La fondation de Jérusalem remonte, si l'on en croit le commun des Pères et des historiens les plus illustres de l'Eglise, au temps même de la dispersion des peuples ; Sem, fils aîné de Noé, en aurait jeté lui-même les fondements

---

(1) M. Brasseur.

sur le sommet de la montagne que Josèphe désigne sous le nom d'*Acra*. La première fois que le nom de Jérusalem se rencontre dans l'Ecriture, c'est à l'occasion de la victoire qu'Abraham remporta sur Cadorlahomor, roi des Elamites, sur qui il reprit son neveu Loth, qui, pendant le sac de Sodome était tombé entre ses mains avec ses serviteurs et ses troupeaux.

Les Jébuséens en étaient les maîtres, lorsque les Israélites entrèrent dans le pays sous la conduite de Josué. David la leur enleva au commencement de son règne, l'an du monde 2956, pour en faire la capitale de son royaume. Il fit augmenter la forteresse de Jébus, et éleva sur le mont Sion un palais pour lui, et un tabernacle pour l'arche d'alliance.

Salomon, son fils et son successeur, l'aggrandit, l'embellit et en fit une des plus belles villes d'Orient. Le temple magnifique qu'il y bâtit en l'honneur du Très-Haut, sur le mont *Moria*, passe incontestablement pour une des merveilles du monde ; l'or et l'argent y furent en quelque sorte prodigués. Le chiffre des dépenses dans lesquelles entraîna cette étonnante construction, échappe à tous les calculs de la science.

Ce prince, dont la vertu s'éclipsa sur la fin de sa vie, laissa, l'an du monde 3029, son trône à son fils Roboam, dont la légèreté et la cruauté tout à la fois soulevèrent contre lui dix tribus, qui se choisirent Jéroboam pour roi. Pour punir ce prince du crime d'idolâtrie auquel il s'était abandonné avec encore plus d'aveuglement et de passion que son père, Dieu suscita contre lui Sésac, roi d'Egypte, qui vint mettre le siége devant Jérusalem, où Roboam s'était renfermé, résolu de s'y défendre jusqu'à la mort ; mais averti par le prophète Séméias que le Seigneur l'avait, en punition de ses crimes, livré au pouvoir de ses ennemis, il en ouvrit les portes à Sésac, qui y entra, sans coup férir, l'an du monde 3033.

Trente-deux ans plus tard, Hazaël, roi de Syrie, étant venu contre Jérusalem, qu'il se disposait à assiéger, Joas, pour détourner le fléau prêt à s'appesantir sur la ville, la racheta par une grande somme d'argent. Quelques années après, Amasias, roi d'Israël, fit Joas prisonnier, et s'empara de la ville, dont il enleva tous les trésors ; il ne reprit la route de Samarie qu'après avoir fait abattre 4000 coudées de ses murailles, depuis la porte d'Ephraïm jusqu'à celle de l'angle.

Jérusalem, l'an 3394, tomba entre les mains de Néchas, roi d'Egypte, qui, après s'être saisi de la femme du roi Joachaz, mit en sa place Eliakim, et emmena ce malheureux prince en Egypte, où il mourut en captivité. Ce nouveau maître se contenta d'imposer à tout le pays une taxe de 100 talents d'argent et de 10 d'or.

La quatrième année du règne de Joachim, roi de Juda, l'an du monde 3398, Nabuchodonosor, roi de Babylone, assiégea Jérusalem, qu'il enleva à la domination égyptienne, pour l'assujétir au joug chaldéen. Ce prince prit cette ville pour la quatrième fois l'an du monde 3416, après un siége de 18 mois, pendant lesquels les Juifs firent des prodiges de valeur pour repousser l'ennemi. Sédécias, roi de Jérusalem, fut saisi et condamné, après avoir vu périr tous ses enfants en sa présence, à avoir les yeux crevés, et à passer ensuite à Babylone, où il demeura prisonnier jusqu'à sa mort. Les Chaldéens, une fois en possession de la ville, y commirent toutes sortes de dilapidations et de cruautés, firent mourir le grand-prêtre Saraïas, et pillèrent toutes les richesses du temple qu'ils détruisirent ensuite de fond en comble ; ceci arriva l'an du monde 3513, 470 ans, six mois et dix jours après sa fondation par Salomon.

Au retour de la captivité, qui avait duré 70 ans, Zorobabel, l'un des princes de la nation juive, de concert avec le grand-prêtre Jésus, entreprit, au moyen des secours pécuniaires que lui versèrent les chefs des tribus, de rebâtir le temple, qu'il n'eut pas toutefois le bonheur de mener lui-même à sa fin ; il fut achevé par Esdras et Néhémias.

Alexandre, après avoir pris et asservi à son empire la superbe Tyr, voulut pousser ses pas jusqu'à Jérusalem, où il entra l'an du monde 3672 ; il y offrit des sacrifices au Seigneur dans son temple. Après la mort de ce héros, Jérusalem resta au pouvoir des rois d'Egypte.

Antiochus-le-Grand ayant repris, l'an 3806, la Célé-Syrie et la Judée sur le roi d'Egypte, vint à Jérusalem, où il reçut de la part de ses habitants un accueil si flatteur, qu'il n'oublia rien pour rétablir cette ville dans son ancienne splendeur. Mais son successeur et son fils, Séleucus, n'hérita pas des sentiments de bienveillance de son père envers les Juifs ; c'est ce prince qui chargea Héliodore de piller tous les trésors de la maison du Seigneur. Si ce dernier ne réussit pas dans son dessein, ce fut grâce à la chaude fustigation que lui administrèrent des anges, à qui Dieu avait confié la garde de son temple.

Jérusalem destinée, ce semble, à être incessamment le jouet de la cupidité des rois étrangers, devint encore la proie d'Antiochus Epiphanes, successeur de Séleucus, qui, l'an 3834, ayant appris que les Juifs avaient témoigné de la joie à la fausse nouvelle qu'il était mort en Egypte, en conçut tant d'indignation, qu'à son retour, il vint mettre le siége devant cette ville qu'il prit d'assaut ; 80,000 hommes tombèrent sous le glaive de sa fureur, et toutes les richesses du temple furent pillées. Deux ans plus tard, Apollonius, intendant des tributs de ce prince, saccagea à son tour cette ville infortunée, qui fut livrée au pouvoir des Gentils; les sacrifices furent interrompus, le temple profané, et la statue de Jupiter Olympien placée sur l'autel du Seigneur ; on vit alors dans la maison de Dieu l'abomination de la désolation.

Les choses demeurèrent en cet état pendant trois ans, après lesquels Judas Machabée, qui venait de défaire successivement Nicanor, Gorgias et Lysias, reprit Jérusalem, qu'il se hâta de purifier des souillures qu'y avait laissées l'idolâtrie. Le temple fut rendu à sa première destination, et les sacrifices rétablis comme auparavant.

L'an du monde 3868, Antiochus Sidétès,

irrité des maux que lui avait causés Simon Machabée, déclara la guerre à Hircan, son fils et son successeur. Il passa en Judée, mit le siége devant la capitale, qu'il serra de près, au moyen de 130 tours qu'il avait bâties tout alentour, et sur lesquelles il avait placé grand nombre de soldats, chargés de repousser de leurs traits ceux qui entreprendraient de défendre les murailles ; mais tous ces efforts furent inutiles ; le courage indomptable des assiégés mit en défaut toutes les attaques de l'ennemi. Pour se tirer, avec le moins de honte possible, de ce mauvais pas, où une ardeur indiscrète l'avait jeté, Antiochus eut recours aux ruses de la politique : il engagea le grand-prêtre à lui demander la paix, en lui fesant entendre qu'elle contribuerait beaucoup à l'agrandissement et à l'élévation de la nation entière.

La division qui s'établit malheureusement entre Aristobule et Hircan, fils d'Alexandre, roi des Juifs, vint mettre fin à l'espèce de tranquillité dont Jérusalem avait joui durant les 70 ans qui s'étaient écoulés depuis le siége de cette ville par Antiochus Sidétès. L'un et l'autre ayant eu recours à Pompée qui était alors en Orient, celui-ci entreprit de rétablir Hircan sur le trône, à l'exclusion de son frère Aristobule,

Le général romain assiégea Jérusalem, y entra après trois mois de siége, et en fit démolir les murs ; mais il conserva le temple, qu'il voulut visiter et dont il défendit sévèrement qu'on enlevât la moindre chose ; il alla même jusqu'à lui accorder de grands trésors. Hircan obtint plus tard de César la liberté de réédifier les murs abattus par Pompée. Antigone, fils d'Aristobule, fort des prétentions de son père à la couronne, et soutenu des troupes des Parthes qui étaient venus à son secours, se présenta, en 3964, devant Jérusalem, dont il s'empara, après avoir fait prisonnier son oncle, qui était sorti de la ville pour aller traiter de la paix avec Pacore, roi des Parthes, qui s'était joint à lui pour l'assiéger.

Après qu'Archelaüs, fils et successeur d'Hérode-le-Grand eut été envoyé en exil, la Judée fut réduite au pouvoir des Romains, sous l'obéissance du gouverneur de Syrie.

L'an 70 de Jésus-Christ, les Juifs s'étant révoltés, Titus, fils de Vespasien, reçut ordre d'assiéger Jérusalem, et de la détruire de fond en comble. Il parut devant la ville avec une armée formidable ; en entreprit, sans perdre un instant, le siége, et, pour mieux assurer le succès de son entreprise, il l'enveloppa de lignes

de circonvallation et de contravallation. Quelque résistance qu'opposassent les Juifs renfermés dans la place, elle ne put néanmoins tenir contre la bravoure romaine, qui s'en empara après un siége de 5 mois environ. Le général romain la brûla, la réduisit en solitude, et fit passer la charrue à l'endroit qu'avait occupé le temple. Il paraît, cependant, d'après Josèphe, que le vainqueur voulut sauver trois tours, appelées Phazaël, Hippicos et Mariamne, dont la grandeur et la beauté servissent de monuments à la gloire des armes romaines. St. Epiphane et Eusèbe vont plus loin que cet historien, en avançant, le premier, que Titus épargna la maison où les apôtres reçurent le St. Esprit, le jour de la Pentecôte, et sept synagogues voisines de cette maison, et placées comme elle sur le mont Sion ; le second, que la moitié de la ville fut conservée, selon l'oracle de Zacharie, qui avait prédit (1), qu'une portion de cette ville échapperait à la destruction ; et que ce ne fut que sous Adrien qu'elle fut rasée jusqu'aux fondements. St. Jérôme, de son côté, soutient que la montagne de *Moria* où était le temple, et celle de Sion, où était le palais, furent conservées par le fils de Vespasien.

(1) Zach. XIX, 2.

Jamais siége ne fut témoin de plus d'horreurs ; la plume se refuse à décrire les excès en tous genres qui s'y commirent contre les malheureux assiégés. Qu'on en juge par le nombre des morts qui sortirent, pendant trois mois, par une seule porte de la ville ; ce nombre, selon Josèphe, qui se trouvait en personne à ce siége, est évalué à 115,880. La famine en était venue à un tel point, qu'on s'estimait heureux de se nourrir de cuir de souliers, et même d'ordures, qu'on tirait des égoûts publics ; on vit des mères, dépouillant tout sentiment de tendresse maternelle et d'humanité, tuer leurs propres enfants, et en dévorer la chair encore palpitante. Les soldats romains, impatients de terminer un siége qui les consumait de fatigues et d'ennui, et activés d'ailleurs par la soif de l'or, égorgeaient sans pitié les prisonniers et leur ouvraient les entrailles pour y chercher les espèces qu'ils avalaient, dans le dessein de les soustraire à la cupidité de leurs ennemis. Il périt 1,100,000 personnes dans la ville, et 230,460 dans le reste de la Judée ; 99,200 furent faits prisonniers de guerre, et réservés, les uns pour orner le triomphe du vainqueur, et les autres pour mourir dans les amphithéâtres de l'Europe et de l'Asie. A part les tours

d'Hippicos, de Phazaël et de Mariamne, et du mur occidental, qui fut destiné au logement des troupes qui devaient demeurer sur les lieux, tout dans la ville, comme j'ai déjà eu occasion de le dire plus haut, fut abattu ; il n'y resta pas un seul édifice qui rappelât que ce terrain eût jamais été habité. Ce fut alors que se réalisa cette malédiction que Jérusalem déïcide avait invoquée sur elle et sur ses enfants par ces paroles : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros ;* " Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants."

L'an 129, l'empereur Adrien, passant par la Judée, forma le projet de rétablir Jérusalem, où les Romains n'avaient cessé, depuis la prise de cette ville par Titus, d'entretenir une garnison dans les trois tours qu'il y avait conservées ; d'y constituer une province romaine, à laquelle il donnerait son nom, et d'y ériger un temple à Jupiter Capitolin. Les ordres en étaient donnés, et l'on commençait déjà à les exécuter, lorsque les Juifs, ne pouvant souffrir qu'une nation étrangère et un culte profane vinssent s'établir sur les ruines du sanctuaire, se révoltèrent en masse, et prirent les armes pour repousser les Romains. Jérusalem fut assiégée et prise d'assaut ; tous les étrangers qu'on y

découvrit furent passés au fil de l'épée. La vengeance suivit de près la faute : Jules-Sévère s'avança avec toutes les forces de l'Orient vers cette ville, qui ne put tenir contre tant de troupes réunies ; elle tomba entre les mains du vainqueur qui, pour user de représailles, en fit passer, à son tour, au fil de l'épée tous les habitants. Cette fois tout fut rasé, jusqu'aux tours que Titus y avait épargnées. Aussitôt la vengeance d'Adrien assouvie, il reprit son premier dessein de rebâtir Jérusalem, qu'il appela *Ælia Capitolina*, pour honorer Jupiter Capitolin, à qui il érigea un autel sur le St. Sépulchre. Par mépris pour le christianisme, il en fit construire un second à Vénus sur le mont du Calvaire, et un troisième à Adonis dans la grotte de Bethléem.

A compter de cette époque, l'histoire de Jérusalem n'offre rien de bien remarquable jusqu'au règne de Julien, qui, dans le but de donner un démenti aux prophéties touchant le temple, permit aux Juifs, l'an 363, de le rebâtir. On en était à l'ouvrage, et on le pressait vivement, lorsque des globes de feu, s'élançant tout-à-coup des fondements que l'on creusait, s'attaquèrent aux ouvriers et les brûlèrent. Ce prodige s'étant renouvelé à plusieurs reprises,

on comprit la nécessité d'interrompre une entreprise contre laquelle le ciel se déclarait d'une manière si terrible. (1)

En 637, Jérusalem fut assiégée par Abou-Obéïda, l'un des généraux d'Omar. Après quatre mois d'un siége soutenu avec vigueur, les assiégés, réduits à l'extrémité, se virent forcés de capituler. Ils en ouvrirent les portes au Calife, à qui ils s'engagèrent de payer tribut. Omar construisit sur le mont *Moriu*, sur l'emplacement même du temple de Salomon, la superbe mosquée qui porte encore son nom ; c'est le temple le plus vénéré des Musulmans après ceux de la Mecque et de Médine.

Les Croisés, sous la conduite de Godfroy de Bouillon, y firent leur entrée triomphante, le 15 juillet 1099 ; c'était un vendredi, et à l'heure même où mourut le Sauveur. Le héros de cette glorieuse expédition fut unanimement élu

---

(1) Ammien Marcellin, auteur païen, et contemporain de l'événement, raconte le fait de la manière suivante : " Julien, pour éterniser la gloire de son règne par quelque action d'éclat, entreprit de rétablir à grands frais le fameux *Temple* de Jérusalem, qui, après plusieurs guerres sanglantes, n'avait été pris qu'avec peine par Vespasien et Tite. Il chargea du soin de cet ouvrage Alipius d'Antioche, qui avait gouverné autrefois la Bretagne à la place des préfets. Pendant qu'Alipius et le gouverneur de la province employaient tous leurs efforts à le faire réussir, d'effroyables tourbillons de flammes, qui sortaient par élancements des endroits contigus aux fondements, brûlèrent les ouvriers, et rendirent la place inaccessible. Enfin, ce feu persistant avec une espèce d'opiniâtreté à repousser les ouvriers, on fut forcé d'abandonner l'entreprise. "

roi du nouvel empire, qu'il venait de fonder sur les débris de l'Islamisme. Son règne fut d'assez courte durée ; il eut pour successeur Beaudoin son frère, qui, héritier de la valeur de Godfroy, aggrandit notablement par la force des armes les limites du royaume que ce dernier lui avait légué en mourant. Toutefois la domination des princes chrétiens en Palestine ne fut pas longue ; elle comptait à peine 90 ans d'existence, lorsqu'elle s'effaça totalement en présence de la puissance ottomane, qui réussit à s'emparer de la ville sainte et de tout le pays. Depuis ce moment fatal, Jérusalem n'a cessé de gémir sous la pesanteur du joug musulman. Fasse le ciel que le Tombeau de Notre Divin Sauveur redevienne un jour le partage de ses fidèles adorateurs ! et prions pour qu'un nouveau Godfroy, animé du plus noble des sentiments, aille, comme lui, arracher la cité de David à l'empire de l'erreur, pour y faire flotter avec gloire l'étendard de la foi.

Jérusalem, du temps de Jésus-Christ, était sans contredit, selon Pline, la plus belle ville de l'Orient. Elle occupait quatre montagnes ; au sud, le mont *Sion* où se trouvait la ville supérieure, ou la ville de David ; au nord, le mont *Acra*, ou ville basse, bâtie, comme celle de Sion,

par David ; à l'est du mont *Acra*, le mont *Moria*, sur lequel Salomon avait construit le temple ; au nord du temple, le mont *Bezetha*, ou la ville neuve, qu'Hérode avait réunie à l'ancienne.

Le quartier de Sion ou la ville supérieure renferme la forteresse de Sion, appelée par l'Ecriture la ville de David, le palais de ce prince, la piscine supérieure ou le réceptacle des eaux sur la montagne de Sion, la maison des forts, celle d'Azarie, le palais de Salomon, celui de la reine, l'hippodrome, où on exerçait les chevaux au manége, la maison d'Anne, celle de Caïphe, le palais d'Hérode Agrippa, et le cénacle.

On remarquait dans Acra, ou la ville basse, le chateau d'Antiochus, le palais d'Hélène. Bezetha contenait la piscine probatique, le marché aux bêtes, le palais d'Hérode, la maison de Pilate, le palais, et le marché au poisson.

De très-fortes murailles défendaient Jérusalem ; ces murailles avaient dix coudées d'épaisseur sur vingt de hauteur, avec des créneaux au-dessus de deux coudées, et des parapets qui en avaient trois. On les avait construites de pierres d'une grosseur prodigieuse. Les tours, dont les murs étaient flanqués, s'élevaient au-dessus de vingt coudées ; et on montait sur la

plate-forme qui surmontait chacune de ces tours, par des degrés en spirale. La prudence avait fait ménager çà et là des puits et des citernes, pour réunir les eaux de pluie ; placées à cent coudées les unes des autres, les citernes étaient au nombre de cent soixante-quatre, distribuées de distance en distance dans l'enceinte des murailles.

Outre ces tours destinées à soutenir les murs de la ville, on comptait encore plusieurs forteresses ou tours, celles d'*Hippicos*, de *Phasaël*, de *Mariamne*, de *Phésina* et d'*Antonia*.

La tour d'Hippicos, ainsi nommée en l'honneur d'un des amis d'Hérode, était située au nord de Sion ; sa forme était carrée ; chacune de ses faces avait vingt-cinq coudées de longueur, sur trente seulement de hauteur. Cette tour, à partir de ce point, était surmontée d'un édifice à double étage enrichi de superbes appartements de cinquante-cinq coudées de hauteur ; ce qui donnait en tout à la tour une élévation de quatre-vingt-cinq coudées.

Phasaël était placée à l'orient d'Hippicos ; elle portait le nom du frère d'Hérode, qui l'avait fait bâtir en son honneur. Elle avait quarante coudées de hauteur sur autant de largeur. Sur la plate-forme que formait la partie supérieure

de cette tour, s'élevait un vestibule haut de dix coudées, et environné de tourelles, du milieu duquel s'élançait dans les airs une tour de quarante coudées de haut, dans laquelle on avait pratiqué des logements ; ce qui donnait à cette forteresse une élévation de quatre-vingt-dix coudées.

A l'orient d'Hippicos et de Phasaël, et dans la même ligne, se trouvait une autre tour, non moins remarquable qu'elles par sa forme et sa beauté, celle de *Mariamne*, ainsi appelée par Hérode, pour perpétuer le nom de Mariamne, son épouse infortunée ; inférieure aux autres par la force, elle les surpassait en richesses et en magnificence. Ces trois forteresses, que Titus avait voulu conserver comme un témoignage à la postérité de la grandeur de sa victoire, furent, plus tard, comme nous l'avons déjà vu, rasées par les ordres de l'empereur Adrien.

Au nord de Mariamne, s'élevait une quatrième tour, appelée *Phésina* (1), qui flanquait la ville inférieure vers le couchant ; c'est l'ancienne tour de David, dont il est parlé dans

---

(1) Le château, appelé par les chrétiens *la tour des Pisans*, est bâti sur les ruines de *la tour Phésina*. L'origine du nom de *la tour des Pisans* est inconnue.

le livre des cantiques. De son faîte on pouvait sans peine découvrir, au lever du soleil, toute la Palestine, d'un côté, la Méditerranée, distante de quatorze lieues, et, de l'autre, l'Arabie. C'est devant *Phésina* que Titus, voulant assiéger Jérusalem, établit son quartier ; c'est encore de ce côté-là qu'il fit la brèche qui lui donna entrée dans la ville neuve.

La fameuse tour *Antonia*, bâtie par Hircan, et à laquelle Hérode voulut donner le nom d'Antoine, son bienfaiteur, était située à l'angle du temple, et près du palais de Pilate. Un rocher de cinquante coudées de hauteur, et devenu inaccessible par le soin qu'avait eu Hérode de le faire incruster de marbre poli du pied au sommet, lui servait de base ; ce qui devait la rendre imprenable ; aussi les Romains, pour s'en rendre maîtres, durent-ils profiter du temps de la nuit, pendant laquelle les gardes étaient endormies. On eût pris cette forteresse pour un palais, tant elle était vaste et remplie d'appartements et de salles de bains ; elle était surmontée d'une tour dont la hauteur n'était pas moindre de soixante-dix coudées, et du faîte de laquelle on pouvait découvrir tout le temple.

“ Du côté du septentrion, dit Josèphe (1), un palais royal qui joignait ces tours surpassait en magnificence et en beauté tout ce que l'on en saurait dire, tant sa structure et sa somptuosité semblaient combattre à l'envie à qui le rendrait plus admirable. Un mur de trente coudées de haut l'enfermait avec des tours également distantes et d'une excellente structure. Ses appartements étaient si superbes, que les salles destinées aux festins pouvaient contenir cent lits, qui servaient à se mettre à table. La variété des marbres et des raretés qu'on y avait assemblés était incroyable. On ne pouvait voir sans étonnement la longueur et la grosseur des poutres qui soutenaient le comble de ce merveilleux édifice ; l'or et l'argent éclataient partout dans les ornements des lambris et dans la richesse des ameublements. On y voyait un cercle de portiques soutenus par des colonnes d'une grande beauté ; et rien ne pouvait être plus agréable que les espaces laissés à découvert entre ces portiques ; ils étaient embellis de diverses plantes, de belles promenades, de clairs viviers et de fontaines saillantes qui jetaient l'eau par plusieurs figures de bronze ;

---

(1) Jos. de bell. lib. V, c. XIII.

tout autour de ces eaux étaient des volières de pigeons. ”

Jérusalem ne posséda pas avec moins d'orgueil le palais que Salomon avait fait bâtir auprès du temple ; ce palais, appelé *Maison royale du Liban*, n'était que de deux étages ; il était supporté de plusieurs rangs de colonnes de cèdre, et percé d'un grand nombre de fenêtres de tous les côtés, pour y entretenir la fraîcheur en été. L'édifice était précédé d'un porche de grandes et belles colonnes qu'ornaient les plus riches sculptures. Salomon l'avait embelli de deux cents boucliers d'or. Ce fut dans ce palais que ce prince fit tant de fois admirer et la sagesse de ses paroles et la justice de ses jugements, qu'il rendait assis sur un trône d'ivoire, qui était tout couvert de lames d'or. Ce trône était d'une grandeur et d'une richesse surprenantes ; deux gros lions en soutenaient les deux bras, et douze lionceaux, placés en deux rangs sur ses degrés, et tout revêtus d'or, en fesaient ressortir la beauté et la magnificence.

Josèphe, en parlant de l'enceinte de Jérusalem, distingue trois murailles différentes : la première, bâtie par David et Salomon, servait à séparer le mont Sion du mont Acra ; la se-

conde, commençant à la porte de Sion, s'avançait au travers d'Acra vers le nord, puis se repliait vers la porte ancienne sur la tour Antonia, où elle venait finir ; la troisième prenait à la tour d'Hippicos, placée à l'ouest de la porte de Sion, avec laquelle elle communiquait par un mur, et s'étendait droit vers le nord jusqu'à la tour *Phésina* ; on croit que c'est Agrippa qui fit continuer cette dernière muraille, pour renfermer dans la ville le quartier de Bezetha.

On pénétrait autrefois dans Jérusalem par douze portes, dont voici les principales :

La porte des *Troupeaux*, située à l'orient, près de la piscine probatique, ainsi appelée, parce que l'on fesait passer par cette porte les victimes destinées aux sacrifices. Elle est connue aujourd'hui sous le nom de *Porte de St. Etienne*, parce qu'elle conduit au lieu où ce saint fut martyrisé.

La porte de *Bezetha*, ou d'*Ephraïm ;* c'est par-là que Godfroy de Bouillon entra dans la ville.

La porte de *Damas*, par laquelle les pélerins devaient passer pour pénétrer dans Jérusalem ; on croit que Simon le Cirénéen venait par cette porte, lorsqu'on le contraignit de se charger de la croix du Sauveur.

La porte *Judiciaire* tire son nom des jugements qu'on y rendait autrefois ; elle est maintenant renfermée dans la ville ainsi que le Calvaire, près duquel elle se trouve. Ce fut par-là que Jésus-Christ sortit pour aller au lieu du supplice.

La porte de *Joppé*, était placée à l'occident, à peu de distance au sud de la tour d'Hippicos.

La porte de *Sion*, était située au sud de Jérusalem, et dans la direction de la muraille que flanquait la tour d'Hippicos.

La porte *Sterquiline* ou des égoûts, était ainsi appelée des immondices qui, près de là, se déchargeaient dans le torrent de Cédron. Les archers firent passer Jésus-Christ par cette porte, après qu'ils l'eurent arrêté à Gethsémani ; elle est située au sud de la ville.

La porte *Dorée*, ainsi appelée, parce que anciennement elle était dorée et tenait au parvis du temple, se trouve à l'est, où elle donne sur la vallée de Josaphat. Ce fut par cette porte que le Sauveur, venant de Bethphagé, fit son entrée triomphante dans Jérusalem. L'empereur Héraclius, après avoir retiré la sainte croix des mains des Perses, voulut y entrer par la même porte. Les Turcs l'ont murée, parce qu'ils croient que c'est par-là que les

Chrétiens pénètreront un jour dans la ville, pour s'en rendre maîtres. Ce que j'ai dit plus haut, en parlant de la ruine de Jérusalem, ne permet guère de douter que cette porte ne soit postérieure à cet événement.

M. D'Anville, dans sa dissertation sur l'étendue de Jérusalem, a prouvé par les mesures et les positions locales, que l'ancienne ville des Juifs ne pouvait être beaucoup plus vaste que la moderne, dont l'enceinte comporte environ 2,125 toises, c'est-à-dire, l'espace d'une lieue environ ; elle occupait presque le même emplacement, si ce n'est qu'elle enfermait le mont Sion, et qu'elle laissait en dehors le Calvaire. Les murs actuels présentent quatre faces aux quatre vents, et forment un carré long, dont le grand côté court d'orient en occident. Leur hauteur est, en quelques endroits, de cent pieds environ sur trente d'épaisseur, avec des tours carrées de distance en distance.

Jérusalem n'a plus que sept portes, à savoir :

1° La porte *Bal-el-Kzalil*, ou Bien-aimée, qui met sur la route de Bethléem.

2° La porte *Bab-el-Nabi-Dahoud*, la porte du prophète David. Elle conduit au mont Sion, où se trouve son tombeau.

3° *Bal-el-Maugrabé*, des Maugrabins ou Bar-

baresques ; c'est l'ancienne porte sterquiline, dont elle porte encore le nom.

4° La porte *Bal-el-Daharie,* c'est la porte d'or dont il a été question plus haut.

5° La porte *Bab-el-Sidi-Mariam,* la porte de Marie, parce qu'elle mène à son tombeau, qui se trouve dans le torrent de Cédron ; tous les voyageurs la désignent sous le nom de porte de St. Etienne.

6° La porte *Bab-el-Tahara,* la porte de l'aurore ; elle est située au nord de la ville, et conduit à la grotte de Jérémie.

7° La porte *Bab-el-Hamoud* ou *Bal-el-Cham,* la porte des colonnes ou de Damas ; elle met sur le chemin qui conduit aux tombeaux des rois et de Damas.

Le mur d'enceinte, tel qu'il existe aujourd'hui, ne remonte qu'à l'an 1534, époque à laquelle Soliman, fils unique de Sélim I, le fit construire, comme le prouvent les inscriptions arabes placées dans quelques parties de la muraille. Ce prince, en traçant le plan de cette enceinte, avait eu dessein, dit-on, d'y renfermer le mont Sion ; mais la chose manqua par la faute de l'architecte, à qui il en avait confié le soin ; pour le punir de sa désobéissance à ses ordres, il le condamna à perdre la tête.

Je m'arrête ici, cher ami, pour ne pas surcharger la présente lettre ; les suivantes achèveront de te faire connaître la moderne Jérusalem dont je viens d'entamer la description.

Adieu.



LETTRE XXII.

Jérusalem, 21 mars 1845.

Cher Alfred,

Notre premier soin en arrivant à Jérusalem, a été de nous acquitter de certaines visites que nous dictait la politesse, et dont nous ne pouvions décemment nous dispenser. Nous voulûmes commencer par notre consul, M. Young ; mais il était absent ; le besoin de protéger un sujet anglais accusé d'avoir tué un Arabe le retenait presque constamment, depuis quelques jours, auprès du pacha, devant qui le procès s'instruisait. Le vice-gérant du consulat français, M. Barrère, nous avait puissamment aidés de son intervention dans l'affaire de la quarantaine ; nous allâmes lui en témoigner notre reconnaissance.

Notre troisième et dernière visite fut au révérendissime supérieur de Terre-Sainte, le Père *Seraphino*, que nous remerciâmes de l'offre qu'il nous fit d'un logement dans le couvent, en le priant de le réserver aux étrangers que la fête de Pâque, à laquelle nous touchions, ne manquerait pas d'attirer à Jérusalem ; et, en effet, il est depuis lors arrivé trois officiers français, qui en ont été mis en possession. Les noms de ces officiers sont, MM. Dumoiron, Freycinet et Turelle, tous trois de la *Créole*, vaisseau de la station française en Syrie.

Le palais de Pilate est le premier monument de Jérusalem que nous ayons visité ; c'est aujourd'hui une espèce de corps-de-garde, où stationne un piquet d'hommes armés. Au point de vue de l'art, cet édifice n'a rien de remarquable ; rien n'y confirme ce que raconte l'histoire de la passion des anciens Romains pour tout ce qui tient aux jouissances matérielles de la vie ; c'est une exiguité d'appartements, c'est une irrégularité de distributions internes qui choquent l'œil ; rien n'y trahit l'art ni le goût des maîtres du monde ; aussi croit-on généralement que Pilate n'a jamais habité ce palais, dont la construction, quoiqu'en disent quelques auteurs, est d'une date postérieure à la ruine de Jérusalem par l'armée de Tite.

Du toît où nous montâmes, et qui est plat comme tous ceux du pays, nous découvrîmes, du côté du midi, la fameuse mosquée d'Omar, dont nous n'étions séparés que par l'aire qui l'environne. Bâtie sur le mont *Moria*, au lieu même où s'élevait autrefois le temple de Salomon, cette mosquée occupe une partie notable de la ville. Objet du plus grand respect de la part des Musulmans qui la placent immédiatement après celles de la Mecque et de Médine, l'entrée en est interdite sous peine de mort aux Chrétiens, comme le prouve le fait suivant, arrivé à un gentilhomme italien de nos connaissances, du nom de Marrelli, qui, ces jours derniers, pour avoir tenté d'y pénétrer, a failli y perdre la vie. Il avait franchi sans peine le mur d'enceinte, et allait, après avoir traversé le parvis de la mosquée, atteindre les degrés qui y conduisent, lorsque des cris, brutalement accentués, vinrent le glacer d'effroi. " Mort au Chrétien ! mort au Chrétien ! " et, en même temps, l'air s'obscurcit d'énormes morceaux de pierre, qu'on se prit à lui lancer de mille côtés à la fois. Averti du danger qui le menaçait, il voulut fuir ; mais, en fuyant, il fut atteint de plusieurs projectiles, et blessé assez grièvement. Il eut toutefois le bonheur de

mettre la muraille entre lui et ses persécuteurs ; sans quoi il fût tombé victime de leur fureur. Ce fanatisme ne se ralentit pas ; il est toujours le même ici. Le prince de Joinville lui-même, lors de l'excursion qu'il fit, il y a quelques années à Jérusalem, eut besoin de toute la puissance de l'autorité locale, pour pouvoir pénétrer impunément dans cette mosquée ; un régiment entier avait été chargé de le protéger contre les insultes et les coups de la populace, qui autrement l'eût impitoyablement immolé à ses haines religieuses.

La mosquée d'Omar, comme je l'ai dit plus haut, occupe le site même du temple de Salomon. Commencé en 2992 avant l'ère chrétienne, ce temple fut achevé l'an 3000, et dédié au Seigneur l'année suivante. Nabuchodonozor, la onzième année de Sédécias, l'an du monde 3416, le ruina de fond en comble. Cyrus, la première année de son règne, permit à Zorobabel de le tirer de ses ruines ; l'ouvrage ne fut toutefois terminé que l'an 3489, la vingtième année après le retour de la captivité. Hérode entreprit de le rebâtir, l'an 18 de son empire ; il commença à en jeter les fondements l'an du monde 3987, et ne l'acheva que l'an 3996. Ce dernier temple ne subsista qu'envi-

ron soixante-dix-sept ans ; il fut brûlé l'an de Jésus-Christ 70, pendant le siége de Jérusalem par les Romains.

Josèphe, qui avait vu ce dernier temple, en donne une assez ample description : la voici telle que je la trouve dans son histoire des Juifs.

“ Pour conduire, dit-il, à sa perfection un ouvrage si prodigieux, il se passa des siècles entiers ; on y employa tous les trésors que la dévotion des peuples venait y offrir à Dieu de toutes les parties du monde. Il suffit pour faire juger de la grandeur de cette entreprise, de dire qu'outre le circuit supérieur, on éleva de 300 coudées, et, en quelques endroits, davantage la basse partie du temple ; les pièces qu'on y fit entrer avaient 40 coudées de long. Ainsi ce qui paraissait impossible, se trouva enfin exécuté par l'ardeur et la persévérance incroyables, avec lesquelles le peuple y employa si libéralement son bien.

“ Que si ces fondations étaient merveilleuses, ce qu'elles soutenaient n'était pas moins digne d'admiration : on bâtit dessus une double galerie supportée par des colonnes de marbre blanc d'une seule pièce de 25 coudées de hauteur ; et les lambris de bois de cèdre en étaient si

parfaitement beaux, si bien joints et si bien polis, que pour ravir les yeux, ils n'avaient besoin ni de l'aide, ni de la sculpture, ni de la peinture. La largeur de ces galeries était de 30 coudées, leur longueur de six stades ; elles se terminaient à la tour Antonia.

" Tout l'espace à découvert était pavé de diverses sortes de pierres. Le chemin par lequel on descendait au second temple avait, à droite et à gauche, une balustrade de pierre de trois coudées de haut, dont le travail était très-délicat ; et l'on y voyait, d'espace en espace, des colonnes, sur lesquelles étaient gravés en caractères grecs et romains des préceptes de continence et de pureté, pour faire connaître aux étrangers qu'ils ne devaient pas prétendre d'entrer dans un lieu si saint ; car ce second temple portait aussi le nom de *saint*. On y montait du premier par quatorze degrés ; sa forme était quadrangulaire, et il était enfermé d'un mur, dont le dehors, qui avait quarante coudées de haut, était tout couvert de degrés, tandis que la hauteur du dedans n'était que de vingt-cinq coudées ; mais, comme ce mur était construit sur un lieu élevé, où l'on montait par des degrés, on ne le pouvait voir entièrement par dedans, parce qu'il était couvert de la montagne.

" Quand on avait franchi ces quatorze degrés, on trouvait un espace de trois cents coudées tout uni, qui allait jusqu'à ce mur. On montait alors cinq autres degrés, pour arriver aux portes de ce temple. Il y en avait quatre vers le septentrion, quatre vers le midi, et deux vers l'orient.

" L'oratoire destiné aux femmes était séparé du reste par un mur ; et il y avait deux portes, l'une du côté du midi, et l'autre du côté du septentrion, par lesquelles seules on y entrait. L'entrée de cet oratoire était permise non seulement aux femmes de notre nation, qui demeuraient dans la Judée, mais aussi à celles qui venaient par dévotion des autres provinces, pour rendre leurs hommages à Dieu. Le côté qui regardait l'occident était fermé par un mur, où il n'y avait pas de porte. Entre les portes dont j'ai parlé, et du côté du mur qui était audedans, près de la trésorerie, il y avait des galeries soutenues par des grandes colonnes, qui, bien qu'elles ne fussent pas enrichies de beaucoup d'ornements, ne le cédaient pas toutefois en beauté à celles qui étaient au-dessous. De ces dix portes dont j'ai parlé, il y en avait neuf toutes couvertes, avec leurs gonds mêmes, de lames d'or et d'argent ; la dixième, qui était

hors du temple, l'était d'un cuivre de Corinthe plus précieux que l'or et l'argent. Ces portes étaient toutes à deux panneaux ; et chaque panneau mesurait trente coudées de haut et quinze de large.

" Lorsqu'on était entré, on trouvait à droite et à gauche des salons de quatre-vingts coudées en carré sur cinquante de hauteur, faits en forme de tours ; ils étaient soutenus chacun par deux colonnes, dont la grosseur était de douze coudées. Quant au portail à la corinthienne placé du côté de l'orient, par lequel les femmes entraient, et qui était opposé au portail du temple, il surpassait tous les autres en grandeur et en magnificence ; il avait cinquante coudées de haut, et ses portes en avaient quarante. Les lames d'or et d'argent dont elles étaient couvertes, étaient plus épaisses que celles dont Alexandre, père de Tibère, avait fait couvrir les neuf autres. On montait par quinze degrés depuis le mur qui séparait les femmes d'avec les hommes jusqu'au grand portail du temple ; et il fallait en monter vingt autres pour aller gagner les autres portes.

Le temple, ce lieu saint consacré à Dieu, était placé au milieu. On y montait par douze degrés ; la largeur et la hauteur de son fron-

tispice étaient de cent coudées ; mais il n'y en avait que soixante dans son enfoncement et sur le derrière, parce que, sur le devant et à son côté, étaient deux élargissements de vingt coudées chacun ; c'étaient comme deux bras qui s'étendaient pour embrasser et recevoir ceux qui y entraient. Son premier portique, qui était de soixante-dix coudées de haut et de vingt-cinq de large, n'avait pas de porte ; parce qu'il représentait le ciel qui est visible et ouvert à tout le monde. Tout le devant de ce portique était doré, et tout ce que l'on voyait à travers dans le temple l'était aussi ; les yeux pouvaient à peine en soutenir l'éclat.

“ La partie extérieure du temple était séparée en deux ; et de ces deux parties celle qui paraissait la première s'élevait jusqu'au comble. Sa hauteur était de quatre-vingt-dix coudées, sa longueur de cinquante, et sa largeur de vingt. La porte du dedans était couverte de lames d'or, comme je l'ai dit, et les côtés du mur qui l'accompagnaient étaient tout dorés. On voyait au-dessus des pampres de vigne de la grandeur d'un homme, d'où pendaient des raisins ; tous ces ornements étaient d'or. De cette autre partie du temple la plus intérieure était la plus basse ; ses portes qui étaient d'or avaient

cinquante coudées de haut et seize de large. Il y avait au-devant un tapis babylonien de pareille grandeur, où l'azur, le pourpre, l'écarlate et le lin étaient mêlés avec tant d'art, qu'on ne le pouvait voir sans admiration ; ils représentaient les quatre éléments soit par leurs couleurs, soit par les choses dont ils tenaient leur origine ; car l'écarlate représente le feu ; le lin la terre, qui le produit ; l'azur l'air ; et le pourpre la mer, d'où il est tiré. Tout l'ordre du ciel était aussi retracé sur ce beau tapis à l'exception des signes.

“ On entrait de là dans la partie inférieure du temple qui avait soixante coudées de long, autant de haut et vingt de large. Cette longueur de soixante coudées était divisée en deux parties inégales, dont la première était de quarante. On y voyait trois choses si admirables que l'on ne pouvait se lasser de les regarder, le chandelier, la table et l'autel des encensements ; ce chandelier avait sept branches sur lesquelles étaient sept lampes qui représentaient les sept planètes ; les douze pains placés sur la table marquaient les douze signes du zodiaque et la révolution de l'année ; les treize sortes de parfums que l'on mettait dans l'encensoir signifiaient que c'est de Dieu que toutes choses procèdent, et qu'elles lui appartiennent.

“ L'autre partie du temple la plus intérieure était de vingt coudées. Elle était aussi séparée de l'autre par un voile ; il n'y avait alors rien dedans. L'entrée n'en était pas seulement défendue à tout le monde ; il n'était pas même permis de la voir ; on la nommait le *Sanctuaire* ou le *Saint des Saints.* Il y avait tout-à-l'entour plusieurs bâtiments à trois étages ; on pouvait passer des uns dans les autres, et y aller par chacun des côtés du grand portail. Comme la partie supérieure était plus étroite, elle n'avait pas de semblables bâtiments ; aussi n'était-elle pas si magnifique. En revanche, elle était plus élevée que l'autre de quarante coudées. Ainsi toute sa hauteur était de cent coudées.

“ Il n'y avait rien dans toute la face extérieure du temple qui ne ravît les yeux d'admiration, et qui ne frappât l'esprit d'étonnement ; car il était tout couvert de lames d'or si épaisses que dès que le jour commençait à paraître on n'en était pas moins ébloui qu'on l'aurait été par les rayons du soleil. Quant aux autres côtés, où il n'y avait pas d'or, les pierres en étaient si blanches, que cette superbe masse paraissait de loin aux étrangers qui la voyaient pour la première fois, comme une montagne couverte de neige.

“ Toute la couverture du temple était semée et comme hérissée de branches ou pointes d'or fort aigues, afin d'empêcher les oiseaux de s'y abattre, et de la salir ; une partie des pierres dont elle était bâtie avaient quarante-cinq coudées de long, cinq de haut et six de large. L'autel qui était devant le temple avait cinquante coudées en carré et quinze en hauteur. Il était assez difficile d'y monter du côté du midi ; on l'avait construit sans donner un seul coup de marteau. Une balustrade d'une pierre parfaitement belle, et d'une coudée de haut environnait le temple et l'autel, et séparait le peuple des sacrificateurs. ”

Après s'être emparé de Jérusalem, Omar ayant demandé à Sophrone, qui en était alors patriarche, en quel lieu il pouvait bâtir une mosquée, celui-ci lui montra la place où avait subsisté autrefois le temple du Seigneur, et où, sous un morceau de débris et de décombres, se trouvait, d'après l'opinion populaire, la pierre même sur laquelle Jacob s'était endormi, lorsqu'il eut la vision de l'échelle mystérieuse. Le local ne pouvait mieux convenir au dessein du vainqueur. Aussi s'empressa-t-il de donner, sur-le-champ, ses ordres pour qu'on déterrât cette pierre merveilleuse ; après quoi il fit éle-

ver au lieu même où il l'avait, dit-on, découverte, la mosquée qui porte encore aujourd'hui son nom.

Vue de la terrasse du palais de Pilate la mosquée d'Omar présente un magnifique coup-d'œil ; sa position, son étendue, la délicatesse de ses formes, tout contribue à la rendre digne d'admiration. La grande place *El-Harem* forme un parvis qui peut avoir cinq cents pieds de long sur une soixantaine de largeur. Ce parvis a pour bornes, à l'orient et au midi, les murailles mêmes de la ville ; à l'occident, des édifices turcs, appartenant à des particuliers ; et, au nord, les ruines du prétoire et le nouveau palais de Pilate.

" Douze portiques placés à des distances inégales les uns des autres, et tout-à-fait irréguliers comme les cloîtres de l'Alhambra donnent, dit M. Chateaubriand, entrée sur ce parvis. Ils sont composés de trois ou quatre arcades ; et quelquefois ces arcades en soutiennent un second rang ; ce qui imite assez bien l'effet d'un double aqueduc. Le plus considérable de ces portiques correspond à l'ancienne *Porta Speciosa* (la Belle Porte), connue des Chrétiens par un miracle de St. Pierre. Il y a des lampes sous ces portiques.

" Au milieu de ce parvis on en trouve un plus petit qui s'élève de six à sept pieds comme un terrain sans balustrades, au-dessus du principal. Ce second parvis, selon l'opinion commune, a deux cents pas de long sur cent cinquante de large ; on y monte de quatre côtés par un escalier de marbre ; chaque escalier est composé de huit degrés.

" Au centre de ce parvis supérieur s'élève la fameuse mosquée de la *Roche*. Tout autour de la mosquée est une citerne, qui tire son eau de l'ancienne *Fontaine Scellée*, et où les Turcs font leurs ablutions avant la prière.

" Le temple est octogone ; une lanterne également à huit pans et percée d'une fenêtre sur chaque face couronne le monument ; cette lanterne est couverte d'un dôme. Une flèche d'assez bon goût, terminée par un croissant, surmonte tout l'édifice, qui ressemble à une tente arabe élevée au milieu du désert.

" Les murs sont revêtus extérieurement de petits carreaux ou de briques de différentes couleurs ; ces briques sont chargées d'arabesques et de vers du coran écrits en lettres d'or. Les huit fenêtres de la lanterne sont ornées de vitreaux ronds et coloriés. "

Mme Belzoni avait réussi, sous le costume

arabe, à s'introduire dans cette mosquée ; mais la crainte d'être reconnue dans un tel lieu, et de payer cher sa curiosité, dans le cas qu'elle y fût arrêtée, ne lui quitta guère le loisir de la parcourir en détail ; aussi la description qu'elle en a laissée est-elle fort incomplète. D'autres ont heureusement suppléé au défaut de son travail : des voyageurs anglais, soient qu'ils y aient pénétré eux-mêmes furtivement, ce qui n'est pas incroyable, attendu leur intrépidité, et souvent même leur témérité quand il s'agit de contenter leur envie de voir ; soient qu'ils aient recueilli leurs renseignements de la bouche de quelques bons Musulmans, nous donnent comme suit la description de l'intérieur de ce monument. Le parvis extérieur en est de marbre gris, et les murs revêtus de marbre blanc, poli avec le plus grand soin. Vingt-quatre colonnes, d'un marbre brun, en forment la nef, et vingt-quatre petits carreaux soutiennent le toit, où brillent la sculpture et la dorure. Le dôme est supporté par un second cercle de seize colonnes, dont l'extérieur est parfaitement peint avec des arabesques dorées, et au milieu desquelles sont suspendus plusieurs vases antiques d'or et d'argent, offrandes de quelques pieux sectateurs du prophète. La célèbre pierre, appelée la

pierre sacrée de Dieu, est placée immédiatement au-dessous de ce dôme. Cette pierre, qui est calcaire et de forme irrégulière, est fort vénérée des Mahométans, qui croient que c'est de là que Mahomet s'est élancé vers le ciel, accompagné de Gabriel qui lui servait de guide. " J'étais couché, dit-il (1), entre les collines Safa et Merva, lorsque Gabriel, s'approchant de moi, m'éveilla. Il conduisait *Elborak* (l'Etincelante), jument d'un gris argenté, dont la démarche est si vive qu'à chaque pas qu'elle fait, elle s'allonge autant que la meilleure vue peut s'étendre. Ses yeux brillaient comme des étoiles. Elle déploya ses deux grandes aîles d'aigle ; je m'approchai ; elle se mit à ruer. *Tiens-toi tranquille,* lui dit Gabriel ; *obéis à Mahomet.* La jument répondit : *Le prophète Mahomet ne me montera pas, que tu n'aies obtenu qu'il me fasse entrer en paradis au jour de la résurrection.* Je le lui promis ; alors elle se laissa monter, et dans l'instant nous fûmes aux portes de Jérusalem. En entrant dans le temple, je rencontrai Abraham et Jésus. Je fis la prière avec eux. Quand elle fut finie, une échelle de lumière descendit tout-à-coup du

---

(1) Coran, ch. XVII.

ciel ; nous parcourûmes, avec la promptitude de l'éclair, l'immense étendue des airs."

Cette pierre merveilleuse est entourée d'une balustrade basse, en bois, et couverte par un dais de satin vert et rouge. Précisément au-dessous est la cavité, appelée *caverne de Dieu*, où se trouvent les cinq niches désignées sous les noms de places de Salomon, de David, d'Abraham, de Gabriel et de St. Jean. Elle contient le *puits des âmes*, ou l'entrée des enfers, le lieu de la prière, l'épée (longue de 14 pieds) d'Ali, neveu de Mahomet, les oiseaux de Salomon, les grenades de David et la selle de la jument *Elborak*. Un large pupitre y soutient un exemplaire original du coran, dont les feuilles ont quatre pieds de longueur. Le cercle extérieur renferme la fontaine dans laquelle se plongent les vrais croyants ; et, près de l'entrée, à l'orient, est une dalle ou tablette de pierre à paver, de marbre vert, portant l'empreinte de dix-huit clous d'argent, dont trois seulement, avec une partie du quatrième, restent encore ; les autres n'y sont plus ; ils ont disparu, pour marquer l'accomplissement de certaines grandes époques.

La mosquée d'Omar n'a pas de cloches ; le coran en proscrit sévèrement l'usage. Pour

appeler les croyants à la prière, les prêtres musulmans montent, plusieurs fois dans la journée, sur la galerie qui règne autour de chaque minaret, et de là font entendre un chant qui n'a rien de désagréable. Un des plus riches ornements d'*El-Sakara*, c'est la *chaire* ou *pupitre*, dans laquelle le ministre de la religion lit et commente la loi ; elle est construite en marbre blanc, à l'exception des petits piliers qui la soutiennent, et qui sont en vert antique. De quelque côté qu'elle se présente à l'œil, elle offre l'aspect le plus pittoresque ; c'est le travail d'un architecte européen, le premier à qui on ait voulu confier un ouvrage de ce genre, dans un lieu aussi respecté de toute la secte.

Adieu.



LETTRE XXIII.

Jérusalem, 21 mars 1845.

(*Suite de la précédente.*)

Cher Alfred,

Après avoir considéré à loisir l'extérieur de la mosquée d'Omar, nous descendîmes dans la rue qui sépare aujourd'hui le palais de Pilate du prétoire, où le Sauveur fut autrefois flagellé par ses bourreaux. Chemin fesant, notre *Cicerone* voulut nous montrer l'endroit de la maison de Pilate, d'où a été enlevée la *Scala Santa* (le saint escalier) que Jésus monta, pour arriver aux appartements de son juge, et qui se trouve maintenant à Rome, La chapelle de la flagellation, où nous entrâmes ensuite, appartient aux Pères de Terre-Sainte. Elle ne manque pas

d'élégance ; la garde en est confiée à un vénérable frère, qui y séjourne depuis plus de quarante ans. Jamais, cher Alfred, mon âme ne fut, nulle part plus qu'en ce lieu, en proie à de vives émotions ; à genoux près du trou où la colonne fut dressée, et les lèvres collées sur le vert antique qui aujourd'hui en désigne la place, je sentis s'échapper de mes yeux de brûlantes larmes, dont mes joues furent tout arrosées. L'esprit livré à de profondes pensées, je ne pouvais assez contempler ce théâtre des humiliations et des souffrances de mon Dieu ; les murs de ce triste séjour semblaient me les redire. Mes compagnons avaient satisfait leur piété ; ils avaient même, en grande partie, parcouru la chapelle, pour en examiner les peintures, que je n'avais pu encore m'arracher à mes réflexions. J'aurais tout donné au monde, pour demeurer plus long-temps dans ce sanctuaire ; mais mes compagnons s'apprêtaient à partir ; force me fut donc de faire violence à mes sentiments, pour les suivre. Je sollicitai, et j'obtins, en partant, la faveur d'y venir offrir le lendemain le saint sacrifice de la messe.

“ Les soldats, dit l'Evangile, ayant fait une couronne d'épines, ils la lui mirent (à Jésus) sur la tête, et le revêtirent d'une robe de pourpre.

“ Ensuite ils vinrent à lui, et lui dirent : Nous te saluons, roi des Juifs ; et ils lui donnèrent des soufflets.

“ Pilate sortit encore et leur dit : *Le voilà ;* je vous l'amène dehors, afin que vous sachiez que je ne le trouve coupable d'aucun crime.

“ Jésus sortit donc, portant une couronne d'épines et une robe de pourpre ; et Pilate leur dit : *Voilà l'Homme !*

“ Mais les princes des prêtres et leurs officiers l'ayant vu, s'écrièrent : *Crucifiez-le ; crucifiez-le.*”

La place de l'*Ecce Homo* n'est qu'à quelques pas du palais de Pilate et du prétoire ; c'est une arcade, d'une quarantaine de pieds de hauteur, dont la partie supérieure est percée d'une fenêtre, d'où l'on prétend que le Sauveur fut montré au peuple. Suivant la tradition cette arcade serait la même qui a existé du temps de Jésus-Christ. Cette tradition est cependant loin d'être revêtue de l'authenticité requise pour mériter créance ; qu'on se rappelle ici ce qui a été dit plus haut, quand il a été question de la ruine de Jérusalem par Tite, et on s'en convaincra sans peine. Ce qui se dit du prétoire, doit se dire également de la maison de Pilate, de celle d'Hérode, de celle de Caïphe, et de

tous les autres édifices de la ville sainte, auxquels la piété rattache tant de souvenirs ; ils n'ont avec ceux dont ils portent les noms d'autre identité que celle du sol qu'ils recouvrent aujourd'hui.

La sentence qui condamna Jésus à la mort avait été prononcée au *Litrostothos ;* c'était une espèce de balcon pavé de marbre ou de pierres, ainsi que son nom l'indique, qui tenait au palais de Pilate. Ce fut là près, c'est-à-dire, presque vis-à-vis la chapelle de la flagellation, que le Sauveur reçut sur ses épaules le bois de sa croix. Sa première chute eut lieu cent pas plus loin, du côté du couchant, dans un lieu appelé *Caurus,* où une grosse colonne d'une dixaine de pieds de longueur, gisant aujourd'hui le long de la Voie Douloureuse, marque la station qu'on y fesait autrefois.

Jésus rencontra un peu plus loin sa sainte mère, qui s'était associée à quelques femmes, pour venir au-devant de lui.

La piété, pour perpétuer le souvenir des larmes que Marie donna en cet endroit à l'humiliante affliction de Jésus, y avait érigé une chapelle, connue sous le nom de *Notre-Dame des sept Douleurs ;* il n'en est plus rien aujourd'hui.

Cinquante pas au-delà, les Juifs, qui appréhendaient que Jésus exténué ne succombât totalement sous le poids de sa croix, et ne pût ainsi arriver au Golgotha, arrêtèrent un homme de Cyrène, appelé Simon, qui revenait des champs, et le forcèrent de la porter, en marchant devant lui (1). Le lieu où cette scèné se passa, est indiqué par une pierre d'assez grande dimension, qui maintenant est de niveau avec le reste du pavé. La rue, cinquante pas plus loin, fait un coude, et prend la direction du midi. A droite, presque en y débouchant, se voit une demeure dite du pauvre Lazare, et, à quelques pas de là, sur la gauche, celle du mauvais riche.

" Il y avait un homme riche qui était vêtu de pourpre et de fin lin, et qui se traitait magnifiquement tous les jours.

" Il y avait aussi un pauvre, appelé Lazare, tout couvert d'ulcères, couché à sa porte, qui eût bien voulu se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche ; mais personne ne lui en donnait ; et les chiens venaient lécher ses plaies.

" Or il arriva que le pauvre mourut, et fut

(1) Marc XVI, 21.

emporté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, et eut l'enfer pour son sépulchre." (1)

Plusieurs SS. Pères, avec un bon nombre de savants, parmi lesquels figure M. de Chateaubriand, sont portés à reconnaître dans ce récit quelque chose de plus qu'une parabole ; ils vont même jusqu'à y lire une histoire véritable. Comme ce fait n'intéresse pas la foi, chacun est libre d'abonder dans son sens, et de l'embrasser ou de le rejeter à sa guise.

La maison dite du pauvre Lazare est en pierres et percée de quelques misérables ouvertures ; nous ne voulûmes pas y entrer. Il n'en fut pas de même de la maison dite du mauvais riche, située vingt-cinq pas plus loin, où nous demandâmes permission de pénétrer. Cette maison est bien bâtie ; c'est aujourd'hui une pharmacie, où l'on conserve encore, dit-on, les vastes chaudières qui servaient autrefois à la confection de la nourriture que Ste. Hélène fesait distribuer aux pauvres de Jérusalem. Nous eussions été bien aises de les voir ; mais personne ne se présenta pour nous les montrer.

---

(1) Luc XVI, 19.

De là, après avoir fait quelques pas vers le midi, nous tournâmes sur notre gauche, pour reprendre la Voie Douloureuse, qui, en cet endroit, se dirige de nouveau vers l'occident. Jésus entrait dans cette rue, lorsqu'il aperçut dans la foule qui le suivait les saintes femmes qui fondaient en larmes.

" Or, il était suivi d'une grande multitude de peuple et de femmes, qui se frappaient la poitrine, et qui le pleuraient ;

" Mais Jésus, se tournant vers elles, leur dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ; mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. " (1)

On avait autrefois construit dans cet endroit une église, dont il n'existe plus aucune trace.

En continuant vers l'occident, nous arrivâmes, après avoir fait environ une centaine de pas, en face de la maison de la Véronique. Le texte sacré ne dit mot de cette pieuse femme ; son histoire est, au reste, si bien connue, que je m'abstiendrai d'en parler ici. On croit assez généralement que son nom de *Véronique* lui est venu de *Vera Icon*, qui, en grec, signifie *vraie image*. Les auteurs anciens qui font mention de

(1) St. Luc XXIII, 27.

cette femme, l'appellent *Bérénice ;* mais le nom de Véronique, que le peuple lui donnait, lui est resté.

A une centaine de pas de sa maison est la *porte judiciaire* ou *Struenus*, qui autrefois conduisait au Calvaire, dont elle n'est pas éloignée. Là les criminels devaient entendre lire la sentence de mort qui avait été prononcée contre eux dans la salle du conseil (1). Cette porte est aujourd'hui murée.

Notre but n'était pas de pousser plus loin,

---

(1) On doit au hasard la découverte de cette mémorable sentence, qui fut trouvée, en 1820, dans les ruines de l'ancienne ville d'Aquilla, dans le royaume de Naples. La science en est redevable aux commissaires des arts attachés à l'armée française. L'original est en hébreux ; il fut traduit en français par les membres de la commission, parmi lesquels figurait le célèbre Denon.

" Sentence rendue par Ponce Pilate, gouverneur de la Basse Galilée, statuant que Jésus de Nazareth souffrira la mort sur la croix.

" L'an 16 de l'empereur Tibère César, le 25 mars, dans la ville de la sainte Jérusalem, Anne et Caïphe étant prêtres sacrificateurs du peuple de Dieu, Ponce Pilate, gouverneur de la Basse Galilée, assis sur la chaire présidentielle du prétoire, condamne Jésus de Nazareth à mourir sur la croix entre deux voleurs ; la grande et notoire évidence du peuple disant que Jésus est 1° séducteur ; 2° séditieux ; 3° ennemi de la loi ; 4° et 5° qu'il s'appelle faussement le fils de Dieu et le roi d'Israël ; 6° enfin, qu'il est entré dans le temple, suivi d'une multitude portant en mains des branches de palmier.

" Ordre au premier centurion, Quillus Cornelius, de le conduire au lieu de l'exécution.

" Défense à qui que ce soit, pauvre ou riche, de s'opposer a la mort de Jésus.

" Les témoins qui ont signé la condamnation de Jésus sont 1° Daniel Robani, pharisien ; 2° Jacques Rarobabli ; 3° Raphaël Robani ; 4° Capet, citoyen.

" Jésus sortira de Jérusalem par la porte *Strucnus*."

pour le présent, notre pieuse course ; voulant profiter du reste de cette journée pour aller visiter la montagne de l'ascension, nous nous dirigeâmes vers la porte de Saint Etienne, au de là de laquelle nous nous trouvâmes incontinent sur l'un des versants de la vallée de *Josaphat.* Cette vallée, si célèbre dans l'Ecriture, où elle est appelée tantôt *vallée de Savé*, tantôt *vallée du roi*, et quelquefois *vallée de Melchisedech*, s'étend du nord au sud, et sépare la ville du mont des Oliviers, qui en forme, en partie, le versant oriental. Ce fut dans la vallée de Josaphat que

" Le roi de Sodome sortit au-devant de lui (Abraham), lorsqu'il revenait après la défaite de Chodorlahomor et des autres rois qui étaient avec lui.

" Mais Melchisedech, roi de Salem, offrant du pain et du vin, parce qu'il était prêtre du Très-Haut,

" Bénit Abraham, en disant : Qu'Abraham soit béni du Dieu Très-Haut, qui a créé le ciel et la terre. " (1)

Molock et Béelphégor y eurent leurs autels, qu'arrosa, plus d'une fois, le sang des victimes humaines.

---

(1) Genèse XIV, 17.

“ J'assemblerai, dit Joël (1), tous les peuples, et je les amènerai dans la vallée de Josaphat, où j'entrerai en jugement avec eux touchant Israël, mon peuple et mon héritage, qu'ils ont dispersé parmi les nations, et touchant ma terre, qu'ils ont divisée entre eux. ”

D'après une opinion aujourd'hui assez généralement reçue, la vallée de Josaphat devra servir de théâtre aux grandes et éternelles rétributions, tous les hommes devant y être cités au tribunal du souverain juge, pour être jugés en présence de toutes les nations de la terre, que la voix de la terrible trompette y aura rassemblées des quatre coins du monde. Il faut le dire cependant : cette opinion ne paraît guère fondée en raisons, puisqu'elle n'est nullement l'écho de l'antiquité. Plusieurs Saints Pères tels qu'Origène, St. Chrysostôme, St. Jérôme, St. Hilaire, n'ont jamais aperçu dans les paroles du prophète le sens que les modernes ont cru y découvrir. St. Jérôme va même jusqu'à dire, qu'il est ridicule de croire que le Sauveur veuille se manifester dans un lieu resserré, lui qui est la lumière du monde. Le géographe de la Terre-Sainte, cité sous le nom de Bède,

(1) Joël, III.

est, selon Dom Calmet, le premier qui ait placé cette vallée entre Jérusalem et le Mont des Oliviers.

Le nom de *Josaphat* est symbolique, comme celui de *vallée du carnage* (*in valle concisionis*), qui lui est donné au verset 14e du même chapitre ; il signifie le *jugement de Dieu*. Le prophète par *Josaphat* veut, disent de bons commentateurs, marquer la *vallée de Jezraël*, où était campée l'armée dé Cambyse, lorsque ce prince mourut à Ecbatane ou à Galbata, au pied du Carmel. Cette armée était nombreuse, et comptait dans ses rangs des soldats tirés d'un grand nombre de nations ; c'en est assez pour que Joël ait pu dire que toutes les nations étaient assemblées dans cette vallée. Le nom de *Josaphat* peut encore lui être venu du roi Josaphat, qui y fut enterré, et dont le tombeau s'y est conservé jusqu'à ce jour.

Les ravages du temps, la main destructive de la domination musulmane, et, plus encore, le bras vengeur de Dieu, ont fait de ces lieux, autrefois si pittoresquement accidentés, et, en même temps, si riches de verdure, un théâtre de désolation ; la mort semble avoir ici fixé son éternel séjour.

Avant de descendre dans la vallée, je m'ar-

rêtai quelques instants près de la porte St. Etienne, à contempler le triste tableau que mon œil venait d'embrasser ; j'aperçus, à droite, les hautes murailles de la ville, auxquelles la vallée elle-même, de ce côté-là, sert de fossé ; dans la même direction, le village de Siloë, situé en face de la célèbre fontaine du même nom, et au pied de la *montagne du scandale*, sur laquelle Salomon avait fait bâtir le palais où sa vertu de vieillard devait faire un si déplorable naufrage ; à gauche, la partie des murs par où les Croisés pénétrèrent dans la ville, et s'en rendirent maîtres ; sous mes pieds, le lit du Cédron, et, au-delà, le *tombeau de la Ste. Vierge, la grotte et le jardin de Gethsémani.* Ce tableau était terminé à l'orient par le Mont des Oliviers, dont les flancs, jadis couverts d'oliviers, ne présentent plus maintenant qu'un aspect désolant d'aridité et de nudité.

L'endroit de martyre de St. Etienne se voit à cent pas environ de la sortie qui porte son nom, dans le défaut de la pente rapide qui mène au Cédron.

" Alors (les Juifs, à qui St. Etienne venait de reprocher leur opiniâtreté) poussèrent de grands cris, en se bouchant les oreilles, et, s'étant tous jetés sur lui,

“ Ils le traînèrent hors de la ville, où ils le lapidèrent, les témoins ayant mis leurs habits aux pieds d'un jeune homme qui s'appelait Saul.

“ Pendant qu'ils le lapidaient, il invoquait Dieu, en disant : Seigneur Jésus, recevez mon esprit.” (1)

La tradition montre la pierre qui vit expirer ce généreux athlète de la foi naissante. L'impératrice Euxodie avait fait élever au même endroit une magnifique église, dont il ne reste plus maintenant le moindre vestige. Nous nous y arrêtâmes assez long-temps ; chacun essaya, en s'armant de cailloux, d'en détacher quelques parcelles.

Le torrent du Cédron commence vis-à-vis la porte St. Etienne, et presque en face du tombeau de la Ste. Vierge. Il dégorgeait autrefois dans la mer Asphaltite ; mais depuis que Jérusalem et tout le pays sont tombés sous l'anathème, ce torrent a, dit-on, cessé de couler ; il n'a même plus une larme à répandre sur les malheurs dont il a été témoin.

Le nom de Cédron, selon certains commentateurs, lui est venu de la quantité de cèdres qui

---

(1) Act. VII, 56.

jadis étaient plantés sur ses bords ; mais cette opinion est faible de raisons. Il paraît plus raisonnable d'admettre que ce nom lui a été donné ou à cause de l'obscurité de la vallée profonde où il serpente, et qui autrefois était ombragée des arbres que Salomon, au dire de Josèphe, y avait fait planter ; ou encore à cause des égouts de la ville qui jadis s'y déchargeaient.

Au moyen d'un pont en pierres, d'une seule arche, on le traverse pour arriver, de l'autre côté, au tombeau de la Ste. Vierge, et à la *grotte de l'agonie*, que nous ne voulûmes pas visiter pour le moment ; ajournant donc à un autre jour la visite de ces deux sanctuaires, nous entrâmes de suite dans le jardin de Gethsémani, qui n'en est pas éloigné.

“ Alors Jésus s'en alla avec eux (ses disciples) dans un lieu nommé Gethsémani, où il dit à ses disciples : Asseyez-vous ici, pendant que je m'en irai là près pour prier.

“ Et ayant pris Pierre et les deux fils de Zébédée, il commença à être saisi de tristesse et d'affliction.

“ Alors il leur dit : Mon âme est saisie d'une tristesse mortelle ; demeurez ici, et veillez avec moi.

“ Et s'étant un peu avancé, il se prosterna le

visage contre terre, priant et disant : Mon père, s'il est possible, que je ne boive pas ce calice ; néanmoins que ma volonté ne se fasse pas, mais la vôtre." (1)

Le ciel semble avoir veillé sur ce lieu, dont le nom lui est venu du grand nombre d'oliviers qui y croissaient autrefois, pour en écarter, du moins en partie, les coups de la destruction. Sept ou huit oliviers ont pu jusqu'à ce jour échapper à la ruine commune ; leur grosseur extraordinaire témoigne assez de leur haute antiquité. On tient qu'ils étaient là du temps de Jésus-Christ ; et véritablement il suffit de les voir, pour concevoir que cette croyance n'a rien que de très-plausible. " Car, quand on supposerait, dit le Père Géramb, que l'ordre donné par Tite, lors du siége de Jérusalem, d'abattre tous les arbres d'alentour, fût exécuté à la rigueur, il serait permis, et même raisonnable, de penser qu'il dût en échapper quelques-uns, comme dans une ville prise d'assaut, malgré l'ordre formel du général de tout passer au fil de l'épée, il est rare, très-rare que huit, dix personnes et même plus n'échappent au massacre. D'ailleurs, il est reconnu que les

(1) Matth. XXVI, 36.

oliviers vivent des milliers d'années ; et quand ceux dont je parle n'auraient sur les arbres de la même espèce d'autre avantage que celui d'avoir puisé leur sève dans une terre arrosée de la sueur et du sang du Fils de l'Eternel souffrant pour l'homme coupable, il y en aurait encore assez pour fixer l'attention du Chrétien, et mériter de sa part une sorte d'hommage."

Le jardin est entouré d'un mur de pierres sèches, de trois pieds de hauteur environ ; il a deux cents pas de long, sur cent quarante de large. Il appartient aux Pères de Terre-Sainte, qui y entretiennent un gardien, dont la charge est d'empêcher les déprédations pieuses dont se rendraient autrement coupables la plupart des pélerins qui vont le visiter. C'est pour veiller, par un moyen efficace, à la conservation de monuments si précieux, et malheureusement si pesants de décrépitude, qu'on fait défense, sous peine d'excommunication encourue par le seul fait d'en enlever soit des feuilles, soit des branches. Toutefois on ne défend pas de recueillir celles que la vétusté ou le vent jette à terre ; on permet encore d'en couper les rejetons.

La partie du jardin qui tire vers le pied de la montagne, renferme l'endroit où s'endormirent

Pierre, Jacques et Jean, pendant que leur Divin Maître était en prière dans la grotte de l'agonie.

“ Il retourna (Jésus) vers ses disciples, et les trouvant endormis, il dit à Pierre : Quoi ! vous n'avez pu veiller une heure avec moi !

“ Veillez et priez afin que vous n'entriez pas en tentation ; l'esprit est prompt, mais la chaire est faible. ” (1)

On ne manque pas de faire remarquer aux visiteurs l'empreinte que les corps des trois apôtres ont laissée sur la pierre, avec les plis de leurs habits ; mais ce sont là de ces choses qu'on peut se refuser de croire, sans cesser d'être bon chrétien. A quelques pas de là est l'endroit où

“ Judas, s'approchant de Jésus, lui dit : Je vous salue, Maître, et il le baisa ; et les archers qui le cherchaient, à ces deux mots *c'est moi,* tombèrent par terre à la renverse. ” (2)

Dans cette conduite du Sauveur, cher ami, que de grandeur et d'abaissement ! que de puissance et de faiblesse tout à la fois ! mais surtout que de charité ! Fils de l'Eternel, il a toute force en main : du souffle de sa bouche, il lui

(1) Matth. XXVI.
(2) St. Jean, XVIII.

est facile de détruire les projets ourdis par la malice de ses ennemis ; ce sont des malfaiteurs, dignes de toute sa vengeance, et des scélérats, qui en veulent à sa liberté, qu'il ne tient qu'à lui de frapper des traits de sa juste colère ; et cependant ce Dieu *grand* et *terrible*, en leur présence, n'est plus qu'un agneau faible et timide ! il n'a pour eux dans le cœur que des pensées de miséricorde, et sur les lèvres que des paroles de douceur ! Un instant néanmoins, maître de la puissance souveraine, il en fait briller à leurs yeux un faible reflet ; d'une seule de ses paroles il les terrasse ; mais bientôt, content de leur avoir fait sentir sa force, pour mieux signaler ensuite sa patience et son amour, il se hâte de s'en dépouiller, pour ne plus paraître que petit et désarmé à leurs regards. On se jette sur lui ; on le saisit ; on le garrotte, et il ne fait nulle résistance ! Son heure, l'heure des puissances des ténèbres a sonné ; c'est l'heure de ses combats comme celle de ses victoires ; il veut en porter tout le poids, et en boire toute l'amertume.

Après avoir long-temps foulé le théâtre de la plus noire perfidie dont l'histoire de l'humanité fasse mention, nous nous en éloignâmes, pour continuer notre route vers le sommet de la

montagne des oliviers, terme de notre excursion.

Parmi les montagnes de la Judée celle-ci tient incontestablement le premier rang ; elle a trois sommets, situés assez près les uns des autres, du nord au sud. Celui du milieu vit Notre-Seigneur s'élever au ciel. Salomon fit bâtir sur celui qui est placé au sud des temples aux dieux des Ammonites et des Moabites, pour complaire à ses femmes, qui appartenaient à ces nations. Le troisième, situé au nord, porte le nom de *Viri Galilæi.* L'origine de ce nom n'a rien de certain ; les uns croient que ce fut sur cette montagne que se tenaient Marie et les disciples, lorsque des anges, qui leur avaient apparu pendant que Jésus montait au ciel, leur adressèrent ces paroles : " *Viri Galilæi, quid statis, aspicientes in cœlum ?* " " Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder en haut ? " D'autres en font la retraite des peuples de la Galilée, lorsqu'ils allaient à Jérusalem pour y célébrer la Pâque ; cette dernière opinion paraît la plus raisonnable. St. Luc met cette montagne à la distance qu'il était autrefois permis de parcourir un jour de sabbat de Jérusalem, c'est-à-dire, à mille pas.

Le versant occidental du Mont des Oliviers

étant fort raide, nous fûmes, pendant que nous le gravissions, plus d'une fois obligés de faire halte pour nous reposer. Ces pauses n'étaient pas perdues ; nous en profitions pour parcourir de la vue le panorama qui, à mesure que nous approchions davantage du sommet, allait de plus en plus grandissant devant nous ; chaque pas que nous fesions en montant, semblait nous découvrir un quartier de la ville ; le tableau était des plus grandioses. Assis sur une pierre, témoin des innombrables éventualités auxquelles les passions humaines ont, en ces lieux, tant de fois donné naissance, j'embrassais d'un regard curieux la ville de David ; cette cité tout entière avait comme jailli devant moi. Ce n'était plus Jérusalem représentée si souvent comme un monceau de décombres et de cendres encore brûlantes, ou comme un cahos de poussière, mais c'était Jérusalem belle et brillante comme au jour de sa splendeur. L'étroitesse de ses rues, la malpropreté nauséabonde de ses édifices s'étaient effacées de ma pensée ; son aspect avait revêtu à mes yeux le manteau de la beauté et de la grandeur. Ses murs élégamment crénelés, la mosquée d'Omar s'élevant majestueusement sur les ruines du plus beau temple bâti à la gloire de l'Eternel, les pointes

élancées de ses minarets, se dressant çà et là dans son enceinte, ses milliers de dômes, ses antiques tours, échelonnées avec art sur ses murailles, avec la fraîcheur de la jeunesse, dont elles portent encore le cachet, malgré leurs quelques siècles d'existence, toutes ces beautés offraient à l'œil un spectacle que le pinceau d'un habile paysagiste aurait peine à reproduire. Au milieu de cette masse de maisons apparaissait un dôme noir, et présentant plus d'étendue que les autres ; c'était le St. Sépulchre ou plutôt l'église qui le recouvre et le renferme.

La colline sur laquelle est bâtie la ville s'affaissant vers le midi, notre œil découvrit, sur la pente d'une autre colline, un massif de demeures turques, au milieu desquelles s'élevait une mosquée : c'était Sion, cette montagne dont le psalmiste a si fréquemment, et avec tant de jubilation, chanté sur sa harpe et les charmes et la force.

Le regard à vol d'oiseau qui nous avait fait saisir Jérusalem, ses édifices et la trace de ses rues, s'étant dirigé sur les pays d'alentour, nous y trouvâmes matière à de nouvelles admirations. Au-delà de la ville, du côté de Bethléem, se dessinait une haute montagne ; à sa forme, et

à l'élévation de son sommet affilé, nous reconnûmes la *montagne des Français,* montagne fameuse dans l'histoire des Croisés, qui après avoir été chassés par Saladin de Jérusalem qu'il venait de reprendre sur eux, s'y étaient réfugiés, et furent en état, en dépit de tous ses efforts pour les en débusquer, de s'y maintenir pendant quarante ans. A droite, vers le couchant, se montrait *Emmaüs,* dont la vue rappelle des souvenirs si touchants ; à gauche, *Betphagé,* autre localité célèbre dans l'Evangile, le *mont du mauvais conseil,* où la mort du Sauveur fut arrêtée dans l'assemblée des princes des prêtres, et la *montagne d'Engaddi,* renommée par la bonté de ses vins.

Après avoir long-temps contemplé ce tableau, où la nature, malgré son extrême nudité, nous apparaissait néanmoins si intéressante et si belle, nous nous avançâmes vers le lieu de l'ascension.

“ Après qu'il (Jésus) eut dit ces paroles, ils le virent s'élever en haut, jusqu'à ce qu'une nuée l'ayant couvert, ils le perdirent de vue.

“ Pendant qu'ils le regardaient monter au ciel, des hommes vêtus de blanc se présentèrent à eux,

“ Et leur dirent : Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder en haut ?

Ce Jésus qui vient de s'élever du milieu de vous dans le ciel, redescendra de la même manière que vous l'y avez vu monter." (1)

L'église que Ste. Hélène avait fait construire en cet endroit, est presque entièrement disparue ; c'est à peine s'il en reste encore quelques faibles vestiges. Le parvis, si je ne me trompe, d'une chétive mosquée, qu'environnent des habitations turques encore plus chétives, récèle le point du rocher d'où le Sauveur est monté au ciel ; une petite construction voutée recouvre l'empreinte qu'y laissèrent ses pieds, au moment de son ascension. On prétend que la partie où était l'impression du pied droit en a été enlevée du temps des Croisades, et mise dans le temple d'Omar, qu'on avait purifié et rendu au culte chrétien ; on présume qu'elle y est encore. Le vestige que l'on montre aujourd'hui est encavé d'un doigt environ dans la roche vive ; il est d'une étonnante grandeur ; ce qui confirme l'opinion assez généralement reçue que le Sauveur était d'une stature avantageuse. Le talon est tourné vers le midi, et les doigts regardent le nord ; la mémoire si récente encore des maux qu'avait fait peser sur lui Jérusalem, jointe à

---

(1) Act. I, 9, etc.

l'ingratitude de cette ville, en repoussant tous les bienfaits qu'il avait déversés sur elle, n'explique-t-elle pas suffisamment la position qu'il voulut prendre au moment de la quitter ?

“ A diverses époques, dit l'auteur de la Correspondance d'Orient, le Mont des Oliviers a frappé l'imagination des Chrétiens ; dans les premiers âges de l'église, on découvrait sur la montagne des feux miraculeux, et les pélerins du 9e et du 10e siècle croyaient voir se renouveler la scène glorieuse de l'ascension du Sauveur. Quelques-uns arrivés sur la Montagne des Oliviers se prosternaient à terre les bras en croix ; et, versant des larmes, demandaient à Dieu la grâce d'être enlevés de la prison du corps dans le lieu même d'où Jésus s'était élancé vers le ciel. Le chroniqueur Glaber parle d'un pélerin d'Autun, nommé Lethbald, que Dieu appela dans le séjour des élus, le jour même qu'il avait fait sa prière sur la Montagne de l'Ascension.

“ La procession des guerriers de la croix avant le dernier assaut de Jérusalem, s'arrêta sur le Mont des Oliviers ; le seul aspect de la ville, du haut du mont sacré, dut enflammer l'enthousiasme héroïque des compagnons de Godefroy, bien plus que les discours des clercs

et des évêques. Le Mont des Oliviers est resté à Jérusalem comme une dernière gloire, comme un diadème radieux qui couronne encore la fille de Sion ; la critique et le scepticisme qui, en passant par la Judée, se sont complus à jeter de la confusion dans les lieux saints, déplaçant les uns, niant les autres, ne pourront jamais, je pense, étendre leurs ténèbres sur la Montagne des Oliviers ; le doute ne viendra pas se mettre devant notre soleil, et nous pourrons garder sur ce mont nos illusions religieuses et poétiques. ”

A quelques pas de l'édifice qui couvre l'empreinte sacrée apparaît une tour, dont la hauteur est assez considérable. De ce point, l'œil, plongeant dans le lointain, découvre, à l'orient, la chaîne des *monts lybiques*, et une partie de la *plaine de Jéricho*, où coule le fleuve du Jourdain ; et, au sud-est, comme une nappe sombre et triste, la Mer-Morte, encaissée entre des montagnes nues et arides, qui, à l'est et à l'ouest, la tiennent comme enchaînée.

La Palestine presque entière nous fut, en ce moment, comme dévoilée ; ses montagnes et ses côteaux, la vallée de Josaphat et ses tombeaux, Jérusalem et ses dômes, s'étaient manifestés à nos regards ; ils reçurent tous à la

fois l'expression de notre chaude admiration. Il fallut nous arracher à la contemplation d'un si vaste tableau, pour reprendre le chemin de la ville, où nous rentrâmes par la porte St. Etienne.

Adieu.



LETTRE XXIV.

Jérusalem, 21 mars 1845.

(*Suite de la précédente.*)

Cher Alfred,

Dans l'après-dînée du même jour, grande cérémonie dans l'église du Saint Sépulchre : tous les cultes chrétiens doivent y faire l'un après l'autre une procession solennelle ; c'est le prélude de la fête du lendemain, où l'église va célébrer l'entrée triomphante de Jésus-Christ dans Jérusalem. Cette fois, un gentilhomme constantinopolitain, nommé Franchini, avec qui nous logeons, se chargea de nous servir de *Cicerone ;* pour nous conduire à l'église de la résurrection, il nous engagea dans des rues étroites et tortueuses. Jérusalem se révéla,

en ce moment, tout autre à nos yeux ; cette ville qui, le matin même, nous avait semblé, vue du Mont de l'Ascension, si belle et si pure, ne nous apparut plus alors qu'affublée du manteau de la laideur et de la malpropreté ; à deux pas du Saint Sépulchre, une affreuse puanteur nous assaillit de son méphitisme, et nous coupa quasi la respiration ; de notre vie rien d'approchant n'était venu se prendre à notre odorat. Ayant doublé le pas, nous atteignîmes la place sise en face de l'église, dont la porte était alors ouverte à tout le monde ; nous nous empressâmes d'y entrer avec la foule, qui s'y précipitait.

Je m'étais flatté que ce temple, le plus saint de l'univers, allait enfin procurer à mon âme, fatiguée des scandales dont, depuis notre descente en Egypte, elle avait été si durement travaillée, un doux repos, celui que fait goûter l'édification du bon exemple ; et voilà que mes espérances sont on ne peut plus lamentablement déçues ! *La maison du Seigneur*, comme au temps du Christ s'est, à nos regards, *convertie en une caverne de voleurs ;* de nouveaux Publicains l'occupent ; *l'abomination de la désolation* y a reparu : on rit, on s'amuse, et on cause à voix haute, comme sur une place publique.

Des Turcs, le turban sur la tête, et assis, les jambes croisées, sur un divan, étendu près de la porte en dedans, manient le *narguillet* (1), dont ils soutirent un nuage de fumée. A l'un des piliers est appuyé un fourneau, où des Arabes sont occupés à faire du café, qu'ils distribuent ensuite par l'église à leurs amis. A ce spectacle le cœur me soulève d'indignation ; aussi pétulant dans mon zèle que les Apôtres, lorsqu'ils prièrent Notre-Seigneur de faire descendre le feu du ciel sur l'ingrate Samarie, je souhaitai que la foudre vengeresse tombât sur ces profanateurs de la maison de Dieu. A l'air dont les choses se passaient sous nos yeux, j'eus le pressentiment que cette scène scandaleuse ne serait pas la dernière, et que j'en verrais bien d'autres ; la suite ne prouvera que trop la justesse de mes prévisions.

Pour faire perdre aux Chrétiens la tradition des saints lieux, Adrien, comme nous l'avons vu, avait fait ériger la statue de Vénus sur le Calvaire, et celle de Jupiter Olympien sur le tombeau de Jésus-Christ. En ensevelissant les

---

(1) Le *narguillet* est une sorte de pipe persane, dont l'usage est presque général en Turquie ; on s'en sert pour fumer le *tombak*, espèce de tabac persan très-fort, dont on adoucit l'acrimonie, en en fesant passer la fumée à travers un réservoir plein d'eau, qu'on place immédiatement au-dessous du godet. Le tuyau de cette pipe est flexible, et a ordinairement de cinq à six pieds de longueur.

saints lieux sous une terrasse, cet empereur, sans s'en douter, avait servi les vues de la Providence, qui voulait les conserver, avec le tombeau de son Fils, dans toute leur intégrité ; mais il était réservé au Grand-Constantin de construire un temple à la croix, au lieu même où, trois siècles auparavant, elle avait porté *le prix du monde ;* ce qu'il exécuta avec une magnificence vraiment impériale, après avoir fait démolir, de fond en comble, le temple impur que le paganisme y avait élevé au prétendu maître de l'Olympe. Sa mère, Ste. Hélène, passa elle-même en Orient, pour surveiller les travaux de la nouvelle basilique ; et, malgré ses soixante-dix-neuf années, son zèle ardent ne se reposa qu'après quelle eût vu la croix du Sauveur étinceler de gloire sur le théâtre même de ses humiliations. Sa ferveur, déjà si vive, ne put cependant se contenir dans des bornes aussi étroites que celle d'une église ; s'élançant donc, comme l'aigle rapide, par tout le pays, elle s'abattait sur tous les lieux, où, de son regard religieux, elle avait saisi quelque monument sanctifié par l'un des mystères du fils de Marie, et aussitôt ce monument, à l'instant que l'identité lui en était suffisamment garantie par le témoignage de la tradition,

voyait surgir un temple, riche de grandeur et de beauté. Celui dans lequel elle voulut renfermer le Golgotha et le Saint Sépulchre fut bâti sur une échelle, et avec un art qui, sous tous les points de vue, le placèrent bien au-dessus de tous ceux qui, dans le même temps, et par ses ordres, s'élevaient comme magiquement de mille points à la fois. Macaire était évêque de Jérusalem, quand en furent ordonnés les travaux de construction ; rien ne fut épargné pour en faire un monument digne du Sauveur, un monument dont la gloire pût servir comme d'acte expiatoire aux humiliations dont ce lieu a été autrefois pour lui le théâtre.

La croix du salut brillait, depuis trois cents ans, avec éclat, dans ce temple ; et chaque jour voyait accourir des milliers de pélerins, qui venaient de toutes parts l'y adorer, lorsque Chosroès II, roi des Perses, s'étant emparé de Jérusalem, l'église du St. Sépulcre fut saccagée, dépouillée des immenses richesses que la piété des fidèles y avait accumulées, et l'instrument de la rédemption malheureusement enlevé. Plus tard cependant, grâce à une protection spéciale du ciel, Héraclius reprit la ville sainte sur ses ennemis, en fit rebâtir l'église, et y fit replacer la croix avec honneur. En 1099, les

Chrétiens, sous la conduite de Godefroy, délivrèrent les saints lieux des mains des Musulmans, qui, depuis 637, en avaient été les paisibles possesseurs. Mais il était décrété par la sagesse éternelle que le sol, qui avait été arrosé du sang du Sauveur, se joncherait de nouveau de peines et de croix ; et neuf ans s'étaient à peine écoulés, que Jérusalem retomba au pouvoir des sectateurs de Mahomet, dont l'étendard n'a cessé, depuis cette époque, de flotter au haut de ses tours et de ses murailles.

Voici la description que Deshayes, ambassadeur de Louis XIII à Constantinople, nous a conservée du St. Sépulchre, lorsqu'il le visita en 1621 :

" L'église du St. Sépulchre est fort irrégulière ; car l'on s'est assujéti aux lieux que l'on voulait renfermer dedans (le Mont Calvaire et les autres). Elle est à-peu-près faite en croix, ayant six vingts pas de long, sans compter la descente de l'invention de la sainte croix, et soixante-dix de large. Il y a trois dômes, dont celui qui couvre le St. Sépulchre sert de nef à l'église ; il a trente pas de diamètre, et est ouvert par en haut comme la Rotonde à Rome ; il est vrai qu'il n'y a pas de voûtes ; la couverture en est seulement soutenue par de grands

chevrons de cèdre apportés du Liban. On entrait autrefois dans cette église par trois portes; mais aujourd'hui il n'y en a plus qu'une, dont les Turcs gardent soigneusement les clés, de peur que les pélerins n'y entrent sans payer les neuf sequins, ou 36 francs, à quoi ils sont taxés ; j'entends ceux qui viennent des états autres que la Turquie ; car pour les Chrétiens, sujets du grand-seigneur, il n'en paient que la moitié. Cette porte est toujours fermée ; et il n'y a qu'une petite fenêtre traversée d'un barreau de fer, par où ceux du dehors donnent des vivres à ceux qui sont dedans ; lesquels sont de huit nations différentes : les Latins ou Romains, les Grecs, les Abyssins, les Coptes ou Chrétiens d'Egypte, les Arméniens, les Nestoriens, les Géorgiens, et les Maronites qui habitent le mont Liban."

Ce sanctuaire commun des nations chrétiennes d'Orient fut presque entièrement détruit par le feu, le 12 octobre 1808. La relation de ce triste événement, adressée par un témoin oculaire à un de ses amis d'Europe, trouve, ce semble, tout naturellement ici sa place ; la voici textuellement rapportée :

" La matinée du 12 octobre, dit-il, fut affreuse ; le souvenir de ce jour malheureux arrache un

cri de douleur aux cœurs les plus indifférents, aux cœurs les plus endurcis. Les catholiques schismatiques, les hérétiques sont dans l'affliction ; les Orientaux et les Occidentaux pleurent ; les Juifs mêmes versent des larmes ; il n'y a personne dans la cité sainte, de quelque nation qu'il soit, qui ne partage la douleur et la consternation générales. L'église du St. Sépulchre, monument bâti par Ste. Hélène et Constantin, avec une magnificence impériale, et conservé par la piété des Chrétiens, ce temple le plus auguste de l'univers, ce temple qui fesait l'admiration des nations les plus éloignées, vient d'être consumé par les flammes. On ignore encore si c'est l'effet d'un accident, ou de la malice ; mais la rapidité du feu a été telle, que, dans l'espace de quelques heures, les galeries, les colonnes, les autels ont été anéantis. Voici quelques détails sur ce terrible accident :

“ Dans la nuit du 11 au 12 octobre, vers les trois heures du matin, le feu commença à se manifester dans la chapelle des Arméniens, située sur la galerie ou terrasse de la grande église du St. Sépulchre. L'aide-sacristain des religieux de St. François, qui allait visiter les lampes et la chapelle du Calvaire, fut le premier à s'en apercevoir ; et comme il n'y avait

là âme vivante qu'un pauvre prêtre arménien, vieillard dont l'ardeur du feu avait altéré la raison, il courut chercher du secours. Mais la rapidité de la flamme les rendit inutiles ; lorsqu'on arriva, elles avaient déjà embrâsé la chapelle des Arméniens, même leur habitation, ainsi que celle des Grecs, dont une partie était construite en bois et peinte à l'huile.

" Les Pères Franciscains, après l'office de minuit, étaient allés se reposer. Réveillés par le bruit qu'ils entendent dans la grande église, ils se lèvent à la hâte......Quelle est leur épouvante !......Malgré mille dangers, ils volent au feu......la porte est fermée ; et, ce qui met le comble à leur désespoir, c'est que, peu d'instants après, les flammes qui sortent du côté des Grecs et des Arméniens, et du côté des Syriens, des Messiniens et des Coptes, menacent la coupole du grand temple construite avec d'énormes poutres recouvertes de plomb, et élevées perpendiculairement sur le monument dans lequel se trouve le St. Sépulchre. Ces poutres avaient été amenées à grands frais du mont Liban, au commencement du siècle passé, lorsque les princes chrétiens firent élever ce dôme, véritable chef-d'œuvre par la hauteur et par la hardiesse de sa construction.

Tous ont fui......Les Pères Franciscains, restés seuls et privés d'instruments nécessaires, tâchent de passer par une petite fenêtre, pour aller avertir les religieux du monastère du St. Sauveur, et les ministres du gouvernement turc. Dans l'intervalle les jeunes Arabes catholiques s'élancent de dehors dans l'intérieur, et bravent les flammes, pour sauver, s'il se peut, quelques objets ; mais, en ce moment, le feu gagne le dôme, les autels de la Ste. Vierge, l'orgue ; l'église ressemble à une fournaise. Bientôt les pilastres s'écroulent avec fracas ; et avec ceux-ci les arcades, et les colonnes qui entourent le St. Sépulchre ; il est inondé d'une pluie de plomb ; ce feu est tel que les plus grosses colonnes de marbre se fendent ; il en est de même des pavés et du marbre qui recouvrent le monument ; enfin entre cinq et six heures, le grand dôme tombe avec un fracas épouvantable, et entraîne toutes les grosses colonnes et les pilastres qui soutenaient encore la galerie des Grecs, ainsi que les habitations des Turcs près du dôme.

“ Le Très-Saint Sépulchre se trouve enseveli sous une montagne de feu qui semble devoir l'anéantir à jamais ; l'église offre le spectacle d'un volcan en fureur.

“ Après le récit d'une si grande infortune, je suis heureux de pouvoir consoler votre piété, en vous racontant les merveilles de l'assistance divine en faveur des religieux de St. François.

“ Le feu, ayant atteint la porte de bois qui sépare l'autel de Marie-Magdeleine de la chapelle du chœur de la grande église, a respecté la sacristie et tous les objets qu'elle contenait ; rien n'a souffert ; et le petit monastère de ces vénérables Pères, les cellules qu'il renferme, non plus que la chapelle, n'ont pas reçu la moindre atteinte.

“ Aucun marbre de l'endroit où Jésus-Christ apparut, après sa résurrection, à Marie-Magdeleine, n'a été endommagé, quoique le feu fût très-actif de ce côté, qu'il eût brûlé l'orgue, brisé et calciné le marbre qui l'entourait.

“ Celle des chapelles du St. Sépulchre qui est déservie par les Franciscains, quoique placée sous le dôme, et, par conséquent, au centre du feu, et ensevelie dans les flammes, n'a point eu de mal dans son intérieur ; on a retrouvé les soieries qui l'ornaient, et même les cordons des lampes ; l'excellent tableau sur toile de la résurrection qui ferme le St. Sépulchre, était intact, quoique la chapelle de Notre-Dame-des-Douleurs des Coptes, qui touchait au monument, ait été réduite en cendres.

“ La chapelle de l’ange, qui est à l’entrée du St. Sépulchre, n’a eu de brûlé que la moitié du velours qui lui servait d’ornement ; les murs et le pavé n’ont reçu aucun dommage.

“ A la chapelle du Calvaire, on a pu sauver intacte la statue de la Ste. Vierge des Douleurs, qui se trouvait entre l’autel de la Purification et celui de l’Exaltation de la croix. Cette statue est un don du roi du Portugal.

“ L’endroit où Notre-Seigneur fut crucifié appartient aux catholiques ; il a été peu endommagé ; on ne peut en dire autant de celui où fut élevée la croix, et dont les Grecs sont en possession. Ce qu’il y a de plus remarquable, c’est que, malgré le violent orage qui soufflait, et le voisinage d’une fenêtre qui pouvait favoriser les ravages de l’incendie, la chapelle, contigüe au dehors de Notre-Dame-des-Douleurs, n’a aucun mal.

“ Cette chapelle, bâtie au lieu où se trouvait la Ste. Vierge avec les autres Maries, lorsque les Juifs attachèrent son fils à la croix, est restée intacte ; et le tableau qui la représente, quoique si près du feu, est également demeuré sans atteintes.

“ A 6 heures, la violence du feu commença à se calmer, et à 9 heures, il n’était plus dangereux ni menaçant.

" Le jour suivant, lorsqu'on put enlever les décombres, on s'aperçut, avec un nouvel étonnement, que la sainte pierre qui recouvre celle de l'onction, et que l'on croyait calcinée, n'avait pas souffert. Personne n'a péri ; quelques Frères ont été blessés. "

Cette relation a de quoi étonner ; les traits qu'elle signale ne dénotent-ils pas l'action d'une puissance surnaturelle, veillant à la conservation du St. Sépulchre ? L'incrédulité dédaigneuse pourra peut-être refuser d'y croire ; car que ne refuse-t-elle pas de croire ! Mais l'âme droite n'en suspectera jamais l'authenticité, le fait étant attesté par des hommes dont la haute vertu et la parfaite sincérité mettent à l'abri de toute crainte de déception.

Quand il s'agit de relever les murs que le feu venait de réduire en cendres, les religieux, comme par le passé, tournèrent leurs regards vers l'Occident ; mais l'Occident se montra peu sensible à l'accent de leurs prières ; l'irréligion, ou l'indifférence, dans laquelle est tombée l'Europe presque entière, ne leur offrit qu'une faible sympathie ; l'incurie de la plupart pour les choses de l'éternité, et, encore plus, leur tenace attachement aux jouissances matérielles de la vie, leur interdirent toute manifestation

de bienveillance effective. On donna, il est vrai, de belles paroles ; mais ces paroles n'eurent jamais de réalisation. Cette conduite, cher ami, contraste bien singulièrement avec celle que tint toute l'Europe, après la prise de Jérusalem par Saladin. On vit alors maints fidèles sacrifier avec joie leur fortune entière, afin de pouvoir arracher des mains des impies l'église du St. Sépulchre ; c'est que la foi de ces généreux Chrétiens était vive ! c'est que les sacrifices les plus douloureux à la nature étaient pour eux une gloire, qu'ils ambitionnaient plus que toute autre chose au monde !

A la honte du catholicisme, la nécessité de relever l'église du St. Sépulchre, et l'insuffisance des secours venus d'Europe pour opérer cette œuvre de régénération, contraignirent les Pères de Terre-Sainte de l'abandonner aux ennemis de la foi, les Grecs et les Arméniens schismatiques, qui se chargèrent de la réaliser à leurs propres frais ; la dépense totale s'en éleva à quinze millions de leurs piastres, c'est-à-dire, à près de quatre millions de francs. Le dôme en fut rétabli six mois après que l'incendie l'eut détruit, sur le dessin d'un architecte grec de Constantinople, nommé *Comeano Calfa.* Ainsi les Latins, de tout temps, seuls possesseurs de

la plus grande partie des saints lieux, se virent, par suite du mauvais vouloir des catholiques d'Europe, contraints de partager avec des étrangers ce trésor inestimable, dont la conservation avait coûté tant de sacrifices et de sang à leurs devanciers dans la foi. Et qui peut dire où s'arrêtera l'esprit d'empiétation dont sont dévorés les partisans du schisme photien ? déjà maîtres de la plupart des lieux saints, situés dans Jérusalem et dans la Terre-Sainte, ils menacent encore d'enlever aux Orthodoxes ce qui leur reste de sanctuaires en Orient ; l'Europe ne fera-t-elle donc rien pour mettre fin à un tel ordre de choses !

L'extérieur de la nouvelle église n'a pas de péristile ; sa façade en ogives ne comporte aucune décoration. La décoration intérieure, de style grec, est d'assez bon goût ; on regrette seulement qu'on y ait prodigué la dorure à l'excès. Le chœur des Grecs se fait remarquer par ses richesses, et la multitude de ses tableaux, dont pas un toutefois ne trahit un talent artistique ; cependant l'ensemble frappe, et l'on ne peut s'empêcher d'en admirer la beauté. Cette église se compose de trois autres, celles du St. Sépulchre, du Calvaire, et de l'Invention de la Ste. Croix. L'église du St.

Sépulchre forme une croix ; elle occupe le terrain où Jésus-Christ fut enseveli. Elle n'est éclairée que par la lumière qui s'y répand par le dôme dont est couronné le St. Sépulchre. Seize colonnes en ornent le pourtour ; elles supportent, au moyen de dix-sept arcades qu'elles décrivent, une galerie supérieure, également composée de seize colonnes et de dix-sept arcades. Au-dessus de la frise de la dernière galerie s'élèvent des niches correspondantes aux arcades inférieures sur lesquelles le dôme prend sa naissance.

Les Latins qui conservent encore dans cette basilique le droit de préséance sur les autres Chrétiens orientaux, avaient terminé leur procession, lorsque nous y arrivâmes ; elle fut suivie de près de celle des Grecs, à laquelle succéda, à son tour, celle des Arméniens ; les Coptes vinrent ensuite. Toutes ces processions finies, les Latins en firent une seconde, à laquelle nous eûmes la consolation d'assister. Elle circula d'abord autour du St. Sépulchre ; après quoi elle se dirigea, en longeant les murs d'enceinte, vers les lieux de station où sont honorés les divers mystères de l'*Homme de douleurs*. Les Grecs et les autres Schismatiques fesaient entendre, en même temps, du fond de

leurs sanctuaires respectifs, leurs chants monotone et nasillard, qui, en se confondant avec celui des religieux, ôtait à ce dernier ce qu'il avait de grave et de solennel ; l'oreille ne pouvait se réconcilier avec des accents si peu harmonieux.

Le premier objet de piété qui frappe les regards, lorsqu'on entre dans l'église, c'est la pierre de l'*Onction*, sur laquelle Joseph d'Arimathie, Nicodème et les saintes femmes embaumèrent le corps du Sauveur, avant de le déposer dans le tombeau. Elle a huit pieds de long sur deux de large ; chacun des angles porte un pommeau de cuivre doré. Cette pierre, selon quelques-uns, fait partie du Golgotha ; selon d'autres, elle a été transportée au lieu qu'elle occupe par les généreux disciples que la crainte des Juifs n'empêcha pas de rendre à leur divin maître les honneurs de l'embaumement. Le besoin de la défendre de l'indiscrète dévotion des pélerins qui l'entamaient, a sagement fait songer à la recouvrir d'un marbre blanc, et à l'entourer d'une espèce de balustrade, destinée à en écarter la foule.

“ Il y avaient là aussi plusieurs femmes, qui se tenaient éloignées, et qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée.

" Entre lesquelles étaient Marie-Magdeleine, Marie, mère de Jacques et de Joseph, et la mère des fils de Zébédée. " (1)

Ce lieu, occupé par les saintes femmes pendant le crucifiement de Jésus, est situé vers la gauche, à environ douze pas de la pierre de l'*Onction ;* il se reconnaît par une espèce de niche à jour, qu'on y a élevée ; on l'appelle la place des *Trois Maries.*

En tirant vers le nord, on aperçoit, une vingtaine de pas plus loin, sous un dôme majestueux, le mausolée de marbre jaune et blanc, qui sert de rideau ou d'enveloppe au tombeau de Jésus-Christ. Ce monument comporte deux sanctuaires : le premier, appelé *Chapelle de l'Ange,* fut érigé par les premiers Chrétiens, tant pour honorer le l'eu où se trouvait l'envoyé céleste, lorsqu'il annonça aux saintes femmes là résurrection du Sauveur, que pour empêcher qu'on entrât de prime abord dans le St. Sépulchre, auquel il est contigu. Au milieu s'élève un piédestal ; ce n'est autre chose que la pierre même sur laquelle l'ange était assis, lorsqu'il prononça ces paroles : " *Surrexit, non est hic* " ; " Il est résuscité, il n'est

(1) Matth. XXVII, 55.

plus ici. " A-peu-près vis-à-vis le piédestal est la porte du second sanctuaire, c'est-à-dire, du St. Sépulchre. Ce tombeau, le plus vénérable qui fût jamais, est, comme je viens de le dire, recouvert d'une espèce de sarcophage de marbre, qui dérobe même à l'œil la substance première où le creusa le ciseau de l'ouvrier. La porte, qui regarde l'orient, n'a que quatre pieds de haut, sur deux et un quart de large ; il faut se baisser pour la franchir. L'intérieur, de forme à-peu-près carrée, mesure six pieds moins un pouce de long, sur six pieds moins deux pouces de large, avec une élévation de huit pieds un pouce. A droite, en entrant, est la pierre sur laquelle fut déposé, les pieds tournés vers l'orient, selon les uns, et vers l'occident selon d'autres, le corps du Sauveur ; sa longueur est identique avec celle du sépulchre même, sa hauteur de deux pieds quatre pouces et demi, et sa largeur la moitié de celle du monument. La prudence a suggéré de couvrir cette pierre, comme celle de l'*Onction*, d'une table de marbre, pour mettre obstacle aux déprédations inspirées par un zèle indiscret. Quarante lampes éclairent ce sanctuaire ; l'air qu'on y respire est tiède, nonobstant le soin qu'on a eu d'ouvrir le haut du sarcophage, pour

laisser échapper par là la fumée qui s'y forme incessamment. La messe y est célébrée, tous les jours, par les Pères de Terre-Sainte, les Grecs et les Arméniens ; quant aux Coptes, ils font leur office dans une chapelle accolée au St. Sépulchre ; la pauvreté et la grossièreté de cette chapelle sont extrêmes.

Au-dessus de la porte du premier sanctuaire, sont suspendues grand nombre de lampes d'or ou d'argent, dont quelques-unes, au moins, sont des présents faits par des princes d'Europe ; on en montre une magnifique, dont on fait honneur à la piété de Louis XIV, roi de France.

Qu'il dut être solennel, cher Alfred, le moment où l'église du St. Sépulchre vit se rallier dans sa vaste enceinte les héros de la foi, au jour qu'ils s'en rendirent maîtres ! Enivrés encore de victoires, ces preux chevaliers, avec un chef intrépide et pieux à leur tête, étaient accourus, pour pleurer, et pardonner à leurs ennemis, au lieu même où leur Sauveur, onze siècles auparavant, avaient pardonné aux siens, en expirant sur l'arbre de l'ignominie.

“ Le pieux Godefroy, dit la Correspondance d'Orient, qui s'était abstenu du carnage après la victoire, se rendit sans armes et les pieds nus, dans l'église du St. Sépulchre. Bientôt

la nouvelle de cette dévotion se répand dans toute l'armée chrétienne ; aussitôt toutes les vengeances, toutes les fureurs s'apaisent ; les Croisés se dépouillent de leurs habits sanglants ; font retentir Jérusalem de leurs gémissements, de leurs sanglots, et conduits par le clergé, marchent ensemble, les pieds nus, la tête découverte, vers l'église de la résurrection.

" Lorsque l'armée chrétienne fut ainsi réunie sur le Calvaire, la nuit commençait à tomber ; le silence régnait sur les places publiques et autour des remparts ; on n'entendait plus dans la ville sainte que les cantiques de la pénitence et ces paroles d'Isaïe : " Vous qui aimez Jérusalem, réjouissez-vous avec elle. " Les Croisés montrèrent alors une dévotion si vive et si tendre, qu'on eût dit que ces hommes, qui venaient de prendre une ville d'assaut et de faire un horrible carnage, sortaient d'une longue retraite, et d'une profonde méditation de nos mystères. Ces contrastes inexplicables se font souvent remarquer dans l'histoire des Croisades. "

Le St. Sépulchre fut, quelques jours après, témoin d'un acte admirable d'humilité qu'y pratiqua publiquement le héros de l'expédition ; Godefroy avait été élu roi de Jérusalem, et

conduit au saint tombeau, pour y recevoir la couronne ; après lui avoir fait prêter serment de fidélité aux lois du nouvel empire, les électeurs voulurent lui mettre le diadème et les autres insignes de la royauté ; mais ce vertueux prince s'y refusa de toutes ses forces ; et il protesta hautement qu'il n'accepterait jamais une couronne d'or dans un lieu où le Sauveur avait été couronné d'épines. Une chronique italienne prétend qu'il fut couronné de paille.

En face du St. Sépulchre est le chœur des Grecs ; cette partie, comme je l'ai dit précédemment, est d'assez bon goût, malgré le défaut d'harmonie qui y règne. Au milieu se remarque un cercle de marbre, au centre duquel s'élève une petite colonne, qui, selon les Orientaux, désigne le centre même de la terre. Pour soutenir cette thèse, ils s'appuient sur ce passage du psaume 73, " *Deus operatus est salutem in medio terræ* " ; " Dieu a opéré le salut au milieu de la terre " ; et aussi parce que, selon Ezéchiel, le Seigneur a placé Jérusalem au milieu des nations. Il n'est pas nécessaire de faire remarquer ici la futilité de l'explication donnée par les Grecs à ces deux passages des Saintes Ecritures ; chacun la saisit sans peine ;

la terre étant ronde, Jérusalem, pas plus qu'un autre point, n'en saurait être le centre.

Le tombeau de Nicodème et celui de Joseph d'Arimathie sont à quelques pas de la chapelle des Coptes, du côté du couchant. Je voulus y descendre et les visiter. Rien de plus humble que ces sépulchres ; creusés l'un et l'autre dans le roc vif, ils peuvent avoir six pieds de longueur, trois de largeur et autant de hauteur.

Du tombeau de Jésus-Christ on se rend, du côté du nord, à la chapelle érigée au lieu où, aprés sa résurrection, il apparut à Marie-Magdeleine.

" Marie se tenait debout, pleurant, au pied du sépulchre ; et, pendant qu'elle pleurait, s'étant baissée, pour regarder dans le sépulchre,

" Elle vit deux anges vêtus de blanc, assis à droite, où l'on avait mis le corps de Jésus ;

" Et ils lui dirent : Femme, pourquoi pleurez-vous ?—C'est, leur dit-elle, que l'on a enlevé mon Seigneur ; et je ne sais où on l'a mis.

" Ayant dit ces paroles, elle regarda derrière elle, et vit Jésus, qui était là, sans savoir que ce fût lui.

" Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleurez-vous ? Qui cherchez-vous ? Elle, qui croyait que c'était le jardinier, lui dit : Seigneur, si

c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai.

" Jésus lui dit ; Marie ; et, elle se retournant, lui dit : Rabboni, c'est-à-dire, Maître." (1)

Au nord de cette dernière chapelle, et non loin de là, est celle de l'*apparition*, ainsi nommée, parce que c'est là, dit la tradition, que la Ste. Vierge fut la première honorée de la visite de Jésus après sa résurrection. On prétend qu'elle occupe l'emplacement même où était bâtie la maison du jardinier de Joseph d'Arimathie, où cette mère affligée se serait retirée après la sépulture de son fils. Cette chapelle appartient aux Pères de Terre-Sainte, qui y font l'office du jour et de la nuit. On y conserve précieusement une partie de la colonne de la flagellation (2). L'histoire rapporte que Ste. Hélène, après avoir découvert les trois croix, les fit déposer dans cette même chapelle, et que c'est là que s'opéra le miracle qui eut lieu, lorsque Macaire, patriarche de la ville, les fit toucher successivement à un malade, qu'on avait apporté là, et qui, par le contact de celle qu'avait arrosée le sang de Jésus-Christ, recouvra instantanément la santé.

---

(1) Jean XX, 11.

(2) L'autre partie est dans l'église de St. Praxède à Rome, où je l'ai vue.

De la chapelle de l'apparition l'on arrive, en se dirigeant vers l'orient, à l'endroit où les soldats se partagèrent, dit-on, les vêtements du Sauveur ; on l'appelle *chapelle de la division des vêtements* (1). A l'opposite est une petite chapelle voûtée, qu'on appelle *Prison de Jésus-Christ ;* c'est dans cet endroit que Jésus fut détenu, pendant qu'on creusait le trou de la croix.

Dix pas plus loin, en tirant vers le midi, on trouve l'escalier qui mène à la *chapelle dè Ste. Hélène.* Cette chapelle, qui appartient aux Arméniens, peut avoir soixante-dix pieds environ en carré. Elle est surmontée d'un dôme par lequel elle reçoit la lumière, et que supportent quatre colonnes d'inégale grandeur. On voit, à gauche, l'endroit d'où la sainte dirigeait les fouilles qui se fesaient par son ordre, pour découvrir la croix. Ce lieu, suivant ce qu'elle en avait réglé, devait lui servir de sépulture ; mais la mort l'ayant surprise à Rome, elle y fut enterrée entre St. Pierre et St. Marcellin.

De cette chapelle, en tournant vers la droite, on descend par un autre escalier de douze degrés, dans celle de l'*Invention de la Ste. Croix.*

(1) La pierre sur laquelle s'effectua cette division est conservée dans le trésor de l'église de St. Jean de Latran, à Rome.

Ce lieu était autrefois appelé *vallée des cadavres,* parce qu'on y jetait les corps des suppliciés avec les instruments de leur supplice. Ce fut là cependant que, guidée par des données assez vagues, et à l'instigation, d'ailleurs, du patriarche St. Macaire, Ste. Hélène ordonna des fouilles, qui mirent en évidence trois croix, parmi lesquelles était celle du Sauveur. On trouva, en même temps, les clous, la couronne d'épines, le fer de la lance et les titres des trois croix confondus ensemble. Cette chapelle, qu'éclairent vingt-cinq lampes, appartient aux Pères de Terre-Sainte.

Revenu dans l'église du St. Sépulchre, on tourne sur la gauche, pour arriver à la chapelle dite de l'*Impropère,* située vingt-cinq pas au sud de celle de l'*Invention ;* elle appartient aux Grecs. On voit sous l'autel un tronçon de colonne d'un marbre grisâtre, tacheté de noir, de trois pieds environ de hauteur ; c'est là, sur cette chair d'ignominie, qu'était assis le Sauveur, lorsque les soldats du gouverneur,

" L'ayant mené dans le prétoire, assemblèrent autour de lui toute la compagnie,

" Et l'ayant dépouillé, ils jetèrent sur lui une casaque d'écarlate ;

" Puis, entrelaçant des épines, il en firent

une couronne, et la lui mirent sur la tête, avec un roseau dans la main droite ; et, fléchissant le genou devant lui, ils se moquaient de lui, en disant : Nous vous saluons, roi des Juifs.

“ Ils lui crachaient aussi au visage, et, prenant le roseau, ils lui en donnaient des coups sur la tête. ” (1)

La montagne du Calvaire (2) est située à la gauche de la chapelle de l'*Impropère*, en face de la pierre de l'*Onction*, et près la porte d'entrée. Cette montagne du salut est assez peu élevée ; recouverte d'un pavé d'une quarantaine de pieds de largeur sur autant de longueur, elle est accessible au moyen de deux escaliers de vingt-un degrés chaque. Un gros pilier carré, qui soutient la voûte, divise la plate-forme en deux chapelles, dont l'une renferme le lieu où le Sauveur fut attaché à la croix, et l'autre celui où elle fut plantée. Cette dernière, appelée *chapelle du Calvaire*, appartient aux Grecs, qui y tiennent trente-neuf lampes constamment allumées. Le trou où la croix fut enfoncée, avait été, en 1560, revêtu d'argent par la libéralité d'un *papa* grec, nommé *Séba*, qui en avait fait la dépense ; mais

(1) Matth. XXVII, 27.

(2) Le nom de montagne n'est pas, une seule fois, donné au Calvaire par les Saintes Ecritures.

l'argent en disparut plus tard, pour faire place aux lames de cuivre que la cupidité sut y substituer. Une petite ouverture, de quatre pouces carrés environ, et pratiquée dans le pavé, correspond à celle où la croix fut dressée ; cette dernière a six pouces de large, sur un pied et demi de profondeur. Un peu du côté de l'est, deux petites pierres rondes et de couleur noire indiquent les endroits où furent plantées les croix des deux larrons, lesquelles font avec celle du Sauveur un triangle, dont le grand angle regarde l'orient. Comme ce Divin Maître a dû voir du haut de sa croix les compagnons de son supplice, dont l'un était à sa droite et l'autre à sa gauche, il faut conclure qu'il occupait le sommet de cet angle ; il expira donc, la face tournée vers l'orient, et non vers l'occident, comme le disent plusieurs voyageurs, et en envisageant la déïcide Jérusalem, sur laquelle se portèrent ses regards mourants.

« Jésus ayant poussé un grand soupir, rendit l'esprit.

« Alors le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas ; la terre trembla et les pierres se fendirent. » (1)

---

(1) Matth. XXVII, 51.

Cette anfractuosité miraculeuse se remarque encore aujourd'hui ; c'est à faire pâlir l'argutie sceptique. Il suffit de la voir pour constater la vérité de ces paroles : " *Petræ scissæ sunt* " ; " les pierres se fendirent." Elle court en zig-zag entre la croix de Jésus-Christ et celle du bon larron, placée, selon la tradition, à sa droite ; on la voit à travers un treillage d'argent. Elle est très-profonde, comme je pus m'en convaincre, en en traçant la scissure jusqu'au pied du Calvaire, où je voulus descendre, et sous lequel elle se perd.

La chapelle du *Crucifiement* érigée au midi de celle du *Calvaire* appartient aux Pères de Terre-Sainte ; c'est là que le nouvel Isaac fut attaché sur l'autel sur lequel il devait offrir le sacrifice de la loi nouvelle. On aperçoit sur le pavé, tout incrustée d'ornements en mosaïques, une rosace, qui marque le lieu précis où coula le sang de l'adorable victime.

En face de la grande porte étaient enterrés Godefroy de Bouillon et son frère Baudoin ; leurs tombeaux ont été détruits dans l'incendie de 1808 ; il n'en reste plus maintenant de vestiges : " *Vanitas vanitatum !* " " Vanité des vanités ! "

Adieu.

o

LETTRE XXV.

Jérusalem, 21 mars 1845.

(*Suite de la précédente.*)

Cher Alfred,

Le lendemain eut lieu dans l'église du St. Sépulchre l'anniversaire de l'entrée triomphante du Sauveur dans la ville sainte. L'office avait été annoncé pour sept heures ; il était commencé, quand nous y arrivâmes, mon compagnon et moi. Un autel, brillant d'or et de pierres précieuses, avait été dressé pour la circonstance à la porte du St. Sépulchre, et le révérendissime, dont les vêtements, comme ceux de ses officiers, étincelaient de richesses, fesait la cérémonie.

L'ordre fut d'abord assez bien gardé ; mais,

advenant la distribution des palmes, il fut un peu troublé par l'empressement des assistants à y vouloir prendre part. La plupart néanmoins eurent le chagrin d'être déçus dans leur attente ; nous fûmes, mon compagnon et moi, du nombre des heureux. Vint ensuite la procession, pendant laquelle des voix claires mais mélodieuses se firent entendre ; c'étaient les voix d'une troupe de jeunes enfants qui, comme autrefois ceux des Hébreux, répétaient, avec l'accent de la joie, ces paroles : *Hosanna filio David : Gloire, honneur au fils de David.* Une foule de Grecs et d'Arméniens bordaient, comme deux haies épaisses, les parties de la basilique par lesquelles circulait le cortége sacré ; au morne silence qu'ils gardaient, et à l'air composé de leurs figures, on eût dit qu'ils enviaient les douces émotions que fait goûter le culte catholique.

La messe solennelle suivit immédiatement la procession. Elle coïncida malheureusement avec l'office des Grecs, des Arméniens et des Coptes, dont le chant nasillard, comme je l'ai déjà marqué, nous déchira impitoyablement les oreilles. L'engagement que j'avais pris la veille ou l'avant-veille, d'aller dire la messe dans la chapelle du prétoire, vint à propos me fournir

un honnête prétexte de me retirer ; MM. Bélanger, Plichon et Franchini sortirent avec moi.

“ Aussitôt il (Pilate) leur délivra Barabbas, et, après avoir fait fouetter Jésus, il le leur abandonna pour être crucifié.

“ Alors les soldats du gouverneur, ayant mené Jésus dans le prétoire, il assemblèrent autour de lui toute la cohorte ;

“ Et l'ayant dépouillé, ils jetèrent sur lui une casaque d'écarlate ;

“ Puis, entrelaçant des épines, ils en firent une couronne, et la lui mirent sur la tête, avec un roseau dans la main droite ; et, fléchissant le genou devant lui, ils se moquaient de lui, en lui disant : Nous vous saluons, roi des Juifs.

“ Ils lui crachaient aussi au visage, et prenant le roseau, ils lui en donnaient des coups sur la tête.” (1)

J'offris les saints mystères sur l'autel qui occupe le lieu même où était plantée la colonne. Inutile à moi de dire ce que j'éprouvai en ce moment solennel ; on le conçoit sans peine.

Après la messe nous prîmes tous quatre la direction de Sion, ayant à notre suite notre nouveau drogman Mattheo, armé d'un fusil. Cette

---

(1) St. Matth. XXVII, 26, etc.

précaution paraît singulière, et pourtant elle est ici de rigueur ; depuis l'expulsion des troupes égyptiennes de la Syrie, l'anarchie y règne à un tel point qu'on ne saurait, comme je l'ai déjà dit, sans compromettre sa liberté et quelquefois même son existence, y cheminer seul et sans armes. Mon ami, M. Franchini, faillit, ces jours derniers, en faire la triste expérience : il était sorti seul de la ville, et se promenait au pied des murs, du côté de la vallée de Josaphat, lorsqu'il vit venir à lui un Arabe. Comme cet Arabe était armé d'un mousquet, et que ses façons d'ailleurs étaient peu propres à inspirer de la confiance, il se mit à hâter le pas, pour tâcher de jeter quelque distance entre eux deux ; mais quelque diligence qu'il pût faire, il s'aperçut qu'il perdait du terrain, et que son ennemi gagnait de plus en en plus sur lui. Serré ainsi de près il allait tomber entre ses mains, lorsqu'il atteignit heureusement la porte St. Etienne, dont la sentinelle l'accueillit et le prit sous sa protection.

Au moment que nous allions franchir la porte de Sion, nous fîmes rencontre de l'évêque anglo-prussien, Alexandre, qui tenait par la main deux de ses enfants. Le troupeau de cet étrange évêque n'est pas de nature à lui cau-

ser de bien vives sollicitudes ; il se compose tout simplement de sa famille et des quelques protestants que l'intérêt a amenés à Jérusalem. Les Grecs le détestent et les Arabes le méprisent. On ne peut souffrir qu'il songe à prendre pied dans le pays. L'autorité locale vient de lui faire défense de pousser plus loin les travaux de l'église dont il avait pris sur lui de poser les fondements. " (1)

Sion, où nous passâmes ensuite, est assez étendue ; c'était la conquête de David ; ce fut aussi sa gloire. Après l'avoir prise sur les Jébuséens, il l'avait fortifiée et y avait bâti sa demeure royale. Prince infortuné ! il était loin de penser, en en jetant les fondations, que ce séjour dût plus tard devenir le théâtre de sa pénitence ; ce fut du haut de ce palais qu'il aperçut dans le bain Bethsabée, femme d'Uric, dont la vue alluma dans son cœur, jusqu'alors vierge, la flamme impure qui attira sur lui et son peuple des maux dont ses larmes ne purent détourner le cours.

Le coup-d'œil saisi du sommet de Sion a son intérêt ; les trois vallées de Gihon, d'Hinnon

(1) Cet évêque, comme on sait, est mort depuis quelques mois, en traversant le désert d'Alarich ; il a eu pour successeur un nommé Gobat, qui, comme lui, est sorti de la manufacture épiscopale anglico-prussienne.

et de Josaphat l'environnent, la première au couchant, la seconde au midi et la troisième au levant. Au-delà de celle d'Hinnon s'élève la montage du *mauvais conseil*, et, du côté du sud-ouest, la vallée de Raphaïm, que couronnent des montagnes qui, dans le lointain, terminent le tableau.

Le cénacle était placé sur le mont Sion. On en montre encore le local, qui est aujourd'hui occupé par un édifice, dont je ne saurais préciser la destination.

" Ils (les disciples) obéirent à Jésus et préparèrent la pâque.

....
....

" Pendant qu'ils soupaient, Jésus prit du pain qu'il bénit, et l'ayant rompu, il le donna à ses disciples, en disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps.

" Et après qu'il eut pris le calice et qu'il eut rendu grâce, il le leur donna en disant : Buvez-en tous.

" Car ceci est mon sang (le sang) de la nouvelle alliance, qui est répandu pour plusieurs, pour la rémission des péchés."

L'édifice actuel a cinquante pieds environ de long, sur une trentaine de large ; c'est une

construction qui ne remonte guère au-delà du onzième siècle ; elle fut élevée par les fidèles d'alors, qui voulaient par-là perpétuer le souvenir du fait d'amour dont il a été le théâtre.

Le tombeau de David se voit, dit-on, dans l'étage inférieur du cénacle. Pas un chrétien n'y saurait pénétrer ; les Turcs, quoique si habitués à vendre leurs complaisances, sont, en ce point, inexorables. Les voyageurs, qui ont pu y entrer, assurent y avoir aperçu trois tombeaux creusés dans un rocher obscur.

“ Le roi Salomon, dit Josèphe, fit enterrer son père David à Jérusalem avec une telle magnificence, qu'outre les autres cérémonies qui se pratiquent aux funérailles des rois, il fit mettre dans son tombeau des richesses incroyables, comme il sera facile d'en juger ; car, treize cents ans après, Antiochus, surnommé le Religieux, et fils de Démétrius, ayant assiégé Jérusalem, Hircan, grand sacrificateur, voulant l'obliger par de l'argent à lever le siége, comme il n'en pouvait trouver ailleurs, fit ouvrir ce sépulchre, et en tira trois mille talents, dont il donna une partie à ce prince. Et longtemps après, le roi Hérode tira une fort grande somme d'un autre endroit de ce tombeau, où ces trésors étaient cachés, sans que

néamoins on ait encore touché aux cercueils dans lesquels les cendres des rois sont enfermées, parce qu'ils ont été cachés sous terre avec tant d'art, qu'on ne les a pu trouver."

L'emplacement de la maison de Caïphe se trouve à quelques pas au nord-ouest du cénacle; je dis emplacement, car cette maison n'a pas été plus épargnée que tout le reste de l'infortunée Jérusalem. C'est aujourd'hui une église arménienne, où l'on montre la chambre qui aurait servi de prison au Sauveur, la nuit qui suivit son arrestation à Gethsémani ; l'autel de ce sanctuaire repose sur la pierre dont on ferma la porte de son tombeau.

De la maison de Caïphe nous nous dirigeâmes vers la vallée d'Hinnon, en suivant une route assez roide. Cette vallée sépare la montagne de Sion de celle du *mauvais conseil*, au pied de laquelle se voit le trop célèbre champ, appelé *Haceldama*.

" Judas qui l'avait trahi (Jésus), voyant qu'il était condamné, touché de repentir, reporta aux princes des prêtres et aux anciens les trente pièces d'argent et leur dit :

" J'ai péché ; parce que j'ai livré le sang de l'innocent.

" Mais ils lui dirent : Que nous importe ? c'est votre affaire.

" Judas, après avoir jeté l'argent dans le temple, se retira et alla se pendre.

" Mais les princes des prêtres prenant cet argent, dirent qu'il n'était pas permis de le mettre dans le trésor, parce que c'était le prix du sang.

" Après qu'ils eurent délibéré sur ce qu'ils devaient en faire, ils l'employèrent à acheter le champ d'un potier, pour y enterrer les étrangers.

" C'est pour cela que ce champ s'appelle encore aujourd'hui *Haceldama,* c'est-à-dire, le champ du sang."

Ce champ peut avoir trente-six pas de long sur vingt-six de large. Il est actuellement en culture et contient plusieurs oliviers. Ste. Hélène l'avait fait enfermer de murailles et couvrir d'une voûte percée, d'espace en espace, de soupiraux. Il n'est plus, comme autrefois, destiné à la sépulture des étrangers ; c'est une tradition admise par les Juifs que Judas y a été enterré.

Le torrent, qui coule au fond du ravin d'Hinnon, tombe, un peu plus bas vers l'orient, dans celui du Cédron. C'est à quelques pas du point de jonction de ces deux torrents sans eau qu'existe encore, si l'on en croit le témoignage

de la tradition, le puits où les prêtres, à la suggestion de Jérémie, cachèrent le feu sacré, avant la prise de la ville par Nabuchodonosor. Ce feu, selon le Lévitique (1), était descendu du ciel, le jour qu'Aaron offrit au Seigneur des armées les prémices de son sacerdoce dans le désert, et avait été depuis lors entretenu avec grand soin. Néhémie, au retour de la captivité, l'ayant trouvé éteint, il commanda de puiser de l'eau de la fontaine où on l'avait caché, et d'en faire des aspersions sur les victimes et sur le bois destiné à les brûler ;

" Ce qu'ayant été fait, et le soleil, qui auparavant était caché d'un nuage, ayant commencé à luire, il s'alluma un grand feu, qui remplit d'admiration tous ceux qui étaient présents.

" Cependant tous les prêtres fesaient la prière à Dieu, jusqu'à ce que le sacrifice fût consumé." (2)

A quelques centaines de pas plus au nord, dans la vallée de Josaphat, est l'endroit où la tradition fait mourir Isaïe. Ce saint prophète avait eu le malheur de déplaire à Manassès, roi de Judas, qui le fit condamner comme coupable de blasphème, et mettre à mort du supplice de

(1) Ch. IX, 24
(2) II Mach. I, 19, etc.

la scie, sous le chêne du Foulon, près de la fontaine de Siloé, où il fut enterré.

Continuant notre course dans la même direction, nous passâmes, au bout de quelques instants, le village de Siloé, dont les habitants sont en réputation de vols et de brigandages. Ce village prend son nom de la fontaine du même nom, dans le voisinage de laquelle il est bâti.

" Lorsque Jésus passait, il vit un homme né aveugle.

" Et ses disciples lui demandèrent : Maître, cet homme est-il né aveugle à cause de ses péchés, ou à cause de ceux de son père et de sa mère ?

" Jésus leur répondit : Ce n'est ni pour ses péchés, ni pour ceux de son père ou de sa mère ; mais c'est afin que les œuvres de Dieu éclatent en lui.

. . . .

. . . .

" Ayant dit ces paroles, il cracha à terre, fit de la boue avec sa salive, et en frotta les yeux de l'aveugle, en lui disant :

" Allez- vous laver dans la piscine de Siloé (qui signifie envoyé). Il y alla, s'y lava, et en revint voyant clair. " (1)

---

(1) St. Jean IX.

Cette fontaine, dont l'alimentation est due à l'eau qui tombe de la montagne de Sion, est revêtue de bonnes pierres au devant et à l'entrée ; on y descend par un escalier d'une vingtaine de degrés. Un Musulman était occupé, lorsque nous y apparûmes, à faire les ablutions du coran : la cérémonie consistait à se faire couler de l'eau du poignet au coude, et à marmotter, en même temps, quelque formule de prières prescrite par le prophète. L'eau de cette fontaine contient quelques parcelles de sel ; ce qui n'empêche pourtant pas les habitants du lieu d'en faire usage. Si l'on en croit St. Epiphane, cette eau aurait surgi de terre à la prière du prophète Isaïe, pendant le siége de Jérusalem par Sennachérib, et aurait coulé chaque fois que les habitants de la ville auraient été en chercher, tandis qu'elle aurait tari, lorsque les ennemis seraient venus y puiser. Le contraire serait arrivé, selon Josèphe, pendant que Tite tenait la ville assiégée : cette fontaine, alors devenue sèche pour les Juifs, aurait fourni si abondamment aux Romains, qu'elle seule aurait suffi à tous les besoins de l'armee. L'eau qui en sort est regardée dans le pays comme un excellent collyre.

Avant de rentrer à notre logis, nous vou-

lûmes aller visiter la grotte du prophète Jérémie, située à trois cents pas environ de Jérusalem, du côté de la porte de Damas. Chemin fesant, nous nous arrêtâmes à l'endroit où l'histoire met le théâtre du plus brillant exploit des Croisés, la partie des murailles où ils firent brèche et pénétrèrent dans la ville.

“ L'armée, dit un des écrivains des Croisades, se rangea dans cet ordre, autour de Jérusalem : le comte de Flandre et le comte de Normandie déployèrent leurs tentes du côté du septentrion, non loin de l'église bâtie sur le lieu où Saint Etienne, premier martyr, fut lapidé ; Godefroy et Tancrède se placèrent à l'occident ; le comte de Saint Gilles campa au midi, sur la montagne de Sion, autour de l'église de Marie, mère du Sauveur, autrefois la maison où le Seigneur fit la cène avec ses disciples. Les tentes ainsi disposées, tandisque les troupes fatiguées de la route se reposaient et construisaient les machines propres au combat, Raimond Pilet, Raimond de Turenne sortirent du camp avec plusieurs autres pour visiter les lieux voisins, dans la crainte que les ennemis ne vinssent les surprendre avant que les Croisés fussent préparés. Ils rencontrèrent sur leur route trois cents Arabes ; ils en tuèrent plu-

sieurs, et leur prirent trente chevaux. Le second jour de la troisième semaine, 13 juin 1099, les Français attaquèrent Jérusalem ; mais ils ne purent la prendre ce jour-là. Cependant leur travail ne fut pas infructueux ; ils renversèrent l'avant-mur, et appliquèrent les échelles au mur principal. S'ils en avaient eu une assez grande quantite, ce premier effort eût été le dernier. Ceux qui montèrent sur les échelles combattirent long-temps l'ennemi à coup d'épée et de javelot. Beaucoup des nôtres succombèrent dans cet assaut ; mais la perte fut plus considérable du côté des Sarrasins. La nuit mit fin à l'action et donna du repos aux deux partis. Toutefois l'inutilité de ce premier effort occasionna à notre armée un long travail et beaucoup de peine ; car nos troupes demeurèrent sans pain pendant l'espace de dix jours, jusqu'à ce que nos vaisseaux fussent arrivés au port de Jaffa. En outre, elles souffrirent excessivement de la soif ; la fontaine de Siloé qui est au pied de la montagne de Sion, pouvait à peine fournir de l'eau aux hommes, et l'on était obligé de mener boire les chevaux et les autres animaux à six milles du camp, et de les faire accompagner par une nombreuse escorte.

“ Cependant la flotte arrivée à Jaffa pro-

cura des vivres aux assiegeants ; mais ils ne souffrirent pas moins de la soif : elle fut si grande durant le siége, que les soldats creusaient la terre et pressaient les mottes humides contre leur bouche ; ils léchaient aussi les pierres mouillées de rosée ; ils buvaient une eau fétide qui avait séjourné dans des peaux fraîches de buffle et de divers animaux ; plusieurs s'abstenaient de manger, espérant tempérer leur soif par la faim....................

....

" Pendant ce temps les généraux fesaient apporter de fort loin de grosses pièces de bois, pour construire des machines et des tours. Lorsque ces tours furent achevées, Godefroy plaça la sienne à l'orient de la ville ; le comte de Saint Gilles en établit une autre toute semblable au midi. Les dispositions ainsi faites, le cinquième jour de la semaine, les Croisés jeunèrent et distribuèrent des aumônes aux pauvres ; le sixième jour, qui était le douzième de juillet, l'aurore se leva brillante ; les guerriers d'élite montèrent dans les tours, et dressèrent les échelles contre les murs de Jérusalem. Les enfants illégitimes de la ville sainte s'étonnèrent et frémirent en se voyant assiégés par une si grande multitude. Mais comme ils

étaient de tous côtés menacés de leur dernière heure, que la mort était suspendue sur leurs têtes, certains de succomber, ils ne songèrent plus qu'à vendre cher le reste de leur vie. Cependant Godefroy se montrait sur le haut de sa tour, non comme un fantassin, mais comme un archer. Le Seigneur dirigeait sa main dans le combat, et toutes les flèches qu'elle lançait perçaient l'ennemi de part en part. Auprès de ce guerrier étaient Baudouin et Eustache, ses frères, de même que deux lions auprès d'un lion ; ils recevaient les coups terribles des pierres et des dards, et les renvoyaient avec usure à l'ennemi.

“ Tandis que l'on combattait ainsi sur les murs de la ville, on fesait une procession autour de ces mêmes murs, avec les croix, les reliques et les autels sacrés. L'avantage demeura incertain pendant une partie du jour ; mais, à l'heure où le Sauveur du monde rendit l'esprit, un guerrier nommé Létolde, qui combattait dans la tour de Godefroy, saute le premier sur les remparts de la ville. Guicher le suit, ce Guicher qui avait terrassé un lion ; Godefroy s'élance le troisième, et tous les autres chevaliers se précipitent sur les pas de leur chef. Alors les arcs et les flèches sont abandonnés ;

on saisit l'épée. A cette vue les ennemis désertent les murailles, et se jettent en bas dans la ville ; les soldats du Christ les poursuivent avec de grands cris.

" Le comte de Saint-Gilles qui de son côté fesait des efforts pour approcher ses machines de la ville, entendit ces clameurs. Pourquoi, dit-il à ses soldats, demeurons-nous ici ? Les Français sont maîtres de Jérusalem ; ils la font retentir de leurs voix et de leurs coups. Alors il s'avance promptement vers la porte qui est auprès du château de David ; il appelle ceux qui étaient dans ce château, et les somme de se rendre. Aussitôt que l'émir eut reconnu le comte de Saint-Gilles, il lui ouvrit la porte, et se confia à la foi de ce vénérable guerrier.

" Mais Godefroy avec les Français s'efforçait de venger le sang chrétien répandu dans l'enceinte de Jérusalem, et voulait punir les infidèles des railleries et des outrages qu'ils avaient fait souffrir aux pélerins. Jamais dans aucun combat il ne parut aussi terrible, pas même lorsqu'il combattit le géant sur le pont d'Antioche ; Guicher et plusieurs milliers de guerriers choisis fendaient les Sarrasins depuis la tête jusqu'à la ceinture, ou les coupaient par le milieu du corps. Nul de nos soldats ne se

montrait timide ; car personne ne résistait. Les ennemis ne cherchaient qu'à fuir ; mais la fuite pour eux était impossible ; en se précipitant en foule ils s'embarrassaient les uns les autres. Le petit nombre qui parvint à s'échapper s'enferma dans le temple de Salomon, et s'y défendit assez long-temps. Comme le jour commençait à baisser, nos soldats envahirent le temple ; pleins de fureur ils massacrèrent tous ceux qui s'y trouvèrent. Le carnage fut tel que les cadavres mutilés étaient entraînés par les flots de sang jusque dans le parvis ; les mains et les bras coupés flottaient sur ce sang, et allaient s'unir à des corps auxquels ils n'avaient point appartenu."

La grotte de Jérémie, où nous nous rendîmes ensuite, a de quoi étonner par la grandeur de ses dimensions ; elle ne mesure pas moins de quatre-vingt-dix pieds de profondeur, sur cent vingt de largeur, et dix-huit pieds de hauteur ; le milieu en est soutenu par un énorme pilier, qui peut avoir quarante à cinquante pieds de circonférence. Le fond offre un petit plateau d'une dixaine de pieds d'élévation, pratiqué à même le rocher, où l'on prétend que le prophète avait coutume de dormir ; c'est pour cette raison qu'on l'appelle le *lit du prophète.*

Cette grotte est célèbre pour avoir entendu les accents de douleur du fils d'Helcias, lorsque, les yeux fixés sur sa patrie infortunée, il pleurait ses maux présents, et lui en annonçait d'autres pour l'avenir.

" Comment, s'écriait-il dans l'excès de sa douleur, comment cette ville si pleine de peuple, est-elle maintenant si solitaire ! La maîtresse des nations est devenue comme veuve ; la reine des nations a été assujétie au tribut.

" Tout ce que la ville de Sion avait de beau lui a été enlevé : ses princes sont devenus comme des béliers qui ne trouvent pas de pâturage ; ils sont allés tout faibles devant l'ennemi qui les poursuivait.

" Jérusalem a commis un grand péché ; c'est pourquoi elle est devenue errante, vagabonde. Tous ceux qui l'honoraient l'ont méprisée, parce qu'ils ont vu son ignominie ; et elle a tourné son visage en arrière en gémissant." (1)

A l'entrée de la grotte s'élève une tombe modeste, au-dessus de laquelle une lampe est suspendue ; c'est la dernière demeure d'un *Santon*, que la piété musulmane y vénère. Il m'est arrivé de faire dernièrement la rencontre d'un

---

(1) Lam. I, 1, etc.

de ces prétendus saints, comme je passais près la porte de Bethléem. Jamais être plus hideux ne s'était apparu à moi : l'atrocité de son regard, la longueur et la nauséabonde saleté de sa barbe, avec ses habits tombant en lambeaux, tout en lui m'avait rappelé au vif un échappé de prison, un second Cartouche, de triste mémoire. Ce fut donc avec l'ébahissement de la surprise que j'appris que ce dégoûtant personnage était un dévot Musulman, qui déjà, de son vivant, jouissait des honneurs de la canonisation ; je m'estimai doublement heureux de n'être pas disciple du prophète, pour n'être pas tenu d'imiter un *tel saint*.

De la grotte de Jérémie aux tombeaux des rois la distance est assez considérable ; ils sont situés à quelque distance de la porte de Joppé. La main des siècles a assez peu respecté ces palais de la mort ; néanmoins sans l'esprit de dilapidation, qui est venu joindre son action à celle du temps, ces monuments offriraient encore de beaux restes d'architecture. On en peut juger par le seul morceau qui ait échappé au vandalisme : c'est la frise, d'ordre dorique, qui couronne l'espèce de vestibule donnant entrée dans l'intérieur des tombeaux. On ne peut s'empêcher, en l'apercevant, de rendre

hommage à l'habileté du crayon qui en a tracé le plan, et à la précision du ciseau qui l'a réalisé ; chose assez remarquable, c'est que l'artiste, en décorant le monument, semble avoir évité avec soin toute allusion aux objets naturels, regardés unanimement comme les emblèmes de la mort. La seule décoration qu'il ait attachée à la façade, consiste en une chaîne légère de feuilles, chargées de fruits, qui court parallèlement à la frise, et va descendre perpendiculairement le long de chaque côté de l'entrée. Une petite ouverture pratiquée à gauche, au fond du vestibule, mène dans une chambre de moyenne grandeur, d'où une sortie pareille conduit à trois autres chambres, à-peu-près de même dimension, autour desquelles apparaissent de petites cellules. Creusées dans le roc, ces cellules étaient primitivement fermées par des portes massives de pierre, qui roulaient sur des gonds aussi de pierre ; mais ces portes sont aujourd'hui renversées par terre. Les niches, destinées à recevoir les corps, sont bien conservées ; elles ne portent aucune trace de sculpture.

D'après M. de Châteaubriand, l'architecture de ces monuments ne permet pas d'en faire remonter la construction aux temps anciens

de l'histoire juive. “ S'il fallait, dit-il, fixer l'époque où ces mausolés ont été construits, je la placerais vers le temps de l'alliance des Juifs et des Lacédémoniens, sous les princes Machabées. Le dorique dominait encore dans la Grèce ; le corinthien n'envahit l'architecture qu'un demi-siècle après, lorsque les Romains commencèrent à s'étendre dans le Péloponèse et dans l'Asie.

“ Mais en naturalisant à Jérusalem l'architecture de Corinthe et d'Athènes, les Juifs mêlèrent les formes de leur propre style. Les sépulchres de la vallée de Josaphat, et surtout les tombeaux des rois, au nord de la ville, offrent l'alliance visible du goût de l'Egypte et du goût de la Grèce. Il résulte de cette alliance une sorte de monuments indécis, qui forment, pour ainsi dire, le passage entre les Pyramides et le Panthéon. ”

Notre dessein, en quittant ces tombeaux, avait été d'aller visiter ceux des juges ; mais leur éloignement d'une demi-heure de marche environ du côté du couchant, nous en fit remettre la visite à un autre jour.

Ma prochaine lettre, cher ami, te décrira l'excursion du Jourdain.

Adieu.

LETTRE XXVI.

Jérusalem, 21 mars 1845.

(*Suite de la précédente.*)

CHER ALFRED,

La circonstance que nous avions choisie pour l'excursion du Jourdain ne pouvait être plus opportune ; c'était le lundi de la grande semaine, époque à laquelle les pélerins ont coutume de s'y rendre en bon nombre. Les officiers de la *Créole*, et les Anglais, avec qui nous sommes arrivés à Jérusalem, étaient de la partie avec MM. Bélanger, Plichon et Franchini. Nous étions escortés par des Bédouins de la tribu même du Jourdain, ayant à leur tête Beschir, leur cheyk, qui, moyennant la somme de quatre cents piastres du pays (100

francs), devait nous accompagner jusqu'au couvent de Saint Saba. Les Anglais, de leur côté, étaient convenus de lui en donner six cents.

A onze heures du matin, nous étions en route, tous montés sur des chevaux arabes. Ces animaux étaient autrefois renommés par la beauté de leurs formes, par leur force et leur agilité à la course : ils ne se distinguent plus aujourd'hui que par les deux dernières de ces qualités. Sortis par la porte St. Etienne nous nous dirigeâmes, en traversant la vallée de Josaphat, sur Béthanie, situé à une demi-lieue environ de la ville sainte. Chemin fesant, nous laissâmes sur notre droite Bethphagé, ou plutôt l'emplacement où se trouvait ce village, qui n'existe plus. Ce fut le point de départ du Sauveur, lorsqu'au milieu des cris de "*Hosanna filio David,*" il fit, quelques jours avant sa mort, son entrée triomphante dans Jérusalem.

La distance de Bethphagé à Béthanie est presque nulle ; elle fut bientôt franchie. Béthanie a eu aussi ses gloires ; séjour de Marthe et de Marie, cette ville fut, plus d'une fois, honorée de la présence de l'Homme-Dieu. La tradition montre encore le tombeau où il ressuscita Lazare ; nous ne voulûmes pas passer outre, sans le visiter. Après avoir descendu

un premier escalier qui a dix-sept degrés de longueur, nous trouvâmes au pied un petit autel, où les Pères Franciscains de Terre-Sainte vont, de temps à autre, offrir les saints mystères. De là un second escalier, qui n'a que six marches de long, nous conduisit dans le caveau même où reposait le corps de Lazare, lorsque Jésus

" Lui dit d'une voix forte : Lazare, sortez dehors." (1)

La maison de Marthe et de Marie n'était qu'à deux pas du tombeau de leur frère ; on en voit encore quelques vestiges. Celle de Lazare était placée un peu plus haut, sur le versant de la colline où est bâtie la ville.

La route que nous continuâmes de suivre, après avoir quitté Béthanie, ne nous parut pas meilleure que celle que nous avions parcourue pour y arriver ; comme tous les chemins du pays, elle n'est praticable pour aucune voiture à roues ; le cheval, le chameau et l'âne sont chargés d'y suppléer ; c'est ici le seul mode de transport en usage. Ce que je dis des campagnes a également son application pour les villes ; l'excessive étroitesse de leurs

(1) St. Jean, XII.

rues, vraies filières, où souvent deux personnes se froissent en passant, ne saurait, pas plus que les autres voies publiques, laisser libre passage à un seul de nos véhicules. Fesons des vœux pour que l'Arabe, secouant enfin son insouciance et son incurie, adopte, du moins en partie, la civilisation européenne, dont l'énergie et l'activité enfantent tous les jours de si étonnantes merveilles ! la Palestine, sous l'action d'une main réformatrice, changerait bientôt de face ; ses routes s'ouvriraient ; le commerce y reparaîtrait, et ses déserts renaîtraient à la vie végétale.

Plusieurs de mes compagnons s'étaient tout-à-coup séparés du gros de la caravane, pour se lancer au galop, du côté du couchant. Quoique j'ignorasse et ce qu'ils voulaient faire, et où ils avaient intention d'aller, je me mis cependant à leur poursuite ; je les rejoignis auprès d'une grosse pierre, autour de laquelle ils s'étaient rangés comme en cercle. Cette pierre est vénérable ; c'est, dit-on, la même sur laquelle notre Seigneur était assis, lorsque

" Marthe, ayant appris qu'il venait, alla au-devant de lui, et lui dit : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. " (1)

(1) St. Jean XI 20.

La vallée d'*Adommim*, où nous descendîmes bientôt après, est célèbre dans les Saintes Ecritures. *Adommim* signifie *sanglant ;* ce nom lui vient sans doute du sang que les brigands, à qui elle servait autrefois de repaire, y ont plus d'une fois versé, en massacrant les voyageurs qui avaient le malheur de s'y engager seuls. Aujourd'hui encore on ne la parcourt pas sans quelque crainte. Le premier objet qui nous frappât en y entrant, ce fut la fontaine connue des anciens sous le nom d'*Ensemès* ou de *Fontaine du soleil*, et qui plus tard, prit le vocable de la *Fontaine des Apôtres*, en mémoire des Apôtres qui avaient coutume de s'y reposer avec Notre Seigneur, lorsqu'ils se rendaient de Jéricho à Jérusalem, ou qu'ils en revenaient. L'eau limpide et abondante qui en sort se décharge dans le torrent du Cédron.

Bahurim, où David s'enfuit après la révolte de son fils Absolon, et où il fut insulté par Séméi, se trouvait dans la vallée d'Adommim.

" Le roi David étant venu jusqu'à Bahurim, il en sortit un homme de la maison de Saül, appelé Séméi, fils de Géva, qui, s'avançant dans son chemin, maudissait David,

" Lui jetant des pierres à lui et à tous ses gens, pendant que tout le peuple et tous les

hommes de guerre marchaient à droite et à gauche, à côté du roi.” (1)

La tradition montre dans cette même vallée une masure, à laquelle elle donne le nom d'*Hôtellerie du bon Samaritain,* c'est-à-dire, la maison où un Samaritain, passant par ces lieux, aurait fait transporter, comme dit l'Evangile, un malheureux que des brigands, entre les mains de qui il était tombé, avaient battu et laissé à demi-mort sur la place. Cette tradition n'est cependant guère certaine ; et ce qui ne sert pas peu à en rendre l'authenticité suspecte, c'est qu'elle suppose comme réel un fait que tous ne s'accordent pas à regarder comme tel, la plupart des commentateurs le plaçant au rang des paraboles, dont le Sauveur, pour instruire les peuples et leur inculquer plus fortement les règles de charité, fesait si souvent usage. Cette histoire est donc, en toute probabilité, parallèle à celle du mauvais riche, dont j'ai parlé plus haut ; et comme la foi encore ici n'est nullement intéressée, chacun peut, à sa guise, admettre le fait dont il est en ce moment question, ou bien, s'il l'aime mieux, le ranger au nombre des innocentes inventions d'une piété plus crédule qu'éclairée.

---

(1) Reg. XVI, 5.

Un peu plus loin, nous aperçûmes, après avoir laissé sur notre gauche un camp de Bédouins, composé d'un assez petit nombre de tentes, une montagne, surmontée d'une construction en forme de chapelle ; c'était la montagne de la *Quarantaine*, c'est-à-dire, la montagne où Jésus-Christ a fait son jeûne de quarante jours. Une demi-heure plus tard, nous étions sur la croupe des montagnes qui bordent au couchant la vallée du Jourdain. De ce point la scène est des plus magnifiques ; la vallée toute brillante de verdure, et le Jourdain se révélant à nos regards par la masse des arbrisseaux qui croissent sur ses bords ; la Mer-Morte, avec l'obscurité que reflètent sur ses eaux les montagnes entre lesquelles elle est encaissée ; le village de Jéricho, avec sa tour et ses quelques cahuttes ; enfin, la *Fontaine d'Elisée*, dont un gentil ruisseau éconduit l'eau pure et vivifiante, tel est le spectacle qui se déroula, en ce moment, devant nous. Ce tableau, déjà si intéressant, était encore relevé, à l'orient, par les monts *Abarim*, dont les monts *Nébo*, *Ar* et *Phasga* font partie. C'est sur le premier de ces monts, situés à trois lieues de Jéricho, que Moïse, qui y était monté par l'ordre du Seigneur, pour voir la terre promise, dont il allait

être à jamais exclu, mourut à l'âge de cent vingt ans, emportant avec lui le chagrin de n'avoir pu fouler un sol qui, pendant quarante ans, avait fait l'objet de ses plus ardents désirs. Les monts *Abarim* ont encore une autre gloire : c'est d'avoir recélé l'arche d'alliance, le tabernacle et l'autel des parfums, que le prophète Jérémie y fit renfermer, pour empêcher qu'ils ne tombassent entre les mains des ennemis de la nation ; on croit que ces pieux objets n'en ont jamais été tirés.

Pour nous amuser, notre cheyk et ses gens, une fois arrivés dans la plaine, exécutèrent sous nos yeux une joute à la façon du pays. Un des jouteurs jeta le gant, qu'un autre de la bande se hâta de relever ; ce fut le signal du combat. Le premier ayant piqué son coursier, il se lança dans l'arène improvisée, où le second se mit aussitôt à sa poursuite, tenant en main une longue javeline, dont il avait l'air de le vouloir percer. Au bout de quelques instants, il l'avait atteint ; mais, au lieu de le frapper, comme il lui eût été facile de faire, il poussa de l'espèce d'éperons dont ses étriers étaient armés, son cheval en côté, et, après lui avoir fait exécuter une habile caracole, il le ramena à la charge. Cet exercice, où brillèrent et la dextérité du

cavalier et la souplesse de sa monture, dura assez long-temps ; il ne cessa que lorsque nous fûmes arrivés à la *Fontaine d'Elisée.* Là devait s'établir notre quartier de nuit ; nous y dressâmes nos tentes, et eûmes soin de ne pas les isoler des autres, de crainte de quelque visite nocturne de la part de maraudeurs du pays ; le traitement que notre drogman, Mattheo, a, l'année dernière, éprouvé au même lieu, avec un gentilhomme anglais qu'il y accompagnait, nous fit prendre toute espèce de précautions. Ils étaient tombés l'un et l'autre entre les mains des Bédouins ; argent, chapeaux, habits de dessus, tout y passa. Il n'y eut pas jusqu'à leurs vêtements de dessous qu'on ne leur enlevât, sans que ni leurs prières, ni leurs larmes pussent rien gagner sur leurs féroces spoliateurs.

Campés à deux pas de la *Fontaine d'Elisée*, nous n'eûmes rien de plus pressé, après avoir mis ordre à nos petites affaires de voyage, que de l'aller visiter. Les bords en sont d'un facile accès, les eaux limpides et assez abondantes pour former un ruisseau d'une douzaine de pieds environ de largeur.

Au temps d'Elisée, les eaux de cette fontaine étaient délétères ; elles nuisaient non-seulement aux hommes et aux animaux, qui n'en pou-

vaient boire impunément, mais encore aux plantes et aux arbres qu'elles fesaient mourir. Désolés des maux qu'elles leur causaient, les habitants de la plaine et notamment ceux de Jéricho s'adressèrent au prophète.

" Seigneur, lui dirent-ils, la demeure de cette ville est très-commode, comme vous le voyez vous-même ; mais les eaux y sont très-mauvaises et la terre stérile.

" Elisée leur répondit : Apportez-moi un vaisseau neuf, et mettez du sel dedans ; lorsqu'ils le lui eurent apporté, il alla à la fontaine, et ayant jeté le sel dedans, il dit : Voici ce que dit le Seigneur : J'ai rendu ces eaux saines, et elles ne causeront plus à l'avenir ni mort ni stérilité.

" Ces eaux donc devinrent saines comme elles le sont encore aujourd'hui, selon la parole qu'Elisée prononça alors." (1)

De cette fontaine au pied de la montagne de la Quarantaine la distance est assez peu considérable ; nous dirigeâmes nos pas de ce côté-là.

" Jésus (après son baptême) fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le démon.

---

(1) IV Reg. II, 19.

“ Et ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut ensuite faim.

“ Le tentateur s’approchant alors de lui, lui dit : Si vous êtes le fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent des pains.

“ Mais Jésus lui répondit : Il est écrit : L’homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

“ Le démon alors le transporta dans la ville sainte, et le mettant sur le haut du temple,

“ Il lui dit : Si vous êtes le fils de Dieu, jetez-vous en bas ; car il est écrit : Qu’il a ordonné à ses anges d’avoir soin de vous, et qu’ils vous soutiendront de leurs mains, de peur que vous ne vous heurtiez le pied contre quelque pierre.

“ Jésus lui répondit : Il est écrit aussi : Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu.

“ Le démon le transporta de là sur le sommet d’une haute montagne, d’où, lui montrant tous les royaumes du monde et la gloire qui les accompagne,

“ Il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si vous vous prosternez devant moi pour m’adorer.

“ Alors Jésus lui répondit : Retire-toi, Satan ; car il est écrit : Vous adorerez le Sei-

gneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul." (1)

Cette montagne, du moins du côté qui regarde la vallée, est fort abrupte ; aussi l'ascension en est-elle très-périlleuse, comme la fera voir la citation suivante, que j'emprunte à M. Marison, qui faillit y être victime de son imprudence.

" Le péril, dit-il, auquel s'exposent ceux qui entreprennent d'aller visiter ces saintes grottes (celles où le Sauveur a jeûné) est si grand et si évident, qu'il se trouve peu de pélerins qui aient assez de résolution pour y monter. D'environ quarante que nous étions, plus de trente restèrent au pied de la montagne, et se contentèrent de révérer de là ces sanctuaires.

" Du pied jusqu'au tiers de la montagne on monte avec plus de fatigue que de danger, par un chemin extrêmement rapide, mais un peu écarté du précipice. Ce chemin aboutit à un autre taillé dans le roc, qui s'élève en forme de degrés, et se termine à une certaine partie du rocher, qu'on accroche comme on peut, pour se rendre dans un sentier, qui peut avoir deux pieds dans sa largeur la plus considérable,

(1) Matth. IV, 1.

sur environ vingt pas de longueur. Ce sentier, dont on se tire en détournant les yeux d'un précipice affreux qu'on a sous les pieds, et en s'attachant des mains au rocher, est l'écueil ordinaire de la fermeté de la plupart de ceux qui se sont d'abord trouvés assez courageux pour se proposer de monter aux saintes grottes ; c'est le *nec plus ultrà* de ces prétendus Hercules, dont le sang commence à se glacer, le visage à pâlir, la tête à s'appesantir et les pieds à trembler. Retourna donc en arrière qui voulut et qui craignit les vertiges ; mais à l'égard des six religieux et de moi, nous franchîmes heureusement ce mauvais pas ; après quoi, marchant encore quelque temps sur le bord de l'abîme, nous arrivâmes enfin assez près des saintes grottes. Mais comment achever ce qui reste de chemin à faire ? *Hoc opus, hic labor est.* J'avoue que je ne fus pas alors insensible au péril, et que mon âme qui en fut ébranlée, commençait déjà à se reprocher à soi-même sa témérité, lorsque, voulant calmer ce trouble dangereux, qui commençait à naître, je me munis du signe de la croix ; je m'armai de confiance en Dieu, et me trouvant assez tranquille et assez fort pour mépriser le péril, j'entrepris de faire ce qui me paraîtrait impossible de faire en tout autre occasion.

“ Le lieu où je me trouvai en ce moment terrible, est un petit rebord formé par la roche qui avance d'un pied et demi tout au plus. J'avais à mes côtés et derrière moi le précipice du monde le plus épouvantable pour sa profondeur, et je me considérais comme moulu et réduit en poudre, si je tombais sur les morceaux de roches dont je le voyais semé ; la chose ne pouvait pas se faire autrement que par un miracle que je n'attendais pas. Devant, j'avais un rocher escarpé de neuf pieds de hauteur, droit presque comme un mur, et dans lequel je ne trouvai pour caution de ma vie que quelques inégalités propres à appuyer la pointe du pied, et à attacher la main d'une manière fort légère. Rien de ce que je pouvais appréhender n'arriva cependant ; et l'infinie bonté de Dieu détourna cet accident funeste dont la crainte fesait frémir ceux qui étaient au pied de la montagne.”

Notre voyageur, arrivé sans accident au terme de ses désirs, put visiter la grotte où l'on tient par tradition que Jésus fit pour nos péchés la pénitence la plus rigoureuse qu'on puisse imaginer ; cette grotte est composée de deux parties, dont l'une sert d'antichambre à l'autre ; celle-ci est plus petite et obscure. Elle peut

avoir 15 à 16 pieds en carré. La voûte en est très-élevée ; et dans le fond, du côté de la montagne, est un creux en forme de niche, dans lequel on croit que le Sauveur offrait nuit et jour au Père Eternel ses brûlantes prières pour le salut des hommes. A cette grotte commence le chemin qui mène à la cîme de la montagne, où Satan transporta Jésus, pour lui faire voir tous les royaumes du monde ; mais la porte en est murée, pour ôter aux pélerins l'envie d'y grimper.

“ La consolation, continue notre voyageur, que je goûtais dans la visite de ces grottes (qui sont au nombre de quatre) fut grande à la vérité, mais elle ne fut pas pure et sans inquiétude. L'idée toute fraîche des périls que j'avais courus en y montant, fesait sur mon esprit une impression vive qui me représentait la descente comme beaucoup plus dangereuse ; et la nécessité indispensable où j'étais de vaincre ou de mourir me semblait cruelle, parce que j'avais lieu de craindre qu'elle ne me fût, dans peu, funeste. Je m'approchai souvent et en tremblant de cet endroit le plus voisin de cette première grotte, pour essayer de prendre quelques mesures ; mais, n'apercevant qu'à demi les pierres sur lesquelles je devais appuyer, au

hazard, la pointe du pied, et accrocher la main, je considérai cet abîme effroyable comme le tombeau qui m'était préparé. Ne pouvant donc espérer aucun secours de la part des hommes, la situation du lieu et du rocher ne le permettant pas, et n'en espérant pas beaucoup de moi-même en cette occasion, où mes yeux pouvaient me trahir par un éblouissement fatal, je levai, comme le prophète, mes regards vers le ciel, pour en obtenir le secours du Seigneur. *Levavi oculos meos ad montes, undè veniet auxilium mihi.* N'osant abaisser mes yeux vers le précipice qui menaçait de m'engloutir, je les dirigeai vers la cîme de la montagne où j'étais, j'implorai l'assistance de Jésus-Christ que je savais y être encore aussi présent par sa puissance et sa bonté qu'il y fut visible autrefois par sa présence corporelle, et considérant que mes péchés m'avaient si souvent rendu digne de mort, je le priai d'accepter le sacrifice de ma vie. Enfin, après avoir récité, peut-être avec plus de crainte que de componction, le psaume de la pénitence, *Miserere mei, Deus*, et invoqué avec confiance cette reine de miséricorde, au trône de laquelle nul ne recourut jamais en vain, me sentant parfaitement résigné à l'événement le plus tragique, je descendis, je ne sais

pas bien comment ; mais je sais que ce fut très-heureusement, grâce à l'ineffable bonté de Dieu, dont la force daigna soutenir ma faiblesse."

La coupe verticale du rocher présente, du côté de la vallée, un bon nombre de cavités ; ce sont autant de retraites, où vécurent autrefois de pieux anachorètes. Pour avoir accès à ces demeures aériennes, ils avaient recours à des échelles de cordes ou à des échafauds, ou à des ponts de branchages suspendus en l'air, et correspondant les uns aux autres. Ce moyen leur servait encore pour atteindre la chapelle, où ils se réunissaient, tous les dimanches, pour assister au saint sacrifice, et faire des conférences spirituelles. L'église, que la pieuse mère de Constantin avait fait bâtir sur le faîte de cette montagne, n'est pas entièrement détruite ; elle existe encore en partie.

Non loin de là gisent dans la plaine des restes d'édifices, avec un aqueduc et le réservoir où il versait ses eaux, le tout dans un état frappant de conservation. Que ces beaux restes aient appartenu à la ville de Jéricho, dont les limites se seraient, au temps de sa splendeur, étendues jusque là, c'est là une question dont je n'entreprendrai pas de donner ici la solution ; j'en laisse le soin à de plus habiles que moi.

Au retour de cette petite excursion, nous entrâmes dans ma tente, pour y prendre le dîner. Ce fut un repas à la façon des patriarches ; Lot qui, après sa séparation d'avec Abraham, avait fait paître en ces lieux ses nombreux troupeaux, n'offrit jamais rien de plus simple ni de plus modeste à ses hôtes. Nous eûmes pour table la terre, pour siéges la terre encore, et pour service de table quelques misérables assiettes. La gaiété fut l'assaisonnement de l'agape, comme elle en fut l'unique dessert.

Au lever de table, nous nous avançâmes sur la place qui se trouvait entre notre bivouac et la *Fontaine du prophète,* pour nous y promener. Nous y trouvâmes nos Bédouins, qui, après s'être réunis en groupes de quatre ou cinq à la fois, se prirent à exécuter sous nos yeux une de leurs danses. On n'imagine rien de plus insignifiant que ce genre d'exercice, qui consiste uniquement à se remuer le corps en tout sens, sans bouger des pieds, et à se frapper, en même temps, les mains les uns aux autres ; c'est, si je ne me trompe, quelque chose d'assez analogue à ce qui se pratique chez nos sauvages du Canada, dans leurs jours de grandes réjouissances.

Adieu.

LETTRE XXVII.

Jérusalem, 21 mars 1845.

(Suite de la précédente.)

Cher Alfred,

La nuit que nous passâmes près de la *Fontaine miraculeuse*, fut des plus paisibles ; le silence n'en fut interrompu que par des grenouilles-monstres qui, de temps à autre, nous firent entendre leur cri rauque et ennuyeux. A notre réveil, nous fûmes étonnés de voir que notre campement était plus considérable que la veille ; de nouveaux pélerins étaient venus, dans le cours de la nuit, grossir notre nombre.

A six heures, nous étions en route pour le Jourdain, en cheminant à travers des broussailles touffues, dont la vallée, en cette partie,

est toute couverte. Une demi-heure plus tard, Jéricho venait s'offrir à nous ; cinquante à soixante misérables cahuttes, dont les murs construits en pierres sèches, superposées les unes aux autres, atteignent à peine la hauteur d'un homme, avec une forteresse d'une trentaine de pieds d'élévation, forment actuellement tout le matériel de cette ville, autrefois si puissante et si populeuse ; c'est le comble de la désolation. Elle rappelle la malédiction sortie de la bouche de Josué : " Maudit soit devant le Seigneur eelui qui osera rebâtir Jéricho. "

Cette ville est très-ancienne ; son nom signifie *Lune*, ou parce que sa forme est celle d'un croissant, ou encore parce que cet astre y était adoré. Moïse, après l'avoir prise, changea son nom de Jéricho en celui de *ville des palmes*, à cause de sa situation dans une plaine ombragée d'un grand nombre de palmiers.

Jéricho fut la patrie de Rahab, qui, par une inspiration divine, ouvrit sa maison aux espions que Josué, pour la reconnaître, y avait envoyés. Cet acte de bienveillance, comme on le sait, lui valut la vie sauve : elle seule, après la prise de la place, dont les murs étaient tombés devant l'arche d'alliance, qui en avait fait sept fois le tóur, fut épargnée avec sa famille par l'ordre

du vainqueur. Première conquête que firent les enfants d'Israël, après leur passage du Jourdain, cette ville avait joui jusqu'alors d'une grande renommée ; par son étendue, la force de ses hautes murailles, les richesses de ses habitants, et la gloire de ses rois, elle était devenue fameuse par tout le pays.

Nonobstant la malédiction fulminée par Josué contre quiconque entreprendrait de le rebâtir, Jéricho se releva néanmoins un peu après sa mort ; quelques maisons y furent construites ; mais jamais il ne put arriver au niveau de sa première splendeur. Elie et Elisée y séjournèrent avec leurs disciples ; le premier en sortait, lorsque le Seigneur le ravit au ciel dans un char de feu.

Du temps des Machabées, Jéricho fut envahi par Bacchides, général des armées de Démétrius, qui y fit élever une bonne citadelle. Les derniers rois de Juda prirent plaisir à l'agrandir et à l'embellir par de somptueux édifices ; Hérode-le-Grand y fesait ses délices. On croit que ce fut dans cette ville que les trois Mages allèrent le trouver, avant de passer à Bethléem, pour y chercher le nouveau monarque, dont l'étoile leur avait apparu en Orient.

Pendant la guerre des Romains contre les Juifs, et spécialement lors du siége de Jérusalem par l'armée de Tite, Jéricho fut de nouveau réduit en cendres, à cause de la perfidie de ses habitants. Rétablie par l'empereur Adrien, cette ville, du temps de St. Jérôme, était encore assez considérable. A l'époque des Croisades, elle fut donnée par le roi de Jérusalem à l'église du St. Sépulchre ; mais plus tard elle passa entre les mains des religieuses de Béthanie, à qui la reine Mélisende en fit abandon.

La conversion de Zachée, opérée par le Sauveur à Jéricho, n'est pas la moindre des gloires de cette ville.

" Jésus étant entré dans Jéricho, passait par la ville.

" Et il y avait un homme nommé Zachée, chef des Publicains et fort riche,

" Qui, ayant envie de voir Jésus pour le connaître, ne le pouvait à cause de la foule, parce qu'il était fort petit.

" C'est pourquoi il courut devant, monta sur un sycomore pour le voir, parce qu'il devait passer par-là.

" Jésus étant venu en cet endroit, leva les yeux en haut, et l'ayant vu, il lui dit : Zachée,

hâtez-vous de descendre, parce qu'il faut que je loge aujourd'hui dans votre maison.

" Zachée descendit aussitôt et le reçut avec joie. " (1)

La maison de Zachée a disparu avec les autres monuments de Jéricho ; on y chercherait également en vain, quoiqu'en disent certains voyageurs, l'arbre dont parle St. Luc, sur lequel il était perché, lorsque Jésus l'appela à lui.

Ryhah est le nom que lui donnent les Arabes d'aujourd'hui ; ce nom, qui signifie *odeur*, lui vient sans doute de l'arôme du baume qu'on y recueillait autrefois en abondance, et qui, depuis long-temps, est inconnu. L'arbuste qui le produisait n'avait que trois pieds de haut ; au moyen d'une incision, on en obtenait la liqueur douce et odorante dont on composait ce baume si vanté des anciens. (2)

---

(1) Luc XIX,

(2) " Le baumier, dit Pline, dédaigne de croître ailleurs ; et la liqueur qui en distille, et qu'on préfère à tous les parfums, la Judée est le seul pays du monde auquel la nature l'ait accordée. Les empereurs Ves asien et Tite montrèrent les premiers à Rome, et y menèrent en triomphe ce précieux arbrisseau, devenu tributaire de notre empire ainsi que la nation. Les Juifs voulurent le détruire, comme ils se détruisaient eux-mêmes ; mais les Romains le défendirent ; et on combattit pour un arbuste. " Cet auteur ajoute, qu'au temps où il écrivait, la culture du baumier avait été si perfectionnée, qu'elle était couronnée de trois récoltes : que le fisc en vendait la liqueur 300 deniers (environ 300 francs) le setier, et qu'avant la 6e année qui précéda la conquête de la Judée par les armées romaines, le mondage seul produisait 700 sesterces (environ 100,000 francs).

On ne voit pareillement plus rien qui rappelle la *rose de Jéricho.* Cette rose si fameuse se rassemblait en jolis bouquets, à quatre ou cinq doigts de terre. Laissée quelque temps dans l'eau, elle s'ouvrait et s'épanouissait ; mais de nouveau retirée de là elle se refermait aussitôt. Sans beauté, comme sans odeur, cette fleur se distinguait des autres par l'espèce d'incorruptibilité dont elle jouissait.

L'aspect triste et misérable de Ryhah n'était guère propre à nous arrêter long-temps : aussi nous hâtâmes-nous de passer outre. Chose assez étrange, c'est que pas un seul être vivant n'y fît à nos yeux acte d'apparition ; notre présence avait-elle jeté l'effroi dans le village, au point d'en faire fuir les habitants ? ou bien, les avait-elle forcés de se blottir au fond de leurs maisons ? c'est ce que je ne saurais dire ; toujours est-il que nous n'y vîmes personne.

La végétation, en deçà de Jéricho, nous avait apparu vigoureuse ; mais, au-delà, elle ne fit plus que s'affaiblir, jusqu'à quelques pas du Jourdain, dont les bords, comme je l'ai déjà marqué, sont couverts de broussailles touffues et verdoyantes. Ce dépérissement progressif s'explique facilement : il est dû à l'influence maligne des vapeurs salines que la Mer-Morte,

dont on aperçoit de Ryhah, quoique encore à assez grande distance, les eaux bleuâtres, rèpand sur tout le pays d'alentour.

A huit heures et demie, nous foulions les rives du Jourdain. Je courus vîte y boire ; la plupart des pélerins en firent autant. Il y en eut plusieurs qui, par dévotion, voulurent s'y baigner.

Après la Mer-Rouge, aucune rivière au monde n'a été autant que le Jourdain le théâtre de grandes merveilles ; plus d'une fois le Tout-Puissant y a étendu sa droite, pour manifester sa puissance et sa miséricorde envers son peuple chéri.

“ Israël sortit donc de ses tentes pour passer le Jourdain ; et les prêtres qui portaient l'arche marchaient devant lui.

“ Et aussitôt que ces prêtres furent entrés dans le Jourdain, et que l'eau commença à mouiller leurs pieds,

“ Les eaux qui venaient d'en haut s'arrêtèrent en un même lieu ; et, s'élevant comme une montagne, elles paraissaient de bien loin, depuis la ville qui s'appelle *Adom* jusqu'au lieu appelé *Sarthan ;* mais les eaux d'en bas s'écoulèrent dans la mer du désert qui est appelée

maintenant la Mer-Morte, jusqu'à ce qu'il n'en restât pas du tout." (1)

Plus tard, Elie le traversa, comme son disciple Elisée, à pied sec, et ce fut non loin de ses bords, qu'il fut enlevé au ciel dans un char de feu. Naaman, général des armées du roi de Syrie, s'y étant baigné sept fois selon la recommandation du même prophète, en sortit parfaitement guéri de sa lèpre.

Rien cependant ne relève plus la gloire de ce fleuve que l'honneur qu'il a d'avoir été sanctifié par la présence du Sauveur, qui voulut y recevoir le baptême de la main de son Précurseur.

" Alors Jésus vint de la Galilée au Jourdain trouver Jean, pour être baptisé par lui.

" Mais Jean s'en défendait, en disant : C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi !

" Et Jésus lui dit : Laissez-moi faire pour cette heure ; car c'est ainsi que nous devons accomplir toute justice. Alors Jean ne lui résista plus.

" Or, Jésus ayant été baptisé, il sortit aussitôt de l'eau, et, en même temps, les cieux furent ouverts ; il vit l'esprit de Dieu qui des-

---

(1) Josué III, 11, etc.

cendit en forme de colombe, et qui vint se reposer sur lui." (1)

La tradition place à neuf milles au nord-est de Jéricho l'endroit où Jésus-Christ fut baptisé ; et, à un mille environ du fleuve, le monastère que Ste. Hélène avait fait élever vis-à-vis le lieu où il s'était retiré après son baptême ; on en voit encore des vestiges, disent les voyageurs qui l'ont visité. La fameuse Marie l'Egyptienne quittait ce monastère, lorsqu'elle alla s'enfoncer dans le désert, situé au-delà du Jourdain, où elle vécut quarante ans.

Le Jourdain a deux sources principales : la première surgit d'un petit lac, nommé *Phiala*, situé un peu au nord de *Panéas*, ou *Césarée de Philippe ;* la seconde porte le nom de *Petit Jourdain ;* leur confluent est un peu au nord du lac de *Samochonites*, appelé dans l'Ecriture les *eaux de Méron*. Après avoir traversé du nord au sud la mer de Tibériade, il parcourt, en suivant la même direction, une plaine de cent trente milles de longueur, jusqu'à la Mer-Morte, où il se jette par une embouchure de deux à trois cents pieds de largeur ; cette largeur n'est généralement ailleurs que de cin-

(1) St. Matth. III, 13, etc.

quante à soixante pieds. A la sortie du lac de Tibériade, son eau est d'une teinte sulfureuse blanchâtre ; mais, plus loin, en approchant de la mer, elle devient jaunâtre ; il ne lui faut que quelques jours de repos, pour reprendre sa limpidité primitive. (1)

Avant la terrible catastrophe qui a détruit la *Pentapole*, ce fleuve traversait la *vallée des bois ;* et, selon bien des apparences, il devait se diriger vers le golfe Elanitique, aujourd'hui le golfe d'*Aqkabah*, sur la Mer-Rouge. C'est l'opinion de M. Léon Laborde et de plusieurs autres voyageurs, qui regardent ce fait comme incontestable.

Du Jourdain, où nous avions passé près d'une heure, nous nous portâmes vers la Mer-Morte. Un cri d'alarme, du genre de ceux dont j'ai déjà fait mention, en parlant du désert, vint, un instant, réveiller notre attention ; nos éclaireurs avaient cru apercevoir des ennemis. A cette nouvelle, Beschir se hâta d'expédier plusieurs des siens, pour faire la reconnaissance du pays. Au bout d'une heure, ils étaient au milieu de nous ; ils n'avaient rien découvert qui fût de nature à nous inquiéter.

---

(1) Cette eau peut se garder long-temps sans altération ; celle que j'ai emportée avec moi, il y a déjà plus de deux ans, est dans un état parfait da conservation.

Une trentaine de minutes plus tard, nous foulions le rivage de la Mer-Morte.

" A la pointe du jour, dit l'écrivain sacré, les anges pressaient fort Lot de sortir, en lui disant : Levez-vous, et emmenez votre femme et vos deux filles, de peur que vous ne périssiez vous-même dans les ruines de Sodome.

" Voici ici près, dit Lot, une ville où je puis fuir ; elle est petite ; je puis m'y sauver. Vous savez qu'elle n'est pas grande, et elle me sauvera la vie.............................

" Hâtez-vous de vous sauver, dit l'un des anges, dans ce lieu-là, parce que je ne pourrai rien faire, jusqu'à ce que vous y soyez entré ; c'est pour cette raison que cette ville fut appelée *Ségor*, c'est-à-dire, petite.

" Le soleil se levait sur la terre en même temps que Lot entrait dans Ségor.

" Alors le Seigneur fit descendre du ciel sur Sodome et Gomorrhe une pluie de souffre et de feu.

" Et il perdit ces villes avec tous leurs habitants, tout le pays d'alentour avec ceux qui l'habitaient, et tout ce qui avait quelque verdure sur la terre." (1)

---

(1) Genèse XIX, 15, etc.

Cette contrée, avant ce terrible événement, portait le nom de *Paradis du Seigneur*, à cause de la fertilité de ses campagnes, et de *Vallée des Bois*, à cause de la multitude des arbres qui y croissaient. La mer qui l'a remplacée est nommée *Mer-Morte* ou *Mer-Salée* dans l'Ecriture, *Asphaltite* par les Grecs et les Latins, et *Bahar-Loth* par les Arabes. Elle est bornée, à l'est, par les monts arabiques ; à l'ouest, par les montagnes de la Judée ; au nord, par la plaine de Jéricho ; et, au sud, par les montagnes de l'Idumée ; on lui donne vingt-quatre lieues environ de longueur, sur six à sept de largeur.

Rien de plus triste ni de plus désolant, cher ami, que l'aspect de cette mer ! il n'est pas jusqu'aux montagnes, dans lesquelles elle est encaissée, qui n'inspirent des pensées empreintes de la plus profonde mélancolie. En face de ces lieux, théâtre des vengeances du Tout-Puissant, la tristesse ne quitte pas un instant l'âme en repos ; c'est un trait qui la perce ; c'est un dard qui y fait entrer le fiel à grands flots.

Les habitants de Sodome, de Gomorrhe, d'Adama, de Seboïn et de Bala s'étaient laissés amollir par les charmes séduisants de la *Vallée*

des Bois, où ils demeuraient ; gâtés jusqu'au fond de leur être par la turpitude des crimes contre nature, auxquels ils s'abandonnaient sans honte, ils finirent bientôt par s'abrutir. La convoitise les avait changés en bêtes par cette vie corrompue dont elle leur avait appris à vivre ; cette même convoitise devint la mesure des châtiments dont le ciel voulut les frapper ; une pluie de feu et de souffre descendit sur eux, et les réduisit en cendres. Les villes qu'ils avaient habitées, avaient disparu ; mais la terre qui les portait existait encore : déterminé à éterniser sa juste colère et le malheur de ses habitants, le Seigneur voulut que les flammes vengeresses qu'il avait fait servir à l'exécution de ses jugements, fouillassent, pour ainsi dire, jusque dans son centre, afin d'en dessécher les entrailles et et de lui oter le principe d'une fertilité pernicieuse. La vallée ainsi brûlée s'enfonça, et, au lieu de ces ornements sans nombre, qui jusque là l'avaient embellie, elle ne se couvrit plus que d'une cendre sèche, sulphurée et salée ; le Jourdain, qui l'arrosait auparavant, et qui, en y serpentant, contribuait également à la fécondité et aux charmes de ce délicieux séjour, s'arrêta dans ce gouffre affreux ; ses eaux y perdirent toute-leur douceur, et formèrent ce lac dont

les eaux salées et délétères publieront à jamais le déluge de toutes sortes de crimes dont cette terre a été inondée.

La pesanteur spécifique des eaux de la Mer-Morte est considérable : elle est de 1,21, c'est-à-dire, d'un cinquième plus grande que celle de l'eau distillée. Suivant Josèphe, elle supporte ce qu'on y jette, et le tient à flot. L'empereur Vespasien, pour s'assurer par lui-même de la réalité de ce phénomène, y fit précipiter plusieurs personnes, pieds et mains liés ; mais aucune d'elles ne coula à fond ; toutes flottèrent sur la surface de l'eau, sans pouvoir y enfoncer. Deux de nos officiers voulurent répéter la même expérience ; et le résultat fut littéralement le même ; étendus l'un et l'autre de tout leur long sur la surface des eaux, ils purent s'y soutenir long-temps, sans rien perdre de leur équilibre.

Il ne faut pourtant pas croire tout ce que nous débitent certains voyageurs touchant cette mer ; suivant eux, il s'en exhalerait des vapeurs méphitiques, dont l'odeur serait insupportable. J'en ai foulé la rive, et en touchai les eaux, et cependant pas la moindre senteur désagréable n'est venue s'attaquer à mon odorat. Selon les mêmes écrivains, la tranquillité

de cette mer serait imperturbable, et jamais la face n'en serait agitée. On en croira ce que l'on voudra ; mais ce que je suis en position de dire et d'affirmer, c'est que, quoiqu'il ne soufflât, au moment que j'en approchai, qu'une faible brise, la surface en était néanmoins passablement ridée, et que ce ne fut qu'au danger de nous mouiller les pieds, qu'il nous fut possible, à mon compagnon et à moi, d'y plonger des vases que nous avions apportés de Jérusalem, et que nous voulions remplir d'eau, pour nous en faire suivre en Canada.

Le lac Asphaltite a pour tributaires le Jourdain, les torrents d'Arnon et de Jabok, et les autres qui coulent de toutes les campagnes des pays d'alentour ; cependant, chose singulière, ce lac ne regorge jamais, quoique, selon M. Shaw, il y entre par jour six millions, quatre-vingt-dix mille tonnes d'eau, sans compter celle de l'Arnon et des autres torrents qui s'y déchargent. Ce phénomène a de quoi étonner ; pour l'expliquer, Reland, Sandy avec D. Calmet, supposent une issue souterraine, par laquelle la superfluité des eaux se dégagerait dans la Mer-Morte, ou dans la Méditerranée. D'autres, au contraire, l'attribuent tout simplement à l'évaporation produite par l'action du

soleil ; cette dernière hypothèse est celle du docteur Halley, qui l'étaie des observations les plus exactes.

Le P. Géramb et M. Marison, à la suite d'un grand nombre d'autres voyageurs, assurent que cette mer ne renferme aucun poisson. Le premier l'avance sur le témoignage des Arabes qui lui servaient d'escorte ; quant au second, voici de quelle manière il s'exprime : " La nature de ces eaux empestées est telle qu'elles ne souffrent rien qui aît vie, et qu'elles donnent la mort aux poissons du Jourdain qui n'y sont pas plutôt entrés, qu'ils y trouvent leurs tombeaux." Cette opinion est néanmoins combattue par M. Malte-Brun, qui, sur le témoignage de plusieurs voyageurs modernes, affirme que les eaux de ce lac ne sont pas si délétères qu'on s'est plu à l'imaginer et à le dire ; d'après eux, il soutient que la vie n'en est pas totalement exclue, et qu'on y trouve des poissons qui lui sont particuliers.

Plusieurs parmi les anciens ont prétendu avoir remarqué dans les eaux de la Mer-Morte les débris des murailles et des palais des villes malheureuses que la colère du ciel y a submergées ; Strabon donne soixante stades de tour aux ruines de Sodome. Tacite parle aussi

de ces débris. Ces témoignages de l'antiquité ne sont pas demeurés sans écho ; ils sont confirmés par plusieurs voyageurs modernes, tels que d'Arvieux, Maundrell, le Père Nau, et, dans les temps les plus rapprochés de nous, par M. Costigan, comme nous allons bientôt le voir.

Le vœu qu'émettait M. de Châteaubriand, en écrivant son itinéraire, qu'on pût transporter de la Méditerranée à la Mer-Morte une barque, pour en faire l'exploration, a été enfin accompli. En 1836, le voyageur dont je viens de parler, en fit porter une à dos de chameau de Beyrout au lac de Galilée, d'où, en suivant le cours du Jourdain, elle parvint jusqu'à la Mer-Morte, sur laquelle il s'aventura seul avec son domestique. Les huit premiers jours de la navigation furent assez heureux ; rien, durant cet intervalle, ne put l'empêcher de descendre, tous les soirs, à terre, pour y passer la nuit, si ce n'est toutefois un jour, que la crainte de quelques maraudeurs, qu'il avait aperçus dans les montagnes voisines, lui fit jeter l'ancre à portée de fusil du rivage.

Pour prendre une connaissance parfaite de cette mer, il voulut la sillonner dans toutes les directions ; il l'a parcourut, en conséquence, en zigzag, et la traversa, à diverses reprises,

d'une rive à l'autre, toujours la sonde à la main, pour en mesurer la profondeur, qui lui parut partout la même, à l'exception cependant d'un endroit, dont il ne put atteindre le fond, bien que son instrument eût cent soixante brasses de longueur.

Il trouva, un jour, sur le rivage, où il était descendu, une source chaude et sulfureuse, et des ruines assez considérables. Il crut y reconnaître, comme je l'ai dit plus haut, les débris des édifices qui ont été enveloppés dans la catastrophe dont ce pays a été le théâtre.

Les cinq premiers jours de cette hazardeuse excursion furent pénibles à notre voyageur, à cause de l'excessive chaleur qu'il eut, pendant tout ce temps-là, à souffrir. Le sixième, l'eau douce lui manqua ; le lendemain, torturé par la soif, il but de l'eau de la mer. Il atteignit, le huitième, la tête du lac ; mais ses forces étaient alors tellement épuisées, qu'il ne se sentit plus le courage de tenir sa rame. Son domestique crut pouvoir le ranimer, en lui fesant prendre du café. Mais par malheur ce stimulant avait été apprêté avec de l'eau salée ; ce qui, loin de lui procurer quelque soulagement, ne fit, au contraire, qu'empirer davantage son état déjà si alarmant.

Le vent, sur ces entrefaites, étant venu à fraîchir, nos deux voyageurs en profitèrent pour se diriger vers la partie septentrionale du lac, où ils arrivèrent, à la vérité, mais non sans grande peine. Jérusalem seule pouvait offrir à notre malheureux explorateur les secours dont il avait besoin. Trop faible pour entreprendre de s'y rendre à pieds, il y dépêcha, sur-le-champ, son domestique, et, en attendant son retour, il tenta de se traîner jusqu'au village de Jéricho, où il avait l'espoir de trouver quelque remède à ses souffrances. Mais la tentative était audessus de ses forces ; tombé à terre, il y serait probablement resté long-temps, et y serait peut-être mort, sans une femme du pays, qui, l'ayant rencontré par hazard en ces lieux solitaires, le ramassa, et le conduisit dans sa cahutte, où elle lui prodigua tous les soins possibles ; mais il était trop tard ; le mal avait fait trop de progrès pour n'être pas devenu incurable. Transporté à Jérusalem par le R. M. Nicolasen, qui s'était empressé d'accourir auprès de lui, il y expira, emportant avec lui dans la tombe les précieux renseignements dont sa hazardeuse exploration venait de le saisir. On essaya, après son décès, de faire le dépouillement de ses papiers ; mais on n'en put rien

tirer de satisfesant ; on n'y trouva que des notes très-succinctes, et, en quelque sorte, indéchiffrables.

A une heure après midi, notre caravane était en route pour le couvent de St. Saba, situé à l'ouest de la Mer-Morte. Arrivés sur le sommet de la première montagne que nous venions d'escalader après avoir quitté cette mer, nous plongeâmes la vue dans la vallée, et nous arrêtâmes, un instant, à l'embrasser de nos regards : le Jourdain, la Fontaiue d'Elisée, les monts arabiques, et la Mer-Morte se dessinèrent de nouveau devant nous. Le panorama était sombre mais imposant ; malgré le voile de tristesse qui l'enveloppait, il y perçait cependant des traits de grandeur, dont l'aspect était plein d'intérêt.

Nous longeâmes ensuite la Mer-Morte, en prenant la direction du nord-ouest, par un pays tout sillonné de ravins et de lits de torrents. Nous y étions, depuis quelque temps, engagés, lorsqu'une énorme volée de hérons nous apparut dans les airs. Ils planaient, autant que nous le pûmes comprendre, au-dessus de la mer ; et cependant, malgré le méphitisme si délétère de ses eaux, comme le prétendent certains écrivains, pas un de la volée n'y tomba.

Cette contrée est affreuse ; la vie du voya-

geur y est presque continuellement en danger ; un seul faux pas de sa monture suffirait pour le faire rouler au fond des abîmes effrayants sur le bords desquels le chemin est tracé.

Nous eûmes enfin vent du monastère ; une route pratiquée dans le flanc septentrional du Cédron, dont elle suit les sinuosités, nous en révéla le voisinage. En effet, un quart plus tard, nous franchissions la porte qui y donne accès.

Le frère hôtellier était tout occupé des moyens de nous caser, ce qui n'était pas chose facile, à cause de notre grand nombre, lorsqu'un inconnu, aux épaules larges, aux traits rébarbatifs et à la figure embarrassée de favoris noirs et touffus, s'étant avancé au milieu de nous, lui désigna, d'un ton magistral, le grand caravansérail comme la pièce que la brigade française, dont nous fesions partie, devait habiter ; c'était, d'ailleurs, le seul appartement qui fût resté disponible, par la raison qu'il avait accaparé tous les autres pour les Anglais, ses maîtres. L'affaire était, comme on le voit, assez peu importante ; nos Français cependant la prirent au sérieux, et en firent une question de nationalité, pour la défense de laquelle ils se crurent obligés de tout sacrifier.

Personne néanmoins ne parut en cette conjoncture plus chaud que M. Plichon, qui déclara formellement qu'il ne consentirait jamais à se laisser refouler dans le grand caravansérail, qu'il se jugeait aussi digne que ses co-voyageurs de la bienveillance des religieux du couvent, et qu'il prétendait, en conséquence, avoir autant de droit qu'eux de les partager ; après quoi, se tournant du côté de l'individu qui s'était permis de faire la leçon au Frère hôtelier, de son dur courbache il lui sangla impitoyablement, et à plusieurs reprises, les larges épaules, avec menace, s'il bougeait, de secondes étrivières plus lacérantes encore.

Cette manifestation de sévérité, toute blâmable qu'elle est, ne fut cependant pas inutile ; car le Frère, qui craignait peut-être que son tour, s'il se montrait récalcitrant, ne vînt bientôt, pour adoucir M. Plichon, lui promit d'avoir égard à ses réclamations, et d'y faire prompte justice. Effectivement, au bout de quelques instants, on mettait à notre disposition deux divans, meublés de beaux tapis et d'énormes coussins, que nous nous partageâmes ; les trois officiers occupèrent l'un, et M. Bélanger et moi l'autre.

Cette affaire une fois terminée, nous deman-

dâmes à manger ; la fatigue du jour nous en fesait vivement sentir le besoin. A sept heures, le dîner nous était servi sur une petite table, d'un pied et demi environ de haut, autour de laquelle nous prîmes tous place, ayant pour tout siége les coussins mêmes du divan. Le repas fut simple mais abondant ; il se composa de pain, d'œufs et de *pilaf* (1). Au moment de le terminer, M. Freycinet, en s'épanchant par deux fois du café sur lui, ne servit pas peu à donner un nouvel élan à la gaieté qui jusqu'alors avait régné parmi nous. Le premier accident eut lieu, lorsqu'il voulut recevoir une tasse pleine du brûlant stimulant de la main de son ami, le capitaine Dumoiron qui s'était chargé d'en être le distributeur ; et le second, lorsqu'en se levant de table, pour essayer de trouver quelque remède à la cuison douloureuse qu'il éprouvait, il rencontra de la tête le cabaret où d'autres vases remplis du même liquide, à l'état d'ébullition, étaient tenus en réserve, le choqua fortement, et du choc en détacha un, qui vint, pour comble de malheur, se répandre tout entier sur la même partie de son corps où le premier s'était déjà abattu. Il y avait certes

(1) Le *pilaf* est du riz cuit dans du beurre ; c'est le mêts favori des Orientaux.

là de quoi provoquer notre compassion ; nous la lui devions donc comme amis. En vain cependant essayâmes-nous d'en avoir le sentiment et d'en fournir l'expression ; les rides profondes et sans nombre dont sa figure venait de se couvrir, et les mouvements convulsifs de tous ses membres, joints aux cris atroces que lui arrachait la douleur, tout en sa personne nous apparut alors si étrange et si comique, que nous nous vîmes, en dépit de tous nos efforts pour l'étouffer, en proie à la plus vive jovialité. Cette jovialité était, je l'avoue, véritablement intempestive ; j'ajouterai même, pour tout dire, qu'elle était cruelle et insensée ; mais le moyen de la réprimer ! nous le tentâmes inutilement. L'impression en était trop forte, pour qu'elle s'effaçât facilement ; aussi ne fut-ce qu'à la longue que nous pûmes revenir à la raison, et offrir enfin à notre infortuné ami quelque témoignage de condoléance.

Après le dîner, nous nous séparâmes pour passer les uns sur la plate-forme qui avoisine notre divan, et les autres dans la cour intérieure, qui fait face à l'église du monastère. Nous étions restés, mon jeune compagnon et moi, sur la plate-forme, d'où nous plongeâmes nos regards dans le torrent où est bâti le cou-

vent ; ce torrent est le Cédron, le même qui longe la partie orientale de Jérusalem. Il ne me parut pas très-profond ; c'est à peine s'il mesure cent cinquante pieds de profondeur ; ce qui ne s'accorde guère avec les 450, que lui donnent certains voyageurs. Les flancs du ravin qui sont coupés presque verticalement, renferment bon nombre de cellules, dans l'une desquelles je crus apercevoir une petite lumière. Ces cellules ont autrefois servi de demeures à de saints ermites, que l'amour de la pénitence avait attirés dans ces lieux sauvages.

La cour intérieure du cloître, placée sous nos pieds, vint nous offrir un autre spectacle ; c'étaient plusieurs Arabes occupés à y dépecer des dents et des mains un monceau de vivres, autour duquel ils étaient assis en cercle. Il fesait beau voir avec quel appétit ces malheureux s'acquittaient de leur devoir. Ces Arabes sont les protecteurs du couvent, qui, pour se ménager leur appui, tâche de se les attacher par de bons traitements. La joie que goûtait la bande affamée fut pourtant un peu troublée par la chute de plusieurs pierres qui vinrent tout-à-coup tomber près d'elle. Ces pierres, de grosseur à faire peur, étaient lancées par des Arabes, qui, fâchés de ne pouvoir, comme

leurs frères du désert, avoir part aux bonnes grâces des Pères, voulaient par-là témoigner du mécontentement qu'ils en éprouvaient. Craignant donc d'être atteints de quelques-uns de ces projectiles, et d'en être blessés, nous jugeâmes prudent de déguerpir, pour rentrer dans notre divan, où, prière du soir faite, nous nous étendîmes sur nos tapis, la seule couche qui eût été laissée à notre usage. La nuit ne s'annonçait pas trop douce ; aussi nos compagnons la trouvèrent-ils, pour plus d'une raison, mortellement longue et harassante. Je n'eus cependant, pour ma part, guère lieu de m'en plaindre ; je la passai presque d'un trait. Je m'y éveillai à peine un instant, pour entendre les gémissements et les jérémiades qui se fesaient entendre autour de moi.

Adieu.



LETTRE XXVIII.

Jérusalem, 21 mars 1845.

(*Suite de la précédente.*)

Cher Alfred,

Le couvent de St. Saba est bâti, comme je l'ai déjà dit, dans la ravine du Cédron. L'église en est placée au dernier plan, dans le lit même du torrent, aux eaux printanières duquel elle n'échappe, que parce qu'elle est construite sur une petite éminence, qui l'en défend. De là les bâtiments du monastère s'élèvent, en se superposant les uns aux autres, et en s'adossant au flanc de la ravine, jusqu'à la croupe de la montagne, où ils se terminent par deux tours carrées. Sans avoir visité les couvents de la Thébaïde, je puis assurer que, sous le rapport du

site, ils n'offrent rien de plus triste que celui-ci. Il faut l'avoir vu, pour apprécier la force du sentiment pénitentiel qui, pendant tant de siècles, y a tenu en réclusion ce grand nombre de Chrétiens que la crainte de faire naufrage sur la mer du monde y poussait par milliers. St. Saba y vint lui-même, activé par le même sentiment, le torrent, qui rappelle si vivement le souvenir de la passion du Sauveur, lui ayant paru répondre à ses vues.

Le jeune Saba n'avait que 18 ans, lorsque le désir de se consacrer à Dieu, lui fit prendre et exécuter la résolution de renoncer à sa patrie, pour entreprendre le pélérinage de Jérusalem. Du monastère de St. Elpide, où il demeura quelque temps, il passa à celui de St. Euthime, situé dans l'endroit même où, plus tard, il bâtit celui qui, dans la suite, fut appelé de son nom. Placé, après la mort de son saint maître, à la tête du gouvernement des religieux qui l'avaient élu pour leur abbé, il sut par sa sagesse et la sainteté de sa vie, acquérir à son monastère une si grande réputation, qu'en peu de temps on y vit accourir de toutes parts des hommes du monde, qui venaient se jeter à ses pieds, en le conjurant de les admettre parmi ses enfants, dont le nombre s'éleva bien

vîte à plus de deux cents. Mais parmi eux, plusieurs étaient plus propres à la vie commune qu'à la solitude parfaite ; ayant donc fait construire le monastère qui existe encore aujourd'hui, notre bienheureux les mit sous la conduite d'un saint homme, nommé Théodose, qu'il leur donna pour abbé, et continua, pour sa part, de diriger ceux qui avaient embrassé avec lui la vie érémétique. Une grotte pratiquée dans le flanc du torrent lui servait de demeure habituelle, où la prière et le travail occupaient tous ses instants. Il avait pour lit le pavé même de sa caverne, et pour toute nourriture des légumes cuits à l'eau ; encore en usait-il si rarement, et en si petite quantité, que sa vie semblait un miracle perpétuel. Il ne laissa pas, malgré ses grandes austérités, de vivre jusqu'à l'âge de 94 ans, sans en avoir jamais tempéré l'extrême rigueur.

On montre encore la grotte qu'il habita si long-temps ; cette grotte peut avoir une quinzaine de pieds de large, sur une dixaine de profondeur. Au fond se trouve un trou de quelque pieds d'étendue ; c'est là, dit la tradition, que vivait le lion que le saint avait apprivoisé, et dont il fesait son compagnon inséparable.

L'église du couvent est passablement grande, quoiqu'elle n'ait qu'une nef. Bien que la décoration en soit grecque, son ensemble produit cependant un assez bon effet. Quelques-unes des nombreuses peintures dont elle est ornée, ne sont pas mauvaises. Le chœur est riche ; on regrette seulement que le bon goût n'ait pas présidé à la disposition des ornements qu'on y a jetés à pleine main, sans raison comme sans art.

Le tombeau de St. Saba s'élève en face de l'église, au milieu de la cour intérieure ; surmonté d'un petit dôme, ce monument de la mort est l'objet de la vénération des religieux, qui y entretiennent avec soin un petit autel, où ils offrent, de temps à autre, les saints mystères. Quelle heureuse idée que celle de placer ainsi un père au milieu de ses enfants !

En 1100, les Musulmans firent un massacre affreux de ces religieux, dont on nous montra 4 à 500 têtes, que l'on conserve comme des reliques précieuses.

Parmi les divers autels qu'on remarque dans ce monastère, celui de St. Jean Damascène n'est pas le moins vénérable. La foi reconnaît dans ce saint l'un de ses plus valeureux athlètes ; car c'est lui qui, au jour que les Iconoclastes vou-

lurent profaner les saintes images, en prit si vigoureusement la défense, que ses ennemis, pour s'en venger, lui coupèrent la main droite. Mais le ciel la lui ayant rendue miraculeusement, il continua à la faire servir, comme auparavant, au triomphe de la vérité sur l'hérésie. St. Jean Chrysostôme, selon le témoignage de la tradition, a vécu quelque temps en ces lieux, sous la conduite de St. Eséchius ; sa chapelle est au pied de la montagne.

Je tiens de la bouche même du caloyer qui nous accompagnait dans la visite du monastère ce qui suit : c'est que des renards et des corbeaux viennent, toutes les nuits, se présenter au pied des murs du couvent, pour y réclamer la pitance qu'ils ont coutume d'y recevoir. Ce fait ne manque pas d'intérêt. Je voulus savoir l'origine d'une si étrange charité ; je le demandai ; mais pas un des moines n'est en position de fournir à ce sujet des données satisfesantes.

La visite du monastère finie, nous songeâmes à nous remettre en route pour Bethléem, où mon dessein était d'aller offrir les saints mystères dans la grotte de la Nativité. A sept heures environ, nous prîmes congé de nos hôtes. Le cheyk Beschir avait cédé sa place à Abdallah, autre cheyk, de la tribu duquel

nous allions traverser le territoire. En comptant un officier arménien catholique, qui s'était attaché à nous, depuis les Fontaines d'Elisée, où il nous avait joints, nous n'étions plus que huit ; le reste de nos compagnons de voyage s'était dirigé par la diagonale sur la ville sainte.

Le chemin, dès le début, nous parut ne le céder en rien à celui que nous avions parcouru la veille ; montagnes, ravines, abîmes sans fond, c'est à travers de tels obstacles qu'il nous fallut chevaucher pendant long-temps. Tantôt perchés sur le faîte de montagnes prodigieusement escarpées, tantôt tremblant sur le bord de torrents abrupts, où une chute eût infailliblement rompu le fil de nos jours, tantôt enfin cheminant au fond de ces mêmes torrents, nous n'avions partout devant les yeux que des rochers arides, qu'un sol sans vigueur, qu'une nature cruelle, impitoyable. Nous découvrîmes pourtant, chemin fesant, quelques petites oasis de terre végétale, où nous aperçûmes quelques tiges grêles, maigres de froment et d'avoine.

La route était ennuyeuse ; une seule chose put y faire diversion : ce fut le bruyant bavardage de nos Arabes. A leurs gestes, à leurs vociférations, à leurs regards, on eût juré à une prise de boucliers, à un conflit sérieux ;

cependant ce bruyant vacarme et ce feu de paroles n'étaient que l'expression de leur mutuelle amitié ; c'était le signe de leur commune disposition à se rendre égale justice dans la répartition du *butchis* dont, en arrivant à Bethléem, nous allions rémunérer leurs services.

A une couple d'heures de marche du couvent, la ville sainte vint tout-à-coup se dessiner à nos yeux, par une ouverture de montagnes ; bâtie sur un plateau élevé, Jérusalem nous apparut comme la reine des déserts, qui la ceignent de tous côtés. A nos yeux se montrèrent, en même temps, plusieurs villages, çà-et-là disséminés sur le versant comme sur le pic des montagnes voisines ; de ce nombre étaient Emmaüs et Bethléem ; nous les saluâmes l'une et l'autre du sourire de l'amour.

Il y avait quelques instants que nous tenions les yeux fixés sur ce dernier village, lorsque nos guides nous ayant signalé la *grotte des bergers*, nous déviâmes soudain de notre route, pour nous porter de ce côté-là. Après avoir traversé un vaste enclos construit en pierres sèches et où se voient une cinquantaine de gros oliviers, nous descendîmes dans le souterrain qui renferme la grotte, et y découvrîmes une chapelle, du style grec, dont le maître-autel est

surmonté d'une madone, marquée aux traits de l'énormité et de la grossièreté. Ce sanctuaire, qui appartenait autrefois aux Latins, est depuis long-temps tombé, comme plusieurs autres, entre les mains des Schismatiques.

C'est en cet endroit que les bergers fesaient paître leurs troupeaux, lorsque l'ange du Seigneur leur révéla le lieu de la naissance du Messie.

" Or il y avait près de là des bergers qui veillaient, tour-à-tour, sur leurs troupeaux pendant la nuit.

" Tout-à-coup l'ange du Seigneur parut auprès d'eux ; et une lumière divine les ayant environnés, ils furent saisis de crainte.

" Mais l'ange leur dit : Ne craignez point ; car je vous annonce une nouvelle qui remplira de joie tout le peuple :

" C'est qu'aujourd'hui dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ et le Seigneur.

" Et voici la marque qui vous le fera connaître : vous trouverez un enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche.

" En même temps, toute la multitude de la milice du ciel joignit ses louanges à celles de l'ange en disant :

“ Gloire soit à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. ” (1)

Le vallon de Bethléem, où se trouve le champ des pasteurs, est, dit-on, le lieu même où Abraham menait autrefois paître ses troupeaux. Jacob, après la mort de Rachel, s'y était retiré avec les siens ; et ce fut pour mieux surveiller la conduite de ses bergers, qu'il y fit construire une tour, qui fut appelée *Ader*, c'est-à-dire, la *tour du troupeau*.

La distance de la grotte des bergers à Bethléem n'est que d'un quart de lieue. Arrivés à la porte du couvent latin, nous y fûmes gracieusement accueillis par un Bethléémite, dont la figure blanche et le regard intéressant nous surprirent agréablement, et qui nous parut faire partie du domestique du monastère, en qualité de drogman. Il avait appris, je ne saurais dire comment, que j'étais prêtre ; s'attachant donc à l'instant même à ma personne, il ne cessa, en cette rencontre, comme durant tout le temps que je m'arrêtai dans l'endroit, de m'appeler du nom de *Padre*, *Père*, et de me prodiguer toutes sortes de bons offices. Il savait encore

(1) Luc II, 8, etc.

que mon désir était de dire la messe dans la sainte crèche ; c'est pourquoi il m'offrit aussitôt ses services pour me faire accorder cette faveur par le révérend Père gardien. Mais cette faveur n'était pas facile à obtenir ; car il faut savoir que, bien que la grotte de la Nativité soit la propriété des Pères latins, ces religieux se sont toutefois condamnés à n'y dire la messe que deux fois par jour, par la crainte des avanies auxquelles ils seraient autrement exposés de la part des Grecs schismatiques, qui s'étudient, en toute manière, à les molester. Et malheureusement pour moi, la seconde messe était dite ; j'étais donc forclos. Je me hasardai néanmoins à en demander la permission au Père gardien, que ma demande embarrassa étrangement ; et, sans rien me répondre de formel, il parut me laisser la liberté de faire à ma volonté. " C'est bien, me dit mon fidèle Bethléémite ; ne craignez rien, Père ; dites la messe , et si les Schismatiques vous chicanent, vous filerez vos réclamations au consulat français de Jérusalem, et on vous y fera prompte justice." Je me chargeai donc de l'affaire ; et, sans plus de pourparlers, me fis conduire à la sacristie, pour y prendre les habits sacrés.

" Joseph partit aussi de la ville de Nazareth

qui est en Galilée, et vint en Judée à la ville de David, appelée Bethléem ; parce qu'il était de la maison et de la famille de David,

" Pour se faire enrégistrer avec Marie son épouse qui était enceinte.

" Pendant qu'ils étaient dans ce lieu, il arriva que le temps auquel elle devait accoucher s'accomplit ;

" Et elle enfanta son fils premier-né ; et, l'ayant emmailloté, elle le coucha dans une crèche ; parce qu'il n'y avait pas de place dans l'hôtellerie." (1)

Vis-à-vis la crèche est l'autel, où je montai, et qui occupe la place où Marie était assise, lorsqu'elle présenta son divin enfant aux adorations des rois mages.

" Jésus étant donc né dans Bethléem, ville de la tribu de Juda, du temps du roi Hérode, des mages vinrent d'Orient à Jérusalem.

" Et ils demandèrent : Où est le roi des Juifs qui est nouvellement né ? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer.

. . . .

" Et en même temps l'étoile qu'ils avaient

(1) Luc II, 4, etc.

vue en Orient allait devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivés sur le lieu où était l'enfant, elle s'y arrêta.

" Lorsqu'ils virent l'étoile, ils furent tout transportés de joie ;

" Et étant entrés dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère, et se prosternant en terre, ils l'adorèrent ; puis, ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent pour présents de l'or, de la myrrhe et de l'encens." (1)

Je te laisse à deviner, cher Alfred, tout le bonheur dont mon âme fut inondée, dès que je fus entré dans la sainte grotte. Je voyais pour la première fois la crèche de mon Sauveur ! pour la première fois je touchais ce sanctuaire d'amour, où mes pensées, par le passé, m'avaient si souvent transporté ! Placé entre deux foyers d'amour, j'avais à l'un de mes côtés le lieu de la naissance, et à l'autre la sainte crèche. Puissent les pieux sentiments, dont je tâchai de m'inspirer en ce moment solennel, ne jamais éprouver le sort réservé à toute pensée humaine, s'affaiblir, et finir par s'effacer entièrement ! Le saint sacrifice fini, et les vêtements sacerdotaux mis bas, je me hâtai de revenir dans ce

(1) Matth. II.

lieu sacré, où j'avais, en passant, comme jeté mon cœur, pour me donner droit de l'y venir réclamer. Les mains appuyées sur la pierre qui recouvre la sainte crèche, je fis dans cette posture mon action de grâces, et, plus d'une fois, j'y collai mes lèvres, pour la baiser. Le fils adorable de Marie m'y était, en quelque sorte, apparu ; je croyais l'y apercevoir, comme au jour de sa naissance, pauvre et souffreteux ; comme alors aussi, il était rempli de charmes et riche d'amabilités. Le roi puissant du ciel, devenu petit enfant, avait capté mes affections ; ses ravissantes beautés avaient subjugué mon cœur. Ne pouvais-je donc pas, en cet instant de bonheur, m'écrier avec le dévot St. Bernard : *Le Seigneur est grand, et digne de toute louange ! le Seigneur est petit, et digne de tout amour !*

Après l'action de grâces, je procédai, avec mes compagnons, à la visite des saints lieux. La grotte de la Nativité est de forme irrégulière ; elle a quarante pieds environ de long, sur à-peu-près onze de large et neuf de haut. Les parois du roc dans laquelle elle est taillée sont, comme le pavé, toutes revêtues de marbre précieux. La lumière n'y brille qu'au moyen de trente-deux lampes, qui y brûlent sans

cesse ; ces lampes sont autant de présents faits par différents princes chrétiens. La place où naquit le Sauveur, est située à droite de l'autel. On la reconnaît à un marbre blanc, incrusté de jaspe, et entouré d'un cercle d'argent radié en forme de soleil, autour duquel on lit ces mots :

Hìc de Virgine Mariâ
Jesus-Christus natus est.

Au-dessus du lieu de la naissance, s'élève un autel, adossé au rocher, et éclairé par plusieurs lampes, dont la plus belle a été donnée par Louis XIII.

De la grotte de la Nativité nous descendîmes dans une autre grotte, où la tradition met le tombeau des SS. Innocents.

" Hérode envoya tuer à Bethléem et dans tout le pays d'alentour tous les enfants âgés de deux ans et au-dessous ; alors s'accomplit ce qui avait été dit par le prophète Jérémie ;

" On a entendu dans Rama un grand bruit, des plaintes et des cris, Rachel qui pleurait ses enfants, sans vouloir se consoler, parce qu'ils n'étaient plus." (1)

En allant à la grotte de St. Jérôme, nous vénérâmes, chemin fesant, le sépulchre de Ste.

(1) Matth. II, 18, etc.

Paule et de Ste. Eustochie, et celui de St. Eusèbe. La grotte de St. Jérôme est célèbre, pour avoir servi de retraite à ce grand saint, qui y passa la plus grande partie de sa vie. " C'est de là, dit M. de Châteaubriand, qu'il vit la chute de l'empire romain, et qu'il reçut ces patriciens fugitifs, qui, après avoir possédé les palais de la terre, s'estimèrent heureux de partager la cellule d'un cénobite."

La tombe de Ste. Paule et de Ste. Eustochie est surmontée d'un tableau qui les représente l'une et l'autre mortes, et couchées dans le même cercueil. " Par une idée touchante, le peintre, dit encore M. de Châteaubriand, a donné aux deux saintes une ressemblance parfaite ; on distingue seulement la fille de la mère à sa jeunesse et à son voile : l'une a marché plus long-temps et l'autre plus vîte dans la vie ; et elles sont arrivées au port au même moment."

De ces grottes souterraines nous montâmes à l'église, dans laquelle Ste. Hélène voulut, en 326, renfermer l'auguste caverne de la Nativité. Quoique souvent détruite et souvent restaurée, cette église, dont la cachet est, en toute évidence, celui de la plus haute antiquité, a conservé les marques de son origine grecque. " Sa forme, pour me servir de la description qu'en

donne l'illustre écrivain précité, est celle d'une croix. La longue nef, ou, si l'on veut, le pied de la croix est orné de quarante-huit colonnes d'ordre corinthien, placées sur quatre lignes. Ces colonnes ont deux pieds six pouces de diamètre, et dix-huit pieds de hauteur, y compris la base et le chapiteau. Comme la voute de cette nef manque, les colonnes ne portent rien qu'une frise de bois qui remplace l'architrave et tient lieu de l'entablement entier. Une charpente à jour prend sa naissance au haut des murs, et s'élève en dôme pour porter un toît qui n'existe plus, ou qui n'a jamais été achevé. On dit que cette charpente est de bois de cèdre ; mais c'est une erreur. Les murs sont percés de grandes fenêtres ; ils étaient ornés autrefois de tableaux en mosaïque et de passages de l'Evangile écrits en caractères grecs et latins ; on en voit encore des traces. Ces restes de mosaïque que l'on aperçoit çà-et-là et quelques tableaux en bois, sont intéressants pour l'histoire de l'art ; ils présentent en général des figures de face, droites, roides, sans mouvement et sans ombre ; mais l'effet en est majestueux, et le caractère noble et sévère."

On nous fit voir dans la sacristie, où nous étions entrés, après avoir terminé la visite des

grottes, une châsse renfermant deux reliques précieuses, la main de l'un des SS. Innocents, et un morceau de la chair de l'un d'eux. Ces deux reliques sont dans un état parfait d'intégrité ; leur authenticité paraît à l'abri de tout soupçon.

Au sortir du réfectoire, où le P. Bernardo nous avait fait apprêter un assez bon dîner, nous allâmes visiter la *grotte du lait ;* située à deux cents pas à l'est du couvent, cette grotte peut avoir une vingtaine de pieds de longueur sur autant de profondeur. Marie y passa, dit une ancienne tradition, les jours de sa purification ; de là le respect que lui portent tous les Chrétiens du pays, qui y viennent en bande la vénérer. La terre qu'on y foule a, disent-ils, des propriétés médicinales ; elle est, suivant eux, bonne aux nourrices qui manquent de lait.

Bethléem appartenait à la tribu de Juda ; cette ville portait encore deux autres noms, celui d'*Ephrata* (fructueuse) du nom du second fils de Caleb, pour la distinguer d'une autre Bethléem de la tribu de Zabulon ; et celui de *cité de David*, parce qu'elle était la patrie de ce monarque, qui y avait gardé les troupeaux de son père Jessé. Elle fut également le berceau de plusieurs personnages dont les noms figurent

avec gloire dans l'Ecriture ; d'Abissan, septième juge d'Israël, d'Elimélech, de Jessé, de Booz, et de l'apôtre Matthias. Ste. Anne, mère de la Ste. Vierge, selon le témoignage de quelques anciens, y reçut aussi le jour.

Cette ville, autrefois siége d'un évêché, n'est plus maintenant qu'un gros hameau, situé sur la croupe d'une colline, qu'entourent plusieurs éminences. Sa position est des plus avantageuses ; elle commande, à l'est et au nord, de belles plaines, riches en pâturages et fertiles en blé, et çà-et-là autour d'elle des plantations de vignes, d'oliviers et de figuiers. " Sa population, en 1831, se composait, dit le P. Géramb, de dix-huit cents catholiques, d'autant de Grecs, d'une cinquantaine d'Arméniens et d'environ cent quarante Turcs." Je ne pense pas que depuis ce nombre se soit beaucoup grossi.

Les Bethléémites passent pour paresseux ; le grand nombre de fêtes qu'ils se sont fait l'habitude de chômer, ne sert pas peu de prétexte à un repos qu'on appellerait mieux fainéantise. Les enfants tiennent des parents ; ils ne sont pas moins désœuvrés les uns que les autres. La principale industrie du pays consiste dans la fabrication d'objets de piété ; chapelets, crucifix, croix, figures du sépulchre de

Notre Seigneur, et de celui de la Ste. Vierge, on ne voit que cela par toute la ville. Ces ouvrages sont faits du bois du champ des bergers, ou de nacre recueilli sur les bords de la Mer-Rouge. C'est de là que les Pères du saint sépulchre tirent ceux qu'ils vendent à leur couvent de Jérusalem, où ils en font un prodigieux débit.

" Le costume des Bethléémites, dit le P. Géramb, s'il faut en croire l'opinion commune, est à-peu-près ce qu'il était au temps de Notre Seigneur Jésus-Christ. Celui des femmes, soit à la ville, soit aux environs, m'a particulièrement frappé. Elles sont habillées absolument comme la Sainte Vierge dans les tableaux qui la représentent ; ce sont non-seulement les mêmes formes de vêtements, mais les mêmes couleurs : robe bleue, manteau rouge, ou robe rouge, manteau bleu, et un voile blanc pardessus.

" Le costume des paysans reporte aussi la pensée vers des souvenirs touchants ; il est, assure-t-on, tout-à-fait semblable à celui des bergers du temps de la naissance du Sauveur, et date de plus de 2000 ans. C'est une espèce de chemise ou de tunique serrée autour du corps par une courroie, et un manteau par-

dessus. Pas de chaussure ; on va ordinairement pieds nus."

Le désir d'assister à l'office des ténèbres qui devait se chanter, le soir même, dans l'église du saint sépulchre, car nous étions arrivés au Mercredi saint, nous fit hâter notre départ. Au moment de prendre congé du bon Père Bernardo, nous voulûmes, comme acte de reconnaissance pour ses bons offices à notre égard, lui couler dans la main quelques *gazi* (pièce d'or de la valeur de 5 francs) ; mais il s'y refusa ; il avait prétendu, nous fit-il entendre, exercer envers des pèlerins l'hospitalité chrétienne, et il n'en attendait la récompense que dans l'autre vie. Nous insistâmes, mais nos instances furent vaines ; ce n'est qu'à la fin, qu'il céda à notre exigence, à condition toutefois que la somme offerte serait acceptée, non à titre de rémunération, mais comme un don que nous fesions à la crèche du Sauveur ; après quoi, nous nous embrassâmes avec effusion de cœur, et le quittâmes, pour prendre la route de Jérusalem.

Nous arrivions aux dernières maisons du village, du côté nord-ouest, lorsque mon Bethléémite qui me suivait encore, me pria de porter mes regards sur un petit champ, qu'il me mon-

tra à la droite du chemin : " C'est, me dit-il, le champ de Booz." A ces paroles, je tressaillis de joie, et me rappelai avec plaisir la touchante histoire dont ce champ a été autrefois le théâtre : c'est l'histoire de Ruth et de Booz, l'une des plus intéressantes qu'offrent les livres saints.

....

Lorsque autrefois un juge, au nom de l'Eternel,
Gouvernait dans Maspha les tribus d'Israël,
Du coupable Juda Dieu permit la ruine.
Des murs de Bethléem chassés par la famine,
Noémi, son époux, deux fils de leur amour,
Dans les champs de Moab vont fixer le séjour.
Bientôt de Noémi les fils n'ont plus de père :
Chacun d'eux prit pour femme une jeune étrangère ;
Et la mort les frappa. La triste Noémi,
Sans époux, sans enfants, chez un peuple ennemi
Tourne ses yeux en pleurs vers sa chère patrie,
Et prononce, en partant, d'une voix attendrie,
Ces mots qu'elle adressait aux veuves de ses fils :
Ruth, Orpha, c'en est fait, mes beaux jours sont finis ;
Je retourne en Juda, mourir où je suis née.
Mon Dieu n'a pas voulu bénir votre hyménée :
Que mon Dieu soit béni ! je vous rends votre foi.
Puissiez-vous être un jour plus heureuses que moi !
Votre bonheur rendrait ma peine moins amère.
Adieu, n'oubliez pas que je fus votre mère.
 Elle les pressa alors sur son cœur palpitant.
Orpha baisse les yeux et pleure en la quittant.
Ruth demeure avec elle : Ah ! laissez-moi vous suivre,
Partout où vous vivrez ; Ruth près de vous doit vivre.
N'êtes-vous pas ma mère, en tout temps, en tout lieu ?
Votre peuple est mon peuple, votre Dieu est mon Dieu.
La terre où vous mourrez verra finir ma vie ;

Ruth dans votre tombeau veut être ensevelie ;
Jusques-là vous servir fera mes plus beaux soins ;
Nous souffrirons ensemble et nous souffrirons moins.
Elle dit. C'est en vain que Noémi la presse
De ne point se charger de sa triste vieillesse ;
Ruth, toujours si docile à son moindre désir,
Pour la première fois refuse d'obéir.
Sa main, de Noémi saisit la main tremblante,
Elle guide et soutient sa marche défaillante,
Lui sourit, l'encourage, et, quittant ces climats,
De l'antique Jacob va chercher les états.
De son peuple chéri Dieu réparait les pertes :
Noémi de moissons voit les plaines couvertes.
Enfin, s'écria-t-elle, en tombant à genoux,
Le bras de l'Eternel ne pèse plus sur nous ;
Que ma reconnaissance à ses yeux se déploie !
Voici les premiers pleurs que je donne à ma joie.
Vous voyez Bethléem, ma fille ; cet ormeau
De la tendre Rachel vous marque le tombeau.
Le front dans la poussière, adorons en silence
Du Dieu de mes aïeux, la bonté, la puissance :
C'est ici qu'Abraham parlait à l'Eternel.
Ruth, baise avec respect la terre d'Israël.
....
Dans ce temps, de Juda les nombreuses familles
Recueillaient les épis tombant sous ses faucilles :
Ruth veut aller glaner. Le jour à peine luit,
Qu'aux champs du vieux Booz le hasard la conduit ;
De Booz dont Juda respecte la sagesse,
Vertueux sans orgueil, indulgent sans faiblesse,
Et qui des malheureux l'amour et le soutien,
Depuis quatre-vingts ans fait tous les jours du bien.
Ruth suivait dans son champ la dernière glaneuse,
Etrangère et timide, elle se trouve heureuse
De ramasser l'épi qu'une autre a dédaigné.
Booz, qui l'aperçoit, vers elle est entraîné :
Ma fille, lui dit-il, glanez près des javelles ;
Les pauvres ont des droits sur des moissons si belles.
Mais vers ces deux palmiers suivez plutôt mes pas ;

Venez des moissonneurs partager le repas.
Le maître de ce champ par ma voix vous l'ordonne,
Ce n'est que pour donner que le Seigneur nous donne.
Il dit, Ruth à genoux de pleurs baigne sa main.
Le vieillard la conduit au champêtre festin.
Les moissonneurs, charmés de ses traits, de sa grâce,
Veulent qu'au milieu d'eux elle prenne sa place,
De leur pain, de leurs mets lui donnent la moitié ;
Et Ruth, riche des dons que lui fait l'amitié,
Songeant que Noémi languit dans la misère,
Pleure et garde son pain pour nourrir sa mère.
Bientôt elle se lève, et retourne aux sillons.
Booz parle à celui qui veillait aux moissons :
Fais tomber, lui dit-il, les épis autour d'elle,
Et prends garde surtout que rien ne te décèle :
Il faut que sans te voir elle pense glaner,
Tandis que par nos soins elle va moissonner.
Epargne à sa pudeur trop de reconnaissance,
Et gardons le secret de notre bienfaisance.
Le zélé serviteur se presse d'obéir,
Partout aux yeux de Ruth un épi vient s'offrir.
Elle porte ses biens vers le toit solitaire
Où Noémi cachait ses pleurs et sa misère.
....
Le soleil n'avait pas commencé sa carrière,
Que Ruth est dans le champ. Les moissonneurs lassés
Dormaient près des épis autour d'eux dispersés ;
Le jour commence à naître, aucun ne se réveille ;
Mais aux premiers rayons de l'aurore vermeille,
Parmi ses serviteurs, Ruth reconnaît Booz.
D'un paisible sommeil il goûtait le repos ;
Des gerbes soutenaient sa tête vénérable.
Ruth s'arrête : O vieillard, soutien du misérable,
Que l'ange du Seigneur garde tes cheveux blancs !
....
Le vieillard se réveille à ces accents si doux.
Pardonnez, lui dit Ruth, j'osais prier pour vous ;
Mes vœux étaient dictés par la reconnaissance :
Chérir son bienfaiteur ne peut être une offense ;

Un sentiment si pur doit-il se réprimer ?
Non, ma mère me dit que je peux vous aimer.
De Noémi, dans moi, reconnaissez la fille ;
Est-il vrai que Booz soit de notre famille ?
Mon cœur et Noémi me l'assurent tous deux.
O ciel ! répond Booz, ô jour trois fois heureux !
Vous êtes cette Ruth, cette aimable étrangère
Qui laissa son pays et ses dieux pour sa mère !
Je suis de votre sang ; et, selon notre loi,
Votre époux doit trouver un successeur en moi.
....
Dissipez la frayeur dont mon âme est saisie :
Moïse ordonne en vain le bonheur de ma vie ;
Si je suis heureux seul, ce n'est plus un bonheur.
Ah ! que ne lisez-vous dans le fond de mon cœur,
Lui dit Ruth, vous verriez que la loi de ma mère
Me devient dans ce jour et plus douce et plus chère.
La rougeur, à ces mots, augmente ses attraits ;
Booz tombe à ses pieds : Je vous donne à jamais
Et ma main et ma foi ; le plus saint hyménée
Aujourd'hui va s'unir à votre destinée.
....
Ruth le conduit alors dans les bras de sa mère.
Tous trois à l'Eternel adressent leur prière ;
Et le plus saint des nœuds en ce jour les unit.
Juda s'en glorifie ; et Dieu, qui les bénit,
Aux désirs de Booz permet que tout réponde.
Son épouse eut un fils ; et cet enfant si beau
Des bienfaits du Seigneur est un gage nouveau :
C'est l'aïeul de David. Noémi le caresse ;
Elle ne peut quitter ce fils de sa tendresse,
Et dit, en le montrant sur son sein endormi :
Vous pouvez maintenant m'appeler Noémi. (1)

Les *citernes de David* sont aujourd'hui distantes de mille pas de la ville, aux portes de

(1) Florian.

laquelle elles se trouvaient autrefois. Elles sont mémorables, pour avoir donné occasion à trois des braves guerriers de ce roi, *Issem*, *Eléazar* et *Héli*, de lui prouver jusqu'à quel point ils lui étaient dévoués.

" Les trois, qui étaient les premiers entre les trente, étaient venus trouver David dans la caverne d'Odollam ; c'était au temps de la moisson, et les Philistins étaient campés dans la vallée de Raphaïm,

" Et avaient posté des gens dans Bethléem. David étant donc dans son fort,

" Dit, étant pressé par la soif : Oh ! si quelqu'un me donnait à boire de l'eau de la citerne de Bethléem auprès de la porte !

" Aussitôt ces trois vaillants hommes passèrent au travers du camp des Philistins, et allèrent puiser de l'eau dans la citerne de Bethléem, qui est auprès de la porte, et l'apportèrent à David ; mais David ne voulut pas en boire et il l'offrit au Seigneur, en disant : Dieu me garde de faire cette faute ; boirais-je le sang de ces hommes, et ce qu'ils ont acheté au prix de leur vie ! Ainsi il ne voulut pas boire de cette eau." (1)

---

(1) II Rois XXIII, 15, etc.

Revenu au chemin, dont nous avait tant soit peu écartés la visite de ces citernes, dont l'une est située, selon la tradition, près de l'emplacement où s'élevait autrefois la maison de Jessé, père de David, je pris congé de mon Bethléémite. Les services qu'il m'avait rendus, et les égards dont il n'avait cessé de m'entourer depuis que j'avais mis le pied dans Bethléem, m'avaient imposé à son égard la loi de la reconnaissance ; pour m'en acquitter je lui glissai quelques pièces d'argent dans la main. J'avais frappé juste ; mon cadeau parut le faire rajeunir de vingt ans. Nous prîmes ensuite la route de Jérusalem, où, après avoir de nouveau aperçu le tombeau de Rachel et parcouru dans toute sa longueur la vallée de Raphaïm, nous entrâmes sur les quatre heures par la porte de Bethléem. C'était à-peu-près l'heure des ténèbres, qui devaient se chanter dans l'église du saint sépulchre. Il convenait sans doute que nous y assistassions ; mais la fatigue que nous venions d'éprouver nous sembla une raison suffisante pour nous en dispenser ce jour-là.

Adieu.

LETTRE XXIX.

Jérusalem, 21 mars 1845.

(*Suite de la précédente.*)

CHER ALFRED,

Les fatigues de notre dernière excursion à travers tant de montagnes escarpées, de ravines abruptes, se sont déjà dissipées ; ma mémoire n'est plus occupée qu'à savourer les intéressants souvenirs qu'elle y a si abondamment recueillis. Mon jeune compagnon en cela partage mes dispositions ; mais il n'en est malheureusement pas ainsi de M. Plichon, que la maladie, depuis son retour, a cloué à un lit de douleurs. Un épuisement d'estomac, dont il a senti les premières atteintes à Bethléem, et qui a pris depuis un développement toujours pro-

gressif, a fini par se résoudre en une fièvre ardente, qu'accompagne une prostration complète de forces. Le médecin de la corvette française, M. Turelle, qu'on s'est hâté d'appeler, a prononcé menace de fièvre typhoïde. Ce sinistre nous afflige sensiblement, et d'autant plus, que cette maladie, dans le cas même qu'elle ne soit pas mortelle, devra probablement arrêter long-temps à Jérusalem ce tendre ami, qui se proposait d'en partir avec nous le lendemain de Pâques. Son voyage au Liban, où le poussent des raisons d'un haut intérêt politique, va rencontrer de grandes difficultés ; et peut-être, faute de temps, sera-t-il forcé d'en faire le sacrifice, pour rentrer en France, où des affaires pressantes exigent au plus tôt sa présence. Heureusement que sa force d'âme le soutient dans cette étreignante épreuve ; il ne voit son mal qu'avec une espèce d'indifférence. L'héroïsme de son courage lui interdit toute plainte, tout murmure ; sa résignation aux vues de la Providence est admirable ; ce qui ne sert pas peu à alléger le poids de ma douleur.

Le lendemain, qui était le Jeudi saint, on avait dressé, pour la circonstance, en face du tombeau du Sauveur, un autel tout étincelant

d'or, d'argent et de pierres précieuses ; les ornements du révérendissime qui allait officier, et ceux des autres ministres sacrés, se fesaient, comme le dimanche précédent, remarquer encore par leur étonnante richesse. A l'heure de l'office, je me rendis au chœur, où je pris place en soutane parmi les religieux, qui me promirent de me passer un surplis au moment de la communion. Ce moment était cependant arrivé, et personne ne se mettait en frais de me venir en aide ; on m'avait sans doute oublié. Me priver du bonheur de communier à pareil jour, et dans une si belle circonstance, me parut un sacrifice au-dessus de mes forces. C'est pourquoi, me confiant en la bonté du Sauveur, j'attendis de lui seul la dispense de l'usage du vêtement prescrit à tout ecclésiastique, pour approcher de la table sainte, et m'avançai à la suite des autres, pour prendre part au banquet céleste. J'étais agenouillé devant le ministre sacré, et allais recevoir de sa main la divine nourriture, lorsqu'une étole vint soudain me tomber sur les épaules.

Après la messe, l'officiant, précédé de tout le clergé, tenant en main des cierges allumés, alla processionnellement déposer le saint sacrement dans le St. Sépulchre. Cette cérémonie

fût touchante ; la circonstance du temps et du lieu, était de nature à remuer puissamment le cœur. Le silence le plus profond régnait, en ce moment, dans la maison du Seigneur ; les Turcs, les Arabes et les Schismatiques, qui y étaient accourus en foule, gardaient l'attitude la plus respectueuse. Une seule voix y retentissait : c'était celle du culte catholique ; elle seule, en ce beau jour, eut le droit de s'y faire entendre, à l'exclusion de celle des hétérodoxes, dont la Pâque ne tombe, cette année, qu'à la fin d'avril. Le nombre des catholiques malheureusement ne formait que la moindre partie des assistants, dont le plus grand nombre était composé de Schismatiques et de Musulmans ; ce qui cessera de surprendre, quand on saura que Jérusalem ne contient que 300 catholiques environ, et que le chiffre des pélerins de la même croyance qui s'y rendent à pareille époque, est presque nul.

L'église du St. Sépulchre devant se fermer après la cérémonie, pour ne s'ouvrir que le lendemain, je me déterminai à m'y renfermer avec MM. Bélanger, Franchini et Murrelli. Nous en fîmes la demande au révérendissime, qui s'y prêta de la meilleure grâce du monde.

A dîner, nous fûmes tous quatre admis à la

table de la communauté, où chacun eut pour pitance de la morue apprêtée à l'huile ; cette morue vient des bancs de Terre-neuve. Le mets était certainement bon ; il était même recherché, si l'on fait attention à la circonstance du jour où nous nous trouvions ; mais mon estomac incommode, revêche ne put malheureusement s'en accommoder. Un mot au révérendissime m'eût sans doute tiré d'affaire ; je crus cependant plus convenable de garder le silence ; la pensée de la grande semaine et des souffrances qu'y a endurées le Sauveur du monde, me fit agréer cette légère mortification sinon avec joie, du moins avec résignation.

Au sortir de table, un vénérable religieux, dont j'avais fait la connaissance au Caire, et que j'avais retrouvé à Jérusalem, où il m'avait devancé, le R. P. Antonio, visiteur des maisons de son ordre en Orient, me proposa de garder, à mon tour, le saint sacrement dans le St. Sépulchre. La proposition me sourit agréablement ; je m'empressai donc d'y souscrire. A une heure et demie, j'étais en adoration dans le tombeau de mon Sauveur, où, pendant une heure entière, que j'eus le bonheur d'y passer, je donnai l'essor à mon âme, et m'abandonnai aux douces impressions dont m'in-

spirait la pensée des souffrances de l'Homme-Dieu qui y a reposé après sa mort.

Une autre consolation m'attendait sur le Golgotha. M. Murrelli (1) qui m'y avait suivi, comme moi attentif à considérer ce qui se passait dans l'église, où la foule se pressait autour des saints lieux, m'ouvrant tout-à-coup son âme, se prit à me faire part des doutes auxquels il était en proie et contre la religion et contre son enseignement. Paris voltairien lui avait servi d'école ; la lecture des œuvres du coriphée de la philosophie lui avait tracé les fatals errements qu'il suivait depuis plusieurs années ; la religion n'était à ses yeux qu'une fable, son chef suprême un imposteur, ses ministres subalternes autant d'agents de la déception. La discussion fut assez longue ; j'écoutais ses objections avec patience, et y répondais avec charité. Mes réponses lui parurent péremptoires ; elles furent pour lui une lumière, dont l'éclat commença à dissiper les ténèbres de son intellect. De nouveaux traits de lumière étant venus ajouter à la force des premiers, il finit par admettre la Divinité de Jésus-Christ, puis le dogme de l'autorité infaillible de l'Eglise,

(1) Pour ne pas faire connaître la personne dont il est ici question, j'ai à dessein altéré son nom.

enfin son droit à régler la foi de ses enfants. Content de l'avoir amené là, je voulus, comme pour assurer la victoire que la religion venait de remporter sur l'impiété, lui faire faire, sur-le-champ, un acte solennel de foi en la Divinité du Christ et en l'autorité de son Epouse. Le prenant donc par le bras, je le conduisis dans la chapelle du crucifiement, et là, après nous être agenouillés l'un et l'autre en face de l'autel, je formulai à voix haute un acte de foi, que je le priai de répéter après moi ; il m'obéit, et prononça mot pour mot les paroles qui tombaient de mes lèvres. Plus tard, près de la chapelle de Sainte Marie-Magdeleine, il me déclara que, résolu de rompre tous les obstacles qui pouvaient encore l'arrêter dans la voie du bien, il renonçait de cœur et d'esprit à la franc-maçonnerie et au carbonarisme, dont il était depuis long-temps partisan avoué. Je le menai, dans la soirée, à la cellule du P. visiteur, à qui je le confiai, afin qu'il achevât sa conversion. Il est vrai qu'il lui fit quelques nouvelles objections contre la foi ; mais je remarquai, avec plaisir, que les réponses du R. Père, comme les miennes, produisaient leur effet. Fasse le ciel, que cette œuvre, que le Golgotha a vu naître et grandir, soit cimentée par le sang adorable qui l'a autrefois arrosé !

Au sortir de la cellule du P. visiteur, j'allai avec mon néophite faire les stations de l'église du St. Sépulchre ; il était alors onze heures et demie du soir. Ce fut dans cette visite que je pus voir de près l'endroit où fut planté l'arbre de la croix ; l'exiguité du trou, qu'on a pratiqué, tout vis-à-vis, dans le pavé qui le recouvre, ne me permit pas d'y passer le bras ; je m'en dédommageai, en y fesant descendre mon chapelet.

Le lendemain était le Vendredi saint. Le désir de ne rien perdre de la touchante cérémonie qui devait avoir lieu, en ce jour, dans l'église du St. Sépulchre, m'y conduisit de bonne heure, avec mes compagnons. J'assistai, cette fois, en habit de chœur, à l'office, qui se fit dans la chapelle du crucifiement, à l'endroit même où Jésus fut attaché à la croix ; et la place que j'occupai pendant toute la cérémonie, est précisément celle où il fut descendu de l'instrument de son supplice, et remis entre les bras de sa sainte mère. Ah ! c'est ici, cher ami, qu'il faut venir, pour apprendre à connaître ce que l'office du Vendredi saint a de touchant ! Quel lieu que le Calvaire, pour remuer l'âme ! Et quel théâtre que celui où la plus sanglante des péripéties a reçu son accom-

plissement ! La passion y fut chantée par trois religieux, vêtus d'aubes ; leur chant grave et solennel était empreint de cette harmonieuse tristesse qu'on éprouve, mais qu'on ne définit pas. Lorsqu'ils furent à cette partie de la cérémonie où Jésus est représenté en proie aux horreurs de l'agonie, et Marie défaillante d'affliction à ses pieds, tous trois se turent, et allèrent ensemble se placer vis-à-vis le trou de la croix, où l'*Historien* chanta : *Et inclinato capite, tradidit spiritum ; et ayant baissé la tête, il rendit l'âme ;* mais de manière à amoindrir graduellement les sons de sa voix, jusqu'au mot *spiritum*, dont l'articulation étouffée n'arriva pas jusqu'a nos oreilles. Un morne silence suivit cette scène. L'impression fut des plus vives ; Jésus, épuisé de souffrances, avait remis son âme entre les mains de son Père !

Vint ensuite le chant des oraisons que l'église, en ce grand jour, adresse à Dieu pour tous ses membres, et même pour ses ennemis ; les Juifs n'y furent donc pas oubliés. Qu'il fit beau voir cette épouse, éplorée de la mort de son époux, se répandre, au lieu même de son supplice, en prières pour ses barbares meurtriers ! Le christianisme seul peut offrir de semblables traits de charité. Des Juifs, mêlés à

la foule, en étaient témoins ; et ils tenaient encore leurs cœurs fermés à la grâce ! O Golgotha, ton rocher résonnera-t-il donc toujours ces effrayantes paroles : *Que son sang retombe sur nous et nos enfants !*

Après dîner, nous allâmes avec M. Franchini compléter la visite des saints lieux, que l'excursion du Jourdain avait interrompue. Nous commençâmes par la visite du palais d'Hérode, où Jésus fut mené par l'ordre de Pilate.

" Lorsque Pilate entendit parler de la Galilée, il lui demanda s'il était Galiléen.

" Et sachant qu'il était de la jurisdiction d'Hérode, qui était alors à Jérusalem, il le renvoya devant lui.

" Hérode fut fort aise de voir Jésus ; parce qu'il en avait le désir depuis long-temps, qu'il avait oui-dire beaucoup de choses de lui, et qu'il espérait de lui voir faire quelque miracle.

" Il lui fit donc plusieurs questions ; mais il ne lui répondit rien.

. . . .

" Hérode avec toute sa cour le méprisa, et, l'ayant fait vêtir d'une robe blanche par moquerie, le renvoya à Pilate." (1)

---

(1) Luc XXIII, 7, etc.

Le palais d'Hérode est à environ cent pas de celui de Pilate ; il est assez beau. Il suffit de le voir, pour reconnaître que c'est une construction moderne. La crainte d'essuyer un refus nous empêcha de demander la permission d'y entrer.

Du palais d'Hérode, nous nous rendîmes, en parcourant la Voie Douloureuse, dont nous revîmes les stations, à la maison d'Anne. Elle est sise près de la porte de Sion, qui la sépare du palais de Caïphe, son gendre, d'où elle est éloignée de deux à trois cents pas environ. Démolie, comme le reste de la ville après le siége de Tite, elle a été remplacée par une église qui appartient aux Arméniens. On y fait remarquer à gauche, en entrant, l'endroit où le Sauveur fut détenu, avant d'être présenté à Anne ; et, à quelques pas de là, l'emplacement de la salle où il lui fut présenté.

“ Le grand-prêtre interrogea Jésus touchant ses disciples, et touchant sa doctrine ;

“ Et Jésus lui répondit : J'ai parlé publiquement à tout le monde ; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple, où tous les Juifs s'assemblaient, et je n'ai rien dit en secret ;

“ Pouquoi m'interrogez-vous ? Interrogez

ceux qui ont entendu ce que je leur ai dit ; ils savent ce que j'ai enseigné.

“ Lorsqu'il eut dit ces mots, un des gens qui étaient là présents donna un soufflet à Jésus, en disant : Est-ce ainsi que tu réponds au grand-prêtre ?” (1)

A sept heures du soir devait avoir lieu, dans l'église du St. Sépulchre, une procession solennelle, à laquelle a coutume d'assister une foule immense de gens de tout âge et de toutes religions. Les catholiques, les Grecs, les Turcs, les protestants, tous s'y portent en masse, attirés les uns par la piété, et les autres par la curiosité, quelques-uns enfin par l'envie d'insulter au culte latin.

La procession était commencée, lorsque nous arrivâmes à l'église ; de la chapelle de l'apparition, où s'était faite la première station, elle s'était dirigée vers l'autel de la *division des vêtements*, où nous la rejoignîmes. De cette seconde station, elle défila vers l'*Impropère*, où un religieux prononça quelques mots sur le mystère qu'on honore en cet endroit ; après quoi elle se remit en marche. Mais, cette fois, nous eûmes à gémir, en entendant les cris

(1) Joan. XVIII, 19, etc.

qu'une foule de gens, parmi lesquels je crus reconnaître plusieurs catholiques, se mirent à pousser ; il y avait là de quoi allumer mon zèle. Indigné de voir la maison du Seigneur traitée de la sorte, je me séparai sur-le-champ de la procession, et me dirigeai vers le Calvaire, où je la précédai de quelques instants.

Il est d'usage, en ce jour, de faire porter, en tête de la procession, un *Christ* en relief, de grosseur et de grandeur presque naturelles, dont les pieds et tous les autres membres se prêtent aux divers mouvements qu'on veut leur imprimer. Au moyen de ce *Christ*, on représente les mystères de la passion, tels que le crucifiement, la descente de la croix, l'embaumement et la descente dans le tombeau. Cet usage est ancien chez les Orientaux et en grande vénération parmi eux. Ils y tiennent fort ; aussi ne serait-il ni facile ni prudent de le vouloir abolir.

Il y avait déjà quelque temps qu'un prédicateur avait entamé, dans la chapelle du crucifiement, un sermon en langue espagnole, lorsque fatigué, et, en même temps, dégoûté de l'indévotion que je voyais peinte sur la plupart des visages, je pris le parti de désemparer ; suivi de mon compagnon et de M. Franchini, je

m'arrachai, comme je pus, de la presse, et repris, avec eux, la voie de notre hôtel. Notre départ, bien entendu, n'interrompit pas la cérémonie, qui ne se termina que bien tard dans la nuit. L'orateur, pour parler avec le P. Géramb, qui y a assisté pendant son séjour à Jérusalem, s'étant, comme il est toujours de règle en pareille conjoncture, arrêté au fait du crucifiement, plusieurs religieux attachèrent l'image du Christ à la croix avec des clous, puis la plantèrent dans le trou, où la vraie croix fut autrefois dressée. Le récit de la mort du Sauveur terminé, un des religieux s'éleva à la hauteur de la croix, et ôta la couronne d'épines de la tête de l'effigie, tandis que d'autres, armés de tenailles et de marteaux, en enlevèrent les clous ; après quoi ils descendirent le corps à terre, au moyen de linges blancs, qu'ils lui passèrent par-dessous les bras. A la fin de cette tragique opération, le célébrant et tous les religieux s'approchèrent pour baiser, avec respect et à genoux, la couronne et les clous, qui furent après offerts à la vénération des assistants. La procession s'avança ensuite, la couronne et les clous déposés dans un bassin d'argent, et le corps porté par quatre religieux, vers la *pierre de l'onction*, d'où, après avoir re-

présenté Joseph d'Arimathie, Nicodème et les Saintes Femmes, embaumant le corps de Jésus, elle se rendit au St. Sépulchre ; là ce corps sacré fut placé sur le marbre qui recouvre le saint tombeau.

Le jour suivant, Samedi saint, fut consacré à la visite des quelques monuments sacrés qu'il nous restait encore à voir. Nous débutâmes par la *Piscine Probatique.* Cette piscine, connue encore sous le nom de *Piscine des Brebis,* ou de *Bethsaïda* en hébreux, est située au nord de la mosquée d'Omar, non loin de la porte de St. Etienne. Le nom de *Piscine des Brebis* lui est venu de ce qu'on y lavait autrefois les brebis destinées aux sacrifices du temple, qui n'en était pas éloigné. Elle était entourée de cinq portiques, destinés à loger les malades qui y accouraient de toutes parts ;

C'étaient des aveugles, des boiteux, des paralytiques qui attendaient le mouvement de l'eau ;

“ Parce qu'un ange du Seigneur, descendant, de temps en temps, dans la piscine, agitait l'eau ; et le premier qui entrait dans la piscine après l'agitation de l'eau, était guéri de sa maladie, quelle qu'elle fût.

“ Il y avait là un homme malade depuis trente-huit ans.

“ Jésus l’ayant vu couché, et sachant qu’il y avait long-temps qu’il était malade, lui dit : Voulez-vous être guéri ?

“ Il lui répondit : Seigneur, je n’ai personne pour me mettre dans la piscine, lorsque l’eau est troublée ; car lorsque j’y vais, un autre me prévient.

“ Jésus lui dit : levez-vous, prenez votre lit et marchez.

“ Aussitôt cet homme fut guéri, il porta son lit et marcha.” (1)

Cette piscine ou lavoir, que Salomon avait fait creuser pour le service du temple, est très-vaste ; elle a cent cinquante pas de long sur quarante de large. Elle est aujourd’hui entièrement desséchée. On en a fait un égoût ; c’est le réceptacle des immondices de la ville. Des cinq arcades qu’on lui connaissait du temps de Jésus-Christ, on n’y en découvre plus que deux, du côté de l’occident ; et encore sont-elles en partie comblées de terre.

De la piscine, nous nous dirigeâmes vers la porte St. Etienne, près de laquelle nous aperçûmes, chemin fesant, une mosquée qui, selon quelques voyageurs, occupe le lieu même où

---

(1) Joan. V, 5, etc.

la Sainte Vierge est venu au monde ; cette légende toutefois me semble dénuée de fondements. Passant donc outre, nous franchîmes la porte de la ville, et prîmes la voie qui mène au tombeau de la Sainte Vierge, placé sur le bord oriental du Cédron. L'église renfermant ce monument appartient depuis long-temps aux Grecs schismatiques, qui, au moment que nous y descendîmes, étaient après à chanter une messe solennelle. Leur chant toujours nasillard nous parut, au dernier point, désagréable et maussade.

Le vestibule de cette église a vingt-cinq pieds carrés environ. La porte, qui est pratiquée dans une tour également carrée, est construite en pierres taillées, et regarde le midi. L'escalier qui conduit dans ce sanctuaire souterrain, est long de cinquante degrés tous en marbre, sur une quinzaine de pieds de large, et laisse voir, à gauche, le tombeau de St. Joseph, et à droite, ceux de St. Joachim et de Ste. Anne. Le sépulchre de la Ste. Vierge se trouve à-peu-près au centre de l'église ; placé dans une petite chapelle, où brûlent nuit et jour un grand nombre de lampes d'or et d'argent, il est surmonté d'un petit dôme, dans le style grec, comme le reste de l'édifice. L'abord en est

facilement accordé à tout le monde ; on nous permit d'y pénétrer, et même de cueillir quelques-unes des fleurs que la piété avait déposées sur la pierre qui recouvre le saint tombeau.

Cette église, au point de vue du travail, est vraiment surprenante ; elle est entièrement construite dans le roc vif. La construction en remonte, selon quelques-uns, au temps de Ste. Hélène, à qui ils en font honneur ; d'autres l'attribuent à l'empereur Théodose. Détruite dans la suite par Cosroès, roi des Perses, elle resta ensevelie sous ses ruines jusqu'au temps de Godefroy de Bouillon, qui la restaura de ses propres deniers, et en confia la garde à des religieux.

La dévotion des Chrétiens pour ce sanctuaire date de loin ; St. Guillebaud, qui florissait en 740, en fait mention dans la relation de son voyage à Jérusalem ; il visita et honora le tombeau de la Ste. Vierge dans la vallée de Josaphat, au pied du mont des Oliviers. Le vénérable Bède met ce tombeau dans le même lieu, ainsi qu'Adamnan, moine religieux, qui parcourait la Palestine quelques années après St. Gullebaud. D'après André de Crête et St. Germain, patriarche de Constantinople, qui vivaient le premier à la fin du septième siècle, et

le second dans le siècle suivant, la Ste. Vierge serait morte à Jérusalem sur le mont Sion, où elle demeurait ; ce qui, comme on le voit, renverse l'opinion qui lui fait finir ses jours à Ephèse, auprès de St. Jean. D'après ce qui paraît plus probable, ce saint ne quitta la Judée et le voisinage de ce pays, qu'après la mort de Marie, et ne se rendit à Ephèse qu'après que St. Pierre et St. Paul eurent quitté l'Orient, et même qu'après leur martyre. Et ce qui semble confirmer cette opinion, c'est que St. Paul, qui écrivait l'an 44 à Timothée, qu'il avait établi évêque d'Ephèse, ne dit rien dans son épître qui fasse soupçonner que St. Jean se trouvât alors dans cette ville, et qu'une impératrice qui voulait avoir des reliques de la mère de Dieu, s'adressa, pour en obtenir, non à l'église d'Ephèse, mais à celle de Jérusalem. On peut donc avoir foi à la tradition qui fait mourir la Ste. Vierge à Jérusalem, et admettre comme sien le tombeau qu'on montre encore aujourd'hui dans la vallée de Josaphat.

A cinquante pas environ de ce tombeau, vers le sud-est, se trouve la *grotte de l'agonie*, où l'on arrive par huit à dix marches.

Il est aux pieds poudreux du jardin des Olives,
Sous l'ombre des remparts, d'où s'écroula Sion,

Un lieu d'où le soleil écarte tout rayon,
Où le Cédron tari filtre entre ses deux rives ;
Josaphat en sépulchre y creuse ses côteaux ;
Au lieu d'herbe la terre y germe des ruines,
Et des vieux troncs ruinés les traînantes racines
Fendent les pierres des tombeaux.

Là s'ouvre entre deux rocs la grotte ténébreuse,
Où l'homme de douleurs vint savourer la mort,
Quand, réveillant trois fois l'amitié qui s'endort,
Il dit à ses amis : Veillez, l'heure est affreuse !
La terre, en frémissant, croit encore étancher
Sur le pavé sanglant les gouttes du calice,
Et la morte sueur du fatal sacrifice
Sue encore aux flancs du rocher.

J. Reboul.

Cette grotte, qui appartient aux Catholiques, a environ quinze pieds de diamètre. La voûte, qui ressemble à celle d'une carrière, repose sur deux ou trois piliers taillés dans le roc. Elle n'a d'autre jour que celui qui lui vient par la porte et par un trou pratiqué dans le haut. Du temps de St. Jérôme, on voyait à Gethsémanie une église destinée à perpétuer le souvenir du drame tragique dont il a été le théâtre ; elle existait encore au temps du pélérinage du saint évêque Arculphe, dans le septième siècle ; il n'en reste plus maintenant de traces. A l'endroit dit de *l'agonie* est un petit autel surmonté d'une peinture telle qu'elle, représentant le Sauveur du monde en proie aux angoisses de la mort et l'ange qui vient le fortifier ; *apparuit*

autem illi angelus de cœlo confortans eum (1). On y lit ces paroles :

Hic factus est sudor ejus, sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram. (2)

Que cette grotte ait été véritablement témoin de l'agonie de l'Homme-Dieu, c'est de quoi il est permis de douter ; et le doute ici paraît d'autant plus raisonnable, que le texte des Evangiles, relatant ce combat de la vie avec la mort, semble dire le contraire. Il faut plutôt croire que cette grotte est le fait de la piété des premiers Chrétiens, qui l'auront creusée, pour conserver le souvenir de cette scène tragique, au-dessous de l'endroit où elle s'est accomplie.

Au sortir de la grotte nous entrâmes dans le *jardin des Oliviers*, que je voyais pour la seconde fois. Comme l'excommunication encourue *ipso facto* par quiconque ose enlever des branches aux oliviers qu'on y trouve, épargne ceux qui se bornent à en couper des rejetons, je me mis en devoir d'en faire ample provision ; mes compagnons m'imitèrent. Quelques-uns cependant allèrent plus loin ; non intimidés par la crainte d'une censure, dont, sans doute, ils

(1) Luc XXII, 43.—Un ange lui apparut et vint le fortifier.
(2) Luc XXII, 44.—Il lui vint une sueur comme des gouttes de sang, qui découlèrent sur la terre.

en saisissaient pas le sens, ils s'attaquèrent aux arbres mêmes, et en détachèrent force branches. J'essayai en vain de mettre un frein à leur indiscrétion ; un sourire fut la seule réponse que je reçus de leur part.

Gravissant de là par un chemin semé de cailloux, nous arrivâmes à l'endroit où Jésus, avant de quitter le chemin de Béthanie, pour descendre dans la vallée, pleura sur Sion et sur ses maux prochains.

" Lorsqu'il s'approcha de la ville, et qu'il la vit, il pleura sur elle en disant : O ! si tu connaissais encore, en ce jour favorable pour toi,

" Ce qui se présente pour te donner la paix ; mais toutes ces choses sont maintenant cachées pour toi.

" Il viendra un temps malheureux pour toi, auquel tes ennemis feront une circonvallation autour de tes murailles ; ils t'assiégeront et te serreront de toutes parts.

" Ils raseront tes maisons, ils extermineront tes habitants, et ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps de ma visite. " (1)

Le local où se fit entendre cette terrible pré-

(1) Luc XIX, 41, etc.

diction est, suivant Baronius, précisément le même que Tite, pendant le siége de cette ville endurcie, choisit pour y planter ses tentes. Le lieu, où Jésus-Christ prédit le jugement dernier, est placé un peu plus haut.

" Lorsqu'il était assis sur le mont des Oliviers, Pierre, Jacques, Jean et André lui demandèrent en particulier :

" Dites-nous donc quand toutes ces choses arriveront, et à quoi connaîtra-t-on qu'elles commencent à s'accomplir ?

" Jésus leur dit : Prenez garde que personne ne vous trompe ;

" Car plusieurs viendront en mon nom, et diront qu'ils sont le Christ ; et ils séduiront beaucoup de personnes, etc." (1)

Continuant de gravir la montagne, nous atteignîmes plus haut, un peu vers le sud, l'endroit où les apôtres, avant de se séparer, formulèrent, dit-on, le symbole ; c'est une espèce de citerne, dont la partie supérieure, autrefois soutenue par douze arcades, est maintenant complètement à jour. " Tandis que le monde entier, dit M. de Châteaubriand, adorait à la face du soleil mille divinités honteuses, douze

---

(1) Marc XIII, 3, etc.

pêcheurs cachés dans les entrailles de la terre dressaient la profession de foi du genre humain, et reconnaissaient l'unité du Dieu créateur de ces astres, à la lumière desquels on n'osait encore proclamer son existence. Si quelque Romain de la cour d'Auguste, passant auprès de ce souterrain, eût aperçu les douze Juifs qui composaient cette œuvre sublime, quel mépris il eût témoigné pour cette troupe superstitieuse ! Avec quel dédain il eût parlé de ces premiers fidèles ! Et pourtant ils allaient renverser les temples de ce Romain, détruire la religion de ses pères, changer les lois, la politique, la morale, la raison, et jusqu'aux pensées des hommes. ”

Témoin de l'acte sublime par lequel les douze hérauts de la foi chrétienne se sont divisé le monde pour l'assujétir au joug de leur divin maître, ce souterrain n'est-il pas digne du plus vif respect ? Le cœur du Chrétien doit donc, en y entrant, palpiter de joie et d'amour, et sa reconnaissance y être à son comble. Ce sentiment était profond dans chacun de nous ; aussi, pour en fournir l'expression, voulûmes-nous réciter ensemble, debout et la tête nue, le symbole de notre croyance ; cette profession eut quelque chose de touchant et de solennel tout à la fois.

M. Franchini nous montra plus haut un petit champ, où Jésus, selon la tradition, était assis, lorsque ses disciples lui demandèrent la manière de prier.

“ Un jour, comme il était en prière en un certain lieu, après qu'il eut cessé de prier, un de ses disciples lui dit : Seigneur apprenez-nous à prier, comme Jean l'a appris à ses disciples ;

“ Et il leur dit : Lorsque vous prierez, dites : Notre Père, que votre nom soit sanctifié, etc. ” (1)

Après avoir visité de nouveau le sommet de la montagne de l'Ascension, où nous vénérâmes, une seconde fois, l'empreinte des pieds de Notre Seigneur, nous descendîmes aux tombeaux des prophètes, placés au sud de l'endroit où a eu lieu la prédiction du jugement dernier. Ce sont deux ou trois caves profondes, taillées dans le roc, comme les tombeaux des rois, avec lesquels elles ont beaucoup d'analogie. On y voit, d'espace en espace, des trous carrés de différentes grandeurs, destinés à recevoir des corps ; on ne pénètre dans ce séjour de la mort qu'avec de la lumière.

---

(1) Luc XI, 1, etc.

Nous allâmes de là visiter la partie du Cédron où tomba le Sauveur, pendant que les archers, qui venaient de l'arrêter à Gethsémanie, le conduisaient lié et garotté au grand-prêtre. Nous y découvrîmes imprimée sur la pierre la trace de ses genoux ; cette trace est dans la *Voie de la Captivité* (1). Quant à celles de ses pieds et de ses mains, elles sont toutes deux disparues.

Le tombeau de Josaphat est placé vis-à-vis la mosquée d'Omar, au pied du *Mont du Scandale ;* il est pratiqué dans le roc, comme une petite salle carrée. Les terres qui en ferment, en partie, l'entrée, ne nous permirent pas d'y pénétrer. En face et à quelques pas de là seulement, s'élève celui du fils rebelle de David, l'infortuné Absalon ; ce tombeau est monolythe, et dégagé de tous côtés du roc où il a été taillé. C'est une masse carrée mesurant huit pas sur chaque face. La décoration de ce monument consiste en vingt-quatre colonnes d'ordre dorique, sans cannelures, six sur chacun de ses côtés. Sur les chapiteaux règne la frise avec le triglyphe, que surmonte un socle

(1) On appelle ainsi l'espace que Jésus parcourut depuis son arrestation jusqu'au palais d'Hérode, et *Voie Douloureuse* celle qu'il suivit depuis la maison de Pilate jusqu'au Calvaire.

portant une pyramide triangulaire ; ce dernier ornement est d'un autre morceau que le reste du tombeau. Il est endommagé ; il a été, dit-on, ouvert par des mains sacriléges qui prétendaient y trouver des trésors. Le sépulchre de Zacharie ressemble beaucoup à celui d'Absalon. Entre ces deux tombeaux se voit la grotte où St. Jacques, selon la tradition, se cacha, lorsque son divin maître fut arrêté ; le portique agréable qu'elle présente du côté de la vallée est formé de quatre colonnes placées, à une certaine hauteur, dans le rocher, où cette grotte est creusée.

" La vallée de Josaphat, dit M. de Châteaubriand, semble avoir toujours servi de cimetière à Jérusalem ; on y rencontre les monuments des siècles les plus éloignés et des temps les plus modernes : les Juifs viennent y mourir des quatre parties du monde ; un étranger leur vend au poids de l'or un peu de terre pour couvrir leurs corps dans le champ de leurs aïeux." Ces malheureux descendants d'Abraham ne jouissent plus seuls de ce privilége ; les Mahométans le partagent avec eux ; les premiers possèdent la partie orientale, et les seconds la partie occidentale de la vallée ; cette dernière partie surtout est entièrement jonchée de pierres

tumulaires, qui s'étendent jusqu'à la *Porte Dorée*, près de laquelle les Juifs s'assemblent tous les vendredis, en grand nombre, pour pleurer les maux de leur commune patrie, et demander avec larmes, la tête tristement appuyée sur la muraille de la ville, le retour de leurs frères dans la terre de leurs pères, et avec eux la gloire et la prospérité. Pauvres aveugles ! Que ne déchirent-ils plutôt le bandeau qui leur dérobe la lumière de la vérité ? L'Evangile seul est capable de leur découvrir la source de leur infortune.

Une aurore brillante, cher ami, avait annoncé à Jérusalem un jour plus brillant encore : c'était le grand jour de Pâques ! Ma première pensée, après avoir répété plusieurs fois le mot *Alleluia*, fut de me rendre à l'église de la Résurrection, où je devais dire la messe dans le St. Sépulchre. Il était près de six heures et demie, quand j'y entrai avec MM. Bélanger et Franchini, qui avaient sollicité l'honneur de m'y accompagner. Dire ce qu'on doit éprouver en tel lieu ne s'exprime pas ; on le laisse deviner. Tout ce que je puis assurer, c'est que le sentiment que j'éprouvai en cette circonstance m'avait rendu véritablement heureux ; ce fut un de ces mouvements exquis qui font jubiler

l'âme, et qui rarement se répètent dans la vie. Ma qualité de Canadien, avec la pensée que j'étais le premier prêtre du Canada, à qui il eût été jusqu'alors donné d'offrir les saints mystères dans le tombeau de Jésus-Christ, ne vint pas peu ajouter à l'ardeur déjà si vive de mes impressions ; je m'estimai le plus glorieux des mortels de partager seul cet honneur. L'orgueil voulut s'y mêler ; mais je m'empressai de l'écarter de mon esprit. J'avais eu soin, avant la messe, de faire déposer sur le St. Sépulchre les chapelets que j'avais emportés de Rome, où je les avais déjà fait bénir et indulgencier par le souverain pontife ; ces objets doublement bénis ne manqueront pas de sourire doublement aussi à mes parents et amis, à qui je les réserve.

La messe solennelle du jour fut chantée par le révérendissime. Les ornements, cette fois, enchérirent encore en beauté et en richesse sur ceux dont j'ai déjà parlé : la chasuble de l'officiant étincelait d'or et d'argent, comme les autres vêtements des officiers sacrés ; et sur l'autel brillaient de magnifiques chandeliers d'or, enchâssés de pierres précieuses. Après la messe, nous nous avançâmes tous vêtus de chappes riches de broderies vers le St. Sé-

pulchre, dont nous fîmes, en chantant, trois fois le tour ; nous nous arrêtions de temps en temps, pour laisser au diacre la liberté de chanter les diverses apparitions du Sauveur après sa résurrection. Cette scène fut pleine d'intérêt ; elle fut d'autant plus touchante, qu'elle s'accomplissait sur le théâtre même où se sont opérées plusieurs de ces célestes apparitions. L'ordre fut parfaitement gardé pendant toute la cérémonie ; les Grecs et les Arabes, qui y assistaient en bon nombre, se tinrent constamment dans l'attitude du respect et du silence. Le tout se termina par la bénédiction papale, que le révérendissime donna au peuple.

Il nous restait encore à voir, avant de quitter la ville sainte, l'épée et les éperons du valeureux Godefroy de Bouillon. A la demande de M. Barrère, la permission nous en ayant été sans peine accordée, nous nous rendîmes, avec la marquise, le comte et les officiers français, à la sacristie de l'église du St. Sépulchre, où ces précieux objets sont conservés avec soin et religion. Une boîte de fer les recèle dans l'épaisseur du mur ; on les en tira pour nous les présenter. Le temps, auquel rien ne résiste, en a presque entièrement rongé la dorure. L'épée intéressa surtout nos officiers,

qui virent, avec un singulier plaisir, cette arme dont le noble usage a couvert de tant de gloire le héros dont ils ont embrassé la carrière. Par un sentiment, que je ne puis mieux désigner que par le terme de *religioso-militaire,* ils voulurent y faire toucher les leurs, puis la ceignirent l'un après l'autre. Cette bénédiction martiale, pour belle et intéressante qu'elle leur parût, ne leur suffisant cependant pas, ils demandèrent, comme une faveur signalée, qu'on daignât les bénir dans le St. Sépulchre, sur le tombeau même du roi des rois, du héros des héros. Cette pensée était belle et pieuse ; on se hâta d'y répondre. Puissent ces épées, ainsi sanctifiées, ne se jamais souiller du sang du juste ! Puissent-elles à jamais défendre la religion, et sauver l'innocent opprimé !

De l'église du St. Sépulchre nous allâmes au couvent du St. Sauveur, y prendre congé du révérendissime ; car notre départ était arrêté pour le jour suivant. Nous rencontrâmes chez lui plusieurs autres étrangers, venus comme nous pour le saluer, avant de quitter la ville sainte ; nous formions en tout à-peu-près une douzaine. Une réunion si considérable d'étrangers soit européens, soit américains avait quelque chose d'assez extraordinaire ; le réveren-

dissime voulut nous traiter de son mieux ; ordre fut donné de nous servir à l'orientale. Le premier service qui nous fût présenté se composa de conserves ; le second de rosaglio, espèce de liqueur rafinée, du haut ton en Orient ; le troisième de conserves, comme le premier ; le café vint en quatrième lieu ; il était temps qu'il arrivât ; car nous étions tous réduits à crier merci. Il ne manquait qu'une seule chose pour compléter la fête, la pipe ; heureusement qu'on nous en fit grâce. Cette assommante étiquette remplie, nous saluâmes le révérendissime, à qui nous avions à reprocher un excès d'attention pour nous, et prîmes la direction de la chapelle du couvent, que nous voulions visiter pour la dernière fois. Nous allions laisser le divan, lorsqu'il nous fit remettre nos *lettres de pélérinage* ; ces lettres, qu'on est dans l'usage d'expédier aux pélerins, sont destinées à certifier qu'ils sont venus à Jérusalem, et qu'ils ont véritablement visité les lieux saints. J'en donne ici-bas la traduction. (1)

---

(1) *Au nom de Dieu.—Ainsi soit il.*

Nous, gardien de Terre-Sainte, fesons savoir à tous ceux et à chacun de ceux qui verront, liront et entendront lire les présentes lettres, que le révérend Léon Gingras, de l'Amérique septentrionale, Canadien, et prêtre de la Sainte Eglise Romaine, est arrivé heureusement à Jérusalem le treize mars ; et que de là il a visité, les jours suivants,

L'église du couvent est petite et sans beauté d'architecture ; mais, en revanche, elle est prodigieusement riche en vases et en ornements d'autel. Sous ce point de vue, rien n'est plus magnifique au monde ; l'or, l'argent et les pierres de prix y ont été amoncelés par la piété des rois et des empereurs catholiques. Ce qui attire surtout les regards, c'est un ostensoir, d'une grandeur prodigieuse, donné par la reine actuelle de France, et deux candelabres en argent de huit pieds de hauteur, ornés de bas-reliefs d'un travail exquis. " Ils ont été faits, dit le P. Géramb, des débris d'une lampe d'une beauté et d'une richesse extraordinaires, donnée par la famille impériale d'Autriche. Cette

---

les principaux sanctuaires dans lesquels le Sauveur du monde a miséricordieusement délivré de la servitude de l'enfer son peuple chéri, avec la masse perdue du genre humain, à savoir : le Calvaire, où, après avoir été attaché à la croix, il nous a, la mort une fois vaincue, ouvert les portes du ciel ; le St. Sépulchre, où son très-saint corps a été déposé et a reposé pendant trois jours avant sa résurrection, et enfin tous les saints lieux de la Palestine que les pas du Sauveur et de sa très-bienheureuse mère Marie, ont consacrés, et que nos religieux ainsi que nos pélerins ont coutume de visiter, et qu'il y a entendu et dit la messe avec grande dévotion.

En foi de quoi nous avons fait expédier par notre secrétaire les présentes munies du sceau de notre office.

Données à la ville sainte de Jérusalem, dans notre vénérable couvent du St. Sauveur, le 23e jour de mars, l'an de N. S. 1845.

Par l'ordre du très-révérend Père en Jésus-Christ,

(Place du sceau.) Fr. Laurent Bugellie.

lampe en contenait trois cents autres plus petites. Un si admirable chef-d'œuvre excita malheureusement la jalousie des Grecs, qui coupèrent la chaîne à laquelle elle était suspendue devant le saint sacrement ; ce qui en causa la ruine.

“ Le devant d'autel est d'argent massif : il représente le St. Esprit ; c'est un don du roi de Naples, ainsi que le baldaquin pour le saint sacrement, qui est d'or massif et enrichi de pierreries. Charles III ôta de son doigt un anneau de grand prix pour en orner ce baldaquin. On évalue à huit millions de francs les richesses de l'église du Sauveur.”

De la chapelle, j'entrai dans le cloître, pour faire mes adieux au R. P. visiteur, dont j'allais me séparer pour toujours. En bon ami, il voulut, au moment du départ, en signe de l'amitié qu'il me portait, me faire cadeau de divers objets de piété, que je reçus avec joie et reconnaissance ; ils me suivront en Canada.

Demain matin, à 6 heures, notre caravane, cher ami, se mettra en route pour Beyrout, par la voie de Jaffa. Notre premier dessein avait été de prendre celle de Naplous, l'ancienne Sichem, et de Samarie ; mais la guerre, qui vient d'éclater dans ces quartiers, nous a

contraints d'y renoncer. On parle même de sang répandu, et de voyageurs arrêtés par les parties belligérantes. Nous suivrons donc la route de Jaffa, la seule qui offre, en ce moment, de la sécurité. Nos amis, les officiers français, se joignent à nous ; ce qui, grâce aux amabilités dont nous les savons richement pourvus, servira à nous adoucir les fatigues et les ennuis d'un voyage de sept à huit jours. Décidément, le bon M. Plichon ne pourra être de la partie ; son mal, bien que de beaucoup diminué, lui présage toutefois une convalescence dont il ne saurait prévoir le terme. J'avais espéré pouvoir garder plus long-temps les espèces qu'il m'a prêtées dans le désert, et n'être obligé de les lui rendre qu'à Beyrout, où se trouve mon plus proche banquier ; mais le long séjour qu'il va probablement faire à Jérusalem, est venu me forcer, bon gré mal gré, de m'en désaisir, pour les lui remettre. Je me suis donc vu, un instant, replongé dans l'embarras d'où il m'avait tiré ; pour en sortir, j'ai dû invoquer de nouvelles sympathies, et ces sympathies heureusement ne m'ont pas fait faute. M. Young, notre consul, informé du triste état de mes finances, s'est empressé de me venir en aide, en se constituant lui-même mon banquier, et m'a prêté,

avec une complaisance sans bornes, la somme dont j'avais besoin. Ce service est à mes yeux du plus grand prix ; aussi a-t-il mis le comble à mes vœux. Heureux d'en avoir été l'objet, j'en emporterai avec moi le souvenir au-delà des mers.

Ma prochaine lettre, la dernière, cher ami, que tu doives attendre de ce côté-ci, t'offrira ce qui me reste encore à te dire de Jérusalem et de ses monuments ; j'en complèterai par-là la description. Je la terminerai par quelques réflexions sur son passé, son présent, et son avenir.

Adieu.



LETTRE XXX.

Jérusalem, 21 mars 1845.

(*Suite de la précédente.*)

CHER ALFRED,

Les rues de Jérusalem ne manquent pas de régularité ; elles sont assez droites, assez bien pavées et ont, quelques-unes d'entre elles, des trottoirs faits en forme de plans inclinés. Les maisons, dont on fait monter le nombre à 1500 environ, ont généralement deux à trois étages. Elles ont peu de fenêtres ; et encore ces fenêtres, suivant les idées qu'inspire la jalousie musulmane, sont-elles bouchées par des châssis en treillis, dont l'aspect donne à ces édifices l'apparence d'autant de dongeons. Les façades en sont unies ; presque généralement construites en pierres de taille elles ne comportent pas le

moindre ornement ; ce qui fait qu'en parcourant les rues qu'elles bordent, on croit marcher par les longs corridors d'une vaste prison. Les portes de ces maisons sont étroites et surtout si basses, qu'il est besoin, pour y passer, de se plier la moitié du corps.

Quelques-unes des rues de Jérusalem sont voutées ; la raison qui a présidé à leur construction se laisse sans peine saisir : on a voulu par-là s'abriter contre les ardeurs d'un soleil qui, dans les mois d'été, est ici littéralement brûlant. Toutefois ces rues, il faut l'avouer, ne sont guère des merveilles en fait de goût ; ce sont autant de *tunnels* où règnent une ennuyeuse obscurité, et souvent une malpropreté qui fait hâter le pas pour en sortir.

A part les jardins qui avoisinent quelques-unes des maisons de la ville, il n'y a presque pas de vide dans son sein ; tout y est employé. On y chercherait en vain une seule place publique ; les rues y tiennent lieu de marchés : voilà pourquoi, malgré son assez peu d'étendue, Jérusalem renferme une population d'environ trente mille âmes.

Cette ville est bien fortifiée. Grâce à la hauteur et à l'épaisseur de ses murailles, elle peut résister long-temps aux coups de l'ennemi.

Elle n'est pourtant pas imprenable, témoin les dix-neuf siéges qu'elle a jusqu'à ce jour essuyés. Des batteries placées sur le mont des Oliviers ne l'incommoderaient pas peu ; il en est à-peu-près de même du côté du nord et de celui du couchant, où elle est, du moins en partie, dominée par des élévations, d'où l'ennemi pourrait la battre avec assez d'avantage.

La prise de cette ville, il y a quelques années, par les troupes égyptiennes, avait été pour tout le pays l'horizon d'une nouvelle ère ; le brigandage des Bédouins avait été réprimé, et l'ordre si bien rétabli partout, qu'on pouvait seul et sans armes traverser, en parfaite sécurité, toute la contrée d'un bout à l'autre. Cet état de choses n'a cependant pas duré longtemps ; il est passé avec la domination qui l'avait établi ; avec le fils de Méhémet, chassé de la Syrie par les Anglais, a disparu la tranquillité, à laquelle a succédé de nouveau l'anarchie avec toutes ses horreurs. On défie le touriste le plus osé de tenter de voyager aujourd'hui seul dans le pays ; les hordes sauvages qui y sont répandues l'auraient bien vîte arrêté et dépouillé ; c'est là une plaie à laquelle les autorités actuelles n'ont ni le pouvoir, ni peut-être même la volonté, d'apporter remède.

La liberté dont les pélerins, le culte catholique et les Franciscains avaient joui, pendant le séjour d'Ibrahim en ces lieux, sembla devoir s'éclipser devant le fanatisme musulman de nouveau entré dans ses droits. Mais la France, en créant un consulat à Jérusalem, est venue heureusement étouffer toute crainte à ce sujet ; entr'autres injonctions qu'elle fit alors à son représentant, elle n'oublia pas celle qui a pour objet de veiller à la conservation stricte et rigoureuse des divers priviléges dont les Latins, depuis long-temps, ont ici la jouissance. Cet acte de bienveillance ne pouvait être plus humanitaire : aussi fut-il salué avec amour et reconnaissance non-seulement par tous les catholiques de la ville sainte, mais encore par l'univers entier, qui y applaudit et l'honora de ses sympathies. C'est à dater de ce jour, que Jérusalem est devenue une ville européenne. Maintenant la religion n'y rencontre presque plus d'entraves de la part du gouvernement ; le tribut que, sous forme de don, les religieux de St. François étaient contraints de verser, tous les ans, entre des mains oppressives, n'est plus exigé ; il en est de même du droit que les pélerins, pour y avoir accès, devaient payer ; il a été aboli. L'église du St.

Sépulchre était, pendant les fêtes de Noël, le théâtre des plus scandaleuses saturnales de la part des pélerins schismatiques ; le consul français, M. le comte de Lantévy, a réussi à y mettre fin par son influence sur l'autorité locale.

La population de Jérusalem est on ne peut plus hétérogène ; elle se forme de Juifs, de Turcs, d'Arabes, de Grecs, de Coptes, d'Abyssins et de catholiques. Tirés de différentes nations d'Europe, ces derniers, dont le chiffre est d'à-peu-près trois cents, sont desservis par les Pères de Terre-Sainte. De tous les missionnaires qui, depuis plusieurs siècles, ont cherché à s'établir à Jérusalem, pour y offrir aux Latins le secours de leur ministère, ces religieux sont les seuls qui aient réussi à y prendre racine. Les avanies sans nombre dont, à mille époques différentes, ils ont été l'objet, n'ont jamais pu leur faire lâcher prise. A leur poste dans la tempête comme dans le calme, ils n'ont jamais cessé, ainsi que des nautonniers hardis, de diriger la barque confiée à leurs soins. Ce zèle est au-dessus de toutes louanges ; il n'y a que la foi qui soit capable d'imposer un pareil dévouement.

Jérusalem n'a rien à espérer du commerce, non plus que de l'industrie, à cause de son isole-

ment au milieu des rochers et des montagnes qui l'environnent à la distance de plusieurs lieues à la ronde ; aussi est-elle réduite pour vivre de tout attendre de la charité des pélerins qui heureusement ne lui font pas faute ; car le nombre en est prodigieux, et on ne saurait calculer tout ce qu'ils y déversent annuellement de richesses : le patriarche à lui seul perçoit par-là des sommes immenses. Les Juifs ne se montrent guère moins généreux envers leurs frères ; les aumônes qu'ils leur apportent de tout côté passent pour être très-abondantes. Le Musulman a bien soin de ne pas s'oublier au milieu de ce vaste concours de bienveillances effectives ; placé au point où elles viennent se fondre, il étend la main, et il trouve toujours moyen d'en détourner une bonne partie à son profit. Ici chaque secte chrétienne vit de la foi qu'elle professe, et le disciple du prophète tâche de s'enrichir de la foi de tous.

Les Juifs occupent le quartier le plus malpropre de la ville, celui qui avoisine la porte *Sterquiline* ou des *immondices* ; c'est aujourd'hui la porte des *Maugrabins* ou des *Barbaresques*. Ils sont, en général, étrangers d'origine. Riches pour la plupart, ils se vêtent avec plus de propreté et d'élégance que le reste

de la population. L'éducation qu'ils reçoivent n'est pas mauvaise ; aussi ne manquent-ils pas de connaissances ; ils parlent presque tous l'espagnol et l'italien. Le travail parmi eux est en honneur. Tout leur temps est donné à la spéculation et à de petites industries, dont ils savent toujours tirer bon profit ; c'est pour cela qu'on ne voit jamais un Juif demander l'aumône.

Passés en Judée pour y terminer leur carrière, les enfants de Jacob, ici comme partout ailleurs, portent le poids de l'affliction, qui, depuis tant de siècles, est devenue leur partage. Tristement assis sur les bords de Josaphat, *ils mangent leur pain dans la douleur, et y boivent leur eau dans la frayeur*. Leur ambition est de posséder dans cette vallée un petit coin de terre, où ils puissent, tôt ou tard, mêler leurs cendres à celles de leurs ancêtres, qui y reposent, en attendant le jour du jugement dernier. Il y a dans Jérusalem des Juifs dont la longévité a quelque chose d'étonnant : parmi eux plusieurs ont plus de cent ans ; et il en est même qui passent cent vingt.

Le quartier le mieux bâti, comme le plus propre de la ville, appartient aux Arméniens ; il est situé sur le mont Sion. Quoique errante et dispersée, ainsi que les enfants d'Israël, cette

nation a l'air de s'engraisser des ruines des tristes contrées de l'Orient ; chaque jour voit grandir sa prospérité.

Le St. Sépulchre est comme encaissé dans la population grecque. Ici comme partout ailleurs, et peut-être même plus qu'ailleurs encore, cette population fait preuve d'hostilité envers les Latins. L'inimitié haineuse qu'elle leur a vouée, a quelque chose d'inexplicable ; c'est une opposition incessante, c'est une opposition systématiquement cruelle, soutenue de faits nombreux, de la nature la plus odieuse (1). Leurs *papas* jouissent d'une grande influence ; personne n'ignore tout ce que leur or leur a fait obtenir des sultans, en qui ils ont si souvent trouvé une complaisance sans bornes à leurs vues d'empiètement sur les privilèges des catholiques.

Viennent enfin les Musulmans. Intolérants par principes, ils écrasaient autrefois du poids de leur fanatisme la population chrétienne de Jérusalem. L'avanie la plus barbare y était à l'ordre du jour ; les cris non plus que les plaintes

(1) Une pétition formulée par un sieur Thomas Brodigan, Irlandais, et présentée l'année dernière par M. O'Connell à la chambre des communes, ne laisse plus de doute sur les dispositions des Grecs envers les Catholiques latins. Voyez, à la fin de ce volume, la note A, où cette pétition est donnée tout au long.

n'étaient pas de force à en alléger le fardeau. Tout Mahométan avait alors droit d'attaquer soit les Chrétiens, soit les Juifs par les rues de la ville ou dans leurs maisons ; il pouvait même les traiter avec inhumanité, sans que personne pût prétendre à une réparation. Cet état de choses, grâce au ciel, n'existe plus : l'arrivée du consul français à Jérusalem, comme nous l'avons déjà vu, a tellement changé la face de cette ville, que le Chrétien y est aujourd'hui parfaitement tranquille. Il en parcourt les rues, il en visite les bazars, et il s'y trouve en contact avec ses habitants, sans qu'il ait plus rien à redouter de leur fanatisme ; le disciple du prophète le regarde passer, et ne dit plus rien ; parce qu'il appréhende la bastonnade, dont le gouverneur a reçu du divan de Stamboul (Constantinople) ordre de châtier quiconque oserait désormais attenter à la liberté des adorateurs du Christ, ou entraver, le moins du monde, l'exercice de leur culte religieux. On verra donc bientôt accourir les étrangers à Jérusalem, et déjà même on y en compte un bon nombre, dont plusieurs ont ouvert des hôtels, où le touriste est en position de trouver plus d'un confort ; celui que nous habitons, ne ferait pas honte, du moins quant à la table, aux villes d'Europe.

De tous les souvenirs que la vue de Jérusalem rappelle à l'esprit, il n'en est aucun, cher ami, qui s'y présente plus souvent, ni qui agisse plus puissamment sur le cœur que celui de l'Homme-Dieu ; son nom, ses humiliations, ses miséricordes y sont partout retracés en caractères ineffaçables ; le cénacle et le mont des Oliviers, le jardin de Gethsémanie et le torrent de Cédron, la maison de Caïphe et le palais de Pilate, le prétoire et le Golgotha y attirent les regards, et font verser tour-à-tour des larmes d'amour et de douleur. Théâtres où se sont opérés les plus grands événements de l'histoire de l'humanité, ces divers lieux ne semblent-ils pas assurer à la ville qui les renferme dans son sein, une existence éternelle ? Certes, de nouveaux ennemis pourront bien encore l'assiéger, et, après s'en être rendus maîtres, la brûler comme Titus, ou, comme Adrien, y faire passer la charrue ; mais toujours cette ville se relèvera de la poussière. Douée d'un principe vital qu'elle seule possède au même degré, elle renaîtra vîte de ses propres cendres ; et, de rechef debout, elle se hâtera de reprendre la place que l'avenir, en s'appuyant sur le passé, lui assure parmi les villes les plus fameuses du monde. Témoin de la grandeur des miséri-

cordes de Dieu comme de la justice de ses jugements envers les hommes, sa mission en fournira à jamais la preuve à toutes les générations futures.

A ces réflexions sur la ville sainte et ses hautes destinées je me permettrai, cher ami, d'en ajouter quelques autres sur le sol et la fertilité de la contrée dont elle est la capitale.

Moïse, en parlant de la terre promise aux Israélites dans le désert, leur avait dit :

" Le Seigneur votre Dieu est prêt à vous faire entrer dans une bonne terre, dans une terre pleine de ruisseaux, d'étangs et de fontaines.

" D'une terre qui produit du froment, de l'orge et des vignes ; où naissent les figuiers, les grenadiers, les oliviers ; dans une terre d'huile et de miel,

" Où vous mangerez votre pain, sans que vous en manquiez jamais." (1)

" Cette promesse, dit l'incrédulité moderne, n'est qu'une basse imposture. La Judée est un pays pierreux et montagneux qui n'offre partout qu'aridité et stérilité, et où l'on chercherait en vain *les ruisseaux de lait et de miel* promis par Moïse aux enfants d'Israël."

---

(1) Deut. VIII, 7.

Cette accusation, comme tu le vois, cher ami, est grave ; dirigée contre le premier de nos écrivains sacrés, elle est de nature à le faire passer pour un fourbe et un imposteur, qui se joue de la crédulité des peuples. Pour la détruire, je n'aurai qu'à interroger l'histoire, et son témoignage sur la question dont il s'agit est trop fort, pour souffrir de réplique. Mille témoins s'offrent à moi, et se mettent à ma disposition ; hors d'état de les pouvoir tous citer, je me bornerai, pour éviter des longueurs inutiles, à n'en produire qu'un certain nombre, dont le témoignage, au reste, sera plus que suffisant pour confondre l'incrédulité, et la forcer de rougir. Je commencerai par Hécatée, auteur grec, qui vivait du temps d'Alexandre, avec qui il a eu l'honneur d'être élevé.

En parlant, dans son histoire des Juifs, de la fertilité de la Palestine, il dit : " Les Juifs possèdent environ trois millions d'arpents d'une terre excellente et très-fertile en toute sorte de productions. Ils ont plusieurs châteaux et bourgs répandus dans le pays ; mais il n'y a qu'une ville forte, de cinquante stades de circuit, et de cent mille âmes."

Josèphe représente la Judée comme un très-bon pays ; c'est, à ses yeux, une contrée fer-

tile et riche en productions ; une terre fortunée, dont les campagnes bien arrosées et cultivées avec soin fournissent aux hommes et aux bestiaux une subsistance abondante.

Il en dit autant de la Samarie, qui en fait partie : " Le terrain de ces deux provinces, dit-il, est à-peu-près le même. Elles ont l'une et l'autre des montagnes et des plaines ; leur sol est facile à labourer ; toutes deux sont très-fertiles et plantées de différentes espèces d'arbres, et riches en fruits sauvages et cultivés. La bonté des pâturages y rend les bestiaux plus abondants en lait que partout ailleurs ; et la population qui y est très-nombreuse est une preuve de leur fertilité. " (1)

La Galilée ne le cédait en rien, suivant le même écrivain, à la Judée et à la Samarie. Le sol en était gras et fertile, riche en pâturages et propre à toute sorte de productions. Les vignes et les oliviers y étaient en grand nombre. La bonté du terroir était telle qu'elle invitait au travail le hommes les moins laborieux.

Ce qu'il dit du Jourdain et du pays qu'il traverse n'est pas moins propre que ce qui précède,

---

(1) Joab, II liv. des rois, chap. 24, trouva que le nombre des hommes, en état de porter les armes en Judée, s'élevait à 1,300,000.

à donner une idée avantageuse de la fertilité de la Palestine. “ Sortie du lac de Tibériade, cette rivière, continue-t-il, coule au milieu d'une grande plaine, l'espace de deux cent trente stades environ, à travers de vastes plantations de palmiers, et va se jeter, à quelque distance de Jéricho, dans le lac Asphaltite. ”

Pline l'Ancien n'est pas moins explicite ; il ne parle pas autrement que Josèphe de la Palestine, qu'il donne comme une contrée très-riche et très-fertile. Il vante les palmiers et l'abondance des eaux de la ville de Jéricho, la fertilité et les forêts de palmiers d'Engaddi, et plusieurs de ses villes, dont il prône la puissance. Il ne craint pas d'appeler Jérusalem la ville la plus célèbre de tout l'Orient. Est-ce ainsi qu'on parle d'un pays pauvre et misérable ? J'ai rapporté plus haut ce que le même auteur a dit du baumier, ce précieux arbuste, dont il fait un si grand cas, et qui dédaignait de croître ailleurs que dans les plaines de Jéricho.

“ La Judée, suivant Tacite, est un pays abondant, quoiqu'il y pleuve peu. Il produit les mêmes fruits que l'Italie, et, outre cela, le baume et les dattes.” Ammien Marcellin écrit, “ que l'étendue de la Palestine est fort considérable ; qu'elle possède une grande quantité

de terres fertiles et bien cultivées, et des villes importantes par leur grandeur et leurs richesses."

St. Jérôme, qui connaissait si bien la Judée, pour y avoir passé une grande partie de sa vie, soutient " qu'il n'est aucun lieu plus fertile que la *Terre Promise*, si, sans avoir égard aux montagnes et aux déserts, on considère son étendue depuis le torrent de l'Egypte jusqu'au fleuve de l'Euphrate." Et il ajoute, dans son commentaire sur Ezéchiel, que : " Le roi d'Assyrie fait dire aux Juifs qu'il les transportera dans un pays semblable au leur, qui abonde en blé et en vin ; mais il ne nomme pas ce pays, parce qu'il n'en pouvait trouver de semblable à la *Terre Promise.*"

La Judée renferme un grand nombre de montagnes ; Moïse, en en promettant la possession aux Israélites, ne le leur avait pas laissé ignorer.

" La terre que vous allez posséder, leur dit-il, n'est point comme celle de l'Egypte, d'où vousêtes sortis, et où, après qu'on a jeté la semence, on fait venir l'eau par des canaux pour l'arroser, comme on fait dans les jardins ;

" Mais c'est une terre de montagnes et de plaines, qui attend les pluies du ciel." (1)

---

(1) Deut. XI, 10, 11.

Ces montagnes avaient leur utilité ; couvertes de terre végétale et bien cultivées, elles contribuaient à l'entretien des habitants, autant et même peut-être plus que les plaines, parce qu'à raison de l'inégalité de leurs surfaces, elles offraient une plus grande étendue de terrain à la culture. Pour retenir les terres sur les flancs des montagnes et des rochers, on avait soin d'amasser toutes les pierres qu'on pouvait trouver, et de les placer, en lignes différentes, les unes à côté des autres, pour les empêcher de s'ébouler ou d'être emportées par les pluies. Par ce moyen il n'y avait peut-être pas un seul pouce de terre dans tout le pays qui n'eût sa culture, et qui ne contribuât par la production de quelque chose d'utile au soutien de la vie humaine. Les montagnes produisaient le blé, et les parties pierreuses la vigne et l'olivier. Quant aux pays, le long de la Méditerranée, qui n'étaient propres ni pour le bétail, ni pour le blé, et où la vigne, non plus que l'olivier, ne pouvait croître, ils servaient à la nourriture de l'abeille, dont le miel offrait une source abondante de richesses.

La Judée a plusieurs plaines, dont la bonté et la fertilité ont de quoi étonner ; ces plaines sont celles de *Samarie*, de *Sarron*, *d'Esdrelon*,

de *Zabulon*, de *Raphaïm* et de *Jéricho*. La plaine d'*Esdrelon* a six lieues de long, sur quatre de large ; celle de *Jéricho* quinze environ de longueur, sur quatre ou cinq à-peu-près de largeur ; celles de *Sarron* et de *Zabulon* peuvent avoir la même étendue que celle d'*Esdrelon*. *Raphaïm* est la plus fertile ; elle n'a que deux lieues de longueur, sur une moindre largeur.

La Palestine avait un grand nombre d'arbres fruitiers, tels que le chêne, le cyprès, et surtout le térébinthe, que Pline vante comme donnant un bois inflexible, de longue durée, et d'un noir éclatant ; le sycomore, dont le bois était propre à la construction ; le rosier, dont la fleur entrait dans les parfums ; le baumier, qui, comme je l'ai déjà dit, formait, selon Trogue-Pompée, la principale richesse de la Judée ; l'amandier, le noyer, le pêcher, le cognassier, le néflier, le caprier, le poirier, l'oranger, le citronnier, le grenadier, le palmier, le dattier, la vigne, l'olivier, etc., etc. On cultivait, avec non moins de succès, le froment, l'orge, l'avoine, dont on fesait grand commerce avec les Phéniciens, et les concombres et toutes sortes d'herbes potagères. Le chanvre, le lin et le byssus étaient abondants.

Cette contrée avait d'excellents pâturages.

Pour en apprécier la richesse, il suffit de savoir, comme nous l'apprenons de Josèphe, que, dans la seule pâque célébrée sous le gouvernement de Cestius, il y eut d'immolés deux cent cinquante-six mille, cinq cents agneaux. Ceux qu'on offrait en holocauste dans les sacrifices journaliers et dans ceux des fêtes, se montaient à environ douze cents par an ; on ne parle pas ici des victimes qu'on ne cessait d'immoler dans les sacrifices volontaires, et dont le nombre était immense.

Je ne finirais pas, cher ami, si je voulais passer ici en revue les diverses sources de richesses dont les habitants de la Judée avaient la libre exploitation. Tout contribuait à y augmenter la somme de leurs jouissances matérielles, les rivière comme les airs, les plaines comme les montagnes ; de là la prodigieuse quantité d'or et d'argent qu'on y voyait en circulation ; du temps de Salomon, le numéraire était presque aussi commun que les pierres. On sait d'ailleurs les tributs sans nombre et excessivement onéreux que le peuple fut obligé de payer aux divers conquérants qui, à plusieurs reprises, le soumirent à leur empire. On évalue, en quelque sorte, à des milliards ce qu'Hérode dépensa pour la réparation du

temple, la construction du Césarée et l'achèvement de plusieurs autres travaux, qu'il avait entrepris pour l'embellissement de ses états et le bon plaisir de ses amis.

Tout ce que je viens de dire sur la Judée, sa fertilité et ses richesses agricoles, est confirmé par le récit de voyageurs sans nombre qui, dans les temps modernes, l'ont visitée et étudiée avec soin.

Villamont, qui voyageait en Palestine dans le seizième siècle, parle avantageusement de sa fertilité. Il représente le pays où est situé Jaffa comme très-riche : " La terre y est, dit-il, si bonne qu'elle produit l'herbe de trois pieds de hauteur, le thim, le fenouil, et autres herbes, au lieu de la bruyère et de la fougère qui croissent ordinairement dans les landes désertes ; tellement que cela démontre assez que c'était autrefois une terre fertile, laquelle cultivée rapportait abondamment toute sorte de fruits pour la nourriture des habitants." Pour aller à Nazareth, il eut à traverser de petites montagnes, dont la vue le ravit ; elles étaient extrêmement fertiles, et chargées d'arbres de toute espèce.

Le P. Eugène Roger, dans son voyage en Orient, s'explique de la manière suivante, en

parlant de la Palestine : " Il y a certains arpents de terre dans la Palestine qu'on cultive encore aujourd'hui ; et l'on est étonné de la prodigieuse quantité de blé et de vin qu'ils rapportent. En 1634, le sétier de froment ne valait en Terre-Sainte que quarante sous de notre monnaie ; et l'abondance en fut si grande que les Vénitiens en chargèrent plusieurs vaisseaux. Les vignes d'Hébron, de Sorec et de Jérusalem portent pour l'ordinaire des raisins du poids de sept livres."

Suivant le même auteur, le miel et le lait étaient alors si communs en Judée, que les habitants en mangeaient à tous les repas.

Maundrell, qui était à Jérusalem en 1697, dit que Samarie est située sur une éminence, et qu'il y a une vallée fertile tout à l'entour. Le pays, comme il l'avoue franchement, lui parut tout différent à mesure qu'il s'avançait du côté de Jérusalem ; ce n'était plus que rochers nus, que montagnes et que précipices dans la plupart des lieux qu'il parcourait. Cette vue, capable d'affecter la foi des faibles, n'altéra cependant en rien la sienne, " parce que, ajoute-t-il, il est visible pour quiconque veut observer les choses, qu'il faut que ces montagnes et ces rochers aient été autrefois couverts de terre et

cultivés, pour contribuer à l'entretien des habitants." Et, en effet, il remarqua partout où il passa des traces évidentes des restes de l'ancienne culture sur les montagnes.

Thévenot n'est pas moins explicite. Il dit que, pour se rendre d'Elbir à Naplouse, il eut à cheminer presque continuellement par des montagnes et des vallées fertiles et chargées, en divers endroits, de quantité d'oliviers. Le pays où est situé Naplouse lui parut très-riche : il produisait des oliviers en abondance, et les jardins étaient remplis d'orangers et de citronniers.

Niébuhr met au rang des contrées les plus fertiles de l'Orient plusieurs cantons de la Palestine, les terres voisines du mont Liban et de la Mésopotamie, quoique dans ces diverses localités l'on ne s'applique guère à l'agriculture, à cause du manque de bras capables d'en supporter les travaux.

Je terminerai cette liste de témoignages, auxquels je pourrais si facilement en ajouter des centaines d'autres, par celui d'un écrivain, dont l'autorité est ici du plus grand poids, et d'autant moins suspecte qu'il s'est plus constamment montré l'ennemi déclaré de la révélation. M. de Volney, qui a examiné la Syrie

avec ce coup-d'œil de haute appréciation que personne ne lui nie, confirme tout ce qui précède sur sa fertilité et ses ressources agricoles ; et il est persuadé que, sous un gouvernement moins oppressif et moins insensé que celui des Turcs, cette contrée serait le séjour le plus délicieux de l'univers.

Ce qui a trompé, et ce qui trompe encore aujourd'hui, c'est l'état actuel de la Palestine ; l'extrême misère qui y règne depuis long-temps, et surtout sa stérilité présente, voilà la pierre où vont se heurter les esprits disposés à la prévention. Mais qui ne sait qu'un pays, pour être bien cultivé, a besoin que ses habitants jouissent de la liberté, qu'ils soient protégés par le gouvernement, et qu'ils aient la libre disposition de leurs travaux. Or, tel n'est pas le cas pour la Judée ; tombée, depuis grand nombre de siècles, sous le joug des Turcs, cette contrée n'a cessé d'être depuis, comme le reste de leurs dominations, le théâtre de la misère et de la pauvreté. Le sol en ayant été négligé par suite des avanies dont on écrasait les populations, les terres, dont les flancs des montagnes étaient couverts, faute de soin, se sont éboulées, et ont fini par se répandre dans les plaines et les vallées. La stérilité devait être le résul-

tat nécessaire d'un tel ordre de choses ; la stérilité y apparut en effet, et avec elle toutes ses horreurs.

Mais que la Judée secoue le joug qui l'écrase, et que, comme dans les temps anciens, elle trouve encore aujourd'hui des bras vigoureux et patients disposés à l'exploiter, et on la verra soudain renaître à la vie végétale ; ses plaines comme ses montagnes, de nouveau mises en culture, se chargeraient encore de riches et abondantes moissons ; les routes anciennes se rouvriraient, et le commerce renouerait ses relations avec l'étranger. Redevenue ce qu'elle fut autrefois, la Judée, comme autrefois aussi, reconquerrait bientôt la place dont les malheurs des temps l'ont forcée de descendre, et serait de nouveau en état de fournir à la subsistance de millions d'habitants, qu'elle ne tarderait guère à compter dans son sein.

Certes, cette œuvre de réhabilitation est belle ; digne des sympathies de la génération actuelle, elle n'est pas au-dessus de ses forces. Accoutumée à réussir en tout, parce que la fortune s'est habituée à ne jamais lui faire faute, l'Europe n'a que se prendre encore d'affection pour la terre, où est née notre foi, et en vouloir l'affranchissement, pour que bientôt elle soit

de rechef rendue à la liberté et à la prospérité. L'*ultima ratio* des nations, la force des armes, n'est pas le levier dont il faudrait faire usage pour opérer cette œuvre humanitaire ; ce mode d'action, grâce au progrès des idées de bienveillance universelle dont se pique le siècle où nous vivons, n'est plus nécessaire ; il suffirait, pour en assurer le succès, de manier l'arme de la parole. Toute-puissante en Orient, où la Porte voit son autorité s'affaiblir et lui échapper de plus en plus, l'Europe n'a qu'à réclamer, au nom du christianisme, la restitution d'une contrée, où elle retrouve son origine, et le tombeau de son auteur, pour qu'à l'instant même, sa demande ait son plein effet ; trop faible pour se défendre lui-même contre les éléments de destruction qui s'élaborent dans son propre sein, et qui vont grandissant de jour en jour, le gouvernement turc se garderait bien de rien faire qui pût en accélérer le développement, et amener par-là plus rapidement sa ruine.

Une fois entre les mains des Chrétiens, la Judée verrait incontinent des étrangers sans nombre lui arriver de tous côtés, attirés les uns par la pensée d'y fixer leur séjour et l'espoir de prendre part au mouvement régé-

nérateur qui s'y opèrerait, et les autres par le désir de verser, en qualité de pélerins, quelques larmes de douleur sur le tombeau de leur Divin Sauveur, et de recueillir quelques fleurs sur celui de sa sainte mère. Jérusalem, comme au temps des Croisades, brillerait d'une gloire nouvelle ; et rien désormais ne saurait plus en obscurcir l'éclat. Forte de l'appui des princes qui l'auraient rendue à la vie, elle ne cesserait plus de rencontrer dans leur puissance toute la protection dont elle aurait besoin pour se garantir des coups de ses ennemis ; elle serait glorieuse et heureuse tout ensemble, parce que la foi y aurait repris son premier empire. (1)

(1) J'étais loin de croire, en écrivant ces lignes, que mon plan de colonisation de la Terre-Sainte dût sitôt avoir sa réalisation ; ce qui prouve, pour le moins, qu'il n'est pas si chimérique que, de prime abord, on aurait pu être tenté de le croire. Des nouvelles venues dernièrement d'Europe nous annoncent qu'il y est présentement question d'organiser une forte émigration, qu'on voudrait diriger sur la Judée, dont on prendrait ainsi possession non à main armée, comme au temps des Croisades, mais bien à prix d'argent, en l'achetant de ses propriétaires actuels. Ce genre de conquête a, comme on le voit, quelque chose de beau et de grand ; les siècles passés n'offrirent jamais rien de semblable. Une seule chose cependant est à regretter dans cette entreprise de zèle : c'est que les catholiques n'y aient, à ce qu'il paraît, aucune part ni active ni passive, et qu'ils en abandonnent toute la gloire aux Juifs. Pourquoi donc cette apathie de leur côté ? Enfants de la foi, n'ont-ils pas autant que personne la Judée pour patrie ? En se laissant ainsi devancer par les descendants d'Israël, ils ont commis une faute, dont la honte rejaillira à jamais sur eux. Coupables d'indifférence pour le tombeau de leur Sauveur, qu'ils se hâtent donc de l'empêcher de retomber entre les mains des impies ; car une fois en leur pouvoir, à quels outrages ne sera-t-il pas exposé ? C'est un devoir que la reconnaissance envers l'auteur de la foi leur impose ; à eux de s'en acquitter avec autant de promptitude que de générosité.

Je m'arrête ici, cher ami, parce que déjà il se fait grandement nuit, et que, devant partir demain pour Beyrout, il est bon que je me dispose, par le repos, à la fatigue qu'une course de sept à huit jours va nécessairement me causer.

Adieu.



LETTRE XXXI.

Beyrout, 1er avril 1845.

Cher Alfred,

Le jour fixé pour notre départ de Jérusalem était enfin arrivé ; c'était, comme je te l'ai marqué dans ma dernière lettre, le lendemain de Pâque, 24 mars. Le muezzin de l'une des mosquées du voisinage nous tint lieu d'excitateur ; il était quatre heures et demie, quand sa voix, partie du haut de son minaret, vint nous tirer du sommeil. A six et demie, nous fesions notre jonction avec MM. les officiers au consulat français, et, à sept, nous sortions par la porte de Bethléem, la même par laquelle nous avions, quinze jours auparavant, fait notre entrée dans la ville sainte ; puis, après nous être insensiblement avancés vers le nord, nous en-

trâmes dans la route de Jaffa. Cette route, comme toutes celles du pays, est pierreuse et très-difficile ; nos coursiers n'y pouvaient marcher qu'à la file les uns des autres. Nous laissions, à notre gauche, le village d'Emmaüs, tandis qu'à notre droite, nous découvrions la cîme du mont de l'Ascension, et celle du mont *Viri Galilæi*, qui bientôt commencèrent l'une et l'autre à nous échapper. Pour la dernière fois, notre œil plongea dans la vallée de Josaphat ; et, pour la dernière fois aussi, il y aperçut les monuments sacrés qui en font l'intérêt. Jérusalem s'éloignait de plus en plus ; ses murs, ses dômes, ses minarets allaient s'amoindrissant avec rapidité ; à sept heures vingt minutes, elle s'était dérobée à nos regards, avec le mont des Oliviers et tous les environs. En ce moment, mes yeux se mouillèrent de larmes, et mon cœur plus que jamais, à la pensée de cette ville infortunée, se sentit renaître à la douleur. Je poussai un soupir, et lui fis mes éternels adieux.

La route par laquelle nous chevauchions est pavée d'embarras ; traversant des croupes abruptes de montagnes, et des ravines escarpées, elle laisse apercevoir à droite et à gauche de petits villages, formés de pauvres et misérables

cahuttes : c'est *Keriet-Lefta ;* c'est *Biré*, dont le premier est situé sur le bord d'un torrent desséché, et le second planté, pour ainsi dire, sur le sommet d'une haute montagne. La terre offrait à peine quelques vestiges de verdure ; çà et là cependant apparaissaient quelques figuiers clair-semés, dont les branches rabougries étalaient, comme en tremblant, au souffle du vent, leurs feuilles noircies. Nous découvrîmes plus loin la vallée de Térébinthe, lieu célèbre dans l'histoire sacrée, pour avoir été témoin de la victoire qu'un jeune pâtre, encore imberbe, remporta sur un redoutable ennemi, en le terrassant de sa fronde.

" Les Philistins assemblèrent toutes leurs troupes pour combattre Israël ; ils se rendirent tous à Socho de Juda, et se campèrent entre Socho et Azeca dans le pays de Dommim.

" Saül d'autre part et les enfants d'Israël, vinrent en la vallée de Térébinthe, et mirent leur armée en bataille pour combattre les Philistins.

" ....Il y avait une vallée entre deux.

" Or, il arriva qu'un homme, qui était bâtard, sortit du camp des Philistins. Il s'appelait Goliath, de Geth ; il avait six coudées et une palme de haut.

. . . .

“ Cet homme vint se présenter devant les bataillons d'Israël, et leur criait : Pourquoi venez-vous donner bataille ? Ne suis-je pas Philistin, et vous, serviteurs de Saül ? Choisissez un homme d'entre vous, et qu'il vienne seul à seul.

. . . .

. . . .

“ David prit le bâton qu'il avait toujours à la main ; il choisit dans le torrent cinq pierres très-polies, et les met dans sa panetière qu'il avait sur lui ; et tenant à la main sa fronde, il marche contre le Philistin.

. . . .

“ Le Philistin s'avance donc, et marche contre David ; et lorsqu'il en fut proche, David se hâta et courut contre lui pour le combattre.

“ Il mit la main dans sa panetière ; il en prit une pierre, la lança avec sa fronde, et en frappa le Philistin au front. La pierre s'enfonça dans le front du Philistin, et il tomba le visage contre terre.” (1)

Le torrent de Térébinthe est traversé par un pont en pierre, à dix pas duquel environ est l'endroit où David recueillit les armes arrondies

(1) I Reg. XVII, 1, etc.

dont il attéra son gigantesque ennemi. Le fond, comme les versants de la vallée, est riche de verdure ; ce qui ne contraste pas peu avec l'aridité et la désolation des collines et des ravins qui l'environnent. Je remarquai en particulier, à la droite du chemin, un champ dont la luxuriance me frappa d'étonnement ; l'Angleterre, si renommée par la richesse de ses verdoyants pâturages, aurait peine à offrir rien de semblable. La proximité de ce champ des bords du torrent me laissa à soupçonner que ce pourrait bien être là l'arène où David se mesura avec Goliath. Du haut d'une colline que nous gravîmes ensuite, nous découvrîmes le village de St. Jérémie, et la vallée où il est situé ; c'est, dit-on, l'ancienne Anathoth, patrie de Jérémie. L'église que Ste. Hélène y avait fait élever en l'honneur de ce prophète existe encore ; c'est actuellement une espèce de hangar à l'usage des habitants du lieu. Quant au monastère qu'elle y avait également fait construire, il est entièrement disparu.

M. de Châteaubriand avait été obligé, en passant à St. Jérémie, de payer le droit alors exigé des voyageurs ; mais, grâce sans doute à Ibrahim-Pacha, qui, pendant son pachalik de Syrie, avait réussi à se saisir du cheyk de ce village,

Abou-Gosch, cette avanie a totalement cessé. Aujourd'hui on passe et on repasse par ces lieux, sans plus appréhender d'y être, comme autrefois, impitoyablement rançonné ; ce qui est d'autant plus étonnant qu'Abou-Gosch, rendu à la liberté, serait en position, si l'envie lui en prenait, d'arrêter les étrangers à leur passage, et d'exiger d'eux tout ce qu'il voudrait ; car plus puissant dans le pays que la Porte même, il peut sans peine, en un clin-d'œil, armer tous les habitants des montagnes situées entre Hébron et Gaza, qui le reconnaissent pour leur chef, et les ruer contre quiconque oserait lever la main sur lui pour l'inquiéter. Et qui sait si ce n'est pas la peur de ce brigand qui aurait empêché le pacha de Jérusalem, auquel nous avions fait part, en y arrivant, des exactions que le cheyk d'Hébron avait fait peser sur nous, de nous rendre justice, en en fesant appréhender et punir l'auteur ? Il aurait sans doute craint, en agissant de rigueur avec un homme qu'Abou-Gosch regarde comme son protégé, de mériter sa malveillance, et de s'attirer par-là sur les bras ses nombreuses troupes de cavalerie. (1)

---

(1) Ce cheyk puissant et terrible a été dernièrement arrêté par les ordres de la Porte, qui, au lieu de lui ôter la vie, s'est contentée de le reléguer dans l'île de Chypre, où il est renfermé dans une étroite prison.

A midi, nous étions sortis de la vallée *Ouad-Ali*, vallée fort étroite, semée de précipices et bordée de collines arides, laquelle s'étend depuis le village de St. Jérémie jusqu'au dernier rang des montagnes, au pied desquelles se découvre la belle plaine de Sarron, qui, comme une vaste nappe de verdure, va se déroulant à perte de vue dans le lointain. Cette plaine, une des plus grandes et des plus fertiles de la Palestine, commence à Gaza, au midi, et se termine, au sud, au mont Carmel. Elle est renommée par ses fleurs ; ce qui a fait dire à un poëte :

Ainsi qu'on choisit une rose
Dans les guirlandes de Sarron.

Les fleurs qui, au printemps, tapissent cette belle campagne, sont les roses blanches et roses, le narcisse, l'anémone, les lis blancs et jaunes et les giroflées. Quand le Père Néret y passa en avril 1713, elle était toute couverte de tulippes.

Ce fut dans cette plaine que Samson, pour se venger des Philistins, détruisit leurs moissons, en y envoyant des renards, aux longues queues desquels il avait attaché de petits faisceaux de paille enflammée.

“ Samson lui répondit (au père de son épouse) : Désormais les Philistins n'auront plus

lieu de se plaindre de moi, si je leur rends le mal qu'ils m'ont fait.

" Après cela, il alla prendre trois cents renards, qu'il lia l'un à l'autre par la queue, et y attacha des flambeaux, et les ayant allumés, il chassa les renards, afin qu'ils courussent de tous côtés. Les renards allèrent aussitôt courir au travers des blés des Philistins, et, y ayant mis le feu, les blés, qui étaient déjà en gerbes, et ceux qui étaient encore sur pied, furent brûlés." (1)

Une fois dans la plaine, nous nous séparâmes des Arabes qui formaient notre escorte, et les laissâmes en arrière, après leur avoir toutefois ordonné de nous venir joindre à Jaffa, où nous avions dessein, après avoir touché à Ramlé, de nous rendre ce jour-là même. La route était assez belle ; ce qui nous permit de chevaucher vîte, allant tantôt au trot, et tantôt au grand galop. Ramlé s'approchait sensiblement, et nous n'en étions plus même qu'à une assez petite distance, lorsque nos compagnons français, meilleurs cavaliers que M. Bélanger et moi, nous ayant devancés, disparurent à nos regards, et entrèrent sans nous dans la ville.

Vu de loin Ramlé offre un coup-d'œil as-

(1) Jug. XV, 3.

sez intéressant ; encaissé dans un massif d'oliviers, de figuiers, de grenadiers, d'orangers, de citronniers et d'énormes nopals, à formes bizarres, il offre encore dans ses environs et dans son sein bon nombre de gracieux palmiers, dont la force et l'élévation témoignent hautement de la richesse du sol qui les nourrit. Son intérieur ne répond pourtant pas à son extérieur ; les rues en sont, comme dans toutes les autres villes d'Orient, sales et fort étroites. Perdus dans ces rues, nous ne pûmes que difficilement arriver au couvent de Terre-Sainte, où nous ne trouvâmes qu'un seul de nos compagnons, les deux autres en étant sortis presqu'aussitôt après y avoir mis pied, pour venir à notre rencontre. Des quelques religieux qui habitent ce couvent, un seul se présenta à nous, pour nous accueillir ; ce fut le Frère cuisinier, qui, chargé en cette occasion, au défaut du supérieur, pour le moment absent avec le reste de la communauté, de remplir à notre égard les devoirs de l'hospitalité chrétienne, eut l'œil à ce que rien ne nous manquât. Il nous servit un bon dîner, que nous trouvâmes délicieux, et dont nous lui sûmes infiniment gré.

Ce couvent a acquis quelque célébrité, ces dernières années ; à l'époque du passage de

l'armée française en Syrie, il devint le bivouac de l'état major de Bonaparte, tandis que l'église de la ville avait été convertie en hôpital pour les blessés. Il y mourut plusieurs soldats qui eurent l'honneur d'être enterrés parmi les vieux tombeaux des chevaliers. La population de cette ville n'est pas fort considérable ; on la fait monter à trois mille âmes, parmi lesquelles on compte quelques chrétiens.

Ramlé est ancien ; d'abord appelé *Ramata*, *Rama*, *Ramathaïm-Saphim*, il reçut plus tard le nom d'*Arimathie*, qu'il perdit dans la suite pour prendre celui qu'il porte encore aujourd'hui. Cette ville, dont l'Evangile fait mention, appartenait à la tribu d'Ephraïm. St. Jérôme en fait la patrie du prophète Samuel, qui, selon le même saint, y demeurait habituellement. Il s'y trouvait, lorsque les anciens de la nation vinrent lui demander un roi. David fuyant la persécution de Saül s'y retira chez le même prophète, qui y termina plus tard ses jours. On prétend montrer son tombeau sur une montagne voisine.

Cette ville est encore célèbre pour avoir été le berceau de Joseph et de Nicodème, ces généreux disciples qui eurent le courage, en dépit de la haine des Juifs contre le Sauveur, de

lui rendre les honneurs de la sépulture. A une demi-lieue de Ramlé était situé *Lydda*, où St. Pierre opéra la guérison d'un paralytique, appelé Enée.

A quatre heures nous étions en route pour Jaffa, dont nous étions éloignés de douze à quatorze milles environ. En sortant de la ville, nous découvrîmes, au milieu d'une forêt de nopals, la *Tour des quarante martyrs.* Cette tour ainsi appelée par la tradition, qui y fait reposer plusieurs des quarante martyrs de Sébaste, en Arménie, est maintenant occupée par des derviches *tourneurs*, qui exécutent, au son d'une musique discordante, des danses circulaires, les bras étendus et les yeux élevés vers le ciel, avec une telle rapidité, que l'œil ébloui ne peut les suivre. Plus loin, à mi-chemin entre Ramlé et Jaffa, est un bois d'oliviers, planté en quinconce de la main même, dit-on, de Godefroy de Bouillon. Le jour était tombé, lorsque nous arrivâmes à une fontaine située dans le voisinage de Jaffa, où nos chevaux, qui n'avaient pas bu depuis Jérusalem, se désaltérèrent ; après quoi nous nous enfonçâmes entre deux forêts de citronniers et d'orangers, en pleine floraison, dont l'odeur suave embaumait les airs. Arrivés dans la ville, nous allâmes des-

cendre au couvent des Pères Franciscains. L'accueil qu'ils nous firent fut des plus affables ; le P. gardien vint lui-même en personne nous recevoir à la porte.

Jaffa, l'ancienne Joppé, passe pour une des plus anciennes villes du monde ; on en attribue la fondation à Japhet, l'un des fils de Noé. On croit que c'est là que ce dernier construisit l'arche qui le sauva du déluge lui et toute sa famille. Après la retraite des eaux, le patriarche donna à Sem, son fils aîné, les terres dépendantes de la ville, qu'avait fondée son troisième fils. Si l'on en croit la tradition, Jaffa renfermerait les cendres du régénérateur du genre humain, qui y aurait été enseveli à l'âge de 950 ans, 350 après l'épouvantable cataclysme, auquel il avait eu le bonheur d'échapper avec les siens.

La mythologie place à Joppé ou dans son voisinage, le fait de Persée et d'Andromède ; Neptune pour venger Junon, insultée par la mère d'Andromède, qui avait eu la témérité de se croire plus belle que cette déesse, suscita un monstre marin, qui désolait le pays. L'oracle d'Ammon consulté répondit, qu'il fallait attacher à un rocher Andromède, pour être dévorée par ce monstre ; pour obéir à l'oracle,

elle fut exposée sur un rocher, et le monstre, sortant de la mer, allait la dévorer, lorsque Persée, monté sur Pégase, vint à son secours; il combattit le monstre, remporta la victoire et le tua. (1)

Ce fut à Joppé, devenue plus tard l'héritage de Dan, et le seul port que les Juifs possédassent sur la grande mer, qu'abordèrent les flottes d'Hiram ; ce prince, comme on le sait, s'était chargé de fournir tout le cèdre dont Salomon avait besoin pour la construction du temple qu'il voulait élever au Seigneur.

Joppé a essuyé plusieurs siéges ; elle fut prise et réduite en cendres par Judas Macchabée, en punition du massacre qu'elle avait fait de deux cents Juifs, qu'elle avait mis à mort par trahison. Les Egyptiens, les Assyriens, et d'autres peuples l'occupèrent successivement, jusqu'à l'apparition des Romains, qui l'assujétirent, comme le reste de la Syrie, à leur empire. St. Pierre y séjournait, lorsqu'il reçut ordre du ciel d'aller baptiser à Césarée le centenier Corneille ; il y ressuscita *Tabita* ou *Dorcas*, femme pieuse, dont les pauvres de la ville,

(1) Il y a quelque apparence que cette fable a été forgée sur l'aventure de Jonas, qui s'était embarqué à Joppé pour Tarse de Célicie, où il voulait fuir, pour se soustraire à l'ordre du Seigneur, qui lui avait commandé d'aller prêcher la pénitence dans la grande ville de Ninive.

qu'elle soutenait de ses abondantes aumônes, pleuraient amèrement la mort. La tradition du pays désigne le site de la maison, habitée maintenant par les religieux de Terre-Sainte, comme le local qu'occupait la demeure de Simon le corroyeur, où le saint apôtre était descendu. Cette maison est bâtie sur le bord de la mer ; et c'est ce que marque clairement le texte sacré.

Jaffa a joué un grand rôle à l'époque des Croisades ; il fut d'abord au pouvoir des Croisés ; mais, plus tard, ils furent forcés de l'abandonner au fier Saladin, qui lui-même, à son tour, en fut chassé par Richard Cœur-de-Lion. Les Musulmans étant venus de rechef l'assiéger, cette ville fut emportée d'assaut et livrée au pillage ; ils passèrent au fil de l'épée tous les chrétiens qu'ils purent y découvrir. Bonaparte s'en approcha, en 1799, pour s'en emparer. L'importance de cette place ne lui permettant pas d'en retarder le siége, il se hâta d'en ordonner le bombardement. La ville fut bientôt prise, et la plupart de ses habitants massacrés. La fureur avait donné la mort ; la mort, à son tour, donna la contagion : la peste s'y déclara. Averti que le fléau avait atteint plusieurs de ses soldats, Napoléon alla lui-même

visiter en personne le lazaret, où on les avait renfermés, et leur adressa la parole. Et pour les encourager, il toucha leurs plaies, en leur disant : *Vous voyez bien que cela n'est rien.* Jaffa lui échappa plus tard, pour retourner à ses premiers maîtres.

Quelle que puisse être, au reste, la destinée de cette ville, sa position maritime en fera toujours un poste intéressant pour la Palestine, dont elle est le seul débouché, du côté de la mer. Détruite, elle renaîtra, comme le phénix, de ses propres cendres ; et rebâtie, elle ne cessera jamais de tenter la cupidité des conquérants.

Le lendemain, après la messe, que j'offris dans la chapelle du couvent, nous allâmes rendre visite à la famille de M. Damiani, dont la générosité est devenue proverbiale ; M. de Châteaubriand et M. de Lamartine' en font dans leur itinéraire la mention la plus honorable. Nous eûmes tout à nous louer de l'honnêteté et de la politesse de ce brave Levantin et de son fils. Ce dernier s'offrit gracieusement à me rendre tous les services possibles, pour le présent comme pour l'avenir ; et, à ma demande, il se chargea, avec plaisir, de consigner par mer, en mon nom, à Beyrout, où j'allais me rendre in-

cessamment, une boîte, pleine d'objets de piété, que je voulais y faire passer. Ce fut avec peine qu'il apprit que nous devions partir au bout de quelques instants ; car son désir était de nous inviter à dîner. *J'auraize voulu*, nous dit-il dans son mauvais français, *vouze rester plus longtemps à Jaffa, pour fleurir ma table de votre présence.* Il voulut ajouter à cette bienveillance celle de nous donner une lettre pour le cheyk d'El-Mukhaled, où nous avions dessein d'aller faire étape ce jour-là même. Son kavas, ou janissaire fut mis à nos ordres ; sa mission devait être de nous guider, et de nous protéger, en même temps, contre les Arabes, au milieu de qui nous allions passer.

A onze heures et demie, nous étions sur nos montures, et quittions la ville, au sortir de laquelle nous voulûmes faire emplette de belles oranges, que nous eûmes sur le pied de vingt à vingt-quatre pour un sou. Le temps était magnifique ; la joie dans le cœur, nous chevauchions à travers une plaine immense, où se dessinaient çà et là quelques champs ensemencés, dont les épis, comme les eaux de la mer frémissante et blanche d'écume que nous longions, allaient se balançant en ondulation plus ou moins régulières au gré du vent. Cette

partie de Sarron, autrefois un second Eden par la multitude et la beauté de ses jardins, n'est plus aujourd'hui, grâce à la barbarie de Djezzar, gouverneur, au commencement de ce siècle, de St. Jean d'Acre et de Syrie, qu'une espèce de désert, où l'on découvre à peine quelques-uns des palmiers, à tête orgueilleuse, et des innombrables arbres fruitiers, qui en fesaient la richesse et l'ornement. Ce monstre avait si bien fait par ses affreuses avanies, qu'il avait réussi à en chasser au loin les propriétaires, pour qui l'exil était devenu moins dur à supporter que le séjour d'une patrie qui ne les nourrissait plus que du pain des larmes. Cette contrée, pendant si long-temps opprimée, commence un peu à renaître à l'agriculture.

Nous cheminions depuis quelques quarts d'heure, lorsqu'une petite rivière se présenta à nos regards ; cette rencontre nous sourit d'autant plus agréablement que c'était le premier cours d'eau, à part toutefois le Jourdain et le Nil, qui nous fût apparu depuis notre descente en Egypte. Ses plis et replis sinueux n'étaient pas sans charmes ; nous le traversâme sur un pont construit en pierres. On ne peut guère douter que, dans les temps anciens, le voisinage de cette rivière n'ait été couvert

de villes et de villages ; mais la barbarie qui, à tant de reprises différentes, a ravagé ce pays, en a tellement dispersé les ruines, qu'on n'en discerne plus maintenant le plus faible vestige.

A la nuit tombante, nous atteignîmes El-Mukhaled ; ce petit village, composé d'une trentaine de misérables huttes, est soumis au cheyk, pour qui M. Damiani nous avait, comme je l'ai dit plus haut, si obligeamment donné une lettre d'introduction. Nous allions franchir la porte de l'enclos, quand nous découvrîmes sur le toit du Louvre de notre roitelet, une vingtaine de *Croyants*, s'apprêtant à faire la prière du soir. Le cheyk était en tête de la troupe dévote, qui, rangée derrière lui sur deux lignes, était tournée, selon la prescription du prophète, vers la Mecque. Le cheyk débuta par le mot *Allah* (Dieu). Ce mot qu'il prononça d'un ton emphatique et qui fut répété par toute la troupe, fut le signal des prostrations, qui commencèrent, et qui, à plusieurs reprises, se renouvelèrent dans le cours de la prière. L'air de dévotion et l'attitude de recueillement qui paraissaient dans le maintien d'un chacun, avaient quelque chose de véritablement touchant. Infortunés ! me dis-je alors à moi-même. Que n'adorez-vous, comme nous, la vérité incarnée ! Si une

idée mensongère vous rend si religieux, quels effets la vérité ne produirait-elle pas sur votre esprit, si elle brillait une fois à vos yeux ! La profonde récollection de ces priants me sembla une condamnation formelle de tant de Chrétiens qui, en présence de leur Dieu, affichent une indévotion, une dissipation souvent systématiques, et toujours si révoltantes.

La prière finie, nous montâmes sur le toit, et présentâmes notre lettre au cheyk, qui, après en avoir pris connaissance, se tourna de notre côté, et nous salua à l'orientale, en nous souhaitant la bienvenue. Il mit incontinent sa maison à notre disposition, après avoir toutefois donné ordre d'en enlever son mobilier plus que modeste ; ce qui fut l'affaire de quelques minutes seulement. Vrai repaire d'animaux immondes, plutôt que le séjour d'êtres raisonnables, cette demeure, quand nous y entrâmes, nous fit bondir le cœur d'un indicible dégoût. Longue d'une vingtaine de pieds sur autant de largeur, elle a pour parquet un pavé en pierres, chargé d'une couche d'ordures d'un bon pouce d'épaisseur, et pour divan une strade, de l'élégance du pavé, de sept à huit pouces de hauteur. La lumière n'y pénètre que par deux ouvertures, la porte, quand elle n'est pas close, et un grand trou

pratiqué dans le mur du côté du midi, qui n'est jamais fermé. Les murailles, le plafond, la cheminée, tout est en rapport parfait avec le reste du palais, dont la tapisserie consiste en une immense couche de fumée d'huile, que les années voient incessamment s'épaissir. L'aspect d'un tel séjour, précisément à cause de son originalité et même de sa révoltante saleté, nous arracha, de prime abord, un éclat de rire. Nous ne tardâmes guère cependant à comprendre ce qu'une nuit passée en semblable lieu allait avoir pour nous de dur et de torturant.

Après possession prise de cette nouvelle habitation, nous songeâmes à prendre notre dîner, dont messieurs les officiers voulurent faire à eux seuls tous les frais. L'estrade, qui nous servit de table, reçut une énorme jarre, pleine de lait, où chacun fut en droit d'aller puiser.

L'heure de nous coucher arrivée, nous nous divisâmes le pavé ; MM. les officiers occupèrent l'estrade, où ils jetèrent leurs manteaux, et mon compagnon et moi, le bas, où nous étendîmes la légère couverture dont nous avions eu la précaution de nous pourvoir, avant notre départ de Jérusalem.

Toute la troupe fut sur pied, le lendemain matin, à une heure et demie. Au bout de quel-

ques instants, nous prenions congé de notre cheyk, de la bonne volonté de qui nous n'avions qu'à nous féliciter, et nous remettions en route. La nuit était froide. Hors d'état de nous défendre de l'intempérie de l'air, nous eûmes grandement à souffrir des pieds et des mains. A six heures, nous longions les murs de Césarée, que le soleil levant dorait, en ce moment, de ses rayons. Mais ce ne fut pas sans grande peine que je pus secouer le poids du sommeil, qui, depuis long-temps, m'accablait, et qui, en me fesant perdre l'équilibre, avait failli, plus d'une fois, me renverser à terre, pour songer que j'étais en face de l'une des villes les plus célèbres du littoral de la mer de Tyr. Césarée fixa enfin mes regards ; l'aspect de ses murs si bien conservés, qu'on les dirait de construction moderne, me rappela son antique splendeur ; ce n'est plus aujourd'hui que la demeure d'animaux venimeux, tels que serpents, scorpions et lézards, qui, depuis plusieurs siècles, en ont pris possession. Des hordes de brigands s'y mettent quelquefois en embuscade, pour arrêter les voyageurs au passage, et les dépouiller, ou, au moins, les rançonner.

Césarée, du temps des Cananéens, était la demeure d'un roi nommé *Pirgos ;* elle prit,

plus tard, le nom de *Tour de Straton*, d'un capitaine de Darius, qui l'avait fait construire. Le nom de Césarée lui fut donné par Hérode-le-Grand, en l'honneur de César, qui la lui avait abandonnée. Il l'enrichit d'un amphithéâtre, et d'un beau port, qu'il appela *Sébaste*, et dans lequel un bon nombre de vaisseaux pouvaient aisément s'abriter contre les coups de la tempête. Elle fut par ses richesses et sa population une des plus florissantes villes de la Syrie. Corneille, centurion de la cohorte italique, y séjournait, lorsque St. Pierre, qu'il avait envoyé quérir à Joppé, y vint pour le baptiser lui et sa famille. St. Paul y demeura deux ans prisonnier, et y comparut en présence de Félix et de Festus. Césarée a eu l'honneur d'être la métropole de toute la Palestine; il n'est pas jusqu'à Jérusalem qui n'en relevât; ce qui a duré jusqu'à ce que le siége patriarcal y ait été établi sous le règne de l'empereur Justinien. Plusieurs grands hommes, célèbres par leur sainteté et leur doctrine, tels qu'Origène, St. Grégoire, évêque de Néocésarée, et son disciple Athénodore, y ont fait, pendant quelque temps, leur demeure. Cette ville a vu naître le savant Eusèbe, a qui elle a donné son nom, et qui en a été évêque.

A cinq lieues au nord de cette ville se trouve *Tartoura*, l'ancienne *Dor* ou *Dora*, ville assez importante, du temps de Josué, pour avoir un roi. La tribu de Manassès, à laquelle elle était échue en partage, en épargna les habitants, à condition qu'ils lui paieraient tribut. Elle fut le théâtre des cruautés de Tryphon, qui y massacra impitoyablement, contre la loi sacrée des traités, Jonathas et ses fils; mais le perfide y fut bientôt après assiégé par Antiochus, qui le fit prisonnier, et en fit bonne justice. Cette ville, autrefois si belle et si puissante, n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village. Il était huit heures, trois quarts du matin, quand nous y arrivâmes; nous nous en éloignâmes du côté de l'est, et choisîmes pour lieu d'étape un gros figuier, sous les branches duquel nous allâmes nous reposer. Le déjeûner que nous y prîmes, fut, grâce à l'épuisement à-peu-près complet de nos provisions, des plus légers; jamais les règles de la plus stricte tempérance ne furent mieux gardées.

Du village d'*Attil*, situé à quelque distance de Tartoura, nous commençames à découvrir le Carmel et son monastère. Cette retraite de la paix nous parut comme noyée dans une forêt d'arbres à haute futaie; c'est à peine si nous

pûmes en apercevoir le toit. Quelques heures plus tard, nous étions au pied de la montagne, que nous gravîmes en suivant une route en diagonale. Arrivés à la porte du couvent, nous y demandâmes l'hospitalité ; et cette hospitalité nous fut accordée avec une charité vraiment chrétienne.

Le monastère du Carmel est le plus beau, le plus élégant que j'aie vu dans mes voyages ; l'Europe n'offre rien qui en approche. Au commencement de la guerre de l'indépendance des Hellènes, Abdallah-Pacha le fit abattre, sous prétexte que les insurgés pourraient bien s'en emparer, pour en faire une place forte. Ce prétexte était au dernier point absurde ; aussi souleva-t-il l'indignation du sultan, qui, dans sa colère, fit sur-le-champ intimer à l'auteur de cette infamie d'avoir à la réparer au plus tôt, en construisant, à ses propres dépens, l'édifice dont il venait d'ordonner la totale destruction. Cet ordre, quoique parti de si haut, n'ayant pas eu son effet, parce qu'Abdallah n'en voulut tenir aucun compte, les religieux se virent réduits à tout attendre de l'Europe. Et l'Europe heureusement ne leur fit pas faute ; les abondantes collectes qu'on y fit les mirent en moyen de se relever, avec avantage, de l'état

de dénuement complet où l'on venait de les jeter. Pour sa part, la France y fut pour 100,000 francs. Ce couvent est un beau monument élevé à la gloire de la sainte Vierge dans l'empire de l'infidélité. De pieux cénobites, enfants spirituels du prophète Elie qu'ils reconnaissent pour leur père, y vivent inconnus à un monde qui les a oubliés, et qu'ils ne voient plus que dans la personne des quelques pélerins qu'ils recueillent sur la route, à l'approche de la nuit, pour les abriter contre la malveillance des habitants du pays.

La distribution intérieure du couvent paraît raisonnée. L'église en est charmante, non pas, il est vrai, par la richesse et l'art, mais par l'extrême propreté qui y règne. La nef est de forme circulaire. Sous le maître-autel est la grotte du prophète Elie, dans laquelle on descend par quelques degrés. Cette grotte, qui mesure environ quinze pieds de long sur une douzaine de large, est célèbre pour avoir servi de retraite au saint prophète, lorsqu'il chercha à échapper aux fureurs de l'implacable Jézabel. C'est du fond de ce ténébreux réduit qu'il fit monter vers le ciel les ardentes prières qui mirent enfin un terme à la sécheresse et à la famine qui, depuis trois ans et demi, désolaient le pays de Samarie.

" Elie monta sur le mont du Carmel, où se penchant en terre, il mit son visage entre ses genoux,

" Et dit à son serviteur: Allez et regardez du côté de la mer. Ce serviteur étant allé regarder, vint lui dire: Il n'y a rien. Elie lui dit encore: Retournez-y par sept fois.

" Et la septième fois il parut un petit nuage, qui s'élevait de la mer comme le pied d'un homme. Elie dit: Allez dire à Achab: Faites mettre les chevaux à votre char, et allez vîte, de peur que la pluie ne vous surprenne.

" Et lorsqu'il se tournait de côté et d'autre, le ciel tout-à-coup fut couvert de ténèbres; le vent s'éleva, et il tomba une grande pluie." (1)

On tient, par une tradition immémoriale, que la sainte Vierge avait un goût singulier pour le Carmel, et qu'elle y venait, de temps à autre, de Nazareth, qui n'en est distant que d'une dixaine de lieues. Par reconnaissance, les disciples du prophète Elie qui, selon une autre tradition, avait jeté en ce lieu, neuf siècles avant l'ère chrétienne, les fondements du monastère où a pris naissance l'ordre des Carmes, lui érigèrent, environ trente ans après son

(1) III Reg, XVIII, 49, etc.

assomption, une chapelle qu'ils adossèrent à la grotte dont nous parlons. Cette chapelle est, dit-on, la première qui ait été bâtie en son honneur, sous le vocable de *Notre-Dame du Mont-Carmel.*

Le couvent occupe une des positions les plus heureuses du monde : situé à l'extrémité d'un promontoire qui termine une longue chaîne de montagnes s'étendant dans la direction du nord-est au sud-ouest, il a vue sur la Méditerranée, dont les eaux viennent se briser à sa base. La cime de ces montagnes est une vaste campagne pierreuse, couverte de bois qui servent de retraite à des animaux féroces. Ce fut au pied du Carmel, sur le bord du Cison qui coule au nord, que le culte de Baal fut détruit ; que les quatre cent cinquante prophètes de ce dieu et les quatre cents prophètes des grands bois furent massacrés par les ordres d'Elisée, et que l'impiété d'Achab fut confondue.

Le Carmel a été, dès les premiers siècles de l'Eglise, un séjour de paix et d'innocence pour des milliers de solitaires, qui y vivaient dans la contemplation des vérités éternelles. La multitude prodigieuse de grottes qu'on y trouve, et dans lesquelles s'étaient retirés ces pieux anachorètes, ont mis cette montagne en vénération

tant chez les Juifs que chez les Chrétiens. Lors de son retour de la Palestine, en 1250, St. Louis la visita, et en emmena six religieux en France. Quatre-vingt-dix ans plus tard, la reine Jeanne de Dreux, épouse de Philippe-le-Long, légua à ses pieux habitants ses joyaux et ses pierreries, pour faire bâtir l'église et le monastère qui ont subsisté jusqu'à l'an 1821, qu'ils furent détruits de fond en comble, comme nous l'avons déjà dit, par le pacha Abdallah.

La cour intérieure renferme un monument funèbre, où se lit le nom du comte de Juigné, qui mourut, en 1839, dans le voisinage du couvent. Un autre monument funèbre s'élève au milieu du jardin, qui fait face à la maison, et est destiné à perpétuer à jamais, dans cette contrée, la mémoire de Napoléon : c'est une modeste pyramide, où reposent les cendres des braves Français que la mort a moissonnés au pied de la montagne.

La Providence nous avait ménagé au Carmel une nouvelle épreuve ; et cette épreuve était de nature à faire avorter le dessein que nous avions formé de ne pas passer outre, sans aller visiter Nazareth. Les fatigues du voyage avaient tellement affecté le physique de nos officiers, que, de trois qu'ils étaient, deux tombérent malades en

arrivant au couvent; l'indisposition du lieutenant, en particulier, s'annonça par des symptômes assez alarmants pour nous faire craindre des attaques de typhus.

Après le dîner, chacun se retira dans sa chambre pour y prendre du repos; il était alors environ huit heures du soir. Pour moi, je montai sur le toit du couvent, pour y faire mes prières, et jouir ensuite du beau panorama que l'œil y embrasse. La grande mer s'était déroulée devant moi; ses eaux bleuâtres, ainsi que le ciel qui s'y reflétait, m'apparaissaient comme une nappe incommensurable, dont l'extrémité allait se confondre avec la blancheur de l'horizon. L'histoire de cette mer et des grands hommes qu'elle a portés sur son sein, le souvenir des incidents sans nombre dont elle a été, à mille époques différentes, le glorieux théâtre; tout est ici de nature à jeter l'âme dans la plus vive admiration: aussi contemplai-je, pendant long-temps, ce tableau si grandiose et si plein d'intérêt; le besoin du repos put seul me forcer à faire retraite. A mon tour, j'entrai dans mon divan, pour y chercher un sommeil réparateur.

Le lendemain, 27 mars, j'eus la consolation d'offrir les sacrés mystères dans la grotte du saint prophète. Second propitiatoire où l'Eter-

nel a daigné faire entendre sa voix à son serviteur, pour lui intimer ses ordres et lui découvrir les secrets de l'avenir, ce lieu est saint et terrible tout-à-la-fois ; " c'est la maison de Dieu ; c'est la porte du ciel : *Verè non est hìc aliud, nisi domus Dei et porta cœli.*" La chapelle, que la piété a érigée en cet endroit, peut avoir une douzaine de pieds de profondeur, autant de largeur sur sept à huit de hauteur : la simplicité en fait le seul comme le plus bel ornement. Elle a pour murailles le roc même, tel qu'il se trouvait lorsque le prophète s'y tint caché ; on a voulu par là perpétuer le souvenir des merveilles dont ce séjour souterrain a été le théâtre.

Adieu.



LETTRE XXXII.

Beyrout, 1er avril 1845.

(*Suite de la précédente.*)

Cher Alfred,

Nazareth, comme je l'ai déjà dit, n'est pas fort éloigné du Mont-Carmel. Passer outre, sans aller visiter cette ville où s'est accompli le mystère que l'Eglise regarde comme le fondement de notre régénération par la foi, l'Incarnation du Verbe divin, nous eût été un sacrifice trop pénible pour pouvoir nous y soumettre ; nous nous décidâmes donc à pousser jusque-là. MM. les officiers auraient volontiers consenti à être de la partie ; mais la maladie de deux d'entr'eux, et le besoin où se

trouvait le troisième de ne pas les quitter pour leur donner ses soins, ne leur permettant pas de nous suivre, nous nous vîmes contraints, M. Bélanger et moi, pour n'être pas privés de la consolation qu'allait nous faire goûter cette excursion, de l'entreprendre seuls, et cela, malgré la crainte que nous inspirait la férocité des hordes spoliatrices qui remplissent le pays que nous allions avoir à parcourir. Nos bagages allaient nous embarasser, si nous les prenions avec nous ; M. le docteur eut la complaisance de s'en charger, avec promesse, si l'état de ses patients le lui permettait, de les accompagner lui-même jusqu'à St. Jean-d'Acre, où il avait, comme nous, dessein de se rendre le jour suivant ; et, dans le cas contraire, de les y faire arriver en toute sûreté. Les choses étant ainsi réglées et arrêtées, nous prîmes congé de nos bons amis, que nous saluïons peut-être pour la dernière fois, et nous dirigeâmes incontinent du côté de Caïpha, où nous devions rencontrer notre moucre, avec les montures qui devaient nous porter au terme de nos vœux.

Caïpha, que nous atteignîmes au bout d'une demi-heure environ, est situé au nord-est du Carmel, sur le golfe de Ptolémaïde ; cette place, comme la plupart des autres villes de

l'Orient, n'intéresse plus guère aujourd'hui que par les souvenirs que son nom réveille à l'esprit. C'était autrefois une des places les plus importantes de la tribu d'Issachar; elle prit successivement les noms de *Porphyre*, de *Porsine*, de *Siccamine* et de *Hassa*. Celui de Caïpha lui est venu, selon quelques-uns, de Caïphe, grand-prêtre des Juifs du temps de J. C., qui l'avait fait réparer, et, selon d'autres, de ses rochers, appelés en syriaque *Cépha*. Du temps des Croisades, cette ville, quoique assez petite, était regardée comme quasi imprenable. A la mort de Godfroy de Bouillon, elle fut assiégée par Tancrède, qui, aidé des Vénitiens, en poussa si vigoureusement le siége, qu'elle tomba bientôt entre ses mains; cette conquête était d'autant plus précieuse aux Croisés, que le port de Caïpha allait offrir un port sûr à leurs vaisseaux. Saladin la détruisit plus tard, avec Jaffa, Césarée et d'autres villes maritimes. Caïpha n'est plus aujourd'hui qu'un village, dont les édifices en petit nombre ne sont rien moins qu'élégants. Il est situé près du torrent de Cison, qui prend sa source dans la vallée de Jezraël.

Lorsque Jacob, au moment de clore son long pélerinage, eut réuni autour de son lit ses douze enfants, pour les bénir et leur prédire

ce qui arriverait à chacun d'eux, il dit à Zabulon: " Qu'il habiterait sur le rivage de la mer et près du port des navires, et qu'il s'étendrait jusqu'à Sidon. " (1) Plus tard, du haut du Nébo, en présence de la terre de promission qu'il ne devait pas fouler, le grand législateur dit: " Les enfants de Zabulon appelleront les peuples sur les montagnes de Sion, où ils immoleront des victimes de justice; ils suceront comme le lait les trésors cachés sous le sable. " (2) Cette terre si belle et si riche, nous allions la parcourir! ces champs si verdoyants, où, tant de fois, les enfants de Lia plantèrent leurs tentes et firent paître leurs nombreux troupeaux, nous allions les traverser! En fallait-il davantage pour nous intéresser vivement? Ce fut donc avec autant de joie que de courage que nous nous mîmes en route, à la suite de notre Arabe, chargé de nous servir de guide. D'abord nous longeâmes le pied du Carmel, sur le versant duquel nous apparurent des bois d'oliviers et de nopals, et les deux villages de *Bilek-Scheik* et de *Ya-Zour*, tandis que se déployait, à gauche, la plaine d'Acre,

(1) Gen. XLIX, 13.
(2) Deut. XXXVIII, 19.

sur la surface plane de laquelle s'élèvent, en forme de charmantes oasis, de beaux bosquets de palmiers. Nous gravîmes ensuite une montagne basse et couverte de chênes noirs ; puis la vallée de Zabulon, proprement dite, se montra à nos yeux. Cette vallée est grande et fertile ; naguère encore abandonnée, à cause des levées incessantes qu'y faisaient les Egyptiens pour grossir leur armée, elle commence à renaître à la prospérité : nous y vîmes çà et là des cultivateurs occupés aux travaux du labour.

Il y avait déjà quelques quarts d'heure que nous chevauchions dans la plaine, lorsque, venant à porter nos regards en côté, nous découvrîmes, à quelque distance de nous, plusieurs Arabes, dont la marche et les allures nous firent redouter quelque attaque de leur part. Peu d'humeur à recevoir leur visite, par la raison que nous n'étions guère disposés à leur servir de proie, je jetai un cri à notre moucre qui marchait en avant, et lui commandai de faire diligence. En quelques instants nous les eûmes semés loin par-derrière nous.

Nouveau sujet d'alarme pour moi : mon compagnon et notre Arabe, dont les chevaux étaient meilleurs coursiers que le mien, m'avaient devancé, et avaient eu le temps d'entrer dans un

village qui s'était trouvé sur la route, et même de le traverser, avant que j'eusse pu l'atteindre. La position où je me vis, en pénétrant seul dans ce lieu où, perdu dans des rues étroites, je ne découvrais aucune issue pour m'échapper, me causa un sérieux embarras : je tremblai qu'on ne m'arrêtat, et qu'on ne me pillât ou rançonnât ; je n'eus d'autre fil à suivre, pour me tirer du labyrinthe où ma mauvaise étoile m'avait poussé, que mon instinct, qui, en cette conjoncture, me servit à merveille. Je sortis sain et sauf de cette espèce de guet-à-pens où j'avais eu le malheur de m'engager, et me hâtai de rejoindre mes compagnons, qui, ignorant de quelles transes j'étais saisi, n'en avaient pas moins continué leur route, sans songer à m'attendre. Leur conduite était certainement blâmable ; aussi leur en fis-je des reproches ; après quoi, je leur recommandai d'être désormais plus prudents, et d'avoir soin de ne plus me laisser en arrière, comme il venaient de faire, de peur de quelque nouvelle affaire non moins malencontreuse. Chemin faisant, nous laissâmes, à gauche, le village de *Melloul,* bâti sur un mamelon isolé, et, un peu au-delà, celui d'*Haïroun*, placé fond d'une gorge de colline, d'un aspect riant quoique sauvage.

Plus loin, une montagne, à la cime mamelonné, se dessina à nos regards; c'était le Thabor! c'était la montagne de la gloire du Fils de l'Homme! La pensée de la brillante merveille dont ce lieu a été le théâtre, se retraçant en ce moment à mon esprit, je la saluai du sourire de l'amour, puis la fixai d'un œil attentif, jusqu'à ce que l'irrégularité du sol que nous parcourions l'eût dérobée à mes regards. Le Thabor est la montagne la plus élevée de la Galilée: haute de quinze cents pieds au-dessus de la Méditerranée, elle monte dans les airs comme un dôme majestueux. Sa forme est arrondie, et sa base mesure une couple de lieues de circonférence.

La Galilée, en dépit des affreuses avanies dont l'avarice musulmane l'écrase et la pressure depuis tant de siècles, conserve toutefois encore quelques traits de son antique beauté. La vigne commence à y renaître; et, grâce à l'espèce de répit que lui donne, en ce moment, l'acerbe fanatisme des disciples du Prophète, elle couvre déjà, en partie, les versants de ses verdoyantes montagnes. J'allais cheminant tranquille et rêveur, lorsque soudain le mot *Maria* vint m'arracher à ma douce rêverie; il était prononcé par un jeune enfant qui passait

tout près de nous ; ce fut le signal qui nous annonça l'approche de la ville de Marie, dont le nom venait de sonner si charmant à mes oreilles. A peine, en effet, en eus-je fait la remarque à mon compagnon, que Nazareth, l'objet de notre attente et le terme de notre course, se montra tout-à-coup à nos regards. Descendus dans le fond du vallon où il est bâti, nous allâmes, sans perdre de temps, frapper à la porte du monastère des Pères franciscains, qui, après nous avoir accordé l'hospitalité la plus obligeante, nous conduisirent à la maison destinée à recevoir les étrangers. Cette maison, située à quelques pas du couvent, en dehors de son enceinte, est assez confortable ; nous retrouvâmes, en y entrant, le bagage de plusieurs Anglais, avec qui nous venions de faire l'expédition du Jourdain, et qui, en prenant la route de Naplouse, avaient gagné deux jours sur nous ; ce qui leur avait donné le loisir de visiter, avant notre arrivée à Nazareth, Tibériade et les lieux voisins, d'où, toutefois, ils n'étaient pas encore de retour.

A la fin du dîner qui nous fut servi, et dont nous eûmes tout sujet d'être reconnaissants, il se passa un petit incident, qui n'est pas sans intérêt, et dont voici les détails. Le repas

était fini, et nous nous apprêtions à quitter la table, lorsque notre moucre étant entré dans la pièce où nous nous trouvions, mon compagnon et moi, je lui offris, sans trop de réflexion, un verre de vin qu'il accepta sans cérémonie. Il avait le gobelet en main, et allait l'expédier, lorque, venant à songer à la défense faite par le Prophète aux Croyants de boire du jus de la treille, je voulus la lui rappeler, pour l'empêcher de passer outre ; mais en vain. " Mahomet, reprit-il à l'instant avec un rire sardonique et plein de mépris, Mahomet est au fond de mon verre ! " Et, en un clin-d'œil, la liqueur hilarante eut disparu. Cette infraction à la loi du Coran, cher ami, est devenue plus commune qu'on ne pense dans les pays soumis à l'islamisme ; et ce qui ne dit pas peu, c'est que l'exemple en part souvent des places les plus élevées. Personne n'ignore aujourd'hui qu'elle fut la passion de Mahomet II, père du sultan actuel, pour le vin, et la terrible influence qu'elle exerça sur ses jours, dont elle a prématurément coupé le fil. Ibrahim-Pacha ne s'est pas moins montré dévoué partisan de Bacchus, dont il a renouvelé si fréquemment les orgies. Heureusement que la fin déplorable et honteuse tout-à-la-fois du sultan, son maître, est

venue à temps l'arrêter sur le plan incliné, sur lequel il allait roulant avec une force de plus en plus accélérée. Depuis une couple d'années, ce *puissant à boire* a secoué les chaînes de sa passion, dont il s'est affranchi complètement ; et, pour se soustraire à jamais à son empire, il s'est généreusement condamné, je ne dirai pas seulement, à la tempérance, mais encore à l'abstinence totale. Jusqu'à ce jour, ce noble converti a observé, on ne peut plus scrupuleusement, les obligations de son engagement.

Nazareth est célèbre dans l'histoire de la religion ; ce fut là que le Sauveur, qui y avait été conçu dans le sein de la plus pure des vierges, passa les premières années de sa vie. Bâti dans un vallon de forme circulaire, il est entouré de quinze petites collines qui le couronnent de trois côtés, et semblent s'être rapprochées pour enclore ce site délicieux, et en défendre l'entrée. Ce vallon, divisé en petits jardins par des haies de poiriers épineux, abonde en figuiers, et le sol se couvre d'une herbe fine et touffue, qui fournit d'excellents pâturages. Les maisons de la ville sont petites, à toit plat, et construites avec une espèce de pierre légère et poreuse. Un petit ruisseau coule au milieu des rues, qui sont fort étroites ; et, au

centre du lieu, s'élève une mosquée dont le minaret, à attitude orgueilleuse, semble proclamer, chaque jour, que l'Alcoran y remplace l'Evangile. La propreté n'y est pas plus en honneur que dans le reste du pays. Les édifices les plus remarquables sont : le couvent des Franciscains, qui passe pour le plus beau de la Palestine, et dont on admire la forme, la grandeur et la solidité ; l'église de l'Annonciation, regardée comme la plus belle après celle du Saint-Sépulcre à Jérusalem ; c'est sous cette église que se trouvent la sainte grotte et l'emplacement de la maison de la sainte Vierge ; la synagogue d'où Notre-Seigneur fut chassé et conduit au haut d'une montagne, d'où ses concitoyens l'auraient infailliblement précipité, si, par miracle, il ne se fût soustrait à leur haîneuse fureur ; enfin, un *kan*, qu'on aperçoit au pied de la ville, sur la route de Jaffa. La population, qui en est de 3 à 4,000 habitants, est composée de Catholiques, de Maronites, de Grecs et de Turcs ; les premiers sont les plus nombreux.

Ce fut le lendemain, 28 mars, jour à jamais fortuné pour moi, cher Alfred, que je descendis, sur les sept heures, dans la sainte grotte, pour y offrir les sacrés mystères. Sacrifica-

teur de la nouvelle loi, j'étais debout au lieu même où Marie, saluée, il y a plus de dix-huit siecles, par un envoyé du ciel, conçut dans son sein virginal celui que j'allais, au même endroit, immoler, à la gloire de l'Eternel. Comme cette réminiscence était douce! comme elle dut être activante!

J'ai vu, cher ami, la montagne du Seigneur; et là, à la pensée de la majesté de l'Eternel qui s'y est révélée au jour de ses grandes manifestations, mon âme a craint et tremblé; Bethléem m'a ouvert la retraite sacrée ou l'*Enfant pur comme la rosée de l'aurore* est né; et là, j'ai éprouvé un vif sentiment de jubilation; Jérusalem m'a vu gravir le mont du sang, le Golgotha, et de là descendre dans la grotte devenue la demeure dernière de l'Homme des douleurs; et dans l'un comme dans l'autre de ces lieux sacrés, mon cœur a éprouvé l'étreinte de la douleur, et mes yeux ont versé des larmes pesantes d'amertume; sur le mont de l'Ascension, mon âme, frappée du prodige étonnant dont la foule des disciples ont été les heureux témoins, s'est répandue en sentiments d'une profonde et ardente reconnaissance; mais il était réservé à Nazareth, cette ville si bien appelée la ville de Marie, de faire naître en moi

l'impression de l'amour et le bonheur que crée l'amour ! *la grande lumière*, que le prophéte voyait sur l'horizon de l'avenir, s'y est levée ! et en se levant, a dissipé les ténèbres du paganisme répandues par l'univers entier ! L'*Enfant* sur l'*épaule* duquel devait briller l'insigne de sa *principauté ; l'admirable, le conseiller, le Dieu fort, le prince de la paix*, l'héritier de David, dont il devait *posséder le trône*, pour *l'affermir et le fortifier dans la justice*, cet enfant, dont l'origine *est de Dieu*, s'y *est fait chair, et a habité avec nous !* Par son anéantissement il a relevé l'homme dégradé, et par ses humiliations il l'a replacé au point d'où il était tombé ; il était perdu, et il l'a sauvé. Quelle miséricorde ! Fut-il jamais bienfait semblable ! fut-il jamais charité plus admirable ! Aimer et aimer ardemment est donc le sentiment qui, dans la ville de Marie, doit remplir le cœur et le subjuguer ! aussi est-ce là l'impression que le cœur y ressent, avec un délice d'autant plus ravissant que le principe en est plus pur et l'objet plus aimable.

Après la messe, à laquelle avaient assisté bon nombre de fidèles que le désir d'honorer ce sanctuaire avait attirés, comme moi, à Nazareth, je me hâtai, après avoir déposé les habits de

sacrificateur, de revenir, en qualité de pélerin, me prosterner dans la sainte grotte. Je voulus m'agenouiller le plus près possible de l'endroit où la sainte Vierge était en prières, lorsqu'elle fut saluée par le messager céleste.

" L'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth,

" A une Vierge qu'un homme de la maison de David, nommé Joseph, avait épousée ; et cette Vierge s'appelait Marie.

" L'ange étant entré où elle était, lui dit : Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes ! "

Marie fut troublée en entendant ces paroles ; elle pensait en elle-même qu'elle pouvait être cette salutation.

" Et l'ange lui dit : Ne craignez pas, Marie ; car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voilà que vous concevrez dans votre sein ; et vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus.

" Il sera grand ; il s'appellera le fils du Très-Haut : le Seigneur lui donnera le trône de David, son père, et il règnera éternellement dans la maison de Jacob.

" Et son règne n'aura pas de fin. "

Alors Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme ?

“ L'ange lui répondit : Le St. Esprit descendra en vous, et le verbe du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; c'est pourquoi le saint qui naîtra de vous sera appelé le fils de Dieu.

“ Alors Marie dit : Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole ; et l'ange s'éloigna. ” (1)

L'église élevée sur la grotte de l'Annonciation n'est pas sans mérite ; elle brille surtout de propreté ; ce n'est plus que le débris de celle qu'y avait fait bâtir Ste. Hélène, et qui passait pour la plus belle de tout l'Orient. L'escalier qui conduit à la grotte est en marbre blanc, et compte une quinzaine de degrés jusqu'au site occupé autrefois par la sainte maison (*casa santa*), avant qu'elle s'en élevât miraculeusement, en 1291, pour passer en Dalmatie, d'où elle fut, quatre ans plus tard, transportée en Italie, dans la marche d'Ancône, sur une terre appartenant à une dame appelée *Loretto,* où on la voit encore. La piété des fidèles a érigé en ce lieu trois autels : l'un à St. Joseph, l'autre à Ste. Anne, et le troisième à St.

(1) Luc I, 26, etc.

Gabriel. De cette partie, on descend par cinq ou six autres degrés dans la sainte grotte, où l'on trouve, en entrant, un autel adossé à un mur de séparation, sous lequel se lisent en gros caractères les mots suivants :

Verbum caro hìc factum est. (1)

Il y a derrière cet autel deux chambres creusées dans le roc vif, faisant partie du logis de St. Joseph, lesquelles présentent ensemble une longueur de vingt pieds sur dix de largeur ; on passe de l'une à l'autre par une couple de marches. La première renferme un autel, où se voit une peinture assez médiocre, représentant la Ste. Famille, et sur laquelle on lit :

Hic erat subditus illis. (2)

L'endroit où la sainte Vierge priait, quand l'envoyé du ciel lui apparut, est marqué par une colonne de granit, que Ste. Hélène y a fait placer. On aperçoit, à deux pas de là, celle où se tenait l'ange, pendant qu'il remplissait sa haute mission.

En 1251, le jour même de l'Annonciation, St. Louis voulut communier dans la sainte grotte.

---

(1) Ici le Verbe s'est fait chair.
(2) Et il leur était soumis.

“ Il arriva, disent ses historiens, la veille de l'Annonciation. Sitôt qu'il aperçut de loin cette bourgade, il descendit de cheval, et se mit à genoux pour adorer de loin ce saint lieu, où s'est opéré le mystère de notre rédemption. Il marcha jusque là à pied, quoiqu'il fût extrêmement fatigué, et qu'il jeûnât ce jour-là au pain et à l'eau. Il fit célébrer le lendemain tout l'office divin, c'est-à-dire les matines, la messe et les vêpres. Il communia de la main du légat, qui fit, en cette occasion, un sermon fort touchant ; de sorte que, selon la réflexion que fait le confesseur de ce saint roi, dans un écrit qui nous apprend ce détail, on pouvait dire que, depuis que le mystère de l'Incarnation s'était accompli à Nazareth, jamais Dieu n'y avait été honoré avec plus de dévotion et d'édification qu'il le fut ce jour-là.”

Comme nous sortions de la sainte grotte, on se préparait à y chanter une grand'messe, pour supplier le Seigneur de mettre un terme à la sécheresse qui désolait le pays. Cette sécheresse durait depuis trois mois ; et, à moins d'un prompt secours d'en haut, ce fléau menaçait de ruiner toute espérance de récolte pour cette année. Mais grâces infinies soient rendues au Seigneur ; car il parut alors prêter l'oreille

aux prières de son église ; à la grande joie des habitants du lieu, le ciel se couvrit, pendant la messe, de gros nuages ; et ces nuages, plus tard, comme on le verra dans la suite, se fondirent en une pluie assez abondante.

On montre, dans une petite chapelle située au nord de la ville, une pierre qui est en grande vénération dans le pays. Le Sauveur, si l'on en croit la tradition, y aurait pris ses repas plusieurs fois avec ses disciples, soit avant soit après sa résurrection, comme l'indique l'inscription suivante :

“ Traditio continua est, et nunquàm interrupta apud omnes nationes orientales, hanc petram dictam *Mensa Christi*, illam ipsam esse petram suprà quam Dominus N. Jesus-Christus comedit cum discipulis suis antè et post suam resurrectionem à mortuis.”

“ Une tradition constante, et jamais interrompue chez les peuples d'Orient, fait foi que cette pierre, appeleé la *Table de Jésus*, est identiquement la même sur laquelle N. S. J. C. a mangé avec ses disciples avant et après sa résurrection.”

Cette pierre est énorme ; elle peut mesurer douze pieds en longueur sur neuf à dix en largeur.

A trois cents pas de là, vers l'est, subsiste encore, dans un état parfait de conservation, la synagogue d'où Jésus fut, comme je l'ai déjà dit, ignominieusement arraché, pour être conduit sur le sommet d'une montagne voisine, d'où l'on voulait le précipiter.

" Jésus, dit St. Luc, alla aussi à Nazareth, où il avait été nourri ; et, selon la coutume, il entra le jour du sabbat dans la synagogue, où il se leva pour faire la lecture.

" On lui présenta le livre du prophète Isaïe, qu'il ouvrit.

. . . .

" Après qu'il eut fermé le livre, et qu'il l'eut rendu au ministre, il s'assit ; et, toute l'assemblée ayant les yeux arrêtés sur lui,

" Il commença à leur dire : C'est aujourd'hui que l'Ecriture que vous venez d'entendre est accomplie.

" Tout le monde lui donnait des louanges, et était surpris des paroles pleines de grâce qui sortaient de sa bouche ; ils disaient : Mais n'est-ce pas le fils de Joseph ?

. . . .

" Tous ceux de la synagogue l'entendant parler ainsi, furent remplis de colère. . .

" Et s'étant levés, ils le chassèrent hors de

la ville, et le menèrent jusque sur le haut de la montagne où elle est bâtie, voulant le précipiter ;

" Mais il passa au milieu d'eux, et se retira."

Cette synagogue n'a rien de bien remarquable sous le point de vue artistique ; c'est un édifice voûté et construit en pierres de taille, de trente pieds environ de longueur sur une quinzaine de largeur. Il appartient aujourd'hui, sinon de droit, du moins par le fait, aux Arméniens catholiques qui, après avoir commencé par en demander aux Latins seulement l'usage pour l'exercice de leur culte, ont fini par s'en rendre maîtres : cette légende est celle du frère qui nous accompagnait, et j'aime à la croire appuyée en raisons. Les Latins se sont toujours maintenus dans le droit d'y aller offrir les saints mystères.

Nous passâmes de là à la boutique de St. Joseph ; cette humble retraite qui, pendant tant d'années, vit l'Eternel, devenu mortel, manier la hache et le ciseau pour aider le gardien de son enfance, fut plus tard convertie en une assez vaste église, dont il ne reste plus maintenant qu'une faible partie. On y voit un autel où les Pères franciscains, à qui il appartient, disent tous les jours la messe, et qui est surmonté d'une peinture représentant l'intérieur

de la boutique de St. Joseph. Cette peinture, cadeau d'un noble Florentin, qui, par humilité sans doute, y apposé son nom et ses armes, est loin d'être la création du pinceau de Raphaël.

La *Fontaine de Marie*, ainsi nommée parce que la sainte Vierge, suivant la tradition, allait y puiser l'eau nécessaire aux besoins de la Ste. Famille, est à deux cents pas de la ville. L'eau n'y est pas abondante ; mais, en revanche, elle ne tarit jamais, contrairement à ce qui arrive à toutes les fontaines du voisinage, qui assèchent en été. Plusieurs Nazaréennes, venues là avec d'énormes cruches pour en puiser, remarquant mon désir d'en approcher, se hâtèrent de me faire place. La vue de ces femmes me rappela Marie y venant autrefois, comme elles, remplir sa modeste urne ! Je les vis ensuite retourner à la ville, portant sur leur tête, avec un à-plomb des plus imperturbables, leurs lourdes cruches ; quelques-unes d'entre elles tenaient en même temps, sans perdre l'équilibre, des enfants entre leurs bras.

Nous nous étions proposés de gravir, avant de nous mettre en marche pour St. Jean-d'Acre, la colline qui couronne la ville du côté de l'Orient, afin de pouvoir contempler de là le Thabor, Cana, Béthalie, le lac de Génézareth,

que les circonstances ne nous permettaient pas d'aller visiter, lorsque la nouvelle du départ du drogman du monastère, avec qui nous avions demandé de faire route jusqu'à St. Jean-d'Acre, où il allait comme nous, dans la crainte de courir, en nous y rendant, des dangers semblables à ceux auxquels nous avions à peine échappé, en venant la veille du Carmel, vint tout-à-coup renverser tous nos plans. Ce contretemps ne pouvait être plus malencontreux; aussi nous affligea-t-il sensiblement, et cela, d'autant plus, qu'il allait nous priver de la douce consolation que nous eussions immanquablement ressentie à voir des lieux que notre divin Sauveur a tant de fois parcourus, et où il a si souvent opéré des miracles. Nous eussions donc tout donné au monde pour obtenir quelque sursis; mais la chose était impossible: bon gré, mal gré, il nous fallut, dans l'intérêt de notre propre conservation, quitter Nazareth, et songer à nous remettre de suite en marche. A neuf heures et demie du matin, après avoir pris congé des bons Pères franciscains, de qui nous avions reçu un si touchant accueil, nous laissions la ville, et gravissions la colline située à son couchant. Nous devions y rejoindre le drogman qui avait pris les devants, et qui avait

promis de nous y attendre. Arrivés sur le haut de la colline, nous embrassâmes encore une fois de nos regards Nazareth, placé à nos pieds, et la plaine d'Esdrelon, où les Croisés en 1187, sous les ordres de Lusignan, et les Français en 1799, sous le commandement de Junot et de Kléber, remportèrent de si brillantes victoires; le coup-d'œil était beau et assez étendu. Au bout de quelques instants, Nazareth commençait à disparaître ; ses édifices et ses monuments sacrés, à mesure que nous nous en éloignâmes, s'effacèrent les uns après les autres. Cette ville, devenue si chère à mon cœur, allait se dérober à jamais à mes yeux, lorsque, me détournant donc pour la dernière fois de son côté, je la saluai avec amour et douleur. Mes pas m'en repoussaient, mais mes affections m'y avaient retenu; je l'emportai, pour ainsi dire, avec moi.

A quelque distance de l'endroit où s'était effectuée notre jonction avec notre drogman, nous entrâmes dans une nuée de sauterelles ; ces insectes, d'une grosseur prodigieuse, ne sautaient pas comme font les nôtres; mais, comme les oiseaux, ils volaient haut dans les airs, qu'ils obscurcissaient par leur multitude innombrable. C'est probablement de cette es-

pèce de sauterelles que se nourrissait St. Jean-Baptiste dans le désert. (1)

A deux lieues, à l'ouest de Nazareth, notre drogman nous fit remarquer Séphoris, célèbre pour avoir donné naissance à St. Joachim et à Ste. Anne, parents de la Ste. Vierge. Hérode-Antipas, qui avait jugé cette place importante pour la sûreté de sa tétrarchie, en avait fait la principale forteresse de la Galilée ; il y avait même établi la résidence de sa cour. Séphoris n'est plus aujourd'hui qu'un bourg assez mal construit, où l'on voit encore les ruines d'un château-fort et les restes de l'église que Ste. Hélène y avait fait bâtir en l'honneur de St. Joachim et de Ste. Anne, sur l'emplacement même de leur maison.

Les prières qu'on avait faites le matin, comme je l'ai déjà dit, dans la sainte grotte de l'Annonciation, pour obtenir de la pluie, ne tardèrent

(1) Il paraît que les peuples d'Orient, aujourd'hui encore, comme du temps de St. Jean, se nourrissent de sauterelles ; les Parthes, les Lybiens, d'autres peuples d'Afrique et d'Asie, et même les Grecs, en mangeaient également autrefois. Un religieux, qui a voyagé en Afrique, assure y avoir mangé de ces sauterelles ; on s'en nourrit à la campagne plus de quatre mois de l'année. Clénart, qui avait été dans ce pays, dit qu'on en porte des charriots chargés à Fez. Pour se procurer ces insectes, on les fait tomber des arbres au moyen de la fumée ; après quoi on les sale, et on les fait sécher ou au four ou à la fumée ; de cette façon, on peut les conserver des années entières, sans qu'il y ait crainte qu'ils se gâtent. On prétend que leur chair, quand elle est encore fraîche, est très-délicate.

pas à avoir leur effet ; car, à peine nous fûmes-nous mis en marche, qu'elle commença à tomber. C'était un bonheur pour toute la contrée, qui autrement allaît devenir la proie de la plus affreuse aridité, et par là même, de la stérilité sa compagne nécessaire. Tout le pays en était dans la joie ; comme ses habitants, sensibles au bienfait dont ils étaient l'objet, nous nous empressâmes d'y prendre part, et comme eux aussi, d'en remercier celui qui en était l'auteur. Mais je dois l'avouer franchement : je n'aurais pas été fâché que cette bénédiction, que le ciel nous envoyait si abondamment, nous fût venue un peu plus tard ; et cela, parce que, n'ayant pour tout abri, mon compagnon et moi, qu'un misérable parapluie troué et à demi-découvert, nous n'étions guère prêts à la recevoir. Ce souhait était celui de l'égoïsme ; aussi Dieu ne daigna-t-il pas l'écouter. Sans donc y avoir nul égard, il commanda aux nuées, amoncelées au-dessus de nos têtes, de ne pas nous épargner ; et, en même,temps il déchaîna contre nous un vent violent, dont, pour ma part, je n'eus pas peu à souffrir ; car, chargé seul de l'ombrelle, qui m'était échue en partage, j'eus tout à faire pour l'empêcher de m'échapper ; tandis que, de leur côté, mon chapeau et mon

cheval, qui l'un et l'autre demandaient toute mon attention, le premier pour ne pas bouger de place, et le second pour ne pas dévier de sa route, vinrent ajouter encore à mon embarras. Il y avait là de quoi exercer l'écuyer le plus versé comme le plus habile dans son art. Tant de difficultés m'annonçaient donc quelque malheur ; effectivement, ce malheur, comme on va le voir, ne se fit pas long-temps attendre. J'avais lancé mon coursier au grand trot, pour tâcher de franchir l'espace assez considérable qui me séparait de mes compagnons, et touchais au moment de me mêler à eux, lorsque mon chapeau, qui ne me collait que faiblement à la tête, ayant eu l'air de me vouloir quitter pour s'en aller au vent, je me hâtai pour l'arrêter d'y porter la main ; mais le mouvement que je fis alors fut trop brusque : au lieu d'améliorer ma position, il ne fit, au contraire, que l'empirer encore : mon ombrelle négligée se tourna à l'envers, et mon cheval, que je n'étais plus en état de diriger, me faisant faute, il s'agita et se jeta de travers dans le chemin. Il n'en fallait pas davantage pour me faire perdre l'équilibre, et me désarçonner : détaché de ma selle, où je ne pouvais plus tenir, je pris mon élan, et allai, comme une masse pesante, m'abattre

sur la terre, où je m'étendis de tout mon long dans la boue que la pluie venait de former. La chute avait été lourde ; mais, grâce au ciel, elle fut plus risible que fatale : je me relevai sans contusion aucune. Je me nettoyai de mon mieux ; et, à la grande satisfaction de mon jeune compagnon qui, après avoir tremblé pour moi, au moment de la chute, avait fini par rire aux éclats, en voyant mon à-plomb et mon sang-froid après un tel accident, je m'installai de nouveau sur ma sellette, et tâchai plus que jamais de m'y cramponner ; puis, nous continuâmes notre route à travers la plaine de Zabulon, dont nous ne cessâmes d'admirer la belle et ardente végétation.

A trois heures, nous faisions notre entrée dans la ville, où nous allâmes descendre au couvent de Terre-Sainte. Nous y retrouvâmes M. le docteur Turelle, qui, comme il a été dit au commencement de cette lettre, avait promis, si l'état de ses compagnons le lui permettait, d'aller nous y attendre. Il les avait laissés tous deux en convalescence, et disposés à faire par mer le trajet de Caïpha à Beyrout.

Adieu

LETTRE XXXIII.

Beyrout, 3 avril 1845.

(Suite de la précédente.)

CHER ALFRED,

St. Jean-d'Acre était autrefois une des villes les plus florissantes de la Terre-Sainte; son nom actuel lui est venu des chevaliers de Malte, qui en ont été, pendant long-temps, les maîtres. (1) Cette ville, à diverses époques, a joué un grand rôle : avant l'ère chrétienne, elle servit quelquefois de résidence aux rois

(1) Il est situé non loin de la rivière connue des anciens sous le nom de Bélus. Cette rivière est célèbre pour avoir fourni aux Phéniciens le sable dont ils se servirent, dit-on, les premiers pour fabriquer du verre. On la traverse pour se rendre de Nazareth à St. Jean-d'Acre. Elle est aujourd'hui si peu de chose, que nous la passâmes sans nous en apercevoir.

d'Egypte et de Syrie ; Alexandre, roi des Juifs, y épousa Cléopâtre, fille du roi d'Egypte. Elle devint, après la mort de J. C., colonie romaine sous l'empire de Claude. Pendant les guerres saintes, les Chrétiens et les Infidèles, qui en connaissaient également l'importance, les premiers, pour pouvoir entrer en Terre-Sainte, et les seconds pour s'y maintenir, se la disputèrent long-temps, avec des chances plus ou moins heureuses. Philippe-Auguste et Richard I, roi d'Angleterre, s'en emparèrent en 1191 ; St. Louis y descendit, en 1250, au sortir de la captivité où il était tombé après la prise de Damiette, en Egypte, et la fit réparer et fortifier à ses frais. La division créée par le grand nombre de petits princes de toutes les nations, au nombre de dix-neuf ou vingt, qui y avaient chacun leur quartier, fut la cause de la perte de cette ville ; le sultan d'Egypte, Melle-Messer, profitant de la mésintelligence qui régnait parmi eux, l'assiégea, en 1291, avec soixante mille chevaux et cent mille hommes d'infanterie. Les chevaliers de Malte, qui s'étaient chargés de la défendre, eurent beau faire des efforts héroïques ; tout fut inutile ; ils furent obligés de céder à la force : la place fut emportée et presque ruinée. Cette ville est la

dernière que les Chrétiens aient possédée en Syrie.

St. Jean-d'Acre demeura, jusque vers le milieu du dix-huitième siècle, à-peu-près désert ; à cette époque, le cheyk *Dahu*, rebelle arabe, y ramena le commerce et la navigation. Ce prince habile, dont la domination s'étendait sur toute l'ancienne Galilée, fut suivi par le fameux tyran Djezzar-Pacha, qui la fortifia, et l'embellit d'une mosquée, qu'il enrichit de colonnes de marbre antique, recueillies dans les décombres des villes voisines.

Cette ville, dont la population est d'environ 20,000 âmes, est célèbre chez les Orientaux par la résistance qu'elle opposa, en 1798, aux Français, commandés par Bonaparte. Ce foudre de guerre, devant qui les villes comme les hommes avaient semblé jusqu'alors se fondre, rencontra ici un obstacle, que son orgueil ne put jamais franchir ; quatre fois il commanda l'assaut, et quatre fois il fut refoulé dans son camp. Le cinquième, qu'il regardait comme devant être décisif, fut ordonné, et ses troupes, que couronnaient déjà tant de lauriers, se préparèrent à en recueillir de nouveaux ; mais la vanité du chef, comme la présomption du soldat, fut tristement déçue : la ville resta entre

les mains de ses maîtres. Ce contre-temps, auquel on était loin de s'attendre, ayant rendu la position du général de plus en plus précaire, il crut devoir céder à la loi de la nécessité et songer à faire retraite. Ayant donc assemblé son armée, il la harangua de la manière suivante : " Soldats, après avoir, avec une poignée d'hommes, nourri la guerre, pendant trois mois, dans le cœur de la Syrie, pris quarante pièces de campagne, cinquante drapeaux, fait dix mille prisonniers, rasé les fortifications de Gaza, de Jaffa, de Caïpha et d'Acre, nous allons rentrer en Egypte. " Si cette proclamation fit illusion à l'armée, on ne saurait l'attribuer qu'à la magique influence d'un grand capitaine sur des soldats accoutumés à vaincre sous lui ; mais il sentit profondément les conséquences de son éclatant revers. Ce qu'attestent les paroles qu'il prononça plus tard sur son rocher de Ste. Hélène : " Si j'avais, disait-il alors à ses amis, enlevé St. Jean-d'Acre, j'opérais une révolution dans l'Orient. Les plus petites circonstances conduisent les plus grands événements ; j'aurais atteint Constantinople et les Indes ; j'eusse changé la face de l'univers. " Vains projets d'ambition, que le Seigneur se plut à confondre et à renverser ! " Vous vien-

drez jusques-là, lui avait dit le Seigneur, en lui traçant les bornes de son empire, et vous ne passerez pas plus loin. Vous briserez ici l'orgueil de vos flots." (1)

St. Jean-d'Acre n'est plus qu'un monceau de ruines. Cette ville infortunée commençait à peine à se relever des effets du siége de 1832, pendant lequel Ibrahim-Pacha l'avait si inhumainement foudroyée, lorsque, en 1840, une flotte anglaise se présenta devant ses murs, et la somma de se rendre. Au refus que firent les habitants d'obtempérer à un tel ordre, on dirigea contre eux des centaines de bouches à feu, qui, dans l'espace de quelques quarts d'heure, vomirent 72,000 bombes et boulets ; les murailles, les édifices, tout fut, en un clin-d'œil, réduit en poussière. Ce terrible bombardement fut suivi de la prise de la ville, qui repassa ainsi sous le gouvernement du Grand-Seigneur. Cet événement a ouvert une plaie, que plusieurs siècles auront peine à cicatriser. Les Anglais, qui en sont les principaux auteurs, aux yeux de la population de St. Jean-d'Acre, ne sont plus qu'un objet d'exécration ; leur nom seul les fait frémir d'horreur. Les Pères

(1) Job. XXXVIII, 11.

du couvent, où nous sommes descendus, n'ont pas été plus épargnés que le reste de leurs concitoyens, dont ils ont partagé les maux ; leur maison a été à demi-renversée. Les frais de réparation s'en sont élevés à cent mille piastres du pays, somme exorbitante pour ces pauvres religieux.

St. Jean-d'Acre, comme toutes les autres villes d'Orient, se distingue par son défaut d'élégance et sa malpropreté. Les rues en sont étroites et bordées d'édifices noirs et insignifiants. Nous nous y étions engagés, mes compagnons et moi, pour en visiter les bazars, espèces de trous sales, où sont étalées quelques marchandises sans prix comme sans richesse, lorsque, venant à passer devant un café, dont la porte était ouverte, nous eûmes la pensée d'y pénétrer, non pas tant pour y boire du café, que pour en examiner la disposition intérieure ; ce dont nous étions curieux de prendre par nous-mêmes connaissance. Mais rien au monde de plus maussade ni de plus dégoutant que ce séjour ; large de quinze pieds environ, sur autant de profondeur, il n'a pour tout ornement qu'une malpropreté, de nature à déconcerter les cœurs les moins susceptibles d'impressions nauséabondes. La terre nue et croutée de saletés

lui tient lieu de parquet, et il n'a pour tout siége que des espèces de tables, dont le travail est des plus grossiers, et qui sont disposées tout autour de la chambre. C'est là, qu'installés sur ces hauts et durs divans, nous fûmes servis par une main pure et blanche comme le reste de la maison, d'un liquide qui nous parut affreux, parce que, suivant l'usage du pays, il était sans sucre et sans lait. Pour compléter la fête, M. le docteur demanda le *narguillet* (pipe), et nous invita à en user à son exemple ; mais c'était assez du café ; nous le remerciâmes de sa politesse, et attendîmes, avec une sorte d'impatience, qu'il eût fini, pour l'inviter, à notre tour, à sortir, au plus vîte, d'un lieu où notre curiosité avait été si lourdement punie, et où nous nous promettions bien de ne plus jamais mettre le pied.

Au retour de cette visite, où nous avions rencontré si peu de choses propres à nous intéresser, nous montâmes sur le toit de notre logis, dans le dessein d'y prendre une vue d'ensemble de la ville et de ses environs. Nous étions, depuis quelques instants, occupés à porter çà et là nos regards, et à jouir du panorama tel quel qui s'était déroulé devant nos yeux, lorsque, venant à les jeter sur le toit d'une caserne qui

avoisine le couvent, et par lequel il faut passer, pour y arriver, nous y aperçûmes une centaine de soldats prêts à faire la prière du coran. Ils étaient tous placés sur une même ligne ; à un signal donné, ils s'acquittèrent tous ensemble de leur cérémonial, et firent les prostrations avec un ordre admirable ; pas un seul ne détourna la tête pendant tout le temps que dura la cérémonie. De là nous passâmes, après avoir fait la prière du soir avec les Pères dans leur chapelle, au réfectoire, où nous fûmes admis à la table de la communauté. Ces bons-Pères, qui sont au nombre de trois ou quatre, nous traitèrent de leur mieux.

Le lendemain, à sept heures et un quart, nous prenions congé de nos charitables hôtes, et nous remettions en route ; notre dessein était de nous rendre à Sour ce jour-là même. Le temps était magnifique, et la campagne, où nous étions entrés, bien cultivée et riche de végétation. Une nature si bienfaisante, et où brillait tant de richesses ne pouvait manquer de nous sourire ; aussi lui trouvâmes-nous des charmes d'autant plus captivants, qu'il nous était moins souvent arrivé, depuis notre départ d'Italie, de rencontrer rien de semblable. Mais voilà qu'un accident, du genre de celui dont j'ai parlé dans

ma dernière lettre, en décrivant l'excursion de Nazareth à St. Jean-d'Acre, vient soudain se jeter à la traverse, et suspendre, du moins pour un moment, le cours de mes jouissances. Nous n'étions plus qu'à une légère distance du Mont-Blanc ; nous n'étions même plus qu'à quelques pas de l'endroit où on commence à le gravir, lorsque, tout-à-coup, et sans nulle cause excitante, au moins apparente, mon cheval, jusqu'alors si tranquille et si ferme sur ses bases, s'abattit sous moi, et me fit, encore une fois, mesurer la terre de la longueur de mon corps. La chute ne pouvait être plus imprévue. Aussi prompt à me relever que je l'avais été à pirouetter, je fus bien vîte debout, et heureusement sans contusions ni douleur quelconque. Mon chapeau eut seul à souffrir de cette chute ; enfoncé démésurément sur ma tête, il ne put sortir de cette position aussi désavantageuse pour lui que désagréable pour moi, qu'en perdant beaucoup de l'élégance de ses formes.

Le Mont-Blanc, où nous eûmes ensuite à nous engager, n'est pas fort élevé ; limite de la Palestine du côté de la Phénicie, il prend son nom de la blancheur des pierres dont il est formé. Le chemin, qu'on y a pratiqué, est affreux ; c'est à peine si le mulet, dont le pas

est généralement si sûr, peut impunément y passer. Un étranger y fesait route avec nous ; à pied et couvert de haillons, signe indubitable de son état de détresse, il m'apparut une de ces natures misérables et vagabondes du genre de celle sous laquelle on aime à se représenter le Juif-Errant. Il m'aborda ; et, avec cette liberté que donne la qualité de voyageur, il me dit : " D'où vous venir ? et vous aller ? " Son accent m'avait révélé un Italien. Après avoir satisfait à ses questions, je me crus en droit de lui en adresser quelques-unes à mon tour. Sa réponse fut qu'il était né à Rome, qu'il arrivait des Indes par Suez, et qu'en traversant le désert, pour passer en Palestine, il avait été arrêté dans le voisinage d'Alarich par des Arabes, qui, après l'avoir *assassiné*, lui avait enlevé le peu d'argent qui lui restait. Il était, comme il me le confessa naïvement, partisan du carbonarisme ; et c'était pour avoir pris part à des projets de révolution contre l'état, que le gouvernement papal, après l'avoir fait appréhender, l'avait, en punition de sa faute, condamné à l'exil. L'amour de la patrie, dont le sentiment si vif fait battre le cœur jusqu'au dernier soupir de la vie, le ramenait, quoique par un chemin détourné, vers l'Italie ; et il

ne désespérait pas de pouvoir y rentrer un jour. (1)

La route qu'il venait de suivre depuis Suez n'était certainement pas la plus courte, ni la plus sûre ; celle de la mer, outre l'avantage de ne pas s'exténuer de fatigues qu'elle lui aurait procuré, l'aurait encore sauvé des dangers qu'il avait courus, en se hasardant seul et sans escorte dans le désert d'Alarich. Il convint donc sans peine avec moi que la voie qu'il avait prise n'était certainement pas la meilleure, et que celle de la mer, tout en le conduisant plus promptement au terme de ses désirs, lui aurait en même temps épargné bien des misères et des périls. " Mais j'étais pauvre ! ajouta-t-il ; et que peut un pauvre à qui le malheur a tout enlevé ! J'aurais pu, il est vrai, pour obtenir quelque assistance qui m'aidât à payer mon passage dans un vaisseau, avoir recours à la charité publique ; et j'aime à croire qu'elle ne m'eût pas fait faute ; mais cette démarche m'étant trop humiliante, le sentiment de l'honneur qui m'anime, m'ota le courage de m'y assujétir ; je préférai, en conséquence, le chemin

---

(1) Que n'ai-je été, en ce moment, prophète ! Comme j'aurais eu du plaisir à lui annoncer l'*astre de la bienfaisance*, sur le point de poindre sur l'horizon de Rome ! Cette nouvelle n'aurait-elle pas versé dans son âme le baume de la consolation et du bonheur !

de terre à celui de la mer ; et, bien que je n'ignorasse pas à quels dangers j'allais m'exposer, en m'y engageant sans escorte, je n'hésitai toutefois pas à le prendre." Ce langage, si plein de grandeur d'âme, me surprit d'autant plus que j'avais moins lieu de m'y attendre ; tant de noblesse de sentiment me fit comprendre que mon interlocuteur pouvait bien être quelque personnage d'importance, et que, sous l'enveloppe misérable qui frappait mes yeux, il pourrait bien se cacher une âme élevée et supérieure aux coups de l'adversité. Il eût donc été, ce semble, de mon devoir de lui venir en aide, et de lui fournir de quoi continuer sa route jusqu'aux portes de sa patrie ; mais dans la position où je me trouvais moi-même, comme lui un peu Juif-Errant, et comme lui aussi assez peu fourni d'argent, que pouvais-je faire ? sinon sympathiser à son infortune, et lui faire des souhaits d'une meilleur fortune ? c'est à quoi dut se réduire, à moins de me jeter moi-même dans le besoin, toute l'assistance qu'il était en droit, comme malheureux, d'attendre de ma part. Chemin fesant, nous nous séparâmes insensiblement l'un de l'autre ; nous finîmes, plus tard, par nous perdre entièrement de vue.

A une lieu du Mont-Blanc, se trouve le chemin qu'Alexandre fit, dit-on, creuser, pendant le siége de Tyr, pour pénétrer en Judée. Tracé dans le flanc d'une haute montagne, dont le pied est baigné par les eaux de la mer, qui viennent s'y briser avec fracas, il a une demi-lieue de longueur, sur une largeur de sept pieds. Ce travail est prodigieux ; la tête tourne, en quelque sorte, quand, en franchissant cette route quasi aérienne, on s'arrête à en considérer la hauteur. Sans un parapet de trois à quatre pieds de large, qu'on a eu le soin de pratiquer dans toute sa longueur, le passage en serait très-périlleux.

Non loin de Sour, à quelque distance de la mer, est la fontaine qu'on croit être celle à laquelle Salomon fait allusion dans le Cantique des Cantiques, et qu'il appelle

" La fontaine des jardins, et le fruit des eaux vivantes, qui coulent avec impétuosité du Liban." (1)

La source qui alimente ce puits est très-abondante, et fournit une eau très-limpide et excellente au goût ; elle s'en échappe avec assez d'impétuosité pour entretenir l'action d'un

(1) Cantiq. IV, 15.

moulin. A quelques pas au-dessous de cette fontaine, se voient encore les restes de l'aqueduc qui servait autrefois à en conduire l'eau dans la ville de Tyr, où elle arrivait, après avoir traversé la fameuse digue qu'avait fait construire Alexandre pour s'en rendre maître. Quelques auteurs prétendent que le Sauveur, en parcourant cette région, s'est quelquefois assis près de ce puits, pour s'y reposer et s'y désaltérer.

A quatre heures, nous fesions notre entrée à Sour, où nous descendîmes chez un Grec catholique, dú nom d'Elias Calous, à qui nous étions recommandés. Bien qu'étranger à la France et par la naissance et par l'éducation, ce brave Levantin lui est toutefois entièrement dévoué : de là le soin qu'il prend de bien accueillir et de bien traiter tous les Français qui paraissent dans l'endroit. On s'attend qu'il sera bientôt nommé agent consulaire pour la France à Sour ; fonction très-honorable, dont l'effet sera de le placer au-dessus de ses concitoyens, aux yeux de qui, du reste, il jouit déjà et avec droit, de la réputation d'un fort homme de bien. Le divan, c'est-à-dire, la première pièce du logis, fut mis à notre disposition, et nous nous y installâmes sur d'énormes coussins, en atten-

dant que le dîner, auquel toute la famille donnait la main, fut prêt. La causerie se fit par trucheman, par la raison que ce digne aspirant au grade d'agent consulaire pour la France ne sait pas le français ; ce qui, comme on le voit, sera très-accommodant pour ceux de cette nation qui auront besoin de son ministère.

Le dîner, depuis si long-temps désiré, parut enfin ; il fut tout en maigre, parce que nous étions au samedi, jour d'abstinence pour les Catholiques d'Orient ; le poisson, le pilaf, les sauces et le pain arabe en composèrent le matériel exclusif ; le tout était abondant. Nous devions être traités à l'orientale, c'est-à-dire, condamnés, suivant l'usage du pays, à n'avoir d'autres instruments de dépècement que nos doigts et nos dents. Par considération pour nous cependant, notre estimable hôte, dont les manières trahissaient un cœur plein de politesse et de générosité, nous offrit à chacun une fourchette, pour nous aider à nous tirer d'affaire ; et il fit, en même temps, placer au milieu de nous un grand bassin d'eau, où chacun devait, au besoin, aller puiser. Quant à lui, chargé de faire les honneurs de la table, il ne se crut pas autorisé, pour s'acquitter de cette fonction, à déroger aux coutumes natio-

nales ; il dut donc nous servir avec ses mains, qui, en cette circonstance, lui tinrent lieu de couteau et de fourchette. Il n'eut pas d'autres instruments pour manger lui-même, ainsi que son gendre, qui avait pris place avec nous. Il y avait là certes de quoi froisser nos idées, et nous inspirer du dégoût ; mais il se révélait en tout cela tant de bonne volonté, jointe à un désir si vrai de nous obliger, que nous fîmes volontiers le sacrifice de nos répugnances, pour ne songer qu'à nous montrer dignes des attentions dont nous étions devenus l'objet.

Le lendemain, à six heures du matin, j'étais à l'église, où j'avais l'espoir de pouvoir dire la messe. Cette église est desservie par un prêtre maronite, que j'y trouvai au confessionnal, c'est-à-dire, au bout d'une table, près de laquelle il était assis, et sur laquelle il avait les deux coudes appuyés, en face de son pénitent, qui, agenouillé devant lui à l'autre bout, avait comme lui les coudes également appuyés sur la table. Sans donc le déranger dans l'exercice de son ministère, je passai outre, et me dirigeai du côté de l'autel, dont je pris sur moi de soulever les nappes, pour m'assurer par moi-même, s'il est vrai, comme je l'avais appris de la bouche de l'un des Pères de St. Jean-

d'Acre, que les prêtres maronites font usage d'une planchette de bois, en guise d'une pierre sacrée, pour l'oblation des saints mystères. La chose était effectivement comme on me l'avait dit ; je ne crus pas, en conséquence, devoir aller plus loin. Cette pratique pouvait être abusive, ou bien n'être autorisée qu'en faveur des prêtres du pays, qui suivent le rite syrien ; incapable donc de m'entendre là-dessus avec celui en présence de qui je me trouvais, parce qu'il ne parle que l'arabe que je n'entends pas, je pris le parti de renoncer à mon premier dessein, et m'en retournai au logis.

En attendant le déjeûner, je sortis avec mes compagnons, pour aller visiter la ville. Mais en vain cherchâmes-nous Tyr dans Sour ; cette cité, jadis si riche et si populeuse, est totalement disparue : pas un seul monument n'y vint frapper nos regards, et nous rappeler son ancienne gloire. Cette ville, par son orgueil et son luxe, avait irrité le Seigneur, qui, pour l'en châtier elle et ses habitants, voulut la livrer entre les mains de ses ennemis, qu'il chargea de la détruire de fond en comble. Ezéchiel prédit de la manière suivante ses malheurs et sa ruine totale :

« Parce que Tyr a dit de Jérusalem avec

des cris de joie : Les portes de cette ville, si pleines de peuples, sont brisées. Ses peuples viennent à moi ; je m'agrandirai ; elle est déserte.

« Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Voilà que je viens sur toi, ô Tyr ! et je ferai monter contre toi plusieurs peuples, comme monte la mer avec ses flots.

« Et ils détruiront les murs de Tyr, et ils abattront ses tours : j'en raclerai jusqu'à la poussière, et je la rendrai comme une pierre luisante et toute nue.

« Et elle sera, au milieu de la mer, un lieu à sécher les filets, parce que c'est moi qui ai parlé, dit le Seigneur Dieu ; et elle sera livrée aux nations pour être pillée.

« Ses filles aussi, qui sont dans les champs, seront passées au fil de l'épée, et elles sauront que je suis le Seigneur.

« Voici ce que dit le Seigneur : J'amènerai du septentrion à Tyr Nabuchodonosor, roi de Babylone ; je l'amènerai avec des chevaux, des chariots de guerre, de la cavalerie et de grandes troupes, et un peuple nombreux.

« Il tuera par le fer tes filles qui sont dans les champs ; il t'environnera de forts et de retranchements, et il lèvera le bouclier contre toi.

" Il dressera contre tes murs ses mantelets et ses béliers, et il détruira tes tours par ses armes.

....

" Le pavé de tes rues sera foulé par les pieds de ses chevaux ; ton peuple sera immolé par le glaive ; tes nobles statues seront renversées.

" Ils dévasteront tes richesses ; ils pilleront tes marchandises ; ils renverseront tes murailles ; ils ruineront tes maisons magnifiques, et ils jetteront au milieu des eaux tes marbres, tes bois et jusqu'à ta poussière.

" Je ferai cesser tous tes concerts ; on n'entendra plus le son de tes harpes.

" Je te rendrai comme une pierre lissée, et tu deviendras un lieu à sécher les filets, et tu ne seras plus rebâtie avec la même magnificence.

" Voilà ce que dit le Seigneur : Les îles ne trembleront pas au bruit de ta chute, et aux gémissements de ceux qui seront tués au milieu de tes murs.

" Tous les princes de la mer descendront de leurs trônes ; ils quitteront leurs habillements d'horreur........

" Et se lamentant sur toi, ils diront : Comment as-tu péri, toi qui habitais dans la mer,

ville superbe ! toi qui étais si forte au milieu des eaux, avec tes habitants que redoutait tout l'univers ! "

Le voyant avait parlé ; sa parole devait avoir son accomplissement. Il passa donc, au temps marqué, celui qui ne menace jamais en vain, et dont le nom est la puissance même ; et, de son souffle destructeur, il balaya la coupable Tyr, comme le vent emporte la poussière des champs. Ses *maisons magnifiques furent ruinées*, ses immenses richesses *dévastées*, et ses *luxueuses marchandises* pillées. La mer engouffra ses *marbres orgueilleux* et ses *bois dorés ;* il n'y eut pas jusqu'à sa *poussière* qui n'y fût engloutie. Comme une *pierre lissée*, elle devint *un lieu à sécher les filets du pêcheur.* Terrible exemple de la vanité des choses humaines ! cette ville, autrefois la maîtresse de la mer, et qui compte au nombre de ses filles Carthage, Utique et Cadix, n'est plus maintenant qu'un monceau de cendres ; à ses superbes palais ont succédé de chétives habitations, et à sa riche population un peuple pauvre et misérable. Quelques ruines informes, qu'on appellerait volontiers des ruines de ruines, gisent à peine çà et là dans le port, dont la petitesse et le mauvais état ne sont que trop à l'unisson avec

le reste : ce sont quelques troncs de colonnes, que le sable couvre à demi, et que baignent, comme l'a prédit le prophète, les eaux de la mer.

En face d'un tel spectacle, où se retrace d'une manière si frappante la fragilité de la grandeur terrestre, et on se souvient de l'exclamation d'Isaïe :

" Qui se serait jamais attendu à voir dans un état si déplorable la somptueuse Tyr, dont les marchands étaient autant de rois ! "

Un mot maintenant, cher ami, sur l'histoire de cette ville, dont le nom n'est pas moins célèbre dans l'Ecriture-Sainte que dans les ouvrages des auteurs profanes. Fondée par une colonie de Sydoniens, Tyr éclipsa bientôt Sidon par ses richesses et l'étendue de son commerce. Sa position était en effet tellement favorable, qu'elle devint, en peu de temps, comme l'entrepôt de toutes les villes commerçantes du monde. Elle fut d'abord bâtie sur le continent ; l'emplacement qu'elle y occupa porte aujourd'hui le nom de *Palæ-Tyr*, l'ancienne Tyr ; et on y voit encore quelques ruines. Lorsque Nabuchodonosor, roi de Babylone, se rua avec ses immenses armées sur la Syrie et la Palestine, Tyr, alors capitale de la confédération phé-

nicienne, fut assiégée par ce prince, qui ne put toutefois s'en rendre maître, qu'après un siége de onze ans, l'an 586 avant Jésus-Christ. Le vainqueur, en y entrant, ne trouva, pour ainsi dire, qu'une ville abandonnée ; car, pendant le long siége qu'ils avaient subi, les Tyriens, s'étant transportés dans une île qui était située à environ 500 pas du continent, y avaient établi leur résidence. Irrité de ce fâcheux désappointement, Nabuchodonosor réduisit la ville en cendres ; la nouvelle prit simplement le nom de Tyr.

Cette éventualité ruina la puissance de Tyr, qui tomba successivement ensuite sous la dépendance des Babyloniens et des Perses. Alexandre s'en empara plus tard, après un siége de sept mois ; ce qu'il ne put exécuter qu'au moyen d'une chaussée, qui remplit l'espace séparant la ville de la terre ferme. Une fois prise, elle fut pillée, saccagée et entièrement anéantie. (1)

Rien n'égale, suivant les prophètes, l'activité qui régnait dans les ports de Tyr. Le prophète Ezéchiel surtout donne un compte détaillé non-seulement des pays avec lesquels Tyr

(1) Voyez à la fin, note B, les détails de ce siége.

était en relation commerciale, mais encore des divers produits que chacun d'eux apportait sur ses marchés. Les étrangers y affluaient, attirés les uns par l'appât du gain, et les autres par la beauté de son climat, l'un des plus beaux du monde ; située sur un rivage délicieux, cette ville n'avait rien à redouter des vents froids du nord, dont de hautes montagnes la défendaient. Son port était vaste et magnifique ; il était formé de deux grandes môles qui, comme deux bras, s'avançaient dans la mer, et empêchaient la tempête de s'y glisser.

Sa proximité de la tribu d'Aser, dont la frontière s'étendait jusqu'à ses murs, amena entre les Hébreux et les Tyriens un échange de rapports également avantageux aux deux nations. Aussi vit-on son roi Hiram envoyer des ambassadeurs à Salomon, pour lui offrir tous les matériaux nécessaires à la construction du temple de Jérusalem, et des ouvriers habiles, capables d'en diriger les travaux. Hiram envoya encore à ce prince des vaisseaux et des matelots expérimentés pour faire le voyage d'Ophir. Salomon, en retour, lui abandonna le domaine de vingt villes dans le pays de Cabul[1], et lui accorda en sus de grands droits et de grands priviléges dans les ports d'Elath et d'Asiongaber, situés sur le golfe Elanitique.

Qu'on juge des richesses de cette ville par le luxe de ses vaisseaux ; on y fesait entrer, comme nous l'apprend Ezéchiel, outre le sapin de Sanir et le chêne du Bazan, le cèdre du Liban, l'ivoire des Indes et des bois précieux d'Italie. Les voiles en étaient de fin lin d'Egypte, tissu en broderie, et les pavillons décorés d'hyacinthe et de pourpre. Sidon et Arad fournissaient à Tyr ses meilleurs rameurs ; mais le rang de pilote était réservé à ses habitants. Elle recrutait ses troupes à l'étranger ; les Perses, les Lydiens, et même les Lybiens composaient les armées destinées à défendre ses murailles et son territoire. Une si grande prospérité devait avoir un terme ; les prophètes le prédirent : à dater de sa prise par Alexandre, cette ville déchut rapidement de sa première splendeur. La nouvelle capitale de la Basse-Egypte donna le coup de mort à son commerce jusque-là si étendu ; non-seulement Alexandrie lui en enleva une grande partie, mais encore détacha une portion de sa population, qu'elle attira par l'appât des richesses et des priviléges.

Tyr tomba, avec toute la Syrie, entre les mains des Romains commandés par Pompée ; Adrien en fit plus tard une métropole. Elle fut prise et reprise plusieurs fois du temps des

Croisades. Elle faillit devenir, en 1188, sous Baudouin II, la proie du cruel Saladin, qui, après avoir pris Jérusalem sur les Chrétiens, était venu l'assiéger avec une puissante armée; mais le courage de son commandant, le marquis de Montferrat, que les ennemis menacèrent de la mort de son frère, alors leur captif, s'il ne se rendait, sauva la place. Elle fut, dans le treizième siècle, abandonnée par ses habitants, qui, effrayés des barbares traitements exercés par les Sarrazins contre St. Jean-d'Acre, dont ils s'étaient emparés en 1291, s'embarquèrent tous dans une seule nuit, avec l'espoir de trouver ailleurs une sûreté que leurs remparts ne leur offraient plus. Les infidèles déchargèrent leur fureur sur la ville ; ils la brûlèrent, la détruisirent, et la réduisirent dans le pitoyable état où elle est encore aujourd'hui.

La population actuelle de Sour est peu considérable ; elle s'élève à quinze cents habitants environ, dont 500 Catholiques du rit grec, 40 Maronites aussi catholiques, et 1000 *Mitualis.* (1)

---

(1) Les *Mitualis*, qui forment le tiers environ de la populaton du Bas-Liban, sont des Mahométans de la secte d'Ali, dominante en Perse. Ils ne mangent ni ne boivent avec les sectateurs d'une autre religion que la leur, et brisent le verre ou le plat qui a servi à l'étranger.

Après le déjeûner, où tout fut à l'unisson avec le dîner de la veille, nous prîmes congé de notre hospitalier Levantin. Nous aurions été tentés de lui donner, avant de partir, un conseil d'ami, celui de prendre à son service, dans le cas de sa promotion au grade d'agent consulaire, un cuisinier en état de répondre, par sa science culinaire, aux exigences des gastronomes français que le hasard pourrait lui amener comme commensaux ; mais le conseil était par trop délicat, pour ne rien dire de plus, pour oser le lui donner.

Le pays entre Sour et Saïda est jonché des ruines des villes et des villages qui jadis embellissaient cette contrée, alors si belle, et aujourd'hui si triste, si désolée. Sur le milieu du jour, nous fîmes halte près d'une fontaine aux eaux limpides et abondantes, pour y prendre la pitance du voyageur ; mais cette pitance fut on ne peut plus modeste : l'épuisement de nos provisions nous força, bon gré mal gré, de nous contenter de quelques figues sèches, que nous achetâmes d'une famille stationnée dans le voisinage, et de pain arabe, pain affreux, s'il en fût jamais, et dont la vue offre à elle seule matière à ample mortification. Nos Arabes, plus heureux que nous, s'étant procuré du

lait, s'apprêtèrent à faire grand gala. Mais ils manquaient de cuillers ; pour y suppléer, ils eurent recours à leur pain, qu'ils replièrent sur lui-même, chose qui leur fut assez facile, à cause de sa forme ordinaire, qui est celle d'une crêpe, et réussirent par-là à en faire une espèce de cornet, dont ils se servirent ensuite, pour avaler leur *nectar*, qu'ils eurent bientôt expédié.

En cotoyant le rivage, nous atteignîmes le Léontès ou Eleuthère, que nous traversâmes à gué ; cette rivière coule du Liban, et va se jeter dans la mer à une lieue et demie de Tyr, dont elle sépare le territoire d'avec celui de Sidon. Elle peut avoir soixante pas de large ; ce fut jusque-là que Jonathas, frère de Judas Machabée, accompagna le roi d'Egypte, Philométor, et qu'il poursuivit les généraux de Démétrius. Près de l'embouchure de ce fleuve était bâtie l'ancienne Antarade, appelée *Tortose* par les modernes. On aperçoit tout vis-à-vis l'île *Arade*, où se trouvait autrefois une ville du même nom.

De là à Sarepta la distance n'est pas très-grande ; cette ville, la dernière de la tribu d'Aser, est célèbre par les deux miracles qu'y opéra le prophète Elie, en faveur d'une pauvre

veuve, qui l'y avait reçu dans sa maison. Le premier de ces miracles fut la multiplication du peu de farine et d'huile qui lui restait, et dont elle se nourrit, avec son fils et le prophète, pendant les trois mois et demi que dura la famine qui désolait toute la Syrie ; le second fut la résurrection de son fils, qui était mort pendant que le prophète demeurait chez elle. *Sarphant*, l'ancienne *Sarepta*, se compose maintenant de quelques maisons jetées çà et là sur le versant d'une montagne, à quelque distance du rivage.

Il était quatre heures, quand nous pénétrâmes dans Saïda, où, comme à Jaffa, nous allâmes descendre au couvent de Terre-Sainte. La position de cette ville est charmante ; sise sur une éminence qui s'avance dans la mer du côté du nord, elle est l'entrée d'une campagne riante, qu'entourent les montagnes du Liban. Quoique moins fameuse que Tyr, Sidon a toutefois mieux su que cette ville parer les coups de l'infortune ; elle est encore aujourd'hui de grandeur médiocre. Le commerce y est assez étendu ; les Français y ont un consul. Les Grecs-unis et les Maronites du Liban y sont assez nombreux ; on y compte cent quarante Latins sous la direction des Franciscains.

Sidon, bâtie par le fils aîné de Chanaan, dont

elle porte le nom, est célèbre dans l'Ecriture. Du temps de Moïse, elle était la capitale de la Phénicie, dont le domaine s'étendait jusqu'à Péluse. Ses habitants ont l'honneur d'avoir été les premiers marins que l'on connaisse. Après avoir successivement appartenu aux Babyloniens, aux Perses, aux Grecs et aux Egyptiens, cette ville passa enfin au pouvoir des Romains, vers l'an 66 de l'ère chrétienne. Comme St. Jean-d'Acre et Sour, Saïda éprouva plusieurs revers de fortune pendant les guerres saintes ; elle fut prise et reprise plusieurs fois. St. Louis s'en empara, et la restaura en 1250. Ce fut dans le voisinage de cette ville que ce monarque, plus grand encore par l'ardeur de sa charité que glorieux par le succès de ses armes, donna un exemple admirable de charité, en chargeant sur ses épaules royales les corps de plusieurs de ses soldats, qui avaient trouvé la mort en combattant pour la foi. Jaffa avait déjà été témoin d'un trait aussi frappant d'héroïsme chrétien.

Une quarantaine de chevaux arabes avaient fixé mes regards, au moment que nous étions entrés dans la cour du couvent, où ils étaient attachés. Ces chevaux, comme nous l'apprîmes sur les lieux, appartiennent à l'émir Beschir,

Ce despote de la montagne est aujourd'hui en exil ; c'est la juste récompense de sa trahison et de sa cruauté. Agé d'environ soixante-et-dix ans, ce prince passe daus le Liban pour un homme sans foi, sans parole. Vrai tyran, il a causé la ruine de la montagne par les exactions qu'il a fait peser sur ses habitants, pendant les quarante années qu'il en a été gouverneur ; non-seulement il tirait d'eux la somme qu'il s'était engagé à payer à Méhémet-Ali, pour le fermage du pays qu'il gouvernait en son nom, mais encore il trouvait moyen d'en arracher pour lui-même 6000 bourses (750,000 francs). Le Liban n'a, pendant long-temps, retenti que des plaintes qu'excitait une semblable oppression. Chrétien avec les Chrétiens, musulman avec les Musulmans, druse avec les Druses, Beschir, pour mieux dérouter ses bons montagnards, fesait bâtir à la fois et des églises et des mosquées.

L'anecdote suivante fera voir qu'elle est l'idée qu'on s'est formée dans le Liban de la croyance religieuse de ce prince, dont les malheurs ont eu tant de retentissement en Europe. Un Maronite et un Musulman étaient partis ensemble de leur village pour aller porter à l'émir leur récolte d'olives. Chemin fesant, ils s'entrete-

naient de l'énormité des impôts qui pesaient sur eux. Jusque-là nos deux voyageurs furent parfaitement d'accord ; mais ils divergèrent bien vîte d'opinion, lorsqu'ils abordèrent le chapitre de la religion de l'émir. " Quoique le prince soit chrétien, dit le Chrétien, il n'en traite pas mieux pour tout cela les enfants de l'Evangile que les sectateurs de Mahomet. " " Dans quel pays de la terre as-tu pu voir, répondit le Mahométan, avec un air superbe, un giaour chef des Musulmans ? Tant que le soleil brillera au ciel, que la mer ne sera pas desséchée et que la chaîne du Liban ne changera pas de place, on ne pourra voir une chose semblable : l'émir Beschir est musulman ; personne n'observe le jeûne du ramadan plus rigoureusement que le prince de la montagne. Ne lui as-tu pas entendu souvent prononcer ces paroles qui renferment le dogme fondamental de notre foi : *Là illaha oua Mohammed, vesoul Allah !* (Dieu seul est Dieu, et Mahomet est son prophète) ?

" Tu mens ! dit le Maronite indigné ; l'émir Beschir est chrétien ! il appartient, comme tous les Maronites, à la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine. J'ai vu le prince assister, dans la chapelle de son palais, au divin sacrifice de la messe. "

Le Musulman offensé donne un grand coup de bâton sur la tête du Maronite ; celui-ci prend son adversaire par la gorge, et l'aurait tué, sans un Druse qui arriva vers eux au moment du combat, et les sépara.

" Quel est le sujet de votre querelle ? " demanda le Druse. On lui dit ce qui venait de se passer.

" Vous êtes fous tous les deux ! répliqua le Druse avec un sourire de pitié ; l'émir Beschir n'a pas d'autre religion que celle des Druses. On ne trouverait pas dans tout le Liban, ni chez nos frères de Haouran, un *akal* (initié) plus instruit que le prince de la montagne dans la connaissance des mystères de notre culte. "

Les trois montagnards convinrent d'aller demander au premier secrétaire de l'émir quelle était la véritable religion du prince. Lorsque le secrétaire les eut entendus tous trois, il ordonna à son kavas de les saisir, et d'administrer à chacun deux cents coups de bâton sur la plante des pieds. Le Musulman, le Maronite et le Druse furent ensuite prévenus qu'on les pendrait à la porte de leur cabane, s'ils se permettaient encore une fois de parler de la religion du prince de la montagne. (1)

(1) M. B. Poujoulat.

Beschir était gouverneur du Liban pour Méhémet-Ali, dont il avait, lors de l'entrée des Egyptiens en Syrie, épousé chaudement les intérêts, lorsque la Porte, appuyée du canon anglais, voulut, en 1840, en reconquérir la propriété. On sonda adroitement l'émir, et l'émir ne parut pas incorruptible. On lui fit des promesses ; on lui offrit les plus brillants avantages pour lui et sa famille, s'il voulait se séparer de Méhémet, pour embrasser le parti du sultan. Cette tactique eut un plein succès : d'après une convention prise avec les agents du gouvernement anglais, le prince devait déserter secrètement la montagne, et aller se livrer aux officiers de la flotte anglaise stationnée à Saïda. M. Costin, agent consulaire pour la France dans cette dernière ville, instruit par l'expérience des périls qu'allait courir l'émir, en s'abandonnant ainsi à la discrétion des auxiliaires de la Porte, s'avança à sa rencontre, et essaya de le détourner d'un projet qu'il jugeait contraire à ses intérêts. Beschir, sorti comme d'un profond sommeil, comprit, en effet, tout ce que sa démarche pouvait avoir de fatal pour sa liberté, qu'il allait mettre en jeu : “ Mais comment reculer, repartit-il au consul, après m'être tant avancé ? Ibrahim-Pacha est informé de

ma conduite ; il ne verra plus en moi qu'un sujet à fidélité vacillante ; j'ai donc tout lieu d'appréhender, en retournant à Déer-el-Kamer, tout le poids de son terrible ressentiment. Les Anglais, me. dites-vous, sont astucieux, perfides, et leur but, en m'attirant à leur bord, serait de me constituer leur prisonnier. Quoiqu'il en puisse être de ces noires prévisions, j'aime pourtant à me bercer de l'idée qu'ils me traiteront en ami, et non en ennemi. La confiance avec laquelle je me livrerai à leur discrétion, me sera, je l'espère, un droit acquis à leur bienveillante générosité." Et là-dessus, il se rend à bord du vaisseau monté par le commandant de la flotte anglaise. D'abord on l'accueille avec tous les égards dûs à son haut rang, et on s'empresse de faire à ses yeux explosion des attentions les plus marquées ; mais bientôt après, on lui notifie que des ordres, partis des autorités supérieures, enjoignent de l'arrêter et de le faire prisonnier. En conséquence, il est saisi, et incontinent mené à Stamboul (Constantinople), d'où l'on a fini, après l'avoir flatté, pendant une dixaine d'années, de l'espoir d'être rendu à sa famille, par l'exiler dans une des provinces de l'empire (1). Son

(1) Les feuilles d'Europe nous apprennent que ce prince a été rendu, l'année dernière, à la liberté.

fils vient de renoncer au chistianisme, pour épouser une Musulmane, qui n'a consenti qu'à ce prix à lui donner sa main. Cet acte d'apostasie n'a pas peu ajouté, dit-on, à la somme des douleurs de ce père infortuné. Sa foi, qui semble s'être épurée sous le pressoir de l'angoisse, lui a fait répudier comme son fils l'auteur d'une telle infamie ; il l'a même ignominieusement chassé de sa présence. Puisse ce prince reconnaître enfin dans cette masse de maux, la main de Dieu, le châtiant des avanies dont il a, pendant si long-temps, écrasé les malheureux peuples de la montagne !

Adieu



LETTRE XXXIV.

Beyrout, 3 avril 1845.

(Suite de la précédente.)

Cher Alfred,

A quelque distance de la ville, vers l'est, est située la demeure de la célèbre lady Hester Stanhope, la sultane de Palmyre, l'ancienne idole du désert ; cette grande renommée, que les siècles futurs confondront avec les fabuleuses célébrités des contes de fées, est morte depuis quelques années (1839) à Djoun, lieu de sa retraite. M. de Lamartine, dans son voyage en Syrie, a eu l'honneur de lui être présenté ; mais on regrette, pour la réputation de cet illustre écrivain, qu'en retraçant les

idées de cette femme excentrique touchant la régénération future de l'humanité par le Messie-Roi, dont elle prédisait l'apparition prochaine, il ait paru les épouser, ou, du moins, ne les pas désapprouver suffisamment (1). Ce n'est pourtant pas là ce qu'on avait lieu d'attendre de cet homme. L'Orient, où sa foi devait comme se rajeunir, et prendre un nouvel essor, en est devenu, au contraire, le tombeau ; il y était entré chrétien ; il en est sorti déiste. Les idées sur la nécessité d'un progrès dans le dogme, comme dans la discipline de l'Eglise, qu'il en a rapportées, sont loin, certes, de lui faire honneur ; aussi absurdes qu'elles sont étranges, elles ont terni cette gloire que lui avaient acquise, à juste titre, et la religion forte et la piété tendre dont ses productions littéraires avaient été jusqu'alors empreintes. Livré à ses propres inspirations, ce beau génie poétique, le plus beau de son siècle, a cessé de plus rien concevoir de divin ; sa verve s'est refroidie ; et, au lieu de subjuguer, comme auparavant, sa lyre ne rend plus que des sons

(1) Lady Hester destinait au Messie, pour son entrée dans Jérusalem, une belle jument blanche, *issue d'une race dont la branche remontait aux chevaux de Salomon*. Elle survécut à cette bête, qui fut frappée d'une maladie mortelle. N'ayant pas le courage de la voir souffrir, elle la fit tuer par un de ses domestiques.

faibles et sans onction. Son action n'atteint plus que l'esprit ; le cœur y reste maintenant insensible. Tant il est vrai que la religion a seule le secret comme la puissance de toucher et de remuer.

Tu ne seras pas probablement fâché, cher ami, qu'avant de passer outre, je m'arrête quelques instants, pour t'entretenir de lady Hester Stanhope, cette femme, au caractère anomal, s'il en fût jamais, et dont la célébrité a, pendant tant d'années, attiré et fixé l'attention des voyageurs européens en Orient. Voici, en peu de mots, son histoire.

Nièce du fameux Pitt, la gloire du parlement anglais, lady Hester fut élevée dans le cabinet de son oncle, où elle fut en quelque sorte, bercée au milieu des grandes questions qui agitaient alors l'Europe, et qui lui inspirèrent les vastes pensées d'un homme, et cette exaltation d'esprit qui ne lui permit plus de voir comme les autres personnes de son sexe. A la mort de Pitt, elle était encore jeune. Noble autant qu'un roi, et plus riche que plus d'un roi, elle fut recherchée par les meilleurs partis d'Angleterre ; mais elle les refusa tous. Son dessein était arrêté ; après avoir parcouru les diverses capitales de l'Europe, toujours sous le

poids d'une préoccupation mystérieuse, dont elle seule avait le secret, elle s'embarqua un jour pour l'Orient, pour ne plus jamais revoir sa patrie. Elle passa d'abord à Smyrne, où l'attendait une peste affreuse, qui l'atteignit, et faillit la tuer avec tous ses rêves. Constantinople lui fit oublier les chagrins qu'elle avait éprouvés dès son début en Orient ; tout lui sourit dans cette ville des sultans. Par une distinction peut-être unique dans les fastes de l'Islamisme, les portes du sérail lui furent ouvertes, et elle y fut accueillie avec respect par les sultanes qui lui prodiguèrent des fêtes.

Elle n'était pas venue à Stamboul pour y chercher la vie d'une cour ; fatiguée de tant d'honneurs et de pompes, elle songea bientôt à s'y soustraire, pour porter ailleurs ses pas aventuriers. Munie d'un firman du Grand-Seigneur, elle disparut, emportant avec elle des valeurs immenses en bijoux, en présents et en or monnayé. Mais tout cela périt dans une tempête ; et elle-même aurait inévitablement subi le même sort, sans un débri du vaisseau, auquel elle eut le bonheur de s'attacher dans le naufrage, et qui la jeta sur une île déserte, où elle passa un jour entier, abandonnée et mourante de besoins. Elle dut son salut à un

pêcheur que le hazard avait mené en ce lieu, et qui, touché de son état, la recueillit et la conduisit à Rhodes.

Ce n'était que le premier acte d'une existence aventureuse. De retour à Malte, elle prit ses mesures pour revoir, malgré toutes les répugnances qu'elle en ressentait, la Grande-Bretagne, où une affaire importante la rappelait, celle de recueillir l'immense fortune qu'elle y possédait. Au bout de quelques semaines, elle était de nouveau en route pour l'Orient. Après un court séjour à Laodicée, où elle avait déjà atteri une fois, elle gagna le Liban, qu'elle choisit pour sa patrie adoptive, et qu'elle n'a plus quitté depuis.

Mais avant de fixer sa demeure dans la montagne, lady Hester parcourut non-seulement toute la chaîne du Liban, mais elle s'avança même au milieu du sable du désert : Damas, Jérusalem, Homs et Palmyre reçurent sa visite. Frappés de la dignité de son regard, et de la grandeur de ses traits, les cheyks de Palmyre la reçurent comme une autre Zénobie. Dans l'admiration où les avait jetés sa présence, ils lui firent de grandes solennités, et allèrent jusqu'à la proclamer *reine de Palmyre*. Pendant le séjour qu'elle fit au milieu des ruines

de cette ville, les Arabes, qui y étaient accourus de tous côtés, au nombre de trente mille, pour la saluer, ne cessèrent de passer d'une fête à une autre. Trop généreuse pour se montrer insensible à une telle manifestation de respect et d'affection, notre héroïne voulut marquer par des bienfaits son passage par ces lieux : elle dota des fiancées, célébra leurs mariages, et prodigua les piastres espagnoles aux cheyks du désert, qui, aujourd'hui encore, les font voir avec orgueil aux voyageurs, en ajoutant qu'elles viennent de *leur reine*. Les cheyks voulurent, à leur tour, faire écho à cette explosion de munificence : ils lui délivrèrent des firmans, autorisant tout Européen, protégé par elle, à venir visiter les ruines de Palmyre, et à y séjourner aussi long-temps qu'il le jugerait bon, sans crainte d'être molesté, à condition toutefois qu'il s'engagerait à leur payer un tribut de mille piastres (200 francs).

Au retour de cette excursion, lady Hester choisit la retraite où elle a terminé sa carrière, dans une solitude presque inaccessible, sur un des sommets abrupts du Liban, à quelque distance de Saïda. Les restes d'un couvent du village de Djoun lui avaient semblé répondre à ses vues ; elle en fit la demande aux pachas

d'Acre, Soliman et Abdallah, qui les lui concédèrent sans peine ; elle y fit son établissement. Elle y construisit plusieurs maisons, dans le genre des fortifications du moyen âge, qu'elle meubla splendidement, et y créa un jardin artificiel, où elle sut réunir tous les charmes imaginables ; l'Orient ne vit jamais rien de plus beau. C'est là que lady Hester passa plusieurs années, entourée d'un grand nombre de drogmans et d'une suite nombreuse de femmes et d'esclaves noires ; elle y vécut en reine, entretenant des rapports d'amitié avec tous les souverains et les cheyks arabes des pays environnants.

Toutes ces jouissances ne la rendirent pourtant pas insensible aux maux de l'infortuné. Seconde providence pour les peuplades au milieu desquelles elle avait fixé son séjour, elle devint l'unique ressource d'un grand nombre de familles ruinées par la guerre allumée entre le sultan et Méhémet-Ali, au sujet de l'occupation de la Syrie. Son palais se transforma soudain en un asile ; les pauvres y trouvaient de la nourriture, et les malades avec les blessés un hospice, où tous les soins néessaires leur étaient généreusement prodigués. Ses revenus cependant étaient assez faibles : ils se bor-

naient à une allocation que lui avait accordée George III, en considération des services rendus à l'Angleterre par son oncle. Cette allocation n'ayant pu suffire aux dépenses qu'elle avait faites en 1832, elle fut contrainte, pour ne pas discontinuer son œuvre de miséricorde, d'avoir recours à des emprunts. Il y avait là de quoi humilier une âme comme la sienne, élevée au contact des grandeurs et au sein de l'opulence ; elle ne dédaigna pas toutefois de descendre jusque-là ; naturellement compatissante, elle aima mieux employer ce moyen, si propre à froisser son orgueil, que de laisser mourir de faim les infortunés montagnards dont elle avait adopté la patrie, et qu'elle regardait comme ses frères. (1)

Après cette digression sur le compte de la fée du désert, je me hâte de reprendre le fil de mon journal. Nous ne devions être qu'un instant à Saïda, notre but étant d'atteindre, le plus tôt possible, Beyrout, où, pour plus d'une raison, il nous tardait de nous rendre. Aussi

---

(1) Peu de mois avant sa mort, la reine Victoria lui retira sa pension ; elle écrivit, à cette occasion, plusieurs lettres qu'on ne sera pas fâché de voir reproduites ici, puisqu'elles font connaître le caractère de cette femme extraordinaire ; ces lettres furent publiées par le *Morning-Post*, dans le mois de décembre 1838.—(Voyez, à la fin, note C).

en sortîmes-nous dès le lendemain de notre arrivée, après avoir pris congé du bon religieux franciscain, à qui est confiée la congrégation catholique du lieu, laquelle n'est guère nombreuse, et de la part de qui nous avions reçu un si bon accueil. Une fois hors de la ville, nous entrâmes dans un chemin détestable : ce n'étaient que pierres et cailloux, dont les aspérités étaient peu propres à favoriser notre marche. Nous avions à notre droite les hautes montagnes du Liban, sur le versant desquelles se dessinaient plusieurs villages habités par des Maronites catholiques ; leur sommet, élevé comme celui des Alpes, était blanc de neige ; leur flanc, et surtout la plaine située à leur pied, laissaient apercevoir une épaisse forêt d'oliviers, de palmiers, de nopals et de mûriers. Beyrout n'était plus qu'à une petite distance de nous, et nous en distinguïons déjà même clairement les édifices, lorsque voilà que le chemin se sépare en deux ; l'un plus court suit le rivage au milieu des sables mouvants, dont les empiétements sur le sol végétal sont d'un mêtre par année ; tandis que l'autre, plus long, traverse l'épaisse forêt que nous avions découverte de loin. Le plaisir de revoir la nature revêtue de ses beautés, plaisir qui nous avait été refusé

depuis si long-temps, nous fit opter en faveur de ce dernier ; nous nous y engageâmes donc, heureux de nous retrouver dans le sein de la vie, après avoir passé tant de jours dans l'empire de la mort. Nous nagions, en quelque sorte, au milieu d'une mer de mûriers ; déjà chargés de feuilles, ils nous semblaient, ces arbres, la richesse du pays, inviter par la vivacité de leur verdure, le ver à soie à venir s'abattre sur leurs branches, pour y puiser le suc précieux dont il construit son riche tombeau.

Sur les trois heures, le vent, d'assez faible qu'il avait été jusqu'alors, fraîchit tout-à-coup, et devint si impétueux, qu'il nous arrachait, pour ainsi dire, de dessus nos montures, en même temps que le sable, qu'il soulevait et poussait avec violence, nous aveuglait ; c'était une tourmente de la nature de nos tempêtes d'hiver, en Canada. Au bout d'une demi-heure nous franchissions les portes de Beyrout, dont les alentours, si riches et si pittoresques, n'avaient cessé d'exciter en nous le sentiment de l'admiration. L'examen de nos bagages par la douane terminé, nous allâmes descendre à l'hôtel d'Orient, tenu par un nommé B. Spagnole, sarde de nation, où nous fûmes bientôt après joints par plusieurs gentilshommes an-

glais, MM. Golton, Warren et Lewis, frères ; le premier arrivait de Damas, et les trois derniers de Nazareth, où nous les avions laissés. M. le lieutenant Dumoiron et M. Freycinet, nos bons amis, que la maladie, qu'ils avaient faite au Carmel, avait obligés de rester en arrière, se réunirent à nous sur le soir ; cette rencontre mit le comble à notre joie. Partis de Caïpha par mer, ils avaient, le matin du jour suivant, atteint Saïda, où la tempête les avait forcés de relâcher ; et de là, en suivant le littoral, ils étaient arrivés à Beyrout, après avoir eu grandement à souffrir d'une pluie battante, qui les avait surpris en route.

Autant j'avais éprouvé de contentement à revoir ces bons amis sains et saufs, autant, de leur côté, témoignèrent-ils d'humeur gaie à me retrouver sans barbe ; car il faut le confesser : depuis mon départ de Malte jusqu'à Beyrout, où je venais de mettre le pied, j'avais constamment porté la barbe longue ; j'avais suivi, en cela, l'usage des prêtres catholiques d'Orient, qui, généralement parlant, ne se rasent pas.

Beyrout, d'où je t'écris ces lignes, cher ami, quoique assez peu considérable maintenant, a néanmoins joui de quelque célébrité dans l'antiquité. Cette ville, autrefois connue sous le

nom de *Béroth*, est probablement la *Bérotha* dont parle le prophète Ezéchiel, qui la place en Phénicie, au nord de Sidon ; ce qui convient parfaitement à Beyrout d'aujourd'hui. Elle fut prise sur le roi Adarezer par David, qui en enleva une énorme quantité d'airain. Détruite par Diodotes Tryphon, l'an 140 avant Jésus-Christ, elle fut dans la suite rebâtie par les Romains, et obtint le *jus italicum*. Beyrout n'a plus rien de ses magnifiques édifices, élevés par Auguste Agrippa et les autres souverains du pays. Située sur une pointe de terre qui se projette dans la mer, cette ville, le principal port de la Syrie, est assez florissante ; elle est, du côté de la campagne, fortifiée de hautes murailles flanquées de tours, qui en rendent l'approche assez difficile. Ses rues, comme toutes celles des villes orientales, sont étroites, irrégulières et malpropres ; ses bazars sont grands et passablement fournis de soie et d'autres objets de luxe. Le commerce y est prospère, et son port fréquenté par un bon nombre de vaisseaux, qui viennent y trafiquer par échanges. Chaque nation européenne y est représentée par un consul, chargé d'y défendre les droits de ses compatriotes, et de leur donner, au besoin, aide et protection. On y voit plusieurs églises

et mosquées, et un couvent de capucins. Cette ville renferme 10 à 12,000 habitants, pour la plupart Maronites catholiques.

Les Jésuites y ont un établissement, où ils donnent l'éducation primaire à une centaine d'enfants ; le R. P. Planchet en est supérieur. J'allai, dès le lendemain de mon arrivée, lui rendre visite, et lui exhibai une lettre de recommandation de la part du R. P. général, à qui j'ai eu l'honneur d'être présenté à Rome ; après quoi, nous nous entretînmes long-temps sur le Canada et ses heureux habitants. Ce religieux me paraît bien aimable, et je n'ai qu'à me louer de la politesse de ses procédés à mon sujet. Il m'invita à dire la messe dans leur église, et cela pendant tout le temps qu'il me plairait de séjourner dans l'endroit.

J'allai également rendre visite, dans le cours de la matinée, à notre consul, le colonel Rose, qui m'accueillit aussi très-poliment, et me fit l'honneur de m'inviter à dîner chez lui ce jour-là même. C'est un homme plein d'esprit ; il est, dit-on, l'instrument dont se sert l'Angleterre pour fomenter la division parmi les populations de la montagne, qu'elle s'efforce de mettre aux prises les unes avec les autres, afin de pouvoir, à l'ombre de leurs querelles, glis-

ser parmi elles la propagande protestante. On ne doute guère, d'ailleurs, que la politique n'y soit pour quelque chose, le but de l'astucieuse Albion étant probablement de se fortifier dans le pays, afin de s'en emparer tôt ou tard, et de pouvoir par-là y étendre ses comptoirs.

C'est hier, 2 avril, que nous nous sommes dirigés, mon compagnon et moi, du côté du Liban, pour y visiter Antoura, où les Lazaristes ont un collége. Le chemin qui y mène passe, en partie, sur le rivage de la mer, à l'est de la ville. Rien de plus délicieux que ce parage : nous longeâmes, sur notre droite, de riantes campagnes, qui s'étendent jusqu'au pied du Liban, et, sur notre gauche, la mer Méditerranée, dont les vagues écumantes venaient, après s'être déroulées avec fracas les unes sur les autres, expirer sous les pieds de nos coursiers. A quelque distance dans la mer, nous apparaissaient plusieurs vaisseaux de station, au haut desquels flottaient les pavillons des nations auxquelles ils appartiennent : nous y aperçûmes la *Créole*, la corvette de nos amis français, se balançant sur la surface des eaux agitées par la bise du nord. Le chemin, au bout d'une couple d'heures, changea tout-à-coup de nature ; de sablonneux et d'aisé qu'il avait été jusqu'alors,

il devint pierreux et scabreux, surtout dans la partie où il suit le bord de longues falaises, au pied desquelles se dessinent à l'œil d'affreux abîmes, où il ne plonge qu'avec horreur. Une inscription latine, gravée sur le flanc de la montagne, signale que cette voie est due à l'empereur Antonin. On peut encore lire ce qui suit :

Cæsar M.-Aurelius Antoninus
Pius, Felix, Augustus
. . . .
. . . .
Pontifex Maximus
Montibus imminentibus
Lyco flumini cæsis viam dilatavit.

Après avoir franchi ce chemin, long d'environ un quart de lieu, nous descendîmes sur les bords d'une rivière assez large, dont les ondes azurées tombent des montagnes voisines. C'est le Lycus des anciens ; les Arabes l'appellent *Nahar-el-Khell*, le *fleuve des chiens*. Quoique rapide, il n'est pas profond ; je le traversai à gué.

A partir de cettre rivière, la route est toujours ascendante ; ce sont des collines, des côteaux et des rochers, qu'on ne parcourt qu'avec peine. Le pays ne présente aucun

champ qu'on puisse cultiver, si ce n'est au bas de la montagne, où abonde le mûrier, dont le produit fait vivre ses habitants.

L'établissement d'Antoura, où nous arrivâmes enfin, après avoir laissé, d'un côté, le palais de l'archevêque maronite, et, de l'autre, plusieurs monastères d'hommes et de femmes, plantés sur le bord d'abîmes sans fond, reconnaît les Jésuites pour fondateurs ; après l'extinction de leur ordre, il passa, comme le reste de leurs biens, entre les mains des Lazaristes, avec l'obligation à ceux-ci, telle qu'exprimée dans le rescrit de Pie VI qui les en met en possession, de perpétuer l'œuvre des missions fondées en Orient par les enfants de St. Ignace. Grâce aux améliorations dues à M. Leroy, mon digne ami d'Alexandrie, cette maison est maintenant en état de loger bon nombre de jeunes Maronites, dont le chiffre s'élève aujourd'hui à quarante-sept ; plusieurs d'entre eux appartiennent à des familles princières de la montagne. L'éducation qu'on y donne se renferme plus particulièrement dans l'enseignement des langues vivantes ; le français, le turc, l'arabe y sont enseignés avec succès. On s'étonne de la facilité avec laquelle la langue française y est parlée. Ce fut un des élèves qui nous fit la

lecture de table pendant le souper ; il s'en acquitta à merveille ; la pureté de son accent et la délicatesse de sa prononciation nous firent, un instant, oublier que nous étions à mille lieues de Paris, dans une région où l'arabe est l'idiôme du vieillard comme de l'enfant.

Le supérieur de la maison est espagnol de naissance ; successeur de M. Leroy dans cette charge, il a hérité de sa bonté et de sa politesse. Dans la longue conversation dont il voulut nous honorer, mon compagnon et moi, je me permis de lui poser maintes questions sur l'état de la montagne et de ses habitants, auxquelles il se fit un devoir de repondre, à-peu-près de la manière suivante : " Les Maronites, me dit-il, sont maintenant bien déchus de leur état primitif ; la foi d'un bon nombre d'entr'eux n'est plus qu'une foi faible et chancelante. Le clergé est ici marié. La pauvreté, où il languit avec une famille souvent nombreuse, l'astreint à des travaux manuels, qui absorbent toute son existence ; aussi croupit-il assez généralement dans une déplorable ignorance. Attaché du matin au soir à la culture d'un champ, qui fournit à peine à des besoins aussitôt renaissants que satisfaits, il se voit, en quelque sorte, forcé, pour y subvenir, de négliger son ministère sacré.

Son incurie pour le lieu saint est souvent révoltante ; c'est parfois une malpropreté à faire bondir le cœur. Deux cents monastères d'hommes et de femmes sont disséminés dans le Liban ; la régularité, du moins dans plusieurs, n'y est pas tout-à-fait exemplaire. Les Pères Jésuites, touchés de l'état de dégradation morale où l'ignorance et les exigences du mariage ont plongé le clergé maronite, ont songé aux moyens les plus propres à l'en tirer ; ça été de fonder à *Gazir*, village situé à trois lieues d'ici, un établissement, où, avec l'autorisation des supérieurs ecclésiastiques de la montagne, ils donnent l'éducation cléricale aux jeunes lévites qui se disposent aux saints ordres. Ces zélés missionnaires, non contents de cette œuvre, destinée à produire des fruits de bénédiction, en ramenant le célibat et la vertu dans le clergé indigène, viennent encore de jeter dans les plaines de Balbec les fondements d'un autre établissement, où ils espèrent réunir six cents enfants, à qui ils enseigneront, avec les principes de la religion, les langues vivantes. Le ciel seul sait tout ce que l'avenir prépare, au moyen de ces établissements, à des populations malheureuses, et abruties sous le joug musulman qui les écrase. Ce même avenir cependant ne nous laisse pas

sans anxiété ; il y a tout à craindre de l'animosité qui s'est manifestée depuis peu entre les Maronites et les Druses. Ces derniers, en contravention à un traité de paix fait avec les premiers, s'étaient, en secret, ligués ensemble contr'eux. Mais le complot ayant été éventé, les Maronites, par prudence, se sont munis à Beyrout d'armes à feu pour se défendre au besoin, et se tiennent prêts à toute éventualité. Nous marchons depuis sur un volcan, dont l'éruption peut, à chaque instant, éclater, et nous engloutir dans ses feux brûlants. Prions ; la prière seule peut détourner de dessus nos têtes le fléau qui nous menace."

Les Maronites et les Druses, dont il est ici question, se partagent, avec les Mitualis, les pentes accessibles et cultivables du Liban ; ce sont comme trois nations, dont chacune a ses usages et ses lois. Les Maronites sont catholiques, et très-attachés à l'Eglise Romaine. Leur origine n'est rien moins que constatée ; à en croire les écrivains de leur nation, leur christianisme daterait des premiers temps de l'Eglise ; ils tireraient leur nom d'un célèbre anachorète, appelé St. Maron, qui vivait à la fin du quatrième siècle, et dont Théodoret a écrit la vie. Ce saint, selon le P. Nacchi, Ma-

ronite lui-même, naquit en Syrie, où il mena la vie des cénobites, conjointement avec plusieurs disciples qui embrassèrent son genre de vie, et dont il fut l'abbé. Après sa mort, qui fut celle d'une âme prédestinée, ses enfants élevèrent un second monastère près du fleuve Oronte ; et, pour le rendre plus recommandable, l'appelèrent du nom de leur père. Parmi les cénobites de ce monastère il y en eut un, appelé Jean, qui, à cause de ses hautes vertus, en fut élu l'abbé, et, en l'honneur de leur saint fondateur dont il rappelait la sainteté, surnommé l'abbé Maron. Ce second abbé se montra le champion de la foi contre les Hérétiques et les Schismatiques de son temps, qu'il combattit glorieusement, et dont il convertit un bon nombre. C'est lui qui fortifia si bien sa nation contre le schisme et l'hérésie, que, depuis sa mort, elle est demeurée seule, dans le Levant, constamment et universellement attachée à la chaire apostolique.

Le P. Besson, dans sa *Syrie-Sainte*, pense à-peu-près de même. M. Daniélo soutient, au contraire, que c'est moins d'un homme que de son christianisme et de sa vertu que le peuple maronite a reçu le nom de *Maronite*, c'est-à-dire de saint. En effet, le mot *Mar* en syriaque

veut dire saint. D'ailleurs, il y avait des hommes nommés *Maron* chez les Maronites, bien longtemps avant cet abbé, dont on parle à tort et à travers, en le fesant tantôt hérétique et tantôt orthodoxe, tantôt ancien, et tantôt moderne.

Le P. Lequien, dans son *Orient-Chrétien*, fait mention d'un Maron, évêque de Tripoly, qui avait évangélisé les Libaniotes dès les premiers jours du christianisme. Les Maronites d'aujourd'hui sont encore voisins de Tripoly et Libaniotes en même temps. Le mot *Maronite* est donc une épithète, un nom de peuple plutôt qu'un nom d'homme ; un nom de nation plutôt qu'un nom d'abbé ou de religieux. Dire en syriaque les Maronites du Liban, c'était dire les Chrétiens, les Fidèles, les *Saints* du Liban. Le mot *Mar* dans le sens de saint reste encore attaché à plusieurs de ses localités ; l'on dit, par exemple, le couvent de *Mar-Antonios*, ou de *St. Antoine*, de *Mar-Elicha*, ou de *St. Elie*.

L'origine des Druses n'est guère plus certaine que celles des Maronites ; c'est pour la science le thème de plus d'une hypothèse, où elle se montre plus ou moins en défaut. Selon les uns, les Druses sont ainsi appelés du pays qu'ils habitent ; selon d'autres, ils descendent

du petit nombre de Croisés qui, après la ruine du royaume chrétien en Orient, allèrent se réfugier dans cette partie du Liban, et s'y fixèrent sous la conduite du comte de *Dreux*, l'un des chefs de l'armée française, de qui ils empruntèrent leur nom. Catholiques quand ils vinrent dans ces lieux, ces guerriers ne tardèrent pas à contracter des alliances avec les filles des villages voisins ; ce fut là le commencement de leur malheur, auquel l'absence de prêtre vint mettre le comble ; privés des enseignements dont leur foi eût eu besoin pour se soutenir, ils oublièrent, à la longue, la doctrine chrétienne, et finirent par cesser d'être Chrétiens, sans toutefois devenir Musulmans.

La religion des Druses a été jusqu'à ce jour un mystère impénétrable ; grâce cependant à ce qu'en a publié, sous l'anonyme, l'un de mes amis, les missionnaires lazaristes d'Alexandrie, quelques jours après mon départ de cette ville, ce mystère est maintenant dévoilé ; des livres tombés entre ses mains, et dont les feuilles se ressentent encore de la fumée du milieu de laquelle elles ont été tirées, ne laissent plus à ce sujet matière au moindre doute ; c'est la révélation complète et du système de religion, et de l'histoire politique de ce peuple.

Les Druses forment une secte tout à part ; ne tenant ni au mahométisme, ni à la secte des Mitualis, ni à celle des Ansariés, ni au judaïsme, leur religion est, en quelque sorte, une spécialité parmi les religions existantes.

Ils habitent la partie la plus méridionale du Liban ; c'est là que les Chrétiens, fidèles à leur foi, se refugiaient de tous les points de la Syrie, et qu'ils luttaient avec avantage contre leurs oppresseurs, les Sarrasins.

L'apparition de ces nouveaux hôtes déplut-elle aux habitants de la montagne ? c'est sur quoi l'histoire garde le plus profond silence. Leur admission parmi eux n'a pas dû être soudaine ; ce n'a dû être que pas à pas qu'ils sont parvenus à couvrir la partie du Liban où ils ont depuis constamment habité.

Ce ne fut que vers la fin du quinzième siècle qu'ils étendirent leurs possessions jusqu'au milieu du pays maronite.

Dans les dernières années du siècle suivant, le sultan Amurat III entreprit de réduire l'une et l'autre nations ; il y réussit ; et, pour ne pas s'exposer à de continuelles guerres dans des montagnes d'un si difficile accès, il leur laissa à toutes deux une partie de leur indépendance ; seulement il établit sur elles un gou-

verneur, à qui il donna le titre de prince, avec droit de jouir de tous les priviléges d'un souverain, à la seule condition de relever de l'empire; et, en qualité de vassal, de payer à la Porte une redevance annuelle. Cet état de choses a duré jusqu'à nos jours. Le prince de la montagne fut d'abord Musulman ; plus tard, on le choisit parmi les Druses ; le fameux Fakar-Eddin, qui vivait dans le dix-septième siècle, appartenait à cette nation. Aussi habile politique que guerrier intrépide, ce prince rendit de grands services à sa patrie ; devenu despote il crut, un instant, avoir assuré un trône à sa famille, et aurait asservi à son empire les Maronites, sans la crainte qu'il eut de se mettre à dos Louis XIV, dont il connaissait le zèle pour le maintien de leurs priviléges religieux.

Mais, sur la fin du dernier siècle, et au commencement de celui-ci, plusieurs familles princières, la plupart mahométanes, qui aspiraient aussi à la souveraineté, embrassèrent le christianisme, et se firent Maronites. De ce nombre fut la famille *Schahab*, d'où est sorti l'émir Beschir, dont la chute, sous le gouvernement égyptien, a entraîné celle de sa nation, qui, depuis quarante ans, était soumise à un

prince tiré de son sein. Deux autres princes chrétiens ont depuis gouverné la montagne ; mais, sans indépendance comme sans autorité, ils n'ont pu rien entreprendre qui tendît à améliorer l'état de ses habitants. Enfin arriva en 1843 le fameux décrêt qui, en créant deux princes, l'un maronite et l'autre druse, et en donnant à celui-ci environ trente mille Chrétiens, doublait les forces des Druses, et diminuait d'autant celles des Maronites (1). Il y avait là de quoi mécontenter le parti chrétien ; livré, pour ainsi dire, à la merci de ses ennemis, il ne prévoit que trop ce qu'il en a à attendre. La guerre est à craindre ; elle est même inévitable. Qui peut dire ce qu'elle est destinée à produire de maux parmi des populations qu'arment de vieilles antipathies et la défense de leurs principes religieux ? (2)

---

(1) La population totale des Druses s'élève à 30,000 âmes, et non à 60,000, comme le prétendent quelques écrivains ; celle des Maronites atteint le chiffre de 200,000 environ.

(2) Mes prévisions n'ont guère tardé à se réaliser ; je n'ai pas eu plus tôt quitté l'Orient, que la guerre s'y est déclarée entre les Maronites et les Druses. Voici ce que m'en écrivait, le 12 novembre 1845, mon ami, M. Plichon, descendu à Beyrout, quelques jours après que nous en fûmes sortis, pour prendre la route de l'Europe : “ Quand je suis entré à Beyrout, la plus grande fermentation régnait dans le Liban. J'ai jugé le moment favorable pour aller y faire les études qui étaient un des buts principaux de mon voyage. Quoique bien fatigué et très-souffrant encore, je n'ai pas hésité à me jeter dans les gorges de ces montagnes, et à aller visiter jusque sur les cîmes les plus inaccessibles les malheureux montagnards, pour leur demander

Je passe maintenant à la religion des Druses. Cette nation est idolâtre, en tant qu'elle rend à certaines créatures les honneurs dûs à la divinité. Elle n'adore cependant pas les idoles, comme on l'a cru jusqu'ici ; elle accorde, il est vrai, de certains honneurs à une image représentant un veau ; mais cette effigie n'est qu'un symbolisme, qu'elle ne prétend pas adorer du culte de latrie. Elle reconnaît l'unité d'un Dieu éternel, tout-puissant, immuable, créateur de toutes choses ; mais elle croit qu'apres la création, il ne s'occupe plus de ses créatures,

---

les causes de l'agitation et chercher le secret de la calmer. J'ai fait le voyage au milieu des plus grands dangers ; sur tous les points de ma route je trouvais des cadavres et d'autres traces sanglantes de l'hostilité armée des deux peuples. J'étais à peine rentré à Beyrout que les hostilités ont commencé sur une grande échelle, et que tous les malheurs dont la presse française a fait retentir le monde ont ensanglanté le Liban. La plupart des campagnes, que j'ai vues verdoyantes et parées de nombreuses plantations d'arbres fruitiers et de mûriers, sont aujourd'hui ravagées, et ne forment plus qu'un désert ; il faudra des siècles pour réparer le dommage causé par la sauvage barbarie des Druses. J'ai quitté la Syrie au moment où un immense incendie éclairait tout le flanc septentrional du Liban."

D'après un relevé authentique des maux causés par cette malheureuse guerre, on a pu constater ce qui suit : Aujourd'hui tout l'espace compris entre Beyrout, Damas et Nazareth, est complètement ravagé : il n'y reste plus ni une église, ni un couvent, ni un collége, ni une maison, pas une cabane, pas un arbre fruitier, pas un cep de vigne de tout ce qui appartenait aux Maronites. Dans les seuls diocèses de Damas, de Chypre, de Beyrout et de Saïda, sept cent cinquante-cinq églises et quarante-huit couvents sont détruits ou brûlés. Vingt-sept districts ont été ravagés. Tous les Maronites, depuis Jérusalem jusqu'à Antioche, ont été désarmés par les Turcs et les Druses avec la plus atroce barbarie. Quant à ces derniers, on s'est contenté de leur enlever un très-petit nombre d'armes ; on leur en a laissé beaucoup plus qu'il ne faut pour les armer trois fois.

et que, pour jouir de son bonheur éternel, il a admis à la participation de la divinité certains êtres, auxquels il a dévolu le gouvernement du monde.

Voici comment les Druses expliquent l'origine du bien et du mal : ils attribuent à Dieu la création de deux esprits, celui de la lumière et celui des ténèbres. La création de l'homme se fit précisément dans l'intervalle qui sépare ces deux esprits. Toutes les créatures douées d'intelligence furent créées à la fois, et, en sortant de la substance des deux esprits, reçurent une égale portion de lumière et de ténèbres.

Ils divinisent la raison, qu'ils regardent comme la première et la plus noble substance du Très-Haut ; ils lui donnent les éloges les plus pompeux, et l'invoquent continuellement ; ils lui adressent même des vœux. Ils lui associent l'âme du monde, principe, suivant eux, du mouvement et de la végétation, qui trouve le principe de son être dans la raison qui la produit en réfléchissant sur elle-même. Le principe du mal ou l'esprit des ténèbres a trouvé dans lui-même le genre d'un autre esprit, qui est l'esprit des *bas-lieux*, ou des lieux infernaux.

Par une conséquence naturelle, les Druses

sont partisans du *fatalisme ;* mais ce fatalisme ils le circonscrivent en de certaines bornes ; c'est ainsi qu'ils accordent à l'homme la faculté de mériter, et qu'ils admettent les œuvres de pénitence comme efficaces.

La foi en la vie future, en ses peines, et en ses récompenses, fait partie de leur symbole ; mais cette vie, selon eux, ne doit commencer qu'à la fin des temps ; pour être conséquents, ils ont dû admettre la métempsycose ou la transmigration des âmes. Ainsi, d'après leur système, depuis la première création, aucune création nouvelle n'a été faite ; l'apparition d'une nouvelle créature dans le monde n'est autre chose qu'un changement de forme opéré en elle. La principale récompense de l'homme vertueux est d'animer après sa mort un corps noble et doué de belles qualités, et de porter un nom fameux et des titres honorables. Le méchant, au contraire, devra se voir enfermé, après sa mort, dans un corps hideux, ignoble, et quelquefois même dans celui d'un animal.

Ils professent un respect singulier pour tous les saints personnages tant de l'ancien que du nouveau testament et pour Notre-Seigneur lui-même ; mais quand on vient à débrouiller le chaos de leurs rêveries, on a bien vîte réussi à

en saisir le véritable motif, qui n'est autre chose que la métempsycose ; ils font promener leur *Hakem*, ou divinité incarnée, dans toute l'étendue des siècles, et lui font habiter tous les beaux génies qu'ils ont produits dans tous les genres. Ils ignorent où il se trouve aujourd'hui ; et cette ignorance est pour eux la source de la plus vive affliction ; ils l'attendent avec plus d'impatience que les malheureux enfants de la dispersion n'attendent le Messie.

Quant à la morale, il est certain que les *Ocquals*, ou sages parmi les Druses, professent la doctrine de Pythagore ; aussi rigides, au point de vue de la moralité, que les disciples de cet ancien philosophe, comme lui ils croient que la vie de l'homme sur la terre doit être exclusivement consacrée à réprimer les passions. Ils ne se doutent cependant pas que leur doctrine soit la sienne ; voilà pourquoi ils chargent leurs livres de textes pris dans l'ancien et le nouveau testament, et même dans l'alcoran, qu'ils adoptent à leur croyance, et qu'ils expliquent suivant les principes qu'ils ont reçus de leurs ancêtres.

La société des Druses est divisée en deux classes, qui, pour la religion, sont entièrement séparées l'une de l'autre ; elles paraissent être

à-peu-près égales en nombre. Les uns s'appellent *Ocquals*, et les autres *Johhals*. Le nom des premiers signifie en arabe *sages*, ou ceux qui marchent selon les principes de la raison. Eux seuls sont initiés à la connaissance des mystères et des dogmes ; eux seuls aussi pratiquent la morale de la secte. Les *Johhals*, en arabe les *ignorants*, vivent dans une ignorance complète de la religion, et ne se soumettent à aucune de ses pratiques et de ses observances. Eviter ce que la bienséance et la coutume ne peuvent autoriser, c'est là toute leur morale. Les deux classes se distinguent l'une de l'autre par la couleur du turban ; celui du Johhal est indifféremment d'une couleur quelconque ; l'Ocqual en porte toujours un blanc ; c'est pour lui le signe de la pureté de ses mœurs.

Les *sages*, il faut le dire à leur louange, sont, sur l'article des mœurs, d'une rigidité étonnante ; on peut même dire qu'à cet égard, ils poussent la délicatesse jusqu'à ses dernières limites : un simple regard, un attouchement peu honnête sont sévèrement prohibés ; plusieurs vivent dans la continence, même dans l'état de mariage. Les femmes parmi eux ne peuvent découvrir leur face qu'en présence de leurs maris, de leus frères, et de leurs en-

fants. Comme les femmes turques, elles se condamnent à un séquestre perpétuel dans leurs appartements, dont personne, pas même un parent, ne peut franchir le seuil. A part un modeste bracelet d'argent, qui est chez elle comme l'anneau conjugal, elles ne peuvent porter aucun ornement ; il leur est même défendu de faire usage d'habits de couleur ; leur robe est invariablement de coton teint en bleu ou en noir.

Les *sages* druses ne pratiquent pas moins religieusement la tempérance que la chasteté. Ils ne satisfont jamais entièrement leur appétit, ne mangent jamais entre les repas, se privent de vin, et, ce qui est extraordinaire pour l'Orient, ils s'interdisent l'usage du tabac. Dans leur assemblée du vendredi soir, ils font en commun une collation composée de pain et de raisins secs. C'est peut-être là le sacrifice de leur culte ; du moins a-t-il une ressemblance frappante avec celui de Pythagore, lequel consistait aussi en pain et en vin, parce que le sacrifice des victimes avec effusion de sang était, selon ce philosophe, indigne de la divinité.

On a accusé les *sages* druses de s'abandonner à des infamies dans leurs assemblées ; mais

pour quiconque connaît bien leurs mœurs, ce n'est là rien moins qu'une noire calomnie ; leurs principes sont trop austères et leur conduite trop en harmonie avec ces principes, pour qu'on puisse donner foi à cette imputation.

Mais il n'en est pas de même des *Johhals ;* indifférents par principe pour toute sorte de religion, ils vivent au gré de leurs désirs et de leurs passions. Les intérêts temporels seuls les attachent à la secte dans laquelle ils sont nés.

Espérons, cher ami, que le Seigneur, touché de l'état d'aveuglement où vivent ces malheureux, daignera leur ouvrir un jour les yeux. Et qui peut dire si ce n'est pas par un dessein marqué de sa providence, qu'il a permis que leurs livres, si long-temps cachés, soient enfin tombés entre les mains des Chrétiens, et que leurs principes aient été mis en évidence ! Accoutumés qu'ils sont à raisonner, leurs *sages* consentiront peut-être, un jour, à entrer dans la voie de la discussion ; et qui sait si une fois instruits et convertis eux-mêmes, ils ne deviendront pas, à leur tour, des instruments de salut pour leurs frères, qu'ils rappelleraient de l'erreur, et feraient passer dans la lumière admirable de la foi, dont ils auraient d'abord eux-mêmes appris à apprécier les beautés et les richesses !

Nous laissâmes Antoura le lendemain, sur les sept heures du matin, pour reprendre la route de Beyrout. Chemin fesant, nous voulûmes aller visiter, à bord de la *Créole*, nos bons officiers, qui nous y attendaient. A onze heures nous *hissions notre pavillon*, c'est-à-dire un mouchoir attaché au bout d'une ombrelle ; c'était le signal convenu de part et d'autre, pour annoncer notre retour de la montagne. Aussitôt une chaloupe se détacha du vaisseau, et vint, avec solennité, nous recevoir au rivage pour nous transporter à son bord. Le commandant en chef, que nous avions déjà eu l'honneur, l'avant-veille, de saluer à Beyrout, nous accueillit fort poliment. Dans le cours de la visite, le lieutenant Dumoiron nous conduisit par le vaisseau, et nous le montra en détail ; la *Créole* est une corvette de vingt-quatre canons ; l'ordre et la propreté y paraissent parfaitement gardés. Au bout d'une heure environ, nous quittions le bord pour retourner à terre, après avoir pressé sur notre cœur les bons amis dont le ciel nous avait ménagé la rencontre. La douleur fut commune, quand nous songeâmes que bientôt un monde entier allait être à jamais jeté entre nous.

Nous retournâmes à la ville, dans la compa-

gnie de trois jeunes aspirants de la *Créole*, avec qui je me rencontrai bien vîte sur le terrain de la polémique. Ces jeunes gens, nourris, dès l'enfance, des plus noires préventions contre l'institut de Loyola, ne voyaient en ses membres que des hommes astucieux, ambitieux, et ne visant à rien moins qu'à l'empire tyrannique de toutes les consciences. Ils allaient, entraînés par la violence de leurs préjugés, jusqu'à les accuser, eux sur le point d'être chassés de France, de dominer, par leur influence, le gouvernement, le roi et ses ministres. On ne pouvait pousser plus loin la prévention ; j'en profitai, pour faire voir à mes jeunes interlocuteurs la malice de leur accusation, et la faiblesse d'une cause qui ne s'étaie que de semblables arguments. Je réussis, à la fin, à leur arracher des aveux honorables à l'ordre dont je m'étais posé le défenseur : ils accordèrent à ses membres un mérite transcendant en science, et des vertus brillantes ; mais ces vertus, ajoutèrent-ils, sont trop éblouissantes pour n'avoir pas besoin de l'obscurité de la retraite. Nous poussâmes la discussion jusqu'à Beyrout, où nous entrâmes entre midi et une heure.

Adieu.

LETTRE XXXV.

Smyrne, Lazaret, 12 avril 1845.

Cher Alfred,

C'est du lazaret de Smyrne, nouveau tartare, où des cerbères nous surveillent nuit et jour, que je t'adresse la présente correspondance. Les stigmates dont elle t'arrivera toute flétrie t'annonceront assez que si des cerbères nous gardent au-dedans, des harpies ne nous ménagent guère au-dehors (1). Mais je laisse ici de côté toute complainte ; je veux, sans perdre de temps, t'entretenir de ce que notre course de Beyrout à Smyrne vient de nous offrir d'intéressant.

---

(1) Il est de règle de percer de part en part, et en plusieurs endroits, les lettres qui sortent du lazaret. Cette mesure est de rigueur ; on veut par-là s'assurer qu'elles ne renferment rien qui soit de nature à communiquer le virus de la peste.

Il était cinq heures du soir, 3 avril, lorsque nous nous rendîmes, mon compagnon et moi, à bord de l'*Imperatore ;* ce superbe vapeur autrichien fait le service entre ces deux dernières villes. Le temps était charmant, et la mer, plane comme une glace, semblait nous annoncer un heureux voyage. Cependant le vent qui, jusque-là, avait été à peine sensible, se mit soudain à fraîchir ; augmentant avec rapidité, il devint bientôt furieux, tempestueux ; et, pour comble d'infortune, il soufflait du nord ; ce qui nous le rendit absolument contraire. Il était huit heures, quand notre pyroscaphe quitta le port, pour prendre la direction de Chypre, où il devait toucher un instant, avant de passer outre. Toute la nuit fut très-mauvaise, et l'agitation de la mer toujours croissante ; de là les secousses incessantes auxquelles nous fûmes en proie, et dont plus que personne j'eus grandement à souffrir. Le lendemain, à dix heures du matin, nous étions en face de Chypre ; mais nous ne pûmes toutefois y descendre, parce que notre vaisseau était sous la loi de la quarantaine. Nous jetâmes l'ancre devant Larnaca. Aperçue de notre bord, cette ville ne nous signala rien qui méritât notre attention ; ses maisons nous parurent assez mesquines ; pas un seul monument n'y brilla à nos yeux. Le pays

d'alentour, à perte de vue, ne présente à l'œil qu'un sol sablonneux, que des montagnes nues, qu'un désert triste et aride. Pendant les quatre longues heures que nous fûmes condamnés à passer dans ces tristes parages, je n'eus guère d'autre occupation que de me nourrir de réminiscences historiques : et il faut dire que l'île que j'avais sous les yeux, m'en fournit assez abondamment.

Chypre est une des plus grandes îles de la Méditerranée. Sa longueur est d'environ cinquante lieues, et sa largeur de quinze à vingt. L'intérieur en est fertile ; la végétation se déclare plus tôt dans les plaines que dans les montagnes, où elle est tardive. A l'exception de quelques points sur la côte, l'air y est généralement salubre. Les neiges, long-temps conservées sur le mont Olympe, aujourd'hui mont de la Ste. Croix, y répandent un froid vif, qui rend plus insupportables les chaleurs de l'été. Le coton y est en grande culture. On y trouve de la térébenthine, des bois de construction et des oranges ; son vin est assez recherché. La capitale de toute l'île est *Nicosia*, où résident le gouverneur et un archevêque grec. Ses murailles, flanquées de treize bastions, furent réparées par les Français, pendant l'expédition d'Egypte. Sous les rois croisés, cette ville ren-

fermait trois cents églises et une population considérable ; il ne lui reste plus rien de son antique splendeur. La population se monte aujourd'hui à 15 ou 16,000 âmes.

Nous laissâmes Larnaca sur les deux heures ; à partir de ce moment jusqu'au lendemain, à sept heures du matin, que nous jetâmes l'ancre devant Rhodes, il ne s'offrit rien qui soit digne de figurer dans ce journal. Rhodes étant comme Larnaca en libre pratique, nous ne pûmes non plus y mettre pied. Il m'eût été cependant bien agréable d'y descendre ; j'eus visité, avec le plus vif intérêt, cette ville, où la foi et le courage qu'elle inspire ont brillé avec tant d'éclat, lorsque ses braves Chevaliers la défendirent contre les ennemis du nom chrétien, qui étaient venus l'assiéger. Les anciennes murailles ont été conservées ; les vainqueurs se sont contentés d'en réparer les brèches.

Rhodes est placée sur le penchant d'une colline, en face de la mer, qui baigne, en partie, le pied de ses murs. Dans une lieue de circonférence, elle présente un mélange agréable de jardins, de minarets, de tours et d'églises. C'est une des villes les mieux bâtiès de cette partie de l'Asie. Les rues en sont larges et garnies de trottoirs ; les maisons régulières et solidement construites. Un grand nombre de celles

qui bordent la rue principale, portent encore les armes des anciens Chevaliers. Le palais du grand-maître sert aujourd'hui de résidence au gouverneur. Rhodes a un assez bon port, à l'entrée duquel, c'est-à-dire, sur le môle qui séparait le port intérieur du grand port, s'élevait autrefois, dit-on, le fameux colosse de bronze, dont la hauteur était de cent trente pieds.

Le fanatisme des Turcs qui habitent la ville est à son comble ; les Chrétiens, comme nous l'apprit un marchand de Constantinople, nommé Crespin, qui en arrivait avec son épouse, et qui allait faire avec nous le voyage de Smyrne, sont forcés de la déserter tous les vendredis, à trois heures du soir ; car c'est à pareille jour et à pareille heure, disent les Mahométans, qu'ils doivent tôt ou tard tenter de s'en emparer. A quelques pas du port est la mosquée, connue sous le nom de *Mosquée de Murat*, sanctuaire en grande vénération dans le pays, où les Croyants vont en pélérinage. Il arrive souvent que les vaisseaux, par respect pour ce lieu de prières, tirent du canon, lorsqu'ils entrent dans le port ou qu'ils en sortent.

A trois heures après midi, notre vapeur quittait la ville, pour se remettre en route. Le Taurus vint bientôt après se dessiner à nos

yeux ; placée dans les hautes régions de l'air, sa cîme était toute blanche des neiges que les siècles y ont amoncelées. Nous longeâmes ensuite les rives escarpées des anciennes provinces de Lydie et de Carie, dont l'aspect n'offre plus à l'œil qu'un sol aride et stérile. De gros oiseaux qui suivaient, depuis quelques heures, la trace du vaisseau, vinrent, un instant, attirer notre attention et la fixer. De temps en temps, ils s'abattaient sur l'eau, et paraissaient en, l'effleurant, y saisir quelques objets, que la distance ne nous permettait pas de reconnaître. Mais le hasard nous l'apprit : un Turc, placé sur le bord du vapeur, jetait à la mer des morceaux de pain ; et quoique ces morceaux de pain fussent très-menus, et qu'ils fussent, en outre, comme perdus dans l'écume de la vague, ils n'échappaient néanmoins pas à leur regard perçant ; se précipiter de l'air, les saisir et les expédier, était pour eux l'affaire d'une seconde. Cette manœuvre habile se continua long-temps ; elle dura jusqu'à ce que la main bienveillante qui distribuait ainsi des faveurs, en eût interrompu le cours.

Plus tard, nous voguïons au milieu des Sporades, passant entre Cos, patrie d'Hippocrate, l'ange de la médecine, et Patmos, où le disciple bien-aimé pénétra les secrets de l'avenir.

L'astre du jour éteignait ses derniers feux dans la mer Egée, lorsque nous doublâmes cette seconde île, qui se présenta à nos yeux sous la forme de trois têtes, assez peu élevées au-dessus du niveau de la mer. Patmos est située non loin de Samos, île autrefois célèbre par sa fertilité, ses tyrans, et surtout par la naissanee de Pythagore. Le bel épisode de Télémaque a éclipsé tout ce que la poésie a pu dire de cette île. Icarie n'en est pas éloignée ; elle est fameuse dans la mythologie par la fable d'Icare, fils de Dédale, qui y périt. Ce jeune homme avait osé s'élancer dans les airs sur des ailes qui n'étaient collées qu'avec de la cire, et n'avait pas songé au malheur auquel l'exposait son indiscrète ambition : la chaleur du soleil, dont il s'était trop approché, contre la recommandation de son père, ayant fondu ce faible lien, il tomba dans la mer, qui prit de lui le nom d'*Icarienne*, et s'y noya.

D'Icarie à Chios la distance fut bien vîte franchie. Cette dernière île, avant l'insurrection grecque, était un second Eden ; mais les guerres de l'indépendance en ont fait une espèce de désert. Les Turcs, après en avoir été chassés, y étant rentrés en 1832, avec des forces formidables, s'en rendirent de nouveau maîtres, en incendièrent la capitale, et

massacrèrent les hommes et les femmes. La population de toute l'île de 110,000 âmes qu'elle était avant cette catastrophe, est réduite aujourd'hui à 14,000 seulement.

Après avoir doublé la pointe septentrionale de Chios, nous entrâmes dans le golfe de Smyrne, dont l'embouchure est assez large. Ce golfe, d'une quinzaine de lieues environ de profondeur sur une largeur d'une couple de lieues, est bordé des deux côtés de hautes montagnes, dont les versants sont stériles, tandis que le pied révèle une assez belle végétation. Après avoir rasé le château qui commande le fond du golfe, nous aperçûmes enfin Smyrne, qui, dans le lointain, nous apparut comme une île sortant de la mer, à cause de sa situation sur un terrain bas et uni.

Notre vapeur était entré dans le port, et y avait jeté l'ancre. Mettre pied à terre eût bien été pour nous le comble du bonheur ; mais nous étions sous la terrible loi de la quarantaine ; elle allait, bon gré mal gré, nous tenir, pendant quinze jours, étroitement écroués dans le lazaret de la ville. Effectivement, un caïque vint le lendemain nous prendre à bord, tous tant que nous étions, et nous conduisit à la maison où le bureau de santé nous avait permis de passer notre temps d'épreuve et de péni-

tence tout à la fois. Mais cette maison, véritable cahutte, sans meubles comme sans commodités, était trop petite pour notre brigade, forte de six personnes, MM. Golton, Warren, Lewis, frères, mon compagnon et moi. Heureusement que M. Crespin vint à notre secours; l'édifice qu'il avait, au moyen des connaissances qu'il a dans la ville, obtenu pour son usage, au taux de vingt-cinq piastres d'Espagne, tandis que notre marché à nous portait que nous en paierions quarante pour notre logement, bien qu'il fût plus étroit que le sien, renfermant plus de pièces qu'il ne lui en fallait, il offrit gracieusement de les partager avec nous. Nous tirâmes au sort ; et le sort décida que j'irais, avec mon jeune compagnon, habiter sous le toit de ce brave Constantinopolitain, dont la politesse et les égards qu'elle inspire sont au-dessus de tout éloge. C'est en lui comme en sa dame le beau savoir-vivre des Français ; aussi le sont-ils l'un et l'autre d'origine.

Un restaurant français, ancien cuisinier de la cour de Russie, s'est chargé de nous fournir ménage et aliments, et tout cela moyennant la somme de quarante piastres (10 francs) par jour pour chacun. La table est commune ; et il faut avouer que si le droit de s'y asseoir coûte cher, la manière, du moins, dont on y est traité,

est véritablement confortable ; c'est une délicatesse et une profusion de mêts qui ont de quoi surprendre ; c'est, dans toute son étendue, le *english comfort.* Et les choses en sont à un tel point, que nous sommes parfois tentés de croire que notre maître d'hôtel a oublié que nous sommes de pauvres pélerins des lieux saints, pour ne voir en nous que des personnages de la hauteur de ceux qu'il a autrefois servis à la cour de St. Pétersbourg, des empereurs et des princes.

Le premier jour de notre réclusion au lazaret fut marqué par la visite de trois Lazaristes, qui, ayant appris que des ecclésiastiques canadiens étaient descendus sur leur terre, s'empressèrent de venir nous souhaiter la bienvenue. Pendant tout le temps que dura cette visite, nous nous tînmes, de part et d'autre, à distance respectueuse, eux, dans la crainte de prendre le virus de la peste, et nous, pour ne pas faire des malheureux ; car, dans le cas d'un contact immédiat avec nous, ils auraient été forcés de partager les ennuis de notre prison. Au moment de nous laisser, ils nous offrirent gracieusement leur maison, où ils nous invitèrent à prendre gîte, une fois en libre pratique ; et ils promirent, pour nous alléger le poids de la quarantaine, de nous faire tenir, en attendant, des journaux religieux d'Europe.

Rien de plus original, cher ami, que la vie qu'on mène au lazaret ; c'est à peindre. Deux argus vous épient jour et nuit. Vous prend-il fantaisie de franchir les bornes assez rétrécies de votre prison ; aussitôt, d'un regard foudroyant, et d'un mouvement du bâton qui leur tient lieu de sceptre, ils vous refoulent bien vîte en arrière. Un ami vient-il vous visiter ; ils n'ont d'autre soin que de vous faire jouer avec lui à l'écarté ; c'est à peine si vous pouvez l'approcher de dix à douze pieds de distance. Enfin, souhaitez-vous, par politesse, lui offrir quelque rafraîchissement ; vous êtes d'abord obligé de le déposer à terre, puis de vous éloigner sans délai, avant qu'on y porte la main. Toutes ces formalités, en apparence si singulières, deviennent cependant tolérables, quand on songe qu'on a par-là réussi, depuis huit ans, à soustraire Smyrne, Constantinople et la Turquie entière à l'épouvantable fléau, sous le glaive meurtrier duquel tombaient, chaque année auparavant, des centaines, des milliers, des centaines mêmes de milliers d'individus, sans qu'aucune puissance humaine pût en arrêter les progrès. C'est à Mahmoud II, père du sultan actuel, que la Turquie est redevable de l'établissement de la quarantaine.

Pour la première fois depuis mon départ de

Québec, je me suis, en arrivant à Smyrne, senti indisposé. Ce dérangement d'équilibre chez moi dans les humeurs, eût été, dans toute autre conjoncture, estimé pure bagatelle ; mais dans celle-ci, la chose m'apparut sous un tout autre aspect : j'avais tout à redouter d'une indisposition dont les symptômes étaient un violent frisson, et une grande douleur de tête ; ce pouvait être un commencement de peste. Heureusement que ce mal n'eut pas de suite ; les soins que me prodigua Mme Crespin, virent bientôt évanouir et la maladie et les craintes qu'elle m'avait d'abord inspirées.

Malheur ici aux paresseux, aux désœuvrés ! car, en quarantaine, paresse et désœuvrement sont synonymes de martyre, de mort ; pour ces sortes de gens les heures sont des jours, les jours des semaines, et les semaines des mois. Afin donc de nous épargner de semblables calculs, nous nous fîmes, mon compagnon et moi, un règlement. Lever à six heures. Après l'oraison et nos autres prières, étude jusqu'à dix heures ; puis le déjeûner. A onze heures et demie ou midi, étude de nouveau, jusqu'à trois heures et demie environ. A cinq heures, dîner· A huit, lecture pendant une couple d'heures ; puis prières et coucher. On comprend qu'un tel genre de vie était de nature à

pouvoir compromettre notre santé, à moins de quelque exercice qui en devînt comme le contrepoids ; voici donc le moyen auquel l'instinct de notre conservation nous fit recourir : nous imaginâmes de nous donner, chaque jour, l'exercice de la paume. Mais il nous fallait un local ; le devant de notre habitation nous en tint lieu ; une balle ; nous eûmes pour la remplacer un bas de laine, roulé en forme de boule ; c'était la propriété de l'un de nos gardiens, qui nous le prêtait au besoin. Nos autres compagnons, eux aussi, pour ne pas souffrir de l'état d'inaction, auquel nous étions tous également condamnés, eurent recours, de leur côté, à divers expédients, pour se donner du mouvement : M. Golton avait adopté une énorme hache, et il s'évertuait à l'agiter violemment dans les airs, tandis que le plus jeune des MM. Lewis, enveloppé par-dessus la tête d'un lourd manteau arabe, fesait, dans cet attirail, des marches forcées, qu'il n'interrompait que lorsqu'elles avaient déterminé chez lui une abondante transpiration. Tous ces expédients, plus ou moins raisonnables, quoique toujours raisonnés, eurent, en définitive, le plus louable résultat ; ils servirent à entretenir en nous la force et la santé.

Dans un lazaret, comme dans une prison, on

s'attaque à tout, pour tâcher de faire diversion à la monotonie à laquelle on y est condamné ; un rien vous y intéresse ; une bagatelle vous y captive de longs instants. Comme de petits enfants, qui ont besoin de s'amuser, on a la tête comme une girouette, et l'œil comme une lunette d'approche, pour tout voir et tout connaître. Nous étions tous ensemble livrés à ce double genre d'occupation si peu dignes, je l'avouerai, de gens raisonnables, lorsque, tout-à-coup, nous apparut, un bon jour, à l'extrémité du cap situé au sud de notre demeure, une troupe d'hommes et de femmes à cheval, que précédait une bande de musiciens, la plupart munis d'instruments, en forme de longs chalumeaux, dont les sons aigus et monotones nous déchiraient les oreilles. Les accidents du terrain leur fesant une loi de défiler devant nous, nous eûmes tout le loisir de les bien voir. La cavalcade des hommes se présenta la première ; elle était composée généralement de jeunes gens proprement et assez élégamment vêtus. Par derrière suivait celle des femmes, dont la figure était cachée sous un *borqaa* blanc, et les épaules sous un *milaych*, ou mantille blanche, qui les couvrait de la tête aux pieds. La troupe tout entière se dirigeait vers Smyrne. C'etait pour nous un mystère ; Mme Crespin, au fait de tous

les usages de l'Orient, où elle est née, nous apprit que c'était une noce turque, et que le cortége, qui venait de passer, allait chercher la fiancée à la ville, d'où il reviendrait bientôt, en grande pompe. En effet, au bout d'une couple d'heures, la troupe reparut, accompagnée, cette fois, de la fiancée dans ses plus beaux atours ; elle était environnée de plusieurs femmes, chargées de lui faire les honneurs de la fête.

Nouvelle terrorifiante ! des brigands, sortis, au nombre d'une soixantaine, de l'île de Samos, viennent de faire irruption sur un des points du littoral du golfe, où ils ont commis des atrocités qui font frémir. Tombés à l'improviste sur un village, où ils se sont introduits de force, ils ont fait main basse sur tous ses habitants, et en ont massacré un bon nombre, sans que ni l'âge, ni le sexe aient pu faire obstacle à leur brutale fureur. Il n'est rien que la soif de l'or ne leur ait fait tenter. Une femme portait aux bras une paire de bracelets ; un de la bande, attiré par l'appât du butin, s'est rué sur elle, et, pour se mettre plus promptement en possession de l'objet de sa cupidité, lui a sans pitié coupé les deux poignets. Mais chose rien moins qu'agréable pour nous, c'est que le théâtre de cette sanglante tragédie n'est qu'à trois heures

de marche de notre lazaret; notre éloignement de la ville, et notre isolement dans un lieu où l'attaque est si facile et la défense si difficile, ne nous laissent donc pas sans inquiétude pour l'avenir ; car qui peut dire si les mêmes brigands ne pensent pas à nous, et s'ils ne se proposent pas de venir nous rendre quelque visite, pour nous exploiter, et nous traiter à leur maniére ? Voilà pourquoi par prudence, et de crainte que rien de semblable ne nous arrive, nous avons sérieusement songé à notre sécurité. Depuis lors, nous barricadons nos deux maisons tous les soirs ; et nos compagnons tiennent, en cas de besoin, leurs armes à feu chargées. Nous nous abandonnons, pour le reste, aux soins de la Providence.

Demain 22, cher ami, est le jour de notre délivrance. Je discontinue, en conséquence, ici ma lettre. Une fois Smyrne vue et connue, je m'empresserai de te passer les impressions que j'aurai recueillies en la parcourant.

Adieu.

Maison des Lazaristes, 23 avril.

Cher Alfred,

Il était huit heures du matin, quand l'officier de santé vint nous donner libre pratique. Nos

liens étaient rompus ; en ce moment, les yeux de nos argus se fermèrent. A neuf heures et demie nous étions à Smyrne, dans l'établissement de MM. les Lazaristes, en qui nous avons trouvé de vrais frères. M. Davier, vénérable vieillard octogénaire, dont la vie s'est consumée tout entière à l'œuvre si pénible des missions, en est le supérieur.

" Les Grecs, sortis du quartier d'Ephèse nommé Smyrna, dit M. de Choiseul, n'avaient bâti que des hameaux au fond du golfe qui depuis a porté le nom de leur première patrie. Alexandre voulut les rassembler, et leur fit construire une ville près la rivière Mélès. Antigone commença cet ouvrage, et Lysimaque le finit.

" Une situation aussi heureuse que celle de Smyrne était digne du fondateur d'Alexandrie, et devait assurer la prospérité de cet établissement ; admise par les villes d'Ionie à partager les avantages de leur confédération, cette ville devint bientôt le centre du commerce de l'Asie-Mineure. Son luxe y attira tous les arts ; elle fut décorée d'édifices superbes, et remplie d'une foule d'étrangers qui venaient l'enrichir des productions de leurs pays, admirer ses murailles, chanter avec ses poètes et s'instruire avec ses philosophes. Un dialecte plus doux prêtait un

nouveau charme à cette éloquence qui paraissait un attribut des Grecs. La beauté du climat semblait influer sur celle des individus, qui offraient aux artistes des modèles, à l'aide desquels ils fesaient connaître au reste du monde la nature et l'art réunis dans leur perfection.

“ Elle était une des villes qui revendiquaient l'honneur d'avoir vu naître Homère ; on montrait sur le bord du Mélès le lieu où Crithéis, sa mère, lui avait donné le jour, et la caverne où il se retirait pour composer ses vers immortels. Un monument, élevé à sa gloire et qui portait son nom, présentait au milieu de la ville de vastes portiques, sous lesquels se rassemblaient les citoyens ; enfin leurs souverains portaient son image, comme s'ils eussent reconnu pour souverain le génie qui les honorait.

“ Smyrne conserva les restes précieux de cette prospérité, jusqu'à l'époque où l'empire eut à lutter contre les barbares ; elle fut prise par les Turcs, reprise par les Grecs, toujours pillée, toujours détruite. Au commencement du treizième siècle, il n'en existait plus que les ruines, et la citadelle qui fut réparée par Jean Comnène mort en 1224 ; cette forteresse ne put résister aux efforts des princes turcs, dont elle fut souvent la résidence, malgré les Che-

valiers de Rhodes qui, saisissant une occasion favorable, parvinrent à y construire un fort et à s'y maintenir ; mais Tamerlan prit en 14 jours cette place que Bajazet bloquait depuis sept ans.

“ Smyrne ne commença à sortir de ses ruines que lorsque les Turcs furent entièrement maîtres de l'empire ; alors sa situation lui rendit les avantages que la guerre lui avait fait perdre : elle redevint l'entrepôt de ces contrées. Ses habitants rassurés abandonnèrent le sommet de la montagne, et bâtirent de nouvelles maisons sur le bord de la mer ; ces constructions modernes ont été faites avec les marbres de tous les monuments anciens, dont il reste à peine des fragments ; et l'on ne retrouve plus que la place du stade et du théâtre. On chercherait en vain à reconnaître les vestiges des fondations, ou quelques pans de murailles qui s'aperçoivent entre la forteresse et l'emplacement de la ville actuelle. ”

Nous avions quelques heures à peine à passer à Smyrne ; pour les mettre à profit, nous sortîmes avec M. Lepavec, vice-supérieur, sur les deux heures après midi, et prîmes la direction de la maison des Sœurs de la Charité, par où nous voulûmes commencer notre visite. Cet établissement est vaste et très-bien tenu ; l'édu-

cation, qui y est sur un bon pied, forme, entre autres choses, les enfants à des ouvrages à l'aiguille, dont on nous montra des échantillons d'un beau fini. On vient d'ajouter à cette maison une nouvelle aîle, qui touche à son achèvement, et qu'on destine à servir de dortoir aux pensionnaires, dont on augmentera par-là considérablement le nombre. Nous ne pûmes qu'admirer le dévouement avec lequel ces dignes filles de St. Vincent se consacrent à l'éducation de la jeunesse, dans un pays qui n'est pas le leur, et au milieu des travaux et des fatigues dont leur ministère de charité est incessamment entouré. Mais St. Paul l'a dit : *Charitas omnia suffert, la charité souffre tout ; omnia sustinet, elle endure tout.*

De la maison des Sœurs, nous nous dirigeâmes vers le mont Pagus, situé à l'est de la ville, qu'il domine. Chemin fesant, nous reconnûmes le palais du gouverneur, édifice en bois, où l'art est plus qu'un défaut, et les casernes, construction immense et assez régulière, qui à elle seule est capable d'abriter quatre mille hommes à la fois. Le cimetière turc, placé sur le premier plan de la montagne, est grand et beau ; le massif de hauts cyprès dans lequel il est comme encaissé, lui donne cette demi-obscurité qui sied si bien au séjour de la mort.

Des pierres tumulaires, chargées de caractères arabes et turcs, y recouvrent des tombes qu'aucune main ne viola jamais. Au nord du cimetière, mais plus haut sur le sommet du Pagus est la forteresse, vers laquelle nous portions notre pensée et nos pas. C'est sur cette partie de la montagne, ou plutôt sur la montagne entière que s'élevait, dans les temps anciens, la capitale l'Ionie, bâtie par Lysimaque. On y retrouve encore les traces de l'amphithéâtre ; mais ce monument a perdu ses portiques, ses arcades, ses colonnades, et les siéges où se plaçait la foule païenne, pour assister aux luttes sanglantes des gladiateurs, ou pour être témoin des victoires des enfants de la foi sur les superstitions du paganisme.

Ce fut dans ce lieu, aujourd'hui muet et désert, qu'un Père de l'Eglise reçut jadis la couronne du martyre, en répandant son sang pour la gloire de Jésus-Christ : c'est Polycarpe, disciple de St. Jean, et évêque de Smyrne, qu'il gouverna avec gloire pendant soixante ans. On croit que c'est lui que l'écrivain sacré de l'apocalypse désigne sous le nom de l'ange de l'église de Smyrne : " Ne craignez rien, lui dit-il, de ce que vous avez à souffrir. Le démon mettra quelques-uns de vous en prison, afin que vous soyez éprouvés, et vous souffrirez pendant dix

jours. Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie."

Arrêté par les ordres du proconsul de Smyrne, sous l'empire de Trajan, Polycarpe fut traîné à l'amphithéâtre, où, en présence d'une foule innombrable de païens, on lui fit subir l'interrogatoire suivant :

—Maudis le Christ ; jure par la fortune des Césars, et je te laisserai aller, lui dit le proconsul.

—Si vous ne savez pas qui je suis, répondit Polycarpe, je le dirai librement ; écoutez-le : Je suis chrétien.

—Je t'exposerai aux bêtes, si tu ne renonces pas à ta foi.

—Fais-les venir ; je ne puis changer du bien au mal ; il m'est avantageux de passer des souffrances à la parfaite liberté.

Ces réponses avaient frappé d'admiration l'officier impérial. Il ne laissa pas toutefois d'envoyer son héraut crier par trois fois au milieu de la foule : *Polycarpe a confessé qu'il est chrétien !*

—Qu'il soit dévoré par les bêtes ! crièrent les Juifs et les païens assemblés.

Comme les jeux étaient finis, et qu'il était trop tard pour exposer la victime aux bêtes féroces, il fut décidé qu'elle serait brûlée vive.

Tout était prêt : le saint ôta sa ceinture, se dépouilla de ses habits, et monta sur le bûcher comme sur un autel, pour y être immolé à la gloire du Seigneur. On voulait l'y assujétir.

—C'est inutile, dit l'évêque ; laissez-moi ainsi ; celui qui me donne la force de souffrir le feu, me fera demeurer ferme sur le bûcher, sans qu'il soit besoin de vos clous.

La flamme dévora, en peu d'instants, l'intrépide athlète de Jésus-Christ ; il s'envola au ciel, porté sur les ailes de la prière, qu'il lui adressait pour ses bourreaux.

Le bûcher où ce saint évêque fut brûlé n'était qu'à deux pas de l'amphithéâtre, non loin duquel les fidèles, témoins de sa victoire, érigèrent, dans la suite, un petit sanctuaire pour recevoir ses restes sacrés ; on en distingue encore aujourd'hui quelques débris.

Le château-fort n'est éloigné que de quelques centaines de pas de l'amphithéâtre ; l'enceinte, qui recouvre une surface d'au moins un mille en étendue, tombe de vétusté. La position qu'il occupe est une des plus heureuses du monde. Bâtie, comme je l'ai dit plus haut, par Lysimaque, cette place passa successivement aux Grecs, aux Romains, puis de nouveau aux Grecs, à qui l'enlevèrent, dans le moyen-âge, les Génois, qui la mirent dans l'état où on la

voit aujourd'hui. Il est à regretter que la Porte Ottomane n'en ordonne pas la restauration : mais qu'attendre d'un gouvernement dont la politique est de tout laisser périr, sans jamais rien rétablir ?

Vue du pied de la citadelle, Smyrne et son golfe se présentent sous un aspect enchanteur ; à nos pieds la ville, avec ses nombreux minarets et ses édifices à toits anguleux ; au-delà, son immense bassin, où toutes les flottes du monde pourraient sans peine jeter l'ancre ; au nord et au sud, les hautes montagnes qui lui servent comme de couronne, et parmi lesquelles s'élève si beau et si majestueux le Tantale, dont la cîme plane au-dessus de toute la chaîne septentrionale ; au couchant, une vallée riante et bien cultivée, où apparaissent des villages et des maisons de campagne, et, au-delà, la montagne au pied de laquelle est sise, du côté opposé, Ephèse, si célèbre par son temple de Diane ; tel est le panorama dont il nous fut donné de jouir du sommet du Pagus ; on ne peut guère rien imaginer de plus grandiose.

Nous étions en présence du théâtre d'un des incendies les plus désastreux dont l'histoire fasse mention (1) ; je voulus en recueillir les

---

(1) Cet incendie a eu lieu il y a peu d'années Québec devait avoir son tour ; quelques jours après mon départ de Smyrne, il était, à

détails de la bouche même de M. Lepavec, témoin oculaire de ce tragique événement ; voici à-peu-près de quelle manière il s'exprima :

“ Vous voyez, me dit-il, en me les montrant de la main, ces toits que le temps n'a pas encore noircis ; c'est là que l'élément destructeur a, tout à la fois, originé et exercé plus violemment sa fureur. En quelques instants, des milliers d'infortunés se sont vus impitoyablement chassés de leurs maisons, pour n'avoir plus d'autre demeure que la voûte des cieux, ni d'autre nourriture que celle que la charité publique voudrait leur rompre. Le local que nous foulons maintenant devint d'abord l'asile de la plupart d'entr'eux, en attendant que le ciel leur vînt en aide ; et le ciel ne se fit pas attendre : un élan de commisération se manifesta soudain parmi le reste de la population que la flamme avait épargnée. Le gouvernement civil donna le premier l'exemple : il abandonna, sur-le-champ, les casernes de la ville à l'usage des incendiés ; quatre mille d'entr'eux purent y trouver un abri contre les intempéries de l'air. Cet exemple fut suivi par les catholiques, qui

---

deux époques rapprochées l'une de l'autre, la victime des flammes. Smyrne, depuis que je l'ai quittée, a éprouvé encore le même sort : un incendie, plus terrible que le premier, dont il est ici question, en a fait disparaitre le quartier le plus riche, le quartier des Francs, où résidaient mes bons hôtes, MM. les Lazaristes.

leur livrèrent l'*hospice des compromis*, dont ils sont maîtres ; plusieurs autres furent accueillis chez des citoyens charitables, qui s'empressèrent de leur ouvrir leurs maisons.

" Les malheureux une fois abrités, il fallut les nourrir ; en cette conjoncture, la charité eut ses héros ; ce fut à qui aurait le privilége de partager ses biens avec des frères si maltraités de la fortune ; les aumônes plurent de tous côtés. Les Sœurs de la Charité, pour se mieux donner tout entières à l'exercice d'une vertu dont elles se font gloire de porter le nom, fermèrent leurs classes, et se constituèrent les distributrices attentives des secours abondants dont on les avait faites les dépositaires. Ces généreuses filles, pendant dix mois consécutifs, ne cessèrent de déployer un zèle et un courage dont les Musulmans eux-mêmes ne purent s'empêcher d'admirer et de prôner l'héroïsme. L'immense dévouement de ces généreuses filles à la cause de l'humanité souffrante a jeté dans leur âme un sentiment de bienveillance, qui ne peut que faire augurer avantageusement pour l'avenir de la foi en Orient ; c'est une étincelle capable d'allumer dans leurs intelligences un heureux incendie, dont l'effet, espérons-le, sera de brûler les liens qui les assujétissent encore à l'erreur."

Nous passâmes ensuite au théâtre placé au pied du Pagus ; ce monument, pratiqué dans le pied même de la montagne, n'a conservé de son antique splendeur qu'un pan de murailles, dont l'alignement à dû se fondre avec celui de la coulisse. De là, en nous dirigeant vers le nord, nous atteignîmes le *Mélès* et le *pont des caravanes*. Le *Mélès* est une petite rivière, dont le seul mérite, et il faut avouer que ce n'est pas peu, est d'avoir vu naître Homère, et d'avoir été chanté par sa mélodieuse lyre ; car, comme je l'ai déjà marqué, les Smyrniens, avec assez de raison, revendiquent l'honneur d'avoir eu pour concitoyen le chantre d'Ilion.

Vaste Homère ! de ton génie
Ainsi les foudres allumées,
Avec des torrents d'harmonie,
Roulent dans tes vers enflammés ;
Des feux de ta bouillante audace
Jaillissent la force et la grâce
De tes divins enfantements ;
Comme des mers le dieu suprême
Vit éclore la beauté même
Du choc de ses flots écumants. (1)

Le *Mélès* est traversé par le *pont des caravanes ;* ce pont est ainsi appelé, parce que c'est là près qu'arrivent et que stationnent les caravanes venant de l'intérieur du pays. C'est la

(1) Lebrun, l'*Enthousiasme*, ode.

promenade de toute la ville : on y voit accourir, surtout le dimanche, des milliers de gens, attirés par les agréments du site et la fraîcheur de l'air qu'on y respire. Cette promenade n'a pourtant rien de bien attrayant ; c'est tout simplement une espèce d'allée irrégulière et raboteuse, d'une couple d'arpents de longueur sur quelques pas seulement de largeur, qui longe le côté sud du *Mélès*, au-delà duquel l'œil découvre un cimetière, où s'élèvent maintes pierres tumulaires, qu'ombragent de hauts et silencieux cyprès. Paris et Londres, disent certains voyageurs, n'offrent rien de comparable en charmes pittoresques ; et il n'est pas jusqu'au Prince de Joinville qui n'ait cédé à la séduction. De retour dans sa patrie, il sut si bien faire passer ses impressions dans l'esprit de la reine Amélie, sa royale mère, que, dans une audience dont elle honora, plus tard, un des habitants de Smyrne, elle ne cessa de l'entretenir du *pont des caravanes* et du *Mélès*, dont son fils lui avait dit des choses si merveilleuses.

De là nous portâmes nos pas vers l'*hospice des compromis*, ou *des pestiférés ;* cet établissement sert de lazaret en temps de peste ; on y a construit plusieurs petites cellules, où l'on isole les personnes atteintes du fléau. Il était

six heures et demie, quand nous rentrâmes au logis ; nous avions ainsi, dans l'espace de quelques heures, visité le Pagus, et ce que la ville peut offrir de plus intéressant.

Smyrne est très-populeuse ; le chiffre de sa population s'élève à 150,000 âmes environ, répartis comme suit : Catholiques, 13,000 ; Protestants, 1,000 ; Grecs hérétiques, 60,000 ; Arméniens hérétiques, 6,000 ; Turcs, 40,000 ; et Juifs, 15,000.

Il est neuf heures du matin, cher ami, et le *Léonidas*, arrivé aujourd'hui à l'aube du jour, part à midi pour Constantinople ; à moi, par conséquent, de clore ici cette lettre. Elle sera bientôt suivie, je l'espère, de celles que je t'adresserai de cette capitale des sultans, où il me tarde si fort de mettre le pied.

Adieu.



LETTRE XXXVI.

Constantinople, 27 avril 1845.

Cher Alfred,

Il était près de deux heures quand le *Léonidas* quitta Smyrne. Le vent nous fut contraire jusqu'à cinq heures environ, c'est-à-dire, jusqu'au moment que nous sortîmes du golfe, pour entrer dans l'archipel, où nous longeâmes Mytilène, l'ancienne Lesbos, patrie de Jappho, d'Alcée et de Théophraste. Le temps était magnifique, et la mer devenue, pour la première fois, douce et favorable à mes vœux. Nous passâmes devant la célèbre Ténédos, et l'infortunée Troie ; mais les ténèbres de la nuit nous empêchèrent de les voir ; nous espérons réparer cette perte, en parcourant de nouveau les Dardanelles, pour aller en Grèce.

Le lendemain, à sept heures et demie du matin, nous étions en présence de la ville dite des *Dardanelles*, où nous attendaient des passagers, que nous reçûmes sur notre vaisseau, au nombre de cent trente. Cette multitude, jointe à celle déjà si considérable des voyageurs que nous avions rencontrés à Smyrne, en entrant dans le *Léonidas*, acheva de l'encombrer, au point que nous ne pûmes presque plus, le reste du voyage, nous y remuer.

La ville des Dardanelles n'est pas sans intérêt ; sise sur le bord oriental du canal qui lui donne son nom, elle renferme un assez bon nombre de maisons, dont la physionomie est tout européenne. Cette ville fut bâtie en 1659, par Mahomet IV, pour servir de barrière aux Vénitiens, qui menaçaient Constantinople. Elle est la résidence de plusieurs consuls étrangers. Il était près de onze heures, quand nous pûmes enfin nous en éloigner. Une demi-heure plus tard nous étions vis-à-vis l'emplacement d'*Abydos*, si célèbre dans l'histoire ancienne, pour avoir servi de lieu de passage à Xercès, lorsqu'à la tête de ses milliers de soldats, il voulut porter la guerre en Europe. On sait l'histoire du fameux pont de bateaux qu'il y avait fait construire, que la violence des flots rompit, et les coups de fouet qu'il fit administrer à la mer,

pour avoir osé mettre obstacle à ses projets envahisseurs. *Gallipoli* se montra à nos regards un peu plus loin, sur la rive occidentale, et à l'entrée de la mer de *Marmara*, dont elle est comme la clef ; cette ville, située dans la Romanie, est assez grande et assez riche. Elle tomba, en 1357, entre les mains de Soliman, fils d'Orkhan-Gazy ; sa distance de Constantinople est de quatre lieues environ.

Il fesait nuit quand nous traversâmes la mer de Marmara, connue des anciens sous le nom de *Propontide*. Il était donc à craindre que nous n'arrivassions encore de nuit à Constantinople ; ce qui nous eût privés du beau coup-d'œil que présente cette ville, lorsqu'on y aborde de jour ; mais la courtoisie du capitaine vint nous tirer d'inquiétude : il ordonna de régler la course du vapeur, de façon à n'arriver qu'au soleil levant, en face de la ville. Cette idée était charmante ; aussi rencontra-t-elle la sympathie de tous les passagers.

Le lendemain, 25 avril, à cinq heures du matin, j'étais sur le pont à contempler, dans l'attitude de l'admiration, la ville des sultans, Stamboul, l'ancienne maîtresse du monde, et aujourd'hui encore la capitale de l'un des plus vastes empires de l'univers. Les dernières teintes de la nuit, qu'un soleil levant et encore

enveloppé de nuages n'avait pas entièrement dissipées, m'empêchèrent d'abord de la bien reconnaître ; ses hauts minarets ne m'apparaissaient que comme des objets encore plongés dans la pénombre. Ce ne fut qu'en avançant, et après que le soleil, dégagé de ses liens, eût éclairé, d'un vif éclat, la nature de ces riches parages, que Stamboul, avec ses monuments élevés, se dessina enfin, dans toute sa majesté, à nos regards étonnés. Le tableau parut revêtir le dernier trait de grandeur, dont il fut susceptible, à l'instant que notre complaisant *Léonidas* quitta la mer de Marmara, pour entrer dans le Bosphore ; en ce moment, Constantinople nous apparut la gloire, la reine des villes ; Byzance avec son immense sérail, Ste. Sophie avec ses minarets élancés, la haute tour du Séraskier avec les nombreuses mosquées groupées tout auprès, comme pour lui servir de protection ; Scutari avec ses nombreux édifices et ses vastes casernes ; Galata et Péra avec leurs innombrables maisons, superposées les unes aux autres, en forme d'amphithéâtre ; la Corne d'or avec les nombreux vaisseaux qui y reposent sur leurs ancres ; le palais du sultan Abdoul-Medjid avec les mille et un kiosques jetés çà et là sur les rives enchantées du Bosphore, et le Bosphore lui-même

avec les verdoyantes collines et les montagnes qui le couronnent et en terminent l'horizon ; fut-il jamais, cher ami, perspective plus ravissante et plus imposante à la fois ? A cette heure, Naples et son golfe s'effacèrent de ma mémoire ; je n'eus plus à la pensée que Stamboul et ses merveilles.

Notre pyroscaphe avait jeté l'ancre dans le port, en face de Galata. Soudain il fut assailli et comme envahi par une foule de gens, attirés, les uns par le désir d'y rencontrer des parents, des amis, et les autres par l'espoir d'y recueillir des hôtes, tandis qu'alentour, s'agitaient des caïques sans nombre, dont les nochers sollicitaient, à cris de stentor, l'honneur de nous porter au rivage. Descendus sur l'un des quais qui bordent Galata dans toute sa longueur, nous y rencontrâmes une multitude de porteurs, de marchands et de marins, que l'intérêt et la curiosité y attachent habituellement ; la diversité du teint, la différence de langage, la forme variée des bonnets, des robes, et, je ne sais quoi encore, trahit ostensiblement leur hétérogénéité ; aussi reconnus-je sans peine des gens venus de tous côtés, que le commerce et le besoin de gagner leur vie ont réunis sur cette frontière de deux mondes, l'Europe et l'Asie. Recommandés aux Lazaristes de Galata, nous

nous fîmes incontinent conduire à St. Benoît, lieu de leur résidence. Le prestige causé par le coup-d'œil extérieur de Constantinople s'était dissipé ; l'enchantement avait cessé : des rues étroites, sales, tortueuses, et mal pavées ; des maisons en bois ou de briques irrégulièrement bâties, sans élégance comme sans solidité, c'est sous de telles apparences que se présenta à nous l'intérieur de Stamboul. Le supérieur de la maison, M. Leleu, nous accueillit avec une bonté et une politesse éminemment française. Peu d'hommes possèdent au même degré les qualités de l'esprit et du cœur ; il est la gloire de la maison à la tête de laquelle la Providence l'a placé ; c'est un des personnages les plus influents de Constantinople (1). Nous allâmes ensuite rendre nos hommages à Sa Grandeur, Monseigneur Hillereau, qui m'entretint assez longuement du Canada et de la religion de ses habitants. Agé de cinquante ans environ, ce prélat porte sur son front la douceur et la noblesse.

(1) Ce respectable ecclésiastique est mort le 11 novembre dernier, à l'âge d'environ 46 ans. Sa mort est une perte incalculable pour les missions des Lazaristes et pour les Français d'Orient, dont il était l'un des plus honorables représentants. La religion lui doit plusieurs établissements utiles ; le collége de Bebek, les écoles des Frères et des Sœurs de la Charité à Constantinople et à Smyrne, et un dispensaire fondé à Galata pour les pauvres, qui y reçoivent gratuitement des consultations et des médicaments, sans distinction de nation et de religion, sont au nombre de ses créations.

Une ville aussi grande et surtout aussi populeuse que Constantinople devrait être, ce semble, le centre d'une immense cohue, le foyer d'un bruit incessant et déchirant ; rien moins que tout cela cependant ; pas de ville au monde peut être ni plus silencieuse, ni plus pacifique que Stamboul. On y chercherait en vain soit carrosses, soit charrettes, si ce n'est dans la rue longue et tortueuse qui longe le port, au pied de Galata, où l'on rencontre quelques voitures à quatre roues, que traînent parfois des bœufs blancs, dont le pas grave et solennel n'est guère de nature à troubler la paix publique ; les piétons ne circulent pas moins silencieux par les rues de la ville. Il n'est pas jusqu'aux chiens qui ne contribuent à la tranquillité commune ; étendus le long des rues, dont leurs corps jonchent le pavé, ils dorment ou gardent le silence. Ces animaux sont de la part des Musulmans l'objet d'un soin et d'un respect religieux.

Nous ne pouvions, cher ami, arriver plus opportunément à Stamboul ; c'était un vendredi, jour où le grand-seigneur, Abdoul-Medjid, est dans l'usage d'aller prier dans quelqu'une des mosquées de la ville. Nous nous rendîmes aussitôt après dîner, mon compagnon et moi, sur la voie où devait défiler le

cortége impérial. Blottis au fond d'une boutique turque, dont l'accès nous avait été difficile à obtenir, nous vîmes passer Sa Hautesse, montée sur un magnifique cheval, on ne peut plus richement caparaçonné, et environnée de pachas et de hauts fonctionnaires publics. Son costume était européen, sauf le bonnet, qui est le *fèze*, espèce de tarbouche égyptien, dont il ne diffère presque en rien. Ses officiers, comme les deux files de soldats échelonnés le long des rues par lesquelles il passa, étaient également vêtus à l'européenne. La simplicité du costume du grand-seigneur nous empêcha d'abord de le distinguer de son entourage, dont le vêtement était à-peu-près le même que le sien. Nous désirions ardemment cependant de le voir ; courant donc en avant, mon compagnon et moi, nous allâmes nous poster sur un lieu assez élevé, d'où nous pûmes enfin satisfaire notre curiosité, en l'envisageant à loisir. Un de ses officiers était occupé à recueillir les placets que la foule déposait à ses pieds. Les traits du sultan n'ont rien de saillant ; sa figure pâle et amaigrie signale une constitution gravement compromise ; c'est une jeune plante, dont un souffle empoisonné a attaqué la racine, et qui bientôt sans doute tombera sous les coups de la mort, dont un dépérissement rapide n'an-

nonce que trop la menaçante proximité. Malgré son état habituel de faiblesse, ce prince ne laisse pas que de montrer de l'énergie et de l'activité ; convaincu qu'un gouvernement ne fonctionne qu'en proportion des soins que lui donne son chef, il s'occupe par lui-même de la conduite des affaires ; il voit tout de ses yeux, et se fait rendre compte de tout. Medjid révèle de grandes vues ; civiliser ses états, en y implantant les mœurs européennes, et y créer des établissements qui contribuent à améliorer la position de ses sujets, et à les faire entrer dans une nouvelle ère de prospérité et de bonheur, semblent être le plus ardent de ses vœux ; c'est chez lui une pensée fixe, a laquelle paraît tenir toute son existence ; il ne sera heureux, qu'après l'avoir, sinon en tout, du moins en bonne partie, réalisée. En voilà, certes, assez pour faire pardonner à ce jeune prince la cruauté dont il a souillé les commencements de son règne, en fesant mourir, sans autre raison que celle qui s'appuie sur une coutume depuis long-temps reçue à la cour de Constantinople, de faire périr tous les descendants mâles, en ligne collatérale, de la race des Osmalis, le fils de sa sœur, la sultane Salihah (1) ; les faits qui s'accom-

(1) Constantinople, en 1843, a vu le fils du prophète devenir le bourreau de l'innocence. La mort de la sultane Salihah a eu pour

plissent tous les jours à Stamboul, autorisent à croire qu'il regrette ce coup de barbarie, et que son plus grand désir est de forcer, par toutes sortes de bienfaits, ses nombreux sujets à en perdre à jamais la mémoire. En dépit de la défense que lui en a faite le grand muphti, ou chef suprême de la religion, il étudie actuellement le français, que plusieurs de ses principaux officiers entendent et parlent parfaitement, pour l'avoir appris à Paris, où ils ont, pour la plupart, fait leur éducation. La connaissance de cette langue, comme il le comprend lui-même, ne doit pas peu lui servir à resserrer les liens qui déjà existent entre l'Orient et l'Occident ; c'est là une de ses plus chaudes ambitions. L'avenir dira ce qui doit en résulter.

Constantinople est l'ancienne Byzance, capitale de la Thrace d'autrefois, aujourd'hui la Romanie. Cette ville, bâtie sur le Bosphore, par son heureuse position commande tout à la

cause le retour d'Abdoul-Medjid à la barbare coutume de faire mettre à mort tous les descendants mâles, en ligne collatérale, de la race des Osmanli-. Le sultan Mahmoud avait aboli cet affreux usage, par suite de la mort de sa fille chérie, qui s'était empoisonnée, de peur de mettre au monde un fils d'avance destiné à une mort cruelle. Abdoul-Medjid ayant jugé à propos de le rétablir, le fils de sa sœur, mariée, comme l'on sait, à Halil-Pacha, fut étranglé quarante-huit heures après sa naissance. La malheureuse mère, témoin de ce spectacle atroce, auquel ni ses cris ni ses prières n'avaient pu mettre obstacle, fut immédiatement prise de convulsions suivies de délire. Après deux mois de souffrances et d'inconsolables regrets, elle mourut victime de la barbarie de son frère.—(*Journaux de Constantinople, mars* 1843.)

fois la Mer-Noire et la Mer-Marmara. Son port est un des plus beaux et des plus commodes qu'on puisse imaginer. Située sur une pointe qui s'avance dans la mer, à l'endroit où commence le canal qui joint le Pont-Euxin à la Mer-Marmara, elle sépare l'Asie de l'Europe ; ainsi elle forme comme un triangle, dont la base regarde la Romanie, le côté droit la mer Marmara, et le côté gauche la partie du golfe où le Bosphore, en se repliant vers l'occident, forme le beau bassin connu sous le nom de *Corne d'or*. Des trois angles de ce triangle, le premier qui regarde l'Orient, est la *pointe du sérail ;* le second vers le midi, commande la mer de Marmara, tandis que le troisième, situé au fond du golfe, est tourné de l'occident au nord sur la partie du golfe qu'on appelait autrefois les *Blaquernes ;* c'était un faubourg, où il y avait un magnifique palais, et une église bâtie par l'impèratrice Pulchérie en l'honneur de la Ste. Vierge.

Les avantages de cette admirable position n'échappèrent pas à Constantin. Désireux de fonder une ville qui devînt la nouvelle capitale de ses états, ce prince jeta les yeux sur Byzance, comme capable de répondre à ses vues, et l'appela de son nom, *Constantinople.* Il lui prodigua tellement ses affections que,

pour l'enrichir, il ne craignit pas de dépouiller les autres villes de son empire de ce qu'elles avaient de plus beau dans tous les genres ; il voulait que la *nouvelle Rome* rivalisât avec l'*ancienne*, et même qu'elle l'éclipsât. Il y éleva sept montagnes ; y bâtit un capitole, un cirque, un amphithéâtre, des marchés, des places publiques, des portiques et d'autres édifices, sur la forme de ceux de *Rome italienne ;* des églises, qu'il dota, et des académies, qu'il ouvrit à l'enseignement de toutes les sciences sacrées et profanes ; un sénat et une bibliothèque, qu'il enrichit d'un grand nombre de volumes, et que ses successeurs accrurent jusqu'à cent vingt mille, qu'on y comptait lorsque le feu la consuma sous le consulat de Basiliscus. La nouvelle Rome fut dédiée par son fondateur au Dieu des Martyrs, ou, selon Nicéphore, à la Mère de Dieu, le 11 mai de l'année 330 de Jésus-Christ.

Cette ville, après la mort de Constantin, reçut de nouveaux embellissements, ses successeurs s'étant appliqués non-seulement à l'enrichir de nouveaux monuments, mais encore à en étendre les limites et à la fortifier ; de manière que, dans le huitième siècle, les doubles murailles dont elle était environnée du côté de la mer, avaient près de deux lieues de tour,

celles du côté de la Mer-Marmara, un peu plus, et celles qui l'enfermaient le long du golfe et du port, un peu moins ; ce qui fesait, sans compter les faubourgs, dont chacun valait une ville, une circonférence de six lieues environ. Dans la suite, l'empereur Anastase entoura ces faubourgs, avec toutes les maisons de la campagne, à vingt lieues de Constantinople, d'une prodigieuse enceinte de murailles, qui, forte de vingt pieds d'épaisseur, s'étendait depuis le Pont-Euxin jusqu'à la Propontide, pour empêcher les incursions des Barbares. Constantinople a aujourd'hui 9,800 toises de circonférence, 28 portes, dont quatorze du côté du port, sept du côté de la terre, et autant sur la Mer-Marmara ; 88,815 maisons, 5 à 600,000 habitants, 300 bains publics, 340 mosquées, 518 écoles supérieures, plus de 1,200 écoles primaires, et 35 bibliothèques publiques ; le nombre des volumes de chacune d'elles varie depuis 1000 jusqu'à 2,500. Celle du sérail est d'un prix infini.

Constantin avait divisé la nouvelle Rome, comme l'ancienne, en quatorze régions ou quartiers. La forteresse qui commandait l'entrée du port, et que les Grecs appelaient *Acropolis*, était dans le premier quartier, où est aujourd'hui le sérail. On y voyait encore le phare, l'arsenal, les Thermes d'Arcadius, la galerie

de Justinien, etc., etc. L'église de Ste. Sophie, la merveille du monde, le palais du sénat, et les bains de Luzippe, étaient dans le second. L'hippodrome, ou le grand cirque, l'église de Ste. Euphémie, et le palais de Pulchérie étaient dans le troisième. Le quatrième comprenait le palais impérial, entouré d'un double rang de galeries sur des colonnes, le grand palais de Constantin, etc. Dans le cinquième et le sixième se trouvaient la place de Théodose avec le grand obélisque de Thèbes en Egypte, et celle du Grand-Constantin, au milieu de laquelle il avait fait ériger cette célèbre colonne de porphyre, sur laquelle était sa statue, faite d'un colosse d'Apollon, transporté d'Athènes à Constantinople. L'église d'Anastasie et la colonne de Théodose-le-Grand étaient dans le septième quartier. Le huitième contenait la basilique théodosienne et le palais du capitole. Les thermes anastasiens et le palais d'Arcadius étaient dans le neuvième. On voyait dans le dixième les bains de Constantin, le palais de l'impératrice Eudoxie, etc. Dans le onzième était le temple des apôtres, bâti par Constantin, et restauré par Justinien ; c'était le lieu de la sépulture des empereurs ; sur ses ruines Mahomet II fit bâtir la superbe mosquée qui porte son nom. La colonne et la statue d'Arcadius étaient dans

le douzième. Le treizième était au-delà du golfe, où est *Galata*, autrefois la *ville Justinienne*. Enfin le quatorzième comprenait tous les faubourgs.

On ne peut lire, sans éprouver un profond sentiment de douleur, tous les malheurs auxquels Constantinople s'est vu exposé depuis sa fondation jusqu'à sa prise par les Turcs. Il ne s'est pas passé un seul siècle que cette ville n'ait été désolée par quelques fléaux, tels que la peste, des tremblements de terre, des incendies, des guerres civiles, l'excursion des Barbares, et plusieurs autres calamités. L'an 396, elle fut menacée d'un embrâsement général, dont elle ne fut délivrée que par miracle ; en 447, elle fut affligée d'un tremblement de terre, qui dura six mois, pendant lequel il tomba, chaque jour, quelques bâtiments. Sous l'empire de Léon, l'an 465, elle fut presque ruinée par un embrâsement, dont le feu s'étendit cinq stades en long (le stade vaut 94½ toises), et quatorze en large ; dans tout ce vaste espace, il ne laissa, en leur entier, ni palais, ni temples, ni colonnes, ni statues ; il réduisit tout en cendres ; de sorte qu'il fallut presque la rebâtir en entier. En 557, sous l'empire de Justinien, un autre tremblement de terre la ruina encore presque complètement. En 1826, le feu y consuma

25,000 maisons ; un autre, qui éclata en 1831, y en détruisit 18,000.

Ces fléaux ne sont pas les seuls qui aient visité cette malheureuse ville. Elle a eu encore à essuyer de la part des Sarrasins et d'autres Barbares plusieurs siéges, avec toutes les horreurs qu'ils ne manquent jamais d'entraîner à leur suite. Constantin Copronyme la prit en 744 ; en 1203, Alexis, fils d'Isaac, ayant imploré le secours des Français et des Vénitiens, alors se dirigeant sur la Palestine, contre Alexis l'Ange, qui s'était emparé du trône impérial en 1195, la ville fut assiégée et prise d'assaut, le 8 juillet de la même année. L'année suivante, les Grecs ayant fait mourir l'empereur que les Croisés y avaient rétabli, ces derniers, à cette nouvelle, vinrent de nouveau l'assiéger, s'en emparèrent, le lundi de Pâques de l'an 1204, et lui donnèrent pour nouvel empereur Baudouin, comte de Flandre. Michel Paléologue l'enleva à Baudouin II, le 25 juillet 1261.

Le mardi d'après le dimanche de la Trinité, de l'an 1453, fut le jour le plus fatal qui se soit jamais levé sur Constantinople ; car c'est en ce jour que Mahomet II s'en rendit maître, sous le règne de Constantin Paléologue. Le dernier assaut, qui décida du sort de la ville, avait com-

mencé dès les trois heures du matin ; d'abord les Chrétiens eurent l'avantage ; mais l'empereur ayant été tué, les assiégés ne firent plus de résistance. La ville fut emportée, et les Turcs y pénétrèrent du côté du port. Mahomet y fit son entrée, après le pillage auquel il l'avait d'abord abandonnée, et alla droit à l'église de Ste. Sophie, qu'il changea sur-le-champ en mosquée. Depuis que les Turcs sont maîtres de Constantinople, on peut dire qu'ils l'ont entièrement ruiné ; à la réserve d'une partie du temple de Ste. Sophie, du reste de la colonnade de porphyre, et de quelques autres ruines, il n'y a presque plus dans cette ville de vestiges de la cité de Constantin, que la place où elle fut autrefois bâtie entre les trois mers qui l'environnent.

Ce fut le jour même de notre descente à Stamboul que nous commençâmes à en visiter les monuments. Pour arriver à Constantinople proprement dite (l'ancienne Byzance), il nous fallut traverser la *Corne d'or* sur un pont jeté vers son extrémité. Le premier objet remarquable que nous y rencontrâmes est une colonne de porphyre d'une grande hauteur, toute lezardée, et ceinte de nombreux cercles de fer, destinés à en prolonger la frêle existence ; l'architrave porte des caractères que nous ne

pûmes déchiffrer. Près de cette colonne, apportée de Rome par Constantin, se trouvent trois citernes, dont l'étonnante grandeur forme le moindre mérite. La première, celle de Constantin, reçoit encore les eaux du Cydaris par le majestueux aqueduc de Valens ; l'immense voûte en est soutenue par un grand nombre de belles colonnes en marbre et d'ordre corinthien. La seconde, appelée par les Turcs, *la citerne aux mille et une colonnes*, quoiqu'elle n'en renferme que trois cent douze, est aujourd'hui à sec ; elle est occupée par une filature de soie. La troisième, la plus petite des trois, est abandonnée.

L'hippodrome ou l'*etméidan*, comme l'appellent les Turcs, est une vaste place, flanquée, d'un côté, par la splendide mosquée du sultan Achmed, et, de l'autre, par les ruines des casernes où Mahmoud II fit brûler vifs, en 1826, les janissaires, les ennemis de son autorité. Les seuls objets d'antiquité que la main des Turcs ait conservés en cet endroit sont : une pyramide en pierre à demi-ruinée, autrefois recouverte de bronze par les soins de l'empereur Constantin Porphyrogénète ; une colonne d'airain, haute de douze pieds, et composée de trois serpents entortillés, dont les têtes, en se réunissant, formaient une couronne, et qui tous

trois ont disparu ; enfin l'obélisque égyptien, apportée de Thèbes, sous le règne de l'empereur Théodose, pour célébrer la victoire remportée sur son rival Maxime.

Je t'ai parlé plus haut, cher ami, du massacre des janissaires ; je ne puis passer outre, sans t'en donner au moins une idée ; le voici tel que relaté par un témoin oculaire. Mahmoud était parvenu au trône par le meurtre de son frère Mustapha, qui lui-même avait été le meurtrier de l'infortuné Sélim. A la profondeur des vues il joignait une grande fermeté de caractère et une hardiesse éprouvée. La sédition s'étant déclarée parmi les janissaires, et ce corps, le plus puissant de l'empire, menaçant de donner le signal d'une révolte générale, Mahmoud, à qui on en apporta la nouvelle, s'écria aussitôt avec fureur : *Ils seront tous massacrés, ou la charrue passera sur les ruines de Constantinople.* Il méditait depuis dix-huit ans ce coup d'état, dont il retardait toujours l'exécution. La réforme qu'il voulait établir dans l'armée lui én fournit une cause plausible, du moins à ses yeux. Il avait osé en proférer le mot au milieu des *ulemas ;* et le bruit s'en répandit bientôt par toute la ville. Le prince leva sur-le-champ le masque ; sa résolution impériale fut proclamée, et l'organisation européenne commença, à l'in-

stant même, à être mise à exécution dans la capitale, avec ordre aux pachas des provinces d'organiser aussi de nouveaux régiments.

A deux heures après minuit, 17 juin 1826, le bruit se répand à Péra, que les marmites ont été portées sur la place de l'*etméidan*, et que les janissaires demandent, à grands cris, cinq têtes : celles de leur aga ou général en chef, de Hussein-Pacha ex-aga, de Nedjib-Effendi, envoyé de Mohamed-Ali, du grand-visir, et enfin celle du muphti. Plusieurs maisons avaient été saccagées, et des janissaires, parcourant les rues de Constantinople, les fesaient retentir des cris : *Mort au sultan Mahmoud ! Vive Achmet, son fils ! A bas les Nizam-djidid* (troupes nouvelles) ! Sa Hautesse était alors à sa maison de *Bechiktach ;* au bruit de l'insurrection, elle accourt, en toute hâte, à son sérail, à Constantinople, entourée des officiers de sa maison. Si les janissaires, qui étaient au nombre de 25,000 hommes, avaient marché sur le sérail, et s'en fussent emparés avec les trésors du sultan et quelques batteries, ce qu'ils auraient pu opérer facilement, ils auraient infailliblement réussi ; mais, au lieu de prendre des mesures pour l'avenir, ils s'arrêtèrent à de nouveaux excès ; accoutumés à être toujours les maîtres, ils ne purent s'imaginer que le grand-seigneur osât

leur opposer quelque résistance; cette imprudente confiance fut la cause de leur perte.

Hussein-Pacha se trouvait alors près de Constantinople. Aidé de quelques soldats fidèles, il rallie sous ses ordres les canonniers, les bombardiers, les gardes des jardins du sérail, et vole au sérail. " Accorderez-vous ma tête aux janissaires, dit-il au sultan, ou mon bras défendra-t-il votre trône ?" " Mon brave, lui répondit celui-ci, le moment est venu d'exterminer les ennemis de mon trône ; je me repose sur toi du soin de ma vengeance;" et il ajouta: " Les janissaires seront égorgés, ou la charrue passera sur les ruines de Constantinople." Le *Sandjeak-Scheriff*, ou drapeau de Mahomet, sur lequel aucun Chrétien ne peut jeter les yeux, sous peine de mort, et qui ne paraît que lorsque le salut de l'empire est en danger, fut développé. Le *muphti*, entouré des *ulemas*, des *cadis* et des chefs des *derviches*, fit entendre trois fois ces paroles : " Au nom du Dieu Très-Haut, au nom de Mahomet, le plus grand des prophètes, et par les ordres de l'invincible sultan Mahmoud, les janissaires sont mis hors la loi. Mort à tout rebelle ; salut et félicité à ceux qui se rangeront sous l'étendard sacré." Bientôt les Croyants accourent de tous les quartiers de la ville ; Scutari, et tous les villages

situés sur les bords du Bosphore, envoient aussi leur quote part d'auxiliaires ; le nombre des défenseurs du trône fut bien vîte très-considérable. A la tête de cette populace bien armée, quoique à la hâte, et précédée de 8 à 10,000 canonniers, Hussein se rend à la place de l'*elméidan*, et commande la charge. Les janissaires, surpris d'une attaque si soudaine, se défendent néanmoins avec vigueur ; et, à l'aide de quelques pièces chargées à mitraille, ils balancent long-temps la victoire ; mais le nombre des soldats de Hussein croissant toujours, la lutte devint inégale. Craignant de se voir enveloppés de toutes parts, les rebelles font enfin retraite, et se réfugient dans une immense caserne, où ils espèrent combattre avec plus d'avantage ; mais le parti qu'ils prennent de s'y enfermer ne fait que hâter leur perte. Hussein fait briser les portes de la caserne à coups de canon ; mais les janissaires, avec six pièces chargées à mitraille, font feu de l'intérieur sur les assaillants, tandis qu'une vive fusillade bien nourrie est aussi dirigée contre eux du haut des fenêtres.

Des ordres venus du sérail, où se tient Mahmoud, commandent d'incendier la caserne. Hussein, qui ne respire que le carnage, s'empresse d'obéir ; le feu est mis aux quatre coins

de l'édifice. Les janissaires, occupés à se défendre, ne peuvent, en même temps, éteindre les flammes qui font des progrès rapides. Chassés de leurs quartiers par la chaleur, la fumée et l'écroulement des poutres enflammées, ils descendent dans la grande cour. Ce nouvel asile leur est aussi funeste que le premier ; là ils sont impitoyablement massacrés par des pièces chargées à mitraille, qu'on a braquées à chaque porte de la caserne. En vain invitent-ils les canonniers à se ranger de leur parti ; en vain leur donnent-ils le nom d'amis, de frères ; pour toute réponse, les *toptchis* leur envoient la mort. Ils demandent grâce de la vie ; mais rien ne leur est accordé : tous périssent, ceux-ci par les flammes, et ceux-là par la mitraille. Si quelques-uns parvinrent à prendre la fuite, arrêtés bientôt par les troupes du sultan, ils furent poignardés sans aucune pitié. Jamais le soleil n'éclaira un si horrible carnage.

Les janissaires n'étaient cependant pas tous exterminés ; trois autres casernes, peu distantes de la première, mais moins vastes, devaient encore être réduites ; elles le furent promptement ; leurs défenseurs furent mitraillés et égorgés par le fer, à l'exception de quelques-uns, en bien petit nombre, qui réussirent à se sauver en Asie, ou qui se réfugièrent dans la forêt de

Belgrade, à sept lieues de Constantinople. Une journée et une nuit suffirent pour l'extermination totale de la plus redoutable milice de l'empire ottoman ; on fait monter à 40,000 environ le nombre des malheureux qui périrent d'une manière si tragique.

Un placard fut, quelques jours après cette épouvantable boucherie, affiché à la porte du sérail ; en voici le sens : *Le sort du bourreau Mahmoud sera pire que celui de Sélim. Qu'il apprenne que les janissaires sont plus vivaces que chiendent.* Le grand-seigneur, de plus en plus irrité, ajouta de nouvelles victimes à celles dont on lui reprochait la mort ; les personnes soupçonnées d'avoir pu afficher ces vers furent arrêtées, et exécutées sans forme de procès. Des femmes, qui avaient crié : *Vivent les janissaires, à bas les Nizam-djidid,* furent renfermées dans un sac, et jetées dans le Bosphore. Mais bientôt après le feu fut mis à quatre endroits différents de la ville ; la flamme anéantit plus de 25,000 maisons ; elle ne s'arrêta qu'aux portes du sérail. Depuis un siècle on n'avait vu un désastre plus affreux. Un mois après ce premier incendie, le feu fut mis à Scutari, et un autre incendie consuma une grande caserne près le sérail. Quel pays ! quel peuple ! et quelles mœurs !

Adieu.

LETTRE XXXVII.

Constantinople, 27 avril 1845.

(Suite de la précédente.)

Cher Alfred,

La mosquée de Ste. Sophie n'est pas éloignée de l'hippodrome, dont elle n'est séparée que par une rangée d'édifices, sans richesse et sans beauté, comme sont tous ceux de Constantinople. Il ne faut rien moins qu'un firman impérial pour y pouvoir pénétrer ; faute de quoi, force nous fut de nous contenter d'en regarder l'extérieur. Ce monument ne présente qu'une masse lourde ; c'est un amas de constructions assez bizarres, superposées les unes aux autres, et percées de mesquines ouvertures, où l'œil ne saisit ni élégance de formes, ni délicatesse

de décorations. Mais autant l'extérieur de ce temple est désagréable, autant l'intérieur en est, dit-on, magnifique, admirable. Les voyageurs qui l'ont visité s'accordent à le donner comme l'un des plus beaux du monde ; ce qui y frappe surtout, c'est la coupole, monument qui a excité et qui excitera toujours, à juste titre, l'admiration des artistes. Vue principalement du milieu de la nef, cette coupole étonne par son imposante grandeur : elle paraît comme suspendue dans les airs. Si, en l'élevant, l'architecte a voulu, comme on l'a dit, imiter la voûte des cieux, il faut convenir que ce beau rêve d'artiste s'est noblement réalisé. Une balustrade règne tout autour du dôme, qui est éclairé par vingt-quatre fenêtres, et dont la concavité est incrustée de petites mosaïques, qui se détachent peu à peu. Son diamètre est de 115 pieds, et sa hauteur, du point le plus élevé, de 180 au-dessus du pavé. L'édifice entier, construit en forme de croix grecque, a en largeur 243 pieds, et en longueur 269.

Anthémuse, architecte de Tralles, appelé à Constantinople par l'empereur Justinien, fut chargé de tracer le plan de ce temple, qu'il voulait faire ériger sur les fondements de la première église, dédiée à la Sagesse Eternelle, que le feu venait de détruire ; la direction de

l'ouvrage lui fut également confiée. Dix mille ouvriers furent employés, pendant six ans, à la reconstruction de cet édifice, que le Bas-Empire salua comme une merveille. Dans la procession solennelle qui eut lieu à son inauguration, le 22 décembre 537, l'empereur Justinien marcha à pied, en avant de son char ; et, dans le transport de sa joie, il s'écria en présence de la multitude : *Gloire à Dieu, qui m'a jugé digne d'achever un si grand ouvrage ! Je t'ai surpassé, Salomon !*

Les Croisés (1), qui visitèrent Ste. Sophie dans le treizième siècle, eurent à y admirer une magnificence dont l'aspect les jeta dans le ravissement. On leur fit voir une immense provision de calices et de vases, quarante-deux mille voiles brochés de perles et de pierreries, et vingt-quatre livres des Evangiles, dont chacun, avec sa couverture d'or, pesait deux quintaux, 6,000 chandeliers d'or massif, et sept croix en or, pesant chacune 100 livres. Quelque temps après, les Croisés, devenus maîtres de Constantinople, livrèrent la ville aux pillage. Ni la magnificence de l'édifice, ni la sainteté du lieu, ne purent les sauver de la cupidité du soldat ; le tresor, comme le reste de l'église, fut pillé ou saccagé.

(1) Vie d'Innocent III, par Hurter.

En quittant Ste. Sophie, nous longeâmes une autre mosquée, dans l'intérieur de laquelle nous jetâmes par une des fenêtres un regard curieux. La décoration nous en parut belle ; nous y aperçûmes une multitude prodigieuse de lampes, tombant de la voûte, où elles étaient suspendues à la hauteur de neuf à dix pieds au-dessus du pavé. Chemin fesant, nous en vîmes une autre, où les Osmanlis, par dévotion, nourrissent un nombre considérable de pigeons. Malheur à la main profane qui se porterait sur ces oiseaux !

Au fond d'une vaste place, environnée de longues casernes, surgit belle et délicate de formes la tour, appelée *Séraskier*, comme la place qu'elle occupe. Sa hauteur est de 250 pieds environ. Un *batchis* nous en ouvrit la porte ; un escalier de 182 degrés nous conduisit à une salle assez grande, pratiquée aux deux tiers environ de la hauteur du monument, où nous rencontrâmes des gens chargés de faire la veille nuit et jour, pour annoncer à la ville les incendies qui peuvent éclater dans quelqu'un de ses quartiers ; ce qui se fait au moyen d'un signal conventionnel, consistant dans le hissement d'une boule blanche dans les airs. Le tableau qui, de ce point élevé, se déroula devant nous, était magnifique : Constantinople

était sous nos pieds ; le Bosphore et ses sinuosités, Scutari et ses immenses cimetières, la Corne d'or et sa forêt de vaisseaux, Marmara et ses riantes îles, les mosquées et leurs minarets élancés, tout Stamboul, en un mot, s'était retracé, comme au jour de notre arrivée, plein de charmes et de grandeur. Nous ne pouvions nous rassasier de contempler tant de richesses et tant de grandiose réunis ensemble.

De là aux murs du sérail la distance n'est pas bien considérable. L'enceinte de ce vaste palais suffirait à elle seule pour former une ville assez étendue ; on lui donne plusieurs milles de circonférence. Elle renferme neuf cours, qui forment autant de grandes places carrées, dont les bâtiments nombreux, et généralement de très-mauvais goût, sont couverts de plomb ; les dômes, ainsi que les tours, en sont surmontés de croissants. Les murs sont percés de créneaux et d'embrâsures ; ils sont, en outre, flanqués de tours, à la manière des fortifications. A la pointe, sur le bord de la mer, est le *kiosque* ou pavillon dans lequel le sultan va respirer l'air frais, pendant les grandes chaleurs de l'été. Le sérail a neuf entrées ; la première, où l'on arrive de la place de Ste. Sophie, est très-belle ; c'est de là que la cour ottomane prend le nom de *Porte* et de *Sublime-*

Porte dans tous les actes et documents publics ; c'est le St. James des Anglais, les Tuileries des Français. Il réside, dit-on, constamment dans ce palais 10,000 âmes. Les jardins, si ce n'est celui du sérail secret, où brille tout le luxe oriental, n'en paraissent pas bien remarquables ; on assure qu'on n'y voit qu'un grand nombre d'arbres fruitiers, plantés çà et là sans ordre et sans symétrie. Nous demandâmes la permission d'y pénétrer à l'un des gardes impériaux, qui, à la vérité, nous la refusa, mais avec assez de politesse ; il nous promit cependant de nous y introduire, si nous revenions le jour suivant. Il se montra moins difficile pour l'entrée de l'une des grandes cours, où il nous permit sur-le-champ d'entrer et de nous promener. Cette cour, bordée, d'un côté, par la Monnaie, et, de l'autre, par l'un des jardins impériaux, n'a de particulier que son étendue, qui est très-considérable. Nous nous y arrêtâmes surtout à considérer un platane, dont la grosseur ne nous étonna pas peu ; ni l'Amérique, ni l'Europe, ni l'Afrique, ni l'Asie ne nous avaient rien offert de comparable ; c'est une maison végétalement vivante, dont l'intérieur peut à lui seul abriter une famille nombreuse. Il est assez vaste pour permettre, sans peine, à sept cordonniers d'y exercer ensemble les travaux de leur métier.

Avant de quitter Byzance, nous en voulûmes visiter les bazars. Ici notre admiration fut à son comble ; les bazars du Caire, ceux de Jérusalem et de Smyrne, que nous venions de visiter, s'éclipsent complètement devant ceux-ci. Les richesses, qu'on y étale aux yeux des visiteurs, sont immenses ; les joailliers, les orfèvres, les marchands d'étoffes y sont aux termes de la rivalité ; c'est à qui l'emportera sur ses concurrents.

Pour retourner à Galata, nous nous dirigeâmes, en passant par le marché du poisson, vers la Corne d'or, pour y prendre un caïque. L'extrême légèreté de cette embarcation, que je ne saurais mieux comparer qu'aux canots de nos sauvages canadiens, faillit m'être fatale ; en y mettant le pied, je lui imprimai un mouvement si violent de rotation, que peu s'en fallut que je ne la fisse chavirer. J'avais commis une imprudence ; un regard foudroyant que me lança mon rebarbatif nocher en fut la prompte récompense, sans compter qu'il fut sur le point de me repousser de son aviron, et de me laisser seul sur le rivage, au danger d'y errer à l'aventure. Il était six heures environ, quand nous rentrâmes à St. Benoît.

Dans la soirée du même jour, les Grecs qui, à cause de l'usage où ils sont de suivre l'*ancien*

style, n'en étaient encore qu'à leur Vendredi saint, quoique nous fussions à la fin d'avril, devaient, pour solenniser ce grand jour, faire une grande procession dans l'une de leurs églises, située à deux pas de notre logis ; M. Leleu nous offrit, avec sa complaisance ordinaire, de nous y conduire lui-même avec un de ses prêtres. Nous étions en route pour nous y rendre, lorsque, venant à passer devant l'église, où devait avoir lieu la cérémonie, je demandai à y entrer un instant, pour voir de quelle manière les choses s'y fesaient, et promis, en même temps, d'aller rejoindre mes compagnons chez un Arménien catholique du voisinage, où nous nous étions donné rendez-vous. Le *papa*, au moment que je pénétrai dans ce sanctuaire, dont toutefois je ne pus franchir le seuil, à cause de la foule qui déjà l'encombrait, était occupée à en parcourir, l'encensoir à la main, les diverses parties. Son costume était singulier, mais riche : il portait sur la tête un bonnet chaldéen, dont la forme est à-peu-près celle de la tiare papale, et sur les épaules une ample chappe richement brodée. En passant près de moi, il sembla me viser, pour ne pas manquer son coup, et me jeta à la figure un nuage de fumée odorante, que je savourai avec d'autant plus de charme,

que je me croyais dans un lieu catholique, et participant à un exercice du culte catholique. Grande fut donc ma surprise, lorsqu'arrivé auprès de mes compagnons, à qui je fis part du bonheur que je venais de goûter, j'appris de leur bouche que ces Grecs, que j'avais pris pour des Grecs-unis, étaient des Schismatiques, et que je venais ainsi de communiquer *in divinis* avec des dévoyés de l'Eglise. La méprise était à son comble ; chacun d'en rire ; je pris le parti, faute de mieux, d'en faire autant.

A cette hilarité, dont je venais, sans le vouloir, de fournir l'occasion, succéda un morne silence ; des cris nasillards et rien moins que touchants nous avaient signalé la sortie de la procession de l'église, en face de laquelle nous nous trouvions ; nous nous installâmes aussitôt dans les fenêtres, pour la voir défiler. En tête marchait un porte-croix, accompagné de deux acolytes qui, comme lui, n'avaient pas de costume religieux qui les distinguât du reste de la foule. Ils étaient suivis de clercs, sans costume religieux non plus, dont les uns portaient des croix, et les autres des torches allumées. Vous eussiez en vain cherché à reconnaître un chœur de chantres au milieu de ce nombreux cortége ; chacun, sans ordre comme sans bon sens, y mettait du sien ; aussi jamais chant fut-il plus

insupportable ; c'était un *brouhaha* à déchirer les oreilles les moins délicates. La seule chose qui pût faire diversion à la peine que causait cette mélodie anti-anacréontique, ce fut la jovialité qui régnait sur la plupart des visages ; on eût juré, à voir la bruyante gaieté en ce moment à l'ordre du jour, que Pâque était réellement arrivé ; et, quoiqu'il plût alors assez fort, chacun n'en écoutait pas moins l'élan de son indécente joie. La procession était terminée par un *papa ;* c'était le même précisément qui, quelques instants auparavant, m'avait si obligeamment prodigué son encens. Encore en bonnet chaldéen et en chappe, il était, cette fois, occupé, pour se défendre de l'eau qui lui tombait, comme une bénédiction, du ciel, à rester blotti sous une vaste ombrelle qu'un enfant, placé à ses côtés, tenait ouverte au-dessus de sa tête. Son entourage était aussi richement habillé, et il était suivi d'un large drap d'or, que quatre des officiers sacrés soutenaient par les quatre extrémités. La cérémonie ne fut pas longue ; elle dura tout juste le temps qu'on mit à faire le tour de l'église. Dix heures avaient sonné, quand, après avoir été traités par nos bons hôtes, à-peu-près comme nous l'avions déjà été, à notre départ de Jérusalem, par le révérendissime P. Séraphino, nous songeâmes à retourner au logis.

On n'imagine pas, cher ami, la haine dont le Grec schismatique est pris pour le Catholique ; le Protestant le plus fougueux n'offrit jamais rien de tel. Le Photien abhorre l'orthodoxe romain de toute la force de son âme ; c'est à ses yeux un monstre pire que le disciple même de Mahomet. Notre baptême, à son jugement, est nul, nos prêtres sans caractère comme sans pouvoir, leur ministère frappé de stérilité, et tous les sacrements conférés par eux sans effet. Quiconque déserte nos rangs pour passer dans les siens, est tenu, au préalable, de recevoir le baptême par immersion, le seul qu'il regarde comme valable. Une ignorance si déplorable produit ses fruits : voilà pourquoi le ministère sacré est pour lui une affaire d'intérêt ; c'est une riche mine dont l'exploitation fait la plus douce comme la plus constante de ses occupations. Tout est vénal pour lui ; il pactise sur la vente de l'absolution, après qu'il l'a eu mise à une espèce d'enchère ; et elle n'est jamais accordée qu'à un prix très-élevé. Malheur donc au pénitent dont le gousset n'est pas amplement fourni ! sa pauvreté va lui valoir un déni de pardon. Le filou le plus déhonté obtient sans peine la grâce de la réconciliation, pourvû qu'il verse dans la bourse de son confesseur la moitié de la valeur de l'objet volé ; le reste lui est sans doute adjugé.

Le 26, autre grande cérémonie dans la capitale : la sœur du sultan, fiancée à l'un des gouverneurs de la ville, doit aller recevoir, à quelques pas de Galata, où nous demeurons, ses présents de noce. Nous sommes en route, mon compagnon et moi, pour nous rendre au lieu de la fête, lorsque le bruit du canon attire nos regards du côté du port, où il se fait entendre : c'était l'arrivée de l'ambassadeur français, M. de Bourqueney, qu'on signalait ; il revenait de France, avec sa nouvelle épouse. Nous voulûmes attendre que le noble couple eût mis à pied ; mais à Constantinople, comme à Rome, on ne pèche pas, à ce qu'il paraît, par excès de précipitation. Après une attente vaine de plusieurs quarts d'heure, nous lâchâmes enfin prise, et nous dirigeâmes du côté de Bechiktach, où se trouve le palais du sultan, d'où devait sortir le cortége de la sultane. La rue, par laquelle il devait passer, longe la rive occidentale du Bosphore ; et, quoique immensément longue, cette rue était toutefois bordée, d'un bout à l'autre, de femmes turques, attirées là comme nous par la curiosité ; on eût juré, en les voyant échelonnées tout le long de ce vaste espace, que tout le sexe féminin de Constantinople s'y était transporté. Là, comme au débarcadère, où notre patience avait été si fort

éprouvée, nous fûmes condamnés à mourir encore d'ennui et de chaleur ; deux longues heures s'écoulèrent, sans que rien nous fît encore pressentir l'approche de l'illustre fiancée. Incapables de tenir plus long-temps à ce fatiguant métier, nous abandonnâmes la partie, et nous jetâmes, comme de désespoir, dans le caïque qui devait nous transporter à Bébek, où nous avions dessein d'aller visiter le collége qu'y possèdent MM. les Lazaristes. Mais voilà qu'une longue suite de caïques, richement décorés, se met à défiler devant nous : c'était le cortége de la sultane, qui, décevant toutes les espérances des curieux et des curieuses, s'en retournait par eau au palais de Bechiktach, après avoir reçu ses présents. Le caïque qui la portait était tout brillant d'or ; elle y apparaissait assise sur un siége élevé au milieu de ses esclaves, comme elle vêtues de blanc des pieds à la tête, et, comme elle aussi, portant toutes le *borqua*. Le hasard ne pouvait mieux nous servir ; aussi le remerciâmes-nous de sa bienveillance ; nous continuâmes ensuite notre marche vers le terme de notre excursion.

Les bords du Bosphore, sur les eaux duquel glissait notre rapide caïque, nous ravissaient d'admiration : maisons charmantes, kiosques fériques, jardins enchanteurs, et verdoyants

côteaux, sur la cime comme sur les versants desquels se dessinaient d'autres édifices non moins ravissants, telle fut la scène que nos regards embrassèrent en ce moment. Le palais ou kiosque d'Abdoul-Medjid, à Bechiktach, nous frappa surtout par l'originalité et la délicatesse tout à la fois de ses formes ; c'est un des palais des *mille et une nuits*, dont la riante fraîcheur et l'immense richesse ne laissent rien à désirer. Une certaine irrégularité règne, à la vérité, dans la disposition de quelques-unes de ses parties ; mais cette irrégularité n'a rien qui choque ; ce défaut est racheté par mille beautés qui le font oublier sans peine ; c'est le type de l'art oriental poussé à son plus haut point de perfection.

Le collége de Bébek, situé à deux lieues environ de la capitale, occupe une position très-avantageuse ; il est bâti au fond d'une petite baie, d'où l'on découvre une espèce de petit lac formé par le Bosphore, dont les rives, en cet endroit, vont en s'élargissant. Les élèves qui l'habitent sont tous Européens, ou descendants d'Européens, dont les parents sont habitués à Constantinople. L'éducation y est aussi bonne qu'en France. C'est une école où grandissent, à l'ombre de la piété et de la science, des jeunes gens destinés à faire, un jour, par

leurs vertus et leurs talents, l'honneur de l'Eglise et de la société en Orient. Le supérieur de la maison, malgré à peine ses vingt-huit années d'âge, nous parut digne de la place qu'il remplit. Il voulut nous conduire lui-même par la maison, où nous trouvâmes partout beaucoup d'ordre et de propreté. Nous le laissâmes pour reprendre le chemin de la ville, où nous ne voulûmes toutefois entrer, qu'après avoir visité le *champ des morts*, qui n'en est pas éloigné ; c'est le cimetière des Francs, où l'on voit des épitaphes de Français et d'Anglais, qui y ont été enterrés dans le siècle dernier. Ce séjour de la mort est un des points les plus fréquentés de la ville ; c'est le rendez-vous des curieux et des promeneurs. On en fait même le théâtre de fêtes publiques ; c'est ainsi que les Grecs se préparaient, comme nous le traversions, à y célébrer, le lendemain, quelque grande solennité ; rien cependant n'annonçait que cette solennité dût être religieuse.

Du champ des morts nous passâmes à Péra, l'un des faubourgs francs de Constantinople, servant comme de couronne à Galata, au-dessus duquel il est placé. Chemin fesant, nous longeâmes une immense caserne, où stationne aujourd'hui une partie de la garnison de la ville ; bâtie par les soins de Bonaparte qui, au mo-

ment de réaliser son expédition d'Orient, en avait obtenu la permission de la Sublime-Porte, elle était destinée à loger ses troupes, lorsqu'elles passeraient par-là. Mais, dans la suite, la fortune s'étant montrée hostile à ses vues, cet établissement est devenu de droit la propriété du grand-seigneur, qui y loge actuellement ses soldats. C'est sur les hauteurs de Péra qu'activé par un sentiment qu'on ne peut guère croire autre que celui du désespoir, Mahomet II, pendant le siége de Constantinople, fit passer, en une seule nuit, une partie de sa flotte, qu'il lança ensuite dans la Corne d'or, dont il n'avait pu forcer le passage, parce qu'une énorme chaîne de fer le rendait infranchissable. La présence de l'ennemi au milieu de la ville, où on le trouva le matin suivant, fut un coup de foudre pour les assiégés, qui pressentirent, à l'instant même, le sort malheureux et inévitable de leur patrie. En effet, Mahomet commanda sur-le-cham un assaut général ; les troupes grecques accablées par le nombre, et abandonnées de leur chef, Justinien, qu'une panique avait complètement dérouté, cédèrent au torrent ; quelques-unes prirent la fuite ; mais la plupart furent massacrées avec l'empereur lui-même, qui tomba sans vie sur un monceau de morts. Les Turcs n'éprouvant plus de résistance, se répandirent

dans la ville, et y commirent toutes sortes d'excès. Ainsi fut prise Constantinople. Un Constantin en avait été le premier empereur ; un autre Constantin la vit passer entre les mains des étrangers.

Nous voici arrivés, cher ami, au 27 avril ; et c'est ce soir que nous partons pour la Grèce. Je me hâte de te décrire l'excursion que nous venons de faire à l'ancienne Chalcédoine, située en Asie, où le bon M. Bonnelieu, Lazariste, a bien voulu nous accompagner. Après avoir franchi le Bosphore, nous traversâmes Scutari, village considérable, où les Osmanlis, depuis quelques années surtout, se font enterrer, pour n'avoir pas à reposer, après leur mort, dans une ville dont ils voient clairement la chute prochaine entre les mains des *Giaours* (Chrétiens), et y trouvâmes les troupes nouvelles (Nizam-djidid), occupées à faire le *talim*, c'est-à-dire, la manœuvre militaire, dont elles s'acquittaient avec assez d'aplomb. Nous nous en approchâmes ; que dis-je, nous traversâmes même le local où elles étaient réunies, sans que personne ouvrît la bouche pour nous crier gare. Ces troupes, depuis la réforme introduite par Mahmoud II, et soutenue par son fils et son successeur Abdoul-Medjid, n'ont cessé de porter le costume européen. Celui des colonels

est on ne peut plus gracieux : il se compose de deux châles, qu'ils portent l'un à la tête, et l'autre à la ceinture ; d'une veste brodée en or ; d'un *chevaz* (calotte) de drap rouge, garni, des deux côtés, de galon d'or ; d'un manteau de velour rouge, et de bottes de cuir jaune. Ils sont tous montés sur des chevaux richement harnachés. Le costume du soldat est plus simple ; il se forme d'une veste courte, d'un pantalon long, et d'un bonnet en forme de melon (le fèze).

Chalcédoine, aujourd'hui *Kadi-Kéni*, est dans le voisinage de Scutari ; ce n'est plus maintenant qu'un désert. On y montre encore une petite voûte souterraine, bâtie, dit-on, à l'endroit même où autrefois s'élevait l'église dans laquelle se tint, en 451, le quatrième concile œcuménique, qui condamna Eutychès et ses erreurs. La visite ne dura que quelques instants ; au bout de deux heures, à dater du moment de notre départ, nous étions de retour à Galata, où, chemin fesant, nous entrâmes dans une église d'Arméniens-unis, pour assister à leur office de Pâque, qui, par une permission du St. Siége, coïncide avec celui des Schismatiques ; mais il était trop tard ; la messe solennelle était finie quand nous y arrivâmes. Une messe-basse allait commencer ; nous vou-

lûmes y rester. Le rit grec qu'on y observa diffère totalement du latin ; impossible de découvrir entre l'un et l'autre un seul point de contact. L'officiant en chappe et le bonnet chaldéen sur la tête, chanta à demi-voix et sans inflexion d'organe, l'épitre, l'évangile et le canon. Quatre à cinq fois, pendant la messe, il se détourna pour nous bénir. La consécration faillit passer inaperçue ; c'est avec grande peine que j'en pus saisir le moment.

Rentrés au logis, nous utilisâmes le peu d'instants laissés à notre disposition, en allant visiter l'établissement des Frères des Ecoles Chrétiennes et celui des Sœurs de la Charité. Les classes, ouvertes par ces dignes auxiliaires de la foi à la jeunesse de la ville, sont très-nombreuses ; le chiffre des élèves des deux établissements s'élève à 700 environ. Ici, comme partout ailleurs, ces pieux instituteurs et ces pieuses institutrices sont à la hauteur de leur réputation.

Il est, en ce moment, question à Stamboul du retour à la foi d'un Archimandrite, ou abbé grec schismatique, arrivé depuis peu du mont Athos, où, à cause de ses sympathies pour l'Eglise romaine, il avait été exilé par ses supérieurs. On avait cru par-là le ramener à l'amour de l'orthodoxie ; mais loin d'y revenir, comme

on l'avait espéré, notre Archimandrite, ainsi relégué dans ce séjour d'esclavage, sentit plus vivement que jamais le besoin de déserter une église, dont l'esprit, comme il le voyait par sa propre expérience, est celui de la persécution. En dépit de la vigilance dont il était devenu l'objet, il réussit à échapper à ses Argus et à prendre la fuite, en sautant par-dessus les murailles de sa prison. Sa première pensée, une fois en liberté, fut de se rendre à Stamboul, et là de se réfugier chez les Lazaristes, qui s'empressèrent de l'accueillir comme un ami, comme un frère. Ce généreux prosélyte a déjà fait sa profession de foi ; il témoigne un zèle ardent, dont on attend beaucoup dans la suite. Bulgare de nation, il fait espérer de pouvoir rattacher un jour à la chaire de St. Pierre ses compatriotes, que le schisme en tient depuis si long-temps détachés ; ils sont au nombre d'environ quatre millions.

La conversion de ce Schismatique n'est pas la seule que je puisse signalar ici ; le ciel, en Orient comme en Occident, se plaît à grossir le chiffre des membres de son église ; il ne s'écoule, pour ainsi dire, pas de jour, qu'on ne voie plusieurs Arméniens revenir à l'unité ; on fait monter de cinquante à soixante le nombre des abjurations, qui se font tous les mois. Le

firman, qui lève la peine de mort portée contre tout Chrétien apostat, renonçant à l'Islamisme, pour retourner au Christianisme, a son effet ; la foi a à se réjouir, de temps à autre, du retour de quelques-uns de ces malheureux à la voie de la vérité. Il est pourtant vrai qu'une telle démarche ne les met pas toujours à l'abri de la fureur des Musulmans, qui, malgré le firman du grand-seigneur, ne laissent pas quelquefois d'attenter encore à leur vie ; voilà pourquoi on est obligé, en attendant que l'effervescence d'un zèle si cruel se soit ralentie, de les tenir cachés. Au moment où je trace ces lignes, un de ces nouveaux Chrétiens est en réclusion dans le jardin de la maison que j'habite ; il y épie un moment favorable pour pouvoir reparaître sans danger dans la société civile.

Ce que je viens de dire, cher ami, fait assez connaître l'un des traits saillants du caractère turc, la cruauté ; le fanatisme, la superstition et l'arrogance ne sont pas moins caractéristiques chez lui. La cruauté de l'Ottoman se manifeste surtout dans les exécutions publiques ; chez toutes les nations, il est vrai, la populace témoigne pour l'appareil des supplices une désolante curiosité ; mais, du moins, la sensibilité ne perd pas ses droits ; et, plus d'une fois, des bourreaux ont vu couler des larmes. En

Turquie, au contraire, les préparatifs d'une exécution semblent le prélude d'une fête ; le malheureux destiné à la mort est accueilli par des huées ; les cris que lui arrachent ses souffrances sont tournés en dérision ; et je ne sais quel rire infernal et simultané annonce, par intervalle, que la victime éprouve une angoisse de plus. Le penchant du Turc pour la débauche et l'indolence ne le cède en rien à l'excès de sa cruauté ; il se livre à la première avec frénésie, à la seconde avec délices.

Et cependant qui croirait qu'un cœur ainsi abandonné à la plus sanguinaire des barbaries, puisse être accessible au sentiment de la commisération ? c'est pourtant ce qui se remarque chez l'Osmanlis, dont la charité pour les pauvres est littéralement exemplaire. On chercherait en vain par toute la Turquie, pour y découvrir un seul mendiant. Outre les aumônes particulières, rien n'est ici plus commun que d'employer des sommes considérables à des fondations utiles, comme à bâtir des fontaines pour l'usage du public, des hôpitaux, des caravansérails, des bains, des mosquées. Cette charité s'étend même jusqu'aux animaux, dont on prend un soin singulier ; on nourrit les chiens dans les carrefours ; et on va même jusqu'à payer des boulangers et des bouchers, pour qu'ils

pourvoient abondamment à leur nourriture. Les chats ont également part à leur bienveillante charité ; ils veulent par-là reconnaître les services qu'ils rendent à la société, et imiter, en même temps, la tendresse que leur portait Mahomet, qui, obligé un jour, disent-ils, de se lever de sa place, aima mieux couper un pan de sa robe, sur laquelle son chat était couché, que de troubler son repos.

Les Turcs ne sont pas moins vains que cruels et charitables tout à la fois ; ils se croient le premier peuple du monde ; de là le mépris incroyable qu'ils professent pour les étrangers. Ils appellent les Juifs *chiens*, les Persans *têtes rouges*, les Arméniens *mangeurs d'ordures*, les Tartares *mangeurs de charogne*, les Arabes *enragés*, les Grecs *béliers sans cornes*, les Bulgares *voleurs*, les Ragussiens *espions*, les Russes *méchantes âmes*, les Polonais *insolents, infidèles*, les Allemands *effrontés, blasphémateurs*, les Italiens *gens de mille couleurs*, les Hollandais *marchands de fromage*, les Anglais *ouvriers en laine*, les Français *fins et rusés*.

Une pensée grave, cher ami, préoccupe en ce moment les esprits en Europe ; c'est de savoir quel va être l'avenir de la Turquie et des autres provinces de l'Orient. Il est déjà bien des années que la ruine de cet état est com-

mencée ; le vaste édifice de son gouvernement va s'écroulant de jour en jour sous le coup des événements dont il est incessamment le théâtre ; c'est un tronc séculaire sans sève comme sans force, qui, à chaque instant, se voit tomber sous son propre poids. Des efforts de rénovation ont été tentés, il est vrai, de temps à autres, dans le but de reconstituer cet empire, à frèle existence, sur ses anciennes bases, et de le saisir de nouveau de cette autorité forte et vigoureuse dont il donna, pendant si long-temps, de terribles preuves aux princes de l'Occident ; mais tous ces efforts, à quoi ont-ils abouti, et qu'en est-il résulté ? rien du tout, ou, du moins, rien de durable. Une nation peut marcher vers une civilisation, lorsqu'elle est jeune et neuve dans la vie politique ; mais cela ne peut se réaliser pour un peuple qui a déjà un culte, un code de lois et des principes. Il faudrait renouveler cette nation, et en refaire la vie ; or, une telle révolution n'a pas d'exemple dans l'histoire des hommes. Lorsque Rome païenne était sur le bord de l'abîme, jamais elle n'eût pu se relever, en se reconstruisant dans sa foi et ses anciennes lois ; il fallut une religion nouvelle, un peuple nouveau. Le christianisme prit la place du paganisme ; et le christianisme fit naître l'univers à une vie nouvelle, parce qu'il portait

dans ses flancs les germes d'une civilisation et plus belle et plus stable que celle des Césars païens.

On dirait même que les divers essais qu'a tentés l'Orient pour tâcher de ressaisir les fils d'une autorité qu'il sent lui échapper rapidement, n'ont servi, au contraire, qu'à donner plus d'énergie encore au travail de destruction qui s'opère de toutes parts dans son sein ; les choses, au lieu de s'améliorer, n'ont plus fait depuis qu'empirer de plus en plus. Il n'est pas jusqu'à ses chefs, ses défenseurs naturels, qui, en voulant soutenir cette construction tombant en ruines, n'aient contribué, contre leur attente sans doute, à en accélérer la chute ; c'est ainsi qu'en entrant dans la grande alliance européenne, et en se rapprochant des sentiments européens, Mahmoud II a plus que personne aidé à l'ébranlement du trône qu'il a laissé, en mourant, à son fils et son successeur, le sultan actuel ; car par ce pacte solennel il a éveillé l'ambition des puissances européennes, qui, jusqu'alors, étaient demeurées assez étrangères aux affaires d'Orient, et les a ainsi accoutumées à y regarder de près, et à en suivre, avec un œil de convoitise, les divers mouvements. Eclairées plus que jamais sur l'état de faiblesse toujours croissant où languit leur nouvel allié,

elles ne craignent plus maintenant de s'arroger chez lui, par l'organe de leurs représentants, une autorité qui grandit avec les jours, et de s'y constituer les juges de ses intérêts les plus chers.

La dissolution de l'empire ottoman n'est donc plus une chimère ; c'est même un de ces faits dont l'accomplissement est menaçant : comme quatre lions qui, après avoir abattu par leurs efforts réunis un puissant ennemi, l'environnent et se disposent à s'en disputer la meilleure part, ainsi l'Angleterre, la France, la Russie et l'Autriche, après avoir allongé leurs bras sur l'Orient, et l'avoir comme renversé à leurs pieds, en ceignent de tous côtés, depuis plusieurs années, la capitale, Constantinople, et se tiennent prêtes à s'en contester, à main armée, s'il le faut, les riches dépouilles. Mais à quelle de ces puissances cette ville, qui, à raison de sa position aux confins de deux mondes, ne périra jamais, écherra-t-elle en partage ? C'est là un secret qu'il est laissé au temps de révéler. Il est cependant assez probable qu'elle passera entre les mains de la Russie, dont les menées ambitieuses ne trompent ici personne, et qui, au moyen de la marine nombreuse qu'elle entretient sur le Pont-Euxin, a à sa disposition un levier puissant, dont, au besoin, elle pourra

bien faire usage, pour arriver à ses fins. Cette révolution ne s'opèrera toutefois pas sans coup férir ; car si cette puissance à des ambitions à satifaire, ses trois rivales en ont aussi à contenter ; comme elle aussi, elles aspirent toutes trois à se créer un empire en Orient. L'*ultima ratio* des rois, la guerre sera sans doute appelée à décider la question ; et qui doute qu'elle ne doive être vive, acharnée ?

Toutefois, quel que puisse être le résultat de cette lutte, toujours est-il qu'il fera lever une nouvelle ère sur l'horizon de cette partie du globe. Après en avoir été tenu expulsé pendant des siècles, le christianisme y rentrera de plein pied, et y établira de nouveau ses quartiers. Le mahométisme l'y avait supplanté ; il l'y supplantera à son tour ; et, après y avoir reconquis ses droits, il y promulguera, une seconde fois, ses impérissables lois de justice, d'amour et de concorde.

Je terminerai ici, cher ami, mes remarques sur la ville des sultans et sur son avenir, pour songer que le temps de la quitter est proche. Ma prochaine lettre t'arrivera probablement d'Athènes, où j'ai dessein de me rendre, au sortir de la charmante quarantaine de dix jours qui nous attend à Syra.

Adieu.

LETTRE XXXVIII.

Athènes, 15 mai 1843.

Cher Alfred,

Le 27 avril, à huit heures du soir, nous étions, mon compagnon et moi, à bord du *Léonidas*, où nous fûmes joints bientôt après par l'évêque de Babylone, Monseigneur Trioche, en route pour l'Europe par la voie de Malte. Quelques quarts d'heure plus tard, nous avions fait nos derniers adieux à Stamboul, et notre vapeur glissait avec rapidité sur la surface d'une eau plane, immobile. En un clin-d'œil, la pointe du sérail fut dépassée, et nous cinglâmes librement sur la Propontide, où nous apparurent çà et là des îles clair-semées. La température, qui était charmante, nous retint long-temps sur le pont ; ce ne fut qu'avec peine que nous pûmes nous arracher au ravissant spectacle qu'une nature

bienfaisante offrait à nos regards, pour aller prendre quelques heures de repos.

Le lendemain, même temps, mêmes charmes. Sur le midi, nous revîmes Gallipoli et Lampsaque ; c'est dans le voisinage de cette dernière ville que coule le Granique, sur les bords duquel Alexandre remporta sur Darius une si brillante victoire. Abydos reparut à nos yeux ; lord Byron a prétendu sans doute ajouter à sa gloire, en traversant à la nage l'Hellespont, à l'endroit même où Xercès commença à ternir la sienne.

A trois heures, notre vaisseau était en face de la plaine de Troie, plaine fameuse, s'il en fut jamais, où le courage s'attaqua au courage, et où s'accomplit une des péripéties les plus sanglantes de l'histoire. L'ami seul des muses peut concevoir et dire ce qu'offrent d'intéressant ces lieux, dont le divin Homère et le sentimental Virgile ont chanté, avec tant de dignité, et comme à l'envie l'un de l'autre, la gloire immortelle. Ténédos, île à jamais mémorable, pour avoir servi de théâtre au plus noir des complots, est encore là pour témoigner de la perfidie des Grecs. Nous la laissâmes sur notre droite, tandis que, sur la rive opposée, se dessinait à nos regards avides un tumulus, d'une trentaine de pieds de hauteur, où

sont renfermées les dépouilles mortelles du fils de Priam, le plus brave des Troyens. Par son courage, Hector retarda la chute d'Illion, et il aurait même résisté aux efforts réunis des Grecs, si les dieux ne lui avaient pas été contraires.

Ne vous souvient-il pas, Seigneur, quel fut Hector ?
Nos peuples affaiblis s'en souviennent encore :
Son nom seul fait frémir nos veuves et nos filles ;
Et dans toute la Grèce il n'est pas de familles
Qui ne demandent compte à ce malheureux fils (1)
D'un père ou d'un époux qu'Hector leur a ravis. (2)

Durant la retraite d'Achille, Hector porta le feu jusque dans les vaisseaux ennemis, et tua Patrocle qui voulait s'opposer à ses progrès. Plus tard, il en vint aux mains avec le terrible Achille que le désir de la vengeance avait ramené au combat, et il tomba sous ses coups. Après lui avoir oté la vie, ce dernier l'attacha à son char, et le traîna indignement plusieurs fois autour de la ville et du tombeau de Patrocle.

A quel excès d'horreur la vengeance l'égare !
Ce n'est plus un héros ; c'est un tigre barbare.
Il insulte au cadavre, et lui perce les pieds
Qui de sa main sanglante à son char sont liés,
Le traîne, et, du tombeau fesant trois fois le tour,
De l'horreur du spectacle il fait pâlir le jour. (3)

---

(1) Astyanax, fils d'Hector.
(2) Racine, *Andromaque*.
(3) Lamotte.

000

En se promenant sur la plaine de Troie, nos regards s'étaient pris à considérer une double lisière d'arbrisseaux verdoyants, au milieu desquels devait couler quelque rivière, dont le nom est, sans doute, couché dans les pages de l'Enéïde ; ce pouvait être le Xantus ou le Simois ; mais ce n'étaient ni l'un ni l'autre ; c'était le Scamandre, dont la fable a célébré les gloires, et qui, après être sorti du Mont-Ida, où il prend sa source, parcourt la campagne d'Illion, et va se jeter dans la Mer-Egée, presque en face de Ténédos. Au-delà de la plaine, s'élançait hardiment dans les airs une montagne, à la cime blanchie par des neiges éternelles ; c'était le Mont-Ida, lieu devenu célèbre dans la mythologie par le jugement qu'y prononça Pâris entre les trois déesses Junon, Minerve et Vénus, et où il adjugea à cette dernière le prix de la beauté. Le Mont-Athos nous apparaissait de l'autre côté, en Grèce, où il s'élève majestueusement au milieu des montagnes qui l'environnent.

Le vaisseau, toujours rapide dans sa course, nous fit passer, au bout de quelques instants, devant Alexandrie de Troade ; d'assez belles ruines encore y surgissent à travers une épaisse forêt, où elles sont comme encaissées. Ce fut dans cette ville que

“ St. Paul eut la nuit cette vision : Un homme de Macédoine se présenta devant lui, et lui fit cette prière : Passez en Macédoine, et venez nous secourir.

. . . .

“ Nous étant donc embarqués à Troade, nous vînmes droit à Samothrace, et le lendemain à Naples,

“ Et de là à Philippes, etc.” (1)

Le 29 avril, notre vaisseau revint à Smyrne ; nous y passâmes tout le jour, et n'en sortîmes que le lendemain, à huit heures du matin. Sur le soir, nous longeâmes, de très-près, une île, dont le nom est devenu fameux dans la guerre de l'indépendance hellénique ; c'est Ipsara, où nous découvrîmes sur un rocher escarpé la forteresse dans laquelle sept cents braves Hellènes, hors d'état de pouvoir tenir plus longtemps contre leurs ennemis, qui en poussaient chaudement le siége, se firent sauter, en mettant le feu à la poudrière. C'était un coup de désespoir ; avec eux périrent deux mille Albanais, qui, au moment de l'explosion, se trouvaient sur le haut des murs. Ce fait est héroïque ; c'est un des plus beaux dont l'histoire fasse mention. Les circonstances nous en furent

(1) Act. XVI, 9, 11, 12.

racontées par le capitaine de notre vapeur, qui, à cette époque, était attaché au service de la marine française sur la Méditerranée, et qui en a été le témoin oculaire.

Le lendemain, à trois heures du matin, l'ancre tombait à l'eau ; c'était nous annoncer Scyra, où nous devions faire quarantaine. Ce ne fut qu'après le déjeûner que nous y descendîmes ; grâce à l'habitude que nous avions prise, depuis long-temps, de ne plus nous roidir contre les obstacles, nous entrâmes assez gaiement dans cette nouvelle prison. Ce que j'ai dit plus haut de la quarantaine de Smyrne doit s'appliquer à celle de Scyra ; à peu de choses près, c'est dans l'une comme dans l'autre même genre de vie, mêmes occupations, mêmes ennuis. La Providence nous y avait cependant menagé un bon ami, dans la personne d'un avocat grec, en route comme nous pour Athènes. Cet estimable gentilhomme arrivait de Paris, où il a fait son cours de droit, et se rendait à la capitale, où il allait occuper une chaire de professeur de l'antique législation de la Grèce. L'amabilité et les connaissances variées de M. Sarlipoles, c'est le nom de ce brave Hellène, nous firent plus d'une fois oublier notre emprisonnement. Quoiqu'il en soit, le onzième jour après notre entrée en quarantaine, nous en sor-

tions pour nous rendre à Scyra, capitale de toute l'île dont elle porte le nom. Après avoir salué M. Giovanne Stephano, curé de la Basse-Ville, nous nous dirigeâmes, avec un prêtre lazariste de Santorin, dont nous avions fait la connaissance au lazaret, où il était venu nous visiter, vers le palais de Mgr Alberti, coadjuteur du diocèse, à qui nous étions recommandés par M. Davier, de Smyrne. La Haute-Ville, où réside ce prélat, est véritablement digne de ce nom ; sa position est des plus hardies ; elle occupe la cime et le flanc d'une montagne à forme conique, dont l'élévation fait peur. On n'y peut grimper qu'avec peine et en haletant, par un chemin presque à pic, où jamais voiture n'a passé. Il n'y a que le besoin de se mettre à l'abri des excursions des pirates, qui ait pu déterminer les Scyriotes à se percher si haut dans les airs. La cathédrale de St. George, patron de la ville, est bâtie sur le point culminant du cône ; elle n'est pas sans intérêt. Monseigneur Alberti est grec d'origine, et parle parfaitement bien le français, qu'il a appris à Smyrne, où il a fait son éducation. L'évêque titulaire qui est piémontais, parle aussi français ; il est très-âgé, et porte la barbe longue.

En descendant, nous arrêtâmes à la maison

des Jésuites ; située à quelques pas de la cathédrale, cette maison a pour supérieur un saint religieux, qui, étranger au monde, comme le monde lui est étranger, n'a d'autre ambition que de faire du bien à toute la population de Scyra et à celles des autres îles de l'Archipel. Nous le laissâmes occupé à donner les exercices du mois de Marie, auxquels assistaient bon nombre d'âmes pieuses. Toute la Haute-Ville est catholique ; sa population est de 4,000 âmes ; la Basse est, en grande partie, schismatique.

Scyra n'intéresse que par son port, dont l'étendue est assez considérable ; ce qui ne l'empêche pas d'être peu sûr pour les vaisseaux, que la tourmente y atteint souvent. Le commerce y est animé ; aussi y trouve-t-on des marchands de diverses nations, que l'appât du gain y attire.

Le 12, à sept heures du soir, nous quittâmes Scyra pour Athènes sur le vapeur autrichien qui fait le service entre ces deux villes. Nous eûmes le plaisir de rencontrer à bord notre bon ami, M. Sarlipoles, qui, comme nous, portait ses pas vers la ville de Périclès. A peine sortis du port, nous commençâmes à jouir de la vue des diverses îles des Cyclades, dont Scyra fait elle-même partie. Nous laissâmes, sur notre droite, Délos, Mycène, Tyno, Andros, et, sur

notre gauche, Joura, Zia, etc. Le cap Sunium, demeure chérie du divin Platon, fut passé de nuit ; ce qui ne nous permit pas de le reconnaître.

Je n'oublierai jamais, cher ami, le 13 mai ; ce jour, l'un des plus heureux de ma vie, vit se réaliser le plus beau rêve de mon enfance ; l'Attique ! le Péloponèse ! n'étaient plus pour moi des souvenirs d'histoire ; la Grèce tout entière s'était comme dévoilée devant moi : à gauche, Egène, les montagnes du Péloponèse, et le Cythéron ; en face, Salamine (1), le port du Pirée ; à droite, le Mont-Himette, l'Acropolis, et, à ses pieds, la ville de Périclès, l'immortelle Athènes ! quel panorama admirable ! Pour un esprit habitué à regarder la Grèce comme la patrie des grands génies, et Athènes comme le musée de tous les arts, l'académie de toutes les sciences, quoi de plus propre que ce tableau à enchanter et à séduire !

A sept heures du matin, nous entrions dans le Pirée, à l'entrée duquel s'élève humble,

(1) L'île de Salamine est située vis-à-vis le Pirée ; elle a donné son nom à l'une des plus glorieuses victoires que les Grecs aient remportées sur les Perses, dont la flotte, quoique forte de 1207 vaisseaux, fut battue par celle des Grecs qui n'en comptait que 380. Le héros de cette journée fut Thémistocle. Pour entrer dans le port du Pirée, on passe nécessairement sur le théâtre même où eut lieu le combat. On montre encore l'endroit où Xercès, pour animer son armée de sa présence, s'était placé, avec les secrétaires chargés de décrire l'engagement, et de célébrer sa victoire.

mais chérie de tous les Hellènes, la tombe du Thémistocle moderne, l'héroïque Miaulis, qui, quoique mort, en défend, ce semble, encore l'approche aux ennemis de la patrie. Le port se fait remarquer par sa rare disposition ; c'est un vaste bassin, de profondeur suffisante pour recevoir de gros vaisseaux, et dont l'entrée est si étroite que deux navires pourraient à peine y passer de front. Cette entrée était autrefois fermée par une forte chaîne, dont deux énormes lions, placés de chaque côté, tenaient les deux extrémités dans leurs gueules. Plusieurs vaisseaux de guerre français, autrichiens, etc., y font station. La marine du royaume hellénique ne nous y offrit qu'une chaloupe canonnière ; pour se rendre compte d'un tel état de choses, il faut se rappeler que les Grecs, pendant la guerre de l'indépendance, ont mieux aimé brûler leur flotte, que de la laisser tomber au pouvoir des Turcs. Ce trait de générosité leur fait honneur. Espérons que les circonstances leur permettront de se créer tôt ou tard une nouvelle marine, dont la force soit en rapport avec leurs besoins.

A peine notre vapeur eut-il jeté l'ancre, qu'une masse de petites embarcations quittèrent le quai, et se dirigèrent vers nous. Il fallut encore ici soutenir un siége ; c'était à qui nous

aurait. Peu disposés à guerroyer avec ce nouveau genre d'ennemis, nous nous attaquâmes, sans beaucoup de façon, à l'un d'entr'eux, et convînmes de suite avec lui du prix de notre transport au rivage. Mais nous avions oublié que nous avions affaire à un Grec ; le prix tel que stipulé à bord, ne pouvait être valable à terre ; là, sur une vétille, à laquelle il s'accrocha de toute son âme, notre batelier l'exigea au double. Il y avait de quoi indigner. Je voulus donc réclamer ; mais ce fut en vain. M. Sarlipolos crut mieux faire, en soutenant lui-même la plaidoirie ; mais il ne fut pas plus heureux que moi. Il fallut, bon gré mal gré, payer le *quantùm* exigé. Comme on le voit, notre descente sur le sol attique ne fut guère flatteur ; aussi ne le saluai-je pas du sourire de l'amour. Force me fut, pour ne pas entendre le cri de Virgile : *Ab uno disce omnes ; par un seul connaissez tous les autres*, de m'étourdir, et de me rappeler, en même temps, la probité du digne ami que j'avais à mes côtés.

La ville du Pirée vient à peine de surgir de terre. Les maisons qu'on y a construites et qu'on continue d'y construire, sont belles et dans le goût européen ; les rues en sont larges et bien allignées. Le missionnaire du lieu est un digne ecclésiastique, nommé Donavi, à qui

nous étions recommandés. Notre aspect le charma ; c'était la première fois qu'il lui arrivait de rencontrer des ecclésiastiques canadiens. Nous n'avons rien à dire contre l'accueil qu'il nous fit ; loin de là, nous n'avons qu'à nous féliciter de sa politesse et de son affabilité. Il parle assez bien le français ; ce qu'il en sait, il ne le doit ni aux leçons d'un maître, ni à l'étude de la grammaire, mais à la seule lecture de Télémaque, où il a puisé ses mots et ses phrases ; ce qui ne prouve pas peu son talent pour la linguistique.

En quittant la ville, nous aperçûmes les restes de la longue muraille qui du Pirée s'étendait autrefois jusqu'aux portes d'Athènes. Thémistocle en avait formé le dessein ; mais l'honneur en fut laissé à Cimon et à Périclès, qui la firent élever pendant leur administration. Les campagnes que nous traversâmes ensuite sont assez riches en oliviers, quoique la culture en soit, en quelques endroits, négligée. Le Céphise, jadis renommé par la beauté des promenades que présentaient ses bords, passa presque inaperçu ; il est livré aujourd'hui au plus profond oubli ; c'est à peine si l'on peut en reconnaître l'ancien lit. C'est dans le voisinage de cette rivière que le sort des armes a moissonné, il y a quelques années, une armée entière de braves

Hellènes, commandés par Kariaskakis ; quinze mille héros tombèrent sous les coups du cimeterre turc ; le général lui-même y périt sur un monceau de cadavres. Cette victoire fut brillante pour l'ennemi : mais elle lui coûta cher ; trente-deux mille des siens y perdirent la vie.

Le *bois d'Academus* et la *voie sacrée* qui conduit à Eleusis, se retraçaient, sur la gauche, à nos regards, tandis que devant nous se dessinaient l'*Anchesme*, l'*Acropolis*, le palais royal et la ville elle-même, avec ses nombreux édifices. Neuf heures sonnaient, quand nous descendîmes à l'hôtel de la Grande-Bretagne.

Athènes, cher ami, a joui dans les temps anciens surtout de trop de célébrité, pour qu'il me soit permis de passer à la description de ses monuments tant antiques que modernes, sans en avoir, au préalable, esquissé l'histoire ; cet exposé, pour succint qu'il puisse et qu'il doive être, aura nécessairement son intérêt ; il devra préparer ton esprit à mieux apprécier les détails descriptifs dont je le ferai suivre. Pausanias donne pour premier roi à l'Attique Acteus, qui eut pour successeur Ogygès, sous lequel arriva, l'an du monde 2237, et 1748 avant Jésus-Christ, le déluge si fameux qui porte son nom. Deux siècles plus tard, Cécrops, venu d'Egypte, bâtit, comme le croient quelques anciens, la ville

d'Athènes, qui d'abord fut appelée *Cécropie* de son nom, puis *Mopsopie* de Mopsus, et enfin *Athènes* d'Athénée, fille de Cranaüs. Ce dernier succéda à Cécrops, qui mourut après un règne de 50 ans, pendant lequel il établit le tribunal de l'aréopage. L'an du monde 2799, Thésée, de retour de Crète, où il avait tué le fils de Minos, fameux athlète nommé *Monotaure*, ayant trouvé son père Egée mort, prit les rênes du gouvernement, réunit les douze villes de l'Attique en un seul état, et commença à y établir la forme de république. Ménesthée, fils de Péteus, s'étant emparé de la suprême autorité, pendant un voyage qu'avait fait Thésée en Epire, celui-ci se vit forcé de prendre la fuite, pour échapper aux coups de l'usurpateur ; il se retira dans l'île de Scyros, où il périt misérablement, après avoir régné trente ans à Athènes.

Dracon, 624 ans avant Jésus-Christ, donna à la république athénienne un code de lois ; mais ces lois étaient si sévères qu'elles passaient pour avoir été écrites avec du sang. Solon publia les siennes vingt-six ans plus tard. Les Athéniens, sous le commandement de Miltiade et d'Aristide, 91 ans avant l'ère chrétienne, défirent complètement Xercès dans les plaines de Marathon ; dix ans plus tard, Xercès

étant repassé en Grèce avec une armée formidable, il fut de nouveau battu à Salamine par les Athéniens, sous le commandement de Thémistocle. A la suite de ces brillants exploits, Athènes devint extrêmement florissante. Jamais ville ne fut plus féconde en hommes illustres ; on y voyait non-seulement de vaillants capitaines et de savants philosophes, mais encore toutes sortes de gens de lettres, et de très-habiles artisans. Mais tant de gloire porta ombrage aux autres états de la Grèce ; Athènes eut à repousser la force par la force ; elle fut cependant prise par Lysandre, général des Lacédémoniens, l'an 403 avant Jésus-Christ. Philippe, roi de Macédoine, l'an 338 avant Jésus-Christ, lui fit la guerre et l'aurait détruite, si l'orateur Démades n'eût eu l'adresse de le fléchir. Athènes eut encore à souffrir sous Alexandre-le-Grand. Elle secoua, dans la suite, le joug des Macédoniens, et, avec la protection des Romains, se soutint encore avec assez de gloire. Aristion, l'un de ses citoyens, qui en était le tyran, causa sa ruine entière ; ce fut sur lui que Sylla la prit, et la livra au pillage, l'an 87 avant l'ère chrétienne.

Athènes se releva par la force de sa réputation, qui lui attirait des savants de toutes parts. Pompée lui rendit ses lois ; par reconnaissance,

elle embrassa son parti. En droit de la punir après la bataille de Pharsale, César lui fit grâce, et prononça ces mots si célèbres dans l'histoire : *Qu'à la vérité, les Athéniens méritaient d'être punis ; mais qu'à la considération des morts, il pardonnait aux vivants.* En effet, Athènes a toujours été regardée comme l'inventrice de tous les arts, la mère des philosophes et des orateurs, et la nourrice des poètes.

Sur la fin du quatrième siècle, Alaric, roi des Goths, s'en empara, sous l'empire d'Arcadius et d'Honorius. L'empereur Justin s'efforça de la rétablir dans le sixième siècle. Depuis cette époque, l'histoire semble l'avoir oubliée jusqu'à la prise de Constantinople par les Croisés, en 1204, qu'elle devint le partage de Géoffroi de Ville-Hardouin. François, l'un des descendants du Florentin Rainier Acciacoli, qui s'en était emparé sur les Arragonais, la gouvernait, lorsque Mahomet II s'en rendit maître, l'an 1455. Les Vénitiens l'enlevèrent, en 1687, aux Turcs ; mais ils la perdirent bientôt.

Les lumières avaient commencé à se propager dans la Grèce, au moyen de cette ardente jeunesse que des parents aisés envoyaient étudier dans les écoles de l'Europe, et qui là s'inspirait d'un amour de la patrie, lequel, au retour

dans ses foyers, lui fesait entonner l'hymne de l'indépendance. On put, dès ce moment, pressentir ce qui allait arriver, que les Grecs instruits, opulents ne demeureraient point longtemps esclaves ; le sentiment de la vengeance contre le peuple barbare qui les asservissait, les souvenirs illustres dont l'aspect seul du sol natal les animait, la croix si souvent profanée par les Musulmans, tout leur fesait un devoir de reconquérir leur liberté, ou de périr les armes à la main.

Le calme le plus profond régnait dans tout l'empire ottoman, au commencement de 1821, lorsque Thodor, autrefois employé au service de l'armée russe en Valachie, se mit à la tête des mécontents de cette province. Il n'eut d'abord que quelques Albanais sous ses ordres ; mais bientôt sa troupe se grossit d'une portion des cultivateurs valagues. De son côté, Alexandre Ipsilanti, major-général dans les armées russes, parut à Jassé avec ses deux frères, à la tête d'un petit corps d'Albanais, et s'annonça comme le libérateur de la Grèce. De concert avec le prince Michel Suzzo, il publia, en mars 1821, plusieurs proclamations, dans lesquelles il appelait les Hellènes à la liberté, et les flattait de la protection du czar. A la fin du même mois, l'insurrection éclata tout-à-coup

sur plusieurs points de la Morée ; la Laconie, la Messénie, l'Arcadie et la Béotie y prirent également part. Les îles d'Hydra, de Spezzia et d'Ipsara équipèrent une flotte de 140 voiles ; et une riche Grecque, nouvelle Artémise, nommée *Bobélina,* dont le mari avait été tué par les Ottomans, arma à ses frais trois vaisseaux, dont elle prit elle-même le commandement.

Thodor et Ipsilanti se concertèrent ensemble, et résolurent d'attaquer Constantinople ; le soulèvement général des Grecs devait s'opérer le 6 mars. Constantinople, une fois au pouvoir des insurgés, assurait pour toujours le succès de leur cause. Mais un traître se trouva parmi les conjurés ; le sultan, instruit de leur dessein, en prévint l'exécution, et de nombreux supplices signalèrent sa vengeance.

Aussitôt que la proclamation d'Ipsilanti avait été connue, une armée s'était formée, et le drapeau de la restauration avait été arboré partout. L'Attique marcha bientôt sur les traces des autres provinces ; Athènes contraignit la garnison turque à sé réfugier dans l'*Acropolis* (citadelle), et un cordon de troupes fut chargé d'en faire le blocus. On composa un sénat formé de vieillards et d'ecclésiastiques ; on régla le service autour de la citadelle et sur les côtes ; on expédia des détachements sur tous

les points ; enfin, les Grecs se rendirent maîtres de toute la campagne, pendant qu'une de leurs armées occupait le passage des Thermopyles. Toutes les îles de l'Archipel prirent part à cet élan révolutionnaire. Résolus à vaincre ou à périr, les Hellènes déclarèrent la guerre aux Turcs, et firent croiser diverses escadres dans la mer Egée, pour nuire à leur commerce et faire sur eux des captures ; on en envoya même une sur les côtes de la Syrie.

Les Ottomans, alarmés de ce qui se passait en Grèce, mirent sur pied une nombreuse armée, qui fut dirigée, dans les premiers jours d'avril, sur les limites de la Valachie. Elle arriva devant Bucharest, le 16 du même mois, tandis que d'autres troupes débarquaient à Kara-Kirman, et se portaient sur Galatz. Cette ville fut prise et tous ses habitants passés au fil de l'épée. Pendant cet intervalle, une forte armée de Turcs entrait en Morée, où les Grecs cherchaient à les attirer, dans l'espoir de les exterminer plus facilement.

En décembre 1821, un congrès, convoqué par Ipsilanti et Mavrocordato, se réunissait à Epidaure, et s'occupait de rédiger un constitution provisoire, qui fut promulguée en janvier 1822. Dès que le gouvernement fut organisé, il se transporta à Corinthe, qui venait de tom-

ber entre les mains d'Ipsilanti, et le conseil exécutif travailla à régulariser la levée des impôts et le plan de défense.

Les Ottomans réussirent, en avril 1822, à s'emparer de Chio. Le succès de cette expédition ayant plus que jamais excité le courage des Turcs, leur flotte se disposait à opérer un débarquement à Samos, à Ipsara ou à Tiné, lorsque, par un hardi coup de main, Canaris attacha un brûlot au vaisseau amiral, et le fit sauter. Un brillant succès naval termina cette campagne, dont les plus grandes chances avaient été pour les Hellènes. Canaris et Miaulis avaient attaqué la flotte turque commandée par Kara-Muhammed-Pacha ; ils parvinrent à incendier la *Kapoudana* et à disperser les autres vaisseaux.

Les campagnes suivantes furent marquées par des revers de fortune qu'éprouvèrent alternativement les parties belligérantes. Les Grecs cependant, malgré les traits de courage et d'héroïsme, dignes des anciens, dont ils avaient donné, en plus d'une conjoncture, des preuves incontestables, allaient probablement succomber sous le poids des armées ottomanes, sans cesse renaissantes comme les têtes d'une hydre, lorsque, touchées de tant de carnages exercés des deux côtés, la Russie, l'Angleterre et la France,

conclurent, en 1830, un traité, ayant pour but d'obliger la Porte-Ottomane à cesser une guerre d'extermination. La présence des troupes françaises força l'armée égyptienne à évacuer la Morée. Il fut ensuite arrêté que la Grèce formerait une monarchie héréditaire. Le choix du nouveau roi tomba sur un prince catholique, le prince Othon de Bavière, qui fut placé sous la direction d'une régence, jusqu'au 1er juin 1836, époque à laquelle il devait atteindre sa vingtième année, âge fixé pour sa majorité. L'ordre de succession au trône fut déterminé par les représentants des trois grandes puissances, le 30 avril 1833.

Le nouvel état hellénique est bien organisé : il a dix tribunaux de première instance, et deux cours d'Ephètes (d'appel), dont l'une siége à Athènes et l'autre à Nauplie. L'aréopage tient ses séances à Athènes ; il correspond à la cour de cassation. Dans chaque *dème* ou commune il y a un *démarque* (maire), et un juge de paix.

La révolution du 15 septembre 1843 a procuré à la Grèce une constitution, que son roi a signée et jurée le 30 mars 1844. Le nombre des Députés de la nation est de 125.

J'aborde maintenant, cher ami, la description d'Athènes, telle qu'elle existe aujourd'hui. De tous les monuments que le temps et les

guerres ont épargnés dans cette ville infortunée, le plus fameux comme l'un des mieux conservés, est le Parthénon, bâti sur le rocher de la citadelle, appelée *Acropolis.* Nous suivîmes, pour y arriver, l'ancienne rue des *trépieds*, par laquelle on se rendait autrefois au théâtre de Bacchus, où retentirent si souvent les noms d'Eschyle, d'Aristide, de Sophocle et d'Euripide. En face de ce théâtre s'élevait le plus ancien temple d'Athènes, celui de Bacchus, surnommé le dieu des pressoirs. Ces deux monuments, si l'on en excepte deux colonnes appartenant au théâtre, qu'on aperçoit au pied du mur de l'*Acropolis*, sont entièrement détruits. Le Stoa d'Eumérie avoisinait le temple de Bacchus ; il était destiné à le joindre à l'Odéon de Périclès par une suite d'arcades, dont il reste encore aujourd'hui de beaux vestiges. L'Odéon, dont le toit était construit des mâts et des vergues des vaisseaux pris sur les Perses, et dont la forme était celle d'une tente, pour imiter celle de Xercès, était ouvert aux concours des musiciens, dont Périclès avait introduit l'art séducteur dans les solennités des Parathénées. Lycurge, fils de Lycophron, eut la gloire de mettre la dernière main à ce superbe monument, où l'on voyait plusieurs rangs de siéges et de colonnes de marbre. Cet

édifice servit quelquefois de tribunal aux Archontes ou premiers magistrats d'Athènes ; les Rapsodes y récitaient les poèmes d'Homère, et y chantaient les vers composés en l'honneur des défenseurs de la patrie. On distingue très-bien dans le pied de la montagne l'espace circulaire où étaient placés les gradins occupés par les spectateurs ; on en aperçoit même encore quelques traces.

L'entrée de la citadelle est placée du côté de l'ouest, et regarde le Pirée. On y monte par un escalier en marbre fesant partie d'un magnifique édifice d'ordre dorique, appelé les *Propylées*, ou vestibules de l'Acropolis. Périclès les fit construire en marbre du Pentélique, sur les dessins et la direction de Mnésiclès. Le travail dura cinq ans ; la dépense s'en était élevée à la somme exorbitante de 2,012 talents (10,864,800 francs). Six belles colonnes en soutenaient le fronton. Le vestibule était divisé en trois pièces par deux rangées de colonnes ioniques, et terminé vis-à-vis par cinq portes, par lesquelles la foule pénétrait jusqu'au temple de Minerve, situé sur le haut de la citadelle. Le plafond était composé d'énormes morceaux de marbre, où l'art n'avait rien négligé pour les mettre en rapport avec le reste du monument, dont le caractère principal était la ma-

jesté. Les Propylées ne subsistent plus en entier ; il n'en reste plus que quelques parties, parmi lesquelles se trouvent des tronçons de colonnes, dont la blancheur semble trahir une jeunesse qu'ils n'ont pas. Des deux constructions qui lui servaient d'ailes, une seule, celle du côté du sud, a traversé intacte les malheurs des temps : c'est le temple de la *Victoire sans ailes*, d'ordre dorique, bâti par Périclès, qui, pour lier la victoire à Athènes, lui avait oté les ailes. Certes, cette idée était gracieuse, et éminemment patriotique ; il est donc fâcheux que le temps n'en ait pas tenu compte. La *Cella*, de marbre, comme le reste de l'édifice, est de forme carrée ; les pièces qui la composent sont épaisses et unies ensemble par un ciment excessivement dur. Le fronton de ce temple, comme celui de l'aile opposée, existait encore en entier, en 1687, époque à laquelle les Vénitiens tirèrent à boulets rouges sur les Propylées et le temple de Minerve.

Par les Propylées on monte sur l'Acropolis, dont l'aire est de 800 pieds de long sur 400 de large ; sa forme est à-peu-près celle d'un ovale, dont l'ellipse irait en se rétrécissant du côté de l'Himette. On dirait, en la voyant, un vaste piedestal taillé tout exprès pour porter les chefs-d'œuvres qui la couronnent. On y trouve,

du côté de la ville, le *Pandroséum*, et un double temple de *Minerve-Poliade et de Neptune*, où on avait voulu réunir une double source de richesses pour la ville, l'agriculture, représentée par Minerve, et le commerce par Neptune. Il reste de ce temple neuf colonnes, d'ordre ionique, dont les grâces sont ravissantes. On ne peut qu'admirer la décoration de ce monument, qui est d'un fini étonnant. Trois cariatides, qui ont la face tournée vers le midi, en supportent l'entablement ; c'est, disent les antiquaires, des monuments anciens le seul dont l'entablement soit soutenu par des statues de ce genre ; la quatrième a été enlevée par lord Elgin, qui l'a déposée dans le musée britannique de Londres. Le gouvernement local, désireux d'arracher à l'oubli les chefs-d'œuvre que renferme l'Acropolis, en a ordonné le déblai : on s'occupe, en ce moment, à vider le temple de Minerve-Poliade des débris qui l'encombrent.

Sur le point le plus éminent de l'Acropolis s'élève grand, majestueux le temple de Minerve ; c'est le Parthénon. Ce temple, d'ordre dorique, et de ce beau marbre blanc qu'on tire des carrières du Pentélique, est un simple parallélogramme allongé, qu'ornent un vaste pérystile et un superbe portique. Cette dernière partie occupe à-peu-près le tiers de la longueur

totale du monument, dont l'intérieur était autrefois divisé en deux parties, renfermant l'une la statue de Minerve, et l'autre le trésor des Athéniens. Les colonnes du pérystile et du portique reposent immédiatement sur les trois degrés qui règnent tout autour de l'édifice ; sans bases, cannelées et d'ordre dorique, ces colonnes ont quarante-deux pieds de hauteur, et dix-sept et demi de tour, près du sol. La largeur totale du temple est de cent pieds, la longueur de deux cent vingt-six, et la hauteur d'environ soixante-neuf.

Périclès avait confié le soin de cet ouvrage à deux célèbres architectes, Icténus et Callicrate. Phidias y fit briller la beauté de son art, en fesant la statue de Minerve, à laquelle son ciseau sut donner ces traits de majesté qu'on aime à se figurer dans les êtres divins. Haute de vingt-six coudées, cette statue était debout, et couverte de l'égide de la déesse et d'une longue tunique ; sur le bouclier était gravé le combat des Amazones. Elle était d'or et d'ivoire ; on y employa en métal le poids de quarante talents (plus de 3,000,000 de francs). Phidias, suivant le conseil de Périclès, appliqua de telle manière ce métal, qu'on pouvait aisément le détacher de l'objet qu'il recouvrait.

La frise du pérystile était encore du ciseau

de Phidias, qui y avait sculpté sur des métopes de marbre le combat des Centaures et des Lapithes ; celle de la Cella, décorée d'un autre bas-relief, paraissait représenter une fête établie en l'honneur de Minerve et connue sous le nom des *Parathénées*. On voit encore sur le fronton qui regarde l'est la marque des boucliers enlevés à l'ennemi dans le cours de la guerre médique.

La Cella du Parthénon est presque entièrement détruite. Les premiers Chrétiens l'avaient dédiée au Dieu inconnu, *Deo ignoto*, dont parle St. Paul ; plus tard les Turcs la convertirent en mosquée. Elle est aujourd'hui abandonnée ; ce n'est plus qu'un monument dont on va étudier et admirer les beaux restes. Tout le voisinage en est jonché de riches débris, qu'on s'occupe à tirer de la poussière, où ils gisent depuis si long-temps. Les Athéniens ne pardonneront jamais à lord Elgin de s'être approprié, au profit de son gouvernement, une partie des richesses artistiques de l'Acropolis.

Près du temple de Minerve est un petit musée, où l'on a réuni quelques objets d'antiquité ; ce sont des urnes lacrymatoires, et quelques morceaux d'architecture, dans le plus désolant état de délabrement ; pas une seule statue n'y rappelle le ciseau des Myron, des Phidias, des

Alcemène. Les statues des dieux et celles des Périclès, des Iphicrate, des Timothée, et des autres gloires athéniennes, disparurent insensiblement sous l'occupation romaine ; l'histoire fait mention de trois mille, que Néron, pour sa part, en fit enlever, pour les faire servir à l'embellissement de ses somptueux édifices de Rome. Ces statues, comme toutes celles qu'on continua d'arracher à Athènes et au reste de la Grèce, encombrent aujourd'hui les musées de l'Europe ; Rome, Paris, Londres, Naples et Berlin en récèlent des milliers. On conçoit ce que de telles déprédations doivent causer de dépit aux nouveaux enfants de la Grèce, parmi lesquels règnent déjà un goût si épuré pour les beaux arts, et un désir si ardent de reconquérir la gloire littéraire de leurs ancêtres, dont le joug de l'esclavage les a fait décheoir.

En descendant du côté de l'Aréopage, c'est-à-dire, du côté du couchant, nous nous détournâmes de quelques pas, pour aller visiter l'antre du dieu Pan, placé sous la partie du rocher qui soutient l'aile gauche des Propylées. Cet antre, auquel on ne peut arriver qu'en grimpant, n'offre rien d'intéressant ; c'est une légère excavation, que les Grecs anciens vénéraient plus que ne le font les Grecs d'aujourd'hui.

La colline de Mars, sur laquelle était con-

siruit le tribunal de l'Aréopage, est située à l'occident de l'Acropolis, dont elle n'est éloignée que de quelques pas. Jamais tribunal ne vit ni plus de gravité, ni plus de majesté réunies à la fois dans son sein ; ses membres étaient autant de demi-dieux, écoutant avec patience et jugeant avec impartialité les affaires les plus importantes de la république. Leurs fautes, même légères, étaient quelquefois très-sévèrement punies ; un d'entr'eux fut un jour châtié, pour avoir étouffé un petit oiseau, qui, saisi de crainte, s'était réfugié dans son manteau ; c'était l'avertir qu'un cœur fermé à la pitié ne devait pas disposer de la vie des citoyens. Aussi les décrêts de cette cour étaient-ils regardés comme des règles de sagesse et d'humanité.

Paul, prêchant dans Athènes une doctrine inconnue aux anciens, fut arrêté et cité devant ce tribunal.

Se voyant au milieu de l'aréopage il dit : " Seigneurs Athéniens, je remarque qu'en toutes choses, vous prenez un soin excessif d'honorer les dieux.

" Car, passant par vos temples, et considérant vos divinités, j'ai trouvé même un autel où était cette inscription : *Au Dieu inconnu*. C'est donc ce que vous adorez, sans le connaître, que je viens vous annoncer.

“ Dieu qui a fait le monde et tout ce qu’il contient, étant le Seigneur du ciel et de la terre, n’habite pas dans les temples bâtis par les hommes.

“ Et ce ne sont pas les ouvrages de leurs mains qui l’honorent, puisque rien ne lui manque, et que c’est lui qui donne à tous la vie, la respiration et tout ce qu’ils ont.

“ C’est lui qui a fait que toute la race des hommes, n’étant sortie que d’un seul, s’est répandue sur toute la face de la terre, ayant marqué l’ordre des temps et les bornes de leur demeure.

“ Afin qu’ils cherchassent Dieu, et qu’ils pussent le trouver comme à tâtons, quoiqu’il ne soit pas loin de nous.

“ Car c’est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons, et que nous avons l’être, comme quelques-uns même de vos poètes ont dit : *Car nous sommes même de sa race.*

“ Etant donc de la race de Dieu, nous ne devons pas nous imaginer que la divinité soit semblable à aucune figure d’or et d’argent, ou de pierre, faite par l’art et l’industrie des hommes.

“ Dieu avait dissimulé jusqu’ici l’aveuglement dans lequel tout le monde a vécu depuis si longtemps ; mais aujourd’hui il avertit partout de faire pénitence.

“ Parce qu'il a déterminé un jour, auquel il doit juger le monde selon la justice, par un homme qu'il a destiné pour exercer ce jugement, et il l'a ressuscité, afin de présenter à tous le don de la foi.

“ Quand ils entendirent parler de la résurrection, quelques-uns s'en moquèrent, les autres dirent : Nous vous entendrons une autre fois sur ce sujet.

“ Aussitôt Paul sortit du milieu de leur assemblée.

“ Néanmoins, quelques-uns, entre lesquels furent Denys l'Aréopagite, une femme appelée Damaris, et d'autres avec eux crurent et se joignirent à lui.” (1)

Les actes des Apôtres en main, je voulus lire à haute voix ce discours, au lieu même où il a été prononcé ; le morne silence qui régnait, en ce moment, autour de nous, était de nature à faire grandir nos impressions. L'Aréopage n'existe plus ! il a passé avec ses sages orgueilleux, dont le nom, comme la gloire, est tombé dans l'oubli, tandis que l'Evangile, qu'ils ont méprisé, s'est élevé, et s'est établi par tout l'univers.

La vallée du *Cœlé,* où l'on montrait autrefois

---

(1) Act. XVII, 21, etc.

les tombeaux des deux Cimons, de Thucidide et d'Hérodote, sépare l'Aréopage du *Pnix*. Le *Pnix* est une vaste place, aujourd'hui en culture, et de forme semi-circulaire, que soutient, au nord, une rangée d'énormes pierres, dont l'extrême solidité trahit une construction cyclopéenne. La tribune aux harangues s'y voit encore ; elle est formée du roc même, et l'on y monte par quatre degrés en pierre également taillés à même le roc. Les spectateurs étaient assis sur l'esplanade qui se trouve entre le mur circulaire, au nord, et la tribune, au sud.

" Ce fut à cette tribune, dit M. de Chat, que Périclès, Alcibiade et Démosthènes firent entendre leur voix : que Socrate et Phocion parlèrent au peuple le plus léger et le plus spirituel de la terre ! C'est là que se sont commises tant d'injustices, que tant de décrêts iniques ou cruels ont été prononcés ! Ce fut peut-être ce lieu qui vit bannir Aristide, triompher Mélitus, condamner à mort la population entière d'une ville, vouer un peuple entier à l'esclavage ! Mais aussi ce fut là que de grands citoyens firent éclater leurs généreux accents contre les tyrans de leur patrie ; que la justice triompha ; que la vérité fut écoutée."

Adieu.

LETTRE XXXIX.

Athènes, 15 mai 1843.

(*Suite de la précédente.*)

Cher Alfred,

La prison de Socrate est placée au midi du *Pnyx*, dans le pied de la colline du Musée ; elle est formée de trois pièces, dont deux communiquent ensemble. Ce grand homme avait été accusé de ne pas admettre les divinités d'Athènes, et d'en corrompre la jeunesse ; cette accusation ne pouvait être ni plus maladroite, ni plus dénuée de fondement : tout le monde et son accusateur lui-même, Mélitus, au dire de Xénophon, l'avaient vu offrir des sacrifices devant sa maison et sur les autels publics ; chacun, en outre, rendait hommage aux vertus de ses

disciples. La fausseté des chefs d'accusation portés contre lui ne put toutefois le sauver de la mort ; il y fut condamné par la majorité de ses juges. Il reçut cette inique condamnation avec la tranquillité d'un homme qui, pendant toute sa vie, avait appris à mourir. Quand il sortit du palais de justice pour se rendre à la prison, on n'aperçut aucune altération dans les traits de son visage. " Pourquoi ne pleurez-vous que d'aujourd'hui, dit-il à ses disciples qui le suivaient en fondant en larmes ? Ignoriez-vous qu'en m'accordant la vie, la nature m'avait condamné à la perdre ?" Il passa quatre-vingts jours dans sa prison, où ses disciples, pour soulager sa douleur, venaient, à tout moment, solliciter ses regards et ses paroles. Enfin l'heure suprême arriva ; la coupe fatale, qui devait mettre un terme à ses jours, lui ayant été présentée par la garde de la prison, il la prit sans s'émouvoir, et l'avala, après avoir adressé ses prières aux dieux. Au moment d'expirer, il dit à son cher Criton : " Nous devons un coq à Esculape ; n'oubliez pas de vous acquitter de ce vœu."

Cette mort, que la philosophie, cher ami, a tant vantée et tant exaltée, n'est-elle pas, au contraire, une accablante fatalité ? Et comment n'y pas voir la mesure du jugement qu'il

faut porter de l'état moral de l'humanité à cette époque, regardée comme la plus brillante de la Grèce ? Le plus sage des sages d'Athènes a méconnu l'existence d'un seul Etre ! ou bien, l'ayant connue, comme l'ont avancé certains auteurs, *il a tenu*, suivant l'Apôtre des Gentils, *la vérité captive*, en la cachant à ses concitoyens ! S'il en a été ainsi du plus beau génie qu'ait enfantée l'antiquité, et si cette sublime intelligence a poussé jusque-là l'ignorance ou la mauvaise foi, que n'a-t-il donc pas dû en être des peuples, au milieu desquels il vivait, et sur lesquels pesait si lourd le voile de la plus affreuse ignorance ? aussi *abandonnés aux désirs impurs de leur cœur, ils se sont tous également prostitués à l'iniquité ; ils ont changé en mensonge la vérité de Dieu, et ont servi et adoré la créature plutôt que le créateur.* Mille fois, oui, mille fois soit donc bénie la sagesse éternelle, pour avoir fait briller sur nos têtes le flambeau de la vérité ! L'erreur, depuis son apparition parmi nous sous une forme humaine, n'a-t-elle pas incessamment perdu de ses forces ? Aujourd'hui vaincue sur tous les points, elle n'a d'autre ressource, pour échapper à une ruine totale, que de s'enfuir dans les coins les plus ténébreux de son empire, et de s'y enfoncer de plus en plus.

SSS

Sur le sommet du Musée, dans le pied duquel se trouve la prison de Socrate, est un reste de monument funèbre, connu sous le nom de *tombeau de Philopapus*. Ce personnage, qui vivait du temps de Trajan, était, comme l'indique l'inscription de sa statue, originaire de Bésa, ville de l'Attique. Descendant de la famille d'Antiochus, roi de Syrie, que les éventualités de la guerre avaient contraint de se réfugier en Grèce, Antiochus Philopapus s'était retiré à Athènes, et en était devenu citoyen. Il paraîtrait que les Romains, pour le consoler de la perte d'une couronne, lui auraient offert la dignité consulaire ; mais on ignore qu'il en ait jamais exercé les fonctions.

Athènes possède un observatoire, qu'elle doit à la générosité de l'un de ses citoyens ; élevé sur le rocher dit des *Nymphes*, ce monument a la forme d'une croix latine. La science semble être rentrée en Grèce avec la liberté. Déjà une université est formée dans la capitale ; le droit, l'éloquence, la littérature et la théologie y ont des chaires, dont les professeurs sont rétribués par l'état. Cette œuvre a été l'œuvre du zèle ; les citoyens en ont fait eux-mêmes les frais. Il n'est pas jusqu'au roi qui n'ait fourni de ses deniers à l'érection de l'édifice où déjà une nombreuse jeunesse s'est rangée

sous les drapeaux de la science ; il a, pour sa part, fait don des deux superbes colonnes, de marbre du Pentélique, qui en ornent la porte d'entrée, et dont chacune a coûté 25,000 francs. Athènes possède, en outre, une école polytechnique, et des établissements de marine militaire, d'application, d'artillerie et de génie. On songe, en ce moment, aux moyens de créer une académie, dont le but serait d'arrêter, comme en France, les principes de la langue nationale, en l'épurant des corruptions que les malheurs des temps y ont introduites. Ce travail est, au reste, déjà commencé, et poursuivi avec succès et constance ; il n'est personne qui n'y contribue de tout son pouvoir. On ne vise à rien moins qu'à ramener en Grèce la langue d'Homère et de Démosthènes. Comme on le voit, l'Athènes de nos jours est Paris en petit ; Paris est le modèle qu'elle brûle d'imiter, et de l'esprit duquel elle s'efforce, de plus en plus, de s'inspirer, au moyen de la jeunesse qu'elle y entretient annuellement. Cette jeunesse est nombreuse ; on en fait monter le chiffre à cent cinquante environ.

Le même jour, après dîner, M. Sarlipolos voulut nous conduire lui-même à l'emplacement occupé par l'ancien Lycée ; chemin fesant, nous nous arrêtâmes à considérer le palais du

roi, lequel est situé en dehors de la ville, dans un endroit assez pittoresque. Cet édifice n'a de beau que le marbre dont il est construit ; l'art y est gravement en défaut. Que la mort n'a-t-elle rendu à la vie un Icténus ou un Callicrate ! on leur eût confié le soin de dresser les dessins de cette maison royale, avec charge d'en surveiller en personne l'exécution ; et, au lieu d'un palais sans-goût et sans art, Athènes possèderait un monument majestueux, et digne de faire honneur à l'élan régénérateur dont elle est si noblement travaillée. L'emplacement du Lycée n'est pas loin de là : c'était l'un des trois gymnases destinés à l'éducation de la jeunesse athénienne, qui s'y exerçait à la lutte et à la course à pied. Ces exercices étaient soumis à des règles sévères, animés par les éloges des maîtres, et plus encore par l'émulation qui régnait entre les disciples. Toute la Grèce les regardait comme la partie la plus essentielle de l'éducation, parce qu'ils rendent un homme agile, robuste et capable de supporter les travaux de la guerre et les loisirs de la paix. Les philosophes s'y assemblaient aussi, pour donner des leçons de morale, et pour y traiter des questions tantôt importantes, tantôt frivoles.

Au-delà de l'Illissus, qui coulait près des jardins du Lycée, et qu'on traversait autrefois

sur un pont de pierre, bâti aux frais d'Hérode Atticus, et dont il ne reste plus maintenant que des débris, se trouvait le fameux *Stade*, construit ou au moins restauré par les soins du même. C'était encore une arène destinée aux luttes athlétiques. Long de quatre-vingt-quatorze toises et demie, sur une largeur proportionnelle, ce stade était environné, du moins du côté de la colline, dans le pied de laquelle il était pratiqué, d'immenses gradins, placés en amphithéâtre, sur lesquels 60 à 80,000 spectateurs pouvaient aisément s'asseoir. Hérode avait ordonné qu'on l'enterrât sur le sommet de l'une des deux collines qui en formaient l'entrée, comme s'il eût voulu de sa froide tombe contempler ce monument, l'orgueil de sa vie ! Sur la colline opposée s'élevait un temple, dédiée à la Fortune ; on en voit à peine aujourd'hui quelques faibles vestiges. Diane chasseresse avait aussi un temple un peu au nord du tombeau d'Atticus ; il a subi le sort de celui de la Fortune.

L'Illissus était jadis célèbre par la limpidité de ses eaux et les charmes de ses bords verdoyants ; cette rivière n'est plus rien aujourd'hui ; elle est depuis long-temps asséchée. De là, après avoir jeté nos regards sur la fontaine de l'infortuné Callirhoé, maintenant à sec

comme l'Illissus, dont elle n'est pas éloignée, nous portâmes nos pas vers le temple de Jupiter Olympien ; ce temple n'est plus qu'une ruine, mais une ruine capable d'intéresser, au suprême degré, l'ami des arts : ce sont dix-sept colonnes cannelées, de marbre blanc, et d'ordre corinthien, aussi étonnantes par leur grandeur que par la beauté de leur travail. Quelques-unes ont conservé leur architrave. Il en est une qui supporte un massif de maçonnerie ; ce fut autrefois, dit-on, la demeure d'un ermite grec ; sans doute que, comme un autre Simon Stylite, ce pieux caloyer avait voulu se placer à cette hauteur, pour mieux se livrer à l'exercice de la contemplation. Commencé par Pisistrate, 500 ans environ avant l'ère chrétienne, ce temple ne put être terminé que dans le deuxième siècle de l'Eglise, sous le règne d'Adrien, qui eut l'honneur d'y mettre la dernière main. Ses colonnes ont à-peu-près soixante pieds de hauteur ; leur nombre, sans compter celles de la *Cella*, se montait à cent vingt ; il avait un demi-mille de circonférence. Le Parthénon, dont on admire, avec tant de raison, la grandeur, devait disparaître, pour ainsi dire, en présence de ce temple ; c'était un pygmée en face d'un géant. A quelque distance de là, du côté de l'Acropolis, s'élève en-

core entière et assez fraîche la *porte Adrianne ;* cette porte fut ainsi appelée, parce qu'elle servait autrefois d'entrée à la *nouvelle ville* qu'Adrien avait fait bâtir au sud-est d'Athènes ; elle est aujourd'hui, comme les colonnes du temple de Jupiter, isolée et en plein désert.

Le monument de *Lysicrate,* plus connu sous le nom de *lanterne de Démosthènes,* se trouve au pied de l'Acropolis, du côté de l'est ; c'est une petite tour de marbre environnée de six colonnes cannelées, et dont le dôme soutient une lampe à trois becs ; c'est de là apparemment qu'est venu le nom de *lanterne,* que porte ce monument, qui a, en effet, avec cet ornement d'architecture quelques traits de ressemblance. La frise est chargée tout à l'entour d'un bas-relief, orné de quatorze groupes, chacun de deux figures, dont l'une a presque partout les dépouilles d'un lion. Les Capucins l'achetèrent en 1669, et bâtirent tout près leur couvent, qui existait encore à l'époque où lord Byron visita Athènes ; les restes de ce couvent, qu'a habité cet illustre écrivain, le protecteur et le défenseur de la Grèce opprimée, ont, aux yeux des Athéniens, un mérite qui les leur fait préférer au monument même de Lysicrate, quelque cher qu'il leur soit. Nous visitâmes ensuite l'emplacement du *Pnythénium,* dont il

n'existe plus rien ; la *porte d'Agora* ou du *marché*, qui est bien conservée, et sur laquelle se trouve gravé un décret d'Adrien, dont M. Pittachès a dernièrement déchiffré la teneur ; le *Pécile*, où Zénon donnait ses leçons, et dont il reste une aile entière avec six colonnes corinthiennes, et le *gymnase de Pompée*, sur l'emplacement duquel se montre, si je ne me trompe, une statue sans tête, représentant Thésée moitié homme, moitié serpent. Nous vîmes après cela le local de l'ancien temple d'Esculape, dont on voit encore une colonne, qui fait face au nouveau théâtre. Notre *Cicérone*, en nous fesant passer près de la chapelle catholique, nous fit remarquer un reste d'antiquité : c'est un vase en pierre, troué par le bas, et aujourd'hui assez endommagé, dont les anciens se servaient pour mesurer le blé.

Le 15, nous partions pour aller visiter le Pentélique, montagne élevée, dominant la plaine de Marathon, dans le voisinage de laquelle elle est située. Il était neuf heures et demie du matin, quand nous sortîmes de la ville, à cheval, et suivis d'un guide, que nous avions pris, pour la circonstance, à notre service. La campagne qui s'étend depuis Athènes jusqu'au pied du Pentélique, où nous arrivâmes après trois heures de marche, n'offre rien d'intéressant ;

la terre en est généralement sans culture, à l'exception de quelques petits champs, dont la vue ne témoigne que trop de la stérilité du sol. On sait que l'Attique est, en général, stérile, et que ce n'est qu'à force de peines et de travaux, qu'elle a pu, même dans les temps anciens, faire vivre ses habitants.

Nous avions découvert à quelque distance de nous, du côté de la montagne, quelques cahuttes de couleur blanche, et dans un état à-peu-près complet de décadence. Grande fut donc notre surprise, lorsqu'après nous en être approchés de plus près, nous fûmes à même de reconnaître que ces maisons, retraites de la pauvreté et de la misère, étaient bâties en un marbre blanc d'une beauté et d'une finesse sans égales. Notre surprise ne fut cependant pas de longue durée ; au bout de quelques instants, elle avait disparu, après qu'en face du Pentélique, nous eûmes constaté que cette masse énorme est presque tout entière formée de marbre blanc. Les carrières de cette montagne ont toujours été en renommée ; les anciens en fesaient le plus grand cas ; aussi Rome, comme Athènes, s'est-elle plu à les exploiter. La rare blancheur du marbre qu'on en tire le fait choisir de préférence à tout autre pour les colonnes et autres objets de décoration.

TTT

Le sentier qui mène au sommet du Pentélique est étroit et surtout très à pic ; pour nous épargner les fatigues qu'il nous eût fait éprouver, si nous eussions entrepris de le gravir à pied, nous voulûmes le monter à cheval. Arrivés cependant à la hauteur de sept à huit cents pieds environ, nous fûmes contraints, bon gré, mal gré, de quitter nos montures ; et force nous fut d'achever à pied le reste de l'ascension, parce qu'à partir de ce point, le chemin n'est plus pour elles praticable. Nous en confiâmes le soin à un paysan, que le hazard avait conduit dans ces lieux solitaires, et qui, pour les mieux garder à vue, les attacha à quelques pas de l'ouverture d'une cavité, dont l'aspect nous avait tout d'abord étonnés ; avant de passer outre, nous voulûmes y pénétrer, afin de la pouvoir examiner de plus proche. Cette cavité est très-grande ; elle peut avoir cent pieds d'élévation sur cinquante environ de largeur, et sur autant de profondeur. Jusque-là il n'y a certainement rien de bien extraordinaire ; mais ce qui surprend, et ce qui frappe, c'est que cette excavation sert d'entrée à un passage, par lequel les anciens descendaient à Marathon, qui est situé au côté opposé. Or, il faut savoir que le Pentélique, en cet endroit, n'a pas moins d'une demi-lieue d'épaisseur ;

qu'on juge donc d'après cela de la patience et, en même temps, de l'habilité des hommes d'autrefois, qui, bien que dépourvus des ressources que la mécanique fournit aujourd'hui, ont pu cependant réaliser une semblable entreprise. N'y a-t-il pas là de quoi faire reculer d'étonnement nos meilleurs ingénieurs ?

Après quelques moments donnés à l'admiration, nous nous remîmes en route. Une marche de quelques quarts d'heure nous mena sur un pic élevé ; mais ce pic n'était pas culminant ; nous nous en éloignâmes donc vîte, pour porter nos pas vers un autre point, où nous avions l'espoir de trouver ce que nous cherchions. Cette nouvelle ascension fut pénible ; mais nous fûmes bien dédommagés de la fatigue qu'elle nous avait causée par le plaisir que nous goûtâmes à contempler, une fois arrivés au sommet de la montagne que nous venions d'escalader, le vaste tableau dont nous occupions le centre. On ne conçoit guère de position plus admirable que celle que nous venions de nous créer : au nord-est, la plaine de Marathon, et l'île de Negrepont, dont le beau canal rappelle si bien celui de l'Hellespont ; au sud, toute l'Attique, l'Himette, l'Anchesme, et, par derrière, une faible teinte de la cime de l'Acropolis ; au sud ouest, le port de Phalère, et, au nord, une

partie de l'Achaïe et des pays circonvoisins, tel fut le panorama qui, en ce moment, se déroula majestueusement devant nous. La Grèce était, en quelque sorte, tout entière sous nos pieds ; le coup-d'œil était immense.

Notre but principal, en grimpant si haut, avait été de pouvoir jouir sans voile de la vue de la plaine de Marathon, et de raviver en nous des réminiscences qui, bien que puisées dans l'enfance, ce temps si fécond en impressions durables, n'avaient pas eu peu cependant à souffrir depuis, au contact des événements de la vie et des distractions qui en sont inséparables. Nous étions accourus de loin chercher Marathon ; et Marathon, fier de se faire connaître, pour se faire admirer, ne nous fit pas faute ; placé à plus de mille pieds au-dessous de nous, et comme à nos pieds, il nous montra l'arène glorieuse où une poignée de braves Hellènes, brûlant de verser leur sang pour la patrie, eurent à lutter, et luttèrent, en effet, avec succès contre une multitude de Barbares, venus dans le dessein de les asservir à un honteux esclavage, et qu'ils mirent complètement en déroute. La victoire de Marathon est une des gloires les plus brillantes d'Athènes ; l'histoire, qui l'a consignée dans ses fastes, la redira sans cesse à toutes les générations. Debout et le dos ap-

puyé sur une petite construction en pierres sèches, derrière laquelle nous cherchions à nous abriter contre le souffle glacé d'un vent impétueux qui nous arrivait du sud, nous nous arrêtâmes long-temps, mon jeune compagnon et moi, à fixer de nos regards avides la plaine à jamais fameuse qu'il nous était, en ce moment, donné d'envisager, et à en bien examiner toutes les dispositions ; après quoi, plongeant de l'œil dans les secrets de l'histoire, nous en tirâmes les détails du beau fait d'armes dont ces lieux, autrefois si fréquentés, et aujourd'hui si solitaires, ont été les témoins.

Les Perses avaient débarqué en cet endroit 100,000 hommes d'infanterie et 10,000 de cavalerie. Les Athéniens, en pareille circonstance, firent seuls des levées parmi eux ; chacune des tribus fournit mille hommes de pied, avec un général à leur tête. Cette petite troupe, à laquelle se joignirent 1,000 fantassins, qu'avaient envoyés ceux de Platée en Béotie, sortit de la ville, et descendit dans la plaine, où l'ennemi l'attendait. La bataille fut sur-le-champ résolue ; et, pour en assurer le succès, Aristide et les autres généraux, à son exemple, cédèrent à Miltiade l'honneur du commandement, qu'ils avaient chacun à leur tour. Au premier signal, les Grecs franchirent, en cou-

rant, l'espace qui les séparait de leurs ennemis, et tombèrent avec impétuosité sur leurs denses bataillons. Le choc fut terrible ; les Perses incapables de résister à un courage que rien n'épouvantait, que rien n'arrêtait, après deux heures d'un combat opiniâtre, commencèrent à plier ; bientôt la déroute parmi eux devint générale. Battus sur tous les points, ils fuirent tous vers leur flotte ; c'était la seule ressource qui leur restât dans leur malheur ; ils espéraient s'y mettre à l'abri de la poursuite de leurs ennemis ; mais le vainqueur les y poursuivit le fer et la flamme à la main. Il prit, brûla ou coula à fond plusieurs de leurs vaisseaux ; les autres se sauvèrent à force de rames. L'armée persanne perdit 6,400 hommes, celle des Athéniens 192. On n'oublia rien pour éterniser la mémoire de ces héros ; on leur fit des funérailles honorables, et leurs noms furent gravés sur des tronçons de colonnes, qu'on éleva dans la plaine même qui avait été témoin de leur victoire.

Le vent impétueux et glacial qui, comme je l'ai déjà dit, soufflait sur la montagne, ne nous permit pas d'y rester aussi long-temps que nous l'eussions désiré. Dans la crainte de prendre du mal, vû l'état de transpiration qu'avait excitée en nous la fatigue de l'ascension, nous

nous décidâmes, en dépit de nos répugnances, à reprendre le chemin de la grotte, où nous ayions quitté nos montures. Chemin fesant, notre guide nous fit voir une partie de la montagne, où notre curiosité se sentit vivement piquée : c'est la carrière d'où les anciens Athéniens tirèrent le marbre dont ils construisirent le plus beau de leurs temples, le Parthénon, la merveille de l'architecture ancienne, et le tourment de la moderne ; cette carrière est depuis bien des siècles totalement abandonnée. Remontés sur nos chevaux, nous descendîmes la montagne, au pied de laquelle nous revîmes *nos palais de mendiants ;* et, après avoir refusé de visiter, malgré tout ce que pût nous dire notre guide, un monastère de caloyers grecs, que nous avions rencontré sur la route, nous nous dirigeâmes du côté d'Athènes, où nous entrâmes sur les six heures du soir. Cette excursion est une des plus intéressantes que j'aie jamais faites ; aussi quelque grandes que soient les fatigues qu'elle m'a causées, les oublierai-je sans peine, pour ne plus me rappeler que le bonheur que j'y ai goûté, et les trésors que j'en ai rapportés.

La capitale du nouveau royaume hellénique, cher ami, ne se recommande pas moins par son patriotisme que par son amour pour les

sciences ; autant elle montre de zèle à soutenir l'élan des esprits dans la voie du progrès intellectuel, autant elle en signale à promouvoir, par tous les moyens à sa disposition, le bien public, en améliorant l'état des diverses provinces dont elle est comme la tête, et en s'évertuant, à l'égal de ses forces, à leur créer un bien-être matériel de plus en plus prospère. Une chambre, composée de cent vingt-cinq Députés, s'y assemble tous les ans, pour prendre en considération les affaires de la nation entière, et aviser aux moyens de les régler à l'avantage de tous. Forte des garanties que lui assure la charte que son roi vient de lui accorder, elle discute et balance les intérêts communs avec feu, et, en même temps, avec un talent qu'on ne se douterait guère de rencontrer dans une assemblée législative qui compte à peine quelques jours d'existence.

Venu à Athènes, pour l'étudier, afin de pouvoir plus justement l'apprécier, il était dans l'ordre des choses que j'assistasse, au moins une fois, aux débats de ses législateurs. J'en fis donc la proposition à M. Sarlipolos ; et ce bon ami bien volontiers se chargea de m'y conduire. Mais malheureusement pour nous, on en était, quand nous entrâmes dans la chambre, au dépouillement du scrutin ; et qui ne sait tout

ce que ce travail a d'ennuyeux ? Tout ce que nous pûmes faire, ce fut de nous occuper à regarder et à examiner le lieu où se tiennent les séances : c'est un édifice de forme circulaire, et décoré d'étoffes de soie, dans les parties latérales duquel on a ménagé quatre loges, une pour le roi, une autre pour le corps diplomatique, une troisième pour les dames, et une quatrième pour les sténographes. Tout à l'entour sont suspendus des noms chers à la nation ; ce sont les noms des principaux personnages qui ont combattu pour la cause de la liberté et la gloire de la patrie ; celui de la valeureuse Bobélina y tient un rang distingué.

Ce fut dans cette enceinte que je fis la rencontre du général Nicétas, surnommé le *Turcophage*, ou *mangeur de Turcs ;* c'est un héros digne de marcher de pair avec Léonidas. Lion dans le combat, il a dans la vie civile toute la douceur de l'agneau. C'est lui qui, à la tête de 3000 Hellènes, arrêta, en 1824, une armée turque forte de 20,000 hommes, et en fit un tel carnage, que c'est à peine s'il s'en échappât un seul, pour aller porter à Stamboul la nouvelle d'un si affreux désastre.

L'Académie a fait jaillir trop de gloire sur la Grèce, en général, et sur Athènes, en particulier, pour qu'il soit permis à quiconque n'ignore

pas tout, de se dispenser d'en visiter le site ; nous y sommes allés, mon compagnon et moi, avec M. Sarlipolos et un autre gentilhomme, Français de nation, nommé Bernard, qui, depuis plusieurs années, réside à Athènes, où il exerce les fonctions d'instituteur. Ce théâtre de la science n'était éloigné que d'un quart de lieue de la ville ; c'était un vaste local qu'un citoyen, appelé Académus, avait autrefois possédé, et dont il avait abandonné l'usage aux philosophes et aux savants qui y donnaient leurs leçons. On y arrivait par les *champs céramiques*, où reposaient ceux qui avaient péri dans les combats.

Le champ de l'Académie renfermait un gymnase et un jardin entouré de murs, qu'embellissaient des promenades couvertes et charmantes ; ce lieu était rafraîchi par des eaux qui coulaient à l'ombre de platanes, et de plusieurs autres espèces d'arbres. On y apercevait, à l'entrée, l'autel avec la statue de l'Amour, et, dans l'intérieur, ceux qu'on avait élevés à plusieurs autres divinités. C'est là près, dans le voisinage d'un petit temple qu'il avait consacré aux Muses, et dans une portion de terrain qui lui appartenait, que Platon avait fixé sa modeste résidence. Comme la plupart des monuments de l'antique Grèce, l'Académie, ce foyer

de science et de lumière, a été détruite, et la voix de ses sages ne se fait plus entendre. La hache du furieux Sylla en avait abattu les platanes ; Adrien tenta de les remplacer par d'autres ; mais leur existence ne fut, pour ainsi dire, qu'éphémère ; la main dévastatrice des Barbares vint bientôt les renverser.

A deux pas de là, vers le nord, est la colline appelee *colonne*, célèbre dans l'antiquité, pour avoir servi de scène aux tragédies de Sophocle, qui y furent plusieurs fois représentées ; tout auprès était la demeure de cet auteur tragique.

Sur le milieu de cette colline s'élève aujourd'hui un monument funèbre, érigé en l'honneur d'un savant contemporain. M. Muller, c'est le nom de ce savant, l'un des premiers archéologues de l'Europe, était passé en Grèce, pour tâcher d'arracher aux décombres dont elle est toute jonchée, les riches monuments qu'elle récèle dans son sein. Plein de sa pensée, il parcourait le pays, à la recherche des objets de sa louable passion, lorsqu'un soleil brûlant vint le frapper d'un coup, dont il tomba victime. La nation hellénique, par un sentiment qui eût honoré même les temps anciens, a voulu que cet illustre Danois reposa, après sa mort, sur une colline où la science fit, tant de fois, retentir les accents de sa voix. Sa tombe gît à

quelques pas du local occupé autrefois par la maison de Platon.

Du champ d'Académus je passe maintenant, cher ami, au palais royal, dont je viens, avec mon jeune compagnon, de visiter les principaux appartements. Cette faveur nous a été accordée par M. Andréas Arneth, digne ecclésiastique bavarois, qui, depuis long-temps, est attaché au service de la cour, et dont j'ai fait la connaissance chez le grand-vicaire de la ville, où j'ai eu l'honneur de le rencontrer. L'accueil qu'il nous fit, lorsque nous allâmes le saluer au palais, où il a ses appartements, fut des plus flatteurs ; dans l'épanchement de l'amitié, il alla jusqu'à nous faire offre de nous présenter à Sa Majesté, dont il possède, à un haut point, la confiance. Cette proposition, certes, était de nature à nous sourire, en même temps qu'elle nous était fort honorable ; il eût donc été dans nos goûts de l'accepter ; mais, réflexion faite, nous crûmes nécessaire de la décliner ; le costume que nous portions ne nous sembla pas convenir à la circonstance où nous nous trouvions. Il n'en fut cependant pas de même de l'offre qu'il nous fit de nous conduire par le palais et de nous le montrer ; nous y souscrivîmes sans peine. Autant cet édifice nous avait semblé, à l'extérieur, mesquin et de mauvais

goût, autant l'intérieur nous en parut riche et magnifique : la chambre d'audience est vraiment royale, et le trône, sans être excessivement riche, est d'une ravissante élégance. Il faut en dire autant, proportion gardée, de la chambre du concert et de toutes les autres que nous visitâmes. Le salon du bal, qui n'est pas encore achevé, annonce beaucoup.

Ce qui nous intéressa surtout dans cette visite, c'est une série des tableaux retraçant toute l'histoire de l'indépendance hellénique, depuis son berceau jusqu'à l'arrivée du roi Othon à Athènes. L'art est loin d'y être en défaut ; c'est une vivacité de traits et une expression de vie qui ravissent d'admiration. Les faits y sont reproduits si bien au naturel, qu'en les envisageant, on s'imagine transporté au temps et au lieu où ils se sont accomplis.

Ce n'est que dimanche dernier, cher ami, qu'il m'a été donné de recontrer, pour la première fois, le roi Othon : c'était en dehors de la ville et sur une place publique, où il est dans l'usage de se rendre à pareil jour, pour condescendre aux désirs d'un peuple qu'il affectionne, et dont il est l'idole. Il était en voiture ouverte, et par derrière suivait un carrosse, où se trouvaient trois aides-de-camp, et une des dames d'honneur de la reine Amélie, son épouse, qui

était assise à ses côtés. A son approche, la foule s'écarta et s'empressa de l'environner. L'accueil fut des plus touchants ; aux démonstrations de profond respect qu'on lui fit, il répondit par des signes de main, où se peignirent la grâce et l'amour. Plus estimable par les qualités du cœur que par celles de l'esprit, Othon a su capter, à un haut degré, l'affection de ses sujets. Promouvoir le bien commun, en s'acquittant activement du gouvernement de ses états, est le plus assidu de ses soins. En bon prince, il voit à tout, et prend par lui-même connaissance de toutes les affaires. Il a revêtu le costume grec, dont l'élégance ne sert pas peu à corriger la laideur de sa figure, qui, à part son brun foncé, est encore déparée par un nez épaté, et une bouche dont la largeur n'est pas ordinaire. La reine n'a pas jugé à propos d'imiter l'exemple de son royal époux ; elle continue de porter le vêtement européen.

L'état religieux du palais du roi est on ne peut plus étrange ; un prince catholique, une reine luthérienne, des enfants schismatiques, s'il en vient au monde, un chapelain catholique, un autre protestant, et une chapelle servant alternativemet au culte ortodoxe et au culte hétérodoxe, voilà le coup-d'œil qu'offre cette demeure royale ; n'est-ce pas là, en bonne vérité, la confusion de Babel ?

Athènes, à l'époque de son évacuation par les troupes ottomanes en 1833, n'offrait qu'un monceau de décombres. Aujourd'hui tout y est changé ; jamais métamorphose ne fut à la fois ni plus prompte, ni plus heureuse : les ruines, qui alors encombraient la ville, ont disparu, pour faire place à de nombreux édifices construits avec soin, et concourant par leur disposition à l'harmonie d'un plan général ; chaque jour la voit grandir, parce que chaque jour voit surgir de son sein de nouvelles constructions. Ses rues se multiplient rapidement ; larges et bordées de jolies maisons, elles signalent le goût européen. Les principales de ces rues sont celles d'*Hermès*, d'*Eole* et de *Minerve*. La première divise la ville en deux parties égales parallèlement au rocher de l'Acropolis ; la seconde coupe, à angle droit, la première, et s'étend, d'un côté, jusqu'au temple d'Eole, situé au pied de l'Acropolis, et, de l'autre, se prolonge jusqu'en dehors de la ville, où elle prend le nom de route de *Patissia ;* la troisième, celle de Minerve, la plus large de toutes, court à l'ouest, parallèlement à celle d'Eole.

Athènes compte plusieurs édifices publics, dont quelques sont de nature à lui faire honneur ; les principaux sont : le palais royal, dont j'ai déjà parlé, et qui, malgré ses défauts, n'en

est pas moins un ornement pour la ville (1) ; l'université, les casernes, l'hôpital militaire, le théâtre, les résidences des ambassadeurs et des autres représentants des nations étrangères, et le temple de Thésée. Ce temple, malgré les siècles sans nombre qu'il a traversés, et les désastres de toute espèce dont il a été si souvent témoin, s'est toutefois maintenu dans un état d'intégrité qui a de quoi étonner ; c'est, de tous les monuments de l'antique Athènes, celui qui s'est le mieux conservé. Lord Elgin, dans son expédition en Grèce, voulut en doter sa patrie, en le fesant démolir et transporter par pièces en Angleterre, où son dessein était de le reconstruire intégralement ; mais ce projet n'eut pas de suite ; divers obstacles ne lui permirent pas de le mettre à exécution.

La population actuelle d'Athènes, y compris les étrangers, s'élève à environ 24,000 âmes (2). Les Catholiques latins y sont au nombre de 1,500 ; c'est un ramassis d'Italiens, d'Allemands, de Français, etc., dont la plupart ne se dis-

(1) Ce palais, une fois terminé, aura coûté neuf millions de drachmes (le drachme vaut 19 sous de France).

(2) La population totale de la Grèce se compose de 7 à 800,000 habitants. Son sol peut en nourrir 5 à 6 millions, puisque c'est à ce nombre que des calculs consciencieux élèvent sa population dans les temps anciens. Le revenu de l'état, en 1833, n'était que de 10,000,000 de francs : il se monte aujourd'hui à 17,000,000. L'armée de terre contient 10 000 hommes de troupes régulières. L'allocation accordée au roi est de 1,000,000 de francs par année.

tinguent que par les vices de leurs nations respectives, qu'ils voudraient, ce semble, implanter sur une terre déjà si saturée des désordres de ses habitants : car, il faut le dire, la Grèce, en s'émancipant du joug ottoman, et en s'associant aux progrès intellectuels de la France, s'est élevée plus haut dans l'échelle de la civilisation que dans celle de la moralité. Son clergé croupit dans une ignorance extrême ; l'éducation chrétienne et morale de la jeunesse y est grandement négligée, et cela, à un tel point, qu'on dirait, à la manière dont elle est traitée, qu'on ignore qu'il y ait dans l'enfant un esprit à éclairer, un cœur à former, et des sentiments à fortifier ou à étouffer, selon qu'ils peuvent lui être utiles ou nuisibles. De là cette démoralisation presque générale, dont les ravages, comme ceux d'un torrent impétueux, vont croissant de jour en jour. Les passions sont laissées sans frein ; échappant à l'heureux empire du sacrement de la réconciliation, dont on fait un si criant abus, en se contentant d'y accuser sans détails ses fautes à un ministre insouciant qui, moyennant un tarif arbitraire, ne manque jamais d'en accorder l'absolution, elles ne cessent de grandir avec les années. Le fait suivant prouvera jusqu'à quel point le concubinage est ici toléré, pour ne pas dire honoré.

Un des premiers diplomates de la ville vivait en commerce criminel avec une femme, à laquelle il ne rougissait pas de prodiguer, même en public, tous les égards dûs à la plus véréconde comme à la plus affectionnée des épouses. Ce commerce scandaleux se soutenait depuis longtemps, lorsqu'enfin une maladie mortelle vint en briser les liens. Les funérailles les plus splendides furent ordonnées ; toutes les sommités de la ville furent conviées à y assister. Le convoi funèbre fut immense. Après avoir parcouru la plupart des rues de la ville, la foule larmoyante se dirigea vers l'une des principales églises, à la porte de laquelle un *papa*, en habit de chœur, vint recevoir le corps, qui fut ensuite installé sur un magnifique catafalque, autour duquel furent allumées des milliers de cierges. Un clergé nombreux prit part à l'office. Dans le cours de la cérémonie, un second *papa* monta en chair, et, avec un à-plomb des plus imperturbables, entreprit de faire l'oraison funèbre de la défunte. Le thème ne pouvait être plus beau ; aussi l'éloge fut-il des plus pompeux : jamais Athènes n'avait eu de citoyenne ni plus élevée en noblesse ni plus riche en mérites ; c'était un modèle parfait des qualités du cœur et de l'esprit ! c'était un ange par l'excellence de ses vertus ! Parmi ces vertus cependant

il en est une dont on se garda bien de parler. L'orateur avait sans doute trouvé le terrain trop glissant pour oser y mettre le pied ; aussi se hâta-t-il de passer outre, de crainte de quelque fâcheux mécompte, dont il eût pu devenir l'objet. Il fut donc convenu que l'héroïne, dont on déplorait la mort, avait été douce, patiente et charitable ; mais personne ne crut devoir lui accorder l'auréole de la chasteté.

Le nombre des concubines et autres de ce genre s'élève, m'a-t-on assuré, à plusieurs mille, dans la seule ville d'Athènes. Qu'on ajoute à cette corruption de mœurs le dévergondage des idées anti-religieuses émises, sans honte, en pleine Académie, par le professeur qui y remplit la chaire de théologie, et l'on pourra apprécier, assez au juste, la somme des maux qui déjà pèsent sur la nouvelle capitale de l'empire hellénique, maux qui, suivant des calculs qu'aucune prévision ne peut démentir, ne feront que prendre avec le temps de nouveaux développements. Tant il est vrai, cher ami, que l'homme, quelles que soient, d'ailleurs, la force de son esprit et l'étendue de ses connaissances, n'est que la feuille faible et inconstante que le vent agite, lorsqu'il ne tient pas, de toute son âme, à une puissance doctrinale, qui lui dicte la voie du devoir et règle ses pensées !

Les prêtres catholiques qui résident à Athènes, portent habituellement l'habit ecclésiastique. Ils comprennent toutefois avec quelle circonspection ils doivent régler toutes leurs démarches ; aussi se gardent-ils avec soin de s'engager seuls par certaines rues peu fréquentées de la ville ; ils auraient tout à craindre, en s'y hazardant sans défense, d'être insultés par une population qui les méprise et les abhorre.

Un mot maintenant, cher ami, sur le caractère des Grecs modernes : héritiers de la vanité de leurs pères, ils en ont aussi l'inconstance, et cette inconstance se retrace dans toute leur conduite journalière ; ce qu'ils auront jugé bon aujourd'hui, demain ils le réputeront mauvais ; ce jugement trouve sa vérification dans les métamorphoses diverses par lesquelles, depuis à peine quelques années, leur gouvernement a déjà passé. La mauvaise foi de leurs ancêtres leur est aussi descendue avec ses ruses ignobles ; le *timeo Danaos et dona ferentes* de Virgile n'a pas cessé d'être vrai ; la franchise, la sincérité semblent être ici exclues du commerce de la vie. Un Grec ne se fie pas à un Grec : il témoignera plutôt de la confiance à un Catholique qu'à un de ses co-réligionnaires. En revanche, les Hellènes sont riches de talents et d'esprit ; ils naissent encore orateurs et poètes ; le dé-

faut seul d'instruction étouffe en eux ces beaux dons de la nature. L'université, encore faible dans son enseignement, parce qu'elle n'est encore qu'au début de sa noble carrière, favorisera sans doute le développement des jeunes intelligences qui lui sont confiées ; et il y a tout à espérer que de son sein il surgira, un jour, de dignes émules des Hérodote, des Sophocle et des Démosthènes, dont les œuvres devront tôt ou tard replacer la nouvelle Athènes au niveau de son antique gloire littéraire. M. de Châteaubriand ne craint pas d'avancer que les Grecs modernes sont nos maîtres en tout.

Le sarcasme et la raillerie sont encore chez les Grecs actuels, comme chez les anciens, les principaux ornements du discours ; au milieu d'une occupation la plus sérieuse, un geste, une parole, une frivolité suffisent pour les en détourner. Leur ancienne politesse ne s'est pas totalement effacée ; ils en ont conservé quelques traces ; plus d'une fois j'ai été de la part de ceux avec qui j'ai été lié de rapports, l'objet des égards les plus marqués. On accuse pourtant l'Athénien de manquer de sympathie dans le malheur ; il recule, dit-on, devant un service exigé par un ami tombé dans l'infortune.

Le costume des Grecs d'aujourd'hui n'est pas

uniforme ; beaucoup d'entr'eux révêtent l'habit français ; les autres, et c'est le plus grand nombre, sont habillés à l'antique, comme au temps d'Alexandre-le-Grand. Les vêtements de ces derniers se compose d'une coëffure, qui n'est autre que le tarbouche, dont j'ai déjà décrit la forme ; d'un gilet tout galonné, et auquel sont adaptées des manches, qu'on tient ouvertes jusqu'au coude ; d'un ample jupon blanc, assujéti au milieu du corps par une ceiuture étroitement serrée ; enfin d'une culotte également de couleur blanche, que terminent des chausses qui étreignent fortement la jambe ; les souliers qu'ils portent sont généralement rouges ou noirs. Ce costume ne manque pas d'élégance ; il signale une extrême légèreté ; cependant, il ne me sourit pas : j'y vois bien la toilette de la femme, mais nullement l'habit grave de l'homme, et encore moins l'accoutrement rigide du guerrier.

Ici, cher ami, se terminent mes remarques sur Athènes et ses monuments. Pareillement ici se termine ma correspondance ; commencée à Malte, cette correspondance, comme tu le sais, a été soutenue avec un zèle et un courage toujours nouveaux, sans que rien ait jamais pu me la faire interrompre ; mais maintenant je me vois forcé d'en faire, bon gré, mal gré, le

sacrifice ; c'est un travail, que la détermination, que j'ai prise de n'atteindre Londres, qu'après avoir visité Vienne, Berlin, etc., etc., va rendre désormais impossible. Je sais combien de beautés en tout genre j'aurai à saluer, en traversant l'Allemagne du sud au nord, et les autres pays circonvoisins, et avec quel intérêt tu partagerais les diverses impressions que je vais immanquablement recueillir, en parcourant ces diverses contrées ; mais, malheureusement, la rapidité avec laquelle je me propose de faire cette longue course, ne me laissera pas le loisir de répondre en cela à l'ardeur de tes vœux ; je me réserve à te les communiquer de vive voix, une fois que la Providence m'aura ramené sauf auprès de toi. Pour le moment, voici, pour te tenir au cours de mon itinéraire, la route que j'ai dessein de suivre d'ici à Londres. Demain, 22 mars, je pars pour Trieste, d'où, après avoir visité la célèbre grotte d'Adelsberg, qui n'en est pas fort éloignée, je me dirigerai sur Vienne. De cette dernière ville je me porterai, en passant par la Saxe et la Moravie, sur Berlin, d'où je me rendrai à Bruxelles, en touchant à Leipsick, à Hanovre, à Bologne et à Liége. De Bruxelles à Londres, il n'y a qu'un pas ; après y avoir embrassé mon bon ami, M. l'abbé Mailly, j'irai prendre à Li-

verpool le vapeur qui devra me jeter sur les côtes d'Amérique ; de sorte qu'à moins d'accidents qui me causent des retards, j'espère rentrer dans ma famille dans le cours de juillet prochain.

Adieu.

FIN DU SECOND VOLUME.

Note A.—Page 238.

Pétition adressée aux Communes d'Angleterre.

" L'humble pétition de Thomas Brodigan, de Piltown-House, dans le comté de Meath, expose que le pétitionnaire, ayant le désir de visiter la Syrie et la Palestine, laissa son pays, en novembre dernier, avec un passeport du ministère des affaires étrangères, qu'il fit viser à Athènes par le ministre britannique et l'envoyé de la Sublime-Porte ; puis, débarquant à Beyrouth, il le fit de nouveau viser par le consul général d'Angleterre, le colonel Rose ;

" Qu'en outre, il se procura un firman de Son Excellence, Kiamil-Pacha, gouverneur-général de la Syrie, et qu'ainsi il était parfaitement en règle ;

" Qu'ainsi appuyé par l'autorité de l'ambassadeur, du consul, du gouverneur-général, le pétitionnaire atteignit Jérusalem pendant la semaine sainte, afin d'être témoin des cérémonies religieuses du clergé latin, en même temps que les nombreux Chrétiens européens assemblés dans ce lieu à cet effet ;

" Qu'à l'occasion solennelle des cérémonies du Vendredi Saint, le pétitionnaire se mêla à la procession religieuse, et entra dans la chapelle située sur le mont Calvaire, qui contenait un grand nombre de membres de l'Eglise grecque ;

" Que, lorsque le vice-président du couvent latin et son clergé se furent avancés jusqu'en face de l'endroit

où Notre Sauveur a été crucifié, quelques-uns des Grecs qui étaient présents refusèrent de laisser enlever le drap qui recouvrait la table de marbre placée sur le trou qui se trouve dans le roc, et dans lequel la croix fut mise ;

" Qu'il y a un trou dans la table, qui correspond avec le trou pratiqué dans le roc au-dessous de la table, et qu'à moins de retirer le drap qui recouvre la table, il était impossible que la croix, portée dans la procession des Latins, pût être placée dans le roc suivant la coutume traditionnelle ;

" Qu'un tel refus équivalait à un anéantissement virtuel de l'ancien droit que les Latins ont de se servir, en cette occasion, de la partie gauche de la chapelle, partie appartenant aux Grecs ;

" Que le pétitionnaire se trouvait près de cette table, lorsque les Grecs interrompirent le service par leurs refus et leurs clameurs. Le clergé latin soutint son droit de procéder à la cérémonie comme par le passé ; la dispute s'échauffa ; des coups furent donnés, et il s'ensuivit un engagement général ;

" Que le pétitionnaire, n'ayant aucun désir de se mêler à cette lutte, fut poussé en avant par les Grecs qui étaient derrière, et fut ainsi jeté au milieu des combattants ; qu'il fut grièvement assailli, et ne s'échappa qu'avec la plus grande difficulté, et presque évanoui ;

" Que la violence de la lutte fut telle que l'on eut recours à des couteaux, et que la vie du pétitionnaire fut sérieusement en danger ;

" Qu'un grand nombre de sujets britanniques, des dames, des gentlemen, étaient présents ; que cette attaque soudaine les remplit d'horreur et de consternation ;

" Que plusieurs d'entr'eux furent également assaillis, et que tous furent indignés, au-delà de toute expression, en voyant la profanation d'un lieu si sacré pour les Chrétiens de toute dénomination ;

" Que ce combat ne fut étouffé que par la force militaire ; que les nombreuses gardes de faction dans la

chapelle étant incapables de rétablir la tranquillité, un exprès fut envoyé à Son Excellence, Mahmoud-Pacha, qui arriva promptement à la tête d'un bataillon de six cents hommes, et que c'est cette force seule qui sépara les combattants ;

" Que, si Son Excellence ne s'était pas montrée si empressée, il est impossible de savoir combien de vies auraient été tranchées ; car le tocsin des Grecs et celui des Latins appelaient déjà leurs nations respectives au combat et à la délivrance ;

" Que le pétitionnaire a appris que de telles scènes de violence et de barbarie arrivent fréquemment ; et, s'il avait pu prévoir un tel outrage, il ne se serait pas rendu à Jérusalem dans cette saison, quelque vif que fût son désir de contempler le théâtre de la rédemption de l'homme pendant l'anniversaire et la célébration de cette rédemption ;

" Que la crainte d'être exposé à des attaques et à des outrages interdira aux Chrétiens des nations lointaines la visite des saints lieux, tandis que le libre accès au Saint Sépulchre est assuré par les traités des princes chrétiens avec la Sublime-Porte ;

" Que le roi des Français est le protecteur des couvents et des Chrétiens en Orient ; que Sa Majesté est leur gardien spécial ; et, sur cette responsabilité de la grande et puissante nation française, les Chrétiens de tous les pays avaient, jusqu'à présent, visité la Terre-Sainte, pleinement confiants dans la protection qui les garantissait de tout outrage et injure personnels ;

" Que le pétitionnaire a fait voir que cette protection est insuffisante ; que le clergé latin est attaqué et interrompu dans l'exercice de son saint ministère, sur le lieu le plus sacré, dans l'occasion la plus solennelle ;

" Que la Sublime-Porte doit avoir recours à des moyens efficaces pour la protection des Chrétiens, au moyen d'une séparation des sectes dans leurs cérémonies respectives, et que le gouverneur civil de Jérusalem doit être investi d'une autorité répressive et de la faculté de l'exercer.

" Votre pétitionnaire, en conséquence, prie humblement cette honorable chambre des Communes de prendre des mesures telles, qu'elles garantissent l'accomplissement des divers traités qui assurent aux Chrétiens de toute dénomination une entrée libre et sûre dans le Saint Sépulchre. L'histoire proclame que cette liberté d'accès fut établie par le sang chevaleresque de l'Angleterre pendant les Croisades, et le pétitionnaire fait des prières, pour qu'au moyen de la paisible action diplomatique, les sujets britannniques, qui visitent Jérusalem et la Terre-Sainte, puissent être dorénavant à l'abri d'outrages semblables à ceux dont il a été témoin.

" Et le pétitionnaire priera toujours.

" THOMAS BRODIGAN. "

Note B.—Page 336.

Le roi était venu camper en un endroit qui n'est séparé de la terre ferme que par un petit bras de mer. Mais, se confiant en la bonté de la place, les Tyriens résolurent de soutenir le siége ; car le bras de mer en question n'est pas si petit qu'il n'ait quatre stades de large (environ 20 arpents), outre qu'il est fort exposé au vent du couchant, qui, étant de sa nature impétueux, roule des flots épouvantables contre son rivage : aussi n'y avait-il point de plus grand obstacle au dessein qu'avaient les Macédoniens de joindre l'île à la terre ferme, que ce vent-là. Il y avait encore une autre difficulté : c'est que la ville étant battue des flots de tous côtés, et la mer fort profonde en cet endroit, on ne pouvait dresser des batteries que de loin sur des navires, ni planter des échelles, parce que le mur étant

dans la mer, on n'eût pu leur donner de pied. D'ailleurs, le roi n'avait pas de vaisseaux ; et quand il en eût eu, on n'eût pu y asseoir les machines, ni les avancer, sans être incommodé de l'ennemi.

Résolus donc à se défendre, les Tyriens rangent leurs machines sur les murailles et sur les tours, distribuent des armes à la jeunesse, et les lieux pour travailler aux ouvriers. Ils font aussi forger quantité de mains de fer qu'ils appellent *harpons*, propres à être lancés sur les ouvrages des ennemis ; des crampons, des crocs, et autres semblables instruments, que l'industrie des hommes a inventés pour la défense des villes.

Toutefois Alexandre, considérant que son armée navale était loin de là, et que s'embarquer à un long siége c'était mettre en compromis toutes ses autres affaires, il envoya aux habitants de la place des hérauts pour les convier à la paix ; mais on les massacra contre le droit des gens, et on les jeta ensuite du haut des murs dans la mer. Indigné d'un si sanglant outrage, le roi ne délibère plus ; il entreprend sur-le-champ le siége de la ville. Mais il fallait commencer par une digue, qui joignît la ville à la terre ferme ; ce travail mit les soldats au désespoir, attendu la grande profondeur de l'eau en cet endroit. L'ancienne ville de Tyr leur fournit une grande abondance de pierres, et le mont Liban tout le bois qui leur était nécessaire pour bâtir des navires et des tours. Déjà l'ouvrage était élevé comme à la hauteur d'une montagne, et on n'en était cependant encore qu'à fleur d'eau ; car plus on s'éloignait du rivage, plus la mer devenait profonde. Enfin l'ouvrage parut au-dessus de l'eau, et la chaussée commença à s'élargir et à s'approcher de la ville. Les Tyriens s'apercevant tout-à-coup d'un si prodigieux travail dont la mer leur avait dérobé la connaissance, vinrent avec de petits bateaux reconnaître la digue, qui n'était pas encore bien liée ; puis, tournant tout à l'entour, ils tirèrent sur les travailleurs, dont plusieurs furent blessés ; tellement qu'ils furent contraints de

quitter l'ouvrage pour ne plus songer qu'à se défendre ; des peaux et des voiles furent tendues pour couvrir les ouvriers, et on éleva deux tours à la tête de la chaussée, pour empêcher les approches de l'ennemi.

Les Tyriens, poussés de près par les assiégeants, eurent recours au stratagème suivant : ils prirent un vaisseau d'une vaste dimension, qu'ils chargèrent de pierres et de sable sur le derrière, afin que le devant fut plus haut ; puis, l'ayant frotté de poix, de souffre et de bitume, ils le traînèrent dans la mer, où, à la faveur du vent, il eut bientôt joint la digue. Après y avoir mis le feu, ils se jetèrent dans leurs chaloupes, et s'éloignèrent à quelque distance de là. Le navire fut bientôt embrâsé ; la flamme se prit aux tours et aux autres ouvrages, avant qu'on y pût donner ordre. A cet accident s'en joignit un autre : il s'éleva, ce même jour-là, un vent impétueux qui poussa les vagues contre la digue, avec tant de violence, que tout ce qui la liait se lâcha ; les flots, passant à travers les pierres, rompirent la levée par le milieu.

Sans se décourager, le roi se remit à recommencer une nouvelle chaussée ; la première prêtait le côté au vent ; il voulut que celle-ci y eût le front tourné, pour rompre plus aisément les flots. De grands arbres tout entiers avec leurs branches, furent jetés dans la mer ; puis, après les avoir chargés de pierres et d'autres arbres, on les couvrit d'une terre grasse qui leur servit de mortier.

Les assiégés, de leur côté, ne manquèrent pas aussi de mettre en œuvre toutes les inventions dont ils se pouvaient aviser pour empêcher le travail. Leur plus grand secours consistait en certains plongeurs qui, après être entrés dans l'eau, loin de la vue de l'ennemi, se coulaient insensiblement, sans être aperçus, jusqu'au pied de la levée, et là, avec des crocs et de longues faux, tiraient à eux les branches qui avaient plus de prise, et les liaient avec des cordages ; et comme elles étaient puissamment tirées de la ville, elles entraînaient avec elles les matières qui étaient dessus.

Livré à de terribles perplexités, Alexandre ne savait quel parti prendre, lorsqu'une flotte nombreuse qui lui arriva de Chypre, et des troupes considérables que lui amenait Cléandre, vinrent tout-à-coup ranimer son courage ; il jura de mourir plutôt que de quitter la place, sans l'avoir prise.

Le lendemain, sur le minuit, il fit avancer ses vaisseaux jusqu'au pied du mur ; car son dessein était d'environner la ville et de faire une attaque générale. A cette vue, les Tyriens furent saisis de frayeur ; ils avaient déjà perdu toute espérance de salut, quand le ciel se couvrit soudain de nuées si épaisses qu'elles dérobèrent le peu de clarté qui restait encore au milieu des ténèbres. La mer s'enfla peu à peu, et les vagues, agitées par la violence des vents, excitèrent une horrible tempête. Les vaisseaux en vinrent bientôt à s'entre-choquer, et cela avec une telle furie que les câbles qui les tenaient liés, s'étant relâchés ou rompus, et les ais s'étant fendus, ils entraînèrent, avec un fracas épouvantable, après eux hommes et machines.

L'urgente nécessité, plus ingénieuse que tous les arts du monde, ne se contenta pas des moyens ordinaires de défendre la place ; elle en inventa encore de nouveaux : pour incommoder les navires qui étaient au pied du mur, les assiégés se mirent à attacher à des solives ou à de fortes planches des crocs et des grappins avec des faux et des mains de fer ; puis, après avoir bandé leur machine, faite comme des arbalètes, et ajusté dessus, au lieu de flèches, de grosses pièces de bois, ils les décochèrent tout-à-coup sur l'ennemi.

Alexandre, encore une fois rebuté de tant de résistance, délibérait s'il lèverait ou non le siége, pour passer en Egypte, lorsqu'il résolut de faire un dernier effort avec un plus grand nombre de navires, qu'il chargea de la fleur de ses troupes. Après deux jours de repos accordés aux soldats pour se rafraîchir, il commanda l'assaut général par mer et par terre, et fit dresser toutes les machines pour attaquer de toutes

parts, à la fois, les ennemis étonnés. On abattit à coups de bélier les principales défenses, et bientôt l'armée navale força le port ; quelques-uns des Macédoniens, étant entrés par les brèches, gagnèrent les tours que les ennemis avaient abandonnées. Les Tyriens, accablés de tant de maux à la fois, cédèrent enfin à leur destinée : les uns s'enfuirent aux temples implorer le secours et la miséricorde des dieux ; les autres, s'enfermant dans leurs maisons, prévinrent le vainqueur par une mort volontaire ; quelques-uns enfin s'élancèrent sur l'ennemi, résolus de mourir, mais après avoir vendu chèrement leur vie.

Une fois entré dans la ville, le roi commanda qu'à la réserve de ceux qui s'étaient réfugiés dans les temples, on fît main-basse sur tout le reste, et qu'on mît le feu partout. Le soldat, irrité de la résistance qu'il venait d'éprouver, n'écouta plus que sa vengeance ; le massacre qu'il fit des vaincus fut horrible. Alexandre lui-même ne se montra guère moins cruel que ses guerriers : deux mille hommes étaient restés du massacre, après qu'on eût été las de tuer ; il les fit attacher en croix le long de la mer.

Note C.—Page 358.

Lettre de Lady Hester Stanhope à la reine Victoria.

Djoun, 12 février 1838.

Votre Majesté me permettra de lui dire que rien ne saurait porter plus de préjudice qu'un ordre délivré sans examen, exécuté sans raison, et déversant l'outrage sur

l'intégrité d'une famille qui a fidèlement servi son pays et la maison de Hanovre.

Aucune question ne m'ayant été adressée pour connaître les circonstances qui avaient rendu ces dettes obligatoires pour moi, je m'abstiendrai de donner des détails à ce sujet. Je ne permettrai pas que la pension qui m'a été octroyée par votre royal grand-père soit saisie par la force ; mais je l'abandonnerai pour l'acquit de mes dettes, et, en même temps, j'abjure le titre de sujet anglais et d'esclave, qui en est aujourd'hui le synonyme. Votre Majesté ayant donné de la publicité à cette affaire par ses ordres à ses agents consulaires, je ne saurais être blâmée en suivant votre royal exemple.

HESTER LUCY STANHOPE.

Lord Palmerston à Lady Hester Stanhope.

25 avril 1838.

MADAME,

La reine m'ordonne de vous informer que votre lettre a été mise sous les yeux de Sa Majesté.

Il était de mon devoir d'expliquer à Sa Majesté les circonstances qui ont pu vous amener à écrire cette lettre ; et j'ai maintenant à informer Votre Seigneurie, qu'aucun motif étranger à son intérêt n'a suggéré la mesure arrêtée, et que le désir d'épargner à Votre Grandeur les embarras qui auraient pu survenir, si les parties adverses s'étaient adressées au consul général, par suite de la capitulation entre la Grande-Bretagne et la Porte, a seul dicté la volonté de Sa Majesté.

J'ai l'honneur d'être,
De Votre Seigneurie,
Le plus obéissant serviteur,

PALMERSTON.

Lady Hester Stanhope à Lord Palmerston.

Mylord,

Si vos dépêches diplomatiques sont aussi obscures que celles que j'ai en ce moment sous les yeux, il n'est pas étonnant que l'Angleterre perde cette fière prépondérance que jadis elle avait su conquérir.

Votre Seigneurie me dit qu'elle a jugé de son devoir d'expliquer à la reine le sujet de ma lettre. J'aurais cru, Monseigneur, qu'il eût été de votre devoir de donner ces explications, avant de prendre la liberté de compromettre le nom de Sa Majesté, et de lui aliéner un sujet qui, aux yeux des petits et des grands, a élevé le nom anglais à une hauteur immense dans les Indes, et cela sans avoir dépensé une obole de l'argent public. Quelle que soit la surprise des hommes d'état de l'ancienne école relativement à la conduite du gouvernement à mon égard, je ne la partage pas ; car lorsque le fils d'un roi, dans le but d'éclairer son esprit et celui du monde en général, avait sacrifié une partie de sa fortune particulière pour l'acquisition de l'inestimable bibliothèque d'Hambourg, il lui fut platement refusé une exemption par la chambre des Communes ; mais si les rapports sont vrais, s'il avait demandé autorisation pour faire entrer des merceries, des *perruques inimitables ét du rouge invariable*, la permission eût été octroyée par les ministres de Sa Majesté. Si nous devons juger par les antécédents, je n'ai pas à me plaindre, Monseigneur ; mais je veux continuer à livrer mes batailles, campagne après campagne.

Votre Seigneurie me fait entrevoir que l'insulte qui m'a été faite devait m'épargner d'incommensurables désastres. Je suis prête à recevoir avec courage et résignation les malheurs que Dieu me réserve ; mais jamais je ne subirai l'insulte d'un homme. Si je dois être accusée de crimes de haute trahison, de lèse-majesté, faites-moi appeler devant mes pairs, mes seuls juges

légitimes, ou condamner par la voix du peuple ! Je n'aime pas les Anglais, parce qu'ils ne sont plus Anglais ; parce qu'ils ont perdu leur probité et leur loyale attitude ; cependant, comme il se peut qu'il leur reste encore quelques vestiges de l'ancienne race, j'en référerais à leur justice, à leur intégrité.

Il est superflu de prévenir Votre Seigneurie que, si le premier courrier n'apporte pas une réparation entière et publique des torts dont on a cherché à stigmatiser mon caractère aux yeux du monde entier, je brise mon état de maison, et m'enferme derrière une grille, où je reste comme une tombe, jusqu'à ce que ma réhabilitation, signée et scellée par mes détracteurs, soit insérée dans tous les journaux. Il n'y a pas à se jouer de celle dont les veines sont palpitantes de l'intègre sang de Pitt, ni à supposer que sa noble origine s'abaisse devant l'impertinente intervention d'un consul.

En vain veut-on faire croire que l'origine de cette affaire est du fait du vice-roi d'Egypte ; je viens disculper Sa Grandeur de la bassesse d'un pareil procédé. Sa libéralité bien connue envers toutes les classes est telle, qu'on ne peut que regretter plus amèrement son incompréhensible conduite envers son *grand-maître*, déplorant qu'un pareil homme coure à sa fin, aveuglé par son ambition et sa vanité.

Votre Seigneurie me parle de la capitulation avec la Sublime-Porte. Quelle connexion peut avoir, avec cette grave question, l'affaire d'un simple particulier qui a épuisé ses finances ? S'il existe un châtiment pour ceux qui prodiguent leurs revenus, vous ferez mieux de commencer par vos ambassadeurs, qui s'endettent dans les différentes cours d'Europe, ainsi qu'à Constantinople. Je suis tellement attaché au grand sultan, que si, pour récompense de ma vie de dévouement, il me faisait trancher la tête, je baiserais le sabre guidé par une main si puissante, si vénérée, tout en livrant au plus abject mépris vos agents, auxquels je n'accorde aucun pouvoir sur moi, descendante de Pitt.

LADY HESTER STANHOPE.

TABLE DU SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.


ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

